



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

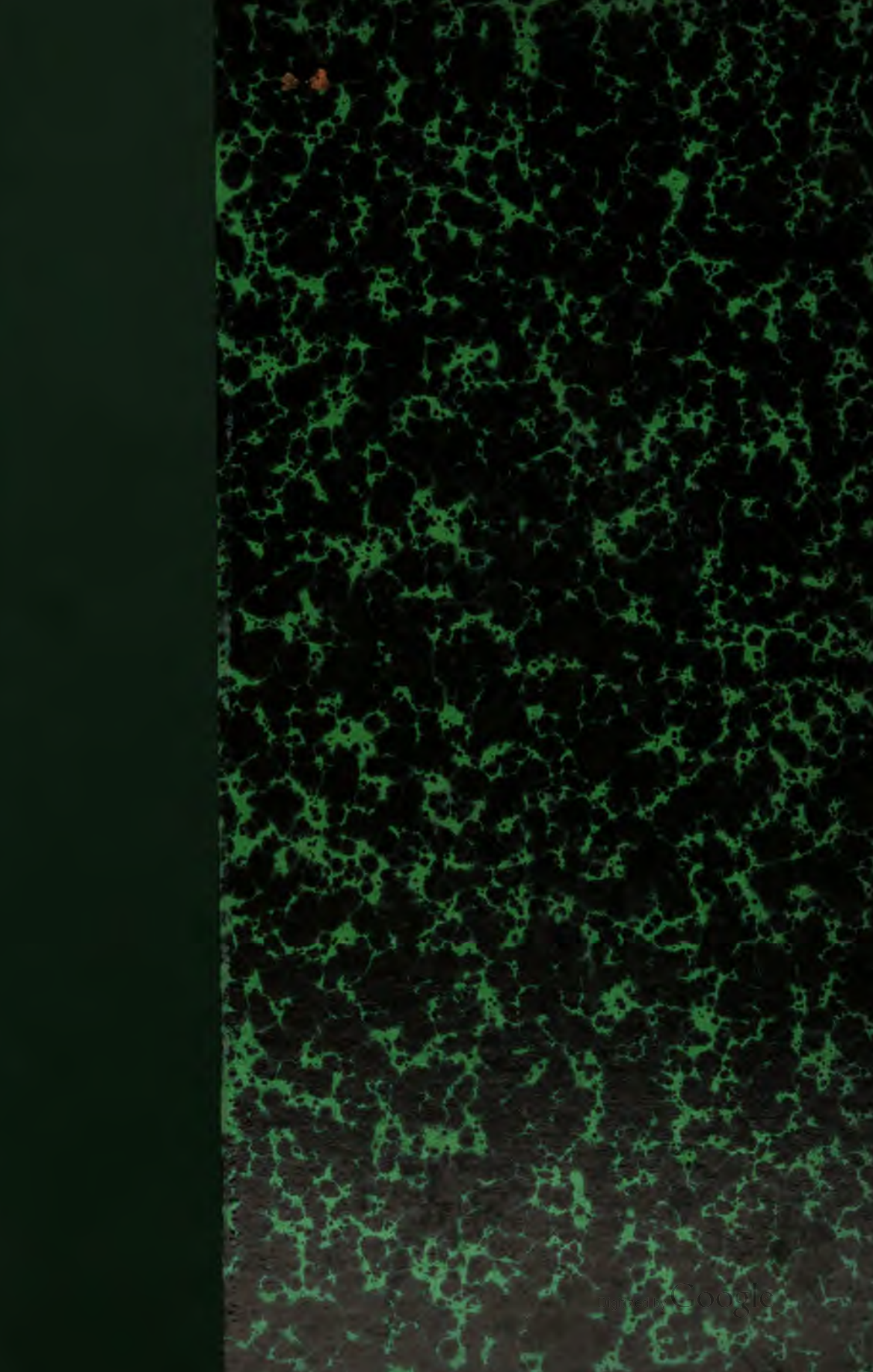
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Fr 30.13

Harvard College Library



GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE BORDA

D A X

ONZIÈME ANNÉE (1886)

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE BORDA
D A X



ONZIÈME ANNÉE (1886)

PREMIER TRIMESTRE

D A X
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE J. JUSTÈRE
Rues Neuve et Saint-Vincent
—
1886

Fr 30.13

Harvard College Library

AUG 15 1912

**Gift of
Prof. A. C. Coolidge**

Liste des Membres de la Société de Borda au 1^{er} avril 1886

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

- M. le Préfet des Landes.
M. le Maire de la Ville de Dax.
M. le Recteur de l'Académie de Bordeaux.
M. D'ABBADIE (Antoine), ̄, membre de l'Institut.
M. A. POURCET, marquis d'Arnéguy, G. C., ̄, général de division en retraite, château de Fondevre, près Toulouse.
M. DE LOBIT DE MONVAL (Henry), à Brassempouy.

MEMBRES HONORAIRES

- M. LÉON-DUFOUR (Albert), docteur en médecine à Saint-Sever.
M. EVANS (John), président de la Société des Antiquaires de Londres, Nash Mills Hemel Hempstead, Londres.
M. HÉBERT, O., ̄, membre de l'Institut, à Paris.
M. MOREAU (Frédéric), père, 98, rue de la Victoire, à Paris.
M. RAULIN, professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux, 18, rue du Colisée, à Bordeaux.

MEMBRES TITULAIRES (1)

MM.

- ABBADIE (François), ancien magistrat, à Sort (Landes), ou à Bourepaux (par Galan, Hautes-Pyrénées).
ALBARET, O., ̄, ingénieur-constructeur à Liancourt (Oise).
ARDOIN, Directeur du chemin de fer de Bayonne-Biarritz, à Biarritz.
ARGOUBET (Albert d'), propriétaire à Arsague.
ARMAND, ingénieur des Ponts et Chaussées.
ARNAUDIN (Félix), propriétaire, à Labouheyre.
* AUBÉ ̄, ingénieur en chef des ponts et chaussées, chargé du service maritime, à Bayonne.
AUGIS, ingénieur principal de la voie des chemins de fer du Midi, à Bordeaux.

(1) Les noms des membres fondateurs sont précédés d'une astérisque. MM. les membres de la Société dont le domicile n'est pas indiqué résident à Dax.

— VI —

- BACLER D'ALBE**, receveur particulier des Finances, à Moutiers (Savoie).
BARTHE DE SANDFORT (le docteur), médecin, attaché aux Thermes de Dax.
BAZANGEON, conseiller auditeur à la cour d'appel de Saïgon (M. P.)
BEHR (Léonce de), propriétaire à Gamarde, ou à Dax.
BÉNESSE (l'abbé), curé de St-Yaguen, par Tartas.
BENOIT, avoué-licencié.
BERGERON (Léopold), juge de paix, à Soustons.
BERNÈDE (Paul), à Pomarez.
BIRABEN (Alexis), négociant.
BLANCHET (le docteur), à Bayonne, ou à Paris.
BLANCHET-GARNIER (Adrien), archéologue, 12, rue Greffulhe, à Paris.
BOISOT (Jean), agent de la compagnie Royale Aturienne, à Lyon.
BONHOMME (l'abbé Eugène), vicaire du chapitre à Aire. (M. P.)
BONHOMME (l'abbé Jules), curé de Saint-Jean-Baptiste de Grenelle, 63, rue Violet, à Paris.
BONNEBAIGT, juge de paix à Montfort.
BORDENAVE D'ABÈRE (Alexandre baron de), ✱, conseiller honoraire, à Pau.
BOUCAU (Albert), ✱, député des Landes, à Léognacq.
* **DU BOUCHER** (Henry), membre de plusieurs sociétés savantes.
BOULART, ancien député, à Linxe.
BOURRETÈRE (le docteur Eugène).
BOUSQUET, avoué-licencié.
BOUTGES (le docteur), à Labatut.
BOUTIN, ancien sous-préfet, à la Freynelle commune d'Espiet, par Branne (Gironde).
BOY (le docteur), à Pau.
BRUN, substitut du procureur de la République.
BRUTAILS, archiviste départemental, à Perpignan.
BUFFET (Jules), ingénieur, 67, rue du Rocher, à Paris.
CALMON (Paul), receveur des finances, à Libourne.
* **CAMIADE** (Georges).
CAMIADE (Henry), propriétaire, à Gaas.
CAMPET (Gustave), ancien notaire.
CAMPET (Alphonse), notaire.
CANTIN (Charles), juge de paix, à Morcenx.
DE CARDAILLAC, avocat, 6, rue Soult, à Tarbes.
CARBONNAT (P. de), licencié ès-lettres, à Aurillac.

— VII —

CARDENAU DE BORDA (Alexandre baron de), ancien membre du Conseil général, à Tilh.

CARLIER, propriétaire, à Saint-Martin-de-Hinx.

CASTAIGNÈDE (Bertrand), propriétaire, à Pissos.

CATTA (J.-D), professeur d'histoire naturelle, 38, rue Droite, à Narbonne.

CAZAURAN (l'abbé), archiviste du Grand Séminaire, à Auch.

CAZAUX (le docteur), à Lüe.

CHASTEIGNER (Alexis comte de), ancien officier des haras, membre de plusieurs sociétés savantes, 5 rue Duplessis, à Bordeaux, ou aux *Giraudières*, par Chatellerault (Vienne).

CLAYE (baron de), ancien membre du Conseil général, à Amou.

CLAYE (Anatole de), ancien auditeur au Conseil d'Etat, rédacteur en chef du *Monde*, 4, rue de Babylone, à Paris.

COMET (H.), rentier.

CORTA (Paul), ✱, propriétaire, à Tercis.

COSTADOUAT, médecin à Castets.

* COUDANNE (Félix), pharmacien, lauréat de l'école de pharmacie de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes.

COUDROY (l'abbé), curé-doyen, à Pouillon.

CRESTIN, négociant.

CURIE-SEIMBRES, juge de paix, à Trie-sur-Baïse (Hautes-Pyrénées).

DAIGNESTOUS, pharmacien à Gondrin (Gers).

DARLES, avocat, à Heugas.

DARMANTIÉ, propriétaire, à Pouillon.

DARRACQ (Auguste), ✱, notaire.

DARRICAU (Augustin), ✱, avocat, ancien membre du Conseil Général.

DARRIGADE (le docteur Paul), à Pomarez.

DARRIGAN (Paul), propriétaire.

DARROZE (le docteur Alfred), à Pontonx.

DASTARAC, ingénieur, directeur des forges de Buglose.

DEFLERS, sous-inspecteur des forêts en disponibilité.

DÉGOS (le docteur Alfred), à Mugron.

DELISSASSEIGNE, inspecteur des Forêts.

DELUCQ (le docteur), à Orthevielle.

DELVAILLE (le docteur), à Bayonne.

DEMOULIN, ancien maître de forges, à Dax.

DÉPART (l'abbé), curé-doyen de Mimizan.

DESCANDE (Adrien, propriétaire, à Bayonne.

— VIII —

DESCANDE (Armand), agent de la Compagnie Royale Asturienne, 70, quai du Mont-Riboudet, à Rouen.

DESQUERRE (Paul), propriétaire, à Rivière.

DESTANDAU (Eudore), député des Basses-Pyrénées, à Paris ou Orthez.

DESTOUESSE (Charles), propriétaire, à Pontonx.

DÉTROYAT (Arnaud), banquier, membre de plusieurs sociétés savantes, à Bayonne.

DÈZE, expert-géomètre, à Linxe.

DONIEZ (l'abbé), curé de Mimbaste.

DUBOSCO (Paul), notaire, à Labrit.

DUBOSCO, propriétaire, à Soustons.

DUBUCQ, Commissaire de police.

DUFFOURC-BAZIN, professeur départemental d'agriculture.

* **DUFOURCET**, ancien juge au Tribunal de première instance, membre de plusieurs sociétés savantes.

DUHOURCAU (le docteur), médecin consultant à Cauterets, et l'hiver, 48 bis, rue de la Madeleine, à Angers.

DULAU (l'abbé), curé de Saint-Vincent-de-Xaintes.

DULAU (Constant), procureur de la République, à Béthune.

DULAU (Julien), propriétaire, à Hagetmau.

DULAU (Th.), avocat, à Castelnau-Chalosse.

DU MOULIN DE LABARTHÈTE, ancien magistrat, avocat, à Aire.

DUPAYA, naturaliste, à Montfort.

DUPONT (l'abbé), curé de Serres-Gaston, par Samadet. (M. P.)

DUPOY (Henry), propriétaire.

DUTREUILH (l'abbé), vicaire, à Saint-Vincent-de-Xaintes.

DUVERGER (Alexandre), naturaliste, conservateur du Musée de Borda.

EYSSAUTIER (d'), commandant de gendarmerie territoriale, 3, rue Bayard, à Pau.

FAVERNAY (Faton de), ✱, ancien membre du Conseil général, à St-Sever.

FIALON, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Grenoble, à Saubusse.

FOURGS (le docteur), à Linxe.

* **FRANCK**, directeur des Salines de Dax, 21, rue Baudin, à Paris.

FRIÈS (Robert), propriétaire, à Mugron.

GABARRA (l'abbé), curé de Capbreton.

GACHAN (l'abbé), curé-doyen de Tartas.

GALARD (comte B. de), lieutenant au 23^e dragons, à Meaux.

GARDILANNE (Eugène), ✱, ancien Maire.

- GARDILANNE** (Paul), banquier.
GARDILANNE (Gustave), banquier.
GARRIGOU (le docteur), 38, rue Valade, à Toulouse.
GASSANNÉ (Adrien), négociant.
GASSIAT (l'abbé), protonotaire apostolique, docteur en théologie et en droit canon, curé d'Epinay-sur-Orge, par Savigny-sur-Orge (Seine-et-Oise).
GAYARDIE (Edmond, baron de), sénateur des Landes, à Paris.
GAYON, notaire, à Pouillon.
GIEURE (le docteur Albini), à Castets, ou à Paris.
GINDRE, géologue, à Isatxou (Basses-Pyrénées), par Cambo.
GIRARDEAU (le D^r), médecin aide-major au 28^e bataillon de chasseurs à pied.
GISCHIA (Léon), ingénieur civil.
GOBERT (le docteur Emile), à Mont-de-Marsan.
GOUDAL, rentier.
GRAMONT (Arnaud de), membre de la Société géologique de France, 91, rue de l'Université, à Paris.
GRIMALDI-D'ESDRA, juge au tribunal civil.
GROLOUS (Jules), ancien capitaine de génie, à Choisy-le-Roi (Seine).
JEANTET, greffier du tribunal de première instance.
JUSTÈRE, imprimeur.
KIENTZ (Jules), ✱, commandant de place en retraite.
LABORDE d'ARBRUN (Henry de), ancien membre du Conseil général.
LABORDE (le docteur Julien), à Mugron.
LABROUCHE (Paul), avocat à la Cour d'appel de Paris, élève de l'Ecole des Chartes, 53, rue de Vaugirard. (M. P.)
LABROUCHE (François), licencié en droit, 53, rue de Vaugirard, à Paris.
LA BURTHE (Emile), sous-inspecteur de l'Enregistrement à Laon (Aisne).
LACAU-BARRAQUÉ, pharmacien à Habas.
LACON (Léon), ancien magistrat, avocat.
LACROIX (Léon), conservateur des hypothèques, à St-Pons (Hérault).
LAFFARGUE, avoué.
LAFITTE (Léon), négociant.
LAFORCADE (de), notaire, à Habas.
* **LAGARDE** (l'abbé), chanoine honoraire, supérieur du Collège libre de Dax.
LAJUS (Paul), avoué-licencié.
LAJUS (Albert), notaire, à Salies-de-Béarn.
LALANNE DES CAMPS, ✱, chef de bataillon au 20^e de ligne, à Montauban.

- LAMARQUE (comte), propriétaire, à St-Sever.
LANDRY, pharmacien.
LAPEYRÈRE, propriétaire, à Castets.
LARAUA (le docteur).
LARREILLET (Gustave), rue David Johnston, à Bordeaux.
LARROQUE (l'abbé), curé de St-Jean-de-Marsacq.
LARTIGAU (l'abbé), curé-doyen de Sauveterre-de-Béarn.
LARTIGUE, propriétaire et industriel, à St-Paul-lès-Dax.
LASSALLE, notaire, à Soustons.
LASSÈGUE (Louis), médecin aide-major au 34^e régiment d'artillerie, à Angoulême.
LASSERRE (Ernest), propriétaire.
LATAPPY, instituteur, à St-Paul-lès-Dax.
* LATAULADE (Gaspard de), avocat.
LATOURETTE (l'abbé), curé-doyen de Hagetmau.
LAUDUMIEY, pharmacien, à Bayonne.
* LAURENS-HERCULAR (Charles de), juge de paix.
LAUSSAT (de), sous-préfet, à St-Sever.
LAUSSUCQ, propriétaire, à Castel-Sarrazin.
LAVERGNE (Adrien), inspecteur pour le Gers de la Société Française d'Archéologie, à Castillon-de-Bats (Gers).
LAVIELLE (le docteur Charles).
LAVIELLE (Gaston), à Peyrehorade.
LAVIGNE (Stanislas), négociant, à Pau.
LE GALL, substitut du procureur général, à Lyon.
LÉGÉ (l'abbé), curé de Duhort-Bachen.
LÉGLISE (A.), député des Landes, à St-Martin-de-Seignanx.
LESCARRET (l'abbé), curé de Lüe.
LESPÈS, agent-voyer cantonal, à St-Vincent-de-Tyrosse.
LESTAGE (le docteur Frédéric), à Poyanne.
LHÉRITIER (J.-B.), pharmacien à Soustons.
LORREYTE (l'abbé), chanoine honoraire, archiprêtre de Dax.
LORREYTE (le docteur), à Pouillon.
LOUSTALOT, député des Landes.
LOUSTALOT (Louis), secrétaire-général de la préfecture de l'Aude, à Carcassonne.
LUGAT (l'abbé), curé-doyen de Villeneuve.
LUR-SALUCES (marquis de), propriétaire à Sauternes (Gironde).
MAISONNAVE (le docteur), à Castets.

- MAISONNAVE, juge de paix, à Castets.
MANGIN, *, colonel en retraite.
MAQUE, avoué.
MARCADÉ (le docteur), à Puyoo (Basses-Pyrénées).
MARTRES (Léon), ancien magistrat, à Castandet.
MASSIE (le docteur Ferdinand), à Habas.
MATABON (Paul), architecte, rue de la Trésorerie, à Bordeaux.
MAURIN (l'abbé), curé de Sort.
MENJOT (Abel), notaire, à Peyrehorade.
MESTRE DE LARROQUE, inspecteur des domaines en retraite.
MEYRANX (l'abbé), curé de Cazères-sur-l'Adour.
MILLIÈS-LACROIX (Raphaël), négociant.
MINVIELLE (Prosper), à Sauveterre-de-Béarn.
MONCADE (le docteur Emile), à Hontanx (par Villeneuve).
MONCLAR (Henry de), ancien conseiller à la Cour d'appel de Pau, au château de Sengresse (près Mugron).
MONREDON (Le Deschault de), à Castelnau-Chalosse.
MONTAGUE-MOSTYNN, capitaine de dragons anglais, villa Luisita, à Saint-Jean-de-Luz.
MONTAUT (l'abbé), curé de Clermont (Landes).
MOPSUS (l'abbé), curé de Candresse.
* MORA (le docteur).
MOUSSEMPÈS, pharmacien, à Biarritz.
NEURRISSÉ (Eugène), à Castets.
OLCE (Gustave baron d'), à Biarrotte.
OZANNE, ingénieur en retraite.
PACHÉ, pharmacien de 1^{re} classe.
PÉDEGERT (l'abbé), chanoine, à Aire.
PELLETIER (Edouard), à Mées.
PENNE (l'abbé), curé de Biarrotte.
PETIT, naturaliste, 11, rue du Vieux-Palais, à Pau (S. C.)
PEYRECAVE (Louis de), ancien magistrat, à Saubrigues.
PIETTE, juge au tribunal d'Angers, 18, rue de la Préfecture.
PINTUS, négociant, à Sedan.
PLANTÉ (Adrien), ancien magistrat, maire d'Orthez.
PLANTÉ (J.-B.), carrossier, à Pau.
POISSON, avocat, à Rion-des-Landes.
PONTONX (Armand d'Oro marquis de), à St-Lon.

— XII —

- POTHIER (Edgard), colonel, commandant le 38^e régiment d'artillerie à Nîmes.
POUCHUCQ (Laurent), professeur au Collège libre de Dax, rue du Mirailh.
POYDENOT (Henry), à Bayonne.
PUYAU (Ferdinand), docteur en droit, avocat.
PUYAU (Maurice), pharmacien.
QUINEMANT (C.), ✱, officier supérieur en retraite, 124, avenue de Villiers, à Paris.
QUINEMANT (Jules), O. ✱, lieutenant-colonel en retraite.
RAILLARD (le docteur Emile).
RANSOU (Théodore), négociant.
RAU (Henry Defos du), à Gamarde.
RAVIGNAN (Gustave, baron de), sénateur des Landes, à Paris.
RICARD, architecte de la ville.
ROLL-MONTPELLIER (André de), à St-Laurent.
SAA (Alphonse de), à Saubrigues.
SAINTE-MARIE (Paul), à Soustons.
ST-MARTIN (Anatole de), à Capbreton.
SAINT-MARTIN-LACAZE (Gustave de), ancien magistrat, à Soustons.
SAINTORENS (Ernest), pharmacien.
SAINTORENS, notaire (M. P.)
ST-PÉ (l'abbé), curé de St-Laurent.
ST-SEVIN-BÉGUERY, à Maurrin, par Grenade (Landes).
* SALETES (baron de), ancien président du Tribunal de Dax, à Denguint, par Lescar (Basses-Pyrénées).
* SANGUINET, architecte.
SANSÉPÉE, directeur de la succursale de la Société générale.
SEGUIN (Eudoxe de), à Clermont (Landes).
SEROKA (de), receveur des Finances, à Lorient.
SÉRON, agent-voyer d'arrondissement.
* SERRES (Hector), ✱, membre de plusieurs sociétés savantes.
SORBETS (le docteur Léon), à Aire.
SOURIGUES, député des Landes, à Paris.
TAILLEBOIS (Emile), négociant, inspecteur pour les Landes de la Société Française d'Archéologie.
TARTIÈRE (Henry), archiviste départemental, à Mont-de-Marsan.
TAUZIN (l'abbé), curé de St-Justin.
TEYSSANDIER, négociant et naturaliste.
THORE (Jules), membre de plusieurs sociétés savantes.
VILLEHÉLIO (Amédée de la), ancien magistrat.

— XIII —

VILLENEUVE, président du tribunal civil.
WILSON, député d'Indre-et-Loire, à Paris.

MEMBRES CORRESPONDANTS

ADNET, ancien sénateur, à Trie-sur-Baïse (Hautes-Pyrénées).
BALGUERIE (Alfred), ingénieur du Chemin de Fer du Midi, 84, cours du
Jardin Public, à Bordeaux.
BARROIS, professeur à la Faculté des sciences, à Lille.
BRÉZETS (Arthur de), avocat, 47, rue Thiac, à Bordeaux.
CAZALIS DE FONDouce, ingénieur, à Montpellier.
CLARETIE (Jules), administrateur général de la Comédie Française, à Paris.
CRUSEL, ancien pharmacien, à Miremont (Lot-et-Garonne).
DEJEANNE (le docteur), inspecteur des eaux, à Bagnères-de-Bigorre.
FROSSARD (Charles), pasteur de l'Eglise réformée, 14, rue de Boulogne,
à Paris, ou à Bagnères-de-Bigorre.
GAUTHIER (Paul), préparateur d'histoire naturelle à la Faculté des
sciences. à Clermont-Ferrand.
GUILLAUD (le docteur), professeur à l'Ecole de médecine, à Bordeaux.
HOFFMANN (le docteur), membre du bureau d'Ethnologie, ancien médecin
militaire au service des Etats-Unis, à Washington.
JACQUART (R. P.), professeur au collège d'Oullins, près Lyon.
KÖENEN (Von), professeur à l'Université de Göttingen.
LAFONT (Félix), banquier, à Orthez.
LARTET (Louis), professeur à la Faculté des sciences de Toulouse.
LEQUEUTRE (A), 8, rue Miroménil, à Paris.
LESPINASSE, O. ✻, président de chambre honoraire, à Pau.
LIVET, homme de lettres, à Vichy.
LOCART, naturaliste, 38, quai de la Charité, à Lyon.
MARCHEGAY (Alphonse), ingénieur civil des Mines, quai des Célestins,
à Lyon.
MILLIÈS-LACROIX, pharmacien, membre de plusieurs sociétés savantes,
à Montauban.
MORGAN (Eugène de), rue d'Assas, 72, à Paris, ou à Avesnes, par
Airaines (Somme).
PÉMARTIN (l'abbé), supérieur de l'hôpital du Berceau de St-Vincent-de-Paul.
PICHE (Albert), à Pau.
POYMIRO (Robert), conseiller à la cour d'appel, à Saïgon. (S. C.)
RICHARD (l'abbé), vicaire à Fontainebleau (Seine-et-Marne).

SOULICE (Léon), bibliothécaire de la ville, à Pau.

TAILLEBOIS (Edouard), membre de plusieurs sociétés savantes, 40, rue Ste-Anne, à Paris.

TARDY (Charles), de la Société géologique de France, à Bourg (Ain).

TESTUT (le docteur), professeur d'anatomie à la Faculté de médecine, 13, rue d'Inkermann, à Lille.

TRIBOLET (Maurice de), docteur ès-sciences, à Neuchâtel (Suisse).

VATTIER, publiciste, 22, rue de l'Odéon, à Paris.

WENTWORTH-WEBSTER (Révérend), pasteur anglican, à Sare (Basses-Pyrénées).

XAMBEU, ancien proviseur de Lycée, à Saintes.

Sociétés savantes avec lesquelles la Société de Borda échange son Bulletin **SOCIÉTÉS FRANÇAISES**

AGEN. — Société d'agriculture, sciences et arts.

ALAIS. — Société scientifique et littéraire.

AMIENS. — Société Linnéenne du Nord de la France.

ANGERS. — Société d'études scientifiques.

ANGOULÊME. — Société archéologique et historique de la Charente.

ANNECY. — Société Florimontane.

AUCH. — Société historique de Gascogne.

AUTUN. — Société Eduenne.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE. — Société Ramond.

BAYONNE. — Société des sciences et arts.

BÉZIERS. — Société d'étude des sciences naturelles.

BORDEAUX. — Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts.

— Clup-Alpin Français, section du sud-ouest.

— Société Archéologique.

— Société de géographie commerciale.

— Société Linnéenne.

— Société philomathique.

— Société des sciences physiques et naturelles.

BOURG. — Société littéraire, historique et archéologique de l'Ain.

BRIVE. — Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze.

CAHORS. — Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot.

CASTRES. — Commission des Antiquités de la ville de Castres.

CHALON-SUR-SAÔNE. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.

CHERBOURG. — Société nationale académique.

COMPIÈGNE. — Société Française d'archéologie.

CONSTANTINE. — Société archéologique.

DIJON. — Commission des Antiquités de la Côte-d'Or.

DRAGUIGNAN. — Société d'études scientifiques et archéologiques.

FOIX. — Société Ariégeoise des sciences, lettres et arts.

GAP. — Société d'études des Hautes-Alpes.

LE HAVRE. — Société Havraise d'études diverses.

— Société des sciences et arts agricoles et horticoles.

LE MANS. — Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe.

LIMOGES. — Société archéologique et historique du Limousin.

LYON. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.

— Muséum d'histoire naturelle.

MACON. — Académie de Mâcon.

MONTAUBAN. — Société archéologique de Tarn-et-Garonne.

— Société des sciences, agriculture et belles-lettres de
Tarn-et-Garonne.

MONT-DE-MARSAN. — Société d'agriculture, commerce, sciences, lettres
et arts des Landes.

NARBONNE. — Commission archéologique et littéraire.

NÎMES. — Académie de Nîmes.

— Société d'étude des sciences naturelles.

PARIS. — Association française pour l'avancement des sciences.

— Musée Guimet.

— Société académique indo-chinoise.

— Société française de numismatique et d'archéologie.

— Société de géographie, 184, boulevard St-Germain.

— Société nationale des antiquaires de France.

— Société philomathique.

PAU. — Société des sciences, lettres et arts.

PERPIGNAN. — Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-
Orientales.

POITIERS. — Société des antiquaires de l'Ouest.

ROCHFORT. — Société de géographie.

RODEZ. — Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.

ROUEN. — Société industrielle.

— XVI —

- ROYAN-LES-BAINS. — Société Linnéenne de la Charente-Inférieure.
SAÏGON. — Société des études indo-chinoises.
SAINT-DENIS (Réunion). — Société des sciences et arts de la Réunion.
SAINTES. — Commission des Arts et Monuments historiques de la Saintonge.
— Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.
SAINT-QUENTIN. — Société industrielle de Saint-Quentin et de l'Aisne.
TOULOUSE. — Société académique Franco-Hispano-Portugaise.
— Société archéologique du Midi de la France.
— Société d'histoire naturelle.
TOURS. — Société archéologique de Touraine.
— Société de géographie de Tours. (Adresser à M. Dubor, archiviste de la Société, à la Bibliothèque.)
TROYES. — Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.
VANNES. — Société polymathique du Morbihan.
VITRY-LE-FRANÇOIS. — Société des sciences et arts.

SOCIÉTÉS · ÉTRANGÈRES

- BRUXELLES. — Société Belge de microscopie.
— Société royale malacologique de Belgique.
— Société royale de numismatique.
CHRISTIANIA. — Université de Christiania.
COPENHAGUE. — Société des antiquaires de Danemarck.
CORDOBA (République Argentine). — Académie nationale des sciences.
LAUSANNE. — Société Vaudoise des sciences naturelles.
LIÈGE. — Société géologique de Belgique.
LONDRES. — Anthropological institute of Great Britain and Ireland,
4, St-Martin's place.
— Royal Archaeological institute of Great Britain and Ireland
16, New Burlington street.
— Royal institution of Great Britain. — Albemarle street
Piccadilly.
MADRID. — Sociedad geográfica.
MOSCOU. — Société impériale des naturalistes de Moscou.
MÜNSTER. — Die Westfälischen Provinzial-vereins für Wissenschaft und
Kunst.
NEUCHÂTEL. — Société des sciences naturelles.

PORTO. — Sociedade de instrucção do Porto.

— Sociedade de geographia commercial do Porto.

WASHINGTON. — Smithsonian institution.

— United states geological and geographical survey of
the territories. (Addresser : To the Director at the
United states, etc., Washington. D. C.)

— Société d'archéologie.

Publications reçues par la Société de Borda

AUCH. — Archives historiques de la Gascogne.

BORDEAUX. — Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest.

CHICAGO (Illinois). — The Americarian Antiquarian and Oriental Journal.

COURRENSAN (par Gondrin — Gers). — Revue botanique (M. Lucante,
secrétaire).

PALERME. — Il naturalista siciliano.

PARIS. (*Ministère de l'Instruction Publique*). — Bulletin du Comité des
travaux scientifiques et historiques.

— — Revue des travaux historiques.

— — Revue des travaux scientifiques.

— Feuille des jeunes naturalistes. (M. A. Dollfus, 35, rue Pierre-
Charron.)

— Revue des Basses-Pyrénées et des Landes.

— Revue de Béarn, Navarre et Lannes.

ROMANS. — Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse.
(M. l'abbé Ulysse Chevalier.)

TOULOUSE. — Revue Médicale et Scientifique d'Hydrologie et de clima-
tologie Pyrénéennes.

— Revue Mycologique. (M. Roumeguère, 37, rue Riquet.)

VIENNE. — Révue épigraphique du Midi de la France.

Service fait par la Société de Borda

PARIS. — Bibliothèque Nationale.

— Bibliothèque des sociétés savantes au Ministère de l'Instruction
Publique.

Composition du Bureau de la Société de Borda pour l'année 1886.

MM.

<i>Président :</i>	H. DU BOUCHER.
<i>Vice-Présidents :</i>	{ DUFOURCET. D ^r BOURRETÈRE.
<i>Secrétaire général :</i>	DE LATAULADE.
<i>Secrétaire adjoint :</i>	X.
<i>Trésorier :</i>	TEYSSANDIER.
<i>Archiviste :</i>	E. TAILLEBOIS.
	{ Abbé LAGARDE.
<i>Membres du comité</i>	{ DE LATAULADE.
<i>de Publication :</i>	{ THORE.
	{ DUFOURCET.
	{ D ^r BOURRETÈRE.

Séance du Samedi 2 Janvier 1886.

La séance est ouverte à deux heures sous la présidence de M. du Boucher, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu par M. Dufourcet, vice-président, remplissant les fonctions de secrétaire. Il est adopté sans observations.

M. le Président dépouille la correspondance du mois de décembre composée de :

1° Une circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique portant règlement des conditions de franchise postale dans lesquelles les sociétés savantes peuvent échanger leurs publications. Les envois devront être faits aux noms des présidents qui, seuls, jouiront de cette immunité. Quant aux exemplaires des bulletins des Sociétés qui doivent être envoyés au ministère d'après le règlement, ils jouiront aussi de la franchise postale, mais, chacun d'eux devra porter une des mentions suivantes : 1° pour la Bibliothèque des sociétés savantes ; 2° pour le Bulletin du comité des travaux scientifiques et historiques ; 3° pour la Revue des travaux historiques et pour la Revue des travaux scientifiques avec l'entête : Ministère de l'instruction publique.

La Société décide qu'à l'avenir les Bulletins destinés aux Sociétés correspondantes seront envoyés par la voie du ministère de l'instruction publique.

2° Une lettre de M le Directeur des Echanges internationaux accompagnant l'envoi d'un volume adressé par le Geological Survey de Washington.

3° Une lettre de M. le Maire de la ville de Dax informant la Société que le Conseil municipal vient de nommer une commission dite de contrôle et de surveillance du Musée dont font partie trois conseillers municipaux et trois membres de la Société de Borda. A cette lettre est joint le dispositif du règlement indiquant dans quelles conditions cette commission devra fonctionner.

4° Une lettre de M. le Receveur des postes et télégraphes de Dax demandant à la Société si elle est disposée à renouveler pour 1886 ses abonnements au service des dépêches météorologiques. La Société décide que cet abonnement sera renouvelé.

5° Une circulaire de M. le Secrétaire de la Société des sciences, lettres et arts de l'Aveyron, demandant à la Société de Borda si elle consent à un échange de publications.

L'échange est voté.

6° Une circulaire de l'Institution Smithsonienne à Washington annonçant la mise en route d'un volume publié par le geological Survey.

7° Une circulaire de M. le Secrétaire-général du geological Survey ayant le même objet.

8° Une circulaire trilingue de M. Egli, professeur de géographie à Obertrass-Zurich (Suisse), annonçant que l'onomatologie géographique se trouve être l'objet de comptes-rendus réguliers dans le Géograph. Sarbuch de Gotha, Just, Perthes. Le Dr Egli prie les Sociétés savantes de vouloir bien lui envoyer toutes les publications qui pourraient avoir trait à l'étymologie, à la prononciation, à la signification, à l'orthographe des noms géographiques.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages reçus depuis la dernière séance :

ALAIS. — Mémoires de la Société scientifique et littéraire d'Alais, 1884, — T. XVI;

ANGERS. — Numéro specimen de *l'art pendant l'âge du renne*, par Ed. Piette;

ANNECY. — Revue Savoisienne. — N° de nov. 1885;

AUCH. — Revue de Gascogne. — T. XXVI. — 12^e livr., décembre 1885;

BAGNÈRES. — Notice sur l'épigraphie romaine de Bagnères-de-Bigorre par M. le P^r Ch. Frossard 1885. (hommage de l'auteur);

La grotte de Lourdes dite l'Espélungue ou les Espélugues par M. le P^r Ch. Frossard. 1885. (Hommage de l'auteur);

BORDEAUX. — Actes de la Société Linnéenne. — T. VIII, 1884;

Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest. — N° 11, 1885;

Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux. — N° 23 et 24, 1885;

Annales des sciences naturelles de Bordeaux et du S-O. — Recherches sur les plantes naturalisées du S.-O. de la France, par J. Lamic (hommage de l'auteur).

Catalogue mensuel des livres de la librairie Maleville. — N° 22 et 32, 1885:

- BOURG.** — Revue de la Société littéraire, historique et archéologique de l'Ain. 11^e et 12^e liv. 1885.
- BRIVE.** — Bulletin de la Société scientifique, littéraire et archéologique de la Corrèze. — T. VII, 3^e livr. 1885.
- CLINTON (Wisconsin).** — The american antiquarian. — Vol. VII. N^o 6. 1885.
- CORDOBA (Amérique du Sud).** — Actas de la Academia nacional de ciencias. — T. V. 2^e livr. 1884.
- LE HAVRE.** — Recueil des publications de la Société Hávraise d'études diverses. — 1880, 81, 82, 83 et 1884.
- Bulletin de la Société géologique de Normandie. — Exposition géologique et paléontologique du Havre en 1877. (Hommage de M. Lennier, président de la Société géologique de Normandie).
- PARIS.** — Bulletin historique et philologique du comité des travaux historiques et scientifiques. — 1885. N^o 2.
- Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques. — 1885. N^o 2.
- Procès-verbaux des séances de la Société de géographie. — N^o 18. 1885.
- Bulletin de la Société de géographie. — 3^e trimestre 1885.
- Rapports au ministre de l'Instruction publique sur les Musées et les Ecoles d'art industriel en Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie et Russie par M. Marius Vachon (envoi du ministère).
- Catalogue des livres de la librairie Lechevalier. — N^o 16. 1885 ;
- PALERME.** — Il naturalista Siciliano. — N^o 3. 1885 ;
- PAU.** — Bulletin d'éducation et d'instruction populaires. — Oct. 1885 ;
- PERPIGNAN.** — Bulletin de la Société agricole et scientifique des Pyrénées-Orientales. — 27^e vol. Première série. 1885 ;
- RODEZ.** — Procès-verbaux des séances de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron. — T. XIII 1884. (Echange demandé) ;
- TOULOUSE.** — Revue médicale d'hydrologie et de climatologie Pyrénéennes. — N^{os} 46 et 47. 1885 ;
- Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France (de nov. 1884 à juillet 1885) ;
- Mémoires de la Société archéologique du midi de la France. — T. XIII. 3^e livr. 1885 ;
- Les anciens Dieux des Pyrénées par Julien Sacaze (hommage de l'auteur).
- TOURS.** — Bulletin de la Société archéologique de Touraine. — T. V. 1^{er} et 2^e trim. 1885 ;

- Revue de la Société de géographie de Tours. — Nov. 1885 ;
WASHINGTON. — Fourth annual Report of the M. S. G. Survey, by J. W. Powell.
PARIS. — Revue des Basses-Pyrénées et des Landes. — Novembre 1885 ;
BRUXELLES. — Revue belge de numismatique. — 1^{re} livraison 1886.
VIENNE. — Revue épigraphique de Midi de la France. — N^o 36, 4^e trimestre 1885.

M. Taillebois présente les objets suivants pour le Musée :

1^o Don d'un anonyme : un grand bronze de Faustine jeune, femme de Marc-Aurèle.

2^o Don de M. Jacques Saumon, à Dax. Un petit bronze de Constance II trouvé dans le jardin public.

3^o Don de M. Desbordes, receveur de l'enregistrement en retraite à Poyanne, offert par l'intermédiaire de M. Hector Serres. 4 tableaux pour la galerie artistique.

4^o Don de M. de Morgan : une carte du département des Landes, de 1790.

5^o Don de M. Poisson, de Rion : un magnifique hibou.

M. Teyssandier offre une oie sauvage, une gécine verte, un hibou et un grêbe, préparés par lui.

La Société vote d'unanimes remerciements à MM. Jacques Saumon, Lamic, Lennier, Sacaze, Frossard. Desbordes, de Morgan, Teyssandier et Poisson.

Sont ensuite nommés membres de la commission d'économie, MM. Dufourcet, Taillebois et Duverger.

La Société décide que le banquet commémoratif de sa fondation aura lieu le jeudi 25 février. La cotisation est fixée à 10 fr. par personne. MM. Camiade, du Boucher, et Dufourcet sont chargés de l'organisation du banquet.

M. Dufourcet donne lecture d'un travail des plus importants de M. l'abbé Cazauran, ayant pour titre : *La Basilique de Ste-Quitterie du Mas-d'Aire*, et contenant la description archéologique de cette basilique et du tombeau de Ste-Quitterie. On trouve également dans ce mémoire des documents très intéressants et des renseignements très précieux pour l'histoire de la contrée.

M. Taillebois rend compte de la trouvaille de Pontenx-les-Forges, dont il avait déjà dit quelques mots à la précédente séance.

— XXIII —

Comme on le sait, il s'agit d'un trésor de 4161 pièces de la période anglo-française trouvées dans une marmite de bronze à Pontenx-les-Forges. Ces pièces se composent de :

1° 43 pièces en or.

Charles V. Franc-à-pied.	1 pièce.
Charles VI. Ecus.	18 »
Edouard III, d'Angleterre. Noble.	1 »
Henri IV, d'Angleterre. Nobles.	23 »
» demi-noble.	1 »
Henri V, d'Angleterre. Noble.	1 »
	43 pièces.

2° 4116 pièces en argent ou billon.

Edouard, prince de Galles dit le prince Noir.

» Esterlin.	1 pièce.
» Hardis.	13 »
Richard II, doubles hardis.	2 »
» Hardis.	928 »
Henri IV, doubles hardis.	6 »
» Hardis.	3,160 »
Raimond IV, prince d'Orange, Carlins.	2 »
Urbain V pape. Gros.	1 »
Lubeck (ville libre) denier.	1 »
	4,116 pièces.

M. Taillebois donne la description de toutes les variétés qui se rencontrent dans ces pièces. Malheureusement, il ne s'y trouve rien de rare.

La séance est levée à 4 heures et la prochaine réunion aura lieu le jeudi 4 février prochain.

POUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL EMPÊCHÉ :

Le Vice-Président,

EUGÈNE DUFOURCET.

Séance du Jeudi 4 Février 1886

La séance est ouverte à deux heures sous la présidence de M. du Boucher, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu par M. Taillebois, archiviste. Il est adopté sans observations.

M. le Président dépouille la correspondance composée de :

1^o Une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique informant la Société que par suite du rattachement des sciences naturelles à la 4^e section qui doit porter le nom de section des sciences, le programme des questions proposées par le Congrès de la Sorbonne pour 1886 a dû être légèrement modifié ; qu'en outre, la création d'une nouvelle section de géographie historique et descriptive a nécessité un programme nouveau qui comprend les 8 questions suivantes :

1. Anciennes démarcations des diocèses et des cités de la Gaule servant encore aujourd'hui de limites aux départements.

2. Signaler les nouvelles découvertes de bornes milliaires ou les constatations de chaussées antiques qui peuvent servir à déterminer le tracé de voies romaines en Gaule ou en Afrique.

3. Grouper les renseignements que les noms de lieux-dits peuvent fournir à l'archéologie et à la géographie antique.

4. Exposer les découvertes archéologiques qui ont servi à déterminer le site de villes de l'antiquité ou du moyen-âge, soit en Europe, soit en Asie, soit dans le nord de l'Afrique.

5. Signaler les documents géographiques curieux (textes et cartes manuscrits) qui peuvent exister dans les bibliothèques publiques et les archives des départements et des communes.

6. Etudier les mouvements généraux des sables en Afrique et en Asie. Déterminer les régions où les sables reculent et celles où ils progressent.

7. Etudier les résultats géographiques obtenus à la suite des grandes explorations accomplies récemment au Congo, dans l'Indo-Chine et au Tonkin.

8. Etudier les communications fluviales ou par canaux entre la Manche et la Méditerranée.

2^o Une circulaire de M. le ministre de l'instruction publique (service des Echanges Internationaux) annonçant l'envoi d'un volume adressé par le geological Survey de Washington.

3^o Une circulaire de M. le secrétaire général du geological Survey ayant trait au même envoi.

4^o Une circulaire de M. le ministre de l'instruction publique (service

des Echanges Internationaux) annonçant l'envoi d'un volume adressé par l'Institution Smithsonienne de Washington.

5° Une circulaire de M. le secrétaire général de l'Institution Smithsonienne ayant trait au même envoi.

6° Une circulaire de M. le directeur du service des Echanges Internationaux accompagnant l'envoi d'un volume adressé par la Société impériale des naturalistes de Moscou.

7° Une lettre de M. le président de la Société Impériale des naturalistes de Moscou remerciant la Société de l'envoi de son bulletin (4^e trimestre 1885.)

8° Une lettre de M. Martres, membre titulaire, accompagnant son travail sur les sables des Landes.

9° Une circulaire adressée par la Société Ariègeoise des sciences, lettres et arts, contenant les conditions d'un concours de philologie et de littérature romane qui se tiendra à Foix au mois de mai 1886.

10° Une lettre de M. P. de Lhotellerie, correspondant de l'Institut, demandant à faire des échanges de coquilles fossiles ou modernes, marines, terrestres et fluviales.

11° Un tableau mensuel des observations météorologiques faites à Bayonne pendant l'année 1884-1885, dressé par la Société des sciences et arts de Bayonne.

12° Une lettre de M. Lapeyrère, demandant à la Société de vouloir bien lui donner des renseignements sur la culture du pavot à opium et sur les variétés à cultiver dans les Landes.

13° Une lettre de M. Daignestous, de Gondrin, relative au trésor découvert dans cette localité.

M. le président dépose sur le bureau les ouvrages reçus depuis la dernière séance :

ANNECY. — Revue Savoisienne. — Décembre 1885.

AUCH. — Revue de Gascogne. — Livr. de janvier et de février 1886.

Les pères Prêcheurs en Gascogne aux XIII^e et XIV^e siècles, par C. Douais. II^e et III^e parties. Documents inédits publiés par la Société historique de Gascogne.

BORDEAUX. — Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux. — N^o 1, 2, 3, 1886.

Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest. — N^o 12, 1885. N^o 1, 1886.

BRUXELLES. — Bulletin de la Société Belge de microscopie. — II. 1885.

GAP. — Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes. — 1^{er} trim. 1886.
(Echange demandé et voté).

LIBOURNE. — Catalogue des livres de la librairie Maleville, 20, rue Montesquieu.

MADRID. — Boletín de la Sociedad geográfica de Madrid. — Novembre et décembre 1885.

MOSCOU. — Bulletin de la Société Impériale des naturalistes de Moscou.
— N° 1, 1885.

PALERME. — Il naturalista Siciliano. N° 4, 1886 ;

PARIS. — Revue des travaux scientifiques. — Nos 8, 9, 1885 ;

• Bulletin de la Société de géographie. — 4^e trimestre 1885.

Procès-verbaux des séances de la Société de géographie. — Nos 19 et 20, 1885, n° 1, 1886.

Annuaire du Bureau des longitudes pour 1886 (Don de M. A. d'Abbadie, membre de l'Institut).

PAU. — Bulletin de la Société d'éducation et d'instruction populaires.
— Novembre 1885.

SAINTES. — Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge. — Janvier 1886.

Recueil de la Commission des actes et monuments historiques de la Charente-Inférieure. — Janvier 1886.

TOULOUSE. — Revue Mycologique. — Janvier 1886.

Revue d'hydrologie et de climatologie Pyrénéennes. — Nos 48, 49, 50.

Bulletin de la Société Franco-Hispano-Portugaise. — N° 2, 1885.

TOURS. — Revue de la Société de Géographie. — N° 12. — 1885.

WASHINGTON. — Bulletin of the N. S. geological Survey. — Nos 7, 14.

Third report of the Bureau of Ethnology. — 1884.

• M. Taillebois a reçu de son côté :

PARIS. — Feuille des Jeunes Naturalistes. — Nos 183 et 184.

COURRENSAN. — Revue de Botanique. — Novembre et décembre 1885 et janvier 1886 ;

PARIS. — Revue des Basses-Pyrénées et des Landes. — Janvier 1886.

• M. Duverger offre de la part de M. Firmin Quillacq, de St-Pierre, une monnaie de Louis XV en argent.

• La Société vote d'unanimes remerciements à MM. Antoine d'Abbadie et Quillacq.

• Il est ensuite procédé au vote pour la nomination comme membres titulaires de : MM. Darmantié, de Pouillon, présenté par MM. Dufourcet et Taillebois ; Lacau-Barraqué, de Habas, présenté par MM. de Lataulade

et Dufourcet ; Brun, Girardeau, Grimaldi-d'Esdra et Armand, présentés par MM. du Boucher et Duverger.

Ces six candidats sont admis à l'unanimité des voix des membres présents.

M. Duverger fait le rapport, ci-après, au nom de la commission d'économie :

La commission d'économie propose :

1° D'approuver les comptes de M. le Trésorier, pour l'année 1885, se soldant, en faveur de la Société, par un boni en caisse de 269 fr. 65.

2° De voter des remerciements à ce fonctionnaire, pour le zèle constant avec lequel il remplit ses fonctions.

La commission a l'honneur de présenter le projet de budget suivant, pour l'année 1886 :

R E C E T T E S

1° En caisse au 1 ^{er} février 1886	269 fr. 65
2° Cotisations en retard :	
Membres titulaires 36 fr. »	} 42 »
Membres correspondants 6 »	
3° Cotisations pour 1886 :	
249 membres titulaires à 12 fr . . . 2988 »	} 3192 »
34 membres correspondants, à 6 fr. 204 »	
4° Cotisations de nouveaux membres	60 »
5° Allocation du Conseil Général	100 »
6° Dû par M. du Boucher	41 »
	3,704 fr. 65

D É P E N S E S

1° Frais d'impression de bulletin et autres	2,400 fr. »
2° Frais d'administration	100 »
3° Frais de fouilles et achats de monnaies, médailles et d'objets scientifiques ou d'histoire naturelle	400 »
4° Frais de préparations diverses	200 »
5° Dépenses imprévues	104 65
6° Disponible	500 »
	3,704 fr. 65

Le rapporteur propose de nommer une commission de trois membres pour l'emploi de la somme de 400 fr. votée à l'article 4 du budget des dépenses. Cette commission ne pourra disposer que d'une somme de 50 fr. à la fois, *pour des fouilles ou des acquisitions urgentes*.

Si la *dépense urgente* s'élevait à une somme supérieure à 50 fr., cette commission devrait prendre l'avis du bureau de la Société. Dans tous les cas, elle rendra compte à la plus prochaine séance des acquisitions ou fouilles qui ont été faites d'urgence pendant le mois précédent.

Les conclusions de ce rapport sont adoptées par la Société, qui approuve les comptes de 1885 et vote le budget de 1886 tel qu'il est proposé. La Société vote, ensuite, d'unanimes remerciements à M. Teyssandier, son trésorier. Sont ensuite nommés membres de la commission, chargée de décider l'emploi des 400 francs, votés à l'art. 4 du budget MM. Dufourcet, Taillebois et Thore.

M. le Président donne lecture d'un travail de M. L. Martres sur le sable des Landes et fait passer sous les yeux de ses collègues une coupe très intéressante des terrains qui s'étendent entre l'Océan et Hontanx. M. Martres n'est pas tout à fait d'accord avec MM. Thore et du Boucher sur l'origine de ces sables, mais ses conclusions sont loin d'être précises.

Après la lecture de ce mémoire, M. du Boucher dit qu'en affirmant que le sable Landais n'était point pliocène, M. Thore et lui n'ont entendu parler que du sable superficiel, celui qui s'étend en surface, comme une vaste nappe, depuis la mer jusque bien avant dans l'intérieur des terres, à une profondeur qu'ils n'ont pu déterminer mais qui est d'autant plus faible que l'on s'éloigne davantage de l'Océan. Ce sable est toujours roulé, exclusivement quartzeux et contient du fer attirable.

Sous cette couche, il y a des sables qui peuvent être pliocéniques et qui diffèrent absolument des premiers. En effet dans ce cas le grain est anguleux, mélangé de feldspath et de mica, comme seraient des granits décomposés; on n'y trouve que très peu ou point de fer attirable.

MM. Thore et du Boucher ont réservé la question des bancs de glaise ou d'argile qui sont intercalés assez confusément entre ces différentes couches sablenses.

Quant au *lapas*, M. Thore dit qu'il ne voit rien de mystérieux dans son origine.

Pour lui, le *lapas* est constitué par des sables agglutinés, par des matières humiques, résultant de la décomposition ultime de matières

organiques (acides crénique, aprocénique, crénates, etc.). La profondeur à laquelle se trouvent ces dépôts semblerait indiquer que ces décompositions sont opérées par des ferments ou des microbes anaérobies.

M. Taillebois rend compte de la découverte qui vient d'avoir lieu à Gondrin (Gers) de 5,415 monnaies, composées de : 5,395 deniers et oboles Morlans au nom de Centulle, vicomte de Béarn ; 13 deniers et oboles de Raimond VII, comte de Toulouse ; 1 obole de Richard Cœur-de-Lion ; 1 denier d'Eléonore, duchesse d'Aquitaine ; 3 deniers anonymes de l'évêché de Gap ; 1 monnaie de billon de l'empereur Valérien.

Ce trésor avait été signalé par deux lettres de M. Daignestous, membre de la Société à Gondrin, qui l'envoya à M. Taillebois, sur sa demande, pour l'étudier.

L'enfouissement a dû avoir lieu vers la fin du XIII^e siècle.

M. Taillebois communique à la Société une empreinte de sceau avec son contre-sceau, envoyée par M. Daignestous. Ce sceau a été trouvé à Lagraulet, canton de Montréal (Gers). Il porte comme légende : + S. IOAN DE CASANHA. Vache clarinée ; au-dessus, un arbre. Le contre-sceau porte la même vache ; au-dessus, une étoile.

M. Daignestous traduit la légende par : « *Sigillum Joannis de Casanha* » ce qui est exact. Mais il avait cru devoir attribuer ce sceau à une personne du nom de Cassagne ou Cassaigne. M. Taillebois fait observer que *Casanha* est évidemment pour *Casanova* et que par conséquent il s'agit d'un Casenave, Cazeneuve, Cazenobe, Cazenoube, Casaunau ou tout autre nom ayant la même étymologie.

M. Daignestous s'est, du reste, rallié à cette opinion et a signalé une localité peu éloignée de l'endroit où le sceau a été découvert et qui s'appelle Cazeneuve (canton de Montréal.) Le terrier de 1649 porte le nom écrit *Cazanaüe*. On trouve un Fortaner de Cazeneuve en 1286 et un Arnaud de Cazeneuve (Charrier du séminaire d'Auch).

M. Duverger croit au contraire que Casanha doit se traduire par Cassagne, attendu, dit-il que le S gascon a le son dur et se prononce comme SS, et que le *nh*, au moyen-âge, se prononçait en gascon *gne* ; il cite comme exemple *senhor* qui se prononçait *seignor*, comme *senor* se prononce encore en Espagnol. Le trait au-dessus de N, dans l'alphabet espagnol, n'étant pour lui qu'un signe d'abréviation.

M. Taillebois lit, enfin, un court mémoire de M. le docteur Sorbets sur le véritable sens des mots Marti Lelhunno, des autels votifs d'Aire.

Pour M. Sorbets comme pour MM. Taillebois et Martres, Lelhunno vient du mot gascon le *Houn*.

La lecture du travail de MM. Thore et Dufourcet sur l'exploitation du sel gemme au puits St-Pierre, est renvoyée à la prochaine séance.

La séance est levée à 4 heures et la prochaine réunion aura lieu le samedi 6 mars.

POUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL EMPÊCHÉ :

L'Archiviste,

EMILE TAILLEBOIS.

Séance du samedi 6 Mars 1886.

La séance est ouverte à deux heures sous la présidence de M. du Boucher, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu par M. Dufourcet, vice-président, et adopté sans observations.

M. le Président dépouille la correspondance composée de :

1^o Une circulaire de M. le ministre de l'instruction publique informant la Société que le Congrès annuel des Sociétés savantes aura lieu du 27 avril au 1^{er} mai prochain. Le dispositif de cette circulaire, relativement aux conditions du voyage, est le même que celui des années précédentes. Seulement, les Sociétés ne pourront désigner, comme délégués, que les membres qui s'engageront à prendre une part effective au Congrès ;

2^o Une circulaire du ministre de l'instruction publique, (aux Sociétés savantes du sud-ouest) relative à l'étude des courants de l'Atlantique et du Gulf-Stream, en particulier. Des flotteurs (sphères creuses en cuivre rouge, barils et bouteilles cachetées) ont été laissés en pleine mer, au N.-O. des Açores, en juillet 1885 par le prince A. de Monaco, montant son yacht l'*Hirondelle*. Les Sociétés sont priées de rechercher si quelques-uns de ces flotteurs n'auraient pas abordé les côtes S.-O. de la France et de déléguer ceux de leurs membres qui leur sembleraient le mieux à même de poursuivre ces investigations avec toute la méthode désirable. MM. les Présidents veilleraient à ce que les appareils qui pourraient être

trouvés fussent remis à la Préfecture ou au centre scientifique le plus proche qui en préviendrait sur-le-champ le ministère de l'instruction publique ;

3° Une lettre de M. le Directeur du service des Echanges internationaux (ministère de l'instruction publique) informant la Société de l'envoi d'un volume adressé par le *Geological Survey* de Washington ;

4° Une circulaire du même, ayant trait à l'envoi d'un volume adressé par la Société impériale des naturalistes de Moscou ;

5° Une circulaire de M. le Secrétaire général du *Geological Survey* (ministère de l'intérieur) relative à l'envoi de publications ;

6° Une lettre de M. L. Martres, membre titulaire, se mettant à la disposition de la Société pour l'envoi d'échantillons d'argiles intercalées dans les différentes couches sableuses du département ; l'étude microscopique de ces argiles pouvant offrir un haut intérêt pour la détermination de leur origine et de leur mode de formation ;

7° Une lettre de M. Guillaume, négociant à Wavrin (Nord), demandant des renseignements sur le trésor numismatique trouvé à Pontenx-les-Forges (Landes) ;

8° Une lettre de M. l'archiviste de la Société scientifique et littéraire d'Alais (Gard), remerciant la Société de Borda de l'envoi du fascicule n° 3 (10^e année) de son Bulletin et demandant s'il ne serait pas possible de se procurer certains numéros qui lui manquent encore (1^{re} année 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e trimestres ; 8^e année 2^e trimestre) ;

9° Une lettre de M. Petit, naturaliste préparateur à Pau, annonçant à la Société qu'il fait don au Musée de Borda d'un boa constrictor, long de quatre mètres et d'un triton à crête, empaillés par lui ;

10° Des lettres de MM. Aubé, de Bordenave d'Abère, D^r Delvaille, D^r Garrigou, de Laborde d'Arbrun, Montague Mostynn, membres titulaires, s'excusant de ne pouvoir, pour des raisons graves, assister au banquet annuel commémoratif de la fondation de la Société ;

11° M. Taillebois communique deux lettres qu'il a reçues de M. Bourlier, professeur à Plombières, demandant à acquérir deux bulletins de la Société. (Ces bulletins lui ont été envoyés au prix de 2 fr. chaque.)

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages reçus depuis la dernière séance, savoir :

AGEN. — Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen. — 2^e série. — T. IX. — 1885 ;

- ANNECY. — Revue Savoisienne de la Société Florimontane. — Janvier-Février 1886 ;
- AUCH. — Revue de Gascogne. — Mars 1886 ;
- BORDEAUX. — Procès-verbaux des séances de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux.
- Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux. — T. I, 1884. et T. II, 1885 ;
 - Observations pluviométriques et thermométriques dans la Gironde en 1883-84 par M. Rayet et rapport sur les orages de 1884 par M. Lespiault.
 - Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux. — N^{os} 4 et 5, 1886 ;
 - Club alpin français. — Section du sud-ouest. — Bulletin n^o 18, 1886 ;
 - Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du sud-ouest. — N^o 2, février 1886 ;
- CLINTON (Wisconsin). — The american antiquarian and oriental journal. — Vol. VIII. Janvier 1886 ;
- COPENHAGUE. — Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord. 4^e trimestre 1885 ;
- FOIX. — Bulletin périodique de la Société Ariégeoise des sciences, lettres et arts. — Février 1886 ;
- LIBOURNE. — Catalogue mensuel de la Librairie Maleville. — N^o 36. — Mars 1886 ;
- LONDRES. — The journal of the antropological Institute of great Britain and Ireland. — Février 1886 ;
- The archeological journal. — Vol. XLII. N^o 168, 1886 ;
- LE MANS. — Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe. — XXX^e vol. 1885-1886. — 2^e fasc.
- MACON. — Annales de l'Académie de Macon. — T. V, 1885 ;
- PALERME. — Il naturalista Siciliano. — N^o 5, Février 1886 ;
- PARIS. — Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques. — N^o 3, 1885 ;
- Compte-rendu des Congrès archéologiques de France publiés par la Société Française d'archéologie. — 50^e session à Caen, et 51^e session à Foix, Pamiers et St-Girons. — 2 vol. 1884 et 1885 ;

PARIS. — Procès-verbaux des séances de la Société de géographie de Paris. — N^{os} 2, 3, 4, 1886 ;

— Revue des Basses-Pyrénées et des Landes. — T. III. — Février 1886 ;

— Exploration de la presqu'île Malaise par J. de Morgan, ingénieur civil des mines. (Hommage de M. de Morgan, père, membre correspondant.)

— L'intermédiaire des chercheurs et curieux. — N^o spécimen de juillet 1885 ;

— Catalogue périodique de la librairie Guérin, 37, rue de Rome ;

PAU. — Bulletin de la Société d'éducation et d'instruction populaires. — Décembre 1885 ;

PORTIERS. — Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest. — 4^e trim. 1885 ;

ROUEN. — Bulletin de la Société industrielle de Rouen. — N^o 3. Septembre et octobre 1885 ;

ST-DENIS (Réunion). — Bulletin de la Société des sciences et arts de l'île de la Réunion. — Année 1884 ;

TOULOUSE. — Bulletin trimestriel de la Société d'histoire naturelle de Toulouse. — 3^e trimestre 1885 ;

— Revue médicale et scientifique d'hydrologie et de climatologie Pyrénéennes. — N^{os} 51 et 52. — 1886 ;

TOURS. — Revue de la Société de géographie de Tours. — Janvier 1886 ;

WASHINGTON. — Transactions of the anthropological Society of Washington. — Vol. III de novembre 1883 à mai 1885 ;

— Annual report of the Comptroller of the Currency. — Décembre. I. 1885 ;

ORTHEZ. — L'université Protestante du Béarn. — Documents inédits du XVI^e siècle, par Adrien Planté. (Hommage de l'auteur.)

VIENNE. — Revue Epigraphique du Midi de la France. — Janvier et Février 1886 ;

PARIS. — Feuille des Jeunes Naturalistes. — 1^{er} mars 1886.

M. Taillebois présente les objets suivants offerts pour le Musée :

1^o Par M. Coussen, instituteur à Buglose, une dent de squalé ;

2^o Par M. l'abbé Départ, curé-doyen de Mimizan : une vertèbre de cachalot, trouvée sur la côte près de Mimizan ;

3^o Par M^{lle} Denise Danty, six sequins en argent ; deux monnaies Turques en cuivre ; une médaille religieuse évidée, en argent ;

4^e Par M. Michel Pouymayou, un double Tournois de Henri III, trouvé dans l'ancien couvent des Pénitents.

M. Dufourcet explique qu'une pièce celtibérienne en cuivre de la ville d'Osca, portée au procès-verbal de la séance de novembre comme offerte par un inconnu a été donnée à la Société par le commandant d'Eyssautier.

M. Lacau-Barraqué fait don à la Société d'un certain nombre d'échantillons minéralogiques provenant des environs de St-Jean-Pied-de-Port.

La Société vote d'unanimes remerciements à M^{lle} Denise Danty, à MM. de Morgan, Petit, Planté, Coussen, l'abbé Départ, Michel Pouymayou, d'Eyssautier et Lacau-Barraqué.

Il est ensuite procédé au vote pour la nomination comme membres titulaires de MM. Léon Gischia, ingénieur civil, à Dax, présenté par MM. du Boucher et Thore, et Adrien Blanchet-Garnier, archéologue, à Paris, présenté par MM. Dufourcet et Taillebois. Ces deux candidats sont admis à l'unanimité des voix des membres présents.

La Société décide que mention sera faite au procès-verbal des regrets que lui fait éprouver la mort de l'un de ses membres titulaires : M. Georges de Lobit de Monval.

MM. Thore et Dufourcet exposent qu'ils font depuis 1882 des études et des expériences très-curieuses sur les variations éprouvées journellement par les courants telluriques et sur les rapports qu'ils supposent exister entre ces variations et les divers phénomènes météorologiques.

Ils ont déjà obtenu des résultats qu'ils ont l'intention de publier quand ils auront des observations plus nombreuses et plus concluantes. On sait depuis longtemps qu'ils arrivent à prédire, jusqu'à 15 et 20 heures à l'avance, les orages et les grandes perturbations atmosphériques. Pour ces études, ces MM. se servent d'une ligne téléphonique de 400 mètres pour laquelle ils payent à l'administration un droit d'usage de 25 fr. par an.

La Société, sur leur demande, décide que cette redevance annuelle sera, à l'avenir, payée par elle. Cette ligne sert en outre, à d'autres expériences de téléphonie et de physique dont MM. Thore et Dufourcet ont à diverses reprises rendu compte à la Société et qu'ils se proposent de reprendre.

M. Dufourcet donne lecture d'un mémoire dans lequel il étudie, avec son collègue M. Thore, la question de savoir si l'exploitation du sel gemme au puits St-Pierre présente, ou non, des dangers pour la sécurité des habitants !

Après avoir fait l'historique de la découverte du sel gemme à Dax par M. Lorrin père, et analysé en quelques mots la législation, tant ancienne que nouvelle, sur les mines, ces messieurs n'hésitent pas à déclarer qu'on a commis une grave imprudence en ne se conformant pas aux exigences de la loi, et en autorisant une semblable exploitation au centre de la ville, sous un quartier très populeux. Ils estiment que si on n'emploie pas certains moyens qu'ils indiquent à la fin de leur travail, et surtout si on laisse continuer l'exploitation, le quartier St-Pierre aura, tôt ou tard, à subir le sort désastreux qu'ont subi la plupart des localités en dessous desquelles on a extrait du sel gemme ou d'autres substances minérales. Et d'après eux, ce sort fatal est plus à redouter à Dax que partout ailleurs pour les causes ci-après : 1^o A cause de la nature des terrains qui constituent le plafond de la mine ; 2^o à cause des accidents géologiques qu'ont pu faire éprouver à ces terrains supérieurs et même à ceux qui se trouvent par côté les soulèvements ophitiques et les grandes débacles glaciaires, dont l'effet s'est fait ressentir dans toute la contrée et plus particulièrement à Dax ; 3^o à cause du voisinage des eaux thermales dont le jaillissement est l'un des résultats produits par ces accidents géologiques.

Ils insistent sur cette dernière cause et disent que le puits Lorrin est à une si petite distance des bains Lauquet, où se trouve un des principaux griffons des sources thermales de Dax, qu'il suffirait d'un malencontreux coup de mine pour produire une fissure dans le rempart de glaise ou de dolomie qui les sépare et jeter subitement nos eaux chaudes dans l'excavation de la mine, ce qui amènerait probablement une véritable catastrophe et suffirait, tout au moins, pour perturber complètement leur régime et occasionner, par conséquent, de graves préjudices à notre station thermale.

Ces messieurs indiquent, enfin, deux moyens pour obvier à ces inconvénients, l'un radical mais coûteux qui consisterait à combler la mine avec du sable, l'autre beaucoup moins efficace, mais suffisant, sinon pour empêcher le désastre, du moins pour le retarder de beaucoup et pour le rendre moins subit. Ils croient que si on remplissait très lentement d'eau la cavité souterraine et si on fermait ensuite hermétiquement le puits, cette eau une fois saturée n'attaquerait plus le banc de sel, et sa pression intérieure, amortissant en quelque sorte le coup, si un effondrement vient jamais à se produire, le rendrait moins subit et permettrait aux habitants d'être avertis assez à temps pour se sauver.

Le danger signalé par ces messieurs n'a rien d'actuel mais ils sont persuadés que leur sinistre prédiction finira par se réaliser si on ne suit pas leurs conseils et ils font observer avec raison que les villes vivent longtemps, que les générations disparaissent successivement mais que les cités restent et que notre devoir est de songer au sort que l'avenir réserve à nos concitoyens futurs.

M. du Boucher lit ensuite un travail dans lequel il classe minéralogiquement 140 hâches néolithiques, trouvées dans les Landes et qu'il lui a été donné de pouvoir étudier. Il conclut de cette classification : 1° que nos ancêtres de cette époque faisaient un choix raisonné des matières qu'ils destinaient à la fabrication de ces instruments ; 2° que presque tous les matériaux employés par eux provenaient des roches formant des dépôts faits dans nos contrées par les grandes coulées glaciaires venues à diverses époques des Pyrénées, ou entraînées par les rivières qui descendent ; 3° que quelques rares spécimens en ont leurs gisements dans d'autres contrées de la France, mais qu'aucun ne vient d'ailleurs ; ce qui fait que, pour M. du Boucher, il n'est pas nécessaire, pour expliquer leur provenance, d'avoir recours à l'hypothèse de faire arriver ces hâches à la suite de grandes émigrations Aryennes ou à l'autre hypothèse, bien moins probable encore, d'un commerce d'échange avec les régions lointaines de l'Extrême-Orient.

Les roches le plus souvent employées par les néolithiques Landais étaient les schistes coticules, Mâclifères, Lydiens et Argileux, diverses roches siliceuses, des ophites et des eurites.

La séance est levée à quatre heures et la prochaine réunion aura lieu le jeudi 1^{er} avril prochain.

POUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL EMPÊCHÉ :

Le Vice-Président,

EUGÈNE DUFOURCET.

Séance du Jeudi 1^{er} Avril 1886

La séance est ouverte à deux heures sous la présidence de M. du Boucher, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu par M. Dufourcet, vice-président, en l'absence des secrétaires. Il est adopté sans observations.

M. le Président dépouille la correspondance du mois composée de :

1^o Une circulaire de M. le Directeur du service des Echanges Internationaux (Ministère de l'instruction publique) accompagnant l'envoi d'un ouvrage déposé sur le bureau et adressé par le Geological Survey de Washington ;

2^o Une circulaire de M. le Secrétaire général du Geological Survey de Washington (ministère de l'intérieur des Etats-Unis d'Amérique) ayant trait au même envoi ;

3^o Une circulaire de M. le Directeur du service des Echanges Internationaux accompagnant l'envoi d'un volume déposé sur le bureau, adressé par la Société Impériale des naturalistes de Moscou ;

4^o Une lettre de M. Powell, directeur du Geological Survey demandant à la Société de vouloir bien remplir certaines formalités si elle désire continuer à recevoir les publications de cette savante compagnie ;

5^o Une circulaire de M. le Bibliothécaire de l'Université Royale de Christiania remerciant la Société de l'envoi de ses bulletins ;

6^o Une circulaire de M. le Ministre des Postes et Télégraphes, envoyée par la mairie de Dax par laquelle la Société est priée de vouloir bien verser à bref délai chez M. le Receveur de Dax, la somme de 40 francs dont elle est redevable à l'Etat pour son abonnement au service des dépêches météorologiques ;

7^o Une lettre de M. le Dr Blanchet informant la Société qu'il doit très prochainement aller se fixer à Paris et lui faisant cadeau avant son départ d'une petite collection d'œufs d'oiseaux et du modelage d'un cas curieux d'ostéo-malaxie qu'il a eu occasion de traiter ;

8^o Une lettre de M. A. Deflers, membre titulaire, annonçant l'envoi du *Caire* (Egypte), d'une brochure intitulée : *Herborisations dans les montagnes volcaniques* d'Aden (Arabie), dont il est l'auteur. M. Deflers fait hommage de ce travail à la Société pour sa bibliothèque ;

9^o Des lettres de M. le Dr Garrigou au sujet de l'organisation à Dax

d'un comité local pour l'organisation du congrès de climatologie et d'hydrologie qui s'ouvrira à Biarritz au mois d'octobre prochain ;

La Société décide que le bureau fera fonction de comité local et s'adjoindra M. Hector Serres, dont la haute compétence en matière d'hydrologie pourra lui être d'un grand secours ;

10° Un Prospectus en quatre langues d'un ouvrage intitulé : *Guida numismatica universale*, par Francesco et Ercole Gnechi-Milan-Dumolard frères.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants, reçus pendant la dernière séance :

ANNECY. — Revue Savoisienne de la Société Florimontane. — 27^e année. — Mars 1886 ;

ARCACHON. — Société scientifique d'Arcachon. Compte rendu administratif pour l'année 1885 ;

BAYONNE. — Bulletin de la Société des sciences et arts de Bayonne. — 2^e trimestre, 1885 ;

BORDEAUX. — Bulletin de la Société de géographie commerciale. — N° 6. — Mars 1886 ;

Bulletin mensuel de la Librairie Chollet, 13, passage Sarget, Bordeaux ;

BOURG. — Revue de la Société historique, littéraire et archéologique du département de l'Ain. — 1^{re} et 2^e livr. — 1886 ;

BRIVE. — Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze. — T. VII. — 4^e livr. 1885 ;

BRUXELLES. — Bulletin de la Société belge de microscopie. — 12^e année. — N° 3 et 4. 1886 ;

COPENHAGUE. — Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord. — 1^{re} livraison, 1886 ;

LAUSANNE. — Bulletin de la Société Vaudoise des sciences naturelles. — 3^e série. Volume XXI. — N° 93, 1886 ;

MADRID. — Boletín de la Sociedad geográfica de Madrid. — T. XX. N° 2. Février 1886 ;

MOSCOU. — Bulletin de la Société impériale des naturalistes de Moscou. — Année 1885. N° 1 ;

PARIS. — Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques. — N° 4, 1885 ;

Mémoire de la Société nationale des antiquaires de France. — Cinquième série. Tome V, 1884 ;

- Annales de la Société française de numismatique et d'archéologie. —
Les 4 livraisons de l'année 1885 ;
Procès-verbaux des séances de la Société de géographie de Paris. —
N^{os} 5 et 6, 1886 ;
Revue des traditions populaires. — N^o 1, 1886 ;
Journal du magnétisme. — N^o 9, 1886 ;
Le Naturaliste, journal des échanges et des nouvelles. — N^o 22, 1885
(numéro spécimen) ;
Herborisations dans les montagnes volcaniques d'Aden en mars-avril
1885, par A. Defflers (hommage de l'auteur) ;
PALERME. — Il naturalista Siciliano. — 5^e année, n^o 6, mars 1886 ;
PAU. — Bulletin de la Société d'éducation et d'instruction populaires des
Basses-Pyrénées. — Janv. 1886 ;
ST-MARTIN-DE-HINX. — Observatoire de M. H. Carlier. — Diagrammes des
observations météorologiques de l'année 1885. Résumés mensuels
de ces observations. Comparaison du baromètre pendant les périodes
pluvieuses ;
TOULOUSE. — Revue médicale et scientifique d'hydrologie et de climatologie
Pyrénéennes. — N^{os} 53 et 54, mars 1886 ;
TOURS. — Revue de la Société de géographie de Tours. — 3^e année. N^o
2, 1886 ;
WASHINGTON. — Mineral Resources of the united states. — By A. Williams
jr. (ministère de l'intérieur de Washington.)
M. Taillebois a reçu de son côté les ouvrages ci-après :
COURRENSAN. — Revue de Botanique. — Février et mars 1886 ;
PARIS. — Revue des Basses-Pyrénées et des Landes. — Mars 1886 ;
Revue de Béarn, Navarre et Lannes. — 4^e trimestre 1885 ;
Feuille des Jeunes Naturalistes. — 1^{er} Avril 1886 ;
BRUXELLES. — Revue Belge de Numismatique. 2^e livraison, 1886 ;
CHATEAUXROUX. — Revue du Centre. 15 février 1886. (Hommage de M. de
Vasson) ;
Inventaire historique des richesses d'art de la France. (Hommage de
M. de Vasson).
M. Taillebois présente les objets suivants offerts pour le Musée :
1^o Par M. Daunesse, à Dax. — Huit monnaies de cuivre ;
2^o Par M. Brettes, à Dax. — Un jeton en cuivre trouvé dans le jardin
public ;

3° Par M. Carponcy, cinq pièces trouvées dans le jardin public ;

4° Par M. Lasserre, entrepreneur, un petit bronze de Magnence, trouvé dans les fouilles de l'école normale ;

5° Par M. Albert Lanusse, à St-Vincent. — Une pièce d'argent de l'empereur Alexandre Sévère ;

6° Par M. du Boucher, des fragments de poteries anciennes trouvées à Gouts (Landes). Deux de ces fragments sont des fonds de vases portant des marques de potiers : 1° IVLI.-I dans une cartouche (un point au-dessus du V ;) 2° C CVR.o dans une cartouche l'o est de petite dimension). La première marque a déjà été signalée par M. du Boucher lors des premières découvertes faites à Gouts, il y a quelques années, mais avec une variante dans la lecture ;

7° Par M. Diogène Léon, une pièce de *cinco pesetas* de la République du Pérou.

La Société vote des remerciements aux généreux donateurs, MM. Daunesse, Brettes, Carponcy, Lasserre, Albert Lanusse, Henry du Boucher, Carlier, Deflers et de Vasson.

M. le Président donne lecture d'un mémoire de M. Thore sur des poussières d'origine cosmique tombées à Dax dans la nuit du 27-28 novembre 1885.

Après avoir décrit l'état physique de ces corpuscules qui ne dépassent guère un millimètre en longueur, M. Thore y constate la présence de fer attirable à l'aimant dans la proportion d'environ $\frac{1}{4}$, le reste étant composé de silicates en grains qui, vus au microscope, sont tantôt amorphes, globuleux, tantôt à angles vifs, incolores ou nuancés de jaune ou de brun. Quelques-uns de ces silicates sont attaqués par l'acide chlorhydrique, les autres ne le sont pas. L'analyse spectrale de ces poussières a montré à l'auteur les raies du nickel et du chrome, les bandes de la chaux et de la magnésie, peut-être même de la Strontiane, mais il lui reste des doutes sur ce dernier point. M. Thore se croit donc en droit d'attribuer à ces poussières une origine cosmique c'est-à-dire extra-terrestre et il croit trouver à leur chute sur notre globe une explication toute naturelle qui tient à ce fait qu'au mois de novembre dernier la terre traversait justement un amas cosmique provenant de la désagrégation le long de son orbite de la fameuse comète de Biéla, aujourd'hui brisée, dédoublée, perdue et dont les astronomes ne retrouvent plus de traces.

M. Dufourcet lit la fin de l'intéressant et important travail de M. l'abbé

Cazauran sur la basilique du Mas contenant la description du magnifique sarcophage de Ste-Quitterie. D'après M. Cazauran ce tombeau remonte au commencement du V^e siècle. M. Cazauran décrit également avec la compétence que tout le monde lui reconnaît, la basilique dont il fait l'histoire, et plus particulièrement la crypte récemment restaurée sous la savante direction de Mgr Delannoy.

La lecture du mémoire de M. Hector Serres relatif à l'étude de l'*Alios* est renvoyée à la prochaine séance qui aura lieu le samedi 1^{er} mai prochain.

La séance est levée à quatre heures.

POUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL EMPÊCHÉ :

Le Vice-Président,

EUGÈNE DUFOURCET.

Séance du Samedi 1^{er} Mai 1886.

La séance est ouverte à deux heures sous la présidence de M. Du Boucher, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu par M. Dufourcet, vice-président remplissant les fonctions de secrétaire, et est adopté sans observations.

M. le Président dépouille la correspondance du mois composée de :

1^o Une circulaire de M. le Directeur du service des Echanges Internationaux (Ministère de l'Instruction Publique) informant la Société de l'envoi d'une publication adressée par l'*Institution Smithsonian*, (Cette publication est déposée sur le bureau) ;

2^o Une circulaire du même, informant la Société de l'envoi de publications adressées par le *Geological Survey* de Washington (Bulletins of the U. S. Geological Survey. — Livraisons 15 à 23. — 1885) ;

3^o Une note de la Direction du Secrétariat du Ministère de l'Instruction Publique réitérant l'avis, déjà donné, que la Société, en raison de la

franchise postale dont elle jouit avec le Ministère, n'a pas besoin d'affranchir les publications qu'elle lui adresse ;

4° Deux lettres de M. le Dr Durand-Fardel, Président du Congrès International d'hydrologie qui doit se tenir à Biarritz au mois d'octobre prochain, relatives à la visite que le Congrès compte faire à Dax pour l'étude de ses richesses hydro-thermales ;

5° Deux lettres de M. le Dr Garrigou, secrétaire général du Congrès susdit, relatives au mode de fonctionnement du Comité local qui doit travailler à ce que cette visite puisse devenir fructueuse pour notre cité ;

6° Une lettre de M. le Vicomte de Chasteigner, trésorier du Congrès de Biarritz, chargeant le Président de la Société de Borda de toucher un mandat de 300 francs, montant de la somme allouée à ce Congrès par la ville de Dax ;

7° Une lettre du même accusant réception de ladite somme envoyée ;

8° Une lettre de M. le Dr Blanchet annonçant qu'il est momentanément installé à Guéthary (B.-P) et que le squelette, ainsi que la collection d'œufs d'oiseaux dont il a fait cadeau à la Société, ont été déposés par lui chez M. Aubé, ingénieur en chef à Bayonne, où on pourra les faire prendre ;

9° Une lettre de M. le Dr Guillaud, professeur d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Bordeaux, membre correspondant, accompagnant l'envoi d'un très intéressant travail de M. le Dr B. de Nabias, intitulé : *Jean Prévost médecin de Pau et son catalogue de plantes*. Dans cette thèse pour le Doctorat, soutenue publiquement le 30 mars 1886, M. de Nabias sort d'un injuste oubli le nom d'un savant qui jouit de son temps d'une certaine célébrité. Il est extrêmement intéressant pour la région de savoir que 50 ans avant le passage de Tournefort dans les Pyrénées, un médecin de Pau avait déjà établi un catalogue complet de plantes du Béarn, de la Navarre, de la Bigorre et des côtes de la mer depuis Bayonne jusqu'à St-Sébastien ;

10° Une lettre de M. J. D. Catta, professeur d'histoire naturelle, demandant que dorénavant le Bulletin lui soit envoyé à l'adresse suivante : 22, Boulevard Mérentié, Marseille ;

11° Une lettre de M. le Secrétaire de la Société archéologique et historique de la Charente, annonçant l'envoi prochain, par les soins du Ministère de l'Instruction Publique, du T. VII, 5° série des publications de cette Société ;

12° Une circulaire de la Société Française d'archéologie, informant la

Société que le Congrès archéologique de France aura lieu cette année à Nantes (Loire-Inférieure) et que la session s'ouvrira le premier juillet prochain ;

13° Une circulaire de M. Pasteur, Président de la Société de secours aux amis des sciences, faisant appel à la générosité de la Société de Borda pour voter un petit subside à cette association éminemment recommandable.

La Société vote un secours de 10 fr. renouvelable chaque année ;

14° Une lettre de M. l'abbé Tauzin accompagnant l'envoi d'un mémoire en réponse au travail de M. le docteur Sorbets, ayant pour titre : « Oppidum des Tarusates et camp Romain. » Ce mémoire sera lu à la prochaine séance.

M. Taillebois communique également la correspondance qu'il a reçue pendant le mois :

1° Une lettre de M. le docteur Sorbets à Aire relative à une intéressante question philologique ;

2° Une lettre de M. l'abbé Cazauran relative à son mémoire sur Ste-Quitterie ;

3° Une lettre de M. Adrien Blanchet, membre titulaire à Paris, annonçant l'envoi d'un mémoire intitulé : « Documents pour servir à l'histoire monétaire de la Navarre et du Béarn de 1562 à 1629. »

M. Taillebois dit ensuite qu'il a reçu la visite de M. de Coustou, membre de la Société archéologique du Tarn-et-Garonne, à Montauban, lequel organise en ce moment pour l'exposition de 1889, une collection aussi complète que possible de tous les journaux qui ont été publiés en France (à raison d'un seul exemplaire par journal.)

M. de Coustou prie les membres de la Société de Borda qui pourraient lui procurer un numéro quelconque des journaux suivants qui ont été publiés à Dax à différentes époques, de vouloir bien le lui envoyer par la poste à Montauban :

1° La *Revue des Sapeurs-Pompiers* qui a été publiée à Dax, avant de l'être à Tarbes ;

2° Les *Petites Affiches* de Dax qui ont été publiées à Dax en juillet 1848 et n'ont eu qu'un seul numéro ;

3° L'*Echo de l'Adour*, de 1848 ;

4° Le *Journal de Dax*, publié par M. Bonnebaigt ;

5° Le *Tocsin*, publié par M. Deycar ;

6° Le *Combat*, imprimé à Dax ;

7^o *L'Electeur.*

M. Taillebois rend compte ensuite à la Société d'une conversation qu'il a eue dernièrement avec M. Brouqueyre fils, de laquelle il résulte qu'on a trouvé l'année dernière du côté de Sabres, des vases en poterie commune remplis d'ossements incinérés ; à côté de ces vases se trouvaient des bracelets de bronze et des ornements. Ces différents objets ont été recueillis dans un grand tumulus qui a été coupé par un chemin. M. Broqueyre en a fait don au Musée de Bordeaux, mais il a promis à M. Taillebois d'envoyer à la Société de Borda un procès-verbal contenant tous les renseignements sur cette intéressante découverte.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages reçus pendant le mois d'avril et qui sont les suivants :

ANNECY. — Revue Savoisienne de la Société Florimontane. — Avril 1886 ;

AUCH. — Archives historiques de la Gascogne. — Lettres inédites de Henri IV à M. de Pailhès, gouverneur du comté de Foix, par le vicomte de la Hitte — 1886 ;

Revue de Gascogne. — T. XXVII. — 4^e livraison. — Avril 1886 ;

BORDEAUX. — Bulletin de la Société de Géographie commerciale. N^o 7 et 8, 1886 ;

Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest. — N^o 3, 1886 ;

Jean Prevost, médecin de la ville de Pau, et son catalogue des Plantes de la Navarre, du Béarn, du Bigorre et des côtes de la mer depuis Bayonne jusqu'à St-Sébastien. Thèse de doctorat en médecine de M. B. de Nabias (hommage de l'auteur) ;

BRUXELLES. — Bulletin de la Société belge de microscopie. — 12^e année. — N^o 5 et 6, 1886 ;

CLERMONT-L'HÉRAULT. — Le Bibliophile du Bas-Languedoc. — N^o 2. — Avril 1886 ;

CLINTON. (Wisconsin). — The american antiquarian and oriental journal. — Vol. VIII. N^o 2, Mars 1886 ;

DOUAI. — Le Bibliophile du Nord de la France. — Catalogue de livres rares et curieux. — 17^e année. — Avril 1886 ;

FOIX. — Bulletin périodique de la Société Ariégeoise des sciences, lettres et arts. — 2^e vol. — N^o 1, mars 1886 ;

GAP. — Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes — 2^e trimestre 1886 ;

GOTTINGEN. — Die Crinoïden des Nordeutschen Ober-Devons (Les Crinoïdes du Dévonien inférieur du Nord de l'Allemagne. — (Hommage de l'auteur) ;

- Ueber clymenienkalk und Mitteldevon resp. Hercynkalk ? bei Montpellier (hommage de l'auteur) ;
- LIBOURNE. — Catalogue mensuel de la librairie Malleville, 20, rue Montesquieu, Libourne. — N° 36. — Avril 1886 ;
- LONDRES. — Proceedings of the Royal Institution of great Britain. (Travaux de la Société Royale de Londres.) — Vol. XI, 2^e partie, n° 79. — Janvier 1886 ;
- Liste des membres de la Société Royale de Londres pour l'avancement des sciences. — Juillet 1885 ;
- MONTAUBAN. — Bulletin archéologique et historique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne. 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e trimestres 1885 ;
- PARIS. — Revue des travaux scientifiques. — T. VI. N° 1886 et 10 et 11, 1885 ;
- Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques. — N° 1 1886 ;
- Bulletin du comité des travaux historiques et scientifiques. Section des sciences économiques et sociales. — Année 1885 ;
- Comptes-rendus des séances de la Société de géographie. — N° 7 et 8, 1886 ;
- Catalogue des portraits de voyageurs et de géographes qui se trouvent dans les Albums de la Société de géographie. — Nov. 1885 ;
- Le Bibliophile Parisien. — 1^{er} trimestre 1886 ;
- PALERME. — Il Naturalista Siciliano. — V^e année, n° 7, avril 1886 ;
- PAU. — Bulletin d'éducation et d'instruction populaires. — N° 9, mars 1886 ;
- ROUEN. — Bulletin de la Société industrielle de Rouen. — 13^e année, n° 6, 1885 ;
- ROCHEFORT. — Bulletin de la Société de géographie de Rochefort. — T. VII, année 1885-1886, n° 1 ;
- SAINTES. — Bulletin de la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. — VI^e vol. 2^e livr., avril 1886 ;
- TOULOUSE. — Revue médicale d'hydrologie et de climatologie Pyrénéennes. — N° 55, avril 1886 ;
- Revue mycologique de Rouméguère. — N° 30, avril 1886 ;
- Bulletin de la Société Franco-Hispano-Portugaise de Toulouse. Union Latine. — T. VI, n° 3 et 4, 1885 ;
- TOURS. — Bulletin de la Société archéologique de Touraine. — T. VI, 3^e et 4^e trimestres de 1885 ;

Revue de la Société de géographie de Tours. — Mars 1886;
WASHINGTON. — Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution — Année 1883;

Bulletin of the U. S. Geological Survey. — N^{os} 15-23, 1885;
PARIS. — Revue des Basses-Pyrénées et des Landes. Avril, 1886;
VIENNE. — Revue Epigraphique du Midi de la France. Mars 1886.

M. Taillebois présente les objets suivants offerts pour le Musée :

1^o Par M. l'abbé Lugat, curé de Villeneuve, une pièce de 2 sous de la colonie de Cayenne, 1792.

2^o Par M. Paul Ducamp, un sou de Louis XVI et une pièce de dix centimes de Napoléon I^{er}.

3^o Par M. Dufourcet : un écu de Louis XIV, aux trois couronnes, frappé à Rennes en 1714; une pièce de 4 sols de Louis XIV frappée à Bayonne en 1695; un sou de Louis XVI; deux pièces d'un quart de franc de Louis-Philippe; une pièce de 10 soldi de Marie-Louise d'Autriche, duchesse de Parme; une pièce de 50 centesimi de Charles-Félix, roi de Sardaigne; une couronne de François II, empereur d'Allemagne, frappée en 1795 pour les Pays-Bas Autrichiens; une monnaie Espagnole, 8 dénéraux.

4^o Par M. Brettes, préposé à la halle, une pièce de six deniers de Louis XVI.

5^o Par M. Carponcy, une pièce de deux sous de Louis XVI; une pièce de deux sous de la colonie de Cayenne; deux baquettes de Béarn et une monnaie du moyen âge, qui n'a pu être déchiffrée.

6^o Par M. Amarot, employé d'octroi, une pièce du royaume de Siam.

7^o Par M. de Lapparent, au nom de l'université catholique de Paris, un lot de 120 échantillons de minéralogie.

8^o Par M. Laurens, à Dax, un jeton de Louis XV.

M. Teyssandier offre les oiseaux ci-après, préparés par lui : deux bouvreuils, mâle et femelle, un gravelot, un pic épeiche, un pinson des Ardennes et une bergeronnette.

La Société vote d'unanimes remerciements à MM. de Nabias, l'abbé Lugat, Paul Ducamp, Dufourcet, Teyssandier, Brettes, Carponcy, Amarot, à M. de Lapparent et à l'Université Catholique de Paris.

Il est ensuite procédé au vote pour la nomination comme membres titulaires de MM. le docteur Delmas, directeur de l'établissement hydrothérapique de Longchamp à Bordeaux, présenté par M. Hector Serres et Thore; Bordes, Félix, juge de paix, à Peyrehorade, présenté

par MM. Dufourcet et de Laurens ; Waltz, sous-préfet de Dax, présenté par MM. Taillebois et Thore. Ces trois candidats sont admis à l'unanimité des voix des membres présents.

M. Dubucq dit quelques mots de certains ouvrages de castramétation, en terre, qui se trouvent sur la frontière de Belgique. Il demande à être mis, par l'intermédiaire de la Société, en relation avec une Société archéologique Belge, pour compléter les renseignements qu'il a sur ces camps fortifiés, qu'il fait remonter avec la tradition au temps de César, et promet pour une des prochaines séances un mémoire sur ce sujet intéressant.

M. le Président va mettre M. Dubucq en rapport avec un savant archéologue belge.

M. Hector Serres expose que, malgré toute sa bonne volonté, il lui a été impossible de terminer ses analyses de l'Alios et cela parce qu'il en a déjà constaté sept variétés différentes, et qu'il devra, par conséquent, faire sept analyses longues et minutieuses. Il espère avoir terminé cet important travail pour une des prochaines réunions.

M. Taillebois communique à la Société, de la part de M. le docteur Sorbets, l'intéressante réponse ci-après, à une des questions posées au Congrès des Sociétés savantes, à la Sorbonne, pour 1886 :

« *De la signification* des préfixes EN et NA devant les noms propres « dans les Chartes et les inscriptions en langue romane ».

Ouvrez les dictionnaires Rochefort ou Borel : la signification de EN et de NA est parfaitement établie.

C'est, dit Borel, un mot employé devant les noms propres comme pour dire M^r ou M^e. Cela se voit en la dispute de Sordel et Guillem, poètes provençaux : « En sordel ! que vos es semblan... » On parle encore ainsi aux villes de Puilaurens, Revel, Sorèze et en Lauragois, où on dit *en Pierre*, *en Jean*, et pour les femmes ils mettent *na* et disent *na Jeanne*, *na Catherine*. De là vient que, lorsque nous ne savons pas le nom d'une personne, au vray, nous mettons un N capital au lieu d'i celuy. »

Le tome III du héraut Gelre renferme des exemples de cette locution et en montre à la fois la valeur et la signification. Parmi les compagnons de Du Guesclin qui défendirent Henri de Transtamarre contre don Pedre sous la bannière d'Aragon, il y avait des capitaines Castillans, Aragonnais, Gascons, Anglais et Français. Le héraut a parlé à chacun d'eux dans son dialecte ; il les a inscrits de même dans son Armorial, et ces noms sont accompagnés des préfixes, titres et particules divers en usage, alors, au XIV^e siècle : C'est un mélange d'allemand, de français,

d'espagnol, d'anglais ; on y trouve : die marques de Villena, où *die* est allemand, *marques* est espagnol, *de* est la particule française ; le cte d'Urgel, le comte d'Empuriis, le cte de Prades, en français ; Sir P. Perement est anglais ; Visconte de Villamur. viscte de Rodes, viscte de Cabrera, titres et particules français ; don Vlasco d'Alagon, don Pier d'Uries, don Pier Savage, don Hugo de Centepau, ayant à la fois le titre de *don* et la particule *de* ; en Pier Ernaut, en Johan Castelblanca, ayant le préfixe *en* au lieu de *don*, et la particule *de* ; enfin deux chefs d'Ordres militaires portent le nom français de monseigneur : monsgr de Castella Temposta, ou le Chastellain d'Amposte et monseigneur Barutel.

A l'inspection de ces tablettes, on voit que *En* veut dire *don*, *dom*, *dominus* ou *monseigneur* sur les versants, des deux côtés des Pyrénées : Ces chevaliers étaient en effet Pierre Arnaut, provençal ; le chatelain d'Emposte, Simon de Rose, Pierre Savage, gascons ; d'Uries et Castelblanca navarraï : on emploie à leur égard le préfixe *En* et *Don* comme synonymes, encore en usage, il y a deux siècles, comme le dit Borel, dans le midi de la France, pour dire Monsieur, Messire ou Monseigneur.

Enfin, en publiant la Chronique de Muntaner, où le mot *En* se rencontre à chaque nom « le roi En Jacques, le roi en Pierre, l'amiral en Roger, les infants En Alfonse, en Frédéric, » etc, Buchon ajoute : « *En* pour les hommes, *Na* pour les femmes est un signe particulier, aux langues Catalane et Limousine ; il répond au Don des Espagnols ; c'est une expression de respect qui se met devant les noms d'hommes. »

Vous pouvez vérifier mes assertions en ouvrant le Tome III du héraut Gelre, imprimé à Valenciennes en 1883 et dont la Bibliothèque Nationale possède un exemplaire de 1^{er} choix.

M. Dufourcet fait remarquer que, dans une étude, par lui publiée dans le Bulletin de la Société en 1877, sur la municipalité Dacquoise, il a constaté que jusqu'au commencement du XV^e siècle, presque tous les Capdels ou Maires de Dax avaient leur nom précédé de la particule *En* ; il cite entr'autres : *En Maisonnave* 1226, *En Sequin de Maubourguet* 1271, *En Ganarnaud de Gos* 1278, *En Johan de Cabannes* 1287, *En Domenjou de Lavie* 1324, *En Pés de Pey* 1335, *En Bernard de Serros*, 1371, *En Bernard de Tozin* 1399, *En Bernard de Portau* 1402, et enfin *En Gassard d'Orou* 1403.

La séance est levée à 4 heures, et la prochaine réunion aura lieu le jeudi 10 juin.

POUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL EMPÊCHÉ :

Le Vice-Président,

EUGÈNE DUFOURCET.

Séance du Jeudi 10 Juin 1886

La séance est ouverte à deux heures sous la présidence de M. Dufourcet, vice-président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu par M. Taillebois, archiviste, remplissant les fonctions de secrétaire, et est adopté sans observations.

M. le Président donne lecture de la correspondance mensuelle qui se compose de :

1° Une circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique demandant à la Société de relever avec le plus grand soin et de lui adresser la liste des manuscrits qui seraient sa propriété (manuscrits littéraires, scientifiques, liturgiques, cartulaires, etc). Ces relevés, établis conformément aux instructions qui sont jointes à la circulaire, seraient centralisés dans le plus bref délai pour constituer la matière d'un « *Catalogue des manuscrits des Sociétés savantes* » ;

2° Une circulaire de M. le Directeur du service des Echanges internationaux accompagnant l'envoi d'un volume adressé par la Société Impériale des naturalistes de Moscou ;

3° Une circulaire de M. James Pilling, secrétaire général du Geological Survey, annonçant l'envoi prochain, par l'entremise de l'Institution Smithsonienne, du 5^e rapport annuel du Geological Survey, 1883-1884 ; cet ouvrage n'est point encore arrivé à destination ;

4° Une lettre de M. le docteur Eugène Pailhès, de Mont-de-Marsan, sollicitant le titre de membre titulaire de la Société de Borda ;

5° Une lettre de M. le docteur P. Delmas, de Bordeaux, remerciant la Société de sa nomination de membre titulaire de la Société de Borda ;

6° Une lettre de M. G. de Lataulade, annonçant sa démission de secrétaire général de la Société, fonction que la multiplicité de ses obligations professionnelles ne lui permet plus de remplir.

La Société décide que les fonctions de secrétaire seront remplies jusqu'aux prochaines élections par l'archiviste qui consent à s'en charger.

7° Une lettre de M. Motelay, archiviste de la Société Linnéenne de Bordeaux, réclamant pour la bibliothèque de sa compagnie les publications de la Société de Borda des années 1876 et 1877.

Ces publications sont absolument épuisées.

8° Une lettre de M. Foucaud, jardinier-botaniste en chef de la marine à Rochefort, faisant hommage à la Société de la *Flore de l'ouest de la France de J. LLoyd, augmentée des plantes de la Gironde, des Landes et du littoral des Basses-Pyrénées*, travail dont il est l'auteur ;

9° Une lettre de M. Guillaume, négociant à Wavrin (Nord), demandant qu'on veuille bien lui envoyer la nomenclature des pièces composant le trésor de Pontenx-les-Forges et dans quelles conditions les détenteurs de la trouvaille consentiraient à la cession de quelques spécimens de pièces d'argent ;

10° Une lettre de M. le Secrétaire de la Société des Amis des sciences, remerciant la Société de Borda de s'être fait inscrire comme membre ordinaire et demandant qu'on lui fasse parvenir le montant de la première cotisation.

11° Une lettre de M. le Pasteur Ch. Frossard, remerciant de l'envoi de quelques minéraux fort curieux trouvés dans l'ophite landais par MM. J. Thore et du Boucher. Ces minéraux sont en ce moment étudiés par MM. Bertrand et Des Cloizeaux qui croient être sur la piste d'espèces nouvelles ;

12° Deux lettres de M. A. d'Abbadie (de l'Institut) relatives à l'étymologie du mot *Lelhunnus* trouvés sur des autels d'Aire.

M. d'Abbadie, admettant que l'Ibérien est parent du Basque, cherche l'étymologie de *Lelhunnus* dans la langue basque. Il voit dans ce nom une variante de *Leherennus* et trouve dans ce dernier mot la racine *Leher* employée par les Basques cis-pyrénéens avec le sens de : *crever, exténuer*, ce qui, dit-il, convient assez au dieu Mars.

M. d'Abbadie rappelle que *hun* en basque signifie *bon*, et il serait disposé à traduire par cet adjectif la deuxième partie du mot de

Lelhunnus, si le redoublement du *n* ne lui semblait pas un obstacle gênant.

M. H. du Boucher admet très volontiers les étymologies Euskariennes de M. d'Abbadie ; il verrait sans trop de surprise dans *Lelhunnus*, *Lerunnus*, *Lel* ou *Ler*, *Lher*, (Mars) *hun*, *hon* (bon, favorable.) La transformation du *l* en *r* est fréquente dans les langues néo-latines ; de nombreux exemples sont là pour le prouver. Quant à l'existence du second *n* dans *hunnus*, ne s'explique-t-elle pas par la seule latinisation du mot Basque ? Ou serait-il impossible de trouver dans les inscriptions pyrénéennes du dieu *Lehrenn* ce mot écrit par un seul *n* ?

M. Taillebois ne croit pas qu'on puisse considérer *Lelhunnus* comme une variante de *Leherennus* ; ce sont deux noms différents. Chaque localité pyrénéenne avait sa divinité protectrice qui a été assimilée soit à Mars soit à un autre dieu. On connaît Mars Harixon, Mars Daho, Mars Budenicus, Mars Divannus, Mars Dinomogetimarus, Mars Tritullus, Mars Beladon, Mars Gradivus, Mars Leherennus, Mars Lelhunnus, etc., tous vénérés dans des localités différentes ; sauf de rares exceptions, on n'a pas trouvé le même surnom dans deux pays même voisins. De même, on n'a pas rencontré deux surnoms différents dans la même localité.

Il en résulte, d'après M. Taillebois, que ces surnoms ne sont pas des adjectifs qualificatifs car on aurait pu les varier à l'infini et donner plusieurs qualificatifs au même dieu, dans le même pays, mais bien des noms propres spéciaux aux dieux locaux ; le même qualificatif aurait également servi dans toute la région Pyrénéenne.

En outre, il est impossible de traduire *Ler* ou *Lher* par Mars comme le propose M. du Boucher, car alors le nom du dieu serait répété deux fois en tête de chaque inscription : « *Marti Lelhunno* » signifierait : « *A Mars Mars bon* » ce qui n'est pas admissible.

On trouve, ajoute M. Taillebois, le nom de Leherennus avec un seul *n*, ainsi que le demandaient M. d'Abbadie et M. du Boucher. Certaines inscriptions portent non-seulement Leherennus, mais aussi Lerennus et Leherenus.

Enfin, il est bon de rappeler que M. Sacaze, dans sa *Monographie des Dieux Pyrénéens*, cite un dieu appelé sur les inscriptions : *Ilunus* et *Ilun*, nom à rapprocher de Lelhunnus.

13° Une circulaire de la Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales, annonçant un concours littéraire et scientifique qui aura lieu à Perpignan dans le courant de la présente année. Des

médailles d'argent et de vermeil seront décernées aux meilleurs travaux de sciences (surtout ceux concernant la région) et à ceux de littérature française et catalane qui seraient adressés avant le 15 octobre 1886;

14° Un prospectus des collections géologiques et minéralogiques des Vosges mises en vente par M. Mareine, géomètre à Remiremont (Vosges);

15° Une lettre de M. Pasteur, sollicitant des secours pour la Société des Amis des sciences qui a pour objet de venir en aide aux familles des savants morts sans laisser de fortune. Par l'entremise de M. H. Serres, il avait déjà été donné communication de cette lettre à la Société dans sa dernière séance et, sur la proposition du Président, un secours a été voté pour cette année;

16° Diverses pièces relatives au Congrès de Biarritz : Règlement de l'exposition de climatologie et d'hydrologie, organisation des séances, programme des excursions qui doivent accompagner ou suivre le Congrès.

M. Taillebois communique aussi deux lettres qu'il a reçues de M. l'abbé Cazauran relatives à son mémoire sur le « Mariage Morganatique du duc de « La Valette à Pignans (Var.) »

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages reçus pendant le mois de mai :

ANGOULÊME. — Bultetin de la Société Archéologique et historique de la Charente. — T. VII. 1884-1885;

ANNECY. — Revue Savoisienne de la Société Florimontane. — N° de mai et de juin 1886;

AUCH. — Revue de Gascogne. — 5° et 6° Livraisons. — Mai et Juin 1886;

BAYONNE. — Bulletin de la Société des sciences et arts de Bayonne. — 1^{er} semestre 1886;

BRUXELLES. — Procès-verbaux des séances de la Société Malacologique de Belgique, 1885. — Pages LXXXI-CXLIV;

Bulletin de la Société Belge de Microscopie. N° VII, 1886;

BORDEAUX — Actes de l'Académie Nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, 3^e série, 46^e année, 1884;

Société archéologique de Bordeaux. Fascicule sans numéro. 1882;

Journal d'Histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest. Numéros d'avril et mai (4 et 5). 1886;

Bulletin de la Société de géographie commerciale, N°s 9, 10 et 11 1886;

- BRIVE. — Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze. — T. VIII. — 1^{re} livraison 1886 ;
- CLINTON (*Wisconsin*). — The American Antiquarian and Oriental Journal. — Vol. VIII. N° 3. — Mars 1886 ;
- CORDOBA (*République Argentine*). — Boletín de la Academia Nacional de Ciencias en Cordoba. — Décembre 1885. — T. VIII, 2^e et 3^e livr. 1886 ;
- FOIX. — Bulletin de la Société Ariègeoise des lettres, sciences et arts. — 2^e vol. n° 2, juin 1886 ;
- LIÈGE (*Belgique*). — Annales de la Société Géologique de Belgique. — T. XII, 1884-1885 ;
- LILLE. — La case du Loup ou Dolmen de Langlade, commune de Saint-Amand de Belvès (Dordogne), par L. Testut (hommage de l'auteur) ;
— Les Polissoirs néolithiques du département de la Dordogne, par le D^r L. Testut (hommage de l'auteur) ;
— Nouvelles fouilles exécutées dans la station Magdalénienne de Saint-Sulpice (Dordogne), par le D^r L. Testut (hommage de l'auteur) ;
- LONDRES. — The Journal of the Anthropological Institute of Great Britain and Ireland. — Vol. XV, n° IV, mai 1886 ; .
- MADRID. — Boletín de la Sociedad Geografica de Madrid. — T. XX, n° 3 mars 1886 ;
- MOSCOU. — Bulletin de la Société Impériale des Naturalistes de Moscou, n° 2, année 1885 ;
- NÎMES. — Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes. — N°s 7-9 et 10-12, 1885 ;
- PARIS. — Bulletin historique et philologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques. — N°s 3-4, 1885 ;
— Bulletin de la Société Académique Indo-Chinoise de France. — 2^e série, T. II, 1882-1883 ;
Dissection d'un Boschiman, par le D^r L. Testut (Extrait des nouvelles archives du Muséum d'histoire naturelle. — 2^e série, tome VI, 1884 (hommage de l'auteur) ;
- PALERME. — Il naturalista Siciliano, giornale di scienze naturali. — V^e année, n° 8, 1886 ;
- PAU. — Bulletin de la Société des sciences, belles-lettres et arts de Pau. — 41^e série, tome XIV, 1884-1885 ;
Catalogue des livres anciens, rares ou curieux de la bibliothèque de M. Mourot. — 1886.

ROCHEFORT. — Flore de l'Ouest de la France de J. Lloyd augmentée des plantes de la Gironde, des Landes et du littoral des Basses-Pyrénées, par M. J. Foucaud, jardinier-botaniste en chef de la marine (hommage de l'auteur) ;

SAINTES. — Recueil de la commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure et Société d'archéologie de Saintes. — 3^e série, tome I. (6^e livraison, tome VIII de la collection) 1886 ;

TOULOUSE. — Revue médicale d'hydrologie et de climatologie Pyrénéennes. — N^{os} 56, 57, 58, 1886 ;

TOURS. — Revue de la Société de géographie de Tours. — Avril 1886 ;

VALENCE. — Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Digne, Gap, Grenoble, Viviers, 1885 ;

AUCH. — Pouillé du diocèse d'Aire, par M. l'abbé Cazauran (hommage de l'auteur).

PARIS. — Feuille des Jeunes Naturalistes, 1^{er} Mai et 1^{er} Juin 1886 ;

COURRENSAN. — Revue de Botanique. — Avril et Mai 1886 ;

VIENNE. — Revue épigraphique du Midi de la France. — Avril-Mai 1886 ;

PARIS. — Revue des Basses-Pyrénées et des Landes. — 15 Mai 1886 ;
Rebiste Gasconne. — 1^{er} Mai 1886.

M. Taillebois présente les objets suivants offerts pour le Musée :

1^o Par un anonyme, un curieux méreau sans légende, paraissant remonter au XIV^e ou au XV^e siècle :

A/ Dans le champ, un monogramme, surmonté d'une croix à long pied ; dans le monogramme figurent un M oncial, un P et un F ou un T. En légende, douze besants.

R/. Un cœur surmonté d'une croix dont le pied paraît former un monogramme ; en légende, quatorze besants.

2^o Par M. Abel Cazalis, un moyen bronze de Claude I.

3^o Par M. le docteur Lavielle (Charles), dix-sept monnaies modernes.

4^o Par M. Aubé, ingénieur à Bayonne, trente monnaies modernes trouvées dans les dragages de l'Adour.

5^o Par M. Carponcy, un double tournois ; une baquette de Béarn ; un demi sou de Louis XVI.

6^o Par M. Pouymayou, marchand tailleur à Dax, plusieurs objets provenant de la démolition de l'ancienne chapelle des Pénitents, rue des Pénitents à Dax : une clé de voûte représentant une étoile à cinq

pointes ; une inscription sur pierre qui se trouvait à l'entrée de la chapelle des Pénitents :

OREMVS AD INVICEM
VT SALVEMINI.

Un très joli buste sculpté en pierre de Nousse, paraissant avoir servi de support au bénitier. Tous ces objets ont appartenu à l'ancienne chapelle sur l'emplacement de laquelle M. Pouymayou bâtit actuellement une maison. Cette chapelle fut construite au XVI^e siècle. Elle a succédé à une chapelle gothique, celle de *Pietat*, élevée vers la fin du XIII^e siècle dont on retrouve une quantité de matériaux qui ont été employés comme moellons dans la construction de la chapelle des Pénitents. En effet, les frises, moulures, piliers et ornements du XIII^e ou XIV^e siècle se rencontrent en grand nombre dans la démolition que vient de faire M. Pouymayou. On a trouvé aussi une pierre sculptée représentant une magnifique fleur de lys de 40 centimètres de hauteur et de 6 à 7 centimètres de relief ; malheureusement cette pierre a été cassée par les ouvriers. A deux mètres de profondeur, on a rencontré des quantités de débris de tuiles Romaines et deux ou trois monnaies Romaines dont un grand bronze d'Adrien. Le sol de la chapelle est traversé dans tous les sens par de gros murs de diverses époques, et entr'autres par le mur d'enceinte Romain qui coupe la rue de la Fontaine chaude à la hauteur du café Guichemerre.

7^e Par M. Gillet, préposé à l'octroi, une pièce de deux sous de Louis XVI.

8^e Par M. l'abbé Lorreyte, archiprêtre de Dax, une pièce de 100 Reis de Pierre V, roi de Portugal ; une monnaie d'argent de Philippe V, roi d'Espagne.

9^e Par M. Auguste Darracq, trois monnaies étrangères.

10^e M. Teyssandier offre les oiseaux suivants préparés par lui : une glaréole pratincole ; un sterne (hirondelle de mer.)

11^e M. de Monredon offre un échassier à déterminer, préparé par M. Teyssandier.

La Société vote d'unanimes remerciements à MM. Foucaud, Léo Testut, l'abbé Cazauran, Abel Cazalis, Dr Charles Lavielle, Aubé, Carponcy, Pouymayou, Gillet, l'abbé Lorreyte, A. Darracq, Teyssandier et de Monredon.

Il est ensuite procédé au vote pour la nomination comme membres titulaires de MM. Eugène Pailhès, docteur à Mont-de-Marsan (présenté

par MM. du Boucher et Demoulin); l'abbé Beuredon, ancien vicaire général à la Réunion, à St-Jean-de-Marsacq (présenté par MM. l'abbé St-Pé et Dufourcet); Charles Froment, à Dax (présenté par MM. Hector Serres et Thore.)

Ces trois candidats sont admis à l'unanimité.

M. Taillebois donne lecture d'un mémoire de M. Adrien Blanchet, intitulé : « *Documents pour servir à l'histoire monétaire de la Navarre et du Béarn ; de 1562 à 1629.* »

Dans cet intéressant travail, M. Blanchet fait part des recherches qu'il a faites dans les archives de Pau. Il donne la copie avec de nombreux commentaires des ordonnances relatives aux monnaies de Morlaàs, des délivrances de monnaies, etc., et autres pièces concernant la monnaie Béarnaise. Ces documents jettent un jour nouveau sur la numismatique du Béarn, que M. Blanchet nous fait mieux connaître, non seulement en publiant les pièces originales, mais encore en en tirant toutes les déductions que ces titres comportent.

M. Taillebois lit ensuite un travail de M. l'abbé Cazauran sur le : « *Mariage Morganatique du duc de Lavalette, à Pignans (Var.)* »

Dane ce mémoire, le savant archiviste du grand séminaire d'Auch donne une nouvelle lecture des deux certificats de mariage morganatique découverts dernièrement par M. le marquis de Castelbajac dans son château de Caumont (Gers). Ces actes de mariage avaient été discutés par M. Mireur, archiviste du Var, qui en avait contesté l'authenticité.

M. l'abbé Cazauran prouve que cette authenticité ne peut être mise en doute et fait le récit des faits qui ont amené le mariage de Jean-Louis de Nogaret, duc d'Epernon et de Lavalette avec Anne Monier.

L'histoire du duc d'Epernon étant intimement liée à celle de notre pays, ce mémoire offre un intérêt tout particulier pour ceux qui s'occupent de l'histoire de Gascogne.

M. Dufourcet donne lecture d'un mémoire de M. l'abbé Tauzin, intitulé : « *Observations sur un article du D^r Léon Sorbets. Oppidum des Tarusates et camp Romain.* »

M. l'abbé Tauzin conteste les assertions de M. Sorbets relatives à l'oppidum des Tarusates et au champ de bataille de Crassus.

En terminant, M. Tauzin rectifie une étymologie donnée par M. Sorbets et rappelle que la ville de Geaune doit son nom à Gênes (Genoa).

La séance est levée à 4 heures 1/2, et la prochaine réunion aura lieu le samedi 3 juillet.

POUR LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL EMPÊCHÉ :

L'Archiviste,

EMILE TAILLEBOIS.

Séance du samedi 3 Juillet 1886.

La séance est ouverte à deux heures sous la présidence de M. du Boucher, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu par M. Taillebois, archiviste, remplissant les fonctions de secrétaire et est adopté sans observations.

M. le Président donne lecture de la correspondance mensuelle qui se compose de :

1° Une circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique appelant l'attention de la Société sur l'utilité qu'il y aurait, dès à présent, à préparer le programme du Congrès des Sociétés savantes en 1887 et demandant de lui adresser d'*urgence* la liste des questions que la Société de Borda jugerait à propos de présenter au Comité des travaux historiques et scientifiques qui doit arrêter ce programme ;

A cette circulaire est joint un *questionnaire recommandé* que M. le Ministre prie de lui renvoyer avec les réponses qu'il comporte du 1^{er} au 10 août prochain. Ce questionnaire a trait au prix, à différentes époques, d'un certain nombre d'articles de consommation courante ;

2° Une circulaire de M. le Directeur du service des Echanges Internationaux (Ministère de l'Instruction publique) accompagnant l'envoi d'un volume adressé par le Geological Survey de Washington ;

3° Une circulaire de M. le Secrétaire général du Geological Survey (Washington) annonçant l'envoi prochain des n^{os} 24-26 des Bulletins de cette savante compagnie ;

4° Une circulaire de M. le Bibliothécaire du Smithsonian Institution, remerciant la Société de Borda de l'envoi de la X^e année de ses Bulletins (1885) ;

5° Une lettre de faire part de la mort de M. le général Pourcet, marquis d'Arnéguy, général de division, Grand-Croix de la Légion d'honneur, Président d'honneur de la Société de Borda ;

La Société décide que mention sera faite au procès-verbal des regrets que cette perte lui fait éprouver ;

6° Une lettre de M. A. Blanchet, membre titulaire, avisant de son changement de domicile et priant qu'on lui envoie les publications de la Société à sa nouvelle adresse : 19, rue de Vienne, Paris ;

7° Une lettre de M. Daignestous, pharmacien à Gondrin, membre

titulaire, accompagnant un envoi de silex travaillés, trouvés par lui au cours de ses recherches préhistoriques dans le Gers. Ces intéressants spécimens de l'industrie primitive de l'homme ont été étudiés par M. du Boucher qui a reconnu qu'ils appartenaient principalement aux époques dites du Moustier, de la Madeleine, et de la pierre polie. Outre quelques objets disséminés sur divers points, les trouvailles de M. Daignestous paraissent se répartir en trois stations principales : Gondrin, Lagraulet et Courrensan. Un percuteur globuleux, analogue à ceux que l'on trouve si nombreux à Seyresse, un grattoir rond, épais, et un fragment de pointe de flèche à pédoncule et à ailerons barbelés sont typiques du Robenhau-sien. M. Daignestous promet de continuer ses recherches dans une région où, jusqu'à ce jour, les découvertes préhistoriques n'avaient guère été signalées ;

8° Une lettre de M. le pasteur Ch. Frossard, membre correspondant, au sujet d'une variété nouvelle de *Prehnite* trouvée par MM. Thore et du Boucher dans l'ophite des environs de Dax. M. Frossard expose les résultats d'une analyse que MM. des Cloizeaux et Damour ont bien voulu faire de cette substance : aux points de vue optique, cristallographique et chimique, on a certainement affaire à de la *Prehnite*, mais ce qui rend la *Prehnite* de Narrosse particulièrement intéressante pour les cristallographes c'est que les cristaux étant de la forme $h^I g^I P 61/4$, la forme $6 1/4$ est nouvelle car elle est intermédiaire entre $6 3/8$ et $6 1/8$ cités dans le manuel de minéralogie de M. des Cloizeaux.

M. Taillebois communique ensuite la correspondance qu'il a reçue pendant le mois :

1° Trois lettres de M. Adrien Blanchet relatives au mémoire qu'il a envoyé sur les Jetons de Navarre.

2° Une lettre de M. l'abbé Beurredon, remerciant la Société de Borda de l'avoir nommé membre titulaire.

3° Une lettre de M. Charles Froment, ayant le même objet.

4° Une lettre de M. le Président de la Société académique de Cherbourg relative à l'échange de bulletins.

5° Une lettre de M. l'Archiviste de la Société d'Anthropologie de Bordeaux, relative au même sujet.

M. Taillebois rappelle que M. Ozanne avait écrit à la Société le 2 septembre 1883, une lettre dans laquelle il donnait le relevé des monogrammes gravés sur les cartouches qui surmontent les neuf croisées du 1^{er} étage du château de Candale à Doazit, et demandait l'explication de ces monogrammes.

M. Ozanne a demandé dernièrement à M. Taillebois si la Société s'en était occupée. M. Taillebois regrette que M. Dufourcet ne soit pas présent à la séance, car c'est lui qui s'était chargé d'examiner et d'étudier ces monogrammes.

M. du Boucher répond que l'explication lui paraît difficile à donner et qu'en tout cas plusieurs des mogrammes dont il est question ne sont que des marques de tacherons.

M. Taillebois demande à la Société de la part de M. le docteur Demoulins de Riols si quelque membre peut fournir des renseignements sur l'origine des églises du pays d'Orthe. Les églises de ce pays auraient une forme particulière qu'on ne retrouve nulle autre part en France, même en Gascogne, excepté dans deux ou trois communes voisines du pays d'Orthe, et entr'autres à Saubusse. M. Demoulins cite comme ayant le type le plus caractéristique l'église de St-Lon, qui semble avoir servi de modèle aux autres, et ensuite les églises de Bélus, Arthous, St-Etienne-d'Orthe, Orist, Saubusse, etc. Ce type se retrouve en Angleterre comme l'a constaté M. Demoulins. Il en conclut qu'elles doivent dater de l'occupation Anglaise, mais une difficulté se présente : c'est que la seule église datée, celle de St-Lon, porte l'année 1354. Or, les ouvertures étant de style roman, il est probable que cette date est fausse, ou bien est celle d'une restauration. Comme l'église a été badigeonnée à plusieurs reprises et que l'inscription a été passée à la couleur noire, il est possible que la date primitivement gravée ait été 1354, mais que le peintre l'ayant mal lue, et ayant pris le 3 pour un 5, ait changé ce chiffre involontairement. N'est-ce pas ainsi, du reste, dit M. Taillebois, que dans nos Musées, beaucoup d'inscriptions antiques ont été passées à la couleur rouge à la suite d'une mauvaise lecture, ce qui rend ensuite toute rectification fort difficile.

M. du Boucher répond qu'il est facile de dater ces églises par celle de Saubusse qui a une date certaine, d'après Dompnier. Il doit aussi exister dans cette dernière église, si les souvenirs de M. du Boucher sont exacts, quelque pierre tombale ou quelque inscription pouvant servir à fixer l'époque de sa construction.

M. Taillebois informe la Société qu'il a répondu à la circulaire de M. le ministre de l'Instruction publique, demandant le catalogue des manuscrits des Sociétés savantes. M. Taillebois a donné, en réponse, la description du manuscrit de M. de Borda qui appartient à la Ville de Dax, mais qui se trouve actuellement déposé au Musée de Borda.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages reçus pendant le mois de juin :

- AUCH. — Archives historiques de la Gascogne. — Lettres inédites de Marguerite de Valois, par Ph. Lauzun, 1886 ;
Revue de Gascogne. — Septembre et octobre 1885 ;
- BAYONNE. — Bulletin de la Société des Sciences et arts de Bayonne. — Premier semestre 1886 ;
- BORDEAUX. — Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bordeaux et du Sud-Ouest. — T. II. 3^e et 4^e fascicules. 1885 ;
Bulletin de la Société de Géographie commerciale. — N^o 12, Juin 1886 ;
Journal d'Histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest. — N^o 6, Juin 1886 ;
- BOURG. — Revue de la Société littéraire, historique et archéologique du département de l'Ain. — 3^e, 4^e, 5^e et 6^e livraisons. 1886 ;
- BRUXELLES. — Revue Belge de Numismatique. — 3^e liv. 1886 ;
- CLERMONT-L'HÉRAULT. — Le Bibliophile du Bas-Languedoc. — Catalogue de livres de Saturnin Léotard. — Neuvième N^o. Juin 1886 ;
- LYON. — Bulletin de la Société d'Anthropologie de Lyon. — T. IV. 1885 ;
- PALERME. — Il Naturalista Siciliano. — Cinquième année. — N^o 9. 1886 ;
- PARIS. — Revue des travaux scientifiques. — T. V. — N^o 12. 1885 ;
Répertoire des Travaux Historiques. — T. III. — N^o 4. 1886 ;
Revue des Basses-Pyrénées et des Landes. — IV^e année. — 6^e et 7^e fascicules. 1886 ;
Compte-rendu des séances de la Société de Géographie de Paris. — N^{os} 9, 10, 11 et 12. 1886 ;
La Curiosité. — Journal des collectionneurs, bibliophiles. etc. — 11^e année. — N^o 21, 1886 ;
Feuille des Jeunes Naturalistes, 1^{er} juillet 1886 ;
- PORTO. — Boletim de la Sociedade de Geographia commercial do Porto. — N^o 1, mai 1886 ;
- ROCHEFORT. — Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort. — T. VII. — N^o 2, 1885-1886 ;
- ROUEN. Bulletin de la Société industrielle de Rouen. — N^{os} 1 et 2, 1886 ;
- SAÏGON. — Bulletin de la Société des Etudes Indo-Chinoises de Saïgon. — 1885 ;
- TOULOUSE. — Revue médicale et scientifique d'Hydrologie et de Climatologie. — N^o 59, juin 1886 ;
Bulletin de la Société Franco-Hispano-Portugaise. — T. VII. — N^{os} 1, 2, 3, 1886 ;
- TOURS. — Revue de la Société de géographie de Tours. — N^o 5, mai 1886 ;

WASHINGTON. — Fifth annual report of the U. S. Geological Survey
(cinquième rapport annuel du Geological Survey de Washington.
— 1888 ;

M. Taillebois présente les objets suivants offerts pour le Musée :

1° Par un anonyme : un petit bronze de Constantin I trouvé à Dax, place de la Course.

2° Par M. l'abbé Taulade, curé de Gourbera : douze monnaies modernes.

3° Par M. le baron de Cardenau : trois monnaies Russes.

4° Par M. Maisonnave, entrepreneur : un double tournois de Louis XIII.

5° Par M. Dupaya, à Montfort : une pièce de deux Baiocchi.

6° Par M. Prosper Darricau, à Sort : deux caisses d'ossements et coquilles fossiles provenant des carrières de Sort.

La Société vote des remerciements à MM. l'abbé Taulade, le baron de Cardenau, Maisonnave, Dupaya et Prosper Darricau.

M. Léonce de Behr montre à la Société une très belle meule romaine trouvée dans le Castra de Gamarde.

M. Duverger constate qu'on a tué ces jours derniers une vipère à Poyanne, ce qui prouve que ce reptile existe dans notre département contrairement aux dénégations de quelques membres de la Société.

M. Taillebois expose que le squelette de la femme Wisigothe trouvé dans la grotte du Saumon, à St-Jean-de-Lier, devrait être disposé sur une planche avec les bijoux qui l'accompagnaient et mis dans une vitrine spéciale.

M. le Docteur Bourretère a offert son concours pour disposer les ossements dans leur ordre anatomique. M. Taillebois demande si la Société veut voter la somme nécessaire pour cette installation.

Après les observations de M. du Boucher, la Société décide que ces frais rentrent dans ceux ordinaires du Musée et que son budget ne lui permet pas de se charger de cette dépense.

Il est ensuite procédé au vote pour l'admission comme membres titulaires de MM. Tastet, receveur de l'enregistrement à Tartas, et le docteur Demoulins de Riols, à St-Lon, présentés tous deux par MM. du Boucher et Taillebois. Ces deux candidats sont admis à l'unanimité.

M. Taillebois lit un mémoire de M. Adrien Blanchet intitulé : « *Navarre et Béarn. — Jetons de la famille de Henri II de Navarre.* »

Dans ce travail, M. Blanchet donne la description des Jetons d'Antoine de Bourbon, de Jeanne d'Albret, de Henri I, de Catherine de Bourbon et

de Marguerite de Valois qui se trouvent au Cabinet de France. La plupart sont inédits.

La séance est levée à 4 heures, et la prochaine réunion aura lieu, conformément au règlement, le jeudi 5 août.

L'archiviste faisant fonctions de Secrétaire général,

EMILE TAILLEBOIS.

Annexe au Procès-Verbal

NOTE AJOUTÉE PAR M. LE PRÉSIDENT

Au début de la séance, M. le Président informe ses collègues qu'au dernier concours de l'Académie de Bordeaux, M. Taillebois, archiviste et secrétaire général intérimaire de la Société, a remporté un prix de 600 francs pour son beau travail intitulé : *Recherches sur la Numismatique de la Novempopulanie*. M. le Président est heureux de féliciter publiquement son collègue et ami parce qu'une partie de l'honneur de ce succès rejaillit sur la Société dont le lauréat est un des dignitaires en même temps qu'un des membres les plus actifs et les plus dévoués.

Séance du Jeudi 5 Août 1886

La séance est ouverte à deux heures, sous la présidence de M. du Boucher, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu par M. Taillebois, archiviste, remplissant les fonctions de secrétaire-général, et est adopté sans observations.

M. le Président donne lecture de la correspondance mensuelle qui se compose de :

1° Une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique demandant à la Société son avis sur l'opportunité de proroger aux vacances de la Pentecôte la date de la réunion du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne.

2° Une circulaire de M. le Directeur du service des Echanges Internationaux (ministère de l'instruction publique) relative à l'envoi

d'un volume des publications de la Société impériale des naturalistes de Moscou ;

3° Une circulaire du même relative à l'envoi d'un volume des publications de la Société Belge de microscopie ;

4° Une circulaire de M. le Secrétaire général du Geological Survey (Washington), annonçant l'envoi prochain d'une publication de cette savante Compagnie intitulée : *Brachiopodes et Lamellibranches des dépôts argileux de Raritan* ;

5° Une circulaire de M. Henry Phillips, bibliothécaire et secrétaire de l'*American Philosophical Society* à Philadelphie (U. S.), demandant à la société de Borda l'échange des publications. Cette société offre en outre de fournir tous les fascicules qu'elle a publiés depuis le n° 96 jusqu'au n° 122 qui est le dernier en date de son tirage.

La Société vote l'échange et charge son bibliothécaire de faire les démarches nécessaires pour mettre à profit cette offre gracieuse ;

6° Une lettre de M. Ducos, archiviste de la Société Philomathique de Bordeaux, annonçant l'envoi des deux derniers bulletins de cette Société (1880 et 1881) ; les bulletins de 1882, 83, 84 et 85, qui sont encore sous presse, seront envoyés dès qu'ils auront paru ;

7° Une lettre de M. le Président de la Société Philomathique de Bordeaux informant la Société de Borda de l'ouverture, dans cette ville et à la date du 20 septembre prochain, d'un Congrès pour l'enseignement technique, commercial et industriel. Le Président de la Société de Borda et un membre du bureau à son choix, sont invités à prendre part à ce Congrès ;

8° Des circulaires et programmes du Congrès dont il vient d'être parlé ;

9° Des lettres de MM. Demoulins de Riols, docteur à Saint-Lon, et J. Tastet, receveur de l'enregistrement et des domaines à Tartas, remerciant la Société de leur nomination comme membres titulaires ;

10° Une circulaire pour la mise en vente d'une importante collection de poteries et d'objets préhistoriques provenant des Tumulus du Centre-Amérique. S'adresser à M. Frédéric Stearns, à Detroit (Michigan), Etats-Unis d'Amérique.

M. Taillebois communique ensuite la correspondance qu'il a reçue :

1° Une lettre de M. Dardel, graveur de médailles à Paris, relative à la gravure de la planche de médailles qui doit figurer dans le mémoire de M. A. Blanchet ;

2° Deux lettres de M. le D^r Sorbets annonçant l'envoi d'une réponse aux observations critiques de M. l'abbé Tauzin ;

3° Une lettre de M. le Secrétaire de la Commission des Arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure annonçant l'envoi de divers fascicules du bulletin de sa Société, et réclamant les deux premiers trimestres de l'année 1885, du *Bulletin de la Société de Borda* ;

4° Une lettre de M. le Secrétaire de la Sociedade de Instrucção do Porto, annonçant l'envoi de divers fascicules du Bulletin de cette Société ;

5° Une lettre de M. le pasteur Ch. Frossard, relative aux publications de la Société Ramon. M. Frossard rappelle en même temps qu'il a déjà publié en 1872 une partie des inscriptions du Musée de Tarbes que M. Taillebois croyait inédites. Néanmoins la lecture de M. Taillebois diffère sur plusieurs points de celle de M. Frossard.

6° Une lettre de M. le Secrétaire de la Société Archéologique de Constantine relative à l'envoi des publications de cette Société ;

7° Une lettre de M. le Trésorier de la Société française d'Archéologie, annonçant l'envoi du volume du Congrès d'Avignon ;

8° Une lettre du Secrétaire de la Commission Archéologique de Narbonne relative aux publications de cette commission.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages reçus par lui pendant le mois de Juillet :

AMIENS. — Mémoires de la Société Linnéenne du Nord de la France. — T. VI, 1884-1885 ;

Bulletin de la Société Linnéenne du Nord de la France. — T. VII., 1884-1885. — (N^{os} 139 à 162) ;

ANNECY. — Revue Savoisienne de la Société Florimontane. — Juillet 1886 ;

AUCH. — Revue de Gascogne. — T. XXVII, juillet 1886 ;

BORDEAUX. — Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest. — Juillet 1886 ;

Bulletin de la Société de Géographie commerciale. — N^{os} 13 et 14, juillet 1886 ;

BRIVE. — Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze. — T. VIII, 2^e Livr. 1886 ;

BRUXELLES. — Bulletin de la Société Belge de microscopie. — N^o VIII et IX, 1886 ;

CONSTANTINE. — Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de Constantine. XXIII^e volume, 1886 ;

GAP. — Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes. — N^o 3, 1886 ;

- LYON. — Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. — XXIII^e Vol., 1885-1886 ;
- MADRID. — Boletín de la Sociedad geográfica de Madrid. — T. XX, n^{os} 4 et 5, 1886 ;
- LE MANS. — Bulletin de la Société d'Agriculture sciences et arts de la Sarthe. — T. XXX^e, années 1885 et 1886 ; 3^e fascicule ;
- MOSCOU. — Bulletin de la Société Impériale des Naturalistes de Moscou — N^{os} 3 et 4, 1886 ;
- NIMES. — Mémoires de l'Académie de Nimes. — T. VII, 1884 ;
- PALERME. — Il naturalista Siciliano. — Juillet 1886 ;
- PARIS. — Discours de M. R. Goblet, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, prononcé à la séance de clôture du Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne le 1^{er} mai 1886 ;
- Revue des Travaux scientifiques. — T. VI. N^{os} 2 et 3, 1886 ;
- Bulletin Archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques. — N^o 2, 1886 ;
- Annuaire de la Société Française de Numismatique et d'Archéologie. — T. IV, 1^{re}, 2^e et 3^e livraisons. — T. I, 1^{re} partie, 1877. — T. I, 2^e partie, 1878. — Quatrième trimestre 1882 ;
- Procès-verbaux des séances de la Société de géographie. — N^{os} 13 et 14 ; 1886 ;
- Revue des Basses-Pyrénées et des Landes, 8^e et 9^e fascicules. 1886 ;
- Le Bouquiniste Parisien. Catalogue des livres de la librairie Dufossé, 27, rue Guénégaud, Paris ;
- PAU. — Bulletin de la Société d'éducation et d'instruction populaires des Basses-Pyrénées. — N^{os} 10 et 11. 1886 ;
- POITIERS. — Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest. — 1^{er} trimestre, 1886 ;
- PORTO. — Boletim da Sociedade de Geographica Commercial do Porto. — Juin 1886 ;
- SAINTES. — Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. — VI^e vol. 3^e livr. Juillet 1886 ;
- TOULOUSE. — Société d'histoire naturelle de Toulouse. Dernière livraison de l'année 1885 ;
- Revue médicale d'hydrologie et de climatologie Pyrénéennes. — N^o 12. 1886 ;
- Revue Mycologique de M. Rouméguère. N^o 31, juillet 1886 ;
- TOURS. — Revue de la Société de géographie de Tours. — Juillet 1886 ;

VANNES. — Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan. — Année 1885 ;

M. Taillebois dépose aussi les ouvrages qu'il a reçus :

BORDEAUX. — Bulletin de la Société d'Anthropologie. — Tome I, 2^e et 3^e fascicules ;

CAEN. — Société Française d'Archéologie. — Congrès d'Avignon ;

COURRENSAN. — Revue de Botanique. — Juin 1886 ;

FOIX. — Bulletin de la Société Ariègeoise des sciences, lettres et arts. — Septembre 1884 ;

MADRID. — Boletín de la Sociedad Geográfica. — Janvier 1886 ;

PARIS. — Album Caranda, Fouilles de Nampsteuil-sous-Muret (Aisne). — Table de l'album Caranda. (Hommage de M. Frédéric Moreau.)

Le tiers de sol d'Aire à la légende *Vico-Juli*. — Réponse de M. Emile Taillebois à M. G. Vallier. (Extrait de l'annuaire de la Société Française de Numismatique et d'Archéologie. — (Hommage de l'auteur) ;

Feuille des Jeunes Naturalistes. — Août 1886 ;

PAU. — Bulletin de la Société d'éducation et d'instruction populaires des Basses-Pyrénées. — Février 1886 ;

PORTO. — Revista da Sociedade de instrução do Porto. — 4^e année, n^{os} 1 à 9 ;

SAINTES. — Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure. — Tome VIII, 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e livr. ;

TOULOUSE. — Revue médicale d'Hydrologie et de Climatologie Pyrénéennes. — 25 novembre 1884 et 10 octobre 1885.

M. le Président offre au Musée, de la part de M. Cazeils, instituteur à Laurède, un nautilus fossile provenant d'une carrière nummulitique de Baigts.

M. Taillebois présente les dons suivants offerts pour le Musée :

1^o Don de M. Lavignasse, à Dax, une pièce de dos centavos de la République Argentine ;

2^o Don de M. Laussucq, à Castelsarrazin, une pièce de XX sols de Navarre de Louis XV, frappée en 1719 ;

3^o Don de M. Dufourcet. Un bracelet de bronze trouvé dans l'un des tumulus de Mimbaste.

La Société vote d'unanimes remerciements à MM. Frédéric Moreau, Cazeils, Lavignasse, Laussucq, Dufourcet et Taillebois.

M. Taillebois rappelle à la Société la réclamation faite par M. Ozanne

à la dernière séance à propos des monogrammes du château de Candale, à Doazit. M. Dufourcet a remis à M. Taillebois le relevé de ces monogrammes qu'il ne lui a pas été possible de traduire ; il croit néanmoins que ce sont les noms des anciens propriétaires du château qui ont dû être gravés sur les cartouches surmontant les fenêtres du premier étage. Quant à des marques de tacherons, il n'y faut pas songer, et M. du Boucher le reconnaît lui-même en voyant le fac-simile. Si on avait la liste complète des noms, prénoms et titres des anciens propriétaires du château, on pourrait peut-être arriver à lire ces monogrammes.

M. Taillebois est chargé par M. Dufourcet de répondre à la question posée par M. Demoulins de Riols au sujet des églises d'Orthe. Dans le pays d'Orthe, comme d'ailleurs dans toute la contrée, dit M. Dufourcet, les églises contiennent des constructions remaniées à différentes époques. Les absides sont presque toutes du XI^e ou XII^e siècle. Quelques-unes sont construites sur des fondements ayant appartenu à des monuments plus anciens.

Les nefs et les bas-côtés ont été généralement reconstruits au XIV^e ou au XV^e siècle, puis malheureusement restaurés à la fin du XVII^e siècle. Quant à l'église de St-Lon, son abside est du XII^e ; on voit dans la nef des restes du XIV^e, mais la voûte est bien de l'époque indiquée par la date qui se trouve sur l'une des clés (1554). L'église de Saubusse, au contraire, remonte au XIII^e siècle. Son abside est comme les autres plus ancienne que le reste de l'église.

M. Taillebois lit ensuite un mémoire de M. le docteur Sorbets intitulé : *Réponse aux observations présentées par M. l'abbé Tauzin, relatives au mémoire ayant pour titre : « Oppidum des Tarusates ».*

Dans ce mémoire, M. Sorbets combat les arguments de M. l'abbé Tauzin et cherche à démontrer de nouveau que ce fut sous les murs d'Aire, *Oppidum des Tarusates*, que Crassus battit les Aquitains.

M. du Boucher lit un travail fait en collaboration avec M. J. Thore, dans lequel ces messieurs étudient les *Minéraux qui accompagnent l'ophite dans la région sub-Pyrénéenne*.

Après quelques considérations générales sur la nature et le mode de formation de cette roche curieuse sur l'origine de laquelle plane encore une certaine obscurité, les auteurs énumèrent les substances minérales telles que eaux thermales ou sulfureuses, dolomie, gypse, sel gemme, arragonite, etc., qui font cortège à l'ophite dans la région et lui donnent un *facies* tout à fait particulier. Puis, ils passent en revue les substances

cristallisées ou amorphes qu'ils ont rencontrées dans l'ophite ou sur l'ophite même, dans les gisements qui sont au voisinage de Dax et dans certains autres de la région qui leur étaient depuis longtemps connus. La liste de ces minéraux est assez longue : Fer oligiste, oxydulé, sulfuré, phosphaté ; quartz, phthanite, hyalite, pinite, zircon, nacrite, épidote, talc, amiante, giobertite, cœpatite sont tour à tour étudiés, surtout une variété de *Prehnite*, fort curieuse et inédite, reconnue telle par M. des Cloiseaux, le savant professeur de minéralogie au Muséum.

De l'étude de ces substances minérales et de quelques considérations qu'ils exposeront tout au long dans un prochain mémoire quand ils auront passé en revue tous les gisements de la région, ces messieurs concluent à de grandes probabilités en faveur d'une origine hydro-thermale de l'ophite et non à une origine plutonienne ou ignée.

M. Taillebois lit la suite du mémoire de M. l'abbé Départ : « *Mimizan. Notice historique.* » Cette partie du travail du doyen de Mimizan (chap. XIV, XV et XVI), contient l'histoire de Mimizan sous les Plantagenets, les fors et privilèges de Mimizan, le droit d'épave, etc.

La séance est levée à 4 heures. La Société entrant en vacances, conformément au règlement, la prochaine séance aura lieu le samedi 6 novembre prochain.

L'archiviste faisant fonctions de secrétaire général,

EMILE TAILLEBOIS.

Séance du Samedi 6 Novembre 1886

La séance est ouverte à deux heures sous la présidence de M. Henry du Boucher, Président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu par M. Taillebois, archiviste, remplissant les fonctions de secrétaire, et est adopté sans observations.

M. le Président fait part à la Société du décès de l'un de ses membres M. Lartigue, industriel à Saint-Paul-lès-Dax, et exprime, au nom de la Société, les regrets que cette perte lui fait éprouver.

M. le Président donne ensuite lecture de la correspondance reçue depuis la dernière séance, qui se compose de :

1° Une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique, des beaux-arts et des cultes, rappelant aux Sociétés que le Comité des Travaux historiques a recommandé spécialement dans son programme une enquête sur les *Assemblées générales de communautés d'habitants*. M. le Ministre estime qu'il y aurait inconvénient à réserver pour une étude distincte les documents relatifs aux délibérations sur des intérêts religieux. Il invite donc les personnes qui prépareraient actuellement des mémoires à ne pas négliger l'examen de ces délibérations et demande qu'on lui fournisse des renseignements sur ce que ces réunions ont pu présenter de particulier au point de vue des convocations, de la présidence, du mode de délibération, etc. ;

2° Une circulaire de M. le Directeur des Beaux-Arts au Ministère de l'Instruction publique demandant l'avis de la Société sur la question de savoir si l'on doit renvoyer aux vacances de la Pentecôte les réunions annuelles des Sociétés savantes à la Sorbonne ;

3° Une lettre de M. le Directeur du service des Echanges Internationaux, accompagnant l'envoi de bulletins expédiés par le Geological Survey de Washington ;

4° Une circulaire du même, accompagnant l'envoi du Rapport annuel de l'Institution Smithsonian de Washington pour 1885 ;

5° Une circulaire du même, accompagnant l'envoi de trois paquets renfermant les travaux de l'American Philosophical Society de Philadelphie, depuis le numéro 96 jusqu'au numéro 122 ;

6° Une lettre de M. le Secrétaire archiviste de l'Académie de Metz, acceptant l'échange des publications avec la Société de Borda et envoyant deux bons pour retirer les volumes de 1882 et 1883 ;

7° Une lettre de M. le Président de la Société archéologique de l'Orléanais, annonçant que l'échange des publications avec la Société de Borda a été voté dans la séance de rentrée ; M. le Président demande qu'on lui fasse l'envoi du 1^{er} trimestre 1886 et, si c'est possible, toutes les publications antérieures ;

8° Une lettre de M. le Secrétaire général de la Société des Antiquaires de la Morinie, à St-Omer, ayant le même objet ;

9° Une lettre de M. l'Archiviste de la Société des Sciences, lettres et arts des Alpes-Maritimes, ayant le même objet ;

10° Une lettre de M. le Président de la Société Dunoise à Châteaudun ayant le même objet ;

11° Une lettre de M. l'Archiviste de la Diana, à Montbrison, ayant le même objet ;

12° Une lettre de M. le Bibliothécaire de l'Académie d'Hippône, ayant le même objet ;

13° Une lettre de M. le Vice-Président de la Société Archéologique de Nantes, annonçant qu'une proposition d'échange de publications sera faite au Comité central dans la séance du mois de novembre ;

14° Une circulaire de la Société Croate d'Histoire naturelle à Zagreb (Agram) demandant à échanger ses publications ;

15° Une circulaire de M. le Directeur du Musée Guimet, accompagnant l'envoi d'un nouveau volume d'Annales (Les Hypogées royaux de Thèbes. Le Tombeau de Sétî I^{er}) ;

16° Une lettre du Président de l'American Philosophical Society de Philadelphie, annonçant l'envoi d'un certain nombre de volumes publiés par cette Société ;

17° Une lettre de M. Martres, ancien magistrat, membre titulaire, accompagnant une réfutation de quelques opinions émises par M. l'abbé Départ dans son travail sur Mimizan ;

18° Une lettre de M. Armand, ingénieur des ponts et chaussées, membre titulaire, transmettant de la part de M. Petit, ingénieur en chef, une demande de renseignements sur les observations météorologiques de la Société de Borda, la nature et l'emplacement des instruments dont elle se sert ;

19° Une lettre de M. Paul Corta, membre titulaire, envoyant le croquis très exact d'une pierre trouvée par lui à Tercis sous les racines d'un chêne, en creusant une pièce d'eau. Cette pierre est un fragment de meule romaine en poudingue pliocène comme toutes celles que l'on

retrouve dans la contrée. M. Corta offre ce fragment de meule au Musée de la Société de Borda et le tient à sa disposition ;

20° Une lettre de M. Tardy, de Bourg, membre de la Société Géologique de France, membre correspondant de la Société, appelant l'attention sur les dangers que courrait la ville de Dax, en cas d'inondation, si les excavations du puits St-Pierre venaient à être atteintes par l'eau ;

21° Une lettre de M. Vattier, publiciste à Paris, ayant le même objet. M. Vattier annonce l'envoi d'une publication dans laquelle il traite tout au long cette question intéressante ;

22° Une lettre par laquelle M. Lacau-Barraqué, pharmacien à Habas, membre titulaire, demandait à recevoir une délégation de la Société pour la représenter au dernier Congrès international Viticole qui s'est tenu à Bordeaux ;

23° Des lettres de MM. Durand-Fardel, Garrigou, O'Shéa, etc., et un dossier de pièces diverses relatives au Congrès d'Hydrologie et de Climatologie, de Biarritz, ainsi qu'à la visite que ce même Congrès a faite à Dax le 6 octobre dernier.

M. Taillebois communique la correspondance qu'il a reçue depuis le mois de juillet :

1° Une lettre de M. le docteur Léon Sorbets relative à l'envoi de son mémoire sur les chapiteaux de Ste-Quitterie ;

2° Deux lettres de M. l'abbé Cazauban relatives aux deux communications mises à l'ordre du jour de cette séance ;

3° Une lettre du Vice-Président de la Société des Etudes Indo-Chinoises de Saïgon, accusant réception de l'envoi des années 1883 et 1884 du bulletin de la Société de Borda ;

4° Une lettre du Président de la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine relative à l'échange de publications entre les deux Sociétés ;

5° Une lettre du Président de la Société d'archéologie Lorraine, ayant le même but ;

6° Une lettre du Secrétaire général de la Société Historique et Archéologique du Périgord, acceptant l'échange de publications avec la Société de Borda ;

7° Une lettre du Secrétaire de la Société des sciences physiques, naturelles et climatologiques de l'Algérie acceptant l'échange de publications avec la Société de Borda ;

8° Une lettre de M. de Belfort, secrétaire de la Société française de Numismatique, demandant l'autorisation de reproduire dans l'Annuaire

de cette Société, le travail de M. Adrien Blanchet, intitulé : « *Documents « pour servir à l'histoire monétaire de la Navarre et du Béarn de 1562 « à 1629,* » travail qui a paru dans le Bulletin de la Société de Borda. (L'autorisation est accordée).

M. Dufourcet donne lecture d'une lettre de M. de Cardaillac, avocat à Tarbes, annonçant l'envoi d'un compte-rendu de fouilles qu'il a faites dans un tumulus à Duhort-Bachen (Landes).

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages reçus depuis la dernière séance :

AGRAM. — Bulletin de la Société d'histoire naturelle Croate. — Fascicule n° 3, 1886 ;

ALGER. — Bulletin de la Société des sciences physiques naturelles et climatologiques de l'Algérie. — Bulletins de janvier à août 1886 ;

ANNECY. — Revue Savoisienne. — Août, septembre, octobre 1886 ;

AUCH. — Revue de Gascogne. — 8^e, 9^e et 10^e livraisons 1886 ;

AUTUN. — Mémoires de la Société Eduenne. — T. XIV. 1885 ;

BAYONNE. — Notice historique sur l'origine des Thermes de Dax et leur fondation par le docteur Blanchet (hommage de l'auteur) ;

BONE. — Bulletin de l'Académie d'Hippone. — Bull. n° 21. Fasc. 1, 2, 3, 1885. — Bull. n° 21, Fasc. 4, 1886 ;

BOURG. — Revue de la Société littéraire, historique et archéologique du département de l'Ain. — 7^e et 8^e livr., 1886 ;

BORDEAUX. — Journal d'histoire naturelle de Bordeaux et du Sud-Ouest. N°s 8, 9 et 10, 1886 ;

Bulletin de la Société de Géographie commerciale. — N°s 15, 16, 17, 18, 1886 ;

Club Alpin Français. Section du S.-O. Bordeaux. — Bulletin n° 19. 1886.

BRIVE. — Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze. — T. VIII, 3^e livr., 1886 ;

BRUXELLES. — Revue Belge de Numismatique. — 4^e livr., 1886 ;

Bulletin de la Société Belge de Microscopie. — N° X, 1886 ;

CHALON-SUR-SAÔNE. — Bulletins de la Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire. — T. III, 2^e fasc. 1886 ;

Mémoires de la Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire. — T. VI. 2^e fasc. et T. VII. — 1^{re} fasc. 1886 ;

CHATEAUDUN. — Bulletin de la Société Dunoise. — N°s 69 et 70, 1886 ;

CLINTON. — (Wisconsin). — The American Antiquarian. — Volume VIII, n°s 4 et 5, 1886 ;

- COPENHAGUE. — Mémoires de la Société Royale des Antiquaires du Nord.
Nouvelle série, 1886 ;
- LE HAVRE. — Recueil des publications de la Société Havraise d'études
diverses, 1885 ;
- GAP. — Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes. — 5^e année,
n° 4, 1886 ;
- LAUSANNE. — Bulletin de la Société Vaudoise d'histoire naturelle. —
Volume XXII, n° 94, 1886 ;
- LIMOGES. — Bulletin de la Société archéologique et historique du Limou-
sin. — T. XXXIII. 1^{re} livr. 1885 et T. XXXIII, 2^e livr. 1886 ;
- LONDRES. — The Journal of the Anthropological Institute. — Août, 1886 ;
- LYON. — Annales du Musée Guimet. — T. IX. — Les Hypogées royaux
de Thèbes. — (Le tombeau de Sétî I^{er}) par E. Lefébure, 1886 ;
- MADRID. — Boletin de la Sociedad geografica de Madrid. — Juin, 1886 ;
- MONTAUBAN. — Recueil de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts
de Tarn-et-Garonne. — Année 1885 ;
- MONTBRISON. — Bulletin de la Diana. — T. III, n° 7, 1886 ;
- MONT-DE-MARSAN. — Annales de la Société d'agriculture. — Janvier et
février 1884, toute l'année 1885, 1^{er} semestre de 1886 ;
- NICE. — Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-
Maritimes. — T. X, 1886 ;
- ORAN. — Bulletin trimestriel de géographie et d'archéologie. — T. VI,
fasc. XXIX et XXX, 1886 ;
- ORLÉANS. — Bulletin de la Société archéologique et historique de
l'Orléanais. — N° 128, 1886 ;
- PALERME. — Il Naturalista Siciliano. — 5^e année, n° 11 et 12. —
6^e année, n° 1, 1886 ;
- PARIS. — Revue des travaux scientifiques. — N° 4 et 5, 1886 ;
Note sur la Constitution géologique des Pyrénées ; le système triasique
par M. E. Jacquot (hommage de l'auteur) ;
Observations sur les groupes sédimentaires les plus anciens du nord-
ouest de la France présentées à l'Académie des sciences par M.
Hébert, membre de l'Institut (hommage de l'auteur) ;
Compte-rendus des séances de la Société de géographie. — N° 15,
1886 ;
Bulletin de la Société de géographie. — 1^{er} et 2^e trimestres 1886 ;
Les Animaux de France. — Vertébrés ; par A. Bouvier (hommage de
l'auteur) ;

- PARIS. — Feuille des Jeunes Naturalistes. — N^{os} 191, 192 et 193 ;
Revue des Basses-Pyrénées et des Landes. — 12^e, 13, 14^e et 15 fasc.
1886 ;
- PAU. — Bulletin de la Société d'éducation et d'instruction populaires. —
Juin, juillet, août et septembre 1886 ;
Monognosie du climat de Pau et prévision du temps à courte échéance
à l'aide du baromètre par M. A. Piche. (Hommage de l'auteur).
- PERPIGNAN. — Bulletin de la Société agricole, scientifique et littéraire des
Pyrénées-Orientales. — T. XXVII, 1886 ;
- POITIERS. — Bulletins de la Société des Antiquaires de l'Ouest. —
2^e trimestre 1886 ;
- PORTO. — Revista de la Sociedade de instrucção do Porto. — Dernier
trimestre de 1886 ;
- ROCHEFORT. — Bulletin de la Société de géographie de Rochefort. —
1^{er} trimestre 1885 et 1^{er} trimestre 1886 ;
- ROUEN. — Bulletin de la Société industrielle de Rouen. — N^{os} 3 et 4
1886 ;
- SAIGON (Cochinchine). — Bulletin de la Société des études indo-chinoises
de Saïgon. — 1^{er} et 2^e fasc. 1883 ;
- SAINTES. — Commission des arts et monuments historiques de la Cha-
rente-Inférieure. — 3^e série, 7^e et 8^e livr. 1886 ;
Bulletin de la Société des archives historiques de la Saintonge et de
l'Aunis. — 4^e livraison, 6^e volume, 1886 ;
- TOULOUSE. — Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse. —
1^{er} trim. 1886 ;
Revue d'hydrologie et de climatologie. — N^{os} 61, 62, 63 et 64, 1886 ;
Revue mycologique de Roumégère. — N^o d'octobre 1886 ;
- TOURS. — Revue de la Société de géographie. — Juillet, août et sep-
tembre 1886 ;
- TROYES. — Mémoires de la Société académique du département de
l'Aube. — T. XXII, 1886 ;
- VALENCE. — Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse.
— 4^e, 5^e et 6^e livraisons 1886 ;
- VIENNE. — Revue épigraphique. — N^o 40 ;
- WASHINGTON. — Bulletin of the U. S. geological Survey. — N^{os} 24, 25 et
26, 1885 ;
Annual report of the smithsonian institution. — 1885 ;

PHILADELPHIE. — Proceedings of the american philosophical Society. —
Depuis le n° 96 jusqu'au n° 122.

La Société vote l'échange de publications avec les Sociétés suivantes :

AGRAM. — Société d'histoire naturelle Croate ;

ALGER. — Société des sciences physiques, naturelles et climatologiques
de l'Algérie ;

BÔNE. — Académie d'Hippone ;

CHATEAUDUN. — Société Dunoise ;

METZ. — Académie de Metz ;

MONTBRISON. — La Diana ;

NANCY. — Société d'archéologie Lorraine ;

NANTES. — Société archéologique ;

NICE. — Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes ;

ORAN. — Société de géographie et d'archéologie ;

ORLÉANS. — Société archéologique et historique de l'Orléanais ;

PÉRIGUEUX. — Société historique et archéologique du Périgord ;

RENNES. — Société archéologique de l'Ille-et-Vilaine ;

ST-OMER. — Société des antiquaires de la Morinie.

M. Taillebois présente les objets suivants offerts pour le Musée :

1° Par M. Corta, à Tercis : un fragment de meule gallo-romaine trouvée
à Tercis ;

2° Par M. Labeyrie, colon à Lit : une algue marine attachée sur un
caillou, trouvée sur la plage de Contis-les-Bains ;

3° Par M. l'abbé Andrieu, curé de Sorde : une médaille commémora-
tive du concile œcuménique tenu au Vatican sous Pie IX ;

4° Par MM. Raoul Boubé, Georges Daney, Albert Lapique et Hippolyte
Peyroux : un lot de monnaies modernes ;

5° Par M^{lle} Léonie Tuyerot : un nid de frelons ;

6° Par M. Jullian, ancien ingénieur des salines de Mimbaste : un lot
d'Aragonites prismatiques trouvées par lui dans un nouveau gisement
qu'il a découvert à Urt ;

7° Par M. Dufourcet : un loir empaillé par M. Teyssandier ;

8° Par M. Teyssandier : un océanodrome et un thalissidrome empaillés
par lui ;

9° Par M. Dutreuilh, propriétaire à Mimbaste : une monnaie moderne
égyptienne ;

10° Par M. l'abbé Vidal, à Anglet : neuf monnaies modernes ,

11° Par M. Ch. Cantin, à Sorde : trois monnaies d'argent de Louis XIII ;

12° Par M. Carpony : trois pièces trouvées dans le jardin public de Dax. (Deux petits bronzes du bas empire, dont un de Constance II ; et une médaille de religion.)

M. Thore dépose sur le bureau de la part de M. A. Piche, de Pau, plusieurs intéressantes brochures concernant la climatologie de Pau et de ses environs. La Société vote des remerciements à MM. le docteur Blanchet, E. Jacquot, Hébert, A. Bouvier, A. Piche, Corta, Labeyrie, l'abbé Andrieu, Raoul Boubé, Georges Daney, Albert Lapique, Hippolyte Peyroux, Jullian, Dufourcet, Teyssandier, Dutreuilh, l'abbé Vidal, Ch. Cantin et Carpony et à M^{lle} Léonie Tuyerot.

M. Taillebois annonce à la Société que pendant les vacances, M. Duverger, conservateur du Musée, a trouvé à acheter 14 poids du moyen âge à un prix très avantageux ; la commission du Musée, consultée, a autorisé cet achat et prie la Société de le ratifier. (La Société vote la somme nécessaire pour payer cette acquisition).

M. Taillebois donne la description des quatorze poids :

1. **Pamiers**. Poids d'un quarteron, 1240.

A/ + VNO. CARTARO. Le comte de Foix, seigneur de Pamiers, armé de toutes pièces, à cheval, à gauche.

R/. + ANNO. MCC. XL. Château à trois tours à gauche ; à droite, le bateau miraculeux de St-Antonin flottant sur la rivière, conduit par un aigle. (L'abbé de St-Antonin était co-seigneur de Pamiers avec le comte de Foix).

Poids : 75 gr. 50 cent. Diamètre : 34 mil. Epaisseur : 9 mill. (Ce poids est usé et rogné).

2. **Castelnau de Montmirail**. (Tarn). Poids d'une livre, 1512.

A/. + VNE. LIVRE DEL CASTELNE. Porte de ville à trois tours crénelées.

R/. + ANNO. DOMINI. MIL. CCCCC. XII. Grande fleur de lis dans le champ.

Poids : 259 gr. Diamètre : 62 mil. Epaisseur : 6 mil.

3. **Albi**. Poids de deux livres. 1557.

A/. ☒ LAN. MIL. CINQ. CENS 57. Grand B accosté de deux points, (**al bi**, *le Bi*, en Languedocien ; le B était l'initiale du nom de la ville).

R/. ☒ POIX. DE. 2. LIVRES. DE. LA. C. DALBI. Porte de ville dans une tour à cinq créneaux, surmontée de la crosse épiscopale ; sur les créneaux, un léopard passant à gauche ; à droite, le soleil rayonnant ; à sénestre, un croissant de lune.

Poids : 727 gr. 50. cent. Diamètre : 80 mil. Epaisseur : 15 mil. .

4. **Albi**. Poids d'une livre. 1557.

A/. + LAN MIL * CINQ CEN CINQVANTE 7. Dans le cbamp, grand B accosté de C — B (cité de Bi) ; au-dessus, deux points ; au-dessous, deux points.

R/. + POIS DVNE LIVRE DE L * ACITE DBI (sic). Même type.

Poids : 387 gr. 80 cent. Diamètre : 68 mil. Epaisseur : 10 mil.

5. **Toulouse**. Poids d'un demi quarteron.

A/. +. MIEG. CART. Donjon à trois tours avec porte cintrée.

R/. * D * L * I * V * R * A * Tour de St-Sernin en forme de pyramide surmontée d'une croix.

Poids : 45 gr. 90 c. Diamètre : 43 mil. Epaisseur : 5 mil.

6. **Toulouse**. Poids d'un demi-quarteron. 1450.

A/. + MIEG. CART. Donjon à trois tours avec porte cintrée.

R/. LAN : M : CCCC : L. Le clocher de St-Sernin surmonté d'une croix et flanqué de deux petits clochers.

Poids : 44 gr. 40 cent. Diamètre : 31 mil. Epaisseur : 6 mil.

7. **Toulouse**. Poids d'un quarteron. 1495.

A/. + CART. DE. LIURA. Dans le champ, les armes de Toulouse qui sont : de gueules à la croix vidée, cléchée, pommetée et alesée d'or, soutenue d'une vergette d'argent ; un agneau de même en pointe, brochant sur la vergette, la tête contournée ; en chef, deux tours d'argent ; celle à dextre, donjonnée de trois pièces ; celle à senestre, donjonnée de trois pièces terminées en clocher.

R/. + LAN. MIL. CCCC. VC. Croix de Toulouse. (Rosace en forme de croix, évidée et cantonnée de douze points).

Poids : 94 gr. Diamètre : 46 mil. Epaisseur : 7 mil.

8. **Limoux**. Poids d'un quarteron émis sous le roi Jean le Bon (1350-1364).

A/. + I CARTO DE LIMOS. St-Martin à cheval se retournant vers un mendiant nu qui marche derrière lui et avec lequel il partage son manteau.

R/. + IOHs REX. (*Johannes Rex*). Grande fleur de lis accostée de deux étoiles.

Poids : 92 gr. Diamètre : 43 mil. Epaisseur : 8 mil.

9. **Carcassonne**. Poids de trois livres. 1667.

A/. Autour, devait se trouver une légende qui est entièrement effacée. Dans le champ, l'écu de France couronné, accosté de la date : 16-67.

R/. Autour, devait se trouver une légende qui est entièrement effacée. Dans le champ, Agnus Dei à gauche, tenant la banderole ; le champ est semé de huit fleurs de lis.

Les deux champs de l'avvers et du revers sont en creux, en sorte que les reliefs en sont protégés par les rebords, ce qui explique l'usure des légendes.

Poids : 4 kilog. 492 gr. Diamètre : 93 mil. Epaisseur : 26 mil.

10. **Castres**. Poids de deux livres. 1394.

A/. + DEVX. LIVRES. DE. CASTRES. Ecu aux armes de Castres qui sont : d'argent aux quatre emmanches de gueules mouvantes de senestre.

R/. (Rosace.) HENRI. III. R. D. F. ET. N. 1394.

Ecu de France couronné.

Poids : 735 gr. Diamètre : 60 mil. Epaisseur : 23 mil.

11. **Agde** (Hérault). Poids d'une demi-once (?), octogone, à pans irréguliers et à revers lisse.

A/. Sans légende. Ecu aux armes d'Agde fortement en relief portant trois fascés ondulées.

Poids : 62 gr. 20 cent. Diamètre : 29 mil. Epaisseur : 10 mil. sans le relief.

12. **Nîmes**. Poids d'une livre, octogone, à pans irréguliers et à revers lisse.

A/. Sans légende. Ecu aux armes de Nîmes fortement en relief qui sont : un crocodile enchaîné à un palmier.

En côté, une contremarque de contrôle : 1782 ; une autre contremarque effacée.

Poids : 380 gr. 50 cent. Diamètre : 54 mil. Epaisseur : 18 mil. sans le relief.

13. **Nîmes**. Poids d'une demi-livre, octogone, à pans irréguliers et à revers lisse.

A/. Sans légende. Ecu aux armes de Nîmes fortement en relief.

En côté, une contremarque de contrôle : 1772 ; une autre contremarque : un palmier.

Au revers, encore la contremarque : 1772.

Poids : 206 gr. 30 cent. Diamètre : 42 mil. Epaisseur : 14 mil. sans le relief.

14. **Salon** (Bouches-du-Rhône). Poids d'une once (?), octogone, à pans irréguliers et à revers lisse.

A/. Sans légende. Ecu fortement en relief, aux armes de Salon qui

sont : un léopard dressé contre une tour surmontée d'une fleur de lis ; au chef, trois fleurs de lis.

Magnifique poids ayant une admirable patine verte (type rare).

Poids : 122 gr. 60 cent. Diamètre 42 mil. Epaisseur : 7 mil. sans le relief.

M. le Président rend compte verbalement de la visite faite à Dax, le 6 octobre dernier, par le Congrès d'Hydrologie et de Climatologie de Biarritz. Il est heureux de constater que la Municipalité, la Société de Borda et le Comité local d'organisation ont réussi, après une entente préalable, à organiser une réception digne tout à la fois de la Ville de Dax et des Savants illustres qui voulaient bien l'honorer de leur présence. Rues pavoisées, accueil cordial, manifestations sympathiques de la population, illuminations, festival, punch à l'Hôtel-de-Ville, rien n'a manqué à cette fête véritablement populaire, et les Congressistes ont pu se convaincre que Dax était toujours fidèle à son antique et proverbial renom d'hospitalité.

Ne voulant s'occuper que de la partie scientifique de cette visite, M. le Président rend compte de la Conférence qui réunissait à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle du Théâtre splendidement décorée, MM. les membres du Congrès, au nombre d'une centaine, dont un grand nombre de Délégués officiels des gouvernements étrangers, les invités de la Mairie et de la Société de Borda ainsi qu'une foule considérable, attentive et recueillie.

M. H. Sintas, maire de la ville, ouvre la séance en souhaitant la bienvenue au Congrès en quelques paroles pleines de chaleureuse sympathie. M. le Dr Durand-Fardel lui répond, et M. le Président de la Société de Borda vient à son tour remercier le Congrès au nom de ses collègues et du Comité local d'organisation. Il expose en quelques mots le but de la conférence qui est de présenter un résumé aussi succinct et aussi exact que possible des observations relatives à l'hydrologie et à la climatologie de la station. Il présente ensuite les conférenciers : M. le Dr Ch. Lavielle et M. le Dr Barthe de Sandfort, qui doivent traiter, l'un des eaux sulfatées, calciques, hyperthermales, des boues minérales, des eaux sulfureuses, des eaux salées, du climat ; l'autre de l'application thérapeutique de ces mêmes agents et de leur mode d'action tant au point de vue clinique qu'au point de vue physiologique.

Les travaux intéressants de ces deux conférenciers, tous les deux membres de la Société de Borda, seront insérés *in-extenso* au Bulletin de la Société.

M. Taillebois demande à dire quelques mots sur les fouilles qui se poursuivent à Lescar (Basses-Pyrénées), qui sont du plus grand intérêt. Il a pu les visiter en détail dernièrement, grâce à l'obligeance de M. le Directeur de l'Ecole normale de Lescar qui a bien voulu l'accompagner et lui faire voir tout ce qui a été exhumé.

Au mois de novembre dernier, on découvrit dans un champ, à deux kilomètres de Lescar, appartenant à M. Bergerot, des restes de mosaïques. La Société des sciences, lettres et arts de Pau s'émut de cette découverte et nomma une commission composée de MM. Flourac, Gorse et Picot chargée de diriger les fouilles. Le Conseil général des Basses-Pyrénées accorda une subvention. Une souscription publique fut ouverte et produisit une somme assez importante pour commencer les travaux.

On a découvert jusqu'à présent la partie principale d'une villa romaine dont le plan est relevé par M. Gorse à mesure que les fouilles mettent à nu de nouvelles substructions. Cette villa est située au sommet d'une colline d'où on jouit d'une vue magnifique.

On a déblayé l'entrée, le vestibule, un certain nombre d'appartements qui sont pour la plupart pavés en mosaïque formant des dessins géométriques variés, en plusieurs couleurs ; puis, ce qui est le plus intéressant, un vaste hémicycle creusé dans le sol et ayant servi de salle de bains ; le fond en est cimenté et le pourtour muni d'un dallage. Tout autour de cet hémicycle, un large promenoir pavé en mosaïque, divisé en plusieurs panneaux dont chacun présente un dessin différent. A droite et à gauche, des escaliers pour descendre dans le bain.

De nombreux conduits pour les eaux ont encore été découverts, ainsi que des débris en nombre considérable de tuiles à rebords (*tegula*) et de tuiles faitières (*imbrex*), des conduits en plomb, des fragments de marbre, de verre, de poteries, etc., quelques médailles, dont une de Gordien III.

Il est à souhaiter que la commission recueille de nombreuses souscriptions qui lui permettent de continuer son œuvre, et que le ministère accorde la subvention qui lui est demandée à cet effet.

M. Taillebois ajoute qu'il a visité la magnifique cathédrale de Lescar dont l'abside et les chapiteaux historiés sont du XI^e siècle. Il y a vu l'admirable mosaïque qui se trouve autour du maître-autel et dont le sujet est une chasse. M. Gerspach, dans son ouvrage sur : « *la Mosaïque* » (Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts), classe

cette mosaïque au XI^e siècle, mais M. Taillebois croit qu'elle est bien antérieure et qu'on peut la ramener au IV^e siècle comme M. Palustre l'a fait pour la mosaïque de Sorde. Elle n'est, du reste, pas en place, mais a été transportée là par les soins d'un évêque de Lescar, ainsi que le constate une inscription ajoutée au bout du pavement.

M. Taillebois lit une communication de M. le Docteur Sorbets sur les *Chapiteaux romans historiés découverts récemment dans le chœur de la basilique de Ste-Quitterie au Mas d'Aire (Landes)*. Ce sont de magnifiques chapiteaux du XI^e siècle dont l'existence avait été devinée par M. l'abbé Cazauran, et qui viennent d'être découverts lors de l'enlèvement des boiseries avec lesquelles on les avait cachés.

M. Taillebois lit ensuite un mémoire de M. l'abbé Cazauran sur ce même sujet, intitulé : *Basilique de Ste-Quitterie au Mas d'Aire. Post-Scriptum*. Dans cette courte notice, l'auteur donne la description des chapiteaux retrouvés.

L'ordre du jour appelle la lecture d'une seconde communication de M. l'abbé Cazauran : *Pouillé du diocèse d'Aire. Coup d'œil rétrospectif*. M. Cazauran, dans ce mémoire, donne un appendice à son grand travail sur le Pouillé d'Aire. Ce sont quelques rectifications et notes complémentaires.

M. du Boucher lit un mémoire de M. Martres intitulé : *A propos du droit de bris et de sauveté. Réponse à l'abbé Départ*. Dans cette courte note, M. Martres reprend et discute les arguments de M. l'abbé Départ dont il conteste l'exactitude sur certains points.

M. Taillebois donne ensuite la lecture et l'explication des *Monogrammes du château de Candale à Doazit (Landes)*. Il retrouve dans ces monogrammes les noms et qualités de la fondatrice du château : « *Jeanne de Belsier dame de Douasit* », qui, en 1595, était veuve de Jacques de Foix Candale, baron de Doazit et du Lau. Il y voit encore les monogrammes de Jacques de Foix et de son fils, Sarran.

M. Dufourcet donne lecture d'un travail des plus intéressants de M. l'abbé Beauredon sur l'idiôme Gascon, qu'il fait dériver du latin ou plutôt de ce qu'on est convenu d'appeler la *basse latinité*. Il établit 26 lois qu'il justifie par de nombreux exemples et suivant lesquelles s'est faite la transformation des mots latins, si nombreux dans notre dialecte.

M. Dufourcet montre à la Société, de la part de M. Darmaillacq, de Moliets, une très belle gravure intitulée : « *Typus retigionis. — Estampe*

« *du Tableau trouvé dans l'église des ci-devant soi-disans Jesuites de Billom, en Auvergne, en 1762.* » (Gravure de l'époque).

M. Ozanne donne quelques explications intéressantes sur une amphore Romaine trouvée par lui dans les fouilles d'Eauze (Gers), et sur la fabrication de ces amphores, ainsi que sur celle des tuiles dites à rebords.

La séance est levée à quatre heures un quart. La prochaine séance aura lieu, conformément au règlement, le jeudi 2 décembre.

L'Archiviste faisant fonctions de Secrétaire général,
EMILE TAILLEBOIS.

Séance du Jeudi 2 Décembre 1886

La séance est ouverte à deux heures, sous la présidence de M. du Boucher, président.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu par M. Taillebois, archiviste, remplissant les fonctions de secrétaire, et est adopté sans observations.

M. le Président donne ensuite lecture de la correspondance mensuelle :

1° Une circulaire de M. le Directeur du service des Echanges Internationaux (Ministère de l'Instruction publique, 3^e bureau du secrétariat), accompagnant l'envoi d'un volume expédié par la Société royale Malacologique de Belgique ;

2° Une circulaire du même, accompagnant l'envoi d'un volume provenant de la Société Impériale des Naturalistes de Moscou ;

3° Une lettre de M. le Président de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine acceptant l'échange des publications avec la Société de Borda, et annonçant l'envoi, par l'entremise du Ministère de l'Instruction publique, des six derniers volumes des publications de sa savante Compagnie, et, en plus, d'un volume publié aux frais de la Société, qui a pour titre : *Inventaire des monuments mégalithiques d'Ille-et-Vilaine* ;

4° Une lettre de M. le Président de la Société des sciences et arts de Carcassonne acceptant également l'échange avec la Société de Borda et annonçant l'envoi de toutes les publications parues de sa Compagnie ;

5° Une lettre de M. le Président de la Société industrielle de Rouen

demandant des renseignements sur la façon dont est réglée, dans les statuts de la Société de Borda, la question du rachat des cotisations de membres tant titulaires que correspondants. (La réponse a été faite).

6° Cinquante votes cachetés relatifs à l'élection de ce jour, pour le renouvellement du Bureau.

M. Taillebois a reçu de son côté les lettres suivantes :

1° Une lettre de M. le secrétaire général de la Société archéologique Lorraine, à Nancy, relative à l'échange de publications entre les deux sociétés.

2° Une lettre de M. l'abbé Lartigau, curé-doyen de Sauveterre, rappelant que la Société de Borda avait promis de faire une excursion et des fouilles à Bellocq, et demandant que ce projet soit réalisé le plus tôt possible.

La Société décide que cette excursion aura lieu aux premiers jours du printemps.

3° Dix votes cachetés relatifs à l'élection de ce jour, pour le renouvellement du Bureau.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages reçus depuis la dernière séance :

ANNECY. — Revue Savoisienne. — Novembre 1886 ;

AUCH. — Revue de Gascogne. — 11^e livraison, novembre 1886 ;

BORDEAUX. — Société archéologique. — 1882 ;

Bulletin de la Société de géographie commerciale. — N^o 19 et 20, 1886 ;

BOURG. — Revue de la Société littéraire, historique et archéologique du département de l'Ain. — 9^e et 10^e livraisons. — Septembre et octobre 1886 ;

BRUXELLES. — Procès-verbaux de la Société Royale Malacologique de Belgique. — T. XV, 1886 ;

Annales de la Société Royale Malacologique de Belgique. — T. XX, 1885 ;

CARCASSONNE. — Mémoires de la Société des arts et sciences de Carcassonne. — Années 1849, 1851, 1858, 1859, 1870, 1879, 1882, 1884 ;

CLINTON. (Wisconsin). — The American Antiquarian and oriental Journal. Vol. VIII, n^o 6, 1886 ;

CORDOBA (République Argentine). — Boletín de la Academia nacional de ciencias en Cordoba. — Mars 1886. Volume VIII, 4^e livraison ;

FOIX. — Bulletin de la Société Ariégeoise des sciences, lettres et arts. — 11^e vol., n^o 3, octobre 1886 ;

LONDRES. The Journal of the anthropological Institute. — Novembre 1886 ;
MADRID. — Boletín de la Sociedad geográfica de Madrid. — T. XXI, n° 1
et 2, 1886 ;

METZ. — Mémoires de l'Académie de Metz. — Années 1881-82 et 1882-83 ;
MOSCOU. — Bulletin de la Société Impériale des naturalistes de Moscou.
— N° 1, 1886 ;

NANCY. — Mémoires de la Société d'archéologie Lorraine. — 1879-1880-81-
82-83-84 et 1885 ;

PALERME. — Il Naturalista Siciliano. — 6^e année, n° 2, novembre 1886 ;

PARIS. — Revue des Travaux scientifiques. — N°s 6 et 7, 1886 ;

Bulletin historique et philologique du Comité des Travaux historiques
et scientifiques. — N°s 1-2 1886 ;

Feuille des Jeunes naturalistes. — 1^{er} décembre 1886 ;

Procès-verbaux de la Société de Géographie. — N° 16, 1886 ;

Revue des Basses-Pyrénées et des Landes. — 10^e et 16^e fasc. 1886 ;

RENNES. — Bulletin et Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-
Vilaine. — 1878-1879-1880-1882-1883-1884-1885 ;

Inventaire des Monuments mégalithiques d'Ille-et-Vilaine par P. Bézier.
(Publié aux frais de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine.) 1883 ;

Supplément au même catalogue par P. Bézier, 1886 ;

LA ROCHELLE. — Annales de la Société des sciences naturelles de la
Charente-Inférieure. — T. I et II, 1885 ;

ST-OMER. — Bulletin de la Société des Antiquaires de la Morinie. — 139^e
livr. juillet-août-septembre 1886 ;

TOURS. — Revue de la Société de Géographie de Tours. — N° 10, octo-
bre 1886 ;

VIENNE. — Revue Epigraphique du Midi de la France. — N° 41.

M. H. du Boucher offre au Musée de la Société de la part de M. Ozanne,
ingénieur en retraite à Dax :

1^o Une médaille, moyen bronze, commémorative de l'assassinat du
duc de Berry, 14 février 1820 ;

2^o Une médaille, moyen bronze, frappée par souscription en l'honneur
de Berryer, 1833 ;

3^o Une médaille, petit bronze, commémorative de l'érection de l'obé-
lisque de Louqsor sur la place de la Concorde à Paris, octobre 1836 ;

M. Duverger offre de la part de M. Grimaldi d'Esdra, juge au tribunal
civil de Dax :

Dix échantillons de roches et minéraux de Corse.

M. Dufourcet demande le vote d'une somme de vingt francs pour l'abonnement à la Revue des Basses-Pyrénées et des Landes, (année 1887), en faisant observer que la Société aura comme prime gratuite le dictionnaire gascon-béarnais de Lespy. (L'abonnement est voté.)

L'ordre du jour appelle ensuite le vote pour la nomination du Bureau de la Société :

Les membres titulaires suivants déposent leur vote, ou l'ont envoyé par la poste sous pli cacheté :

MM. Abbadie, Arnaudin, Aubé, Augis, Beaurredon, Bénesse, Blanchet (Adrien), Boisot, Bordes, du Boucher, Bourretère, Boy, Camiade (Georges), Cardenau de Borda, Corta, Coudroy, Crestin, Darrigan, Delassasseigne, Demoulin, Demoulins de Riols. Départ, Descande (Armand), Dubucq, Dufourcet, Duhourcau, Dulau (l'abbé), Dulau (Constant), Dulau (Julien), Dulau (Théodore), Duverger, Froment, Gardilanne (Eugène), Garrigou, de Gavardie, Justère, Kientz, Lartigau, Lassalle, Laussucq, Lavielle (Charles), Lavigne, Le Gall, Lespès, de Lobit de Monval, Mangin, Maurin, Mestre de Larroque, de Monredon, Montague-Mostynn, Moussempès, Petit, Planté (Adrien), de Pontonx, Poydenot, Puyau, Quinemant (Jules), Ransou, du Rau, de St-Martin (Anatole), Saintorens (Oscar), Saint-Sevin-Béguery, Sansépée, Serres (Hector), Sorbets, Taillebois (Emile), Tastet, Teyssandier, Thore et de la Villehélios.

Le dépouillement du scrutin a donné le résultat suivant :

Votants	70
Bulletin blanc	1
Suffrages exprimés	69

Sont élus :

<i>Président :</i>	M. DU BOUCHER	68 voix
<i>Vice-Présidents :</i>	{ M. DUFOURCET	66 —
	{ M. BOURRETÈRE	64 —
<i>Secrétaire général :</i>	M. TAILLEBOIS	69 —
<i>Secrétaire adjoint :</i>	M. LAVIELLE (Charles). . . .	68 —
<i>Trésorier :</i>	M. TEYSSANDIER	64 —
<i>Archiviste :</i>	M. CAMIADE (Georges)	69 —
	{ M. THORE	66 —
<i>Membres du Comité de publication :</i>	{ M. DUFOURCET	65 —
	{ M. BOURRETÈRE	65 —
	{ M. l'abbé LAGARDE	59 —
	{ M. DE LATAULADE	56 —

M. Dufourcet communique ensuite à la Société un travail de M. l'abbé Beaurredon intitulé : *Glossaire étymologique du Gascon Mimizanais*, ouvrage de recherches et de patience dans lequel les philologues de la Société trouveront une ample moisson de documents à étudier.

La séance est levée à quatre heures et la prochaine réunion aura lieu, par dérogation au règlement, le samedi 8 janvier 1887 (le jour réglementaire tombant le 1^{er} janvier).

Le Secrétaire Général,

EMILE TAILLEBOIS.

POUILLÉ DU DIOCÈSE D'AIRE

Par l'abbé CAZAURAN

Archiviste du Grand Séminaire d'Auch

SUITE

ARCHIPRESBITERATUS DE TEURSANO

Abbas et conventus Capituli de Sto. Liborio centum solidos morlanorum.

Abbas et capitulum de Pendulo, centum solidos morlanorum.

Capellanus de Urgons 35 sol. morl.

id. de Samadeto 35 sol. morl.

id. de Bahus Sobirano 35 sol. morl.

id. de Renuno 35 sol. morl.

Capellanus de Castronovo,	30	}	solidos morlanorum.
id. de Arbocava,	35		
id. de Pendulo,	30		
id. Sti Liborii,	20		
id. de Laureto et de Pojolio,	30		
id. Sti Justini.	15		
id. de Maurinis,	12		
id. de Monte Galhardo,	35		
id. de Dado,	16		
id. de Bezeliis,	18		
id. de Culturis,	26		
id. Sti Savini,	15		
id. Sti Orientii,	10		
id. Armeti,	8		
id. de Payrossio et de Cledis,	30		
id. de Sensaco et de Gavassielle,	18		
id. de Sorbets et de Lucsereno,	20		

Capellanus de Brus et de Bordossio,	10	}	solidos morlanorum.
id. de Nozeilles et la Char-			
mote,	12		
id. de Bahus Jussan et de			
Sarrasieto,	12		
id. de Genua et de Bereda,	30		
id. de Serra Gaston,	5		
id. de Corneto et de Buanis,	6		
id. de Basieno,	8		
id. de Villa,	25	}	
id. de Batz,	10		

ARCHIPRESBITERATUS SILOCENSIS

Abbas et capitulum Sti Geruntii,	100	}	solidos morlanorum.
Capellanus Sti Severi,	50		
id. d'Audinhono cum suis			
dependentiis,	50		
id. de Claro,	30		
id. d'Artiga bauda,	16		
id. de Mailies et de Larbey,	20		
id. de Toort,	8		
id. de Mota,	20		
id. de Mant,	20		
id. de Caunar,	20		
id. de Lagasteto,	12		
id. d'Aurisse et d'Aunesio,	14		
id. de Tolosa,	20		
id. d'Agesto malo,	4		
id. de Serralos,	15		
id. de Nerbis casteto,	35		
id. de Sto Albino,	20		
id. de Brocariis,	20		
id. de Sto-Cirico,	25		
id. de Brachio podio,	25		
id. de Casalissio,	25		
id. de Capra,	15		

Capellanus de Morganis,	20	}	solidos morlanorum.
id. de Litaco.	9		
id. de Capra,	15		
id. de Sto Geruntio,	20		
id. d'Aules,	30		
id. de Muris,	15		
id. de Duno,	8		
id. d'Eyres,	25		
id. de Sancta Columba,	40		
id. de Ove mortua,	25		
id. de Casali longo,	10		
id. de Sta Eulalia,	12		
id. de Souprossio,	35		

ARCHIPRESBITERATUS MONTIS MARCIANI

Capellanus Sti Medardi de Labreto,	50	}	solidos morlanorum.
id. de Brocariis,	50		
id. Sti Pantaleonis de Cam- pania,	50		
id. Sti Petri de Monte,	50		
id. Sti Aviti,	50		
id. Sti Petri de Molera,	50		
id. Sti Johannis de Huxaco,	50		
id. de Baussen,	50		
id. Sti Martini de Mazeroliis cum suis dependentiis,	50		
id. Sti Medardi de Gelos,	30		
id. de Cera et de Bert (Vert)	50		
id. de Sta Maria de Gailheres,	20		
id. Stæ Crucis de Rague,	20		
id. Sti Michaelis d'Arrialbo,	15		
id. Stæ Mariæ de Garreinh,	15		
id. Montis Marciani,	25		

ARCHIPRESBITERATUS RUPIS FORTIS

Capellanus Sti Petri de Julhaco,	50	
id. Sti Juliacini,	50	
id. de Gelu et de Pulchro videre cum suis de- pendentiis,	50	
id. Lutosæ Villæ,	50	
id. Sti Martini de Noeto,	50	
id. de Sarbesano,	50	
id. de Bausten et de Corpluc,	50	
id. de Mailheriis,	50	
id. de Lucbardosto,	50	
id. de Beliiis,	30	
id. de Caissen,	50	
id. de Rupe forti,	20	
id. d'Aruë et de Guinas,	40	
id. de Sengohor,	35	
id. de Lencoaco,	35	solidos morlanorum.
id. d'Aretgeon,	30	
id. de Luco alto,	25	
id. de Bergohossa,	35	
id. de Villa superna,	30	
id. d'Estigharda,	30	
id. de Arolha,	30	
id. de Sauboeriis,	30	
id. Sti Justini,	20	
id. de Vielota et de Buota (?)	25	
id. de Gonte Alto,	30	
id. d'Argelosa,	10	
id. de Sans,	15	
id. deu Geins,	20	
id. de Bargues,	20	
id. de Canen,	30	
id. de Malovicino,	15	

ARCHIPRESBITERATUS DE PLANO

Capellanus de Villanova,	50	
Archipresbiter de Plano,	40	
Capellanus deu Fist,	10	
id. de Sto Cirico,	35	
id. de Poyolis,	15	
id. de Boga,	20	
id. de Ricallo,	25	
id. de Baussieto,	15	
id. de Benqueto,	35	
id. de Britania,	15	
id. de Flaron cum suis de-		
pendentibus,	50	
id. de Bascons,	35	
id. d'Artassen,	15	
id. de Maurino et Castandeto,	35	
id. de Borderiis,	30	
id. de Caseriis,	50	
id. de Lussanheto,	15	solidos morlanorum.
id. de Furco,	15	
id. de Toyosa et de Bascau-		
des et de Garda de-		
pendentibus,	40	
id. de Gauba Jussan et de		
Sto Marco,	25	
id. de Anhoariis et Arthesio		
Gastone,	10	
id. de Perquirio,	20	
id. de Vineau et Lamiusans,	25	
id. de Fontanis,	25	
id. de Sto Genio,	30	
id. de Lobenchis et Benque-		
ret et Toyosa alba,	30	
id. de Rimblario,	10	
id. de Superfargiis,	20	

ARCHIPRESBITERATUS MALILEONIS

Archipresbiter de Maloleone,	50	
Capellanus de Silva pulcra, de Cu-		
cassario dependente,	23	
id. de Casteto,	15	
id. de Malo passu,	30	
id. de Stano,	40	
id. de Linariis,	50	
id. d'Aisiu et de Pinu,	30	
id. de Marquistallo,	20	
id. de Brustalleto,	15	
id. de Monteclaro et de Lup-		
nerio,	40	
id. de Villafranca,	40	
id. de Senthanno,	50	
id. de Monte acuto et de Gau-		
ba superna,	30	
id. de Monte Guillelmi,	20	
id. de Sto Stephano et de Hoil-		
heda et de Victrina,	30	
id. de Sto Victore et de Gos-		
sies dependente	30	
id. de Fraxino et de Sto		
Laurentio,	50	
id. de Laqui,	50	

solidos morlanorum.

Sequentur deveria quæ debent recipere Episcopi adurense ab ecclesiis quibuscumque et aliis personis (pro) deveriis decimalibus in archipresbiteratu de Teursano.

Item est sciendum quod pro procuratione decimali de *Codures* quam recipit capitulum Sti Geruntii, facit IV solidos et VI denarios morlanorum et mediam partem totius decimæ.

Item facit abbas sæcularis Sti Martini de Tort pro procuratione decimæ quinque solidos et quartam totius decimæ.

Item recipit episcopus pro procuratione decimæ de *Dado*, a priori Sti Oegidii IV solidos morlanorum et sex denarios et omnes decimas novalium.

Item facit ex alia parte dictus prior XV solidos morlanorum.

Item facit ex alia parte dictus prior pro decima de Montegalhardo XVIII solidos morlanorum et decimas novalium in dicta parochia.

Item facit dominus de *Podio* pro decima quam tenet duas libras de cera.

Item recipit episcopus omnes decimas de *Bolino*.

Item recipit episcopus pro procuratione decimali de Renuno VIII solidos morlanorum.

Item recipit episcopus pro procuratione decimæ de *Villa* XXX S. M.

Sti Orientii X. S. M.

d'Urgons XV. S. M.

et ultra quartam partem decimæ et quartam residui totius decimæ.

Item recipit episcopus pro procuratione decimæ de Serris, XX. S. M.

de Samadeto XXX. S. M.

d'Arbocava XV. S. M.

de Miramonte XXI. S. M.

in decima de Gabasvielle II. S. M.

Item facit præceptor de *Pecorada* pro procuratione decimali viginti solidos morlanorum.

Item facit præceptor d'Ordein in parochia de Bahus XXX solidos morlanorum et decimas novalium.

Item facit præceptor domus d'Ordainh pro quarta decimali de Bahus, de Molento, de Lucoperuso et decimam novalium quam aliarum terrarum carnalagiorum et vinorum et aliarum rerum XXI morlanos.

FACTVM de M. de Poyane.

Sequuntur deveria quæ debentur in archipresbiteratu Silocensi

Recipit episcopus pro procuratione decimali d'*Audinhon* quam percipiunt clavigeri ejusdem ecclesiæ XX solidos morlanos et arcentum et quartam partem totius decimæ.

Item recipit episcopus pro procuratione decimali de *Ponte Reginæ* de parte quam percipiunt clavigeri ejusdem ecclesiæ quinque solidos morlanorum et etiam partem totius decimæ.

Item facit abbas Sti Geruntii pro omnibus decimis quas tenet a domino episcopo adurensi xxij solidos morlanorum et habet episcopus in tota decima de *Ove mortua* mediam partem et plus in capitulo Sti Geruntii vj conguas frumenti, vj milii et vj avenæ.

Item recipit episcopus in decima ecclesiæ Sti Joanis d'Aules viij solidos, jv denarios morlanorum et quartam partem totius decimæ et arcentum comestionis et plus tres conguas frumenti, tres milii et tres avenæ.

Item recipit episcopus in decima Ecclesiæ Sti Petri de Brocaas viginti solidos morlanorum et arcentum et omnes decimas novalium et plus duas conguas frumenti, duas milii et duas avenæ.

Item clavigeri confratriæ de *Muris* iv solidos et vj denarios morlanorum et omnes decimas novalium et plus sex quartones frumenti, sex milii et sex avenæ.

Item recipit episcopus in decima ecclesiæ de *Larbey* pro procuratione xij solidos morlanorum et decimas omnium novalium et arcentum comestionis et duas conguas frumenti, duas milii et duas avenæ.

Item recipit episcopus pro procuratione decimæ de Sto Abbino xx solidos morlanorum et ultra hoc recipit deverium edestionis et decimas novalium.

Item recipit episcopus de decima deu Mus pro procuratione decimali IV solidos et VI denarios morlanorum et decimas novalium.

Item recipit episcopus totam decimam de Banos.

Item recipit quartam partem totius decimæ de Duno.

Item recipit episcopus in decima de Casalitio (?) arcentum.

Item recipit episcopus in decima de *Brachio Podio* arcentum.

Item in decima de *Casali longo* et de *Claro*, quum recipit dominus dicti loci arcentum.



Sequuntur procurationes feudales et decimales quas laici et fabricæ ecclesiarum faciunt annuatim Domino episcopo Adurensi in archipresbiteratu *Rupis fortis*.



Recipit episcopus a tenentiariis seu clavigeris ecclesiæ de Sarbesans pro decima XL solidos morlanorum et quartam partem cum media totius decimæ.

Item recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ Sti Martini de Noets pro decima XL solidos morlanorum et quartam partem totius decimæ.

Item recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ de Bausten pro decima decem solidos morlanorum et quartam partem totius decimæ.

Item recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ de *Lutosa villa* pro decima XL solidos morlanorum et tertiam partem totius decimæ.

Item recipit a clavigeris ecclesiæ d'Arrolhe pro decima XV solidos morlanorum.

Item recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ d'Argelose pro decima octo solidos morlanorum et quartam partem totius decimæ.

Item recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ de Sauboeriis pro decima XX solidos morlanorum et quartam partem totius decimæ.

Item recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ de Burgonsse pro decima xij solidos morlanorum et quartam partem totius decimæ.

Item recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ de Lugasauto pro decima sex solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ de Lencoaco pro decima xij solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item recipit episcopus a Geraldo Parochiano de *Lutosa villa* quinque solidos morlanorum pro feudo.

Item recipit in omnibus decimis de Bessalli quartam partem totius decimæ.

Item recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ de Bargis pro decima xij solidos morlanorum et quartam partem totius decimæ.

Item recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ de Geins pro decima decem solidos morlanorum et octavam partem totius decimæ.

Item recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ de *Lobannis* (Loubenx) pro decima viij solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ de Lucbardesio pro decima viij solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item recipit ab hæredibus quondam Ramundi de Biato pro decima de *Rupe forti* quam tenet in feudum V solidos morlanorum et quartam cum dimidia totius decimæ.

Item recipit episcopus a Domino de Malovicino pro decima d'Arrolhe, quam tenet in feudum vij solidos et vj denarios morlonorum et quartam cum dimidia totius decimæ.

Item recipit episcopus a Bajulio regio d'Arroilhe pro parte decimæ quam tenet in feudum vij solidos vj denarios morlanorum et quartam totius decimæ et ultra hoc totam aliam decimam præter illam quam recipit ecclesia.

Item recipit episcopus a domino de Porta pro decima de Baustens

quam tenet in feudum xxx solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item recipit episcopus a domino de Bartha pro decima de Saus quam tenet in feudum vij solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item recipit episcopus a præceptore de Sen pro decima de Malheriis quam tenet in feudum vij solidos et vi denarios morlanorum et quartam totius decimæ.

Item recipit episcopus a domino de Campeto pro decima de Beliiis, quam tenet in feudum vij solidos et vi denarios morlanorum et quartam totius decimæ.

Item episcopus a præceptore de Bessallo pro decima de Beliiis quam tenet in feudum xv solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item recipit episcopus totam decimam in parochia d'Aruë.

Item recipit episcopus a priore de Gavarreto pro decima d'Estigarda quam tenet in feudum v solidos morlanorum, et quartam partem totius decimæ.

Item recipit episcopus a domino de Malovicino pro decima de Corpluc quam tenet in feudum viij solidos et vj denarios morlanorum et quartam partem totius decimæ.

Item recipit episcopus a Philippo de Porta pro decimis quas tenet xxx solidos morlanorum et quartam in dictis decimis.

Item recipit episcopus in decima domini de Sengor xv solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item recipit episcopus totam decimam in parochia de *Pulchro videre*.

Item recipit episcopus quartam decimæ quam percipit capellanus de *Gelu*.

Item recipit a præceptore hospitalis de Sorporariis pro decimis quas tenet à Lugaudet L solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item recipit a præceptore de Corbino pro decima de Sto Justino et pro quarta de *Gontaldo* xv solidos morlanorum et in dicta decima de Sto Justino medietatem totius decimæ excepta quarta parte.

Item recipit in decima de *Gonte alto* medietatem totius decimæ.

Sequuntur procuraciones feudales et decimales quas debent laici et fabricæ ecclesiarum et faciunt annuatim domino episcopo adurense in Archipresbiteratu Malileonis.

Recipit episcopus in Bastida Armaniaci mediam partem decimarum omnium et quartam partem alterius mediæ.

Item a clavigeris ecclesiæ de Gossies pro decima quam tenet X solidos morlanorum.

Item a clavigeris ecclesiæ de Sto Stephano pro decima quam tenet decem solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item a clavigeris de Sto Candido pro decima xij solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item a clavigeris ecclesiæ de Brustalheto pro decima quinque solidos morlanorum et medietatem decimæ.

Item a clavigeris ecclesiæ de Monteacuto pro quarta parte decimæ duas libras ceræ et tres partes totius decimæ.

Item a Domino de Laremher pro decima quam tenet duas libras ceræ et medietatem totius decimæ.

Item a Senhorono de Barta pro decima de Sto Victore vij solidos et vi denarios morlanorum et quartam totius decimæ Sancti Victoris.

Item a Petro de Lavardaco pro decima de *Lenveter* xx solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item a domino de Bresquidivo pro decima de Sto Victore xv solidos morlanorum.

Item a Carbonello d'Argelose pro decima de Sto Stephano v solidos morlanorum.

Item a clavigeris de Stanno pro decima xx solidos morlanorum et medietatem totius decimæ.

Item a domino de Sto Candido pro decimis de Sto Candido et de Monte Guillelmi quas tenet decem solidos morlanorum.

Item ab abbatissa de Victrinis pro decimis quas tenet XL solidos morlanorum et quartam decimæ.

Item a Vitali Amanævo de Bedeissano pro decimis quas tenet XXXV solidos morlanorum et quintam decimæ de Maloleone quia dividitur in duodecim partes.

Item a clavigeris de Malopassu pro decima viij solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item recipit totam decimam in parochia de Linariis.

Item recipit medietatem decimæ in parochiis de Monteclaro et de Lopnerio.

Item recipit totam decimam in parochia de Marquestallo.

Item recipit in parochia de Foilheda totam decimam.

Sequuntur procurationes feudales et decimales quas laici et fabricæ ecclesiarum faciunt annuatim Domino episcopo Adurensi in Archipresbiteratu de Plano.

Recipit episcopus a clavigeris ecclesiæ de Sto Genio pro decima decem solidos morlanorum et duas partes totius decimæ.

Item a clavigeris de Sto Marco pro decima xij solidos morlanorum et quartam decimæ.

Item recipit totam decimam in parochia d'Eyres.

Item a Bernardo de Revinhano pro decima de Lussono xxx solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item a priore de Perquirio pro decimis quas tenet xxx solidos morlanorum.

Item recipit totam decimam in paroquia de Correges.

Item a clavigeris ecclesiæ de Bascono pro decima xx solidos morlanorum et quartam totius decimæ.

Item a præceptore de Golonino pro decima de Flarono, de Granata et de Sto Mauritio xx solidos morlanorum et mediam partem totius decimæ.

Item a Guillelmo Bernardo Berri pro decima quam tenet, quinque solidos morlanorum et quartam decimæ.

Item a Domino de Toyosa pro decimis de Monte-Guillelmi et de Sta Fide de Caucabanne et de Saumonte xvij solidos morlanorum et quartam exceptâ Montis Guillelmi decima.

Item a Domino (.....) pro decima quam tenet decem solidos morlanorum et medietatem totius decimæ.

Item a Lubato de Broquera pro decima de Sto Cyrico XXX^a solidos morlanorum, et sunt xvj partes de dicta decima, de quibus recipit episcopus vij partes et dictus Lubatus ix partes.

Item a Domino de Stanno pro decima de Villanova unum arcentum annuatim (et uniarapar chortecavum albarum ?) in commutatione cujuslibet episcopi et quartam totius decimæ.

Item a Domino de Vinealdi pro decima quam tenet XV solidos morlanorum.

Item recipit totam decimam in parochia de Fontanis, de Lobenthii, de Broquera et de Toyosa.

Item recipit a Domino d'Arrimberio pro decima quam tenet quinque solidos morlanorum et quartam partem totius decimæ.

Hæc sunt deveria annua in Archipresbiteratu Montis-Marsani ratione decimarum.

Arnaldus Raimandi et Geraldus de Calen pro decima de Bert XXX^{ta} solidos morlanorum.

Geraldus de Sere et ejus hæredes pro decima de Cere xij solidos morlanorum.

Joannes de Besauduno pro decima Sti Medardi de Bausen X solidos morlanorum.

Grangerius de Lhuy pro decima de Lhuy et de Ronsaco XV solidos morlanorum.

IN ARCHIPRESBITERATU DE PLANO

Præceptor de Vinsos pro decima d'Ones, de Serino et de (.....) debet mediam concham frumenti, unam conquam siliginis, unam conquam milii annuatim.

Item Philippus de Sto Joanne pro decima quam recipit in parochia de Benqueto debet unam conquam frumenti et mediam conquam milii.

Item recipit a parochia de Bausten totam decimam.

Item recipit a parochia de Britania.

Item recipit totam decimam de Plano.

Item quartam decimæ Sti Medardi de Meinhos.

Item recipit in parochia de Benqueto.

Item recipit quartam decimæ de Boga.

Item recipit quartam decimæ de Arricallo.

ÉPILOGUE ⁽¹⁾

Mgr de Gaujac dont la mémoire sera toujours en vénération, disent les archives d'Aire, et qui fut l'homme de Dieu et le père des prêtres, ajoutent les archives d'Urgons, mourut à Aire le 18 novembre 1757. Ses biens patrimoniaux de Languedoc passèrent à M. Henri de Bermon, marquis de Puisserguier et à son frère Jean-Auguste de Bermon, tandis que sa houlette pastorale fut réservée à Mgr *Playcourt de Raigecourt*.

Le nouveau prélat était né à Nancy, en 1708. Il avait le titre de chanoine de Liège et d'abbé commandataire de St-Pierre-aux-Mont-lès-Chalons, lorsqu'il fut promu à l'évêché d'Aire. Mgr de Raigecourt prit possession par son procureur, Armand de Lalane, le 6 mai 1758 et mourut le 27 octobre 1783, après avoir gouverné l'église d'Aire pendant vingt-cinq ans. Jamais il ne s'éloigna de son troupeau durant ce long pontificat. Et la raison qu'en donnent les historiens, c'est que la cour de France, offensée de quelques vérités qu'il fit monter jusqu'au trône obtint son éloignement. Le Prélat fut envoyé, pour ce motif, à l'extrémité du royaume, avec défense de sortir de son diocèse d'Aire. (2)

En 1780, Mgr de Raigecourt demanda et obtint pour coadjuteur, Sébastien-Charles-Philibert-Roger de Cahuzac de Caux (3) qu'il sacra de

(1) La liste des Pontifes qui se sont succédé sur le siège d'Aire serait incomplète, si nous n'ajoutions à notre nomenclature trois noms qui nous ont échappé et que le D^r Sourbets a signalés dans le *Bulletin de la Société de Borda*. (1885, p. 205.)

Ce sont : 1^o *Palladius*. — Cet évêque assista à un concile de Paris, tenu en 615. « Ex civitate Vico-Julio Palladius episcopus » disent les actes de cette assemblée mentionnée dans le *Recueil des travaux de la Société d'Agriculture, sciences et arts d'Agen*. (1883, p. 21.)

2^o *Ursus*. — Il figura dans un concile de Bordeaux tenu en 613. Les actes du concile imprimés dans l'*Histoire générale du Languedoc* (édition Privat, T. II, preuves, col. 42) le signalent en ces termes : « Ursus Vico-Julienensis urbis episcopus. »

3^o *Usk*. — Le nom de ce prélat de l'ordre de St-Dominique se trouve dans le *Bullarium ordinis fratrum Prædicatorum* T. II, fol. 462. « Anno 1390 F. Mauritius Usk, episcopus adurenensis, in Vasconia, sub archiepiscopo ausciensi. »

Nous serions heureux que de nouvelles découvertes vissent combler les lacunes qu'on rencontre encore dans le Tableau des évêques d'Aire.

(2) V. Monlezun, *Hist. de la Gascogne*, T. VI, p. 537.

(3) Il était né dans le château de Caux (Aude) vers la fin de 1745. — *Hist. de Gascogne*, T. VI, p. 537.

ses mains le 8 octobre de la même année, sous le titre d'évêque d'Assur, ancienne ville d'Afrique. Peu de mois après, celui-ci devint abbé de N. D. d'Arles et prit définitivement le gouvernement du diocèse d'Aire, en 1783, après la mort de Mgr de Raigecourt.

Mgr de Cahuzac de Caux, homme d'une mâle énergie et d'un courage apostolique, arrivait dans des circonstances bien critiques pour l'Eglise. La Révolution grondait déjà, terrible et menaçante ; elle allait emporter le siège d'Aire et briser le bâton pastoral de son évêque. Du moins trouvera-t-elle dans le diocèse un clergé modèle qui saura préférer l'exil et la mort à la honte de l'apostasie et du parjure. Ce n'est pas étonnant : il avait été formé aux grandes vertus ecclésiastiques par une longue suite de maîtres éminents qui le préservèrent de toute erreur dans la foi, et le rendirent insensible aux fureurs de la tempête des dernières années du XVIII^e siècle.

On connaît les événements de juin et de juillet 1789, la prise de la Bastille, les scènes sanglantes de Paris et le reste. Certains diocèses de France, celui de Dax, en particulier, votèrent des Adresses de remerciements à l'Assemblée nationale « pour sa sagesse, son courage qui étaient le présage heureux de la réparation de l'Etat dont elle s'occupait. »

Plus circonspect et plus perspicace, le clergé d'Aire garda le silence. L'évêque se contenta d'élever la voix pour déclarer nuls tous les décrets de l'Assemblée qui blessaient les droits de l'Eglise.

Les événements ne tardèrent pas à se précipiter. Le 29 octobre 1789, l'Assemblée nationale supprima les vœux de religion dans les monastères d'hommes et de femmes, d'un bout à l'autre de la France. Trois jours après, les biens du clergé tombent au pouvoir de la Nation, à la charge par elle « de pourvoir à la subsistance des ministres et des pauvres et à l'entretien du culte. »

Déjà, dès la fin du mois de septembre, le *Comité de Constitution* avait proposé de diviser la France en départements. C'est ce qui eut lieu eu vertu de la loi du 12 juillet 1790 ou de la *Constitution civile du clergé*.

L'article premier de cette constitution était ainsi conçu : CHAQUE DÉPARTEMENT FORMERA UN DIOCÈSE.

C'en était fait de l'antique division de la France en diocèses, établis, pour la plupart, dans les cités gauloises de l'empire romain. Le département des Landes principalement formé des diocèses d'Aire et de Dax

comprenait quatre districts : Mont-de-Marsan, Tartas, Dax et St-Sever subdivisés en cantons.

Pour ne pas briser entièrement les rapports sociaux que les antiques divisions, par évêchés et archiprêtres avaient créés entre les peuples de la France en général et des Landes, en particulier, l'Assemblée nationale suivit avec soin les anciennes limites ecclésiastiques.

Il y eut dans le diocèse des Landes, comme nous l'avons dit, quatre districts, composés chacun d'un certain nombre de cantons, dont voici les noms :

1° DISTRICT DE MONT-DE-MARSAN : 6 cantons, savoir : Villeneuve, Roquefort, St-Justin, Gabarret, Bascons, Mont-de-Marsan.

2° DISTRICT DE TARTAS : 6 cantons : Poyanne, Sabres, Arjuzanx, Pissos, Parentis, Tartas.

3° DISTRICT DE DAX : 6 cantons : Vert-Rameau ou Castets, Peyrehorade, Pouillon, St-Espirit, Montfort, Dax.

4° DISTRICT DE SAINT-SEVER : 7 cantons : Grenade, Aire, Geaune, Hagetmau, Amou, Mugron, St-Sever.

Les paroisses appelées à la formation du nouveau diocèse ou département des Landes furent prises surtout dans les anciens diocèses d'Aire et de Dax. Le premier fournit toutes les paroisses énumérées dans le *Pouillé*, à l'exception d'un petit nombre de celles de l'archiprêtre de Mauléon, dans le Bas Armagnac, qui firent partie du Gers. C'étaient : Bressaut, Castets, Cucassé, Estang, Feillède, Lannemaignan, La Rée, Lias, Marquestau, Mauléon, Maupas, Moncla, Monguillem, Le Pin, St-Barthélemy, St-Canne, St-Etienne, St-Marcel, St-Pierre de Broustaillet, Soubère, Toujouse. Le second, composé de dix-sept archiprêtres, passa presque tout entier dans la nouvelle circonscription. Les archiprêtres de Salies, d'Orthez, de Jutsaï, de Mixe et d'Ostabat furent seuls exceptés.

Le Born, comprenant l'archiprêtre de Parentis, fournit Aureilhan, Bias, Biscarrosse, Gastes, Mézos, Mimizan, Parentis, Pontenx, Saint-Julien, Ste-Eulalie, St-Paul, Sanguinet, Vignac.

Le diocèse de Bazas donna Biganon, Luxey et Callen, Maillas, Mano, Moustey, Pissos, Saugnac-et-Muret, Argelouse, annexe de Belhade ; celui d'Auch céda Arx et Baudignan, Bouau et Moras, Escalans, Estampon et Losse, Gabarret, Herré, Lubbon, Lussole et Mura et Sarran, Rimbez, St-Cricq-Laballe, Baudiets, Grauloux, St-Johannet, Ste-Meille, St-Martin, Vielle, en Gabardan, St-Agnet et Sarron dans l'archiprêtre de Nogaro. Le diocèse de Lescar fournit, enfin, Argelos, Bassercles et

Domenjun, Beyries, Castaignos, Peyre, Philondenx, Poudenx et Castelner. (*V. les diocèses d'Aire et de Dax ou le département des Landes*, par M. l'Abbé Légié, T. I p. 30 et suivantes.)

La Constitution civile du Clergé était à la fois, sur plusieurs points, hérétique et schismatique. Après avoir lutté quelques jours, le roi finit par signer, le 24 août ce fatal document qui ravissait à Aire le chapitre, l'évêché, le collège et le séminaire. M. Valette, commandant de la Gardé Nationale, à Mont-de-Marsan, fit d'inutiles efforts pour maintenir à Aire l'évêché constitutionnel. (31 juillet 1790).

L'heure des grandes persécutions ne tarda pas à sonner. Ordre fut donné partout aux ecclésiastiques de prêter serment de fidélité à la *Constitution civile du Clergé*. Le délai fixé pour cette apostasie expirait le 4 janvier 1791, à une heure du matin.

L'épiscopat français composé de 135 évêques n'eut que quatre renégats.

L'évêque d'Aire, Mgr de Caux, appelé à Mont-de-Marsan pour satisfaire à la loi hérétique du serment se rendit au chef-lieu du département, mais rien ne fut capable d'ébranler sa conscience. Il revint à Aire, après avoir donné à ses prêtres l'exemple de la résistance. Mgr de Laneuville, évêque de Dax, imita son collègue et mérita ainsi l'honneur d'être expulsé de son palais. L'évêque d'Aire ne fut chassé du sien que le 2 mars 1791. Il se réfugia dans son séminaire du Mas.

Pendant ce temps, Talleyrand consacrait, à Paris, des évêques *constitutionnels* qu'on destinait aux nouveaux diocèses.

Saurine (1) d'abord vicaire à la cathédrale d'Oloron et plus tard *interdit* pour inconduite par son évêque, Mgr Revel, fut du nombre de ces *intrus*. Les Etats particuliers de Béarn l'avaient envoyé comme député aux Etats-Généraux où il se fit remarquer par son assiduité au club des Jacobins. Sa haine farouche contre l'Eglise alla si loin, qu'il mérita de voir son nom et son portrait accolés à ceux de Lafayette et de Bailly.

Saurine fut sacré le 5 mars, à Paris, pour occuper le siège constitutionnel des Landes encore soumises à la houlette vigilante de NN. SS. de Laneuville et Roger de Caux qui ne cessaient de soutenir le zèle du clergé fidèle par leurs paroles, leurs écrits et leurs actes.

Mgr de Caux, retiré dans son séminaire du Mas fit, à la fin de mars

(1) Il était né le 10 mai 1733 à St-Pierre d'Eyssus, diocèse d'Oloron. Son père était instituteur dans cette paroisse.

1791, une ordination qui mit en fureur le Directoire du département auquel il tenait tête hardiment, sans s'effrayer de ses menaces.

Saurine, parut bientôt dans le département. Souvent hué par la foule sur son passage, il reçut à Dax un accueil officiel très bruyant. *L'entrée soldatesque* de l'intrus dans sa ville épiscopale, eut lieu le 10 avril 1791.

Mgr de Laneuville dut fuir devant le faux pasteur contre lequel Mgr de Caux lança l'*interdit*, le 30 avril, avant de prendre le chemin de l'exil.

Les deux prélats d'Aire et de Dax se rencontrèrent à Bayonne, d'où ils passèrent en Espagne.

Maître du terrain, Saurine traite le diocèse en pays conquis. Les séminaires des anciens diocèses cessent d'exister ; les prêtres fidèles deviennent l'objet de vexations sans nombre et se voient remplacés par des prêtres constitutionnels.

Les élections prescrites par la *Constitution civile du clergé* amenèrent à la tête des paroisses la lie du sanctuaire et les rebuts du cloître. C'étaient, d'ordinaire, pour ne pas dire toujours, des hommes en rupture de vœux ecclésiastiques et monastiques, contraints de s'appuyer sur le glaive de la loi pour imposer aux peuples les fonctions de leur ministère. On ne voulait pas, dans les campagnes, de ces pasteurs soutenus par la police brutale et devenus les directeurs des consciences par le vote inconscient ou forcé des assemblées électorales de district. Malgré des appels incessants, l'évêque constitutionnel ne parvenait pas cependant à combler tous les vides. Il recourut à ses anciens compagnons de club, à Paris : tous refusèrent d'entendre sa voix, il leur fallait des villes !...

Tournant ses regards du côté des Pyrénées, Saurine découvrit d'abondantes recrues dans l'ancien diocèse de Comminge, annexé à Tarbes, aussi bien que dans la Bigorre.

Des prêtres chancelants dans la foi et fatigués par là même de la vie pauvre et obscure du fond de la montagne, se laissèrent séduire par l'appât d'une existence plus facile. Ils vinrent donc chercher dans le diocèse des Landes des aises, un confortable vainement attendus jusque-là.

Saurine fait ensuite une nouvelle battue de vocations constitutionnelles pour les prochaines ordinations et la création de son prétendu séminaire diocésain. Les Hautes-Pyrénées lui donnent encore quelques sujets et le Béarn lui apporte son contingent.

Le Séminaire constitutionnel de Dax put s'ouvrir le 1^{er} nov. 1791.

Les efforts de l'évêque intrus furent souvent frappés d'impuissance

par la vigilance active des pasteurs légitimes d'Aire et de Dax qui, du fond de leur retraite en Espagne, savaient entretenir le feu sacré dans les âmes fidèles. Leurs lettres circulaires arrivaient à toutes les paroisses, malgré les violences des limiers de la Révolution.

Cependant, l'*Assemblée Nationale* avait succédé à la *Constituante*. Dominée par la démagogie, elle vote la peine de déportation contre tous les prêtres réfractaires à la loi du serment qui se hâtent de quitter leurs églises, sauf à y retourner secrètement en foule pour l'administration clandestine des sacrements.

Nous sommes à l'époque des massacres de septembre à Paris. Tous les chemins d'Espagne se couvrent rapidement de confesseurs de la foi.

Le diocèse de Dax eut 78 prêtres jureurs; on n'en compta que dix dans le diocèse d'Aire. Les autres assermentés des Landes appartenaient à des diocèses étrangers.

En dépit de ses efforts, Saurine ne parvenait pas à remplir les vides laissés dans les paroisses par la fuite des prêtres légitimes. De nouvelles recrues de sujets tarés lui vinrent à la fin de 1792, des Basses et des Hautes-Pyrénées. Mais le peuple fuyait ces intrus : les menaces seules étaient capables de le conduire dans les églises livrées à l'abomination de la désolation. Que de pages tristement émouvantes contient sur ce lamentable sujet l'ouvrage intéressant de M. l'abbé Légé, *les Diocèses d'Aire et de Dax sous la Révolution!*

Quel diocèse que celui de Saurine! Au commencement de 1793, il devient le théâtre de la plus affreuse persécution contre les prêtres légitimes : Directoire, gendarmerie, municipalités, tout se met en marche contre les *criminels* cachés dans des maisons amies; il faut en purger le département.

Paris décapitait pendant ce temps le saint roi martyr. Il faut le dire à la louange de l'évêque de Dax, Saurine fut le seul député des Landes qui, ne voulant pas voter la mort de l'innocent, réclama l'appel au peuple dans l'espoir de le sauver. On lui sait gré de cet acte de courage.

Pendant que Saurine surveillait, de Paris, son diocèse, le séminaire de Dax péniblement soutenu par les maigres subventions de l'Etat et du département, tombait d'inanition. Il succomba l'année même de sa création sous le poids de la misère et du mépris public. (1793) Il se composait exclusivement de chantres de village, d'instituteurs de troisième ou quatrième ordre à peine capables d'épeler le latin!... La

plupart des prêtres constitutionnels employés dans les paroisses ne dépassaient guère ce niveau intellectuel et leur niveau moral était peut-être moindre. Beaucoup parmi eux, qui n'avaient du prêtre que l'habit profané, profitèrent des désordres de 1793 pour se marier et briser les derniers liens de pudeur qui les retenaient dans le sanctuaire souillé.

La *Convention*, en proclamant la *Liberté des cultes* permit à un grand nombre de ces faux pasteurs de *se déprêtriser*, suivant une locution barbare de l'époque et de livrer leurs *Lettres d'Ordre*, aux pouvoirs sacrilèges qui les réclamaient.

Les prêtres fidèles, au contraire, montaient la tête haute les degrés de l'échafaud (1) ou s'en allaient, joyeux, mourir sur les pontons (2).

Nous passons rapidement sur les événements qui suivirent ces dates sanglantes pour arriver au CONCORDAT.

Malgré la bruyante agitation des prélats constitutionnels conduits par Lecoz et Saurine, évêque d'Oloron depuis 1800, Bonaparte poursuivait ses négociations avec Rome dans le dessein de rétablir partout la hiérarchie ecclésiastique et d'assurer le libre exercice de la religion catholique. Les bases du *Concordat* de 1801 frappèrent à mort l'église constitutionnelle, mais hélas ! cet accord fit éclore la *Petite Eglise* schismatique.

Comme nous l'avons déjà dit, 131 évêques français préférèrent l'exil au déshonneur de l'apostasie, en 1792. Quatre-vingt-un de ces Prélats vivaient encore en 1801. Mgr de Caux, évêque d'Aire, tour à tour fugitif à travers l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et l'Allemagne, était de ce nombre avec Mgr de Laneuville, évêque de Dax, qui s'était fixé à Haro, en Espagne, pendant la tourmente révolutionnaire. Le Pape ayant demandé leur démission à tous les évêques orthodoxes de France, quarante-cinq, parmi lesquels se trouve Mgr de Laneuville, la donnèrent sans condition. Mgr de Caux, évêque d'Aire, eut le malheur de s'inscrire parmi les trente-six prélats qui osèrent contester au Souverain-Pontife le droit de prendre ces mesures pour le bien de l'Eglise.

Une pareille défection, toujours blâmable, inspire surtout un pénible sentiment de tristesse lorsqu'on a la douleur de la constater dans l'âme si vaillante de confesseurs héroïques de la Foi.

(1) Dans le diocèse des Landes, MM. Cabiro, de Nautery, de Damborgez, de Dubayle, de Labée, de Lannelongue, furent guillotins pendant la *Terreur*.

(2) L'abbé Lalanne, d'Aire, déporté à la Rochelle, parlait souvent à son retour, de 864 prêtres de divers diocèses qu'il avait vu mourir à ses côtés sur les pontons.

L'ancien archevêque d'Auch, Mgr de La Tour du Pin, fut nommé à Dax dont le titulaire constitutionnel devenu évêque d'Oloron depuis 1800 fut transféré à Strasbourg en 1802 par la faveur de Fouché. L'archevêque d'Auch refusa Dax pour accepter le diocèse de Troyes avec le titre d'archevêque-évêque.

Mgr de Laneuville, appelé au gouvernement de l'église de Poitiers, repoussa toute proposition de cette espèce et mourut à Cenon, près de Bordeaux, le 27 octobre 1805.

Par le concordat de 1802, le département des Landes cesse, pendant quelques années, d'être le siège d'un évêché et rentre dans la juridiction de l'évêché de Bayonne donné par Napoléon à un simple curé de village, M. Loison, né à Montaubé, dans la Meuse, le 21 février 1744.

Mgr Loison fut sacré à Paris le 14 novembre 1802 et parut au mois de décembre suivant dans son vaste diocèse composé de trois départements : les Basses-Pyrénées, les Landes et les Hautes-Pyrénées.

Les lois de l'an IV et de l'an X avaient modifié la distribution des Landes en quatre districts. Ce département ne se composa plus que de trois arrondissements comprenant 27 cantons que nous allons indiquer, parce que cette nouvelle division sera bientôt celle du diocèse d'Aire définitivement rétabli.

LISTE DES CANTONS DES TROIS ARRONDISSEMENTS DES LANDES

1^o ARRONDISSEMENT DE MONT-DE-MARSAN : 12 cantons : 1^o Mont-de-Marsan ; 2^o Grenade ; 3^o Villeneuve ; 4^o Gabarret ; 5^o Roquefort ; 6^o Labrit ; 7^o Sore ; 8^o Sabres ; 9^o Pissos ; 10^o Parentis ; 11^o Mimizan ; 12^o Arjuzan.

2^o ARRONDISSEMENT DE ST-SEVER : 7 cantons : 1^o St-Sever ; 2^o Aire ; 3^o Geaune ; 4^o Hagetmau ; 5^o Amou ; 6^o Mugron ; 7^o Tartas.

ARRONDISSEMENT DE DAX : 8 cantons : 1^o Dax ; 2^o Montfort ; 3^o Pouillon ; 4^o Peyrehorade ; 5^o St-Esprit ; 6^o St-Vincent ; 7^o Soustons ; 8^o Castets.

Le Concordat de 1801 supprimait plusieurs évêchés de la Province ecclésiastique d'Auch pour ne laisser subsister que celui de Bayonne. Auch fut annexé au diocèse d'Agen.

Cependant, Rome n'avait pas perdu l'espoir de rétablir un certain nombre de sièges. Sous la Restauration, le Pape réussit à rendre au Gers son archevêque d'Auch, à Tarbes son siège épiscopal et son évêque au département des Landes.

Mgr de Caux vivait encore à l'époque de ces négociations. Ce fut

heureux pour Aire, car autrement cette ville eût peut-être à tout jamais perdu son titre d'évêché. Longtemps obstiné dans sa résistance au St-Siège, Mgr de Caux finit par se montrer plus docile en 1817, époque où les cours de Rome et de France décidaient le maintien d'un évêché dans chaque département. Il fit savoir au roi qu'il consentait à faire sa soumission à Rome et à donner sa démission tant de fois refusée, si le siège épiscopal des Landes était maintenu à Aire, ville que le Prélat aimait toujours. Louis XVIII s'empessa d'accepter et l'évêché d'Aire fut aussitôt offert à deux sujets qui n'en prirent pas possession et passèrent, le premier, Bigex, à Chambéry, le second, Dubois, à Dijon.

Néanmoins, Aire ne recouvra définitivement son évêque qu'en l'année 1823. Le premier titulaire fut Mgr LE PAPE DE TREVERN, homme d'un caractère énergique et animé d'un dévouement sans bornes pour ses prêtres. Il passa quatre ans à peine à Aire puisqu'il fut transféré, en 1827, à Strasbourg où il est mort en 1842. Ce qui valut à ce Prélat l'honneur de monter sur un siège beaucoup plus élevé, ce fut surtout sa *Discussion amicale avec les Protestants*. Le succès de cet ouvrage avait porté son nom aux extrémités de l'Europe.

L'année de la mort de Mgr de Trévern fut aussi celle du décès de son successeur à Aire, Mgr DOMINIQUE-MARIE SAVY, né à Toulouse le 8 mai 1771 et sacré évêque d'Aire le 8 juillet 1827.

Plein d'humilité et de défiance de soi-même, Mgr Savy dit à l'évêque d'Hermopolis, ministre des affaires ecclésiastiques, qui lui annonçait sa nomination au siège d'Aire : « Monseigneur, je ne remercie pas Votre Excellence de m'avoir fait évêque, c'est contre mon gré. Mais, condamné à gouverner un diocèse, je vous remercie de m'avoir confié celui d'Aire. » Les infirmités le visitèrent de bonne heure. Aussi, voulut-il en 1839, se donner un coadjuteur avec future succession.

Louis-Philippe accepta le choix qu'il avait fait lui-même de M. Lannéluc, son compatriote et son successeur dans ses divers emplois à l'archevêché de Toulouse. Le jour du sacre de son coadjuteur, le 15 septembre 1839, dit M. Sébie dans une notice qu'il a consacrée au saint Prélat, Mgr Savy, à l'insu de ses plus familiers traça de la main gauche et en double sa démission d'évêque qu'il adressa directement au roi et au Souverain-Pontife.

Mgr Lannéluc, institué évêque d'Agathopolis *in partibus*, était arrivé à Aire le 28 septembre 1839. Son installation eut lieu le lendemain, jour de la fête de St-Michel. Trois mois plus tard il devenait seul titulaire du

diocèse d'Aire dont il prit possession le 29 décembre 1839. Grégoire XVI et Louis-Philippe avaient accueilli la demande de son vénérable prédécesseur qui rendit sa belle âme à Dieu, dans la nuit du 13 au 14 décembre 1842.

La vertu dominante de Mgr Savy était l'humilité poussée jusqu'à l'excès, serait-on tenté de dire, quand on songe qu'elle le détermina à brûler de ses mains plusieurs de ses œuvres que la postérité eût certainement admirées.

Le pontificat de Mgr Savy valut au diocèse d'Aire plusieurs importantes créations. Une société de missionnaires naquit de son inspiration, les conférences ecclésiastiques furent rétablies par ses soins, l'enseignement secondaire vit son niveau s'élever dans les collèges diocésains et surtout au Petit-Séminaire d'Aire. On enseigna la philosophie et la théologie avec plus d'ampleur dans le Grand Séminaire de Dax qui s'enrichit aussi d'un cours d'éloquence sacrée et d'histoire ecclésiastique. Les couvents se multiplièrent sous la main bénissante et féconde du saint Pontife dont une des œuvres les plus utiles fut le corps des statuts du diocèse où se trouve admirablement condensé tout ce que les meilleurs ouvrages de ce genre peuvent contenir.

Le successeur de Mgr Savy, Mgr Lanneluc (Adolphe) gouverna le diocèse d'Aire avec éclat pendant seize années environ. Il a laissé des souvenirs précieux qui le placent au rang des meilleurs administrateurs. C'est lui qui dota la ville d'Aire de son magnifique Grand Séminaire ; mais il mourut à Paris, le 30 juin 1856, sans avoir eu la joie de couronner son œuvre.

Il fut remplacé sur son siège par Mgr PROSPER HIRABOURE, originaire de Bayonne, qui ne fit que passer à Aire. Victime d'un horrible accident, dans la paroisse de Gamarde, durant une tournée pastorale, Mgr Hiraboure mourut dans cette localité en 1859. Tout le monde avait pu apprécier en lui les ressources infinies de sa douceur, de sa piété, de son éloquence et de son zèle apostolique, dit M. Sébie dans sa *Notice biographique sur Mgr Savy*.

La houlette de Mgr Hiraboure passa à Mgr LOUIS-MARIE EPIVENT, né à Pordic, en 1805, qui fut élevé à l'épiscopat en 1859 et prit possession du siège d'Aire peu de temps après. Les fortes et sérieuses études de sa jeunesse rehaussées par une piété ardente lui donnèrent de bonne heure un immense prestige sur les esprits et sur les cœurs. On peut dire sans exagération que Mgr Epivent, devenu évêque d'Aire, fut l'une des gloires de l'épiscopat français.

Dans ses écrits, toujours fortement trempés et tracés avec une mâle énergie, il se montre tour à tour orateur, poète, théologien et apôtre. Chez lui, a-t-on dit, l'écrivain est doublé de l'athlète chrétien.

Les grandes publications religieuses se plurent bien des fois à reproduire ses divers mandements considérés comme des chefs d'œuvre du genre. Qui n'a lu ses admirables circulaires sur l'Eglise, sur les prérogatives du Pontife romain, sur les erreurs contemporaines ?

L'évêque d'Aire était tout d'une pièce. Il haïssait l'iniquité, disait Mgr de Langalerie dans son oraison funèbre, mais avec ces tempéraments, cette indulgence envers les personnes, que proclame la loi de l'Evangile.

Plein d'entrain et de joyeuse amabilité, le vaillant évêque faisait les délices de tous ceux qui l'approchaient. On lui a reproché un peu d'exubérance dans ses gestes et sa parole, ajoute l'archevêque d'Auch, mais comme tout cela était racheté, par ses grandes qualités et ses rares vertus ! Son magnifique mandement : *La France d'aujourd'hui et la France d'autrefois* fut comme le chant du cygne du grand évêque, mort à Aire, le 22 juillet 1876, après de longues et cruelles souffrances. Ses obsèques furent un véritable triomphe à Aire comme à N.-D. de Buglose où il avait choisi sa sépulture. Plusieurs évêques, une foule immense de fidèles l'accompagnèrent à sa dernière demeure et Mgr de Langalerie rendit hommage à sa mémoire du haut de la chaire d'Aire et sur le bord de la tombe de Buglose.

« Une de vos premières préoccupations, dit l'archevêque d'Auch, en s'adressant au clergé et à l'auditoire qui l'entouraient, pendant ces premiers jours, sera de prier Dieu de donner à Mgr Epivent, un digne successeur. »

Ses vœux furent entendus du Ciel lui-même. Trois mois s'étaient à peine écoulés que le veuvage de l'Eglise d'Aire et de Dax cessait par la préconisation de Mgr Victor-Jean-Baptiste-Paulin Delannoy, transféré de St-Denis au siège d'Aire, par décret du 10 octobre 1875.

Il ne nous est point permis de juger l'éminent Prélat en qui se trouvent réunis les mérites et les vertus de ses vénérables et saints prédécesseurs. Mieux qu'aucun de ces derniers, Mgr Delannoy a mérité le titre *d'Evêque d'Aire et de Ste Quitterie*. C'est à son zèle infatigable qu'on doit le rétablissement solennel du Pèlerinage de la Sainte Aturine. On n'a pas oublié les fêtes religieuses d'Aire du 20 juillet 1885.

Et maintenant, dirons-nous en finissant, fasse Dieu que ces lignes consacrées au diocèse d'Aire inspirent à une main moins inhabile le courage d'entreprendre une œuvre plus grande et plus durable sur l'histoire d'un pays si fécond en souvenirs glorieux !

REMARQUE IMPORTANTE

Nous avons eu surtout un but en publiant le *Pouillé du diocèse d'Aire* avec les notes historiques dont chaque église se trouve accompagnée : c'est de donner à un vaillant travailleur des Landes l'idée de composer une histoire diocésaine PAR PAROISSE. Si ce courageux ouvrier doit se montrer bientôt, nous l'engageons à préparer de longue main les matériaux de son ouvrage. Ils abondent partout. Il s'agit seulement de les grouper. Or, pour cela, il faut parcourir, la plume à la main, les registres des notaires, les archives communales, paroissiales, diocésaines, départementales, consulter les livres et les dépôts qui peuvent contenir des détails utiles à l'accomplissement de ce dessein. Il est nécessaire de rassembler ensuite toutes ces notes éparses, de les classer chronologiquement à la suite du nom de la paroisse qu'elles concernent et d'en faire l'objet d'une notice plus ou moins étendue suivant l'importance du sujet et des ressources dont on dispose. On nous saura gré d'indiquer quelques-unes de ces sources auxquelles on pourra recourir pour ce précieux travail.

AUBIGNÉ (d') (*Histoire universelle de*).

AUCH. — (Archives du Grand Séminaire d'Auch.)

Id. — (Archives de M. l'abbé de Carsalade du Pont.)

BORDA (*Bulletin de la Société de*)

BOURDEAU. — *Manuel de géographie historique*.

BRÉVIAIRES de Dax, de Montauban, d'Agen (pour les légendes des saints du diocèse d'Aire.)

CAUNA (Baron de). — *Armorial des Landes*, etc.

CARSALADE DU PONT (de). — *Les Poyanne*.

CURIE SEIMBRES. — *Essai sur les villes fondées dans le sud-ouest de la France*.

DOMPNIER DE SAUVIAC.

DORGAN.

DUDON (l'abbé). — *1^e Ste-Quitterie du Mas ; 2^e Ste-Quitterie gasconne*.

DURIEU. — *Les Gascons en Italie*.

DUVAL (Pierre). — *Description du diocèse d'Ayre (1631)*. — (Livre rare).

GALLIA CHRISTIANA. — T. 1, province d'Auch.

LABARRÈRE. — *N. D. de Buglose.*

LAHITÈRE. — (Mss. du chanoine).

LARCHER. — Glanages, 25 volumes. (Bibliothèque de la ville de Tarbes).

LÉGÉ (M.) — *Les diocèses d'Aire et de Dax sous la Révolution française.* — *Histoire de la maison de Castelnau.* — *Notice sur La Castelle-Lougnon.*

MARCA. — *Histoire du Béarn.*

MAYNARD. — *Vie de St-Vincent-de-Paul.*

MISSÈLS du diocèse d'Auch (pour les offices des saints du diocèse d'Aire).

MONTGAILLARD. — *Descriptio Vasconiæ.* — 1^{er} cahier du T. II. — Diocèse de Dax. — II^e cahier du T. II. Diocèse d'Aire. — (Archives du Grand Séminaire d'Auch, n^{os} 14110 et 14111.)

MONLEZUN. — *Histoire de la Gascogne.*

OIHÉNART. — *Notitia utriusque Vasconiæ.*

OLHAGARAY.

PALASSOU.

PÉDEGERT ET LUGAT (MM.) — *Historia monasterii Sti Severii* par D. Buisson.

PETITE REVUE D'AIRE.

POEYDAVANT.

PROCÈS-VERBAUX des visites pastorales de Mgr de Gaujac (Aire).

REVUE de *Béarn, Navarre et Landes* (Paris).

REVUE DE GASCOGNE. — Auch.

REVUE épigraphique de la Gaule, par M. Allmer.

SEMAINE RELIGIEUSE de *Bayonne, Tarbes et Aire et Dax.*

SORBETS (D^r). — Travaux divers.

SORDES (*Cartulaire de*)

TAILELBOIS (M. Em). — Nombreuses brochures.

VAISSETTE (D), etc., etc.

ERRATA

Nous ne relevons que les fautes les plus importantes. Le lecteur voudra bien nous faire grâce des erreurs typographiques inévitables dans un travail de la nature de celui-ci.

Page 30, ligne 21, 1^{er} trimestre 1884, au lieu de V. NOTE 2, lisez :
Note 1, page 206.

Page 31, ligne 3, 1^{er} trimestre 1884, au lieu de V. NOTE 5, lisez :
Note 2, page 207.

Page 31, ligne 14, 1^{er} trimestre 1884, au lieu de V. NOTE 6, lisez :
Note 3, page 207.

Page 31, ligne 26, 1^{er} trimestre 1884, au lieu de V. NOTE 3, lisez :
Note 2, page 207.

Page 108, 2^e trimestre 1884, au lieu de *Cossies*, lisez : *Gossies*.

Page 137, ligne 24, 2^e trimestre 1885, au lieu de (*ehars*), lisez : *chars*.

Page 150, ligne 16, 2^e trimestre 1885, au lieu de *Maxinum*, lisez :
Fraxinum.

Page 155, ligne 28, 2^e trimestre 1885, au lieu de *Pehau*, lisez : *Harbaud*.

Page 155, ligne 29, 2^e trimestre 1885, au lieu de *annexe de Bourdalat*,
lisez : *de Gaube*.

Page 230, ligne 12, 3^e trimestre 1885, au lieu de *maimes*, lisez : *maisons*.

Page 232, note 1, ligne 5, 3^e trimestre 1885, au lieu de *riante plante*,
lisez : *riante plaine*.

N.-B. — Nous prions le lecteur de ne pas se méprendre sur la nature de la DIVISION du diocèse d'Aire en *archiprêtrés* que nous donnons, à partir de la page 97 (II Partie.) Le simple examen de ces tableaux suffit pour faire comprendre qu'il s'agit, non d'une *division territoriale* comme nous la comprenons aujourd'hui par *cantons* ou *Doyennés*, mais d'une simple distribution du diocèse en *bénéfices ecclésiastiques* dépendants de *tel* ou *tel* archiprêtré, lesquels *bénéfices* sont parfois situés dans un archiprêtré étranger à celui dans lequel on les mentionne. Pour ne citer qu'un exemple : *Juliac* avec *S. Julian* et *Créon* est inscrit dans l'archiprêtré d'Aire, p. 20, et cependant cette paroisse appartient à l'archiprêtré de Mauléon.

Un oubli nous a fait omettre l'insertion de cette remarque à la page 97.

UN MOT ENCORE SUR LE SABLE DES LANDES

Un fait capital résulte de notre exposé, disaient (séance du 3 août 1882) deux de nos éminents collègues, MM. Thore et H. du Boucher : *Le sable des Landes, n'est point pliocène.*

Nous avions précédemment nous aussi, abordé le même sujet d'études et donné aux sables des Landes une origine tertiaire, en admettant leur *reconstitution ultérieure et la continuation du dépôt jusqu'à l'époque actuelle*. Comme la vérité est une, nous allons essayer de la dégager du fond de ces opinions qui n'ont peut-être entre elles que l'apparence de la contradiction, et nous joignons, à l'appui de ces considérations, une coupe des terrains auxquels se lient ces sables, avec leur forme superficielle, qu'il ne faut pas du tout considérer comme un plateau uniforme.

Lorsque je rapprochai ma première observation des données des maîtres qui m'avaient initié aux théories géologiques de l'époque, j'acceptai l'opinion générale de la formation pliocène du sable des Landes. Placé à la limite des arènes, ayant d'un côté leur immense horizon, et de l'autre celui des coteaux argileux subpyrénéens, j'avais souvent constaté que les dernières strates du sable quartzueux disparaissaient sous la coulée des glaises glaciaires ; elles leur étaient donc antérieures. De plus ayant saisi des liaisons intimes entre ces sables et des galets diluviens, inférieurs aux galets des coteaux et de la vallée de l'Adour, granitiques au premier chef, lorsque la première ne l'étant point, reposaient sur des sables fauves et indiquaient une identité minéralogique et stratigraphique complète, avec les graviers qui recouvrent les argiles pliocènes d'Arèngosse, je pouvais bien accepter les données reçues relativement à ce sable des Landes ; opinion à laquelle du reste, je n'ai aujourd'hui rien à modifier, pour ce qui concerne le sable des Landes qui confine à l'Armagnac.

Mais, ayant eu depuis l'occasion d'examiner de plus près la masse du gisement quartzeux avec son *alios* mystérieux, proclamé bien haut lui aussi tertiaire, je remarquai que cette singulière aggrégation se formait de haut en bas, se ramifiant comme la racine de certaines plantes que la

couche d'aliôs, assez restreinte toujours, ne dépassait point. Les carriers du *Lapa* me faisaient même observer, que ces racines la nourrissaient ; et il me semble aussi que non-seulement elles aidaient à sa cimentation, mais qu'elles la provoquaient parfois.

Ma confiance dans la théorie tertiaire fut singulièrement ébranlée par ces observations. Il faut du reste, se défier un peu des théories absolues dans ce monde contingent. Elle le fut encore davantage : 1° Après avoir observé un jour en chassant au pied des dunes de St-Julien-en-Born, à la Pétuille, que la mer y avait partiellement érodé, détruit, un banc d'aliôs qu'elle avait remplacé par des strates sableuses, sur lesquelles elle continuait à vomir des dunes ; 2° et après avoir rapproché ce fait, de la restitution du sable, du *Tuc d'ous Bécuts* à Castets, au lieu et place de sables plus anciens et qui avaient dans les environs conservé leur lignite et leur aliôs. Ne doutant plus de remaniements postérieurs au dépôt primitif, j'en avais conclu que tout le sable des Landes n'avait pas la même origine. Et c'est dans cet esprit que j'offris pour le Congrès de Dax à la Société de Borda, un mémoire sur le sable des Landes. J'avais modifié déjà ma première opinion, sachant me résigner au sacrifice d'une erreur quand je l'ai reconnue, pensant que tout le monde peut se tromper, tant que fera loi l'ancien *errare humanum est* ; je n'étais pas au bout de mes sacrifices, paraît-il ; et c'est le silex de Sabres, dont j'ai déjà communiqué la découverte à la Société, qui est venu m'en imposer la nécessité.

Ce silex, vérification faite dans le cabinet de notre président, M. du Boucher, et de l'avis de tous ceux qui l'ont examinée, est une tête de flèche du type solutréen d'Exideuil de M. Mortillet. Or, les hommes de la race de Solutré avaient perfectionné l'industrie première du silex, grâce à une température plus propice déjà que celle des glaciers ; ils poursuivaient le mammoth en train de disparaître et ils vivaient avec le renne qui n'avait pas encore regagné les contrées boréales. Bref, ce silex étant franchement quaternaire, l'étaient conséquemment : l'aliôs de Sabres et la couche sableuse à nuances variées, y compris le banc d'argile exploitée où gisait le silex, jusqu'à une profondeur de 4 mètres au moins. Où s'arrête cette limite ? où commencent dans la profondeur des strates pliocènes (là où il en reste), les sables quaternaires ? voilà toute la question.

Mais superficiellement du moins, ils sont quaternaires, comme l'ont affirmé MM. Thore et du Boucher, lesquels ont renouvelé pour cette

contrée, les expériences sur le fer magnétique de M. Linder en 1868 qui avait signalé la présence du fer attirable dans le sable quartzeux des environs de Bordeaux et son absence dans les sables pliocènes de Salles. Ils ont même par des expériences analogues, mais beaucoup plus explicites, apporté une nouvelle lumière dans une question qu'ils ont résolue d'ores et déjà, ils me permettront bien de le leur dire, d'une façon peut-être trop absolue. En l'absence de restes organiques suffisamment caractéristiques, nous aurons avec le fer magnétique et les formes qu'il affecte dans les gisements d'ancienneté différente, un auxiliaire précieux ; mais à la condition que ces expériences donnent un résultat constant, et que leur étendue ensuite soit assez complète pour embrasser toute entière la série des assises sableuses dont l'épaisseur arrive, il ne faut pas l'oublier, au niveau des molasses, à une centaine de mètres parfois.

S'il est facile de déterminer le terme des vieilles périodes géologiques à l'aide de la discordance stratigraphique, il n'en est plus ainsi vers la fin de l'époque tertiaire, relativement plus calme ; et les observateurs éprouvent déjà de grandes difficultés pour assigner la véritable limite qui doit séparer les faluns miocènes des faluns pliocènes. Ces difficultés ne sont pas moindres dans le passage des temps pliocènes aux temps quaternaires, et nous n'avons jusqu'ici que des indices incomplets pour assigner rigoureusement la véritable place du sable des Landes qui a succédé aux sables fauves pliocènes. Cependant, nous persistons toujours à considérer comme pliocènes leurs dépôts originaires, ainsi que celui de quelques bancs d'argile, puisqu'ils seraient antérieurs à l'émersion de la chaîne occidentale des Pyrénées, qui a relevé les granits au centre de la chaîne, et fourni un nouvel apport diluvien, l'apport granitique qui n'a pas cessé depuis dans le lit de l'Adour.

Puis, seraient venues, après la rupture des moraines glaciaires, les glaises ocreuses qui auraient coulé jusqu'à la mer du bassin quaternaire, où se sont déposés les sables des Landes, avec leurs bancs d'argile exploitée aujourd'hui sur plusieurs points pour la poterie ; jusqu'au moment de leur entière émersion, après laquelle les rivières, les courants, ont raviné la glaise des coteaux et les sables de la plaine, durant la période actuelle.

Quant à l'émersion intermédiaire qui favorisa la formation du *lignite*, elle correspondrait à celle constatée en Amérique et aux Iles Britanniques par Lyell ; et elle fournirait une preuve de plus à notre théorie ;

émersion qui n'affecte pas plus du reste, comme on pourrait le croire. les allures d'un cataclysme que le mouvement oscillatoire dont parle Lyell, et pour lequel il estime, d'accord avec Lubbock (1), que 200,000 ans sont insuffisants pour en expliquer tous les phénomènes ; que le mouvement de bascule qui élève les contrées boréales de l'Europe et abaisse les contrées centrales, déprimant insensiblement le rivage de Gascogne, d'où reculent tous les ans leurs cabines, les baigneurs de Contis, d'Huchet, etc.

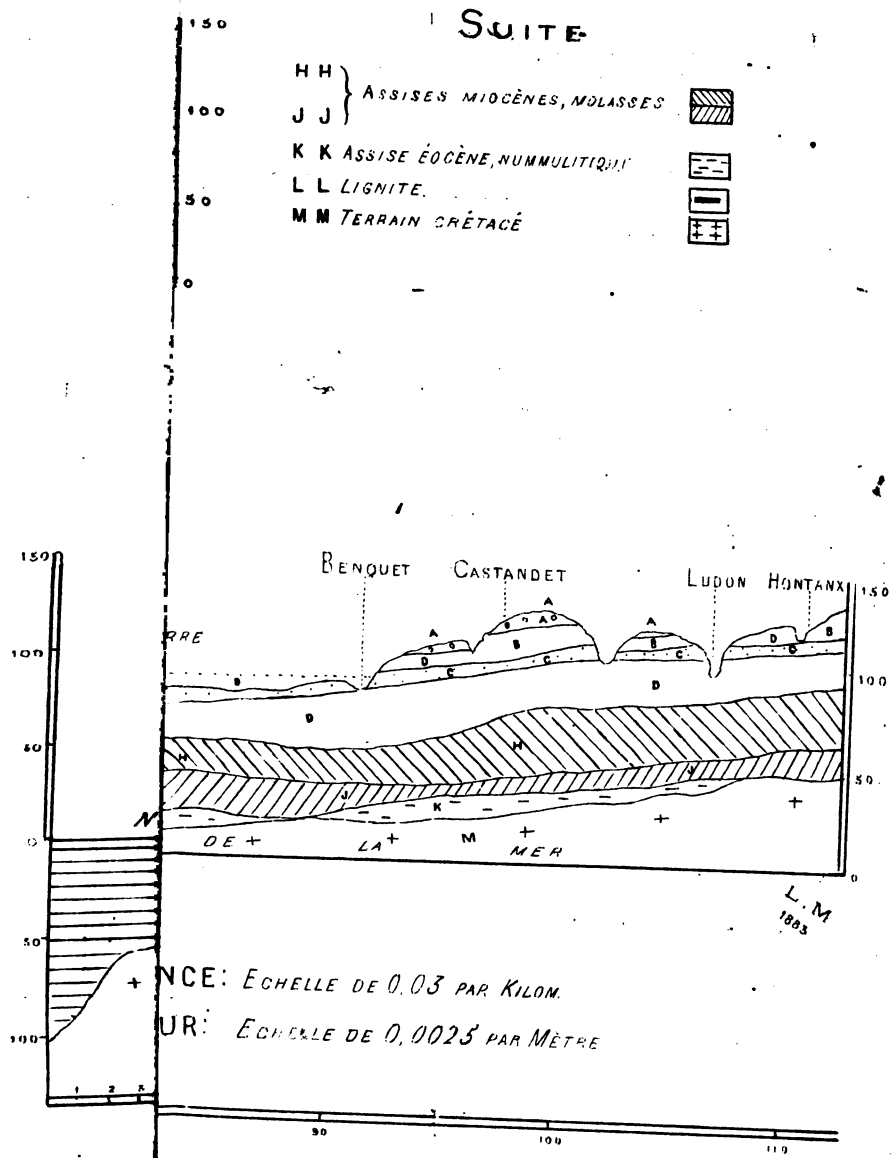
Quant à la composition des sables anciens et modernes, elle est toujours la même et à peu près exclusivement quartzreuse, la trituration incessante par la mer, soit des apports fluviatiles, soit des fonds érodés ou remaniés, détruisant leurs éléments calcaires ; ils sont en partie rejetés sur la grève, d'où les poussent ou loin sous forme de dunes, les vents dominants. Mais là, se borne l'action atmosphérique, dont nous ne méconnaissions nullement les effets généraux sur le nivellement des sols ; car lorsqu'on a examiné les strates de la masse sableuse, comparées aux strates du rivage, avec leur granulation dépassant parfois en grosseur celle des grains de poivre, lorsqu'on a constaté leur alternance avec les bancs argileux dont la stratification est visible et dont la puissance et l'étendue sont souvent considérables, enfin lorsqu'on se souvient que le fond tertiaire qui les a reçus, est comme à Liposthey, à plus de 20 mètres en contrebas du niveau de l'Océan ; il nous paraît impossible d'hésiter sur l'origine neptunienne de ce dépôt.

LÉON MARTRES.

(1) *Antiquity of man et l'Homme avant l'histoire.*

SUITE

- HH } ASSISES MIOCÈNES, MÔLASSES
- JJ }
- KK ASSISE ÉOCÈNE, NUMMULITIQUE
- LL LIGNITE.
- MM TERRAIN CRÉTACÉ



NCE: ECHELLE DE 0,03 PAR KILOM.
UR: ECHELLE DE 0,0025 PAR MÈTRE

Cé
des
de L
L'
resta
son i
brav
Cr
voul
hanta
Ap
l'ar
de t
Baro
déten
ber
vaine
malt

Si
l'emp
l'ac
No
rave
hist
par
épu
Qu
l'ar
l'un
pas

OPPIDUM DES TARUSATES

ET CAMP ROMAIN

César, après avoir emporté l'oppidum d'Uxellodunum, sur le territoire des Cadurques, et éprouvé la résistance désespérée de Vercingétorix et de Luctère vaincus, n'avait pas encore conquis la Gaule.

L'Aquitaine, limitée à l'ouest et au sud par l'Océan et les Pyrénées, restait à vaincre. Elle se préparait à la lutte et à défendre noblement son indépendance. Déjà, un lieutenant de César avait reculé devant la bravoure des rudes Aquitains.

Crassus devait être plus heureux : aux prises avec les Sotiates, il voulait passer sur le corps de ces braves combattants, et emporter, de haute lutte, leur oppidum, pour assurer sa future conquête.

Après la prise de Sos, se dressait encore un autre oppidum, celui des Tarusates, autour duquel pouvait se grouper l'armée gauloise, composée de toutes les peuplades comprises entre la mer, les Pyrénées et la Garonne. Ce ne fut qu'après cette seconde bataille, dont le lieu reste à déterminer, que nos pères virent tomber le dernier rempart de leur liberté. Le jour des funérailles de l'indépendance gauloise était arrivé ; vainqueurs de l'oppidum des Tarusates, les Romains devinrent les maîtres des Gaules.

I

Si les historiens discutent encore, après deux mille ans, sur l'emplacement des oppida des Sotiates et d'Uxellodunum, ils sont tous d'accord sur l'oppidum des Tarusates.

Nous ne voulons pas toucher à la question des Sotiates. De grands travaux historiques ont vu le jour, depuis quelques années, pour élucider l'histoire de ce peuple. Les opinions les plus diverses ont été émises par les archéologues les plus autorisés, et le sujet est loin d'être épuisé et accepté.

Qu'il nous soit permis toutefois, avant de parler de l'oppidum des Tarusates, confondu à tort par Marca avec celui des Sotiates, d'exposer, d'une manière très sommaire, les opinions relatives à cette grande question historique.

Les auteurs ne sont donc pas tombés tous d'accord sur l'emplacement des Sotiates. Marca, *dans son histoire du Béarn*, et d'Ablancourt, *dans la traduction des commentaires de César*, placent à Aire, l'oppidum de cette peuplade gauloise. C'est une erreur topographique qu'il est difficile de comprendre et facile de réfuter.

Sanson (ancienne carte de la Gaule), Wailly (géog. historiq.), A. Thierry (histoire des Gaulois), et Camoreyt, dans une très-belle étude sur l'emplacement de l'oppidum des Sotiates, le fixent à Lectoure.

Camoreyt, dans la *Revue de Gascogne*, a publié des articles pleins d'érudition pour prouver que les Sotiates et les Lactorates ne devaient faire qu'un seul et même peuple, ayant un nom double, comme les Vasates (Basabocates, Pline). Son principal argument se tire du nom de *Lactoratesauci*, de la carte dite de Peutinger. Desjardins (géog. de la Gaule), d'après la table de Peutinger, affirme que l'on doit traduire ce nom de peuple par Lactorates Sotiates. Vigenaire (comment. de César), Baudrand (Diction. géogr. et histor.), Garrigou (les Sotiates du temps de César), et Bascle de Lagrèze reconnaissent Foix, dans l'Ariège, comme l'oppidum des Sotiates.

Enfin Othénart (Not. utriusque Vascon.), de Valois (Notitia Galliarum), d'Anville, Chaudruc de Crazannes, du Mège, Moulezun et Bladé, avant le mémoire de Camoreyt, regardent Sos comme l'oppidum des Sotiates.

Pour résoudre cette importante question, n'est-il pas, avant toute discussion, nécessaire d'établir rapidement les faits tels qu'ils ont été transmis par César qui, pour nous, est le meilleur des juges.

Crassus se trouvait en quartier d'hiver avec la septième légion dans l'Anjou, et voisin de la mer, lorsque les peuples de Vannes se soulevèrent, en l'absence de César qui visitait l'Illyrie.

De retour pour apaiser ces troubles, César détacha Crassus en Aquitaine, afin d'empêcher la jonction des Aquitains avec les révoltés.

Parti des rives de la Loire, Crassus longea du nord au midi, le pays situé entre ce fleuve et la Garonne, pour prévenir tout mouvement de la part des Pictons et des Santons. Il arriva ainsi devant l'oppidum de Sos qui se trouvant être sur son passage, formait la première forteresse de l'Aquitaine.

Du reste, c'est par le pays des Nitiobriges, amis et alliés du peuple Romain, que Crassus attaqua les Sotiates.

Cette question est conforme, d'après les commentaires de César, avec le point de départ de Crassus, avec sa marche du nord au midi et avec sa

première victoire sur les Aquitains. C'est la conclusion qui paraît être la plus naturelle.

Cependant Bladé, acceptant comme vrai le mémoire de Camoreyt sur l'emplacement des Sotiates (Lectoure, Gers), dit qu'en général, les raisons de sens commun l'emportent sur les arguments scientifiques. Toutefois, il cite à ce propos, une lettre de M. Mommsen qui ne s'explique pas très bien la marche de Crassus de Lectoure à Bazas (nous le croyons sans peine) et de là vers l'Adour. Le savant historien ne s'oppose pas à voir Lectoure comme premier objet de l'invasion, ni à l'identification de cette ville avec celle des Sontiates, mais elle n'est pas démontrée.

Cependant, en l'absence de toute donnée historique précise, la question reste en litige en ce qui regarde les Sotiates. La même difficulté existe pour les déterminations du lieu exact où se livra la seconde grande bataille qui, après la prise de Sos, mit fin à la conquête, non seulement de l'Aquitaine, mais encore à celle des Gaules.

II

Après sa victoire sur les Sotiates (oppidum' de Sos ou de Lectoure), Crassus marcha vers les frontières des Vocates et des Tarusates.

Sur ce dernier territoire se trouvait l'*oppidum Tarusatium*, flanqué de hauteurs fortifiées situées à l'est, au midi et à l'ouest, tandis que l'Adour coulant au pied de la colline, le défendait au nord.

A l'est, sur un escarpement très élevé, à l'embouchure du Léas, les Aquitains avaient placé les premiers travaux de défense. On voyait là, dominant la contrée, une enceinte circulaire, entourée de fossés.

Cette défense stratégique se trouvait précisément au-dessus du lieu où, plusieurs siècles plus tard, on établit le pont qui, en 1814, fut détruit par l'armée française qui battait en retraite. C'était le corps d'armée de Soult qui, après la bataille d'Orthez, se dirigeant vers Toulouse, attendit sous les murs de cette ville, l'armée anglo-portugaise sous les ordres de Wellington.

C'est sur un des points culminants de cette colline escarpée, appelée depuis *Bois de Cazamon*, que les Gaulois avaient placé leurs premières vedettes.

A quelque distance, et obéissant aux mêmes lois de la castramétation, on observe le poste militaire que la tradition populaire appelle le

Castra de César, où des fouilles pratiquées, il y a quelques années, ont mis à découvert des poteries gallo-romaines déposées au Musée du Grand Séminaire.

Au midi et en arrière des premiers hauts plateaux, on voit le *tuc* ou *tucole de Mireloup*, se rattachant à ces travaux de défense par des *signaux de feux*, dominant le ravin où coule le *Broussau*.

A l'ouest, la hauteur devenue célèbre de Lasserre, dite *Camp de Pompée*, par la découverte des autels-votif élevés au Dieu Mars par Sabinianus et Sotericus. Ce mamelon forme un triangle dont un angle regarde l'Adour : l'un des côtés longe le fleuve, tandis que l'autre à l'ouest défend l'oppidum (1).

Enfin, au nord, l'Adour, première et naturelle défense de ces hauteurs.

Ainsi abrité et défendu par ces lieux fortifiés, formant tout un système de castrametation, s'élevait, au centre l'oppidum des Tarusates. Il occupait, entouré de ravins, le vaste plateau sur lequel ont été construits depuis le château d'Alaric et la crypte de l'Eglise du Mas, cathédrale des évêques d'Aire jusqu'au XIII^e siècle.

C'est sur la partie méridionale de ce plateau tirant vers Pau, qu'ont été trouvés les tumuli déjà décrits dans le *Bulletin de la Société de Borda*, et le camp qui reste à faire connaître à la fin de cet article.

L'oppidum des Tarusates a fait longtemps partie de l'occupation Romaine. Les vainqueurs du monde ont laissé sur ce territoire des traces nombreuses nonseulement de leur passage, mais encore de leur séjour.

Les Romains, vainqueurs des Sotiates, ont réuni cette dernière peuplade aux Elusates, pour effacer, pour ainsi dire, jusqu'au souvenir de leur résistance, en faisant disparaître ce peuple. Ils ont également voulu faire oublier le nom celtique d'*Atur*, ou de *civitas tarusatum*, en lui appliquant le nom de *vicus julii*. Cette dénomination implique la défaite et l'importance de cette cité.

César, lorsque la soumission de la Gaule fut entière, se rendit en Aquitaine, avec deux Légions. Il séjourna à Aire, cette ville à laquelle il donna le nom de *Vicus julii*, comme il se rendit très-probablement à Dax, *aquæ tarbellicæ*, ainsi que le croit Dompnier de Sauviac. Importante à l'époque de Jules César, la ville d'Aire l'était encore au commencement du VI^e siècle, puisque ce fut dans cette capitale des Visigoths que fut publié le code théodosien, en 506, d'après l'opinion des jurisconsultes

(1) L'année suivante, on a découvert 27 autels-votifs, dont trois sont dédiés à Mars Leihunnus.

les plus autorisés. Cette cité fut, en outre, la seconde capitale d'Alaric, Toulouse étant la première.

Le séjour prolongé des Romains n'est-il pas prouvé dans le *Vicus Julii*, la ville privilégiée de César, par les médailles, les monnaies, les colonnes, les chapiteaux, les armes gallo-romaines et les restes d'aqueducs que l'on rencontre sur tous les points de son périmètre ?

Des colonnes de marbre, d'ordre dorique et qui font l'ornement de la place de la cathédrale, dressées sous un balcon, ont été rencontrées dans un jardin près du grand séminaire : des médailles, des bronzes de tous les modules, représentant des quadriges et des victoires au revers, avec, à l'avvers, la tête laurée d'Empereurs Romains.

Mais la découverte la plus remarquable sur la hauteur, appelée par la tradition le *Camp de Pompée*, est relative à 29 *autels votifs romains* dédiés au Dieu Mars. Nous n'y reviendrons pas, puisqu'ils ont été décrits en détail, avec leur reproduction, dans le *Bulletin de la Société de Borda*, année 1884 et 85. On trouva également dans ces éboulis des pierres cubiques, du genre dit : *petit appareil*, qui accusaient sur la hauteur, l'existence d'un temple, probablement dédié au Dieu Mars.

Ces découvertes nombreuses ne prouvent-elles pas que l'oppidum des Tarusates a été, dans nos contrées, le centre de l'occupation romaine, et l'objectif des Légions de Crassus.

III

Nous venons de soulever l'importante question non encore jugée qui divise depuis trois siècles tous les historiens : c'est-à-dire le lieu où se livra la seconde grande bataille qui soumit l'Aquitaine aux Romains.

Nous devons, à notre tour, formuler une opinion basée sur toutes les preuves que nous venons de faire connaître, et qui découle naturellement du récit que nous venons d'exposer, car nous avons en mains assez d'éléments pour arriver à la vérité : et si nous n'émettons qu'une erreur historique de plus, ajoutée à toutes celles qui ont déjà vu le jour sur ce point si obscur de notre histoire locale, nous nous consolons en pensant que le général Creuly et Alfred Jacobs ont soutenu que Luzech était Uxellodunum, quand tout prouve que c'est non Luzech, mais le Pay-d'Ussolud.

César dit qu'après la prise de L'Oppidum de Sos, Crassus marcha sur les terres des Vocates et des Tarusates.

Si, d'une part, le mot *finis* a la signification exclusive de frontières, de limites au lieu de terres, territoire, et si le Lieutenant de César prit

cette direction pour empêcher les Vocates de se joindre aux Tarusates, ce mot *finēs* rapproché d'*apertissimis campis* (commentaires de César), signifie que la bataille se livra dans un vaste pays découvert comme la Lande. La rencontre eut lieu dans le périmètre entre Cazaubon, Roquefort et Saint-Cricq-Marsan où l'on a découvert des constructions romaines très-étendues. (Villa gallo-romaine de Saint-Cricq, vaste cimetière gallo-romain, et solide mur d'enceinte d'une grande longueur).

Si, d'autre part, comme le dit Camoreyt, dans son article sur l'emplacement de l'oppidum des Sotiates (*Revue de Gascogne* page 212, tom. 23, remarque relative aux Tarusates), la carte de Robert signalait en 1753, par une figure rectangulaire, un camp de César, sur la rive droite de la Douze, entre Cazaubon et Mauvezin, au sud de l'ancien diocèse de Bazas, nul doute encore une fois que la seconde grande bataille n'ait eu lieu dans cette contrée ; les indications de César étant pour nous suffisantes.

Les termes *in finēs Vocatium et Tarusatium*, prouvent que les deux peuplades étaient limitrophes.

Eu outre, l'Evêché d'Aire comprit le pays des Tarusates : car les évêques s'établirent, en général, dans les cités, et les limites de chaque évêché au 6^e siècle représentèrent assez fidèlement celles des *antiquæ civitates*.

Les Tarusates dont parle César, occupaient donc le Tursan ou Tarusan, d'après un vieux manuscrit, et dans le cartulaire de Saint-Sever, on lit ce qui suit pour séparer les Sotiates des Tarusates, pour donner à Aire le nom de Vicus-Julii et enfin dans le but de dénommer les Chalossais :

« Unde Aduram seu Vico-Julium aut vicumjulii ad taucienses subindè
« subditos crediderim pertinere quam ad Sotiates, cum Sylocenses
« tauciensibus sint finitimi : vulgò de Chalosse et Tursan. » (Lugat et Pedegert).

Voilà textuellement le passage qui découronne la cité Aturaine du prestige d'avoir été, d'après Marca, la cité des Sotiates. Mais si elle ne soutint pas la première lutte gigantesque contre les Légions de Crassus, elle succomba plus tard et ce fait confirme notre thèse. Il ne demeure aucun doute patriotique au cœur, puisque tout prouve que le lieu de la seconde grande bataille était l'oppidum même des Tarusates.

Tous les historiens ont affirmé que l'Aquitaine fut soumise aux Romains après le brillant fait d'armes de Crassus. Il n'en fut rien. Dans le VIII^e livre de la guerre des Gaules, attribué à Hirtius, on lit :

« César voyant qu'il avait réussi sur tous les points de la Gaule, résolut de passer dans l'Aquitaine, où il n'était jamais allé en personne, et dont il n'avait soumis une partie que par les armes de P. Crassus. Il s'y rendit avec deux légions pour y passer le reste de la saison. Cette expédition fut, comme les autres, prompte et heureuse. Tous les Etats de l'Aquitaine envoyèrent des Députés à César, et lui donnèrent des otages. Il partit ensuite pour Narbonne, avec une escorte de cavalerie..... »

Ce fut pendant son séjour en Aquitaine que César visita Dax et séjourna à Aire, son *vicus-julii*. Les Tarusates, d'après la carte de la Novempopulanie, avaient, à cette époque, une étendue de territoire plus considérable, et confinaient aux Vocates.

Les Vocates sont le même peuple que les Vasates de Ptolémée, et les Basabocates de Pline.

Nous avons voulu, par ces citations, faire disparaître des erreurs acceptées par quelques auteurs, et prouver que César ou son commentateur Hirtius doivent être nos meilleurs guides historiques.

Mais si le mot *fines*, comme le prouve le récit de César, a la signification générale de terres, de territoire, de pays, ou de contrée, nul doute que Crassus ne marcha immédiatement contre l'oppidum des Tarusates.

En outre, comme le dit Dompnier, des hauteurs de la chaîne Adourienne, on voit se dérouler à perte de vue, une vaste plaine, à cette époque couverte de forêts, et qui pouvait contenir une véritable armée.

Le silence des commentaires sur ce point, a donné naissance aux opinions les plus diverses. Chaque historien a formulé et défend la sienne.

Dompnier de Sauviac (dans ses chroniques de la cité et du diocèse d'Acqs), place le lieu de la seconde bataille de Crassus au *Castra* de St-Loubouer ou à celui de Samadet.

L'abbé Tauzin, qui a fait une étude spéciale de la question sans avoir publié encore son travail, me disait le placer à Miramont-Sensacq, ou à Sarron St-Agnet.

Il est évident que si chaque historien veut placer le lieu de cette bataille sur un des *Castra* disséminés et occupant les plateaux des collines adouriennes ou autres, on trouvera plusieurs lieux de ce rude combat sur le territoire des Tarusates. Mais Crassus raisonnait et agissait autrement que nos modernes historiens. Il est certain qu'après la prise de l'oppidum de Sos, il envahit le territoire des Tarusates.

De quel côté devait-il frapper un grand coup ? Où devait-il naturellement s'arrêter et trouver l'ennemi ?

Aux raisons citées plus haut pour la détermination du lieu de la bataille, dans les plaines situées en face de l'oppidum des Tarusates, nous ajouterons celles qui suivent.

Est-ce que Crassus aurait attaqué l'ennemi placé sur les hauteurs de Saint-Loubouer ou de Samadet, plus éloignées d'une trentaine de kilomètres au midi, au lieu de s'emparer en premier lieu et de vive force de l'oppidum des Tarusates ? Il aurait donné une preuve de grande incapacité militaire en laissant sur ses derrières une place fortifiée et redoutable : car, au lieu d'un seul, il aurait eu deux ennemis à combattre.

Telle n'était pas la tactique des romains. Le lieu de la seconde grande bataille était naturellement désigné : c'était l'oppidum des Tarusates.

IV

Ces réflexions peuvent également s'appliquer à l'opinion de l'Abbé Tauzin qui place le lieu de la seconde bataille au *Castra* de Miramont ou de Sarron St-Agnet. Il fallait emporter nécessairement l'Oppidum des Tarusates avant d'attaquer ces lieux fortifiés qui, probablement, durent servir lors du désarmement général, et après la conquête, de postes d'observation (*Castra* de Samadet et de Miramont), et de refuge aux habitants du pays, lors des invasions des barbares.

Samazeuilh dont l'autorité est grande en pareille matière, s'exprime ainsi :

« Laissons à Sos (1) l'honneur des premiers combats racontés par César « et qui concernent les Sotiates : » à Aire, la gloire de la grande bataille qui se donna sur son territoire et qui termina cette guerre, ce qui explique ce titre de *vicus julii* qui lui aurait été donné, selon Marca, par le vainqueur.

« *Œquē ac tarusatibus (quos pro hodiernis tursanensibus accipiunt viri « docti), ad quos illico post victos Sotiates exercitum movisse Crassum « Cæsar autor est. (Oihénart). »*

En résumé, l'Aquitaine fut presque entièrement soumise après les deux grandes batailles livrées par Crassus : César ayant achevé sa conquête avec deux Légions quelque temps après la reddition de

(1) Sos (Lot-et-Garonne).

l'oppidum des Tarusates, et une lutte héroïque et glorieuse soutenue par nos pères défendant leur indépendance.

Crassus attaqua et prit l'oppidum des Sotiates. Après sa victoire, il marcha contre les Tarusates qui, à la résistance de leur oppidum pouvaient opposer une ligue des Gaulois du sud-ouest. Mais la fortune trahit le courage de nos pères, et l'oppidum des Tarusates, emporté par les armes romaines, fut le dernier rempart de la Liberté Aquitanique.

CASTRA DE SAINT-AGNET

Ce camp, l'un des plus complets et des mieux conservés que nous connaissions et que nous avons étudié récemment avec MM. Puig et l'abbé Sourigues, est situé aux confins des communes de Ségos et de St-Agnet, dominant les hauteurs du Léas qui coule, à quelques centaines de mètres, dans la vallée. Sa situation constitue les meilleures conditions de défense, tant par ses pentes rapides et escarpées que par la largeur de ses fossés et le développement de ses retranchements.

De forme ovalaire et placé comme un promontoire sur le point le plus élevé du plateau, ses parties du sud et de l'est sont, pour ainsi dire inaccessibles, à cause de la rapidité de ses pentes. Du côté du nord et de l'ouest, le camp était devenu d'un accès difficile à cause de la largeur des fossés, et surtout de la butte palissadée, appelée *procastria* ou *procastra*, où l'on plaçait des soldats en vedette, comme dans un poste avancé.

Vulgairement appelés *castra*, ces camps installés par les Romains et très nombreux dans notre contrée, devaient se rattacher à un plan généralement adopté pour la défense du territoire. Ces espaces limités, entourés de retranchements en terre, et situés sur les points les plus élevés du pays, au-dessus de profonds ravins, étaient les vraies fortifications de l'époque gallo-romaine.

Primitivement carrés, les camps romains prirent la forme d'un ovale au IV^e siècle. S'ils servirent, dans le début, aux vainqueurs du monde, soit pour lutter soit pour y maintenir des troupes après la conquête, nul doute qu'ils ne furent occupés, pendant les invasions des Barbares, par les peuplades menacées qui, au premier cri de guerre, se réfugièrent dans leur enceinte.

Le camp de Ségos-St-Agnet, séparé de la route actuelle de Pau par une centaine de mètres, si bien conservé et établi par les Romains, ne doit cependant pas être confondu avec les vastes camps carrés, où les vainqueurs des Gaules accumulaient de grands travaux de défense. On sait que la discipline de ce peuple était admirable surtout dans les marches et les campements. Après une longue marche et dès qu'ils faisaient halte pour passer la nuit sur un espace de terrain déterminé, les soldats romains établissaient un camp qu'ils entouraient d'un fossé et d'un retranchement.

Salluste, Tite-Live, Polybe et César font connaître ces campements. Antony Rich donne un plan par terre.

On accédait au camp de St-Agnet par deux chemins de 10 mètres de largeur, et de 35 mètres de longueur. Ces deux voies entourées de fossés, étaient séparées par le *procastra* ou butte palissadée plus ou moins élevée qui servait d'observatoire au commandant du camp. De cette hauteur, le chef romain pouvait aussi surveiller son camp, observer l'arrivée des ennemis, ou y placer des soldats en vedette. De forme à peu près circulaire, le *procastria* avait 48 sur 42 mètres de diamètre.

On pénétrait alors dans le camp, remarquable par la conservation de son retranchement et de ses fossés. Son grand diamètre est de 100 mètres. Il ne compte que 55 mètres de largeur ; et de ces hauteurs, on se trouve au-dessus de la vallée du Léas qui forme un profond ravin, tandis que l'horizon est borné par les côteaux du Gers.

Ce castra est situé à égale distance de deux maisons qui portent les noms de : L'hoste et Bourg-Dieu.

Ost ou l'host signifie armée. Son étymologie vient de *hostis*, ennemi. On a étendu cette signification au *camp*, c'est-à-dire au lieu occupé par l'host, l'ost ou armée.

C'est là un *lieu dit*, qu'il faut toujours rechercher dans l'étude des camps, des gouardes, des tumuli. Sa signification, dans l'espèce, se rapporte parfaitement au Castra des Romains et paraît le désigner. C'est là le nom ancien.

Un nom plus nouveau c'est le Bourg-Diou, Burgdiu, Bourg de Dieu, nom très commun pendant le moyen-âge, et affecté à certains lieux.

En langue germanique, burg a la signification de lieu fortifié. Après la conquête romaine, et la disparition des Dieux du Paganisme, apparaissait vainqueur le christianisme qui venait imposer au pays ses noms, son culte et adoucir les mœurs des rudes habitants du sud-ouest.

Ce camp pouvait facilement encore communiquer par des signaux de feux, avec d'autres postes militaires. Il se rattachait ainsi à ce système de castramétation établi dans nos contrées par les Romains, lors de la lutte qu'ils eurent à soutenir contre les vaillantes peuplades de L'Aquitaine et l'oppidum des Tarusates.

D^r L. SORBETS.

LA FONTAINE D'OR

D É C O U V E R T E

A PONTENX-LES-FORGES (Landes)

De 45 pièces en or et de 4116 pièces en argent de la période Anglo-Française

DESCRIPTION

Par M. Emile TAILLEBOIS

Archiviste de la Société de Borda.

Beaucoup de personnes ne croient pas aux légendes et considèrent comme sans valeur ces récits naïfs de temps éloignés, ces histoires fabuleuses dont les anciens de chaque village ont gardé le souvenir; elles pensent que ce sont de pures inventions sorties de l'imagination trop vive et trop portée au mystérieux de nos ancêtres.

Cependant rien n'est plus intéressant à recueillir que ces vieilles légendes qui ont toujours un certain fond de vérité, brodé d'une foule d'ornements qui dénaturent parfois l'histoire primitive.

Pour qui sait les comprendre, il y a toujours intérêt et souvent profit (au point de vue scientifique) à noter ces récits, ces traditions qui rappellent un fait vrai; la plupart du temps, on ne parvient pas à saisir l'histoire véritable, mais quelquefois cependant une circonstance inattendue la débarrasse de la partie romanesque et fait comprendre ce qu'il y a de réel au fond de la légende.

Il est également très intéressant, au point de vue archéologique, de recueillir les noms des lieux dits, d'en examiner le sens et l'origine, car bien des découvertes sont dues à l'heureuse inspiration d'archéologues dont les fouilles n'ont été guidées que par le nom de l'endroit où ils ont enfoncé leur pioche.

Ces réflexions trouvent une nouvelle confirmation dans la découverte qui vient d'être faite fortuitement à Pontenx-les-Forges, quartier de la *Fontaine d'Or*.

Pontenx est un village de 2,000 habitants qui est surtout connu pour ses importantes forges.

A deux kilomètres de Pontenx se trouve un hameau nommé Bouricos où il n'existe que deux maisons et une chapelle dédiée à St-Jean. Près de cette chapelle une fontaine miraculeuse en grande réputation dans tout le pays. Arrêtons-nous y en passant, quoique ce soit étranger à notre sujet et disons que tous les ans, à la St-Jean, a lieu à Bouricos une foire considérable qui attire dans ce hameau de deux maisons perdu dans les bois, des milliers de personnes venant de toute la Lande. Le prétexte de cette réunion est la foire qui est une occasion pour vendre ou acheter. Mais n'a-t-on pas un grand nombre d'autres foires et marchés tenus dans des endroits plus centraux et mieux situés ? Le but apparent est encore de venir en pèlerinage à la chapelle St-Jean et à la fontaine miraculeuse.

Pour nous, tel n'est pas le véritable motif. Bouricos, hameau de deux maisons perdu dans les Landes, n'ayant pour y parvenir que de mauvais chemins peu praticables aux voitures, n'a rien pour attirer une pareille affluence de visiteurs. Les foires n'ont aucune raison d'être actuellement dans un lieu si isolé.

Quant au pèlerinage, il n'en manque pas d'autres dans la contrée. Si le jour de la St-Jean amène un si grand nombre de pèlerins et de gens attirés par leurs affaires ou par le désir de se rencontrer, c'est la conséquence d'une vieille tradition qui a eu sa raison d'être autrefois et qu'on continue à observer par habitude et sans se rendre compte de son inutilité actuelle.

Maintenant que les marchés et les foires se sont multipliés, que les chemins de fer, les voitures et le bon entretien de nombreuses routes ont supprimé la distance ; que le moindre village est peuplé de marchands de toute sorte qui sont assortis de toute espèce de marchandises, il n'est plus besoin de ces grandes foires annuelles qui étaient une nécessité des siècles passés. Ces lieux de réunion où l'on se retrouvait une fois l'an venant chacun d'une contrée éloignée, ne les a-t-on pas maintenant tous les jours dans les villes, aux différents marchés qui existent partout ? Dès lors qu'est-il besoin de faire tous les ans une fois, un long trajet à travers de mauvais chemins pour se rendre dans un endroit désert, n'offrant aucune ressource, aucune distraction ?

La seule raison, encore une fois, est la tradition, la force de l'habitude qui est l'unique motif de tant d'autres usages. Les paysans continuent à aller à Bouricos parce qu'ils y sont toujours allés, que leurs parents et leurs aïeux y allaient depuis des siècles, et que depuis des siècles aussi la fontaine miraculeuse est en réputation.

Mais quelle est l'origine de cet usage ? Pour nous son origine est la même que celle de Sanxay et de tous ces lieux d'assemblée Gaulois qu'on découvre partout depuis que le Père de la Croix a exhumé ces ruines devenues fameuses.

A Bouricos, comme à Sanxay, il y a eu un lieu d'assemblée soit pour les *Tarbelli* seuls, soit pour eux et leurs voisins, les *Boii* ou les *Vasates*. Ces lieux de réunion, ainsi que l'a remarqué le Père de la Croix, étaient toujours des endroits isolés, des sites sauvages ; une fontaine sacrée en était le complément indispensable. C'est là que nos ancêtres les Gaulois se rassemblaient une ou plusieurs fois par an, pour s'entretenir des affaires politiques, des questions d'intérêt public et de leurs affaires particulières.

Les Romains trouvèrent cet usage établi et loin de le combattre, ils le réglementèrent et construisirent souvent dans ces lieux de réunion des édifices publics comme à Sanxay : temple, théâtre, arène, bains, etc., Dans des centres d'assemblée moins importants, ils ne bâtirent aucun édifice.

Comment Bouricos a-t-il été traité par les maîtres de la Gaule ? Aucune fouille n'ayant eu lieu, nous ne pouvons répondre à cette question.

Plus tard vint le christianisme, et la fontaine sacrée fut mise sous le patronage de St-Jean et conserva la même réputation qu'elle avait eue précédemment. La chapelle remplaça sans doute un temple païen ! Puis les réunions politiques perdirent bientôt le caractère public qu'elles avaient pour se transformer en un simple lieu d'affaires commerciales, et cette vieille coutume de se rendre à Bouricos traversa les siècles pour venir jusqu'à nous. Remarquons même que la foire actuelle a lieu à la St-Jean, c'est-à-dire à un changement de saison, à une des grandes époques de l'année, encore une vieille tradition des réunions Gauloises qui se faisaient plus particulièrement aux changements de saison et surtout au milieu de l'année. La St-Jean n'est-elle pas du reste elle-même la continuation de la fête païenne du dieu du feu, de Mithra !

Mais laissons Bouricos qui nous a retenu fort longtemps loin de notre sujet et revenons à Pontenx.

Il existe dans le village une fontaine portant le nom de *Fontaine d'Or* qui a donné son nom à un quartier. Or la tradition raconte qu'à une époque très éloignée, un homme est venu à Pontenx avec une cassette pleine d'or, a parcouru le pays et a disparu dans la Fontaine avec sa cassette. Est-ce par suite d'un crime ou d'un suicide ? Personne ne le sait. De là serait venu le nom de la fontaine.

On raconte encore qu'un autre homme serait venu, il y a un certain nombre d'années et aurait demandé où était le quartier de la *Fontaine d'Or*. Il y aurait fait des sondages, en affirmant qu'un trésor y était caché, et il aurait disparu sans qu'on sût s'il avait réussi ou non dans ses recherches.

Telles sont les histoires vraies ou fausses que racontent les hommes âgés de Pontenx. Y a-t-il quelque rapport entre ces récits et le trésor qu'on vient de découvrir précisément dans le quartier de la Fontaine d'Or ? Nous ne le savons pas, mais nous croyons devoir signaler cette coïncidence.

Disons encore que Pontenx a eu, suivant quelques personnes, un ancien château qui aurait été démoli après avoir existé dans ce même quartier.

Le 18 novembre 1885, en nivelant le jardin de la nouvelle école de Pontenx, située dans le quartier de la Fontaine d'Or, et en posant des clayonnages, les ouvriers trouvèrent une marmite en bronze enfouie à 15 centimètres seulement du sol actuel, qui a été baissé. L'ayant vidée, ils trouvèrent 4,116 pièces d'argent oxydé qu'ils prirent pour des boutons de cuivre et qu'ils laissèrent d'abord sur le sol, et 45 pièces d'or dont ils ne soupçonnèrent pas la valeur, car ils les vendirent à vil prix dans le pays.

Les pièces d'or étaient sur le dessus, enveloppées dans une toile grossière qui tomba en poussière au contact de l'air.

M. Dubern, conseiller municipal, en l'absence de M. Charavel, ingénieur, directeur des forges et maire de Pontenx, prit en mains les intérêts de la commune sur le terrain de laquelle le trésor avait été trouvé, et il fit restituer toutes les pièces qui avaient été prises et vendues ou données.

Je fus prévenu de suite de cette découverte par M. l'abbé Dumont, curé de Mimizan et par M. Tomieu, percepteur, et je m'empressai d'aller à Pontenx où je reçus du Maire, M. Charavel, le plus gracieux accueil.

M. le Maire et le Conseil municipal voulurent bien me confier le trésor pour l'étudier, ce qui nécessita au préalable un nettoyage aussi long que peu amusant.



C'est le résultat de cette étude que je veux donner aujourd'hui.

DESCRIPTION

La Marmite est en bronze, avec deux oreilles et trois pieds. L'un des pieds se termine en forme de griffe; les deux autres ont le bas cassé. Cette marmite, de belle forme et d'une forte épaisseur, est ornée de moulures. Sa dimension est de 35 centimètres de hauteur. Son diamètre est de 25 centimètres dans le haut et de 30 centimètres à la panse. Son poids est de 9 kilogr. 250 grammes.

Cet ustensile était muni d'une anse en fer dont les morceaux rouillés ont été retrouvés à côté. Il n'y avait pas de couvercle.

Le poids brut des 4,116 pièces d'argent était avant le nettoyage de 4 kilogr. 550 grammes, mais après le nettoyage, le poids net était de 4 kilogr. 046 grammes 1/2. Le poids net de l'or était de 250 grammes.

PIÈCES D'OR

Charles V, Roi de France (1364-1380)

Franc-à-pied.

1. KAROLVS ✕ DI ✕ GR. FRANCORV ✕ REX. (1.) *Le Roi* tenant une épée et la main de Justice, debout sous un dais gothique, entouré de fleurs de lys.

R/. ✕ XPC ✕ VINCIT ✕ XPC ✕ REGNAT ✕ XPC ✕ IMPERAT. Croix feuillue cantonnée de fleurs de lys et de deux couronnelles, le tout dans une rosace cantonnée de huit fleurs de lys. Un point au centre.

1 pièce. Poids : 3 gr. 80 cent. Module 29 millimètres.

Charles VI, Roi de France (1380-1422)

Ecus d'Or.

2. ✕ KAROLVS ✕ DEI ✕ GRACIA ✕ FRANCOR. VM ✕ REX ✕ Ecu de France couronné.

R/. ✕ XPC ✕ VINCIT ✕ X. PC ✕ REGNAT ✕ XPC ✕ IMPERAT. Croix arquée, évidée et fleurdelisée dans une rosace fleurdelisée, cantonnée de quatre couronnelles. Au centre, une étoile.

Poids 3 gr. 90 cent. Module 28 millimètres.

3. Pareil. Mêmes points dans les légendes. Mêmes poids et module.

4. Pareil mais sans points secrets. Mêmes poids et module.

(1) A cause des nécessités de l'impression, nous avons remplacé les croisettes par des ✕.

5. Pareil. Mêmes poids et module.
6. id. id. id.
7. id. Poids 4 gr. Même module.
8. id. Poids 3 gr. 90 id.
9. Pareil, mais avec points secrets à l'avvers et au revers sous la 2^e lettre. (Romans.) Mêmes poids et module.
10. Pareil, mais avec points secrets à l'avvers et au revers sous la 4^e lettre. (Montpellier.) Mêmes poids et module.
11. id. id. id.
12. id. id. id.
13. Pareil, mais avec points secrets sous la 7^e lettre. (Angers.) Mêmes poids et module.
14. Pareil, mais avec points secrets sous la 9^e lettre. (La Rochelle.) Mêmes poids et module.
15. id. id. id.
16. Pareil, mais avec points secrets sous la 15^e lettre. (Rouen). Mêmes poids et module.
17. Pareil, mais avec points secrets sous la 17^e lettre. (St-Quentin.) Mêmes poids et module.
18. Pareil, mais avec points secrets sous la 18^e lettre. (Paris). Mêmes poids et module.
19. Pareil, mais avec point secret sous la 10^e lettre de l'avvers seulement. (Limoges.) FRANCORV au lieu de FRANCORVM. Mêmes poids et module.

Edouard III Plantagenet, Roi d'Angleterre (1327-1377.)

Noble d'Or.

20. E. DWARD ✕ DEI ✕ GRA ✕ REX ✕ ANGL ✕ Z ✕ FRANC D hyB. Le Roi couronné, debout dans un vaisseau, armé, cuirassé, tenant son épée de la main droite, et de la gauche l'écu aux armes d'Angleterre et de France. Le vaisseau est semé de fleurs de lys et de léopards.

R/. (couronnelle) Ihc AVTEM o TRACIENS o P o MEDIVM ILLORVM o IBAT. Croix fleuronée et fleurdelisée et cantonnée de quatre léopards couronnés. En cœur E dans un carré. Petite fleur de lys sous la 3^e lettre de l'avvers.

1 pièce. Poids 6 gr. 80 cent. Module 33 millimètres.

Henri IV, Roi d'Angleterre (1399-1413.)

Nobles d'Or.

21. + hENRIC' ✕ DI' ✕ GRA' ✕ REX ✕ ANGL' ✕ Z ✕ FRANC'. DNS' ✕ hyB'. Le Roi couronné, debout dans un vaisseau, armé, cuirassé, tenant son épée de la main droite, et de la ganche l'écu aux armes d'Angleterre et de France. Le vaisseau est semé de fleurs de lys et de léopards; deux clochettes couchées sur le vaisseau; une étoile sous l'épée.

R/. + Ih'C ✕ AVTEM ✕ TRANSIENS ✕ PER ✕ MEDIV ✕ ILLORV ✕ IBAT. Croix fleuronée et fleusdelisée et cantonnée de quatre léopards couronnés. En cœur **h** dans un carré.

Poids 6 gr. 90 cent. Module 33 millimètres.

22. Pareil, mais sans les points de l'avvers et du revers. Croisette sous la 3^e lettre du revers. Poids 6 gr. 90 cent. Même module.

23 à 37. Pareils au numéro précédent. Même poids. Le module varie de 32 à 35 millimètres.

38. Pareil. Poids 6 gr. 95 c.

39. id. Poids 6 gr. 85 c.

40. id. id.

41. id. mais avec la croisette sous la 11^e lettre du revers. Poids 6 gr. 90 c.

42. hENRIC' ✕ DI' ✕ GRA' ✕ REX ✕ ANGL' ✕ Z ✕ FRANC' ✕ DNS' ✕ hIB' ✕ Z AQ. Même type.

R/. ✕ Ih'C ✕ AVTEM ✕ TRANSIENS ✕ PER ✕ MEDIVM ✕ ILLORV ✕ IBAT. Même type. Croisette sous la 31^e lettre du revers.

Poids 6 gr. 90. Module 33 millimètres.

Ici, Henri affirme sa qualité de Duc d'Aquitaine qu'il n'avait pas indiquée dans les nobles précédents. La plupart des numismatistes croient que tous les nobles des rois d'Angleterre ont été émis hors de France. Cependant quelques savants pensent que certains nobles pourraient avoir été frappés en France et particulièrement ceux qui portent le titre de Duc d'Aquitaine. Rien, jusqu'à ce jour, n'est venu prouver de quel côté est la vérité.

43. Pareil, mais avec la croisette sous la 12^e lettre du revers. Poids 6 gr. 95 c.

44. Demi-noble.

hENRIC' ✕ DI' ✕ GRA' ✕ REX ✕ ANGL' ✕ Z F' ✕ DN' ✕ h. Même typé.

R/. ✕ ARGVAS ✕ ME ✕ DOMINE ✕ NE ✕ IN ✕ FVRORE ✕ TVO. Même

type mais sans la croisette. Dans le champ, un anneau sous la 10^e lettre.

Demi-Noble. Poids 3 gr. 45 c. Module 25 millimètres.

Henri V, Roi d'Angleterre (1413-1422.)

Noble d'or.

45. + hENRIC' (fleur de lys) DI' ∴ GRA' ∴ REX ∴ ANGL' ∴ Z ∴ FRANC' ∴ DNS' ∴ hYB'. Même type que les nobles de Henri IV, mais le navire porte un étendard. Un anneau près de l'épée, au lieu de l'étoile.

R/. (fleur de lys). Ih'C • AVT' • TRANSIENS • PER • MEDIVM • ILLORV' • IBAT. Même type que les nobles de Henri IV. Un anneau en dessous entre la 2^e et la 3^e lettre du revers. Dans le centre de la croix : C au lieu de H initiale du Roi.

Poids 6 gr. 95.

Très belle pièce à fleur de coin d'un type plus joli et d'une plus belle exécution que toutes les autres.

La fleur de lys indique habituellement l'atelier de St-Lô. Mais que signifie le C central ? Ne serait-ce pas l'atelier de Calais ? Cette question a déjà été discutée plus d'une fois.

PIÈCES D'ARGENT ET DE BILLON

Edouard, prince de Galles, dit le Prince-Noir, (fils aîné du roi d'Angleterre Edouard III) Duc d'Aquitaine (1355-1375.)

Esterlin.

46. ✕ ED' PO GENITV REG L. Buste du Prince vu de profil à droite, couronné, la main gauche levée et tenant de la droite une épée à l'épaule.

R/. PRN — CPS — AQI — TAN. Croix coupant la légende cantonnée de douze besants.

Esterlin frappé à Limoges. Le L est la marque de Limoges, mais quelques auteurs veulent l'accorder aussi à Libourne, ce que nous n'admettons pas. Nous ne croyons pas que la même lettre ait pu servir en même temps à deux villes différentes ; en outre, l'atelier de Libourne eût été trop près de celui de Bordeaux et eut fait double emploi inutilement. Enfin, certains numismatistes donnent cette lettre à Lectoure.

Esterlin..

1 seule pièce. Poids 0.75 cent.

Variété non publiée par Poey d'Avant.

Hardis.

47. ED. PO. GI. REG. AGL. A. Buste du Prince vu de face avec une couronne basse fleuronée, sous un arceau fleuroné, et tenant une épée.

R/. * PRI — CPS * — AQIT — ANIE. (1) Croix coupant la légende, cantonnée de deux léopards et de deux lys.

Hardi, frappé à Agen (A.) 1 pièce. Poids 0.95 cent.

48. ED. PO GNS. REG. AGLIE. Même type.

R/. Pareil.

Hardi sans marque d'atelier. 1 pièce. Poids 0,95 cent.

49. ED. PO GI. REG. AGLIE. A. Même type.

R/. PRN — CPS * — AQIT — ANIE. Même type. (Astérisque.)

Hardi frappé à Agen (A.) 1 pièce. Poids 0.80 cent.

50. ED. PO. GI. REG. AGL. L. Même type.

R/. * PRI — CPS * — AQIT — ANE. (1). Même type.

Hardi frappé à Limoges (L.) 1 pièce. Poids 1 gr.

51. ED. PO. GI. REG. AGLIE. L. Même type.

R/. Pareil.

Hardi frappé à Limoges, 1 pièce. Poids 1 gr.

52. ED. POGENI. REG. AGLIE. Même type.

R/. PRN — CPS — AQIT — TAN. Même type,

Hardi frappé à Poitiers (P.) 1 pièce. Poids 1 gr. 05 cent.

53. ED. POGNS. REG. AGLIE. Même type.

R/. * PRN — CPS. R — AQIT — ANIE. (1). Même type.

Hardi frappé à La Rochelle (R.) 1 pièce. Poids 0.80 cent.

Quelques numismatistes veulent donner le R à La Réole. Nous le lui refusons pas les mêmes motifs qui nous empêchent d'accepter le L pour Libourne.

54. Mêmes types que les précédents. 8 pièces mal marquées et sans lettre monétaire visible. Poids total des 8 pièces : 5 gr. 85 cent. soit un poids moyen de 0.73 cent. par pièce.

Richard II, Roi d'Angleterre, Duc d'Aquitaine (1377-1399.)

Doubles Hardis.

55. RICARDVS : REX : ANGLIE. Buste du Roi de face, sous un arceau fleuroné, couronné et tenant une épée.

(1) Pour les besoins de l'impression, nous avons remplacé par des astérisques, les rosaces qui existent au revers des pièces n° 47, 50 et 53.

R/. · FR'ANC — IE. DN — S. AQI — TANIE. Croix double coupant la légende, cantonnée de deux lys et de deux léopards.

Double hardi. 1 pièce. Poids 1 gr. 95 cent. Module 23 millimètres. Variété non décrite dans Poey d'Avant.

· 56. RICARDVS : REX : ANGLIEI. Même type.

R/. FRANC — IE. DN — S. AQVI — TANIE. Même type.

Double hardi 1 pièce. Poids, 2 gr. 05 cent.

Hardis.

57. RICARD'R. AGLIE. Buste du Roi de face sous un arceau fleuroné, couronné et tenant une épée.

R/. · FRA — CIE — DNS — AQI. Croix double coupant la légende, cantonnée de deux lys et de deux léopards.

55 hardis pesant ensemble 50 gr. 50 cent. soit en moyenne 0.92 cent. chaque.

58. RICARD'R. AGLI. Même type.

R/. Pareil.

21 hardis pesant ensemble 19 gr. 80 cent. soit en moyenne 0.94 cent. chaque.

59. RICARD'R. AGLE. Même type.

R/. Pareil.

3 pièces pesant ensemble 4 gr. 85 cent. soit 0.97 cent. chaque.

60. RICARD' R. AGL. Même type.

R/. Pareil.

6 pièces pesant ensemble 6 gr. 10 cent. soit 1 gr. 01 cent. 1/2 chaque.

61. RICARD' RX. AGLI. Même type.

R/. Pareil.

2 pièces pesant chacune 0.90 cent.

62. RICARD' RX. AGL. Même type.

4 pièces pesant ensemble 3 gr. 95 cent. soit 0.99 cent. chaque.

63. RICARD'RX. AGLIE. Même type.

R/. · FRAC — IE. DN — S. AQI — TANE. — Même type.

182 pièces pesant ensemble 161 gr. 40 cent. soit 0.89 cent. chaque.

64. RICARD' RX. AGLI. Même type.

R/. Pareil.

58 pièces pesant ensemble 51 gr. 10 cent. soit 0.88 cent. chaque.

65. RICARD' RX. AGLE. Même type.

R/. Pareil.

154 hardis pesant ensemble 137 gr. 85 cent. soit 0.90 cent. chaque.

66. RICARD' RX. AGL. Même type.

R/. Pareil.

66 hardis pesant ensemble 59 gr. 10 cent. soit 0.90 cent. chaque.

67. RICARD' RX. ANGLIE. Même type.

R/. Pareil.

1 pièce pesant 1 g. 40 cent.

68. RICARD' RX. ANGLI. Même type.

R/. Pareil.

2 pièces pesant chacune 0.88 cent.

69. RICARD' RX. ANGL. Même type.

R/. Pareil.

1 pièce pesant 1 gr. 40 cent.

70. RICARD' R. AGLIE. Même type.

R/. Pareil.

3 pièces pesant ensemble 2 gr. 70 cent. soit 0.90 chaque.

71. Mêmes légende et type à l'avvers.

R/. · FRAC — IE. DN — S. AQI — TANIE. Même type.

1 pièce pesant 0 gr. 75 cent.

72. RICARD' RX. AGL. E. Même type.

R/. Pareil.

1 pièce pesant 1 gr.

73. RICARD' RX. AGL. Même type.

R/. Pareil.

1 pièce pesant 1 gr.

74. RICARD' RX. AGLIE. Même type.

R/. · FRACI — E. DNS — AQIT — ANIE. Même type.

2 pièces pesant chacune 0.92 cent.

75. RICARD' RX. AGLE. Même type.

R/. · FRAC — IE. AQI — TANE — DNSI. Même type. (DNSI est sans doute pour : *Dominus Hiberniæ*.) En tout cas, c'est inédit.

2 pièces pesant chacune 0.98 cent.

76. 352 hardis aux différentes variétés précédentes, mais trop mal marqués pour être distingués les uns des autres, pesant ensemble 301 gr. 60 cent. soit 0.85 cent, 1/3 chaque.

77. 9 hardis incomplets pesant ensemble 3 g. 55 cent.

Ce sont des hardis coupés en morceaux. Nous nous demandons s'ils n'ont pas été coupés intentionnellement pour faire la valeur d'un demi-hardi dans des paiements.

En terminant les hardis de Richard II, nous ferons remarquer qu'aucune de ces variétés ne se trouve dans Poey d'Avant qui semble n'avoir eu à sa disposition que fort peu de pièces de Richard II.

La plupart de ces hardis sont usés et rognés et semblent avoir circulé. Il est juste de dire que ceux de Henri IV dont la description va suivre ne sont pas dans un meilleur état.

Quelques-uns sont percés de deux trous l'un près de l'autre comme les sequins qu'on emploie dans l'Orient pour orner les vêtements. Ils paraissent donc avoir servi à un usage semblable. Enfin quelques autres sont percés d'un seul trou.

Henri IV, Roi d'Angleterre, Duc d'Aquitaine (1399-1413.)

Doubles Hardis.

78. ENRICVS • REX • ANGLIE. Buste du Roi de face, sous un arceau fleuroné, couronné et tenant une épée. Un anneau au-dessus de la tête.

R/. FRAN — CIE • D — NS AQ — ITAN. Croix coupant la légende, cantonnée de deux léopards et de deux lys avec anneaux.

6 pièces pesant : une 1 gr. 95 cent. ; deux 2 gr. 05 cent. chaque ; deux 2 gr. 10 cent. chaque ; et une 2 gr. 20 cent. Module de toutes 23 millimètres.

Variété du n° 3413 de Poey d'Avant.

Hardis.

79. E'RIC'R X AGLIE. Type des Hardis, c'est-à-dire le roi en buste debout de face, sous un arceau fleuroné, couronné, et tenant une épée.

R/. FRA — CIE — DNS — AQI. Type des hardis, c'est-à-dire, croix double coupant la légende cantonnée de deux lys et de deux léopards.

Nota. — Aussi bien dans cette variété que dans les suivantes, il y a de petites variantes telles que : la couronne est tantôt surmontée d'un point, tantôt d'un anneau. Certaines pièces ont à l'avers un anneau au commencement de la légende, et un à la fin. — Beaucoup de pièces ont un point au revers avant : • FRA.

La variété dont nous donnons la description sous le n° 79 est la plus nombreuse de tout le trésor ; elle se compose de 2945 pièces pesant ensemble 2 kilogr. 967 gr. 60 cent., soit en moyenne 1 gr. 007 milligrammes 1/2 chaque.

Nous avons pesé ces hardis par séries de 100, et quoique les pièces fussent prises au hasard, les pesées ont varié de 98 gr. 10 cent. à 102

gr. 80 cent. ce qui a fait varier la moyenne des pièces de 98 cent. à 1 gr. 03 cent. chaque, suivant les centaines.

80. Mêmes légendes, mais le Roi a un gros buste et une grosse tête.

22 pièces pesant ensemble 23 gr. 75 cent. soit 1 gr. 08 cent. chaque.

81. E'RIC' RX. AGLLIE. Même type que le n° 79.

R/. FRA — CIE — DNVS — AQL. Même type que le n° 79.

1 pièce pesant 1 gr. 20 cent.

82. E'RIC' RX AGLE. Même type.

R/. FRA — CIE — DNS — AQL. Même type.

46 pièces pesant ensemble 49 gr. 10 cent. soit 1 gr. 07 cent. chaque.

83. E'RIC' RX. ANGLIE. Même type.

R/. Pareil.

2 pièces pesant 1 gr. 07 cent. chaque.

84. E'RIC' RX' ANGLE. Même type.

R/. Pareil.

1 pièce pesant 0.90 cent.

85. E'RIC' REX. ANGLIE. Même type.

R/. Pareil.

3 pièces pesant ensemble 2 gr. 97 cent. soit 0.99 cent. chaque.

86. E'RIC' REX. AGLIE. Même type.

R/. Pareil.

5 pièces pesant ensemble 4 gr. 61 cent. soit 0.92 cent. chaque.

87. E'RIC' R. AGLIE. Même type.

R/. Pareil.

39 pièces pesant ensemble 39 gr. 70 cent. soit 1 gr. 02 cent. chaque.

88. E'RIC' R. AGLE. Même type.

R/. Pareil.

68 pièces pesant ensemble 70 gr. 30 cent. soit 1 gr. 03 cent. chaque.

89. ° ENRICVS RX. AGLIE °. Même type.

R/. FRA — CIE ° — DNS — AQL. Même type.

17 pièces pesant ensemble 16 gr. 65 cent. soit 0.98 cent. chaque.

Cette variété avec le nom entier est inédite.

90. ° ENRICVS RX. AGLI °. Même type.

R/. Pareil.

3 pièces pesant ensemble 2 gr. 65 cent. soit 0.88 cent. chaque.

91. Pièce incuse. L'avvers n'est que le creux du revers.

R/. FRA — CIE — DNS — AQL. Même type.

1 pièce. Poids 0.90 cent.

92. 7 hardis incomplets, coupés en morceaux, pesant ensemble 3 gr. 35 cent.

La plupart des variétés de hardis ci-dessus décrites ne figurent pas dans l'ouvrage de Poey d'Avant.

Raimond IV, Prince d'Orange (1340-1393.)

93. ● R ● PRICEPS ✕ AVRA. (1.) Le Prince couronné de roses, tenant un diadème, et assis entre deux chiens.

R/. MON — ET CI — VITS — AVRA. Croix coupant la légende et cantonnée de quatre cornets.

Carlins. 2 pièces frustes toutes deux pesant l'une 1 gr. et l'autre 0.90 cent. La plus lourde est percée de deux trous à la façon des sequins qu'on emploie comme ornements.

Urbain V, Pape (1362-1370)

94. (deux clés en sautoir) • VRBANVS QVINTVS • Deux P sous une tiare.

R/. ✕ : SANCTVS : PETRVS. Croix cantonnée de deux tiars et de deux clés en sautoir.

Pièce d'argent frappée à Avignon. Fruste. Poids 1 gr.

Lubeck (Ville Libre).

95. ✕ MONETA ✕ LVBICENS. Aigle à deux têtes.

R/. CIV — ITA — S IM — PER. Croix traversant la légende.

Denier. Pièce bien conservée. Poids 1 gr. 05 cent.

R É C A P I T U L A T I O N

	NOMBRE de Variétés	NOMBRE DE PIÈCES		
		OR	ARGENT ou Billon	TOTAUX
Charles V.				
<i>Franc-à-pied.</i> . .	1	1	»	1
Charles VI.				
<i>Ecus d'Or</i>	2	18	»	18
Edouard III.				
<i>Noble.</i>	1	1	»	1
Edouard, Prince-Noir.				
<i>Esterlin</i>	1	»	1	16
<i>Hardis.</i>	7	»	15	

(1) Les deux ronds que nous avons mis dans la légende de l'avvers, figurent des rosaces.

	NOMBRE de Variétés	NOMBRE DE PIÈCES		
		OR	ARGENT ou Billon	TOTAUX
Richard II.				
<i>Doubles Hardis</i> . .	2	»	2	930
<i>Hardis</i>	19	»	928	
Henri IV.				
<i>Nobles</i>	2	23	»	3,190
<i>Demi-Noble</i>	1	1	»	
<i>Doubles Hardis</i> . .	1	»	6	
<i>Hardis</i>	13	»	3,160	
Henri V.				
<i>Noble</i>	1	1	»	1
Raimond IV, prince d'Orange				
<i>Carlins</i>	1	»	2	2
Urbain V, Pape.				
<i>Pièce d'argent</i> . .	1	»	1	1
Lubeck (Ville libre).				
<i>Denier</i>	1	»	1	1
TOTAUX	54	45	4,116	4,161

Il résulte de la description précédente que les pièces les plus anciennes sont : le Franc-à-pied de Charles V (1364-1380), le Noble d'Edouard III (1327-1377) et les monnaies d'argent (esterlin et hardis) du Prince noir (1355-1375). Ajoutons-y les deux carlins de Raimond IV, prince d'Orange (1340-1393) et la pièce d'argent du pape Urbain V (1362-1370), qui se trouvent égarés dans ce trésor. Quant au denier de Lubeck, rien n'indiquant sa date, nous n'en parlons que pour mémoire.

Viennent ensuite les écus d'or de Charles VI (1380 à 1422), les hardis et doubles hardis de Richard II (1377-1399) et les pièces de Henri IV, son successeur (1399-1413), pièces se composant de nobles et d'un demi-noble, de doubles hardis et de hardis.

Enfin la pièce la plus récente est le noble de Henri V (1413-1422) qui est du reste contemporaine de la fin du règne de Charles VI.

Aucun doute ne peut avoir lieu pour les monnaies de Charles V et Charles VI, Edouard III, Edouard son fils, et Richard II, pas plus que

pour Raimond IV et Urbain V. Toutes sont parfaitement connues et ne peuvent permettre aucune hésitation.

Nous devons cependant noter comme renseignements que les écus d'or de Charles VI n'ont commencé à être frappés qu'à partir de 1384 et que les points secrets ont été créés en vertu de l'ordonnance du 11 septembre 1389. Ce n'est qu'en 1411 que les annelets ont commencé à être employés en place des points secrets.

Il en résulte que nos écus d'or n'ont pas pu être frappés avant 1384 (ceux qui n'ont pas de points secrets) et 1389 (ceux qui en possèdent) et que très probablement ils ne dépassent pas 1411, puisque aucun d'entre eux n'a d'annelet au lieu de point secret.

Quant aux Henri, il n'y a aucun doute non plus sur l'attribution à Henri IV des hardis et des doubles hardis car ce prince est le seul de ce nom qui en ait émis.

Mais il n'en est pas de même des nobles et du demi-noble portant le nom de Henri. En effet, Henri IV (1399-1413), Henri V (1413-1422) et Henri VI (1422-1453) ont fait frapper tous trois ce genre de monnaie.

Voici quelles sont les considérations qui nous ont décidé à attribuer les pièces ainsi que nous l'avons fait.

Henri IV, de même que ses prédécesseurs, se regardait comme ayant des prétentions à la couronne de France, mais il n'exerça pas plus qu'eux d'une façon effective le pouvoir dont il avait pris le titre. Ses monnaies furent purement anglaises et sur leurs légendes le titre de roi de France ne vint qu'en second ordre. En effet toutes les pièces connues d'Edouard III, de Richard II et de Henri IV portent après le nom du roi ses titres dans l'ordre suivant : REX ANGL. Z. FRANC. DNS. HIB. Z. AQ. (*Rex Angliæ et Franciæ, Dominus Hiberniæ et Aquitaniæ*). Comme on le voit, ce qui figure d'abord c'est le titre de Roi d'Angleterre ; celui de Roi de France est relégué au second plan.

Henri V continua d'abord le même système, mais après s'être emparé de la Normandie (en 1415), il commença à prendre au sérieux son titre de Roi de France et fit frapper en France des monnaies avec le titre de REX FRANCORVM (1415 à 1420). Le 21 Mai 1420, étant devenu régent et héritier présomptif de la couronne de France, par suite de son mariage avec Catherine, fille de Charles VI, Henri V cessa de porter le titre de roi de France et le remplaça par celui d'héritier du trône : REX ANGLIE ET HERES FRANCIAE. Toutes ses monnaies sont ainsi inscrites jusqu'à sa mort (1422).

Henri VI, qui ne devint roi qu'après la mort de Charles VI, n'eut pas à prendre, la qualité d'héritier, et ses monnaies Françaises portèrent de suite ses titres, en commençant par la France : **FRANCORVM ET ANGLIE REX**. Remarquons que sous Henri VI, le mot **REX** vient à la fin de la phrase au lieu d'être au commencement comme sous les autres Henri.

Or nous n'avons dans ce trésor aucune de ces pièces de Henri VI ni de celles de Henri V frappées de 1415 à 1422. Les seules qui s'y trouvent sont d'abord celles purement Anglaises que nous venons de signaler comme usitées sous Henri IV. Il est juste de dire que Henri V et Henri VI ont aussi continué en Angleterre le même monnayage. Mais comme les pièces d'argent les plus récentes du trésor sont celles de Henri IV, il est rationnel de croire que celles d'or sont de la même époque. En outre les 23 nobles de Henri IV sont beaux mais un peu frottés : on voit qu'ils ont circulé tandis que celui que nous attribuons à Henri V est à fleur-de-coin ; il est certain qu'il n'a pas circulé. Il est donc plus récent que les précédents.

Ce dernier noble est d'un type plus joli, d'une exécution plus fine que tous les autres ; on y voit une facture différente. Il porte une fleur de lys à l'avvers et une au revers, or ce n'est qu'après 1415 que cette marque apparut sur les pièces Anglaises. Les trois points y remplacent aussi les croisettes. Un anneau se trouve entre la 2^e et la 3^e lettre et l'annelet ne date que de 1411 comme indice monétaire.

Nous attribuons donc le type le plus ancien à Henri IV et le plus nouveau, représenté par une seule pièce, à Henri V. Il est naturel que ce trésor contienne peu de pièces des règnes éloignés (Charles V, Edouard III et le Prince noir), beaucoup des rois qui existaient encore ou qui venaient de mourir depuis peu de temps (Charles VI, Richard II et Henri IV) et une seule monnaie du roi nouveau Henri V, dont les espèces n'avaient pas pu encore, sans doute, parvenir jusqu'au possesseur du trésor.

Le Noble de Henri V a été frappé après 1415 puisqu'il porte la fleur de lys, mais avant 1420 puisqu'il contient le titre du roi de France et non pas d'héritier. Nous ne croyons pas qu'on puisse refuser de considérer cette pièce nommée Française quoiqu'elle porte le titre de roi d'Angleterre avant celui de roi de France. A notre avis, ce serait une preuve que cette monnaie aurait été émise en 1415 ou peu de temps après, lorsque Henri V n'avait pas encore songé à mettre sur ces espèces :

REX FRANCORVM. Nous datons donc ce noble de 1415 et le considérons comme la pièce la plus récente du trésor.

Quant au demi-noble, nous le classons à Henri IV parce que le type et la forme des lettres sont exactement pareils au type et aux lettres des 23 nobles décrits ci-dessus, et que par conséquent cette pièce diffère du noble de Henri V. Au premier coup d'œil, on reconnaît du reste que ce dernier noble appartient à un type plus récent, quoiqu'il ne soit plus jeune que de peu d'années.

Ce demi-noble ne peut cependant pas avoir été émis avant 1411 puisqu'il a un anneau comme marque monétaire. Aussi est-il à fleur de coin, ce qui indique bien qu'il n'a pas eu le temps de circuler.

Or, Henri IV étant mort en 1413, notre demi-noble ne peut avoir été frappé que de 1411 à 1413.

En résumé, notre trésor se compose dans l'ordre de date de :

1 pièce d'or d'Edouard III (1327-1377); pièce ayant circulé, mais belle cependant.

16 pièces d'argent d'Edouard, le Prince noir (1355-1375). Toutes à peu près frustes.

1 pièce d'or de Charles V (1364-1380); pièce un peu frottée et bosselée par la circulation.

930 pièces d'argent de Richard II (1377-1399); presque toutes en très mauvais état, usées et rognées.

18 pièces d'or de Charles VI (1380-1422); toutes en bon état quoiqu'aucune ne soit à fleur-de-coin. — Ces pièces ont été frappées de 1384 à 1411.

3190 pièces de Henri IV (1399-1413), dont 24 pièces d'or et 3166 pièces d'argent. Les pièces d'or sont belles quoique un peu frottées, sauf le demi-noble qui est à fleur-de-coin. Les pièces d'argent sont pour la plupart très mauvaises, usées et rognées; quelques-unes cependant sont assez belles. Les monnaies d'argent peuvent avoir été frappées pendant tout le cours du règne de Henri IV. Celles d'or également, sauf le demi-noble qui date de 1411 à 1413.

1 pièce d'or de Henri V (1413-1422), à fleur-de-coin, frappée très probablement en 1415.

4 pièces diverses égarées dans ce trésor.

Pour nous, l'enfouissement de ce trésor a eu lieu en 1415 ou fort peu de temps après, attendu que comme nous l'avons démontré la dernière pièce a dû être émise cette année-là ou l'année suivante. Or, comme

elle n'a pas circulé et que nous ne trouvons aucune pièce plus récente ; que le demi-noble frappé de 1411 à 1413 est également à fleur-de-coin tandis que toutes les autres pièces ont plus ou moins circulé, nous ne pouvons pas nous écarter beaucoup de 1415 comme date de l'enfouissement. Plus nous nous éloignerions de cette année et plus nous aurions des chances pour rencontrer d'autres monnaies de types plus récents, et moins aussi nos deux pièces les plus nouvellement émises auraient pu garder leur fraîcheur.

Nous concluons donc que la date de l'enfouissement ne peut pas s'éloigner beaucoup de 1415.

Quels sont les motifs qui ont poussé le propriétaire à cacher son trésor ? Ceci est plus embarrassant car le champ de la supposition est vaste.

Dans quelle mesure devons-nous tenir compte de la légende de la *Fontaine d'Or* ? Nous n'en savons rien. Est-ce l'homme à la cassette pleine d'or, qui, au lieu de cassette, n'aurait caché sous son manteau qu'une vulgaire marmite pleine d'argent plus que d'or ? Avant de disparaître dans la fontaine, avait-il caché sa marmite ? Nous laissons chacun libre de décider cette question. Toujours est-il qu'il a eu une heureuse idée puisque le produit de la vente de son trésor servira en partie à la construction de la nouvelle école de Pontenx-les-Forges.

Le motif le plus habituel d'enfouissement à cette époque de guerres continuelles était l'approche d'un parti ennemi qui obligeait les habitants à se sauver en cachant ce qu'ils avaient de plus précieux. Ceux qui ne croient pas aux légendes pourront se contenter de cette raison plus prosaïque et qui est souvent aussi la plus vraie.

Dax, le 25 décembre 1885.

EMILE TAILLEBOIS.

DÉCOUVERTE D'UNE CACHETTE

DE

5,395 DENIERS ET OBOLES MORLANS

AU NOM DE CENTULLE

A GONDRIIN (Gers)

En avril 1883, j'ai rendu compte à la Société de Borda d'une trouvaille de 707 deniers et oboles Morlans faite à Pessan (Gers) et j'ai exprimé l'espoir que de nouvelles découvertes du même genre nous permettraient de continuer l'étude de la monnaie Morlane (1)

Mon souhait a été exaucé, car, le 22 décembre dernier, un trésor de 5,415 pièces a été découvert à Gondrin (Gers) dans un champ, lieu dit Mont-St-Jean, situé au nord et à 250 mètres de la ville.

M. Daignestous, pharmacien à Gondrin, étudia le trésor et constata qu'il se composait de 4,240 deniers et 1,175 oboles tous de Centulle sauf : un denier d'Eléonore d'Aquitaine, une obole de Richard II, un denier tournois de Louis VIII, trois deniers anonymes de l'évêché de Gap, quelques deniers et oboles de Raimond VII, comte de Toulouse, et enfin, chose bizarre, une pièce de billon de l'empereur Valérien.

M. Daignestous me prévint de cette découverte et eut la gracieuseté de me faire l'envoi de tout le trésor pour que je pusse l'étudier, ce dont je le remercie vivement ; car, malgré la monotonie d'une étude de ce genre (cinq mille quatre cents pièces du même type !) on trouve toujours dans cet examen quelques constatations intéressantes à faire.

Le Trésor était placé dans un vase de terre grossière. Trois petites clés cachées au milieu se sont rouillées et ont rempli d'oxyde une quantité de pièces.

Il n'y a dans les environs du lieu de la découverte aucune ruine, aucun vestige du moyen-âge ; la tradition n'apprend rien non plus sur cet endroit

(1) EMILE TAILLEBOIS. — *La Monnaie Morlane au nom de Centulle à propos de la découverte de 707 deniers et oboles faite à Pessan (Gers).* (Bulletin de la Société de Borda, 2^e trimestre 1883.)

Voici la description de ces pièces :

1. CENTVILLO COME. Croix cantonnée d'un besant aux 1^{er} et 2^e.

R/. ✕ ONOR FORCAS. Dans le champ : PA ✕.

Argent, 4,227 deniers au nom de Centulle, vicomte de Béarn, pareils aux différentes variétés que j'ai signalées dans le trésor de Pessan, mais ressemblant cependant pour la plupart au type n° 12 de ce trésor, c'est-à-dire avec l'A de FORCAS ayant la forme de H, les jambes droites ou presque droites et écartées ; le plus souvent cet A est très large. L'A de PA ✕ est très large aussi et écarté du bas. A l'avvers, ME de COME sont liés ; quelquefois, mais plus rarement, ces lettres sont remplacées par M'.

Souvent aussi l'A de FORCAS est complètement barré dans le haut ce qui lui donne la forme d'un *Pi* majuscule grec. Le point qui se trouve généralement sous la barre de l'A de FORCAS est toujours cunéiforme, mais généralement la pointe en haut, tandis que dans les pièces de Pessan la pointe était presque toujours en bas.

Le poids moyen de ces deniers est de 0.81 cent., tandis que ceux de Pessan pesaient un 1 gr. et 1 gr. 10 cent. Il est juste de dire qu'en général l'état de conservation de tout ce trésor est très mauvais, tandis que celui de Pessan était bien meilleur. Mais néanmoins les plus beaux deniers de Gondrin ne pèsent que 0.86 c. quoique très bien conservés, tandis que ceux de Pessan atteignaient 1 gr. 10 c. Il y a donc là une diminution notable du poids qui indique une plus basse époque.

Sur cette quantité de deniers, 22 sont percés d'un trou rond sur le bord, 1 d'un trou au milieu, et 12 de deux trous ronds l'un près de l'autre sur le bord, à la façon des sequins qu'on emploie pour garnir des vêtements. Ces deniers ont donc dû servir de motifs d'ornement ou être montés en colliers. Un de ces derniers, percé de deux trous, a même été festonné tout autour. Outre ces 4,227 deniers, j'ai trouvé 60 fragments de deniers.

2. Même type.

Argent. 1,159 oboles pareilles aux différentes variétés de Pessan, mais ressemblant cependant pour la plus grande partie au n° 13 de ce trésor. Mêmes observations que pour les deniers.

Le poids moyen de ces oboles est de 0.36 c. tandis que celles de Pessan pesaient en moyenne 0.46 c. Les plus belles ne dépassent pas 0.42 c. au lieu que les plus neuves de Pessan atteignaient 0.47 c. et 0.48 c.

Trois oboles sont percées d'un trou sur le bord comme les 22 deniers cités plus haut. En outre, j'ai trouvé 9 fragments d'oboles.

3. Même type, mais avec la croix cantonnée d'un besant aux 1^{er} et 3^e.
(Variété inédite.)

Deux deniers. Poids : 0.85 chaque.

4. Même type. Obole pareille. (Variété inédite). Poids : 0.40 c.

5. Même type, mais avec la croix cantonnée d'un besant aux 2^e et 4^e.

Trois oboles pesant 0.38 c. chaque. (Variété inédite.)

6. Même type, mais avec la croix cantonnée d'un seul besant au 1^{er}.

Denier pesant 0.80 c. (Variété inédite.)

7. Même type.

Deux oboles pesant 0.40 c. chaque. (Variété inédite.)

8. VAPICECIS. Rosace à six branches arrondies.

R/. EPISCOPVS. Croix à branches arrondies.

Trois deniers pareils à ceux de Pessan (N° 18) et aussi frustes ; ils sont complètement illisibles.

Ce sont des deniers anonymes de l'évêché de Gap (XII^e siècle.)

9. ☒ DVCISIT. Dans le champ, deux croisettes sur la même ligne horizontale ; au-dessus, l'oméga défiguré ; au-dessous : Λ (l'alpha aussi dégénéré.)

R/. ☒ AQVITANIE. Croix.

Denier d'Eléonore, duchesse d'Aquitaine (1137-1169). Très fruste et rogné. Poids : 0.45 c.

10. RICA-RDVS en deux lignes ; au dessus, une croisette ; au dessous, l'oméga dégénéré.

R./ ☒ AQVITANIE. Croix.

Obole d'Aquitaine de Richard-Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et duc d'Aquitaine (1169-1196). Très fruste. Poids : 0.40 c.

11. ☒ LVDOVICVS REX • Croix.

R./ TVRONVS CIVI. Châtel Tournais.

Denier de Louis VIII, roi de France (1223-1226). Pièce un peu frottée, Poids : 0.85.

12. RAMON COMES. Croix cantonnée d'un S au 2^e.

R/. ☒ TOLOSA CIVI. Dans le champ : VGO très dégénéré.

Quatre deniers de Raimond VII, comte de Toulouse (1222-1249,) pareils à celui du n° 16 de Pessan. Poids ; 95 cent. à 1 gr. 05 chaque ; l'un d'eux pèse 1 gr. 25 cent. Celui de Pessan pesait 1 gr. 10 cent.

13. Même type.

Neuf oboles pareilles, même type que le n° 17 de Pessan. Poids moyen : 0.40 c. chaque : celle de Pessan pesait 0.46 c., mais était en bon état, tandis que les oboles de Gondrin sont très usées.

14. IMP. C. P. LIC. VALERIANVS P. F AVG. Buste de Valérien radié à droite et revêtu du paludament.

R/. FELICITAS AVGG. La Félicité debout à gauche tenant un caducée de la main droite et une corne d'abondance de la gauche.

Billon. Pièce de l'empereur Valérien (253-260) égarée dans ce trésor. Comment y a-t-elle été mêlée ? A l'époque où fut confié à la terre ce dépôt, les monnaies Romaines n'avaient plus cours. Il est donc probable que cette pièce avait été trouvée par le propriétaire du trésor qui, jugeant qu'elle valait toujours son poids d'argent, la cacha avec les deniers Morlans.

L'examen de ce trésor me démontre que toutes les pièces de Centulle qu'il contient sont plus récentes que celles de la découverte de Pessan, attendu que le poids en est très inférieur. Or, il est connu que plus une monnaie s'éloigne du type primitif, plus elle baisse de poids et souvent aussi de titre. La différence de poids est très sensible car elle varie pour les deniers de 0.81 c. et 0.86 c. (poids de Gondrin) à 1 gr. et 1 gr. 10 c. (poids de Pessan) et pour les oboles de 0.36 c. et 0.42 c. (poids de Gondrin) à 0.46 c. et 0.48 c. (poids de Pessan.)

Il y a donc là l'indice d'une très basse époque.

D'autre part, la plus grande partie des monnaies de Gondrin appartient aux types n° 12 et 13 de Pessan, c'est-à-dire précisément à ceux que j'avais estimé être les plus récents, et nous n'y voyons presque pas figurer les variétés plus anciennes. Le point cunéiforme de l'A de FORCAS a presque toujours la pointe en haut tandis qu'à Pessan, je l'ai trouvée en bas la plupart du temps.

J'en conclus donc que le Trésor de Gondrin a été enfoui plus récemment que celui de Pessan et qu'il se compose de pièces plus nouvelles.

A Pessan, rien ne pouvait servir à dater le dépôt puisqu'il se composait de :

Centulle	(époque	indéterminée).
Raimond	(id.	id.)
Gap (évêché)	(id.	id.)

Néanmoins, j'avais cru pouvoir attribuer à Raymond VII les deux pièces de Toulouse et faire descendre l'époque de l'enfouissement jusque vers la fin du XIII^e siècle.

Aujourd'hui, je suis disposé à vieillir un peu le trésor de Pessan et tout en laissant à Raimond VII (1222-1240) les deux monnaies Toulou-

saines, je pense que l'enfouissement a eu lieu dans la première moitié du XIII^e siècle.

Quant au dépôt de Gondrin, nous y trouvons :

Valérien.	1 pièce.
Gap (évêché) XII ^e siècle	3 »
Eléonore (1137-1169).	1 »
Richard (1169-1196)	1 »
Louis VIII (1223-1226)	1 »
Raimond VII (1222-1249	13 »
Centulle XIII ^e siècle.	5,395 »
	5,415 »

La pièce la plus récente d'une date certaine est le denier tournois de Louis VIII qui est un peu usé (1223-1226). Puis nous avons les Raimond qui sont moins certains puisqu'on ignore si ce sont des Raimond V, VI ou VII, mais suivant toute apparence ces pièces doivent être attribuées à ce dernier prince. Elles ont circulé car les deniers ont un peu de frottement et les oboles sont très abimées.

Les Centulle sont évidemment, d'après leur poids, postérieurs à ceux de Pessan ; ils sont en général en assez mauvais état, surtout les oboles.

Je crois donc que ces monnaies Morlanes ont été frappées vers la fin du XIII^e siècle et je serais disposé à les regarder comme contemporaines de Philippe III (1270-1285) si ce n'est même de Philippe IV (1285-1314).

En voici la raison :

Pourquoi les princes de Béarn, dont la monnaie avait une si grande réputation de bon aloi, auraient-ils subitement baissé le poids de leurs espèces. Cela ne peut être qu'en imitation des rois de France pour rapprocher la valeur de leurs monnaies de celle de leurs suzerains.

Or Louis IX avait relevé le titre et le poids de ces espèces et ce n'est que sous Philippe III et beaucoup plus encore sous Philippe IV que les monnaies furent de nouveau altérées. Je pense donc que ce doit être à la même époque que les Centulle, eux aussi, durent tailler un plus grand nombre de deniers à la livre.

Tel est le motif qui me ferait supposer que les deniers et les oboles Morlans de Gondrin datent de la fin du XIII^e siècle et que c'est vers cette époque ou peu après que le trésor fut enfoui.

Dax, le 20 janvier 1886.

EMILE TAILLEBOIS.

ANALYSE DE POUSSIÈRE COSMIQUE

TOMBÉE A DAX

Dans la nuit du 27 au 28 novembre 1885.

Dans la nuit du 27 au 28 novembre dernier, le temps étant très beau et surtout très calme, j'ai pu recueillir sur une toile cirée disposée dans ce but sur ma terrasse quelques décigrammes d'une poussière minérale que bien des raisons me portent à considérer comme ayant une origine cosmique, c'est-à-dire extra terrestre.

Voici une analyse sommaire de cette substance dont les résultats me confirment dans cette manière de voir. Il m'a été impossible de la pousser plus loin étant donné le peu de matière dont je pouvais disposer.

Examinée à l'œil nu ou à l'aide d'une faible loupe, cette matière d'aspect sablonneux présente dans son ensemble une teinte grise plus ou moins foncée, quelque peu jaunâtre.

Les fragments qui la constituent sont de volume très variable mais ne dépassent pas un millimètre en longueur.

Le barreau aimanté y décèle la présence en proportion notable (environ le $\frac{1}{4}$) de fer attirable à l'état de fer oxidulé magnétique. Les parties ferrugineuses sont tantôt sous formes de grains amorphes anguleux noirs ou brun fauve foncé, très abondants, ou de granules peu nombreux sphériques ou ellipsoïdaux portant des traces incontestables de fusions ; le diamètre du plus gros s'approche d'un millimètre.

La surface de ces petites sphères est quelquefois granuleuse, elles doivent cet aspect à l'entrecroisement dans toutes les directions de fines rides qui les recouvrent, quelquefois ces rides sont disposés d'une manière régulière et donnent alors l'impression d'un réseau hexagonal ; d'autres au contraire sont parfaitement lisses.

Le reste de la substance, la partie non attirable, est formée d'un mélange de matières silicatées dont les grains examinés au microscope paraissent amorphes à angles vifs, translucides, la plupart presque

incolores, quelques-uns le sont cependant en jaune ou brun, leur dureté est suffisante pour rayer le verre, mais ils s'écrasent sous la pression et présentent réunis, peu de cohésion.

Soumise à l'action de l'acide chlorydrique après avoir été broyé en poudre très fine, une partie (environ le tiers) est attaquée, le reste est inattaquable.

Dans une solution acide de sulfate de cuivre beaucoup de grains se couvrent de cuivre réduit, ce qui dénote la présence du fer natif.

Après ces essais préliminaires, j'ai pris l'ensemble de la substance fer et silicates pour les soumettre à l'analyse spectrale, la matière a été finement pulvérisée, puis mouillée avec une goutte d'acide chlorydrique et le tout a été porté dans l'étincelle (excessivement courte, étincelle chaude) de la bobine d'induction.

Le spectroscope m'a permis de constater très nettement les raies du nickel et du chrome, les bandes de la chaux et de la magnésie ; par moment j'ai cru apercevoir celles de la strontiane, mais j'ai quelque doute à cet égard.

Quelque élémentaire que soit cette analyse (le défaut de matière comme je l'ai déjà dit ne me permettant pas d'aller au-delà) ses indications sont cependant suffisantes pour qu'on puisse affirmer que l'origine de cette substance doit être recherchée en dehors de la terre.

On sait qu'à ce moment-là notre globe traversait un des amas cosmique provenant de la désagrégation le long de son orbite de la célèbre comète de Bièla, comète brisée, dédoublée et finalement perdue en apparence, c'est ce qui nous a valu le beau spectacle de l'averse d'étoiles filantes du mois de novembre dernier, car c'est sous cet aspect que la comète se présente aujourd'hui.

Cette singulière coïncidence jointe au résultat fourni par l'analyse chimique me semble indiquer tout naturellement l'origine cométaire de la substance recueillie dans la nuit du 27 au 28 novembre 1885.

Quoi qu'il en soit à cet égard, vu la rareté et l'importance des chutes de matières météoriques, j'ai cru devoir, dans l'intérêt de la science, ne pas laisser tomber ce fait dans l'oubli.

J. THORE.

INSCRIPTIONS ANTIQUES

DU

MUSÉE DE TARBES

Le mois dernier, ayant eu l'occasion de passer quelques heures à Tarbes, je visitai le Musée et je m'aperçus qu'il contenait une vingtaine d'inscriptions antiques. Je m'empressai naturellement de relever ces inscriptions et, à mon retour à Dax, je constatai que la plupart n'avaient pas été publiées.

J'ai donc cru faire œuvre utile en reproduisant ces monuments épigraphiques dans le Bulletin de la Société de Borda. Je dois néanmoins prévenir que je n'ai eu qu'une heure à moi pour examiner, lire et copier ces dix-neuf inscriptions; que plusieurs d'entre elles sont dans une vitrine sombre fermée à clé que je n'ai pu me faire ouvrir en l'absence du Conservateur; que trois ou quatre de ces monuments épigraphiques sont encore enduits de terre et auraient eu besoin d'être brossés pour pouvoir être lus avec plus de certitude; et que, par conséquent, si j'ai commis quelques erreurs, j'ai droit à l'indulgence des épigraphistes qui les corrigeront. Je crois cependant qu'une seule inscription pourrait être rectifiée, c'est celle n° 11 que j'ai lue dans les conditions les plus défavorables comme jour; elle est encore toute couverte de terre comme lorsqu'on l'a exhumée; un nettoyage la rendrait beaucoup plus lisible.

1.

I . O . M

SILEX

SALINIS

//////////

J(ovi) O(ptimo) M(aximo), Silex Salinis.....

« A Jupiter très bon, très grand, Silex, fils de Salinis (ou de Salen)..... »

Fragment supérieur d'un autel en marbre blanc, provenant d'Etausan;

d'après M. Bladé qui a publié cette inscription (1). *Guttus* à gauche ; patère à droite. Hauteur : 25 cent. Largeur : 15 cent. environ.

Silex et Sa'linis sont les noms de deux gaulois et c'est à ce titre qu'ils offrent pour nous un certain intérêt. L'un rappelle par son nom la matière qui a servi à faire les premières armes de nos ancêtres ; l'autre tire évidemment le sien de l'exploitation des mines de sel.

2.

I . O . M

J(ovi) O(ptimo) M(aximo).

« A Jupiter très bon, très grand. »

Autel votif trouvé à Hèches (Hautes-Pyrénées), d'après M. Bladé qui l'a publié. Au-dessous de l'inscription, un homme imberbe, vêtu à la romaine. Au-dessous de lui, une amphore à deux anses ; un disque et un *guttus* à une anse. Sur la face latérale gauche, une patère.

3.

M A R T

I D E O

C A N D

I D A V

S L M

Marti Deo, Candida. V(otum) s(olvit) li(bens) m(erito).

« Au Dieu Mars, Candida. Avec reconnaissance en accomplissement » de son vœu. »

Candida est probablement une esclave.

Autel votif en calcaire avec support creux carré en forme de pierre à évier, provenant de la vallée de la Neste. Hauteur : 15 cent. environ ; largeur : 08 cent. environ. Les A ne sont pas barrés.

Ce support, ainsi que tous les autres qui vont suivre, est pareil à ceux que M. Léon Sorbets et moi nous avons signalés à Aire (Landes.)

4.

M A R T

D E O C

E L I V S

V S L M

Mart(i) Deo, C(a)elius. V(otum) s(olvit) li(bens) m(erito).

« Au Dieu Mars, Caelius. Avec reconnaissance, en accomplissement » de son vœu. »

(1) J.-F. Bladé. — *Epigraphie antique de la Gascogne. Bordeaux. P. Chollet, 1885. 4 vol. in-12.*

Autel en calcaire avec support creux carré, provenant de la vallée de la Neste. Hauteur : 30 cent. environ. Largeur 08 cent. environ. L'A n'est pas barré.

5.

////ARTI.D
 //////////MON
 //////////IVS
 //////////L////////

(M)arti D(eo)..... Mon.....ius (Votum solvit) libens merito.)

« Au Dieu Mars... Avec reconnaissance, en accomplissement de son vœu. »

Autel en calcaire avec support creux carré, provenant de la vallée de la Neste. Hauteur : 20 cent. environ. Largeur : 10 cent. environ. L'A n'est pas barré.

6.

ERGEDE
 ///NNEBO
 ///// V. S

Erge De(o)..... nnebo..... V(otum) s(olvit).

« Au Dieu Erge..... nnebo..... En accomplissement de son vœu. »

Autel en marbre blanc avec support creux carré, provenant de la vallée de la Neste. Hauteur : 15 cent. environ ; largeur : 05 cent. environ. A la seconde ligne NE liés.

Comment s'appelait le dévôt qui a dédié ce monument ? Peut-être Hennebo ? ou un nom dans ce genre.

Le Dieu Erge est un de ces nombreux dieux Pyrénéens dont la liste augmente tous les jours. Je crois que cette divinité Ibérienne n'a pas été rencontrée ailleurs que dans la vallée de la Neste ; mais comme on a trouvé ensemble un certain nombre d'autels dédiés les uns à Erge, les autres à Mars, il est probable que le dieu local Erge avait été assimilé au dieu Mars lors de la conquête Romaine.

7.

//////GE, DE
 //////////R HE
 //////////NNOS.S
 //////////V.S

(Er)ge De(o)..... V(otum) s(olvit).

« Au Dieu Erge..... En accomplissement de son vœu. »

Autel en marbre blanc avec support creux carré, provenant de la

vallée de la Neste. Hauteur : 25 cent. environ ; largeur : 07 cent. environ.

8. ERGE/////

///VSTIC//

VARATI.F

V. S. L. M.

Erge (Deo), (R)ustic(us) Varati f(ilius.) V(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito.)

« Au Dieu Erge, Rusticus, fils de Varatus. Avec reconnaissance, en » accomplissement de son vœu. »

ER de la première ligne sont liés ensemble. Les A ne sont pas barrés.

Autel en calcaire avec support creux carré. Même provenance. Hauteur : 35 cent. environ ; largeur : 15 cent. environ.

9. E D

E(rge) D(eo).

« Au Dieu Erge. »

Autel en calcaire, dont il ne reste que la partie supérieure. M. Bladé a publié ce fragment comme étant sans indication de provenance ; je crois cependant qu'il vient comme les précédents de la vallée de la Neste, tout en ayant été trouvé à une époque antérieure. La traduction de ces deux lettres E D devenait très facile grâce aux autres autels du dieu Erge que j'ai décrits plus haut.

Patère à gauche ; *guttus* à droite. Hauteur : 20 cent. environ ; largeur : 10 cent. environ.

10. ///RGE AN

////SO LIC

////A LICI

//////FILIA

///////L.M

(E)rg(e) An(dos)so, Lic(inia) Lici(nii) filia. (Votum solvit) l(ibens) m(erito)

« A Erge Andossus, Licinia, fille de Licinius. Avec reconnaissance, » en accomplissement de son vœu. »

Autel en calcaire, avec support creux carré, provenant de la vallée de la Neste. Hauteur : 20 cent. environ ; largeur : 07 cent. environ. Les A ne sont pas barrés.

Que signifie *Andossus* ? M. Bladé, en publiant l'inscription découverte en 1833 à St-Elix-Theux (Gers), qui contient ce même mot, dit qu'il serait imprudent de le traduire. Voici cette inscription : HERCVLI | TOLIANDOSSO | INVICTO | PRIMIGENIVS | SEMBI FIL | V. S. L. M. |

Je ne chercherai pas à traduire TOLIANDOSSO, ni son composé ANDOSSO, en supposant toutefois que TOLI ne soit pas un qualificatif local dont le nom de Theux serait dérivé. Mais il me semble que le datif *Andosso* est simplement un qualificatif donné à Hercule sur l'inscription de Theux et à Erge sur celle de la Neste. Si je suis dans le vrai, Hercule de *Theux* aurait été déclaré par l'inscription.....? (bon, brave, juste, puissant, secourable?) et vaincu. Et Erge aurait reçu le même qualificatif. *Andossus* doit donc être un adjectif Gaulois dont nous ignorons le sens.

11.

DEO ERGE
ANDOS
SO ET LARI
DOMI VI
TALIS AVI
RHONS FIL
VTSLM

Comme je l'ai dit en commençant, cette inscription est très difficile à lire, car elle est fort mal placée, dans un endroit obscur, au fond d'une vitrine fermée à clé, et elle aurait besoin d'être brossée. Aussi n'est-ce pas sans beaucoup d'hésitation que j'en donne la lecture.

Les deux premières lignes sont très lisibles. Les E sont figurés par deux II ; les A ne sont pas barrés. A la 3^e ligne, on peut lire ET LARI ou ALARI ; à la 4^e, MI est un peu douteux ; à la 5^e, je crois que AVI est est à peu près certain ; à la 6^e, RHONS m'inspire des doutes ; enfin à la 7^e, je vois bien le T, mais il m'étonne.

En résumé, je propose, sauf rectification, de lire ainsi cette inscription : *Deo Erge Andosso et Lari(bus) Dom(esticis). Vitalis Avirhonis (?) fil(ius). V(otum) T (?) s(olvit) l(ibens) m(erito).*

« Au Dieu Erge Andossus et aux Lares domestiques. Vitalis, fils d'Avirhon. Avec reconnaissance en accomplissement de son vœu. »

Si ma lecture n'est pas parfaite, elle aura du moins l'avantage d'engager quelque épigraphiste voisin de Tarbes à publier de nouveau cette inscription avec une version meilleure.

12.

ERGE
SACRVM
/// O ET I ///

Erge sacrum.....

« A Erge autel consacré..... »

A la troisième ligne : O ou Q ? A la même ligne : I ou L ? L'A est sans barre.

Fragment de dé en calcaire, provenant de la vallée de la Neste. Hauteur : 25 cent. environ ; largeur : 15 cent. environ.

13

D M
PRIMVLVS PRIMI F
SIBI ET VXORI
////RECVNDO FIL
////ISSIMO

D(is) M(anibus), Primulus Primi f(ilius), sibi et uxori (et Ve)recundo fil(io p)issimo.

« Aux Dieux Mânes. Primulus, fils de Primus, pour lui et sa femme, et « pour Verecundus, son fils très pieux. »

A la 2^e ligne I et F sont liés ; le haut de l'I dépasse le F. A la 5^e ligne, l'I est doublé d'un autre I plus grand indiquant le redoublement de la lettre.

A remarquer le diminutif du nom de Primus qui devient Primulus à la génération suivante (*le petit Primus*).

Plaque de marque blanc en deux morceaux trouvée à Lourdes, dans le château, en 1844. Longueur : 40 cent. environ ; hauteur : 25 cent. environ. M. Bladé en a donné la description dans son *Epigraphie antique de la Gascogne*.

14

D (*feuille de lierre*) M
C. V. V. SAN
CTI. CV. Q
PROVINC.
BAETIC. TV
TOR. C. P. IVL.
SANCTI. FILI
EIVS. P. C

D(iis) M(anibus) c(larissimū) v(iri) V(alerii) Sancti, c(larissimus) v(ir) q(uæstor) provinc(iae) Baetic(ae), tutor c(larissimū) p(ueri) Jul(ii) Sancti, fili(i) ejus, p(onendum) c(uravit).

« Aux Dieux Mânes du très-illustre Valerius Sanctus, le très illustre » questeur de la province de Bétique, tuteur du très illustre enfant » Julius Sanctus, fils de Valerius, a fait élever ce monument. »

Lecture du général Creuly. Inscription publiée par M. Bladé.

Autel en marbre trouvé en 1873 à l'arsenal de Tarbes. Patère à gauche ;

guttus à droite. Hauteur : 1^m 34 cent ; largeur : 50 cent. environ ; épaisseur : 40 cent. environ.

15

G/////

VX////

////////

G.....ux(ori).....

Fragment de plaque en marbre blanc. Hauteur : 30 cent, environ ; largeur : 30 cent. environ. Publié déjà par M. Bladé.

16

//////////

///ITALIS

V. S. L. M

..... (V)italis. V(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito.)

« Vitalis. Avec reconnaissance, en accomplissement de son vœu. »

Fragment de socle en calcaire, avec support creux carré, provenant de la vallée de la Neste. L'A non barré. Hauteur : 15 cent. environ ; largeur : 08 cent. environ.

Nous avons déjà trouvé un Vitalis dans l'inscription n° 11 qui est de même provenance.

17

//////////

/// S. L. M.

..... (Votum) s(olvit) l(ibens) m(erito.)

« Avec reconnaissance, en accomplissement de son vœu. »

Fragment de socle en calcaire avec support creux carré. Même provenance.

18

//////////

VS. V S L

M

..... us. V(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito.)

« us. Avec reconnaissance, en accomplissement de son vœu. »

Fragment de socle en calcaire avec support creux carré. Même provenance. Hauteur : 10 cent. environ ; largeur : 12 cent. environ.

19

//////////

/// ELEX

CONIS

FIL. V. S. L. M.

.... (B)elelexconis fl(ius). V(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito.)

« fils de Belexco. Avec reconnaissance, en accomplissement de son vœu. »

La partie supérieure de cet autel manque. M. Bladé qui l'a publié, ne l'a pas vu. Je n'ai pas été plus heureux que lui ; mais M. le Conservateur du Musée, auquel j'ai écrit, m'a répondu que cet autel existait sous la vitrine qui renferme les inscriptions provenant de la vallée de la Neste.

La description ci-dessus a été donnée primitivement par M. Ch.-L. Frossard.

Le nom Ibérien de *Belexco* est intéressant.

20. Douze autels votifs en calcaire sans inscriptions ayant de 12 cent. à 20 cent. de hauteur, tous posés sur des supports creux carrés, et provenant de la vallée de la Neste.

En terminant cette nomenclature, j'exprime l'espoir qu'elle servira à faire connaître d'intéressants monuments qui ne sont pas ou sont peu connus, au moins pour le plus grand nombre, et qu'elle attirera, s'il y a lieu, des rectifications de la part des épigraphistes qui se seront trouvés dans de meilleures conditions que moi pour faire la lecture de ces inscriptions.

EMILE TAILLEBOIS.

Dax, le 5 novembre 1885.

BASILIQUE DE S^{TE} QUITTERIE

AU MAS D'AIRE

Par l'abbé CAZAURAN

La ville d'Aire-sur-l'Adour (Landes), donnait naguère à la Province ecclésiastique d'Auch, le spectacle imposant d'une manifestation de foi et de piété chrétienne, sans précédent, peut-être, dans ses annales religieuses. Tous les murs étaient pavoisés. De riches arcs de triomphe ornaient les rues et les places publiques, plus de dix mille étrangers accourus de tous les diocèses voisins, à la voix de Mgr Delannoy, évêque d'Aire et de Dax, marchaient à la suite de six Prélats (1) conduisant en triomphe les précieuses reliques de STE QUITTERIE dans leur antique asile de l'église du Mas.

Il nous paraît utile, au double point de vue de l'histoire et de l'art chrétien, de rappeler en quelques pages les origines du culte de Ste Quitterie et de tracer la monographie de la basilique du Mas élevée à la gloire de la Sainte aturine. Cette courte étude contiendra donc deux parties bien distinctes : 1^o l'Histoire du culte de Ste Quitterie ; 2^o la Description de l'église du Mas. Il existe une foule de petits travaux particuliers écrits, depuis une vingtaine d'années surtout, sur Ste Quitterie. Le lecteur pourra les consulter, comme nous les avons consultés nous-même, afin de donner à ces lignes plus de certitude et une plus grande autorité (2).

(1) Son Eminence le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse, NN. SS. Goldefy, évêque de St-Denis, Bourret, évêque de Rodez, Fava, évêque de Grenoble, Billère, évêque de Tarbes et Delannoy, évêque d'Aire. (Cfr. *Semaine Religieuse* des diocèses de Tarbes, Bayonne et Aire-sur-l'Adour, n° 30, p. 479 ; — *Semaine Religieuse* d'Auch, août 1885.)

(2) Voici les titres des principales Etudes relatives à Ste Quitterie, en dehors des Bollandistes et des Vies des Saints de Ribadeneira et autres : *Revue catholique d'Aire*, Chemin de Ste Quitterie (1872) ; Ibid. *Un antique Sarcophage chrétien* (1874) ; Ibid. *Les 7 martyrs du Midi* (1870) ; *Revue de Gascogne* (T. III, page 27), *Sainte-Quitterie*, ancienne abbaye de Bénédictins, par le D^r Sorbets ; Ibid. T. II, p. 6. *Le Tombeau de Ste Quitterie*, par l'abbé Pédegert ; Ibid. T. XVIII, p. 63, etc. *Essai critique sur St Sever, martyr, et ses compagnons*, par le P. Labat ; Ibid. T. XVIII, p. 218. *Inscription lapidaire de l'Eglise Ste-Quitterie*, par Labeyrie, etc. ; — *Ste Quitterie du Mas*, par M. l'abbé Dudon, *Ste Quitterie Gasconne*, par le même. — *Ste Quitterie d'Aire*. (*Conservateur d'Auch*, n° du 12 et du 13 juin 1885.)

1° LE CULTE DE STE-QUITTERIE

Aire évêché. — Légende de la Sainte. — Discussion. — Progrès du Pèlerinage. — Abbaye bénédictine chargée de la garde du Tombeau. — Grand Séminaire et Petit Séminaire d'Aire.

La ville d'Aire, maintenant assise sur les deux rives de l'Adour, est le chef-lieu d'un évêché très ancien dont la série des Prélats connus remonte au cinquième siècle. Aire (1) en latin *Atura*, *Aduræ*, *Atur* fut une cité romaine et la capitale de l'un des neuf peuples qui ont fait donner à notre province le nom de *Novempopulanie*, bien qu'elle possédât douze villes principales : Eauze (Métropole), Auch, Dax, Lectoure, Cominges, Couzerans, Bayonne (*Boius in burdigalense*), Beneharnum ou Lescar, Aire ou Vico-Julius, dit le P. Montgaillard, Bazas, Tarbes, Oleron. *Situm est Atyrensiolum solum inter Bigerrones, Lascurienses, Boios et Aquenses, quos a meridie, occidente et septentrione habet; ab ortu autem Auscis et Elosatibus conterminum est.* (Second cahier du T. II de la *Description de la Gascogne*, par le P. Montgaillard. S. J. Mss. du Grand Séminaire d'Auch). Notre savant jésuite, en fournissant ainsi les noms des diocèses qui limitent celui d'Aire, aide à trancher une question longuement débattue, à savoir si la cité des *Boiens* ne serait pas celle de *Bayona* ou *Lapurdum*.

Ce serait oublier notre but que de nous attarder à des considérations sur ce point, mais nous prions le lecteur, en passant, de bien remarquer le nom de Boiens que le P. Mongaillard donne aux diocésains de Bayonne. L'auteur de la *Notice* que nous mentionnons en note au bas de cette page désigne aussi le diocèse de Bayonne par les mots *Civitas*

(1) Aire est nommé dans la plupart des *Catalogues des Provinces* du monde chrétien, tels que la *Notice* d'Adrien, la *Notice* du X^e siècle, suivant Schelstrate, le *Provinciale* d'Albini et la *Notice* qu'on vient de découvrir à la fin d'un Pontifical en parchemin grand in-4^e, dans les archives du chapitre d'Aoste (Italie). Ce dernier manuscrit porte tous les caractères du commencement du IX^e siècle. Il est de 800 environ. Nous étions sur le point de publier une étude sur cette découverte qu'un de nos amis nous signalait, il y a quelques mois, lorsque nous avons reçu l'hommage d'un travail de Mgr Duc, évêque d'Aoste, relatif au même sujet : *Documents sur l'Histoire ecclésiastique du Moyen-âge*. Il nous suffira donc de mentionner cette brochure et d'en détacher le nom des évêchés de la Province d'Auch, à la fin du VIII^e siècle : « *Civitas Elosasium Métropolis, Civitas Austrorum, Civitas Aquensium, Civitas lactoratium, Civitas Convenarum, Civitas Consorannorum, Civitas Boasium quod est Boius in burdigalense, Civitas Benarnensium Benarnus, CIVITAS ADTORENSIUM VICO JULI, Civitas Vasatica, Civitas celocarentium curba Beorra, Civitas Lurunensium celrona.* »

Boasium quod est *Boius* in Burdigalense. Ces textes si précis nous paraissent de nature à pouvoir aider à la solution du problème que nous venons de rappeler. Nous les soumettons à l'examen des érudits, en faisant remarquer l'intérêt tout spécial qu'offre le *Catalogue* du chapitre d'Aoste touchant l'antiquité du siège de Bayonne. Le premier évêque de Bayonne dont l'épiscopat fût certain était, jusqu'à présent, *Arsius* ou *Arsias Racha* qui siégeait du temps de Benoît VII, en 980. Or, la *Notice* d'Aoste des *Provinces chrétiennes et des évêchés de la Gaule* nomme expressément la *Civitas Boasium quod est Boius in burdigalense*. Le diocèse de Bayonne existait donc sûrement à la fin du huitième siècle, c'est-à-dire deux siècles au moins avant la date connue jusqu'à ce jour (1).

La ville d'Aire fut bâtie sous l'empereur Honorius, s'il fallait en croire le *Clergé de France*, et cette ville aurait été désignée sous le nom de *Vicus-Julii* qui lui est donné, depuis, aussi souvent que celui d'Aire.

La foi dut s'implanter de très bonne heure dans cette capitale dont le château, bâti par les Romains, fut longtemps la résidence des rois Wisigoths, pour devenir au moyen-âge le manoir des ducs de Gascogne (2) jusque vers le milieu du XVII^e siècle époque où ses matériaux furent employés par Mgr Gilles-Boutaut, évêque d'Aire, à la reconstruction du palais épiscopal et de l'hospice de la ville.

Un faubourg important qui portera justement le nom de *ville* jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, s'éleva au sud de ce château sur le penchant de la colline du Mas, à l'ombre d'une basilique devenue le centre d'un pèlerinage célèbre au tombeau de Ste-Quitterie.

LÉGENDE DE STE-QUITTERIE (3)

QUITTERIE, disent les historiens sacrés, naquit dans une petite capitale

(1) Pierre de Marca dans la *Marca Hispanica*, L.I.C.XIV, affirme que *Baiona* n'est autre que la *Civitas Boiasium* de certains historiens. Adrien de Valois, auteur des *Gesta Francorum* soutient la même opinion, que Scaliger défend à son tour dans le L.II.C.7 d'*Ausone*.

Dans les *Notices des Provinces des Gaules*, comme dans la nomenclature des cités épiscopales de la Novempopulonie, les mots Cité de *Lapurdum* et *Civitas Boiatium* sont employés comme synonymes pour désigner la même ville. La Charte de Divielle donne des évêques à *Lapurdum* (Bayonne ou *Civitas Boiatium*), dès le IV^e siècle. — Cette charte est perdue.

(2) Cfr. *Revue de Gascogne*, T. XVIII, p. 222, ainsi que le manuscrit du chanoine Lahitière, conservé au Grand Séminaire d'Aire (p. 104.)

(3) Cfr. Le *Conservateur du Gers* des 12 et 13 juin 1885. — Nous avons publié dans ce journal une étude très détaillée sur la Sainte. Nous reproduisons ici quelques fragments de ce travail.

du nom de *Belcagie*, gouvernée par son père Catilius, paten comme sa femme Calsia. Par une faveur providentielle, la jeune Vierge fut élevée dans la foi chrétienne, à l'insu de sa famille. Plus tard, lorsque son père voulut la marier à un noble seigneur qui demandait sa main, Quitterie répondit : « Je ne saurais m'unir à personne ici-bas, j'ai engagé ma foi à mon époux immortel. »

Catilius menace alors la chaste jeune fille de toutes les rigueurs de sa sévérité. Mais tout est inutile. Quitterie veut demeurer fidèle à ses engagements secrets. Or, ayant appris que ses parents allaient disposer d'elle contre son gré, elle n'hésita pas à quitter la maison paternelle et à fuir loin de sa patrie.

Des émissaires sont aussitôt envoyés de toutes parts à sa poursuite. La céleste enfant marche toujours sans rencontrer d'obstacles : les buissons s'ouvrent sur ses pas pour lui livrer passage, et elle échappe ainsi à la fureur de ceux qui demandent sa perte.

Un jour, cependant, elle tombe entre leurs mains et son père barbare la condamne à avoir la tête tranchée, qui roule, en effet, sous la hache du bourreau, à quelques pas de la ville d'Aire, non loin du palais des rois Wisigoths, à l'endroit où coule encore de nos jours une fontaine d'eau vive. La Vierge prend son chef dans ses mains et court le déposer au Mas, dans le lieu qui abrite aujourd'hui son tombeau.

Telle est l'antique légende, non pas d'Aire seulement, mais d'Auch et de partout en Aquitaine.

Trois villes néanmoins se disputent la gloire d'avoir été arrosées du sang de notre Vierge-Martyre. Ce sont : en Espagne, Braga et Tolède, et Aire, en Gascogne. S'il fallait accepter sans discussion le texte du *Martyrologe romain*, la question serait presque résolue, puisqu'il dit formellement, au 22 mai : *en Espagne, sainte Quitterie vierge et martyre*.

Où se trouve le théâtre du martyre ? Baronius n'en dit rien. Personne n'aurait la témérité de contester la grande valeur d'un livre approuvé par Sixte V et Urbain VIII, ou d'y introduire *de son autorité privée* une modification quelconque. Mais le *Martyrologe*, plus encore que le bréviaire, naguère corrigé sur plusieurs points par les Congrégations Romaines, est exposé à des erreurs historiques dont Rome demeure juge. C'est pour aider à rectifier celle-ci que nous allons exposer les remarques suivantes plus amplement développées dans la savante brochure de M. Dudon, *Ste-Quitterie Gasconne*.

Du reste, en admettant comme établie et décisive l'assertion du

Martyrologe romain, Aire conserverait tout entière la gloire d'avoir été témoin du martyre de sa Vierge. Au cinquième siècle, l'Espagne comprenait en effet, en deça des Pyrénées, tous les pays qui s'étendaient jusqu'à la Loire. (1) Aire s'y trouvait naturellement englobé.

Donc, en faisant mourir sainte Quitterie en Espagne, le *Martyrologe* ne justifie pas les prétentions de nos voisins, qui nous disputent cette Sainte.

Mais sans nous arrêter à un tel argument, allons droit au but, tout de suite, et disons nettement que Baronius a été induit en erreur par de pieux faussaires espagnols avides d'ajouter à leurs diptyques même des gloires étrangères à leur sol, si fécond cependant et si riche en vertus héroïques.

Faut-il fournir des preuves de la tendance rapace des auteurs sacrés espagnols ? Ce n'est pas difficile. Bornons-nous à un petit nombre. Nos voisins revendiquent saint Vincent de Xaintes. Les Bollandistes, au contraire, l'attribuent sans hésiter à Dax.

Sainte Foi, originaire d'Agen, voit le jour à Mérida, d'après les légendes espagnoles qui lui donnent pour sœur sainte Alverte, probablement native de Périgueux. Et ainsi pour une foule de saints, tels que saint Théodore et sainte Philippe, qu'elles vont prendre en Asie pour les transporter à Huesca, ou bien sainte Verène, qu'elles enlèvent à la Suisse pour en doter l'Espagne.

Libre à ces contrées de se laisser dépouiller de leurs gloires. La province d'Auch ne se laissera pas ravir QUITTERIE !

Les grandes autorités sur lesquelles s'appuient les Espagnols pour justifier leurs prétentions touchant la vierge d'Aire sont des ouvrages apocryphes, probablement arrangés vers le quatorzième ou le quinzième siècle. Le premier, est la *Chronique de Flavius Dexter*, repoussée par D. Cellier dans son *Histoire des auteurs sacrés* et traitée de *Pseudo-Dexter* par les Bollandistes eux-mêmes. Flavius Dexter vivait au quatrième siècle ; son ouvrage incomplet n'est pas arrivé jusqu'à nous. Le second est la *Chronique de Julien de Tolède*, ouvrage écrit au

(1) C'est dans ce sens qu'il convient d'entendre les mots *hispana genere* dans le texte suivant du P. Mongaillard (Mss. du Grand Séminaire d'Auch. — Diocèse d'Aire, *DESCRIPTIO VASCONICÆ*) : « Fuit autem beata illa Virgo (Quitteria) istius monasterii (Vico-Julienensis seu adurensis) tutelarior, hispana genere, ut ex ejus gestis constat : ideoque Iberis maxime quondam venerationi, quam ut testarentur, non paucas quotannis in ejus divæ cultum elemosinas contributebant, quas etiamnum Cœnobitæ singulis annis ut colligant, eò aliquem submittunt ».

septième siècle. Il présente tous les caractères d'un faux en histoire, disent les Bollandistes, qui repoussent son autorité précisément à l'endroit de sainte Quitterie.

Il est vrai qu'en dehors de ces ouvrages, les Espagnols ont les légendes du *Bréviaire* de SIGÜENZA et de PALENCIA, vraisemblablement rédigés entre le quatorzième et le quinzième siècles. Le fond de ces légendes diffère peu de celui du *Bréviaire* de DAX, écrit vers la fin du treizième siècle ; mais elles contiennent des assertions si clairement inexactes et tellement contradictoires qu'elles nous fournissent des arguments contre les prétentions de nos voisins.

Elles disent, par exemple, que sainte Quitterie, originaire d'Espagne, *prit son chef dans ses mains, après avoir été décapitée, et le porta à une distance de soixante-douze stades, jusqu'au tombeau où reposent aujourd'hui ses restes, lequel est situé à Aire*. De l'aveu des Espagnols, Aire est donc le tombeau de sainte Quitterie ! Retenons bien ce point.

Seulement, sous la plume de Marietta et de Villegas, Aire devient un petit bourg des environs de Tolède !... Le malheur est pour l'Espagne que ce bourg s'est de tout temps appelé *Marguerizza* et qu'il n'y a là ni vestige du tombeau de la sainte, ni trace de son martyre.

La mauvaise foi de nos voisins est manifeste à tous les yeux.

Du reste, ce qui enlève à leurs légendes tout caractère d'autorité, c'est l'étrange invraisemblance, la naïveté plus étrange encore de leurs détails. Quitterie est tantôt fille d'un roitelet (regulus) de Portugal ou de Galice, et tantôt *sœur de huit autres vierges nées le même jour qu'elle et de la même mère !*

N'est-ce pas que de telles énormités ne souffrent pas l'examen ?

Et cependant on leur a longtemps fait bon accueil au-delà comme en deçà des Pyrénées. L'ancien bréviaire d'Agen mentionnait pour sa part la naissance simultanée de neuf filles de la reine Calsia. Seulement, les noms des neuf sœurs, parmi lesquels prend place celui de Quitterie, présentent quelque légère variante.

D. Brugelles, auteur des *Chroniques du diocèse d'Auch*, réédite sans sourciller cette absurde affirmation, et, comme s'il ne suffisait pas de donner à Calsia neuf filles jumelles, il lui attribue trois autres enfants nés le même jour, après le premier prodige de fécondité. **SAINTE-DODE**, patronne de la paroisse de ce nom, dans le diocèse d'Auch, était l'une d'elles (1).

(1) *Chroniques du diocèse d'Auch*, p. 348.

Le P. Montgaillard, docte jésuite et professeur au collège d'Auch au commencement du dix-septième siècle, rapporte cette même légende ; mais en homme judicieux, en consciencieux critique, il fait bonne justice de ces contes à dormir debout ! (1)

Le récit des auteurs espagnols, au sujet de Sainte-Quitterie, n'est pas plus sérieux que celui que combat le P. Montgaillard en le déclarant *un tissu de sornettes*, une série de choses aussi absurdes qu'impossibles. Au fond, la légende française de Sainte-Dode est identique avec la légende espagnole de Sainte-Quitterie : les noms seuls sont changés.

« Dans une ville de Galice (Galœcia), appelée Bolcagie, dit le Pseudo-Julien de Tolède, vinrent au monde *uno partu*, ces neuf sœurs pleines de l'esprit de Dieu : Geneviève, Victoire, Eumélie, Germaine, Gemme, Marcienne, *Quitterie*, Basilisse, Wilgeforte ou Libérate (2). En ce temps-là (130), ajoute-t-il plus loin, doit être placée la glorification des saintes Quitterie, Geneviève, Marine, Marcienne, Wilgeforte ou Libérate avec quatre autres vierges également martyres, toutes filles de Catilius de Braga, homme consulaire et petit roi de Portugal ; avec elles confessèrent la foi plusieurs autres, parmi lesquels l'évêque Valentin. Le martyre de ce prélat et celui de Sainte-Quitterie eurent lieu le 22 mai, en Espagne, dans la province de Vescétanie, voisine de celle de Tolède, mais située plus au midi, en la ville d'Aire qui est appelée aujourd'hui Marguerizza. »

Nous sommes en présence de ridicules inventions entassées comme à plaisir dans ces quelques lignes. Cet évêque Valentin est-il honoré à Tolède, qui s'attribue si volontiers les saints qui ne lui appartiennent pas ? Nullement. Et cependant cet évêque aurait subi le martyre en Espagne !

Et la province de Vescétanie voisine de Tolède ? Qui la connaît ? Personne ! Mais on sait qu'Oihénart, dans sa *Notitia utriusque Vasconie* appelle *Vescetanie* la partie méridionale de la Gascogne.

Et Aire, en Espagne, quel est le géographe qui l'y a jamais vue ? Aucun. Marguerizza fut toujours Marguerizza, jamais *Adura* (Aire).

Les auteurs espagnols, se fiant outre mesure à une de ces légendes populaires colportées à travers les provinces aux époques de foi, auront

(1) *Archives du Grand Séminaire d'Auch.* — MONTGAILLARD, *Hommes illustres*, p. 1049.

(2) Le tombeau de STE-LIBÉRATE est religieusement conservé dans l'église de Mazères, paroisse de Castelnau R. B. — On lit sur l'épitaque que Raymond de Mode-Brune (Montbrun) fit la translation des reliques de Ste-Libérate du lieu où elles étaient dans l'église de Mazères (1342). Cette vierge fut martyrisée dans le bois de *Montus*, paroisse de Castelnau R. B. (H.-P.)

probablement accepté sans discussion les récits fantaisistes qui avaient cours de leur temps et seront tombés dans des erreurs historiques et géographiques également fantastiques. Qui sait même si, lisant mal un texte obscur ou mal écrit, ils n'auront pas pris *Gallæciæ*, d'où ils ont tiré *Galice*, pour *Galliæ* (Gaule ou France)? Qui sait si leur *Toletanæ* (province de Tolède) n'était pas *Tolosanæ* dans l'original? Dans ce cas, nos voisins nous rendent eux-mêmes ce qui nous appartient exclusivement et leur affirmation est acceptable sur ces points, car nous devons la présenter en ces termes : « Le martyre de Quitterie, eut lieu le 22 mai, dans la province de Vescétanie (Gascogne) voisine de celle de Toulouse, mais située plus au midi, en de la ville d'Aire. »

N'en doutons pas, Sainte-Quitterie nous appartient au nom de la tradition, de l'histoire et de l'archéologie.

Parcourez l'Aquitaine, interrogez le peuple et vous retrouverez partout la même légende touchant la mort de Sainte-Quitterie, au moins pour la partie essentielle. Elle est morte à Aire, elle était fille d'un prince, elle quitta sa famille pour conserver sa foi, son père la fit martyriser. En certains pays on vous montre le chemin qu'elle suivait dans sa fuite, on vous invite à boire à la fontaine qui aurait jailli pour désaltérer la vierge fugitive, et chacun vous parle « des buissons qui s'écartaient devant elle et se redressaient ensuite, retardant la marche de ceux qui la poursuivaient. »

De tout temps, les peuples du Tursan, du Gavardan, de l'Armagnac, du Béarn et de la Navarre se sont portés en foule au Mas-d'Aire, afin d'y vénérer les précieuses reliques de la vierge martyre, regardée par tous comme le palladium de la contrée.

Or, d'où viendrait à la vieille basilique de Ste-Quitterie cette puissance d'attraction, si la tradition populaire, fondée sur un événement certain, ne la lui avait communiquée depuis quatorze siècles? La croyance générale, ininterrompue, que la Sainte reposait là, après sa mort à Aire, est un parfait *criterium* de certitude.

Les enseignements de l'histoire sont plus formels encore et surtout plus précis.

Le *Bréviaire* de Dax, rédigé vers le treizième siècle, appelle Quitterie *la lumière et l'ornement de la Gascogne*.

« Le 11 des kalendes de juin, dit le savant Molanus (peu suspect en ce cas, puisqu'il était des Pays-Bas soumis à l'Espagne), en Gascogne, Ste-Quitterie, vierge, qui subit glorieusement le martyre avec un grand

nombre d'autres. » Greven, son compatriote, parle de la même manière, mais les Bollandistes sont plus explicites. « Sainte Quitterie a souffert en Gascogne, près de la ville d'Aire, » disent-ils, à la page 171 de leur tome XVIII.

Du Saussay, auteur du *Martyrologe Gallican*, dit expressément à la page 1120 de son supplément (édition de 1637) : « Cette Vierge (Quitterie) fut immolée près de la ville d'Aire, appelée aussi *Vico-Julius*, sur les bords de l'Adour. »

Aire est si bien regardée de tout temps comme le théâtre du martyre de notre vierge que ce diocèse prend indistinctement les noms de *Diocèse d'Aire* ou de *Ste-Quitterie*. Le Père de l'Histoire de Gascogne, notre illustre Montgaillard, après avoir pris pour titre de son chapitre sur le diocèse d'Aire : *Diæcesis adurensis seu atyrensis, aliàs STÆ QUITTERIE*, s'exprime ainsi dans le *second cahier* du tome II de sa *Descriptio Vasconix* : « Le diocèse d'Aire s'appelle aussi *diocèse de Ste-Quitterie*, du nom d'un sanctuaire fameux de cette ville où la mémoire très célébrée de cette sainte attirait jadis par son éclat les peuples des pays voisins. Cette glorieuse vierge n'est pas honorée seulement en ce lieu, mais encore dans beaucoup de localités de notre Gascogne. » Tel est le langage de ce grave auteur dans les premières années du dix-septième siècle.

En 1290, l'évêque d'Aire signe : *Evêque d'Aire et de Sainte Quitterie*, qualité que Dauphin, l'un de ses successeurs, prendra en 1332, lorsqu'il donnera des chartes de coutumes à sa ville épiscopale, avec le concours d'Edouard, roi d'Angleterre.

La tradition orale et l'histoire se donnent donc la main pour venir à notre aide et faire de la ville d'Aire, sinon le berceau au moins la tombe de sainte Quitterie. Mais n'allons-nous pas trop loin, en disant *sinon le berceau*, etc. ?

Le P. Labat (1) et M. l'abbé Dudon (2) voulant identifier le lieu de la naissance de Quitterie, *Belcagie*, *Bolcagie*, que Montgaillard appelle *Blachagie* (3) et D. Brugelles *Baltagie*, se livrent à d'ingénieuses recherches, et, par une série d'intéressantes considérations, ils sont

(1) *Revue de Gascogne*, T. XVIII, p. 65.

(2) *Sainte Quitterie Gasconne*, p. 37, note).

(3) MONTGAILLARD. — Mss. du Grand Séminaire d'Auch. — *Hommes illustres*, STE-DODE, p. 1049.

amenés à conclure que *Bolcagie* pouvait être TOULOUSE, capitale des rois Wisigoths : *usque in Tectosages primævo nomine VOLCAS*. Le dernier mot de ce vers d'Ausone, *Volcas*, devient pour eux *Belcagie*.

C'est à tort, pensons-nous, qu'ils vont chercher fort loin ce qu'ils nous paraissent avoir sous la main. Quitterie est fille d'un petit roi, dit la légende. Aire était capitale de l'un des neuf peuples. Ce *roitelet* (regulus) gouverne *Belcagie*, *Bolcagie*, *Blachagie* ou *Baltagie* : on trouve ces quatre formes, au moins, du même nom. Aire, sous la domination romaine, comme pendant tout le moyen-âge et dans les temps modernes se disait indistinctement *Adura* ou VICUS-JULII, VICO-JULII. Le V se prononçant B chez nos ancêtres, il est aisé de voir comment *Bic-Julie* a pu devenir *Bic-lagie*, *Béclagie*, *Belcagie* et le reste. Si l'on doutait de la possibilité de ces transformations, on n'aurait qu'à considérer les quatre formes différentes de ce mot dans les auteurs que nous avons cités.

Si notre opinion est adoptée — beaucoup l'acceptent, nous le savons — les téméraires et invraisemblables revendications de nos voisins d'Espagne sont une fois de plus anéanties et tout devient clair dans nos antiques légendes.

Catilius, l'un de ces petits gouverneurs qui administrèrent nos cités au déclin de l'Empire, était païen, selon plusieurs versions ; sa femme, l'était comme lui. Petit roi d'Aire ou *Vicus-Julii*, Catilius a plusieurs filles, entre autres Quitterie, qui, ne voulant pas obéir aux impies injonctions de son père, s'enfuit par le chemin qui porte encore son nom dans la direction de Sarron, où elle est saisie par les émissaires du roi, à la distance fixée par les légendes, 72 stades ou treize kilomètres environ — c'est la distance d'Aire à Sarron — et enfin, elle est cruellement mise à mort.

Aire serait donc ainsi tout à la fois le berceau et le théâtre du martyre de notre auguste vierge. S'il nous restait un doute, l'archéologie elle-même viendrait le dissiper, au moins pour le martyre.

La précieuse dépouille de Sainte-Quitterie a longtemps reposé dans l'église du Mas-d'Aire. Le *Martyrologe gallican* dit en propres termes que le corps de Sainte-Quitterie, probablement transféré à Saint-Sever après la ruine du monastère du Mas, fût brûlé par les Huguenots. De son côté, le *Manuscrit des Evêques d'Aire* raconte que le chef de la vierge fut soustrait aux brutalités des protestants par Mgr Christophe de Foix-Candalle, évêque d'Aire, et déposé par son ordre dans l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux. Aire était donc le tombeau de la Sainte.

De très bonne heure, les enfants de Saint-Benoît se groupèrent autour de ce monument vénéré et s'en firent les chevaliers protecteurs. A quel moment précis les Religieux se sont-ils établis au Mas ? L'histoire ne le dit pas exactement, mais elle indique une époque des plus reculées. Le paléographe Larcher assigne le huitième siècle pour la fondation de la première maison bénédictine au Mas-d'Aire; près des reliques de Sainte-Quitterie.

Le mélange bizarre de styles disparates qui se montre dans l'église du Mas, permet de distinguer des éléments voisins de l'âge fixé par l'auteur du *Glanage* (1).

Wisigoths, Vandales et Normands ont tour à tour saccagé l'antique faubourg de *Vico-Julii* (Aire) qui, probablement vit renaitre son sanctuaire béni entre le onzième et le douzième siècle.

Les chapelles absidales de l'église du Mas, la crypte au-dessus de laquelle s'élève le chevet supérieur, présentent les caractères particuliers des monuments de cette période (2).

Dans tous les cas, la disposition architectonique de la crypte, sans doute bâtie sur un plan plus ancien, vers le douzième siècle, rappelle admirablement le *martyrium* des vieilles basiliques, élevé sur les dépouilles des saints, et témoigne ainsi de la plus haute antiquité pour le tombeau de la vierge qu'elle contient. Des travaux récents ont fait revivre le dallage de pierre de l'édifice primordial.

Une fontaine occupe le centre de la crypte, terminée à l'ouest par une abside où la lumière pénètre par trois baies romanes pour éclairer l'autel primitif qui s'élève en cet endroit. Le tombeau de sainte Quitterie se dresse en face, dans le mur occidental de la crypte proprement dite correspondant à l'intersection de la nef et de la croisée de l'église. C'est là, qu'il a toujours reçu les hommages de la foule.

On le voit, dès les temps les plus reculés, les fidèles vinrent s'agenouiller et prier à l'endroit même choisi par la vierge aturine pour faire de son corps le centre d'un pèlerinage respecté par quinze siècles. Des mains pieuses déposèrent ses restes mutilés dans un tombeau, modeste au début, sans nul doute, mais plus tard échangé contre un

(1) Le *Glanage* de Larcher est une compilation de textes manuscrits formant 25 volumes in-8° déposés à la Bibliothèque de la Ville de Tarbes. — V. notre notice sur le célèbre palographe, dans le *Souvenir de Bigorre*.

(2) Les chapelles absidales de l'église du Mas furent les deux parties de cet édifice qui résistèrent à l'incendie de la basilique allumé par les Huguenots, au XVI^e siècle. (V. la note 2 de la page 107-108 de notre *Pouillé du diocèse d'Aire*. — Paris, chez Maisonneuve et Leclerc, prix : 2 fr. 50).

riche sarcophage dû au ciseau inspiré d'un artiste chrétien, vers le quatrième ou le cinquième siècle, comme nous le dirons dans la seconde partie de cette étude, en décrivant la basilique.

Le sarcophage du Mas est donc le premier anneau de la tradition que nous venons d'étudier. « Il nous permet d'arriver sans effort, dit M. Dudon, au moment précis où la patronne de la Gascogne commence à exercer sur le pays sa bienfaisante protection.

Ainsi donc, à tous les points de vue, Quitterie nous appartient par la naissance, probablement, mais à coup sûr par son martyre et son tombeau.

PROGRÈS DU PÈLERINAGE. — Le culte de la sainte se répandit non seulement en France, mais encore dans les pays les plus éloignés.

Partout, on lui éleva des autels, on l'invoqua partout avec confiance. L'Espagne se fit surtout remarquer dans son ardeur pour cette dévotion, nous le voyons par son acharnement à vouloir nous dépouiller de notre auguste vierge.

Le diocèse d'Aire eut son office particulier de Ste-Quitterie, comme Dax dont on possède un bréviaire manuscrit de la fin du treizième siècle. Si le diocèse d'Auch ne compte pas autant de sanctuaires dédiés à la sainte aturine que l'Eglise d'Aire même, il eut cependant la gloire de célébrer de bonne heure sa fête par une messe spéciale (1) conser-

(1) *Liber missalis ad usum Ecclesie metropolitane beate Marie auxis ductu et impensa nobilis viri Hugonis de Cossio, mercatoris Tolosani. Impressus ad laudem Dei ejusdemque intemerate virginis marie felici sydere explicit. Anno domini MCCCXCj, die vero XIII mensis aprilis.*

Tels sont les titres et la date du premier missel in-folio contenant 274 feuillets de propre et 24 feuillets de commun. La fête de Ste-Quitterie, l'une des 62 fêtes d'Auch, avec vigile, se trouve au mois de mai (folio 212 verso). Nous reproduisons les prières propres de ce jour.

« IN FESTO SANCTE QUITTERIE VIRGINIS AD MISSAM OFFICIUM.

» Gaudeamus omnes in Domino diem festum celebrantes sub honore Quiterie virginis de cuius solemnitate gaudent angeli et collaudant filium Dei. — V. Eructavit cor meum verbum bonum dico ego opera mea regi. — Gaudent angeli atque archangeli exultant justi et congratulantur omnes sancti.

» Omnipotens sempiterna Deus qui beate Quitherie virginis et martyris tue festivitatem ejusdemque peccatorum veniam promisisti, concede propitius ejus suffragantibus meritis temporali hilaritate et spirituali dulcedine perfrui mereamur. PER. — EPISTOLA : Domine Deus (in comm). — R. *Specie tua. Alleluia. Diffusa.* Tempore resurrectionis : Alleluia. *Audi filia.*

» OFFER. — *Offerentur regi.* — SACRA. — Suscipe munera Domine in beate Quitherie virginis et martiris tue solemnitate deferimus, cujus nos confidimus precibus adjuvari. PER... COM. — *Dilexisti.* — POST-COM. — Beate Quitherie martyris tue Domine precibus confidentes : quesumus clementiam tuam, ut per ea que sumpsimus pura remedia capiamus. PER. »

Les prières de la messe sont les mêmes dans le second missel d'Auch, in-4°, imprimé à Pavie, en Italie per *Franciscum Girardergum*, en MCCCXCV. La messe de Ste-Quitterie est au folio 175 recto. Le missel se compose de 213 feuillets de propre et de 14 de commun.

vée dans nos vieux missels gothiques du quinzième siècle : deux exemplaires sont déposés dans la Bibliothèque du Grand Séminaire d'Auch. Il en était de même à St-Bertrand de Cominge et à Tarbes (peut-être dans la plupart des diocèses de la province) où le *missel auscitain* fut adopté. Le diocèse de Lombez, actuellement compris dans celui d'Auch, autrefois dépendant de la province de Toulouse, faisait également l'office de Ste-Quitterie.

Les paroisses aimèrent de bonne heure à se placer sous la protection de la Vierge d'Aire. Nous n'en citerons que quelques-unes prises dans le diocèse d'Auch.

RIBAUTE, maintenant PLAISANCE-DU-GERS, n'est connue que sous le nom de STE QUITTERIE-DE-RIBAUTE dans les plus anciennes chartes, de beaucoup antérieures à l'acte de paréage de cette bastide au quatorzième siècle. CASTELNAU-BARBARENS, petite ville du canton de Saramon, dont les coutumes furent renouvelées en 1248 par Centulle II, eut toujours Sainte Quitterie pour seconde patronne. « On y célèbre la fête le 22 mai, dit D. Bruggelles, et on invoque cette sainte contre la rage. »

LARÉE, désignée sous le nom de *Sancta Quitteria* de LOPNERIO a pour patronne principale la vierge-martyre, et cette paroisse est fière de célébrer sa fête en même temps que la ville d'Aire, le dimanche qui suit le 22 mai de chaque année. Le *Loumné*, sorte de vaste piscine miraculeuse établie à deux cents mètres environ de l'ancienne église de *Ste Quitterie du Loumné*, entre Cazaubon et Estang, attire constamment de nombreux malades et demeure toujours un lieu de rendez-vous pour les pèlerins des Landes et de l'Armagnac-Noir.

TACHOUSIN, annexe de Lannemaignan (doyenné de Cazaubon) était également placé sous le vocable de Ste Quitterie, comme la chapelle du Nord de l'église de Lannemaignan où se trouvent *l'autel et le tableau de Ste Quitterie*, de l'église détruite de Tachousin. Il en sera plus ample-ment question à propos de la crypte du Mas. Beaucoup de malades vont demander leur guérison à la *fontaine miraculeuse de Ste Quitterie*, bâtie sur le flanc d'une colline entre Lannemaignan et Tachousin. Enfin, l'une des chapelles de l'église de *N.-D. de Biran* est sous le patronnage de la sainte aturine dont Sainte-Marie d'Auch et la paroisse de St-Sauvy, canton de Gimont, possédaient autrefois des reliques.

Les moines de St-Benoît se montrent à côté des reliques de Ste-Quitterie, dès le huitième siècle, avons-nous dit, car un manuscrit du Grand Séminaire d'Aire mentionne le sac de l'abbaye du Mas par les

Normands. Les religieux semblent avoir disparu alors pour quelque temps. D'après le Manuscrit (1) du chanoine Lahitère, mort à Aire le 17 juin 1769, ce serait Guillaume Sanche, fils de Sanche, duc de Gascogne et fondateur de l'abbaye bénédictine de St-Sever, où il résidait, qui aurait fait venir de cette ville, au dixième siècle, quelques moines de St-Benoît afin de les établir à Aire, lieu de son séjour. « Il fonda leur monastère, dit le chanoine, au pied de la montagne où était encore son château en 1093 » (2). Suivant le même auteur, les Bénédictins « occupaient le terrain depuis le camp de *Gorre* ou de *Bégorre* jusqu'au pied de la colline qui est au nord et au couchant et tournait à tout le couchant de la ville, en sorte que par la tradition, on appelle tout ce fonds à l'*abbaye*. »

Il était bien juste que les ducs de Gascogne, bienfaiteurs de Ste Quitterie ou du moins des Religieux chargés de protéger son sanctuaire, fussent récompensés de leur zèle pour la Sainte. On plaça leur tombeau dans le souterrain de l'église du Mas, dit M. Lahitère (p. 104). Il raconte ailleurs (p. 94) que « Guillaume Sanche mourut le 22 décembre 984 laissant de sa femme *Urrague* deux fils, nommés Bernard et Sanche et qu'il était frère de Garcie, comte d'Agen. Les trois sont enterrés près du tombeau de Ste Quitterie, du côté du Nord. » Il sera question de ces sépultures, à propos de la crypte.

Une inscription rapportée par Oihénart et Marca fixe la date du décès de Sanche, au III des Ides de novembre. En voici le texte : (V. *Notitia utriusque Vasconix*, p. 428. — *Histoire de Béarn*, p. 232).

III IDVS NOVEMBRIS OBIIT | GVILEMVS COMES.C... AR | CH^{io}DVX
GVASCoNoRVM | ET OBITVS GARSIE FRATR | IS EIVS COMITIS |
AGENNENSIIUM | (3).

Quand les guerres eurent tout renversé à Aire, dit M. Lahitère, les Bénédictins rebâtirent le monastère au midi de l'église paroissiale du Mas et au levant. « Cet établissement était en briques, ajoute-t-il. Cette

(1) Voir ce manuscrit au Grand Séminaire d'Aire.

(2) Nous avons déjà parlé de ce château (p. 85). Ses débris servirent à la reconstruction de l'évêché d'Aire démolie en 1632 par les troupes du duc d'Epéron, gouverneur de Guyenne, afin d'en chasser les routiers qui l'avaient transformé en caverne de voleurs. Mgr Gilles-Boutault et Mgr de Gaujac utilisèrent encore ces ruines pour bâtir l'hospice et le Petit-Séminaire d'Aire. « Je tirai, dit le premier de ces Prélats, les briques du puits du château et des fondements des piliers pour en bâtir l'hôpital en 1746. » — (Mss. Lahitère, au Grand Séminaire d'Aire, p. 104).

(3) *Revue de Gascogne*, T. XVIII, p. 219.

restauration dut s'accomplir dans le courant du onzième siècle, époque probable de la construction de la basilique romano-byzantine du Mas, car le manuscrit du Grand Séminaire d'Aire parle en termes formels de Pierre, abbé de Ste Quitterie du Mas qui prit, en 1148, l'engagement de fournir à l'archevêque d'Auch *dix livres de cire pour le cierge pascal*. « Il fut admis dès lors avec ses moines en confraternité de suffrages et d'œuvres pies avec le chapitre métropolitain. »

Au treizième siècle, le nombre des moines du Mas était fort réduit et les ressources de l'abbaye étaient à peu près nulles, à cause des malheurs des temps, dit le *Mss. d'Aire*, cité par M. le docteur Sorbets, dans son intéressante étude : *Ste Quitterie, abbaye bénédictine du Mas-d'Aire*.

Amanien I^{er}, archevêque d'Auch, demanda donc, à la prière d'Arnaud, évêque d'Aire, au Pape Grégoire IX, l'autorisation d'unir l'abbaye de Ste Quitterie à l'évêché d'Aire, ruiné de son côté par les guerres incessantes et les calamités de toute sorte qui fondaient sur l'Aquitaine. Le souverain pontife, par sa bulle du 7 janvier 1228, répondit favorablement au vœu du métropolitain qui s'empressa d'accomplir l'*union* si désirée, avec l'assistance de Hugues II de Pardailan, évêque de Tarbes et de Guillaume évêque d'Oleron. La cérémonie eut lieu le 10 avril 1228 en présence de la plupart des évêques de la Province ecclésiastique d'Auch. Les religieux du Mas continuèrent à vivre sous la règle de St-Benoît tandis que les églises d'Aire et du Mas gardaient, chacune, leurs lois, leurs privilèges et leurs revenus particuliers.

Il fut statué dans cette circonstance que, désormais, l'évêque d'Aire prendrait le titre d'*évêque d'Aire et de Ste Quitterie du Mas*, ce qu'il fit exactement.

La ruine du monastère du Mas est clairement établie, au treizième siècle, par un acte rédigé en 1288. Cet acte est inscrit parmi les *Rôles Gascons* conservés à la *Tour de Londres*, d'après un *manuscrit* de la Bibliothèque du Grand Séminaire d'Aire. « Pour l'évêque d'Aire (revenu abandonné) sur la ville (1) de Sainte Quitterie réduite en cendres en

(1) M. l'abbé Dudon (*Ste Quitterie Gasconne*, p. 32), croit que le mot *ville* doit être pris ici pour hameau ou groupe de maisons formant un *voisinage*. Ce n'est pas notre avis. Le Mas est toujours appelé *ville de Ste Quitterie*, même par les auteurs du *Gallia christiana* qui disent, T. I, p. 1148 « nec prætermitti debet oppidum Stæ Quitteriæ ob antiquitatem et illustre beatæ hujus virginis martyrium. » On sait que le mot *oppidum* signifie *ville* proprement dite.

D'ailleurs, la *ville haute d'Aire* n'a jamais confondu ses intérêts avec ceux de la *ville basse*. Elle a toujours gardé son autonomie jusqu'au jour où le citoyen Samson Batbédât, envoyé de Mont-de-Marsan comme commissaire pour châtier les fanatiques habitants du Mas protecteurs de leurs prêtres « dissout la municipalité du Mas et déclare la commune unie à celle d'Aire. » (*Revue de Gascogne*, T. XVIII, page 58.)

même temps que le monastère adjacent (una cum monasterio ibidem). » Nous ignorons quel fut le sort de la Maison bénédictine, mais nous savons qu'une église ogivale fut greffée sur les restes de la basilique romano-byzantine, épargnés par les flammes au treizième siècle. Il faut franchir ensuite une longue période d'années pour retrouver quelques notes précises sur l'église et l'abbaye du Mas, mais ces notes, nous les lisons au seizième siècle à la lueur lugubre de l'incendie allumé par les hérétiques dans le monastère bénédictin.

En 1570, le *Dompteur de la Gascogne* (lisez le barbare Montgomery), se jette avec rage sur la ville d'Aire et lui fait subir toutes les horreurs d'une guerre sauvage (1). Le Mas tombe ensuite sous ses coups : l'abbaye et l'église disparaissent en grande partie sous la torche des Huguenots, le tombeau de la Sainte, épargné par les Normands, est lui-même violé et indignement profané. Ce n'est pas à Aire cependant que ses reliques furent réduites en cendres et jetées au vent. D'après Du Saussay, auteur du *Martyrologe Gallican*, le corps de la Sainte aurait été brûlé à Saint-Sever par les Calvinistes. Le fait, quoique bizarre, s'explique fort bien. A l'approche des Huguenots, les Bénédictins du Mas effrayés, auront fait transporter sans doute leur précieux dépôt chez les Religieux de St-Sever où ils le croyaient en sûreté. Cette pratique n'est pas sans exemple. On raconte, en effet, que Ste-Livrade, sœur de Ste-Quitterie, d'après la légende, fut enlevée de son tombeau de Mazères, à la même époque, pour être soustraite aux insultes des protestants et confiée aux soins des Religieux de St-Sever de Rustang (H.-P.) qui furent victimes à leur tour des hordes hérétiques.

« Une parcelle d'ossements de sainte Quitterie, dérobée au feu, raconte Du Saussay, fut recueillie pieusement par le P. Rolle et déposée à Toulouse dans la chapelle du Grand Séminaire. » De cette Maison, la précieuse relique est passée au chapitre toulousain qui a gracieusement consenti, dans ces derniers temps, cédant aux vives instances de Mgr Delannoy, évêque d'Aire et de Dax, à restituer une partie de cet inappréciable trésor à la crypte du Mas.

Pour le chef de Sainte Quitterie, enfermé dans un riche reliquaire à l'époque des guerres de religion, on ignore où il est. « Pour le soustraire à la profanation des protestants, dit M. Dudon (*Ste-Quitterie gasconne*, p. 32, note 2.) Mgr Christophe de Foix de Candalle, évêque d'Aire, l'emporta avec lui à Bordeaux, en 1569, et le déposa dans l'église Ste-Eulalie.

(A suivre.)

(1) Voir notre *Pouillé du diocèse d'Aire*. Paris, *Maisonneuve*, éditeur.

L'EXPLOITATION DU SEL GEMME

AU PUIITS ST-PIERRE

Il y a quelques jours un grand émoi s'est subitement produit dans notre bonne ville de Dax, ordinairement si calme et si pacifique, et plus particulièrement dans l'important faubourg St-Pierre, l'antique vicus suburbain, connu autrefois sous le nom de St Pierre de Vic.

Il ne s'agissait plus de ses franchises spéciales, ni même de la démolition de la fameuse *porte Julia*, qui fut jadis sa gloire. La question était plus grave. Son existence même et celle d'une partie de la ville étaient sérieusement menacées et, si le Conseil municipal n'était pas intervenu, on parlait ni plus ni moins d'organiser une manifestation populaire, un véritable meeting.

La chose parut si sérieuse à quelques membres de la Société que notre bureau fut convoqué et appelé à délibérer sur le point de savoir s'il n'y avait pas lieu pour lui d'intervenir dans le débat qui intéressait à un si haut point le public Dacquois et de mettre, une fois de plus, les connaissances spéciales de certains de nos confrères au service de la cause commune. Il fut décidé, avec raison, que nous n'avions pas qualité pour intervenir officiellement, mais qu'il était de notre devoir, cependant, de faire connaître ce que les géologues et les minéralogistes de notre compagnie, pensaient de la question qui passionnait alors tous les esprits. Nous fûmes chargés de rédiger, à ce sujet, une sorte de rapport destiné à être lu en séance et, au besoin, à être publié dans notre bulletin.

C'est ainsi que nous avons été amenés à rechercher si la reprise de l'exploitation du sel gemme au puits St-Pierre constitue, ou non, un danger et c'est l'annonce de l'ouverture de nouvelles galeries, ou de l'agrandissement de celles déjà existantes en dessous d'un quartier populeux de la ville, qui préoccupait, avec juste raison, nos concitoyens.

Le puits St-Pierre est, en effet, placé dans les anciens fossés des remparts gallo-romains, à une vingtaine de mètres, au plus, des maisons

qui bordent, au nord, la nouvelle place de Lomné et à une égale distance de tout le massif de constructions qui est appuyé sur les vieux remparts de la rue des Faures ; tout près, aussi, du nouveau boulevard, déjà très habité, surtout pendant la saison thermale.

Il est intéressant de connaître dans quelles circonstances il fut établi ; comment le père de notre secrétaire, M. Lorrin, fut amené à y découvrir le sel gemme et à créer, ainsi, à Dax une industrie, contre laquelle nous sommes loin de nous élever et qui sera pour la contrée toute entière, une source abondante de revenus. Honneur donc à M. Lorrin auquel nous sommes heureux de pouvoir, au nom de tous les Dacquois, témoigner notre reconnaissance.

C'était en 1862 : M. Lorrin était venu en sa qualité d'ingénieur civil, diriger à Dax l'installation de l'usine et la canalisation du gaz. Le pays lui avait convenu, il désira s'y établir et fit l'acquisition d'une maison située place St-Pierre et dont le jardin était formé par une portion de l'ancien fossé gallo-romain, dans lequel se trouve, à quelque centaine de mètres, l'établissement des bains Lauquet, avec ses boues thermales, si justement renommées, et ses eaux chaudes si abondantes.

Son projet et son but, en faisant cette acquisition, était de chercher, lui aussi l'eau chaude. Il avait dans son jardin des terrains boueux, ressemblant à ceux du jardin Lauquet, et il se dit qu'en dessous il trouverait infailliblement l'eau chaude et pourrait, lui aussi, arriver à constituer un petit établissement thermal, auquel il voulait même annexer un hôtel pour les baigneurs.

Il se mit à l'œuvre et commença, avec quelques ouvriers, un sondage qui le mena bien plus loin qu'il n'aurait voulu. La sonde s'enfonça, tout d'abord, sans difficulté aucune, à travers 6 à 8 mètres de boues tourbeuse, puis elle pénétra plus péniblement dans des couches de glaises bigarrées mélangées de rognons de gypse et formant une sorte de magnat compacte, mais peu homogène. Elle ramenait toujours les mêmes terrains et jamais l'eau chaude ne jaillissait, au grand désespoir de M. Lorrin qui allait abandonner son entreprise, quand se produisit, fort heureusement, un de ses événements fortuits, comme on en recontre fort souvent à l'origine des découvertes importantes : Un jour une forte pluie d'orage l'obligea à interrompre ses travaux ; la cuiller avait ce jour-là déposé à côté du trou de sonde une sorte de terre plus rouge que celle extraite précédemment et contenant des rognons d'une pierre à cassure saccharoïde à laquelle notre explorateur ne porta pas,

tout d'abord, une grande attention. Après la pluie vint naturellement le beau temps et un soleil, d'autant plus vif que l'orage avait été violent. Quand M. Lorrin voulut, le lendemain, reprendre ses travaux, il vit avec étonnement que tous les déblais rejetés à côté du sondage étaient recouverts d'une efflorescence blanche qui lui parut si extraordinaire qu'il alla immédiatement chercher son ami M. Sanguinet, alors architecte de la ville. Notre confrère eut vite reconnu la chose, il fit goûter à M. Lorrin le produit chimique que la pluie et le soleil venaient de fabriquer pour lui, et celui-ci s'écria aussitôt : « *Mais c'est du sel !* »

M. Sanguinet fit les démarches nécessaires pour faire obtenir à M. Lorrin une concession, sans ébruiter sa découverte. Il l'obtint et vous savez comment il la céda à M. Maxwel-Lyte, puis à la Société qui l'exploite aujourd'hui.

Avant de vendre sa concession, M. Lorrin, avait lui-même construit le puits St-Pierre. Il l'avait creusé pour bien s'assurer de l'importance de sa découverte et il n'a servi à une exploitation sérieuse que depuis l'établissement par la compagnie actuelle de l'importante usine qui se trouve à côté du chemin de fer de Pau, près du passage à niveau de Peyrouton.

Cette exploitation ne devait, évidemment, n'être que provisoire. Elle fut l'objet d'une concession spéciale qui régla le périmètre sous lequel on pouvait extraire le sel, et qui autorisa, néanmoins, cette chose inouïe de laisser établir en dessous d'un quartier populeux, au cœur même d'une ville, une excavation de plus de 100,000 mètres cubes, et cela malgré les précautions et la surveillance prescrites par la législation tant ancienne que nouvelle sur les mines.

La loi ancienne donnait aux préfets un droit de surveillance comprenant la *sûreté publique*, la conservation des puits, la solidité des travaux, la sûreté des ouvriers mineurs ou des *habitations de la surface*. La loi nouvelle ajoute à cette énumération la conservation des *voies de communication* ET DES EAUX MINÉRALES, ainsi que l'usage des sources qui alimentent les villes, villages et hameaux.

De plus il est formellement interdit d'ouvrir des puits, ou des galeries, dans un rayon de 50 mètres des habitations, ou même des clôtures murées dépendant de maisons d'habitations. La loi ancienne avait même une zone de protection de cent mètres.

Et c'est, comme nous l'avons dit plus haut, à vingt mètres au plus de deux rangées de maisons que le puits St-Pierre est ouvert, les gale-

ries s'étendent en dessous du lourd massif du rempart, d'une place et d'une route très fréquentées, et ce qui est plus grave encore, comme nous les verrons tout à l'heure, à quelques pas de l'un des *principaux griffons de nos sources thermales*. On dirait que la partie additionnelle de la nouvelle loi a été spécialement faite pour nous.

C'est ce qu'avait probablement compris la Société des Salines lorsqu'elle avait, il y a quelques années, abandonné le puits St-Pierre, après avoir essayé de construire le puits Guy et avoir réussi un peu mieux dans l'établissement du puits de St-Pandelon. Ce n'est qu'après avoir été obligée d'abandonner aussi, à la suite d'éboulements, ce dernier puits qu'elle a voulu revenir à St-Pierre et qu'elle avait même repris ses travaux d'exploitation sur ce point, quand, grâce à l'initiative prise par le conseil municipal et par M. le Maire de Dax, les travaux ont été arrêtés par M. le Préfet des Landes jusqu'à ce qu'une enquête à laquelle il est actuellement procédé par MM. les ingénieurs des mines ait décidé la question de savoir s'il y a, oui ou non, danger à continuer cette exploitation.

Sans prendre part officiellement à cette enquête, nous avons cru que c'était un devoir pour nous de signaler certains dangers que l'étude que nous avons faite de la géologie des environs de Dax nous a permis de connaître mieux que personne. Nous avons cru, aussi que nous pouvions à cause de l'intérêt tout particulier, tout personnel en quelque sorte, pour chacun de nous, qu'offre la question à juger, insister sur ce qui, d'après nous, constitue un danger permanent pour notre ville et donner notre humble avis sur les moyens à employer pour faire cesser, si c'est possible, des menaces qui se réaliseront dans un avenir plus ou moins éloigné, mais qui fatalement finiront par se réaliser.

Pour nous la chose n'est pas douteuse : une excavation comme celle qui existe au-dessous du faubourg Saint-Pierre, doit nécessairement entraîner, tôt ou tard, son effondrement. Cela serait vrai partout, mais cela est bien moins douteux à Dax que partout ailleurs pour les trois raisons suivantes :

1° A cause de la nature des terrains qui constituent le plafond de la mine ; 2° à cause des accidents géologiques qu'ont pu faire éprouver à ces terrains supérieurs et même à ceux qui se trouvent par côté, les soulèvements dits ophitiques et les grandes débâcles glaciaires dont l'effet s'est fait ressentir dans toute la contrée et plus particulièrement

à Dax ; 3° enfin, à cause du voisinage des eaux dont le jaillissement est l'un des résultats produits par ces accidents géologiques.

1° Nous avons vu que le plafond de la mine, au puits Saint-Pierre, était composé à la surface et jusqu'à une profondeur de six à huit mètres, d'un dépôt boueux et tourbeux, formé par les alluvions récentes de l'Adour et des débris végétaux anciens, puis de glaises bigarrées, mélangées avec des rognons de gypse et des fragments de sel gemme, qui deviennent de plus en plus nombreux à mesure qu'on descend en profondeur, jusqu'à ce qu'ils arrivent à constituer la roche terreuse et peu solide d'où on extrait le sel. Sa consistance est loin d'être rassurante, et on peut, sans être prophète, prédire qu'elle s'écroulera un jour ou un autre, entraînée par le poids des glaises peu compactes qui sont en dessus, désagrégées, à la longue, par les infiltrations du véritable marais qui se voit à la surface. Sans compter que les tremblements de terre deviennent de plus en plus fréquents aux pieds des Pyrénées et qu'ils pourraient bien hâter la fâcheuse et désastreuse solution que nous prédisons ;

2° Pourquoi ne finirions-nous pas par subir le sort de tout un quartier de la ville de Salins, qui s'est, tout dernièrement, écroulé, lui aussi, parce qu'on l'avait miné en-dessous pour en extraire du sel gemme ? Serait-ce que le sol de nos Landes offrit des conditions de solidité plus grandes que celui du Jura ? Nous croyons, au contraire, qu'il est impossible de rencontrer des terrains plus tourmentés et plus souterrainement accidentés que les nôtres. Sans parler des soulèvements discordants qui les ont fracassés dans tous les sens, et amené presque à la surface, ici une roche solide, là une pierre des plus tendres et, dans l'intervalle entre l'ophite et la dolomie ou la craie, laissé des crevasses énormes, comblées par des alluvions anciennes et par des graviers perméables qui nous amènent des eaux venues de fort loin. C'est, nous a-t-on dit, un de ces accidents glaciaires, traversant le banc de sel gemme qui a été la cause des éboulements qui viennent de se produire à St-Pandelon. La même chose ne pourrait-elle pas se rencontrer à St-Pierre ?

3° N'oublions pas, enfin, que le puits St-Pierre et les galeries auxquelles il donne accès sont à une centaine de mètres des bains Lauquet. Elles ne sont donc séparées de l'un des griffons de nos eaux chaudes que par une bien faible distance, un malencontreux coup de mine suffirait, évidemment, pour produire une fissure dans le rempart de glaise

ou de dolomie qui se trouve probablement entre les deux et voyez d'ici l'affreux cataclysme qui en serait la conséquence.

L'eau bouillante se précipitant avec fracas dans l'excavation de la mine, le sel fondu et raviné, un écoulement général et presque subit des parties au-dessus et peut-être aussi de tous les quartiers avoisinant les sources thermales. Vous vous souvenez de ce qui a failli arriver quand nous avons voulu vider la fontaine de la Nèhe. Les maisons qui sont à côté sont bâties sur des alluvions qui glisseraient bien vite dans le trou laissé vide.

Admettons que notre imagination aille un peu trop loin, et fuyons ce sinistre tableau que je viens de vous esquisser d'une débacle générale. Ce qui n'est malheureusement pas douteux c'est que l'envahissement par les eaux chaudes du puits Lorrin aurait inévitablement pour effet, sinon de tarir et de perdre définitivement nos sources thermales, qui sont la richesse et l'avenir de Dax, du moins d'en changer complètement le régime et d'amener des complications dont il n'est pas possible de calculer et de prévoir d'avance la gravité.

Mais n'y aurait-il pas moyen d'obvier à de si terribles inconvénients ? D'après nous il y en aurait deux bien simples, l'un radical mais un peu coûteux, l'autre beaucoup moins sûr mais réalisable cependant malgré les dangers apparents qu'il semble présenter au premier abord. Ce dernier offrirait dans tous les cas l'avantage de ne coûter à peu près rien. Le premier consisterait tout bonnement à remplir de sable l'excavation qui se trouve au-dessous de la place St-Pierre. En admettant comme nous l'avons déjà dit que cette excavation mesure 100,000 mètres cubes environ cette opération reviendrait au plus une centaine de mille francs.

Si cette somme paraissait trop élevée pour assurer la sécurité de la ville, on pourrait avoir recours au second moyen qui coûterait bien moins cher, mais qui serait loin d'être aussi efficace.

Le trou creusé dans le sel gemme est, paraît-il, complètement étanche et encore à l'abri, à l'heure qu'il est, des infiltrations latérales et supérieures. On pourrait sans danger, aucun, à la condition de procéder avec une certaine lenteur, remplir ce trou d'eau, en dérivant pour quelque temps le déversoir de la fontaine voisine, cette eau une fois saturée de sel, n'attaquerait plus les parois de la mine ; et sa pression intérieure, s'opérant dans tous les sens, serait d'après nous suffisante pour assurer pendant longtemps la solidité du sol et, tout au moins, pour

rendre la catastrophe moins subite lorsqu'elle viendrait à se produire. Le coup serait, pour ainsi dire, amorti par la pression intérieure de l'eau et les habitants du quartier St-Pierre auraient le temps de se sauver avec leurs valeurs et leurs meubles avant que l'effondrement ne s'accomplisse : ce serait déjà beaucoup ! Il va sans dire que pour obtenir ce résultat il faudrait avoir soin d'obturer solidement le puits après l'avoir rempli d'eau.

Voilà, messieurs, ce que nous avons cru devoir vous dire au sujet de l'exploitation du sel gemme au puits St-Pierre. Nous vous avons signalé un peu crûment, nous l'avouons, les dangers que présente cette exploitation, et qui ne feront que s'aggraver si elle continue, mais nous n'avons rien exagéré. Espérons que nos sinistres prédictions ne se réaliseront pas de longtemps et que d'autres plus autorisés que nous obtiendront de qui de droit qu'on fasse le nécessaire pour conjurer ce danger que nous croyons très-réel.

J. THORE, J.-E. DUFOURCET.

OBSERVATIONS SUR UN ARTICLE

DU

D^r Léon SORBETS

OPPIDUM DES TARUSATES ET CAMP ROMAIN

Plusieurs des sujets d'étude proposés aux membres du Congrès scientifique de Dax, en 1883, ne furent l'objet d'aucune communication spéciale. Tel fut en particulier le sort réservé à ce problème de géographie historique : Déterminer le champ de bataille de Crassus. Mais voici qu'aujourd'hui, dans un article inséré au *Bulletin de la Société de Borda*, M. le docteur Sorbets nous apporte une solution par voie d'affirmation. Mis deux fois, et très-amicalement, en cause par notre savant confrère, je me vois amené à lui présenter quelques observations. Je ne veux pas essayer de suivre les multiples méandres de sa dissertation. Je me contenterai de rechercher les arguments de sa thèse pour tâcher de les combattre.

Avant d'aborder la question principale, qu'il me soit permis de relever une seule phrase du préambule. Lorsqu'il écrit en parlant de l'Aquitaine. « *Elle se préparait à la lutte et à défendre noblement son indépendance,* » l'auteur me semble établir entre les divers peuples qui habitaient alors la Gaule une solidarité qui était loin d'exister. Les Aquitains, en particulier, ne s'étaient guère préoccupés de ce qui se passait au-delà de la Garonne. Que leur importait le sort des populations auxquelles ne les rattachait nulle communauté d'origine ? Le soulèvement général provoqué par Vercingétorix les trouvera lui-même

1^{er} Trim. 11^e année
1886, p. 35-43

Id. p. 35

Ces. Bel. Gal. VII. 34

Id. VII. 20

Ball. de la Soc. Borda
1^{er} Trim. 44^e ann. p. 44

Id. p. 39

indifférents. Quelques cavaliers, entraînés par l'amour des aventures lointaines, pourront bien accompagner le roi des Nitiobriges — Teutomacus, fils d'Ollovido ; — mais aucune des tribus aquitaines ne viendra se grouper sous les étendards du héros gaulois. Ainsi, le désir de la revanche même ne put décider nos ancêtres à s'intéresser au sort des Celtes. C'est dire assez que les Romains n'eurent rien à redouter d'eux jusqu'au jour où ils franchirent les frontières de leur pays. Mais fière de sa liberté, l'Aquitaine n'avait besoin d'aucune préparation pour être toujours disposée à la défendre contre tous ceux qui voulurent essayer d'y porter atteinte. Le légat L. V. Præconinus, et le proconsul L. Mallius, (1) l'avaient appris à leurs dépens.

J'arrive maintenant à ce qui fait le fond de l'article. L'auteur veut établir deux propositions : 1^o Aire est l'oppidum des Tarusates ; 2^o Aire fut le théâtre de la bataille décisive livrée par Crassus. Or l'une de ces affirmations doit exclure l'autre. L'auteur s'insurge avec raison contre cette prétention que semble avoir chaque nouvel historien de placer au hasard « *le lieu de cette bataille sur un des Castra disséminés et occupant les plateaux des collines adouriennes ou autres.* » En applaudissant à la sagesse de cette observation, il me sera permis de rappeler à mon contradicteur ce conseil plein de prudence : *Medice, cura te ipsum*. Quelle que soit en effet la valeur de son opinion personnelle, ce savant archéologue ne peut ignorer que la géographie historique est une science positive. Dès lors elle ne doit s'appuyer que sur des textes ou sur les découvertes de l'archéologie. Or toutes les découvertes faites à Aire jusqu'à ce jour se rapportent à la période Gallo-romaine, elles ne fournissent par conséquent aucun argument en faveur de la thèse

(1) On ignore la date de l'invasion tentée par ces deux généraux. L'auteur parlant d'un lieutenant de César obligé de reculer devant la bravoure des rudes Aquitains veut sans doute désigner l'un de ces deux chefs si cruellement éprouvés.

Cés. Bel. Gal. III. 23

exposée par le docteur Sorbets ; quant aux textes, ils la contredisent absolument. Nul n'ignore que César est l'unique historien de cette campagne. César dit formellement qu'après la prise de l'oppidum des Sotiates, les Aquitains, effrayés de la chute si rapide de cette place, renoncèrent à soutenir des sièges, et que sous la direction de généraux formés à l'école des Sertorius, ils apprirent à élever des camps fortifiés à la manière des Romains. Dès lors c'est dans un de ces campements que se réunirent les 50,000 Aquitains, et Crassus dut les attaquer en rase campagne et non point dans une place forte.

On le voit donc : Ou bien Aire n'était pas l'oppidum des Tarusates, ou bien cette cité n'a pas été le théâtre de la bataille qui nous occupe en ce moment. L'auteur tient trop à la première des propositions qu'il énonce pour ne pas faire le sacrifice de la seconde. Il s'y résignera sans grande difficulté, s'il consent à relire attentivement le texte de César ; car il constatera qu'il n'est pas possible d'adapter à Aire les renseignements fournis par l'historien Romain. Les données du problème sont précises. Il faut trouver deux camps à portée l'un de l'autre : le camp romain, capable d'abriter 8 à 10,000 hommes et le camp aquitain bien plus étendu assurément, puisque César parle de 50,000 hommes enfermés dans son enceinte. A côté de ce second campement, nous devons rencontrer les vastes espaces découverts — *apertissimis campis* — à travers lesquels la cavalerie romaine poursuivait les vaincus.

Aucun des écoliers qui pendant de si longues années ont habité la Salamanque landaise n'a le droit d'ignorer qu'Aire possède plusieurs camps. Mais avant d'admettre le plan stratégique si habilement développé par notre savant confrère, il serait bon de préciser la période à laquelle se rattachent ces campements divers. Tucs, Tucos, Mothes, camps Romains, sont bien nombreux sur notre territoire landais : on en rencontre à proximité des moindres cours d'eaux. En quoi ceux d'Aire se distinguent-ils des autres ? Pourquoi les attribuer aux Aquitains alors

Bull. de la Soc. Borda
1^{er} Trim. 44^e ann. p. 37

Id. p. 38

Bull. de la Soc. Borda
1^{er} Trim. 44^e ann. p. 41

qu'ils gardent les noms bien caractéristiques de César et de Pompée ? C'est ce qu'oublie de nous dire l'auteur qui nous paraît cependant connaître la destination de chacun d'eux tout aussi bien que les ingénieurs qui les ont dressés. Quel serait le camp romain ? Quel serait le camp aquitain ? Rien ne nous l'indique et nous sommes impuissant à le deviner ; et puisqu'*au nord l'Adour est la première et naturelle défense de ces hauteurs*, si la bataille s'est ainsi livrée sur le bord du fleuve, peut-on expliquer comment César ne mentionne même pas cet obstacle ? Enfin si les plaines si riches que l'œil embrasse du haut de ces collines sont les « *apertissimis campis* » des Commentaires, les Aquitains vaincus auraient donc fui vers les Romains au lieu de regagner les montagnes où les attendaient les Ibères leurs frères. C'est assez étrange !

L'auteur se fait encore illusion quand il affirme que « *Crassus raisonnait et agissait autrement que nos modernes historiens.* » Le général romain, tout aussi bien que les modernes historiens, savait que pour vaincre ses ennemis il devait d'abord les atteindre. C'est pour cela qu'il vint les chercher sur les terres des Tarusates ; mais il ne les rencontra pas dans leur oppidum puisqu'ils avaient renoncé à le défendre. On doit admettre cependant qu'en adoptant leur seconde tactique et en « choisissant des positions favorables pour former des camps fortifiés, » les coalisés ne s'éloignèrent pas énormément d'un point qui devenait nécessairement l'objectif des Romains, puisque c'était le centre de la principale tribu qui se présentait devant eux après la défaite des Sotiates ; et les historiens modernes ne raisonnent peut-être pas trop mal en cherchant aux environs d'Aire l'emplacement de la grande bataille. Le mémoire que j'avais préparé sur cette question et que, pour des motifs indépendants de ma volonté, je ne pus soumettre à l'appréciation des membres du Congrès de Dax se trouvant aujourd'hui intercalé au chapitre VI^e de mes études sur les Origines Landaises, je ne tiens pas encore à le détacher de ce cadre pour développer isolément les arguments qui militent en faveur

de Miramont (1). Mais, en attendant que le chapitre tout entier soit livré à la publicité, à cette affirmation que « *l'oppidum des Tarusates emporté par les armes romaines fut le dernier rempart de la Liberté Aquitannique*, je ne me lasserai pas d'opposer le texte de César. Aussi jusqu'à ce qu'une découverte archéologique vienne fortifier les assertions de notre savant confrère, nous serons en droit de conclure de la sorte notre discussion : la bataille s'est livrée dans le Tursan, mais assurément pas à Aire ; à moins de dire que notre cité épiscopale ne doit son existence qu'à ce funèbre souvenir et que le vainqueur l'éleva sur le théâtre de son triomphe : de là ce nom de Vicus Julii. Cette explication acceptée, il resterait à prouver que les renseignements fournis par les commentaires s'appliquent à la cité aturine. L'entreprise offrirait plus d'une difficulté.

N.-B. — Si l'abîme appelle l'abîme, aujourd'hui la rectification amène la rectification. Jetant un coup d'œil sur un travail antérieur du même écrivain (Origine des noms de lieux pour le département des Landes), je lis ces mots : *Geaune (dans un vieux manuscrit nous lisons Geno) ne pourrait-on pas le faire venir de Youne ou Yeune (Gascon) qui signifie Yeble, Yeou, ou Yeu, Yestes, qui signifie fougères : à discuter.*

La discussion ne tourne pas en faveur de cette étymologie fantaisiste. Avec sa sagacité ordinaire, l'éminent rédacteur en chef de la *Revue de Gascogne*, M. Léonce Couture, avait pressenti l'origine de ce nom et j'ai été assez heureux pour lui fournir la preuve de son assertion. La Bastide de Geaune fut construite en 1318 sur le territoire de S. Jean de Pantagnan (Sti Johannis de Pantanhano). La Charte fut octroyée par Antoine de

(1) L'auteur dit : A Miramont ou Sarron. Je regrette qu'il ait si peu exactement traduit ma pensée. D'après l'essai de localisations que j'ai eu l'honneur de lui exposer plusieurs fois, le camp Romain aurait été placé à Sarron, et celui des Aquitains à Miramont.

Cat. des Rôles Gascons
T. I. P. 31.

Rymer et supra

Pessaigne de Janua ou Genoa (1) (Gênes), marchand génois qu'Edward II avait nommé sénéchal de Guyenne, le 3 novembre 1317. Cet étranger voulut donner à la bastide le nom de sa patrie. Ce fut en effet une des conditions imposées par l'acte de paréage : *quæ Janua perpetuo ab omnibus appellaretur*. Telle est l'origine du nom de Geaune : cette bastide fut une nouvelle Gênes pour son fondateur.

C. TAUZIN,

Curé de St-Justin.

Raimaldi. Contin. de Baro-
nius ad ams. 1816, n° XXIV
P. Revue Cath.
T. II, p. 306. Nov. 1871

(1) Malgré sa prodigieuse mémoire, c'est par distraction que le regretté P. Labat avait traduit ce passage de Rainaldi : Pesaygay de Janua, par Antoine Pességué de Geaune. On le voit, c'est d'Antoine de Pessaigne de Gênes qu'il s'agissait en cette occurrence.

LETTRE DE M. A. D'ABBADIE

A M. LE PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE BORDA

Cher Monsieur,

Votre dernier Bulletin de 1885 m'inspire une fantaisie que je vous soumets. Il serait intéressant de publier un travail spécial où l'on réunirait au moins tous les lieux qui ont donné des *Leherenn* ou noms analogues. Cela servirait aux travailleurs de l'avenir. C'est une simple hypothèse que ce mot est d'origine basque. Il serait tout aussi intéressant de *prouver* qu'il est roman ou celtibérien. Malheureusement le déchiffrement des *monedas desconocidas* est encore bien peu avancé et l'on n'a rien de certain sur la langue des Celtibères.

Agréez l'assurance de mes sentiments distingués.

ANTOINE D'ABBADIE.

Paris, 1886, Mai 3.

Rien de si périlleux que les étymologies. Avant d'en proposer avec quelques chances de succès il faut établir des règles par des exemples assez évidents et nombreux pour former un corps de doctrine. On est tenu ensuite de ne jamais violer ces règles ; elles sont plus difficiles à fonder lorsqu'il s'agit du passage d'un idiome à l'autre. Ce travail préliminaire n'a pas été fait pour le basque et ne devra être entrepris que par un érudit bien versé dans cet idiome et dans les langues Castellane, Romanes et Latine. Quand les lois de permutation entre ces trois idiomes et l'Eskuara seront bien établies, on pourra dire dans laquelle de ces quatre langues tel mot a pris son origine.

Pas plus que bien d'autres je ne suis donc point armé pour la lutte, et si je m'aventure sur la voie glissante de l'étymologie c'est bien moins pour affirmer mes idées que pour convier à la critique et surtout pour inviter d'autres à mieux faire.

Admettant avec la plupart des auteurs que l'idiome Ibérien tenait au basque et que l'*us* final de *Lelhunnus* est seulement une terminaison latine je ne puis donner ce mot comme origine du *Huns* gascon jusqu'à ce qu'on rende probable par de nombreux exemples que cette dernière langue traduit par un *s* le suffixe *us* du cas latin. Ce n'est pas tout : on pourra soutenir que *Lelhun* a été scindé et qu'on a pris ses deux premières lettres pour un article ; mais il s'agit de gascon et non de français : le Landais dirait *lu* (*lou*) ou *la*, selon le genre de *Huns* et non *le* qui est un article français. Enfin l'explication proposée ne suffit pas jusqu'à ce qu'on démontre qu'un *l* disparaît devant une aspiration, car l'étymologiste peut bien modifier ou même anéantir parfois une voyelle, mais il ne saurait sacrifier une consonne sans rendre bon compte de son exécution.

En attendant ces preuves, je préfère me ranger du côté de M. le D^r Sorbets et ne voir dans *Lelhun* qu'une variante de *Leherenn* cité par Barry. Il s'agit du Dieu Mars, et la racine *Leher*, employée par les Basques cis-pyrénéens, signifie : *crever*, *exténuer*. Ces sens conviennent assez bien à Mars. Dans le dialecte du Guipuzcoa où les aspirations sont absentes on ne dit pas *Leher* mais bien *Ler* et le dictionnaire d'Aizquibel traduit ce dernier mot, à la page 622, par *Aniquilar*, *reventar*, c'est-à-dire *détruire*, *anéantir*, *harasser*. On m'objectera avec raison qu'à Aire on écrivait *Lel* et non *Ler*. Ici, faute de preuves, je hasarderai la supposition que la dernière consonne de ces deux racines désigne ce son bizarre que j'ai entendu si souvent en d'autres langues et qui participe à la fois de *d*, de *l* et de *r*. Oyhenart, qui écrivait il y a 240 ans, nous apprend que les Basques avaient alors deux *d* différents ; aujourd'hui cette distinction est perdue, mais selon les lois connues des idiomes elle a dû exister à l'époque où l'on dressait des autels au Dieu Mars.

Jusqu'ici j'ai marché avec une assurance que je voudrais faire partager à vos lecteurs, mais tout n'est pas rose dans le métier chanceux de l'étymologiste ; le double *n*, qu'on trouve, je crois, dans toutes les variantes du nom de Mars, attend encore une explication. Il m'empêche de songer à *hun* (bon) qui existe entr'autres dans le nom du M^r *Larhun* (bons pâturages) ; je ne me rappelle pas d'exemple où cet adjectif s'écrit par deux *n* et je laisse à de plus habiles le soin de me tirer d'embarras.

ANTOINE D'ABBADIE.

Réponse de M. A. d'Abbadie à une lettre de M. du Boucher

Cher Monsieur,

Mon erreur flagrante quant à l'article féminin en *gascon* montre une fois de plus combien on court risque de s'égarer en étymologies. Je connaissais *lou* ; je supposais *la*, ce qui n'est pas la même chose. Heureux les étymologistes qui ne supposent rien !

En dérivant *Lelhunnus* de *le huns* on ne montre pas la raison du second *l*. Dans mon hypothèse il représente le *r* de *Ler* en passant par ce son mitoyen entre *d*, *r* et *l*. Vous ajoutez à bon droit que les consonnes *l* et *r* se remplacent dans les langues néo-latines et peut-être en est-il de même en passant du basque au gascon : vous trouverez probablement quelques exemples pour le prouver.

Le mot basque *Bayona* se dit *Bayon* à l'indéfini, c'est-à-dire sans l'*a*, article final. Mais comme en français cet *on* final serait un son nasal, on a dû écrire *Bayonne*. La même explication me paraît convenir au nom du Janséniste *Hauranne*, que les biographes traduisent par *bon enfant* (en basque *haur on*). Bien plus érudit que moi en gascon, vous trouverez peut-être des cas où le *n* final du basque est redoublé en passant à l'idiome Landais. Je suppose d'ailleurs qu'on parlait du vieux gascon quand Aire était encore payen.

Désirant qu'un de nos collègues creuse à fond ces questions, je vous prie d'agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

ANTOINE D'ABBADIE.

Paris, Mai 13.

MARIAGE MORGANATIQUE

DU

D U C D E L A V A L E T T E

La Société historique de Gascogne était réunie en Assemblée générale à Auch, le 15 juin 1885. M. le Marquis de Castelbajac, propriétaire du splendide château féodal de Caumont, autrefois résidence de la famille d'Epernon, fit une communication aussi curieuse qu'intéressante aux membres du Comité (1). « En cherchant à mettre en ordre d'anciens papiers enfermés depuis sans doute bien des années dans l'épaisseur d'un gros mur, disait l'auteur du travail, quel ne fut pas mon étonnement de trouver un acte de mariage à l'église, du duc d'Epernon avec Jeanne de Monier, à la date de 1596 ! » Et il donna lecture de deux pièces, l'une latine, l'autre française, qui établissent, en effet, que Jean-Louis de Lavalette, veuf de Marguerite de Foix, avait épousé en secondes noces Anne de Monier, dans la ville de Pignans, diocèse de Fréjus, en 1596.

M. de Castelbajac, frappé de cette soudaine révélation, fit partager sa surprise par les membres de la *Société historique de Gascogne*, qui publièrent dans leur compte-rendu de cette séance, les textes présentés par l'auteur du mémoire. Malheureusement, ces textes étaient très défectueux et fourmillaient de fautes de transcription dues à l'inhabileté d'un archiviste (2) toulousain en qui M. le marquis de Castelbajac avait eu trop de confiance.

Le compte-rendu de la *Société historique d'Auch*, envoyé un peu partout, mit particulièrement en émoi MM. les Membres de la *Société d'Etudes scientifiques et archéologiques de Draguignan* (Var).

L'un d'eux, M. F. Mireur s'empressa d'examiner de plus près la

(1) V. Revue de Gascogne, t. XXVI, p. 365.

(2) M. Dombernard, ancien archiviste de la Cour impériale de Toulouse.

question soulevée par le rapport de M. le marquis de Castelbajac. Il vient même de publier une plaquette contenant son mémoire, lu à Draguignan, et dont voici le titre : *Du prétendu mariage du duc d'Épernon, à Pignans (Var)* (1). Un de nos amis veut bien nous communiquer ce travail et il nous prie d'en voir les assertions et les critiques. Nous le faisons d'autant plus volontiers que cette question intéresse tout spécialement notre pays de Gascogne où Jean-Louis de Nogaret, duc d'Épernon, joua un rôle très important, surtout sous Henri IV.

Notre réponse à M. Mireur comprendra deux parties bien distinctes. Nous examinerons dans la première les objections de M. l'archiviste du Var et la deuxième aura pour objet la nature du second mariage du duc d'Épernon.

I

Il est essentiel, avant de commencer la discussion, de présenter au lecteur les pièces du débat. Voici le texte authentique des documents contestés par M. Mireur : on lira à la suite de chacun d'eux le texte publié dans le *Prétendu mariage du duc d'Épernon à Pignans* (p. 3.)

N° 1. — TEXTE ORIGINAL FRANÇAIS

N° 1. — « Lan mil cinq cens nonante six et le vingt et quatriesme jour
» du mois de fébrier Illustre et magnifique seigneur Jehan Louys de
» nougaret duc despernon Gouverneur pour le roy en provence dune
» part et damoiselle anne de monier filhe de Gaspard sieur du Castelet
» et de damoiselle Isabeau de bonpar du présent lieu de Pigans diocese
» de freius dautre ont contracte mariage en face de nostre mere sainte
» esglise les solempnites Gardees en presence de Jacques de Roux
» escuier et Gombaud fabre bourgeois dud. lieu et de moy.

» J. LOUIS DE LAVALETTE,

G. FABRE,

» JACQUES DE ROUX,

GASTONUS Curatus. »

TEXTE PUBLIÉ PAR M. MIREUR, D'APRÈS LA *Revue de Gascogne*

T. XXVI, PP. 365 ET SUIV.

« L'an mil cinq cent nonante-six et le vingt et quatrième jour du mois de février, illustre et magnifique seigneur Jehan Louys de Nougaret, duc d'Épernon, gouverneur pour le roy en Provence, d'une part, et demoiselle

(1) Chez C. et A. Latil, imprimeurs à Draguignan, boulevard de l'Esplanade. — Grand in-8° de 11 pages.

Anna de Monier, fille de Gaspard, sieur du Castelet et de demoiselle Isabeau de Bonpart, du présent lieu de Pigans, diocèse de Fréjus, d'autre part, ont contracté mariage en face de notre mère sainte église, les solennités gardées, en présence de Jacques de Roux, escuier et de Gombaud Fabre, bourgeois dudit lieu.

JACQUES DE ROUX;
FABRE;

J. L. DE LAVALETTE.
GASTONY curatus. »

N° 2. — TEXTE ORIGINAL LATIN

« Anno domini millesimo quingentesimo nonagesimo sexto die vero
« vigesimo quarto mensis february Illustris et magnificus dominus
« Joannes ludovicus de nogaret ducis (sic) despernon ac pro christianis-
« simo rege huius gallie provincie Gubernator ex una et domina anna
« de monier filia Gasparis dominus (sic) du castelet et damicelle Isabelle
« de bompar presentis loci de pignans diecesis foroiuliensis ex altera
« matrimonium per verba de presenti in facie sancte matris ecclesie
« servatis servandis coram me parrocho seu curato ejusdem loci
« contraxerunt presentibus ibidem Joanne Renaud locum tenente judicis
« et Jacobo de Roux scutifero dicti loci in quorum fidem me subscripsi.

« J. LOUIS DE LAVALETTE;

RAYNAUD bailly et
lieutenant de juge;

« JACQUES DE ROUX;

GASTONUS curatus. »

TEXTE PUBLIÉ PAR M. MIREUR, D'APRÈS LA *Revue de Gascogne*.

« Anno Domini millesimo quingentesimo nonagesimo sexto, die vero
vigesimo quarto mensis february, illustris et magnificus dominus
johannes Ludovicus de Nogaret, dux d'Epéron, ac pro christianissimo
rege Gallicæ hujus provincie gubernator, ex una, et domina Anna
Monier, filia Gasparis, domini du Castelet et D^{lle} Isabelle de Bompar,
presentis loci de Pigans, diocesis Forojuliensis, ex altera matrimonium
per verba de presente, in facie sanctæ matris ecclesiæ, servatis servandis,
coram me parrocho (un mot illisible), curato ejusdem loci, contractave-

runt; presentibus ibidem Joanne Rainaud, locum tenente judicis, et Jacobo de Roux, scutifero dicti loci. In quorum fidem me suscripsi.

JACQUES ROUX ;

J. LOUIS DE LAVALETTE ;

GASTONY curatus ;

RAYNAUD, bailly, lieutenant
du juge. »

Si l'on compare fidèlement les textes de chacune des deux pièces, on verra que M. Dombernard commet une vingtaine de fautes de transcription pour la première et un plus grand nombre pour la seconde. Toutes ces erreurs ne sont pas également importantes, mais leur ensemble prouve le peu de soin avec lequel le défunt archiviste de la Cour Impériale de Toulouse s'acquitta de la mission que le père de M. de Castelbajac lui confia en 1857, lorsqu'il lui demanda la teneur, en écriture ordinaire, des deux pièces qu'on vient de lire (1). En tenant ce langage, nous n'avons nullement l'intention de porter atteinte à la mémoire du paléographe toulousain que nous avons personnellement connu, mais d'expliquer la cause des défauts que nous remarquons dans l'argumentation de M. Mireur et qu'on doit imputer en grande partie à l'imperfection des pièces qui l'ont guidé.

L'auteur *Du prétendu mariage du duc d'Epéron* déclare, (p. 5.) que « l'examen dans la forme et dans le fond de l'acte du 24 février 1596, soulève plus d'une objection ». Et, en effet, il en présente quatre pour *la forme* et une seule pour *le fond*. Hâtons-nous de dire qu'aucune d'elles ne peut longtemps résister à la discussion.

1^{re} OBJECTION. — Pourquoi deux originaux et dans deux langues différentes ? — Ils ne sont pas identiques ; — le membre de phrase, *coram me parrocho... curato ejusdem loci* a été complètement omis dans la traduction en français.

R. — Deux originaux dans deux langues différentes s'expliquent très bien entre les mains du duc d'Epéron par la raison bien simple que ce sont là deux certificats de *mariage secret* délivrés aux deux époux, comme il sera dit plus tard. — Leur identité est absolue, car l'un et l'autre

(1) Désireux de mettre à la disposition des historiens le texte officiel des pièces qui établissent la certitude du second mariage du duc d'Epéron, nous avons reproduit par la photographie les deux textes originaux que M. le Marquis de Castelbajac a bien voulu nous confier. On peut se les procurer chez M. Joseph Moulés, à Auch, au prix de 1 fr. l'un.

constatent, dans les termes essentiels à la déclaration du mariage, que le duc d'Epéron a contracté une union légitime et religieuse avec Anne de Monier. Quant à l'omission de la formule *coram me parrocho... curato ejusdem loci*, elle ne porte aucune atteinte à la valeur de l'acte français puisqu'elle y est remplacée équivalement par le dernier mot de la dernière phrase passé sous silence dans le texte de M. Mireur, *et de moy*, aussi bien que par la qualité de curé que Gaston prend en signant.

Gaston, curé de Pignans, et l'un des témoins requis par le Concile de Trente pour la validité du mariage, déclare en termes précis qu'il a assisté à la cérémonie nuptiale dont il rédige l'acte officiel comme *curé*. La confrontation de sa signature avec le texte des deux certificats prouve bien qu'ils sont écrits de sa main, lors même qu'il ne l'affirmerait pas formellement par ces mots : ... ont contracté mariage... en présence de Jacques de Roux, etc... ET DE MOY. »

Notons en passant que le *mot illisible* signalé par M. Dombenard dans le texte reproduit par M. Mireur est au moins aussi lisible que tous les autres mots du titre latin dont aucun ne présente la moindre difficulté. Ce mot est tout bonnement la conjonction *seu* (ou) ; de sorte qu'il faut lire : *coram me parrocho seu curato ejusdem loci*.

2^e OBJECTION. — La leçon latine donne comme témoins *Jacques de Roux* et *Jean Raynaud*, lieutenant de juge, et la leçon française *Jacques de Roux* et *Gombaud Fabre*. Comment les témoins peuvent-ils changer de personnalité selon que l'on parle latin ou français ?

R. — Aux termes du Concile de Trente, il faut, pour la validité du mariage, la présence du curé de la paroisse et de deux témoins au moins. Plus de deux témoins assistèrent au mariage du duc d'Epéron avec Anne Monier : il y en eut au moins trois. Or, deux seulement signèrent sur chacun des certificats délivrés par Gaston aux époux, d'après les prescriptions canoniques, et rien n'indique ici une anomalie capable d'infirmer l'autorité des deux documents historiques révoqués en doute par M. Mireur. Si l'un de ces documents était la traduction de l'autre, la différence des signatures aurait lieu d'étonner. Mais les deux pièces sont originales et constituent, nous le répétons, deux certificats de mariage religieux accordés aux intéressés, suivant les règles ecclésiastiques. Donc, il importe peu que les mêmes témoins aient apposé leur nom sur les deux titres. L'essentiel, c'est que deux d'entre eux aient signé avec le curé de Pignans, et ils l'ont fait.

3^e OBJECTION. — L'auteur des deux textes a écrit *PIGNANS* au lieu de *PIGNANS* en français ou de *PIGNACO* ou de *PIGNIACENSIS* en latin.

R. — C'est vrai, Gaston, curé de Pignans, a omis une N dans le nom de sa paroisse écrit en français, mais dans le texte latin, on lit PIGNANS (1) en toutes lettres. Il n'y a donc ici qu'une faute d'inadvertance, comme on en constate deux cas plus graves dans le texte latin où Gaston écrit *ducis* pour *dux*, et *Gasparis* DOMINUS du Castelet pour *Gasparis* DOMINI du Castelet. Rien en tout cela ne compromet les caractères d'authenticité des actes de mariage du duc de Lavalette.

4^{me} OBJECTION. — Que dire de l'emploi répété de la double lettre OE dans le texte latin ? Cet anachronisme n'est-il pas fait pour éveiller aussi la méfiance ?

R. — Nous serions de l'avis de M. Mireur, si la pièce originale présentait le caractère d'interpolation qu'il nous dénonce. Mais qu'on lise le texte latin du château de Caumont fidèlement reproduit dans nos photographies et nulle part on ne rencontrera la terminaison OE. C'est E partout !...

Les critiques de forme proposées par l'auteur du *Prétendu mariage du duc d'Epéron* n'ont plus leur raison d'être, après ces courtes réflexions.

Les critiques de fond, réduites à une seule objection par M. Mireur, n'autorisent pas davantage M. l'Archiviste du Var à céder « à la tentation de croire à un faux intéressé, fabriqué après coup sur indications incomplètes ou inexactes, puisées non à la source des documents — qui les contredisent — mais dans les souvenirs vagues de la tradition. »

Le mariage du duc d'Epéron n'a pas pu avoir lieu à Pignans le 24 février 1596, dit M. Mireur, parce que, d'après les registres des délibérations communales de *Pignans*, le seigneur d'Epéron arrivé dans cette ville le 21 février n'y passa qu'un jour et que le duc de Guise qui le *talonnait* lui succéda le 22 dans cette localité dont il repartit le 23, après y avoir passé un jour entier.

« Et en après le seigneur d'Epéron avec son armée qui arriva le 23 dud. mois ou demeura ung jour enthier. » — (Délibération du Conseil de ville, 1592-1596, f° 469. Archives de Pignans.)

R. — Louvet, auteur de l'*Histoire des troubles de Provence*, 2^e partie, 575, montre le duc d'Epéron aux prises avec le duc de Guise entre le Luc et Vidauban, le 24 février 1596, c'est sûr. Mais ce témoignage se trouve infirmé par celui de C. Nostradamus qui assigne au combat, la date du 25 février 1596. (Hist. de Provence, p. 1034).

(1) V. nos photographies. — Auch, chez J. Moulés, rue de l'Oratoire, 15.

Le duc de Guise quitta « Pignans, le 24, au point du jour, » dit Louvet. Lavalette, instruit de ses moindres mouvements put donc, à la rigueur, profiter de ce moment pour se marier *secrètement* à Pignans, sauf à rejoindre ensuite en toute hâte son armée prête à en venir aux mains avec les troupes ennemies. L'issue de la bataille fut désastreuse pour la cause de d'Epéron. Mais qui pourrait dire si sa défaite ne fut pas le résultat d'une absence momentanée qui compromit le succès de ses plans stratégiques mal exécutés dans cette journée du 24 février, veille de la victoire du duc de Guise d'après C. Nostradamus ?

La date du 24 février 1596, ne nous paraît donc nullement *inconciliable avec les données de l'histoire et de la topographie*, vu le désaccord attesté par M. Mireur lui-même, entre les historiens de cette lutte, Louvet et C. Nostradamus. Moins encore peut-on s'arrêter à la pensée d'un faux de la part du duc d'Epéron que M. l'archiviste du Var « croit capable d'avoir fait rédiger ces actes simulés assez longtemps après son mariage à l'instigation de sa femme. »

Le seul examen de ces pièces, au point de vue paléographique, exclut une pareille hypothèse, fort peu respectueuse pour le duc de Lavalette. La signature est certainement de sa main, vingt pièces de nos archives du Grand Séminaire d'Auch, comparées avec celles de M. de Castelbajac, l'établissent sans réplique. D'ailleurs, l'écriture de ces actes est bien de la fin du seizième siècle et de la même main. Gaston, curé de Pignans en est l'auteur. Qu'on en juge par l'étude du texte et de sa signature.

Rien, ni dans le fond ni dans la forme, ne permet, on le voit, de repousser avec M. Mireur l'autorité des textes fournis par M. de Castelbajac et de les croire *supposés* par le duc de Lavalette. Celui-ci, poursuivi par un ennemi puissant, n'aura pas voulu s'exposer aux hasards d'une lutte dont il ignorait l'issue, sans donner à Anne Monier le gage inaltérable de son attachement, qu'il désira consacrer par les prières de l'Eglise. Voilà pourquoi, au moment d'affronter les périls des combats, il demanda à la religion de bénir son union avec elle, non dans une cérémonie publique — il voulait, au moins en apparence, demeurer fidèle au serment fait à sa première femme *de ne pas se remarier* (1) — mais dans une cérémonie tout intime, en famille, aux termes du droit

(1) Marguerite de Foix et de Candale « laissa tous ses biens à Jean-Louis d'Epéron, son mari ; elle lui fit des adieux déchirants, l'adjurant de se consacrer à ses enfants et de ne pas se remarier ; il le lui promit solennellement. » *Mémoire de M. de Castelbajac*. — *Rev. de Gas.* t. XXVI, p. 367.

canonique. *Hujusmodi matrimonia contrahuntur quidem coram paracho et duobus testibus, sed omittuntur ex indulto denuntiationes* ET OMNIS CURA ADHIBETUR UT OCCULTA REMANEANT. En d'autres termes, il contracta *un mariage morganatique* avec sa seconde femme, fille de Gaspard, seigneur du Castelet.

II

Marguerite de Foix et de Candale, décédée en 1593, fit solennellement promettre, sur son lit de mort, au duc d'Epéron, son mari, de ne jamais se remarier, nous venons de le voir. Ce n'était certainement pas sans motif qu'elle exigeait un semblable serment. N'avait-elle pas connu les relations de son époux avec Anne de Monier et ne craignait-elle pas, après sa mort, l'union de sa rivale avec celui qui lui jura fidélité sur les autels ?

La conduite de Marguerite de Foix à l'égard de son mari serait inexplicable, si elle n'avait eu pour mobile un motif de ce genre. Le duc, pour sauver les apparences aura soigneusement déguisé son second mariage, après avoir violé son serment. Epris d'amour pour Anne de Monier et d'ailleurs désireux de demeurer fidèle aux lois de la chasteté chrétienne que la fille de Gaspard voulait respecter de son côté, il se sera décidé à contracter avec elle, et, du consentement de l'Eglise requis en ce cas, un mariage *secret* désigné, en Allemagne, sous le nom particulier de mariage *morganatique* (*morgen*, matin, secret.)

Qu'une telle union ait existé entre le duc de Lavalette et Anne de Monier, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Les certificats publiés par M. de Castelbajac en font foi. De plus, le silence des historiens sur cette union est une preuve manifeste du mystère absolu dont elle fut toujours entourée. Girard, secrétaire de Lavalette ne laisse pas même soupçonner cette seconde alliance dans sa *Vie du duc d'Epéron*. Il exalte au contraire la fidélité de son maître à la mémoire de sa femme. Les généalogistes n'y font pas la moindre allusion, de leur côté.

Nous n'en voulons pour preuve que la *Généalogie de l'illustre maison de Lavalette tirée des anciens titres de la dite Maison, des Alliances, histoire de France et autres par Frère Bernard Gelede, docteur, Prieur de l'abbaye Notre Dame de Gimont* (1). Ce travail écrit à Gimont (Gers), neuf ans avant la mort de Jean-Louis de Lavalette, mentionne tous les

(1) Toulouse, chez Arnaud Colomiez, imprimeur MDCXXXIII, grand in-4° de 36 pages avec six belles gravures. — (Archives du Grand Séminaire d'Auch. N° 11534 de l'*Inventaire général*.)

enfants du duc et la descendance de ces derniers, sans parler des enfants issus d'un second mariage ou nés hors mariage. Et cependant l'auteur était dans d'excellentes conditions pour connaître les moindres détails sur la famille d'Epéron. En effet, il était prieur de l'abbaye de Gimont, éloignée de quelques kilomètres à peine du château de Caumont, résidence des seigneurs de Lavalette et il paraît avoir eu les meilleures relations d'amitié avec cette illustre Maison. « Et nos vœux sont au ciel, dit-il, en terminant son discours préliminaire (p. 4) que toute sorte d'abondance de bénédictions continue sur cette maison et sur tous les descendants, auxquels particulièrement notre intention a toujours esté de dédier et consacrer ce petit eschantillon de l'affection et devotion que nous avons et aurons toujours à l'immortalité de leur très illustre renommée. »

Aujourd'hui, ces mariages secrets appelés *de conscience* par les théologiens et dits de *la main gauche* par les canonistes, sont formellement prohibés chez nous par les articles 1388 et 1389 du Code civil. Mais il n'en était pas ainsi durant les derniers siècles, où l'Eglise les autorisa plus d'une fois, conformément aux dispositions de notre ancien droit féodal. C'était, par exemple, lorsqu'un homme de condition très élevée, veuf et déjà père par suite d'un premier mariage voulait prendre une seconde femme de condition inférieure pour demeurer fidèle aux lois de la chasteté chrétienne.

Le mariage avait lieu avec dispense préalable de la publication des bans, devant le curé légitime et deux témoins amis, sous la réserve expresse que les enfants issus de ce mariage n'auraient aucun droit à l'héritage paternel et ne pourraient prétendre qu'à la nourriture et à certains biens dont le père disposait secrètement en leur faveur. Par cette condition, la femme était exclue des honneurs accordés au mari, tout comme les enfants étaient traités en bâtards, ne pouvant avoir aucune part aux charges, aux emplois, à la fortune de leur père.

Que ces sortes de mariages secrets fussent légitimes au for interne comme au for externe, personne n'en peut douter, soit quant à la *substance*, soit quant au *mode*. En les autorisant, l'Eglise, dans sa maternelle sollicitude, se proposait de couper court au concubinage de certains grands personnages et de garantir aux enfants nés d'une première union tous les droits héréditaires, dignités, honneurs, fortune que leur assurait un mariage *assorti* et qui eussent disparu, du moins en partie, dans le cas d'une seconde alliance, dite *mésalliance*.

Les mariages de *conscience* ou de *la main gauche* ne pouvaient jamais

s'accomplir qu'avec l'approbation de l'*Ordinaire du lieu*. D'ailleurs, ils n'étaient pas inscrits sur les registres paroissiaux où l'on ne mentionnait pas davantage la naissance des enfants (1) issus de ces unions. L'acte de mariage, comme les actes de baptême, étaient rédigés sur pli cacheté ou inscrits dans un cahier spécial dont l'évêque recevait la garde. Ces sortes d'attestation matrimoniale et de baptême se bornaient ensuite à un simple certificat délivré aux intéressés. De telle façon qu'aux yeux du public ces alliances passaient pour concubinaires et les enfants qui en naissaient étaient réputés illégitimes, tandis qu'aux yeux de l'Eglise et au point de vue de *la conscience*, il n'y avait rien que de très régulier pour les conjoints.

Ces courtes notions sur le *mariage morganatique*, admis autrefois dans l'Eglise universelle et naguère encore pratiqué en Italie par le roi Victor-Emmanuel lui-même, jettent le plus grand jour sur le cas du duc de Lavalette.

1° Les enfants nés de son second mariage avec Anne de Monier furent regardés comme illégitimes par ses contemporains et traités en bâtards. C'était logique, puisque le mariage du duc fut *clandestin* dans le sens toléré par Rome et par le droit civil. Rien d'étonnant dès lors que les historiens et les biographes aient généralement négligé de mentionner les enfants issus de la seconde alliance de Lavalette. Ces alliances, contractées devant le curé légitime et deux témoins amis, avec dispense de la publication des bans, avaient pour caractère particulier de demeurer inconnues et on mettait un soin spécial à les tenir absolument secrètes (2).

2° L'existence de deux actes constatant le mariage du duc d'Epéron avec Anne de Monier s'explique tout naturellement par le devoir imposé au curé de ne pas inscrire les alliances *morganatiques* ou *mariages de conscience* sur les cahiers paroissiaux et de les attester par simple certificat donné aux époux, en dehors du registre adressé à l'Evêque. L'un des deux

(1) Mgr J. D'ANNIBALE, auteur de la *Summula theologiæ moralis* (2^e édition, t. III, p. 240) dit cependant que les enfants nés d'un mariage morganatique doivent être inscrits dans les registres de baptême, *mais en passant sous silence les noms des parents* qui sont exprimés dans le registre (*clauso et obsignato*) adressé à l'évêque : « Si ex eo matrimonio nascantur filii, recenseri debent tum in baptizatorum libro, reticitiis parentum nominibus, tum in alio libro penes Episcopum (clauso pariter et obsignato), his expressis. »

(2) V. sur ces matières : D. CRAISSON, *Manuale totius juris canonici*, p. 237, T. III ; Benoit XIV. — *De synodo diœcesana*, cours de théologie de Migne, T. XXV, p. 1563, etc., etc.

certificats du château de Caumont, rédigé en latin, était sans doute destiné au duc de Lavalette plus familier avec la langue de l'Eglise, et l'autre, écrit en français, était réservé à sa seconde épouse, Anne de Monier.

La présence simultanée de cette double attestation matrimoniale dans les archives de M. le marquis de Castelbajac s'explique donc très bien et le *problème* soulevé par la soudaine apparition de ces documents authentiques, loin de *rester entier avec son irritante obscurité*, suivant l'expression de M. Mireur, demeure parfaitement résolu. Et la solution est celle-ci : il est certain que le duc d'Epéron, après la mort de Marguerite de Foix et de Candale, sa première femme, a contracté un mariage *morganatique* ou *de conscience avec Anne de Monier, fille de Gaspar, sieur du Castelet*, le 24 février 1596.

En admettant que cette date du 24 février fût inconciliable avec les données de l'histoire, comme le veut M. Mireur, le fait du mariage secret de d'Epéron ne serait pas moins certain d'après les certificats conservés à Caumont. L'état de trouble où se trouvait alors Pignans expliquerait suffisamment un retard de quelques jours mis à la rédaction de ces pièces, retard dont la validité du mariage ne pouvait souffrir en aucune façon, et on comprendrait, à la rigueur, que Gaston eût commis une erreur de date en écrivant plus tard son double certificat. Ce sont là des questions de détail de très minime importance au point de vue canonique. Le point capital, c'est que d'Epéron ait célébré son union morganatique devant Gaston, le curé légitime, en présence de deux témoins. Or, il l'a fait, deux monuments du seizième siècle l'établissent victorieusement !

Les enfants issus d'un mariage de cette nature, très légitime nous le répétons, aux yeux de l'Eglise, ne succédaient pas aux *alleux* de leur père et ne prenaient rien dans les *fiefs*, quoique les enfants du premier lit fussent décédés avant le père commun. Mais ils pouvaient, suivant le titre du Corps de droit de Justinien, *de matrimonio ad morganaticam contracto*, succéder à leur père pour toutes les propriétés qui ne dépendaient point des fiefs, lorsqu'il ne restait plus d'enfants du premier mariage.

Une telle disposition nous paraît de nature à expliquer à M. l'Archiviste du Var comment, à l'époque de l'ouverture de la succession des petits-fils *légitimes* du duc d'Epéron (1658), les descendants d'Anne de Monier (1) purent être admis à recueillir une portion de l'héritage de la

(1) *Du prétendu mariage du duc d'Epéron*, p. 10.

Maison de Lavalette. Il suffisait de justifier de la légitimité de la naissance de leur auteur par la production des documents que nous venons d'étudier. C'est ce qui dut avoir lieu.

Il est donc aisé de comprendre comment LOUIS-FÉLIX, appelé le marquis de Lavalette, et sa sœur GABRIELLE, dame de Fieubet, tous deux petits-enfants du duc d'Epéron et d'Anne de Monier héritent de leurs aïeux.

Le duc d'Epéron avait eu trois enfants de son union avec Marguerite de Foix et de Candale : Henri, Bernard et Louis. Henri comte de Candale, mourut sans postérité, Louis devint cardinal et archevêque de Toulouse et Bernard, eut de son mariage avec Gabrielle, légitimée de France, fille du roi Henri IV et de M^{me} de Verneuil, un fils connu à la cour de Louis XIV, sous le nom de duc de Candale et qui mourut sans postérité, à Lyon, en 1658. C'est à ce moment que LOUIS-FÉLIX et GABRIELLE, petits-enfants du duc d'Epéron et d'Anne Monier faussement regardés comme issus de bâtards, se présentent et recueillent dans notre pays de Gascogne, à Caumont notamment, une partie des biens de leurs ancêtres, conformément aux usages du temps.

Et ce n'est pas trois enfants seulement que le duc d'Epéron aurait eus de son mariage avec Anne de Monier, mais bien cinq, d'après une généalogie manuscrite fort ancienne, conservée dans nos Archives du Grand Séminaire d'Auch, sous le numéro 11,531. Qu'on nous permette de transcrire ici les dernières lignes de ce travail inédit : elles appartiennent désormais à l'histoire de la maison de Lavalette.

« Outre ces enfants (Henri, Bernard et Louis), le duc d'Epéron eut plusieurs enfants naturels, scavoir : Jean-Louis dit le chevalier de Lavalette rapporté cy-après, Louis évêque de Mirepoix et depuis de Carcassonne, un Cordelier et le Prieur de Bellefons et Louise abbesse de Ste-Glossine, à Metz, et c'est du mariage du chevalier de Lavalette et de Gabrielle d'Aymar fille d'Honoré d'Aymard seigneur de Montsalier, président au Parlement de Provence, et d'Eléonore de Fourbin de Souliers que naquirent depuis le marquis de Lavalette, maréchal de camp, Gabrielle, veuve de Gaspard de Fieubet, premier président du Parlement de Toulouse, et une autre fille décédée sans avoir été mariée. »

Louis-Félix de Lavalette, petit-fils du duc d'Epéron et d'Anne de Monier, n'ayant pas eu d'enfants de son mariage avec Paule d'Astarac de Fontrailles, laissa, en mourant (1695), le château et les terres de

Caumont (Gers) dont il avait hérité, à sa sœur Gabrielle et non Eléonore — comme le dit M. le marquis de Castelbajac — dame de Fieubet, morte elle-même en 1720, sans proches parents et sans postérité. M. de Percin de Montgaillard recueillit à son tour l'héritage de celle-ci « à la condition qu'il ajouterait à son nom et à ses armes le nom et les armes des Nogaret de Lavalette. »

Ainsi s'éteignit, au dix-huitième siècle, une puissante et très illustre maison de Gascogne.

La famille Lavalette-Montgaillard qui lui succédait, entra un siècle plus tard, en 1816, dans la famille de M. le marquis de Castelbajac, propriétaire actuel du château de Caumont (Gers), par le mariage du père de ce dernier, le général marquis de Castelbajac, avec M^{lle} de Mac-Mahon, fille et héritière de M. de Mac-Mahon et de M^{lle} de Lavalette-Montgaillard.

Nous remercions M. Mireur de nous avoir fourni l'occasion, par son intéressant travail, de jeter un nouveau rayon de lumière sur une page, naguère ignorée, de notre histoire provinciale.

CAZAURAN,

Archiviste du Grand Séminaire d'Auch (Gers).

DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE MONÉTAIRE

DE LA NAVARRE ET DU BÉARN

De 1562 à 1629

Sub divum rapere (Hor.)

Ayant eu l'occasion de faire des recherches dans les archives de Pau, nous avons trouvé un certain nombre de documents concernant les monnaies de la Navarre et du Béarn.

C'est le résultat de nos recherches que nous faisons connaître aujourd'hui. Nous n'avons trouvé de délivrances de monnaies qu'à partir de 1562. Est-ce seulement sous le règne de Jeanne d'Albret que les maîtres de monnaies ont commencé à tenir un compte régulier de la fabrication ? Ou bien les documents antérieurs ont-ils été perdus ? Nous n'osons pas résoudre la question.

En fait de documents antérieurs à 1562, nous avons trouvé les trois ordonnances dont voici le résumé.

Ar. B. Pyr. E. 326. — Sur la demande des Etats de Béarn, Catherine enlève à Jean de Gardey l'office de maître particulier de la monnaie de Morlaas pour le donner à Arnaud d'Abbadie, seigneur de Narp et de Mourenx, général des finances. 22 mars 1483.

Catherine donne à Jean, seigneur de Candau, l'office de maître général de la monnaie de Morlaas, vacant par la mort de Gaston de St-Jean. 25 octobre 1497.

Jean, roi de Navarre, et Catherine, sa femme, sur les réclamations des Etats de Béarn, révoquent Martin de la Doue, maître particulier de la monnaie de Morlaas et donnent sa charge à Menauton de la Motte, ancien maître particulier. Il est dit dans l'ordonnance que ce dernier « doit battre les monnaies d'aur et d'argent selon les ordonnances dernièrement faites aud. Deladou. » 25 janvier 1498.

Nous n'avons pas retrouvé les ordonnances mentionnées dans ce passage.

A partir de 1562, on trouve une suite assez complète de documents ; nous avons tenu à en donner le texte exact, lorsqu'il présentait quelque intérêt, et l'orthographe du temps, très indécise comme on pourra en juger, a été respectée.

Ces documents sont présentés dans l'ordre chronologique, et nous les faisons suivre d'un commentaire où nous avons tenté d'en démontrer l'intérêt pour ceux qui désirent connaître les monnaies de cette époque.

DOCUMENTS. — ARCHIVES DES BASSES-PYRÉNÉES

SÉRIE B. 932. — ANNÉES 1562-1566. — Registre constatant la fabrication des testons, baquettes et arditz, à Morlaas, depuis le 28 octobre 1562 jusqu'au 13 novembre 1566 ; Auger de la Garde, étant maître particulier de cette monnaie. Ce registre ne donne pas de renseignements sur le titre et le nombre de pièces au marc.

Dans cette même liasse, nous trouvons une pièce parlant des gages de Bernard Marque, général de la monnaie, de Jean Bazet, graveur, de François de Loos, garde, de Bertrand Dumas et Jean Fournier, essayeurs.

SÉRIE B. 2142. — ANNÉES 1564-1566. — Titre du registre :

« C'est le papier des délivrances des deniers testons et demys testons
« forgez en la monnoye du molin à Pau de dix deniers dix huit grains
« trois quartz de fin et deux grains de fin de remède pour marc et de
« vingt cinq pièces et demye au marc et de sept deniers dix grains de
« poix chacune piece, estant M^{re} Estienne Bergeron qui a prins pour son
« different ung croissant et une estoille au-dessus du croissant mis au
« costé de la couronne. Garde M^{re} Pierre Gervais, Jehan Fornier
« essayeur et Pierre Bruchier graveur. Comencé le deuxième jour de
« novembre mil cinq cens soixante et quatre. » (Depuis le 2 novembre
1564 jusqu'au 31 décembre 1566.)

A la suite, au feuillet 28 du registre :

« C'est le registre des délivrances des deniers dor escuz sol forgez en
« la monnoye du molin a Pau soubz la maiesté de la Royne Jehanne
« dame souveraine de Bearn, ayant d'un costé une croix de forme /S/ et
« de l'autre costé l'ascusson de Bearn et Navarre du poix de deux deniers
« quinze grains trebuschant chacune piece et de vingt deux quaratz et
« demy de fin a une octave de remede et de cinquante solz tournois de

« mise. Estant M^r particulier, Estienne Bergeron qui a prins pour son
« different ung croissant et une petite estoille au dessus mise au costé
« du dessus de la couronne du costé de la pille. M^{re} Pierre Gervais
« garde, Johan Fournier essayeur et Pierre Bruchier graveur. »

Au-dessous :

« ont été faitz deux cens escuz de quatre différant *dont ont été fait essay*
« par M^{re} Auger de la Garde par commandement de messieurs des
« comptes et suyvant lordonnance a eux donnée par la Roïne qui
« ont été trouvéz a vingt deux quaratz cinq octaves come appert par le
« procès verbal desd. seigneurs des comptes lesquelz escus ont été
« refonduz *par ce qui* n'estaient au caractère que la Roïne a ordonné
« de faire.

« Le 1 fevrier 1565, » délivrance à Estienne Bergeron : « de 1000 escus
« sol pesant ensemble 14 marcs 3 onces et demye, a 22 quaratz et demy
« et avons mis en boeste cinq deniers d'or escuz.

Le 25 may 1566, « 268 deniers d'or escus droictz de poix. » Le 10
juillet « 278 ; le 29 aoust, 300 écus. » Les quatre délivrances signées :
P. Gervais, Fournier et Bergeron.

SÉRIE B. 925. — Dans le carton B. 925, nous trouvons une pièce cons-
tatant que Estienne Bergeron a forgé a la monnoye du moulin de Pau,
« depuis le 2 novembre 1564 jusqu'au 29 aoust 1566, onze mille six cents
« marcs testons qui *monte* pour le droit seigneurial la somme de quatre
« cens livres tournois, sans comprendre l'eschassette de poix et loy, et
« a fait deux mille quarante six escus qui vallent pour le droit seigneu-
« rial la somme de 158 livres 4 souls. »

SÉRIE B. 925. — Citons encore les passages les plus importants d'un
édit de Jeanne d'Albret concernant la même fabrication :

« De par la royne dame souveraine de Béarn. »

« Nos amez et feaulx ayant fait veoir en n. conseil la sorte des escus
« et testons que nous avons ordonné et voulu que notre *c^g*. et bienaimé
« M^r Estienne Bergeron, m. de nos monnoyes de n. moulin de Pau... et
« ayant trouvé par le rapport des monnoyes de Paris qu'ils sont de fort
« bonne matière, de poix, et bien faitz, nous vous mandons et ordonnons
« de publier et crier par tous les lieux... afin qu'aucun ne fasse difficulté
« de les prendre, a savoir l'escu de la nouvelle fabrication et telle que
« nous avons mandé au m. de n. monnoye de forger du poix de deulx
« deniers quinze grains trebushant pour la somme de cinquante sols
« tournois et le teston aussi de la nouvelle fabrication et de la sorte

« que nous luy avons ordonné de forger du poix de huit deniers dix
« grains trebushant pour douze solz tournois. » Suit une défense à tous
les sujets de refuser les pièces susdites. « Donné à Vendosme le XXI^e
» jour de novembre 1565. (1). Signé : JEHANNE.

SÉRIE B. 925. — DATE 1565-1566. — Sur la couverture du cahier :
« Registre de las délivrances de arditz fabriquatx en la monede de
« Morlaas depuis lo ditz et sept de may 1565, jusqu'au vingt et sieis
« d'Apr. 1566. » Voici le texte de la première délivrance : « Lo ditz et
« sept jorne dou mes de may mil V^e soixante cinq fo feytz delivrance
« de la quantitat de quarante ung marcs liards a due d. de fin et
« soixante cinq s. une pece de tailhe ; » à la fin un procès-verbal signé
de Delagarde, Jouvençy, Frances de los Gnars de la M^l, constate qu'il y
a eu cent neuf delivrances de arditz et que les droits prélevés sont les
suivants : « Somme totale de seigneurie, tres cent septante oeyt
« livres, oeyt solz dues vaquettes.

« Eschassetat, due cens 43 livres 4 sous torn. Foïblaige, trente deus
« livres 17 sols tres deniers tr. Tout accumulat : 600 et 54 livres, 9 sous,
« 3 dn. dues baquettes.

SÉRIE B. 927. — DATE 1567. — « Arditz feyts et fabricatz en la monede
« de Morlaas. » 8 janvier 1567 — 27 novembre 1568. Titre variant de 2
deniers à un denier 23 gr. de fin avec 65 s. de taille au marc. Auger de
la Garde, maître particulier.

SÉRIE B. 927. — DATE 1567. — Bacquettes à 12 grains de fin et 26 s. de
taille. 19 juillet — 4 septembre 1567. A Morlaas.

SÉRIE B. 927. — DATE 1568. — Bacquettes ; 12 gr. et 26 s. 1 pièce. 23
juillet — 8 septembre. Morlaas.

SÉRIE B. 927. — DATE 1569. — Bacquettes ; 12 gr. et 26 s. 8 février —
12 mars. Morlaas.

SÉRIE B. 927. — DATE 1569. — Arditz, 2 deniers ; 65 s. de taille. 14
janvier 1569 — 12 avril 1570. Morlaas.

SÉRIE B. 927. — DATE 1570. — Arditz, 2 deniers ; 65 s. de taille. 29 sep-
tembre — 9 décembre 1570. Morlaas.

(1) Sur le cahier de délivrance, les testons ont un poids de 7 deniers 10 grains ; sur l'ordonnance, nous trouvons 8 deniers 10 grains. Il y a évidemment erreur pour ce dernier poids. Car le denier de poids de marc vaut 24 grains ; 7 deniers 10 grains nous donne par conséquent 9 grammes 456, ce qui est le poids des testons, comme on le verra dans notre commentaire. Huit deniers 10 grains donnerait 10 grammes 731, poids beaucoup trop fort.

SÉRIE B. 927. — DATE 1571. — « Bacquetes feytes et fabricades en lo
« castet de la monede de Morlaas ; » 213 marcs du 28 mars au 8 juin, à
12 grains de fin (une délivrance à 11 gr. seulement) et 26 s. ou 26 s. 2
pièces de taille au marc.

SÉRIE B. 927. — DATE 1571. — Arditz ; à Morlaas, du 8 janvier au 17
mars et du 15 juin au 28 décembre, à 2 deniers de fin et 65 s. de taille
(2 délivrances à 65 s. une *pesse* de taille.)

SÉRIE B. 927. — DATE 1568-1572. — « Testons et demi-testons faits en
« la monnoye du molin en la terre du chasteau de Pau. » Les délivrances
commencent le 3 janvier 1568 et finissent le 29 décembre 1572. Le titre
varie de 10 deniers 18 gr. 3/4 de fin à 10 d. 17 gr. 1/2. La taille est invaria-
blement de 25 pièces et demie au marc. Délivrances à Estienne Bergeron
et à Clémence Molet. Pierre Gervais, garde ; Jean Fournier, essayeur et
Pierre Bruchier, graveur.

Série B. 927. — DATE 1572. — Arditz ; Morlaas, 6 mai — 31 décembre
1572, à 2 deniers de fin (2 délivrances à 1 d. 23 gr.) 65 s. de taille.

SÉRIE B. 927. — DATE 1572. — Bacquetes ; Morlaas, 24 janvier — 31
mars, à 12 gr. 26 s. de taille) et du 14 novembre au 30 décembre (12 gr.
et 11 grains).

SÉRIE B. 932. — DATE 1573. — Testons ; à Morlas, 31 mars — 9 juillet.
12 délivrances de marcs de testons à 10 d. 18 gr. 3/4 de fin ; 2 délivrances
à 10 d. 18 gr. 1/2 ; 5 à 10 d. 18 gr. ; 5 à 10 d. 17 gr. 3/4 ; 1 à 10 d. 17 gr.
1/2 ; 2 à 10 d. 16 gr. 3/4. La taille est invariablement de 25 pièces et
demie au marc.

SÉRIE B. 928. — DATE 1573. — Baquetes ; Morlaas ; délivrances à
Auger de la Garde par mestre Sauvat de Harfort, essayeur.

SÉRIE B. 929. — DATE 1573-1576. — Deniers testons fabriqués à la
monnaie de Pau, du 28 mars 1573 au 21 de *Johanbier* 1576. Le titre est
variable (10 d. 18 gr. 3/4 ou 18 gr. 1/2 ou 18 gr. ou 17 gr. 1/2 ou 17 gr. ou
16 gr. 3/4). Invariablement 25 pièces 1/2 de taille au marc. « Maître
« particulier en ycelle, Pierre de Niert de Baion, » sur le titre. Déli-
vrances signées : De Nyert.

MÊME REGISTRE. — DATE 1575. — « Du 3 avril 1575 fut faict délivrance
« de 83 escus qui ce sont forgés à la monoye qui sont à 22 caratz 1/2 qui
« sont à 72 pièces 1/2 de taille.

SÉRIE B. 931. — DATE 1575. — Testons ; à Morlaas, 14 mai au 1 décem-
bre 1575. A 10 deniers 18 gr. 3/4 ou 18 gr. 1/2 ou 18 gr. 1/4 ou 16 gr. 3/4
et à 25 *piesses* 1/2 de taille.

SÉRIE B. 2211. — DATE 1574. — « Délivrances de baquetes feytes a
« mestre Auger de la Garde mestre particulier de la m. de Morlaas par
« mestre Sauvat de Harfort essayador et Jacques de la Molere garde en
« la dicte monede, suivant le bon plasir dou roy, comensant le oeyt de
« Février 1574. » Février à Avril, baquetes « à dotze graas de fin et a
« vingt et sieys soos de taille. »

SÉRIE B. 932. — DATE 1576. — « Registre de delivrance de testons
« fabriqués en la monnoye de la ville de Morlaas en l'année 1576. »

Du 5 mars au 31 décembre, titre variant de 10 deniers 17 grains $\frac{3}{4}$
à 10 d. 16 gr. $\frac{3}{4}$. La taille est toujours de 25 pièces $\frac{1}{2}$ au marc. Auger
de la Garde.

SÉRIE B. 933. — DATE 1577. — « Doubles ducats fabriqués en la
« monoye et forge de Morlaas en l'année 1577 ; » du 13 avril au 27
octobre, on a émis 3721 doubles ducats à 23 carats $\frac{3}{4}$ (une délivrance
à XXIII Karatz $\frac{3}{4}$ $\frac{1}{2}$ d'aloj fin). Délivrances signées : Delagarde.

SÉRIE B. 933. — DATE 1578. — Baquetes ; Morlaas, 9 gr. de fin et 26 s.
ou 26 s. $\frac{1}{2}$ de taille.

SÉRIE B. 934. — DATE 1579. — Sur le titre : « Morlaas, arditz 1579 ». —
« Registre des délivr. de liartz faictz et fabriqués en la monnoye de
« Morlaas, » 15 juin — 31 décembre, à 1 d. 12 gr. de fin et à 61 sous de
taille. A la fin se trouve le procès-verbal suivant : « En lo present
« registre se trobe haber estat fabricat 667 marcs d'arditz au tiltre de
« ung diner dotze graas et trouvas au rapport de l'essayeur général a
« ung diner onze graas et l'eschassetat d'ardits d'un graa per marc qui
« revient a rason de ung s. cinq d. pits per graa a la somme de quarante
« sept livres detzoeyt s. nau d. obs. pits. »

Pits vient évidemment de picta (Ducange) ; la monnaie du Poitou avait
la même valeur que la monnaie tournois.

SÉRIE B. 934. — DATE 1580. — Pieces de XX sols ; Morlaas, 6 avril —
28 décembre ; qui sont à 9 deniers 23 g. $\frac{1}{4}$ ou 23 gr. $\frac{1}{2}$ ou 23 gr. $\frac{3}{4}$
ou 10 d. de fin et à 17 pièces et quart de taille au marc.

SÉRIE B. 934. — DATE 1580. — Liards ; à Morlaas, 10 Sept. — 31 décem-
bre ; à un denier 12 gr. ou 11 gr. $\frac{3}{4}$ ou 11 gr. $\frac{1}{2}$ et à 68 *soulz et demy*
ou 68 *soulz* et un liard de taille. A la fin : « Febladge néant cum la
« tailhe sie estade trouvade segungz l'ordonnance. »

Auger de Lagarde, m. particulier ; Michel Delamolère et Denis Vergeron
gardes.

SÉRIE B. 935. — DATE 1581. — Baquetes ; Morlaas, 14 octobre — 22

décembre ; à 9 grains ou 8 gr. $\frac{3}{4}$ ou 8 gr. $\frac{1}{2}$ ou 8 gr. et à 26 sous ou 26 s. $\frac{1}{2}$ s. ou 26 *soulz* et cinq pièces ou 26 s. et 9 pièces ou 26 s. et III p. de taille au marc.

SÉRIE B. 935. — DATE 1581. — Pièces de vingt sous ; Morlaas, 17 janvier — 27 décembre ; à 10 d. ou 9 d. 23 gr. $\frac{3}{4}$ ou 23 gr. $\frac{1}{2}$ ou 22 gr. $\frac{1}{2}$ et à 17 pièces $\frac{1}{4}$ de taille au m. Auger de Lagarde ; Denis Vergeron garde et Guillaume Lamy, essayeur.

SÉRIE B. 935. — DATE 1581. — Arditz ; Morlaas, 15 janvier — 16 mars ; à 1 d. 12 gr. ou 11 gr. $\frac{3}{4}$, et à 68 s. $\frac{1}{2}$ ou 68 sols ou 68 sols ung liard de taille. A la fin, le procès-verbal de vérification porte : « Eschassetat d'arditz, 1581. En lo present registre sont estat trouvatz lo nombre de « marcs d'arditz cum ci-après sera déclarat :

« Au tiltre de ung d. dotze graas trouvas au raport de lessaiador a modix (même) tiltre. » En marge : néant. Au tiltre de ung d. onze graas tres quoartz trouvas au raport de lessaiador général a dotze graas tres quoartz qui est a la rason de ung s. cinq d. pits per graa a la somme de XVIII l. 1 s. 11 d. trs. Au tiltre de ung d. onze graas trouvas au raport a medix tiltre qui revien à la susd. rason dus livres tres d. trs. En marge : XXVIII marcs.

Soit vingt l. ung s. cinq d. tourns. Febladge : néant. »

SÉRIE B. 935. — DATE 1581. — « Registre des liards fabriqués en la monoye de St-Palay, commensant le XIII^e Février finissant le 6 juillet 1581, » à 1 d. 11 gr. $\frac{1}{4}$ ou 11 gr. $\frac{1}{2}$ ou 1 d. 12 gr. et à 68 sous $\frac{1}{2}$ ou 68 s. 3 pièces de taille. « Febladge : néant. » Roger de Vergez, m. particulier de la m. de St-Palay.

SÉRIE B. 935. — DATE 1581. — « Pesses de vingt s. fabricadas a Saint-Palay, despux lo tredze de mai 1581 entro au XXVII de décembre. » A 10 d. ou 9 d. 23 gr. $\frac{3}{4}$ ou 23 gr. $\frac{1}{2}$, ou 23 gr. $\frac{1}{4}$ ou 9 d. 22 gr. $\frac{3}{4}$ et à 17 pièces $\frac{1}{4}$ de taille. Les délivrances les plus nombreuses sont à 10 d. de fin. Roger de Vergez, maître particulier de la m. de St-Palay.

SÉRIE B. 936. — DATE 1582. — Pièces de 20 sous ; à Morlaas, 10 janvier — 20 juillet ; à 10 d. ou 9 d. 23 gr. $\frac{3}{4}$ ou $\frac{1}{2}$ et 17 p. $\frac{1}{4}$ de taille. Auger de la Garde, m. particulier, Denis Bergeron garde et Antoine Belleville, essayeur. (Un autre document, B. 2620, appelle ce dernier personnage : Antoine de Belleville, orfèvre et essayeur des monnaies, en 1582).

SÉRIE B. 936. — DATE 1582. — Pièces de 20 *soulz* ; à Morlaas, 22 août

— 23 septembre ; à 9. d. 23 gr. $1/2$ ou 22 gr. $3/4$ ou 10 d. et à 17 p. $1/4$ de taille, « sous le diférant de maistre Auger de la Garde. ». (1).

A la fin de ce registre, la mention suivante, traduite du béarnais :
« montent les marcs de pièces de 20 sous fabriquées en la monnaie
« forge de Morlaas contenus tant au présent registre de délivrances
« qu'en d'autres registres, le tout du temps des dits défunt de Lagarde,
« et de Lamolère, mari et femme, au chiffre de 642 marcs en chacun
« dequels se sont trouvés un denier 9 grains de febladge valant 4 marcs
« $3/4$ dix huit grains ce qui a la raison de 17 livres cinq sols tournois par
« marc revient à la somme de 82 livres pits trois quarts de pits tournois. »

La pite royale valait une demi-maille.

SÉRIE B. 936 — DATE 1582. — Pièces de 20 sous ; Morlaas, 13 octobre — 31 décembre ; à 10 d. ou 9 d. 23 gr. $3/4$ ou $1/4$ et à 17 pièces $1/4$ de taille ; « sous le diférant de M^r le maistre Guillaume Lamy. »

SÉRIE B. 936. — DATE 1582. — Liards à LXVIII s. de taille au marc ; à Morlaas ; sous le différent de maître Guillaume Lamy.

SÉRIE B. 2595. — DATE 1582. — « Liars soubz le pied de 68 s. de
« tailhe et a ung denier douze grains de fin, soubz mons le maistre
« Augier de la Garde. » Janvier-Juillet. Signé : Delagarde et Bergeron, garde.

SÉRIE B. 2595. — DATE 1582. — Un second registre de janvier à juillet également, pour les liards à 61 s. de taille, à Morlaas.

SÉRIE B. 2595. — DATE 1582. — « Liards (à 1 d. 11 gr. $1/2$ et à 68 s. $1/2$
« de taille) fabriqués en la monnoye de Morlaas par Madame la mais-
« tresse de la monnoye Berthomine de la Moulère veuve du deffunct
« M. Augier de la Garde. » Du 1 au 17 septembre 1582.

SÉRIE B. 2596. — DATE 1582. — Sur le titre : « Délivances de livres
« de basse Navarre de l'annee 1582. » — « Pièces de vingt soutz
« fabriquées en la monoye de Saint-Palay, començant le premier janvier
« 1582. » Ces livres ou pièces de 20 sous sont à 10 d. ou 9 d. 23 gr. $1/2$
de fin et à 17 pièces $1/4$ $1/6$ de taille au marc. Délivances de janvier à
décembre, signées : Abraham du Faur, comys ; Destillart, Dartigues,
Pierre de Lalande. Le rôle a été dressé par Arnaud du Faur ; Jean
d'Estilhart et P. Laval, gardes.

SÉRIE B. 936. — DATE 1582. — Baquetes ; à Morlaas, à 9 gr. ou 8 gr. $1/2$

(1) N.-B. — Ce différent n'est pas indiqué ; il en est malheureusement de même pour tous les autres cahiers de délivrances qui suivent.

de fin et à XXVI s. de taille au marc, « soubz le différent de maistre
« Guillaume Lamy. »

SÉRIE B. 938. — DATE 1583. — Baquetes ; à Morlaas, Roger de Vergez,
maître particulier.

SÉRIE B. 938. — DATE 1583. — « Vaquettes, » à Morlaas ; « sous le
« différent de M^{re} Guillaume Lamy. »

SÉRIE B. 938. — DATE 1583. — Liards, à Morlaas ; sous le différent de
Roger de Vergez.

SÉRIE B. 938. — DATE 1583. — Liards, à Morlaas ; sous le différent de
M^{re} Guillaume Lamy, « soubz le pied de soixante huit s. de taille. »

SÉRIE B. 938. — DATE 1583. — Liards, à Morlaas, même différent, mais
soixante et un sous de taille.

SÉRIE B. 2646. — DATE 1583. — Liards à Saint-Palay, à 1 d. 11 gr. 1/2
ou 1 d. 12 gr. et à 68 s. 2 pièces de taille au marc ; 1 janvier — 31 dé-
cembre ; délivrances signées : Dartigues, Destillart et Brasam de [S]auz.

SÉRIE B. 2646. — DATE 1583. — Pièces de vingt sous, à Saint-Palay ; à
9 d. 23 gr. 1/2 ou 1/4 ou à 10 d. et à 17 p. 1/4 1/6 de taille ; 1 janvier —
31 décembre ; Délivances signées : Dartigues, Destillart, Brasam de
Sauz et Pierre de Laval. Environ 5,500 marcs de p. de 20 sous.

SÉRIE B. 938. — DATE 1583. — « Piesses de vingt soubtz fabriquées en
« la monnoye de Pau, en 1583, soubz le différent de Guillo Lamy, maître
« particulier de la susdite monnoye. » 10 d. ou 9 d. 23 gr. 1/2 et 17 p.
1/4 de taille.

SÉRIE B. 938. — DATE 1583. — Pièces de 15 sols à Morlaas, sous le
différent de Roger de Vergez, maître particulier de cette monnaie. Ces
pièces sont à 10 deniers 23 grains 1/2 et à 25 pièces 1/5 de taille au marc.

SÉRIE B. 939. — DATE 1584. — Liards, à Morlaas, sous le différent de
de Roger de Vergez.

SÉRIE B. 939. — DATE 1584. — Baquetes à Morlaas, sous le différent
de Roger de Vergez.

SÉRIE B. 939. — DATE 1584. — Pièces de 15 sols à Morlaas, 11 d. 25
p. 1/5, sous le différent de Roger de Vergez.

SÉRIE B. 939. — DATE 1584. — Pièces de 20 sous, à St-Palay ; Destillar
et Dartigues, essayeurs.

SÉRIE B. 940. — DATE 1584. — Liards, à St-Palay. Roger de Vergez, m. p.

SÉRIE B. 940. — DATE 1584. — « Francz quart d'escus » à St-Palay ; à
10 d. 23 gr. ou 11 d. de fin et 25 pièces 1/5 de taille. Août-décembre.
Roger de Vergez, m. part. ; Destillart et Dartigues, essayeurs.

SÉRIE B. 940. — DATE 1584. — Pièces de vingt sous, à Pau, sous le différent de Guillaume Lamy, maître particulier de cette monnaie.

SÉRIE B. 940. — DATE 1585. — « Lyards » à St-Palay. Roger de Vergez, m. part.

SÉRIE B. 940. — DATE 1585. — Liards, à Morlaas, sous le différent de Roger de Vergez, depuis janvier.

SÉRIE B. 940. — DATE 1585. — Francs, à St-Palay ; à 10 d. 23 gr. 1/2 ou 11 d. de fin et à 25 pièces 2/3 ou 1/3 de taille ; délivrances signées : Dartigues, Pierre de Laval et Roger de Vergez.

SÉRIE B. 940. — DATE 1585. — Bacquettes, à Morlaas, sous le différent de R. de Vergez.

SÉRIE B. 940. — DATE 1585. — « Piesses de quinze sols, » à Morlaas « sous le differant de M^{re} Guilhaume Lamy, maître associat à M^{re} « Roger de Vergez étant m^{re} particulier de lad. monnoye. » Délivrances signées : Lamy.

SÉRIE B. 940. — DATE 1585. — Pièces de vingt sous, à Pau, sous le différent de « M. Guilhaume Lamy, m. particulier de la d. monnoye. » Ces pièces sont à 9 d. 22 gr. de fin et à 17 pièces 1/4 de taille au marc.

SÉRIE B. 2706. — DATE 1586. — Baquettes, à Morlaas, sous le différent de G. Lamy ; à 8 gr. 1/2 ou 9 gr. de fin et à 26 sols de taille. Délivrances signées : De Lamozière et Clémence Molet.

SÉRIE B. 941. — DATE 1586. — Liards, à Saint-Palay ; Deux registres commençant, l'un le 24 juillet, l'autre le 29 et finissant tous deux le 31 décembre 1586. Chacun donne des délivrances différentes. Dans le premier registre, les liards sont à 1 d. 11 gr. 1/2 et à 69 s. de taille au marc ; dans le second, ils sont au même titre, mais à la taille de 61 s. Roger de Vergez, Destillart « garde, » Pierre de Laval, sont signataires des deux registres.

SÉRIE B. 941. — DATE 1586. — Liards, à Morlaas ; à 68 s. de t. Janvier-Décembre. R. de Vergez.

SÉRIE B. 941. — DATE 1586. — « Arditz » à Morlaas ; à 61 s. Janvier-Décembre. R. de Vergez.

SÉRIE B. 2797. — DATE 1586. — Pièces de quinze « *soublz frabique* » en « la monnoye et moulin de Pau, en l'année 1586, soubz le diférant de « M. Guill. Lamy ; » à 10 d. 23 gr. ou 11 d. de fin et à 25 p. 1/5 de taille au marc. Délivrances signées : De Motet, Lamy et Bohulle « esaeur. »

SÉRIE B. 942. — DATE 1587. — Pièces de 15 sous, à Morlaas « sous le « diférant de Guilhaume Lamy maistre associat a m^{re} Roger de Vergez, « m^{re} particulier. »

DATE 1588. — Pas de documents.

SÉRIE B. 942. — DATE 1589. — « Pièces de six deniers trouvées par le « rapport de l'essayeur a ung denier onze grains et demy de fin et a « septante et deutz solz de taille au marc. » Destillart et d'Artigues, essayeurs ; Pierre de Laval ; Bertrand de Lalande, maître de la monnaie de Saint Palay en 1589.

SÉRIE B. 942. — DATE 1589-1590. — Francs (à 11 d. et à 25 p. 1/5) à Morlaas ; décembre 1589 et année 1590. Délivrances signées : Pierre de Serres et Lamy.

SÉRIE B. 942. — DATE 1589-1590. — Pièces de six deniers tournois à Morlaas. Voici le texte du titre : « Registre où sont contenues les délivrances « des pièces de six deniers tournois fabriquées en la monnoye et forgue « de Morlas, regnant Henry 4^{me} par la grace de Dieu, roy de France et « de Navarre, seigneur souverain de Bearn / estant maître fermier de « lad. monnoye Bertrand de la Lande, seigneur de Gayon, bourgeois en « la ville de Bayonne, et telles espèces sous le différant de Monsieur le « maistre Guilhaume Lamy, associé dudit sieur de Gayon. » Décembre 1589 et année 1590. (1).

SÉRIE B. 942. — DATE 1590. — Pièces de quinze sous, à Morlaas. G. Lamy.

SÉRIE B. 942. — DATE 1590. — « Vaquettes » à Morlaas, sous le différent de Guilhaume Lamy, associé de Bertrand de Lalande seigneur de Gayon, maître particulier des monnaies de Navarre et Béarn.

SÉRIE B. 942. — DATE 1590. — Sous tournois ; à Morlaas, à 2 d. 19 gr. de fin et à 108 p. de taille au marc. Guillaume Lamy.

SÉRIE B. 942. — DATE 1590. — « Piesses de six deniers » à Saint-Palay. Destillart, d'Artigues essayeurs ; De la Lande, maître particulier.

SÉRIE B. 936. — DATE 1590. — Soutz tournois, à Saint-Palay, « soutz « qui furent trouvés par le rapport de l'essayeur à 2 d. 21 gr. de fin et à « 105 s. (ou 106 ou 107 ou 108 dans le cours des délivrances) de taille au « marc. » Janvier-Décembre 1590.

SÉRIE B. 943. — DATE 1591. — Pièces de quinze sous ; « monnoye et molins de Pau » ; « Bertran de la Lande » maître particulier.

(1) Ce registre est le seul où nous ayons trouvé la mention du nom du roi ; il est curieux de constater que cette forme de rédaction paraît l'année même où Henri III de Navarre devient Henri IV de France. Le maître de la monnaie de Morlaas a voulu évidemment consacrer ce grand événement en le mentionnant sur ses registres.

SÉRIE B. 943. — DATE 1591. — Sous ; à 2 d. 19 gr. et à 108 p. de taille, à Morlaas. Délivrances signées Pierre de Serres et Bernard de Gassie.

SÉRIE B. 943. — DATE 1591. — Francs ; à Morlaas, à 10 d. 23 gr. de fin et 25 pièces $\frac{1}{5}$ de taille ; délivrances de 957 marcs dans l'année.

SÉRIE B. 943. — DATE 1591. — Baquetes, à 8 gr. $\frac{3}{4}$ et à 26 s. 4 pièces de taille, à Morlaas.

SÉRIE B. 3100. — DATE 1591. — Pièce constatant que, depuis les plaintes portées contre Bertrand de Lalandes de Gayon, maître particulier des monnaies de Navarre et Béarn, « pour raison des pièces de six deniers « nouvellement fabriquées... les mauvaises pièces ont été reprises et « faites bonnes et qu'à présent le commun peuple est satisfait. » Donné à Pau le 3 juillet 1591. Signé : Catherine.

SÉRIE B. 943. — DATE 1592. — Francz, à Morlaas ; délivrances signées : R. de Gassie, essayeur, Pierre de Serres, Bergeron et de la Croix.

SÉRIE B. 943. — DATE 1592. — « Pièces de 15 sous trz, » monnaie et moulin de Pau ; Bertrand de la Lande, m. part. des monnaies de Navarre et Béarn.

SÉRIE B. 943. — DATE 1592. — Sous, à Morlaas, 1153 marcs. R. de Gassie, essayeur.

SÉRIE B. 943. — DATE 1592. — Francs ; « monnoye et molins de Pau, sous « le diférant de Bertrand de la Lande, s^r de Guayon. m. p. des pays. »

SÉRIE B. 943. — DATE 1593. — Pièces de 15 sols, à Pau.

SÉRIE B. 943. — DATE 1593. — Sous, à Morlaas. R. de Gassie, Bergeron, P. de Serres.

SÉRIE B. 943. — DATE 1593. — Sous, à Morlaas. R. de Gassie, essayeur, Pierre de Serres et « Bernard de Gassie, commys du maître particulier. »

SÉRIE B. 943. — DATE 1593. — Francs, à Morlaas ; délivrances de 772 marcs.

SÉRIE B. 944. — DATE 1594. — Francs à Pau. Bergeron garde ; « Ducasse qmis. »

SÉRIE B. 944. — DATE 1594. — Francs à Morlaas, sous le différent de Bertrand de Lalande ; Bergeron ; R. de Gassie, essayeur ; Ducasse.

SÉRIE B. 944. — DATE 1595. — Pièces de 15 sous, à Morlaas. Jacques du Casse, « comis. »

SÉRIE B. 944. — DATE 1595. — Francs, à Morlaas. R. de Gassie ; Ducasse.

SÉRIE B. 944. — DATE 1595. — Pièces de 10 sous, à Morlaas ; à 9 deniers 23 gr. $\frac{1}{4}$ de fin et à 34 pièces $\frac{1}{2}$ de taille au marc.

SÉRIE B. 944. — DATE 1595. — Francs à 10 d. 22 gr. de fin et 25 pièces $\frac{1}{5}$ de taille, à Pau ; « étant fermier M. de Guayon. » Délivrances faites « à M^{re} Jaques du Casse. son comis. »

SÉRIE B. 945. — DATE 1596. — Francs, à Pau ; délivrances à Jacques du Casse.

SÉRIE B. 945. — DATE 1596. — « Testons ou francs, » à 10 d. 23 gr. de fin et à 25 p. $\frac{1}{5}$ de taille ; à Morlaas.

SÉRIE B. 945. — DATE 1596. — « Francs quart d'escuz » (titre du registre), à 10 d. 23 gr. et 25 p. $\frac{1}{5}$; à Saint Palay. Délivrances signées : Destillart et d'Artigues, essayeurs.

SÉRIE B. 945. — DATE 1597. — Francs, à Morlaas ; Jaques du Casse, maître particulier des monnaies de Béarn en 1597.

SÉRIE B. 945. — DATE 1597. — Baquettes, à Morlaas ; R. de Gassie, essayeur.

DATE 1598. — Pas de documents.

SÉRIE B. 945. — DATE 1599. — Francs, à Morlaas, 1 janvier — 31 décembre ; délivrances signées : R. de Gassie, Delamosère et de Day, garde.

SÉRIE B. 946. — DATE 1600. — Francs, à Morlaas ; Jaques du Casse, m. particulier des monnaies de Béarn ; délivrances signées : R. de Gassie, de Day, Delamosère, Bayard.

SÉRIE B. 947. — DATE 1600. — Baquettes, à 8 gr. de fin et 26 s. de taille ; à Morlaas.

SÉRIE B. 946. — DATE 1601. — « Quart d'escuz francs et demy-francs, » à 10 d. 23 gr. de fin et 25 p. $\frac{1}{5}$ ou 50 p. $\frac{1}{5}$ au marc, à Saint Palay.

SÉRIE B. 3296. — DATE 1601. — Francs, à 10 d. 23 gr. $\frac{1}{2}$ et à 25 p. $\frac{1}{5}$ à Morlaas ; on trouve aussi 10 d. 22 ou même 11 deniers de fin. Délivrances du 1 janvier au 31 décembre de 1611 marcs de francs. signées : De Gassie, de Day, Delamosère, Bayard. « Lois de la Moller comis de M. « Rodgre de Pergis ? (texte taché) associat de M. Jacques dou Casso. »

SÉRIE B. 3296. — DATE 1601. — Baquettes, à 8 gr. $\frac{1}{2}$ de fin et 26 s. 6 p. de taille au marc (on trouve une fois, à « 7 gras de fin »), délivrées « en presencia de M. Arnaud, g^m de Standau, jurat de Morlaas ou de M. « Gassiot, jurat. » Signé : R. de Gassie, Deday, Bayard, Delamosère, du 24 janvier au 12 août. A cette date, la délivrance est faite en présence « do M. Arnaud g^m Destandau, qui signe : Standau.

SÉRIE B. 3296. — DATE 1601. — Francs (sur le titre : « délivrances de « dines franxs »), à Morlaas, à 10 d. 23 gras $\frac{1}{2}$ ou 10 d. 23 gr. ou à 10 d.

22 gr. $\frac{3}{4}$ ou à 11 d. de fin et à 25 p. $\frac{1}{3}$ $\frac{1}{4}$. 9 août — 12 octobre 1601.
Signé : R. de Gassie, Masse, Deday.

SÉRIE B. 3296. — DATE 1601. — Francs, à Morlaas (autre cahier avec les mêmes variantes dans le titre). 27 octobre — 7 décembre 1601.
Signé : Bernard de Gassie, Deday, Masse et Bayard.

SÉRIE B. 946. — DATE 1602. — « Quart descus francz, » à 10 d. 23 gr. et à 25 p. $\frac{1}{3}$, et « demy francz » à 50 p. $\frac{1}{5}$; Saint Palay. Le capitaine du Faur étant maître particulier de cette monnaie. Délivrances signées : Destillart, Dartigues, Delabat.

SÉRIE B. 947. — DATE 1603. — Francs, à Morlaas ; délivrances faites à « Pierre de Mirande comis de M. Jacques du Casse, m. fermier. »

SÉRIE B. 947. — DATE 1603. — Francs, à Pau ; délivrances signées : Demouillet et « Legay, comis de M. du Casse. »

SÉRIE B. 947. — DATE 1603. — Pièces de 16 sous, à 10 d. 23 gr. ou 11 d. de fin et à 25 p. $\frac{1}{3}$ de taille, et de 8 sous, à 50 p. $\frac{2}{5}$ de taille au marc, à Saint-Palay ; le capitaine du Faur étant maître fermier.

SÉRIE B. 947. — DATE 1604. — Francs à Pau. De Gassie, essayeur ; Demouillet et Manigue.

SÉRIE B. 947. — DATE 1604. — Pièces de 16 sols, à Morlaas. Janvier à décembre ; délivrances signées : R. de Gassie, essayeur ; Deday, Bayar, Bousquet Pierre, commis de J. du Casso, m. des monnaies.

SÉRIE B. 947. — DATE 1604. — Pièces de 16 sous et de 8 sous ; janvier à décembre, « soubz la charge et le différant du capitaine Jehan du Faur, « fermier de la m. de Saint-Palay. » Délivrances signées : Destillart, Dartigues, Delabat, Pierre Mailhor, commis.

SÉRIE B. 948. — DATE 1605. — Pièces de 16 sols, à Morlaas, à 10 d. 23 gr. et 25 p. $\frac{1}{5}$ de taille. Janvier-Octobre. Délivrances faites « tant à « M. Jacques dou Casso, m. particular des monnoies de Béarn qu'à « Pierre Bosquet, son comis. » Signé : « Bousquet, » R. de Gassie, Bayard, de Day.

SÉRIE B. 948. — DATE 1605. — Pièces de 16 sols, 10 d. 23 gr., 25 p. $\frac{1}{5}$, à Pau, janvier-décembre, signé : R. de Gassie ou Bernard de Gassie, Demouillet.

SÉRIE B. 948. — DATE 1605. — Pièces de 16 sols et 8 sols (50 p. $\frac{2}{5}$), à St-Palay ; janvier-décembre 1605, sous le différent du capitaine Jehan du Faur, m. fermier de la m. de St-Palay. Signé ; Destillart, Delabat, Dartigues, Pierre Mailhor.

SÉRIE B. 948. — DATE 1606. — Pièces de 16 sous, à Morlaas ; « sous le

« nom de M. Jacques du Casso, m. part. des m. de Navarre et de Béarn. »
Signé : Bergeron, Bousquet, R. de Gassie et Bayard.

SÉRIE B. 948. — DATE 1607. — Pièces de 16 sous, à 10 d. 23 gr. et à 25 p. $\frac{1}{5}$ de taille, « en la monede et mouline de Pau » ; janvier à décembre. Signé : Deday, Bousquet, Demoulet, Bernard de Gassie.

SÉRIE B. 948. — DATE 1607. — Pièces de 16 sous, et de 8 sous, à Saint-Palay, « sous la charge et le différent de monsieur le capitaine du Faur, « maistre fermier de la m. de Saint Palay. » Signé : Destillart, Delabat, Dartigues, Dufaur, commis.

SÉRIE B. 949. — DATE 1608. — Pièces de 16 sous, à 10 d. 23 gr. et à 25 p. $\frac{1}{3} \frac{1}{2}$ de tailhe ; « Dellivrances faites en la monede et molline de Pau « en l'aneve 1608 en vertu d'un arrest balhat au conseil privat de Navarre ; » sous le différent de M. Jacques dou Casso. Janvier-décembre. Signé : Demoulet, Deday, Bernard de Gassie, Johan Dinharre, commis.

SÉRIE B. 949. — DATE 1608. — Pièces de 16 sous à Morlaas. Janvier-décembre, Bergeron, R. de Gassie, Bayard, Delespyau, commis.

SÉRIE B. 949. — DATE 1608. — « Pièces de 16 soutz quart d'escus » et p. de 8 sous, à 10 d. 22-gr. de fin et 25 p. $\frac{2}{5}$ ou 50 p. $\frac{2}{5}$ de taille au marc ; à Saint-Palay, sous le différent du capitaine du Faur, 1 janvier — 31 octobre. Destillart, Dartigues, Delabat, Deninnisart commis.

SÉRIE B. 949. — DATE 1609. — Pièces de 16 sous et de 8 sous ; janvier-décembre ; St-Palay, Dufaur.

SÉRIE B. 3474. — DATE 1610. — Pièces de 16 et de 8 sous ; à St-Palay, sous la charge et le différent du cap. du Faur, maître de cette monnaie ; 1 janvier — 31 décembre. Délivrances de 3018 marcs pièces de 16 sous et de 352 mars p. de 8 sous. Signé : Dartigues, Destillart, Delabat et Yserres.

SÉRIE B. 3480. — DATE 1610. — Pièces de 16 sous, à 10 d. 23 gr. et 25 p. $\frac{2}{5}$, à Morlaas. Du 15 mai au 31 décembre, 2988 marcs, pièces de 16 sous, délivrés à Bertrand de Lespiau, commis. Signé : R. de Gassie, essayeur, Lagarde, B. de Lespiau, Bergeron, Dauger.

DATE 1611. — Pas de documents.

Série B. 950. — DATE 1612. — Pièces de 16 sous, « en la monede et moline de Pau » ; 671 marcs délivrés « à Marian de la Vinho, comis de « M. Bernard de Cassanabo, suffrendada de lad. monede. » Demoulet, Deday, Bernard de Gassie, Manigue.

SÉRIE B. 950. — DATE 1612. — Pièces de 16 sous, à Pau ; avril-octo-

bre. Délivrance de 1871 marcs à Pierre Massalin, m^{re} fermier des m. de Navarre et Béarn. Demoulet, Deday, Massalin, Bernard de Gassie.

SÉRIE B. 950. — DATE 1612. — Pièces de 16 sous, à Morlaas ; janvier et février ; Bergeron, Bayard, R. de Gassie, Dauger et Dufaur.

SÉRIE B. 950. — DATE 1612. — « Le ^{III} mars dernier, par nous officiers « de la monnaie de Morlaas ont été mis à fondre cent huit marcs de « réaulx et 25 mars cisailles pièces de XVI sols et avons fait des pièces « de XVI sols à X d. XXIII grains et XXV pièces $\frac{1}{5}$ de taille au marc. » Mars à décembre. Délivrance faite à Massalin et signées par Bergeron, Bayard, R. de Gassie, Massalin et Dufaur.

SÉRIE B. 950. — DATE 1612. — « Quart descus pièces de 16 sols et « demi-quart descus pièces de 8 sols » à 10 d. 22 gr. et 25 p. $\frac{2}{5}$ ou 50 p. $\frac{2}{5}$ de taille, sous le différent de M^r Pierre Massalin. De mai à décembre, à Saint-Palay.

SÉRIE B. 950. — DATE 1613. — Pièces de 16 sols, à 10 d. 22 gr. et 25 p. $\frac{2}{5}$, à Morlaas sous le différent de M. Pierre Massalin, m. particulier des monnaies de Navarre et de Béarn. De janvier à décembre, délivrance de 2870 marcs de pièces de 16 sous. Signé : Bergeron, R. de Gassie, Layard, Demirande ou Cadralon, commissaires.

SÉRIE B. 950. — DATE 1613. — Pièces de 16 et de 8 sols, à St-Palay, « sous le différent de M^{re} Pierre Massalin, marchand de Nay, m. particulier des monnaies de Navarre et de Béarn. » Janvier à décembre. Délivrance de 3619 marcs. Signé : Bergeron, Dartigues et Destillart.

SÉRIE B. 3515. — DATE 1613. — Le XVIII janvier 1613 feut faite « delivrand. de 55 m. vacquottas à 8 gr. de fin et de 26 s. et 4 p. de « taille au m. en presencé de Mons^r. du Coudray, jurat de Morlaas. »

» Le XIII^e de mars 1613, en près. de maistre Johan du Ploy, jurat de « Morlaas a ostes faites delivrance p. nous officiers de la monnoye de « ladite viles de 148 m. de vacquotta qui sont à 6 grains de fin et de « 25 s. 4 piche de taille au marc. »

« Le XXX^{me} de may 1613, fiut faite delivrand. de 164 m. de vacuottas a « 6 gr. de fin et de taille à 25 s. et VIII p. au marc, en presence de « monsieur Loyard auditeur en la chambre des comptes et de M. de « Coudray, jurat de la ville de Morlas et de nous soutz signés officiers « et hommes de la monnoye de la dite ville. » Signé : Loyard, Ducoudray, etc.

Le XIII d'octobre 1613, 200 marcs « à cinq grains de fin et de 25 s. et « huit piches de taille au marc. »

Le douzième de novembre, « 313 m. vaquottes à cinq grains et demy
« de fin et de 25 s. et 10 piches de taille. »

SÉRIE B. 3515. — DATE 1613. — « Registre de delhivrances faites do
« l'obradgo fabricquat en la monede de Pau en l'anaya 1613 et acquerad
« delivrados a M^r Mariano de la Vinho, comie de M^r Pierre Massalin,
« m^{re} fermier de las monedes de Béarn. » Pièces de 16 sous tournois, à
10 d. 23 gr. ou 10 d. 226 ou 236 ou 239 ou à 11 deniers de fin, de 25
pièces 1/5 de taille au marc. Janvier à décembre ; environ 2000 marcs.
Signé : Massalin, Bernard de Gassie et Deday.

SÉRIE B. 951. — DATE 1614. — Pièces de 16 sols et de 8 sols, « 2504
« marcs tant frans que 1/2 frs. » A Saint Palay, « sous le différent de
« Pierre de Massalin, marchand de Nay, m. particulier de lad. monede. »
Pièces à 10 d. 23 gr. et de 25 ou 50 p. 1/5 de taille. Janvier-Décembre.
Signé : Destillart, Dartigues et Bergeron.

SÉRIE B. 951. — DATE 1614. — Pièces de 16 sols ; 2679 marcs à
Morlaas. Janvier à décembre. Bergeron, R. de Gassie, P. Massalin et
Lagarde.

SÉRIE B. 951. — DATE 1614. — Pièces de 16 sols, à 10 d. 23 gr. et 25 p.
1/5, à Pau ; délivrances de 1656 marcs à P. Massalin, m. fermier des
m. de Béarn et de Navarre. Janvier-décembre. Demoulet, Deday, P.
Massalin, Bernard de Gassie.

SÉRIE B. 3537. — DATES 1614-1615. — Bacquettes, à 5 gr. 1/2 ou à 6
grains et de 25 sous 12 pièces ou de 25 sous et demy de taille au marc.
« Délivrances à Guillaume Lespiau et à Pierre Massalin » par la monnaie
de Morlaas. Janvier, may, novembre et décembre 1614 ; janvier, mars et
may 1615. Signé : Bergeron, R. de Gassie, Ducoudray, Lagarde et
Delespyau.

SÉRIE B. 3559. — DATE 1616. — « Registre de las delivrances de los
« francques et miegt francques fabricatz p. la monede de Saint-Palay
« despuigt le premier de janve mille seze cents XVI jusqu'à le dernier
« doseMBER de lad. soubz le nom et different de M. Pierre de Masselin,
« marchand de Nay, m^r particular de las monedes de Navarre et Béarn. »
Les francs et 1/2 francs sont appelés pièces de 16 sols et de 8 sols dans les
délivrances ; le titre est de 10 d. 23 gr. 1/4 ou 1/2 ou 10 d. 23 gr. ou 10 d. 22 gr.
3/4 avec une taille de 25 p. 1/5 ou 50 p. 1/5 au marc. « Le 17 juillet 1616 le
« present rolle fut par nous commissaires soubsignés vérifié monter mil
« douze marcs de pièces de seize s. et cent vingt et cinq marcs peces de
« oeit s. en vingt délivrances. » Signé Loyard, com, et Cadralon P^{re}.

Les délivrances jusqu'à décembre sont signées : Destillart, Dartigues, Poderez, Bergeron, « Darmagnac pour les nombres. » A la fin, un procès-verbal constate que l'on a délivré « deus mil cent et neu marcqs de « pesses de seize sos tornes et deux cens vingt et quate marcqs pesses « de oeyt sos / et los dineis de boeyte consisten en deus cens pesses de « seize sos tornes et quarante dues pesses de oeyt sos tornes qui lo « tous estan remette dens lo coffre. » Au-dessous, en chiffres : 2109 m francqs et 224 marcs mieg francqs. Signé : de Gassie, Co^r.

DATES 1617 et 1618. — Pas de documents.

SÉRIE B. 951. — DATE 1619. — Bacquettes, « à 6 grains de fin et 25 soulz 12 pièces de taille au marc, » à Morlaas. Délivrances signées : Lagarde, général ; Bayard, contregarde ; R. de Gassie ; Fouront, commissaire ; Noseilles, garde.

SÉRIE B. 3631. — DATE 1619. — « franqz et demy franqz » à 10 d. 23 gr. 1/2 et à 25 p. 1/5 ou 50 p. 1/5, à Saint Palay, sous le différent de maitre Pierre Massallin, m. part. des m. de Navarre et de Béarn. De janvier à décembre « 2005 marcs pièces de 16 sols et 181 marcs pièces de 8 sols en 43 délivrances. » Signé : Destillart, Dartigues, « Darmaignac por le nombre. »

DATES 1620 et 1621. — Pas de documents.

SÉRIE B. 951. — DATE 1622. — Pièces de 16 sols, à Morlaas. Janvier-décembre. R. de Gassie, Lagarde et Fouron.

SÉRIE B. 951. — DATE 1622. — Pièces de 16 sols, à 10 d. 226 de fin et 25 p. 2/5, à Pau. Janvier-décembre. Demouillet, garde ; Decapdevielle, essayeur ; Fouront.

SÉRIE B. 951. — DATE 1623. — « Quartz descu, p. de 16 sols et demy quartz descu », à 10 d. 22 gr. et 25 ou 50 pièces 2/5. Saint-Palay ; janvier à décembre, « sous le différent de M^r Jehan du Faur, m^r particulier des m. de Navarre et Béarn. » Signé : Destillart, Dartigues, d'Armaignac pour le nombre, Plasso, commissaire.

DATES 1624 à 1628. — Pas de documents.

SÉRIE B. 3753. — DATE 1629. — Pièces de 16 et de 8 sols, à 10 d. 22 gr. 1/4 de fin et de 25 pièces 2/5 ou 50 p. $\frac{1}{5}$ $\frac{1}{2}$ de taille. A « Saint Palays, » de janvier à décembre, « sous le différent de M^{re} Pierre « de Foron, fermier de lad. monnaie. » Délivrances de 3905 marcs pièces de 16 sols et de 148 marcs p. de 8 sols. Signé : Dartigues, Destillart, Plassou, Darmagnac por le nombre. »

TABLEAU SYNOPTIQUE DES DÉLIVRANCES DE MONNAIES

Ecus.	Pau, 1564 à 1566, 1575.
Doubles ducats.	Morlaas, 1577.
Pièces de 20 sols.	{ Morlaas, 1580, 1581, 1582. Saint Palay, 1581, 1582, 1583, 1584. Pau, 1583, 1584, 1585.
Testons et demi-testons	{ Morlaas, 1562 à 1566, 1573, 1575, 1576. Pau, 1564 à 1566, 1568 à 1572, 1573 à 1576.
Pièces de 15 sols.	{ Morlaas, 1583, 1584, 1585, 1587, 1590, 1595. Pau, 1586, 1587, 1591, 1592, 1593.
Francs quarts d'écu et demifrancs huitièmes d'écu	{ Morlaas, 1589 à 1597, 1599 à 1601, 1603. St-Palay, 1584, 1585, 1596, 1601*, 1602*. (1) Pau, 1592, 1594, 1595, 1596, 1603, 1604.
Pièces de 16 et de 8 sous. (Pièces de 16 et de 8 sols, à St-Palay, chaque année).	{ Morlaas, 1604 à 1606, 1608, 1610, 1612 à 1614, 1622. * St-Palay, 1603 à 1605, 1607 à 1610, 1612 à 1614, 1616, 1619, 1623, 1629. Pau, 1605, 1607, 1608, 1612 à 1614, 1622.
Pièces de 10 sols.	Morlaas, 1595.
Sous tournois ou dou- zains	{ Morlaas, 1590, 1591, 1592, 1593. St-Palay, 1590.
Pièces de six deniers.	{ Morlaas, 1589, 1590. St-Palay, 1589, 1590.
Ardits ou liards.	{ Morlaas, 1562 à 1566, 1567, 1569 à 1572, 1579 à 1586. St Palay, 1581, 1583 à 1586.
Bacquettes.	Morlaas, 1562 à 1566, 1567 à 1569, 1571, 1572, 1574, 1578, 1581 à 1586, 1590, 1591, 1597, 1601, 1613 à 1615, 1619.

C O M M E N T A I R E

Le premier document (B. 932) est daté de l'année même où Jeanne

(1) L'astérisque indique que l'on a émis des quarts et des huitièmes d'écu dans l'année.

d'Albret, veuve d'Antoine de Bourbon, gouverne seule la Navarre. Mais cette pièce donne peu de renseignements sur les monnaies dont il y est fait mention.

Écus

Vient ensuite le registre B. 2142 qui nous renseigne sur les deniers d'or écus au soleil fabriqués à la monnaie du moulin de Pau, en 1565 et nous en donne même la description succincte. Ces écus devaient avoir d'un côté une croix de forme /S/, et de l'autre côté, l'écusson de Béarn et Navarre.

Ces indications soulèvent un curieux problème.

Au premier abord, la mention d'une croix de forme spéciale surprend un peu ; d'autant plus qu'on ne conçoit pas clairement la forme de la croix pouvant résulter de l'élément indiqué. Mais, en examinant la croix des écus de Jeanne d'Albret, on comprend immédiatement ce passage. Cette croix est formée de huit S traversés par un trait, qui adossés deux à deux, et surmontés d'un lis, forment les quatre bras de la croix.

On n'a pas prêté attention jusqu'à ce jour à cette forme de croix ; du moins, nous le croyons.

Cependant on conviendra que l'intérêt en est grand, si l'on veut bien se rappeler le savant mémoire que M. A. de Longpérier publia dans la Revue numismatique, en 1856 (1), au sujet de l'S traversé par un trait qui se voit sur divers jetons de Jeanne d'Albret, de Henri II et de Catherine, fille de Jeanne et d'Antoine de Bourbon. M. de Longpérier interprétait l'S fermé par un jeu de mots : Fermesse. Dans la même revue, en 1857, en réponse à M. Chaudruc de Cazannes qui publiait un jeton de cuivre de la Chambre des comptes de Pau, au type de l'S, M. de Longpérier apportait de nouveaux arguments (2) en faveur de son interprétation, et concluait que « Fermesse d'amour » était bien le sens probable de l'S barré.

A cette époque, on ne connaissait pas encore l'écu d'or du cabinet de France, au type de l'S non barré, que Poey d'Avant publiait en 1860. L'interprétation donnée pour l'S fermé ne convient plus à l'S non barré ; et ce type, singulier pour une monnaie, ne paraît pas pouvoir s'expliquer

(1) Page 268. 1856.

(2) Page 174. 1857. Dans divers ouvrages imprimés ou manuscrits, on retrouve l'S fermé comme emblème de la « fermesse d'amour ; » par exemple, dans une gravure publiée dans les œuvres du poète forésien Loys Papon, imprimées chez Perrin, à Lyon, 1857.

par un jeu de mots. Duby (1) décrit une pièce identique par le type et la date à celle du cabinet de France et qui se trouve dans l'ordonnance d'Anvers imprimée en 1633. Seulement la pièce de Duby est en argent. Selon lui, la lettre du champ serait l'initiale du mot *sola* et l'emblème de la viduité de Jeanne. Poey d'Avant objecte que cette interprétation ne saurait être acceptée parce que l'S se retrouve sur des pièces de Henri qui alors n'était pas veuf. En effet, on a des jetons de Henri avec l'S. Cependant, il nous paraît utile de donner la description d'une médaille en argent, frappée en 1572, à La Rochelle. Cette médaille est reproduite dans la planche XXV, n° 11, du Trésor de numismatique et de glyptique (2).

A l'avers, première ligne : SEVLE ET AVEC LES AVTRES POVR D. LE R. LES L. ET LA P. (Dieu, le roi, les lois, et la patrie). Deuxième ligne : IEHANNE P. LA G. DE. D. ROYNE DE NAVAR. Ecu mi-parti aux armes d'Antoine de Bourbon et de J. d'Albret.

R/. Trois couronnes enlacées l'une dans l'autre, à l'intérieur desquelles on lit : 1° OV VICTOIRE ENTIERE; 2° OV PAIX ASSEVREE; 3° OV MORT HONNESTE.

Sans prétendre résoudre l'intéressant problème soulevé par la signification de l'S, nous ferons remarquer le mot SEVLE qui commence la légende de l'avers de cette belle médaille. Ce mot donnerait quelque autorité à l'opinion de Duby.

Peut-être pourrait-on expliquer la présence de l'S sur des jetons de Henri II et de Catherine en disant que ces deux personnages, fils et fille de Jeanne d'Albret, considéraient cette lettre comme un symbole cher à leur mère et comme tel l'ont fait mettre sur leurs jetons.

Effectivement, cette lettre devait avoir une importance capitale aux yeux de Jeanne d'Albret puisque notre document dit en termes formels que la croix des écus d'or doit être de forme /S/.

Voici la description des écus d'or publiés par Poey d'Avant, planche LXXIII, n° 20 et 21; et pl. LXXIV, n° 1 :

1/. Rosace. IOANA. DEI. G. REG. NAVARR. D. B. Croix fleurdelisée et ornée (plus exactement : formée de huit S adossés deux à deux), cantonnée de deux I et de deux couronnes. Au centre, une étoile.

R/. Croissant et astérique. G. Rosace DEI. SVM. ID. QVOD. SVM.

(1) Supplément, pl. 4, n° 13.

(2) Olhagaray, page 627, prétend qu'on en frappa seulement douze exemplaires.

1561. Eusson à deux vaches clarinées, couronné ; au-dessus le soleil ; au-dessous un P (Pau).

Il est curieux de constater que Jeanne d'Albret frappait à son nom seul, du vivant de son mari. Antoine de Bourbon est mort en 1562 et l'écu porte la date de 1561. La pièce sort de l'atelier de Pau et montre le différent de maître Etienne Bergeron.

2/. Rosace. IOANA DEI. G. REG. NAVAR. D. B. Croix fleurdelisée aux bras tortillés cantonnée de deux I et de deux couronnes (la description donnée par Poey d'Avant change, mais la croix est la même que celle de l'écu précédent.)

R/. Croissant et étoile dessus. G. Rosace. DEI. SVM. ID. QVOD. SVM. 1565. Ecu à deux vaches, accosté de deux I couronnés.

3/. Même légende. Grand S couronné, accosté de deux I couronnés.

R/. Croissant avec astérique au centre. G. rosace. DEI. SVM. ID. QVOD. SVM. 1565. Ecusson couronné, à deux vaches ; au-dessous, P. Voici un quatrième écu, publié par M. E. Caron (1).

4/. Rosace. IOANA. DEI. G. REG. NAVAR. D. B. Croix tortillée et fleurdelisée, cantonnée de deux I et de deux couronnes. Au centre une étoile.

R/. G. DEI. SVM. ID. QVOD. SVM. 1569. Ecu couronné, accosté de deux I couronnés, écartelé à gauche : Navarre et Bourbon ; à droite : Aragon, Béarn, Albret, Armagnac-Rodez, Evreux, Bigorre, Castille et Léon. (Au-dessus de la couronne, croissant et étoile).

Si l'on compare la description de ces pièces avec les indications fournies par notre document, on constate que trois de ces écus portent une croix formée de huit S, mais qu'aucun d'eux ne présente l'Ecu de Béarn et de Navarre. En effet les trois écus, décrits par Poey-d'Avant, portent l'écu aux deux vaches clarinées, l'écu de Béarn seul. La pièce publiée par M. Caron offre un écusson aux armes très complexes d'Antoine et de Jeanne.

Nous ne croyons pas que ce soit cet écu que le document nomme écusson de Béarn et Navarre, car les armes de Béarn y occupent une place par trop secondaire. De plus cet écu, étant de 1569, n'a que des rapports éloignés avec le document de 1565.

Selon nous, l'écu de Béarn et Navarre, doit être, comme l'écusson des douzains, d'Henri d'Albret, parti : au 1^{er}, les chaînes de Navarre ; au 2^e, les deux vaches de Béarn.

(1) Monnaies féodales françaises, supplément à l'ouvrage de Poey d'Avant ; Paris, 1883 ; planche XII, n° 17.

L'écu d'or dont nous avons déjà parlé plus haut et que nous venons de décrire sous le n° 3, est peut-être le seul exemple, au seizième siècle, d'une monnaie d'or ayant pour type principal une lettre couronnée.

Aussi nous croyons que cette pièce au type insolite est probablement le résultat d'un malentendu. Les gens de la monnaie de Pau, ayant à interpréter un ordre de fabrication, dont le document B. 2142 n'est sans doute qu'un résumé, ont peut-être mal compris le passage relatif à la forme de la croix. Le graveur aurait simplement gravé un S au milieu du champ.

Le document nous dit que l'on avait fait deux cents écus de quatre différents. Cela signifie vraisemblablement qu'il y avait quatre variétés, soit de type, soit de légende. Le titre de ces écus fut trouvé par l'essayeur de 22 carats 5 octaves. Comme ces écus devaient être de 22 carats et demi, à une octave de remède, légalement ils étaient au titre voulu. Du reste, il est probable que la différence de titre d'une octave ne devait pas suffire pour payer les frais de fabrication. Il semble donc que ces 200 écus devaient être émis.

Néanmoins, il est dit que ces écus « *ont été refonduz par ce qui n'estaient au caractère que la royne a ordonné de faire.* »

Or, le mot « caractère » nous paraît signifier autre chose que titre ou poids et avoir plutôt rapport au type.

Il est possible que les pièces destinées à la refonte aient été au type de l'S et que la reine ait donné cet ordre, parce qu'elle jugeait ce type insolite comme peu convenable à la monnaie et pouvant être cause d'une dépréciation imméritée.

Ce que nous venons d'exposer n'est qu'une hypothèse. Mais, fait indubitable, il y a eu une refonte de 200 écus, pour lesquels les frais de fabrication devaient être assez considérables ; et cette mesure ne paraît pas avoir été suffisamment motivée par le titre.

Le graveur de ces belles pièces est Pierre Bruchier.

Nous n'avons trouvé aucun document concernant la fabrication de 1569, à laquelle appartient l'écu publié par M. Caron.

Poey d'Avant décrit au n° 3434 (pl. LXXIII, n° 19) la pièce suivante, en or, et la donne comme un demi-écu ou demi teston : IOANA. D. G. RE. NAVA. D. BE. Buste de profil à g. Dessous : P et vache.

R/. Croissant et étoile. G. rosace DEI. SVM. ID. QVD. SVM. 1564. Ecu couronné, mi parti : de Navarre, Bourbon et Béarn, Armagnac-Rodez, Albret, Evreux, Bigorre, Aragon, Castille et Léon. Cette pièce,

identique comme type aux demi-testons, est selon nous, un essai du demi-teston, sur flan d'or.

En effet, un demi-écu aurait probablement le type de l'écu. De plus, le document relatif à la fabrication de 1565, ne parle pas de demi-écus.

Enfin Poey d'Avant décrit, pl. LXXIV, n° 3, un essai en or du teston, aux mêmes types que le teston dont nous parlons plus bas, avec IOANNA et 1564. A propos de ce magnifique essai, P. d'Avant dit en note que certains testons, surtout ceux à tranches cannelées ont dû être frappés au balancier. Or, aux archives de Pau, B. 2144, nous trouvons, dans un compte de fabrication rendu par Etienne Bergeron, maître de la monnaie de Pau, en 1565, parmi les frais d'essais et de réparations de machines, la mention d'achat de balanciers en acier basque et de Piémont.

Nous voyons par les pièces de B. 2142 et 925 que 2046 écus ont été fabriqués à Pau de 1564 à 1566. Ces écus étaient émis pour 50 sols tournois, tandis que les écus au soleil d'Henri d'Albret (1516-1555) avaient été émis pour 49 sols (manuscrit 9910, Bibl. Nationale.)

En avril 1575, nous avons une émission d'écus d'or à 72 pièces 1/2 de taille au marc, ce qui donne pour un écu le poids moyen de 3 grammes 3754; les écus de l'émission de 1565 pesaient 3 gr. 5331.

Poey d'Avant (pl. LXXIV, n° 15, 16 et 17) décrit trois variétés d'écu au nom de Henri; un sans date, avec l'écu parti de Navarre et Béarn; un autre avec 1575 (1) et le 3^e avec 1578. Mais tous portent la lettre N que l'on considère comme la marque monétaire de l'atelier de Nérac. Nous n'avons pas retrouvé aux archives de Pau de documents concernant la monnaie de Nérac. Néanmoins il est possible qu'il en existe. Il serait donc à désirer que quelqu'un entreprit des recherches dans les registres de la chambre des comptes de Nérac.

Doubles Ducats

En 1577, nous avons une émission de doubles ducats à Morlaas, au titre de 23 carats 3/4, c'est-à-dire au titre de 989 millièmes tandis que les écus d'or ne sont qu'à 22 carats 1/2 ou 937 millièmes. En outre, les doubles ducats de 1577 pèsent une moyenne de 7 grammes, comme les doubles ducats de Ferdinand le Catholique (1512-1515). Les écus de 1575 devant peser 3 gr. 38 et étant d'un titre inférieur, on voit que les doubles ducats devaient valoir un peu plus de deux écus.

(1) Il porte une croix formée de huit S adossés deux à deux, comme les écus de Jeanne d'Albret.

Voici les pièces publiées par Poey d'Avant, planche LXXIV, n^{os} 11 et 12 :

1/. HENRICVS. II. D. G. REX. REG. NAVARRE. D. B. en monogramme. Bustes affrontés d'Henri et de sa femme ; au-dessus une couronne ; sous le roi H ; sous la reine, M.

R/. * GRATIA. DEI. SVM. ID. QD. SVM. 1577. Ecusson couronné et accosté de H et M couronnés, aux armes de Navarre, Albret, Foix, Béarn, Armagnac-Rodez, Evreux, écartelé en sautoir de Castille, Aragon et Léon ; en cœur, écu de Bigorre.

Poey d'Avant dit seulement que la pièce pèse sept grammes mais il ne lui donne pas de nom.

2/. HENRICVS. II. D. G. REX. NAVARRE. D. B. Sous les deux têtes, une vache. R/. Le même sans ID. 1576.

Nous ne connaissons pas le poids de cette pièce qui se trouvait dans la collection Jarry, d'Orléans, mais d'après son type, elle nous paraît être un double ducat.

3/. HENRICVS II. MARGA. REX. REG. NAVARRE. D. B en monogramme. Bustes affrontés de Henri et de Marguerite. Au-dessous, vache. R/. même légende et même écu, sans accostement ; avec la date de 1576.

Poey d'Avant, n^o 3465, donne cette pièce comme un écu ; par son type, elle paraît être un double ducat.

4/. HENRICVS II. D. G. REX. REGIS. NAVARR. D. B. Même type, R/. Même légende avec 1577, et même écu accosté de H et M couronnés. (Planche LXXV, n^o 9.)

Poey-d'Avant donne encore cette pièce comme un écu. Sur la gravure, la légende du revers est précédée d'un N ; ce double ducat serait donc de l'atelier de Nérac.

Testons

Le document (B. 2142) nous renseigne sur la fabrication des testons et demi-testons à la monnaie de Pau, sous le différent de maître Etienne Bergeron, un croissant et une étoile. Ces testons, au titre de 10 deniers 18 grains $\frac{3}{4}$ de fin (898 millièmes), furent émis pour douze sous tournois (B. 925).

Voici la description, d'après Poey d'Avant, des pièces de cette fabrication :

IOANA. DEI. G. REG. NAV. D. B. Buste à droite. Dessous : P (Pau) et une vache. R/. GRATIA DEI. SVM. ID. QVOD. SVM. 1565. Ecusson couronné, parti de Navarre et Bourbon, de Béarn, Armagnac-Rodez, Albret, Evreux, Bigorre, Aragon, Castille et Léon ; accosté de deux I

couronnés. A droite, au-dessus de la couronne, un croissant et une étoile. Arg. Teston, 9.54.

Autres variétés de 1564, 1567, 1569, 1571. (8.94 et 9.05).

2/. IOANA. D. G. REG. NAVA. D. BE. Buste à droite : P et un signe indéterminé (fleur ou fruit ?) R/. G. rosace DEI. SVM. ID. QUOD. SVM. Même écu que pour le teston, couronné et accosté de deux I couronnés. Variétés dont une avec 1566.

Le graveur est encore Pierre Bruchier.

Nous avons parlé des essais d'or du teston et du demi-teston, à propos des écus d'or.

Morlaas et Pau ont frappé des testons. Si le titre varie continuellement pour des raisons inconnues, le nombre de pièces au marc est toujours invariable ; c'est toujours 23 pièces 1/2 de taille ; ce qui donne un poids moyen de 9 gr. 60.

Voici le type ordinaire des testons de Henri II :

HENRICVS. D. G. REX. NAVARRE. Buste lauré ; au-dessous : D. B. R/. GRATIA. DEI. SVM. ID. QVD. SVM. 1574. Ecu couronné, de Navarre aux 1^{er} et 4^e, Béarn au 2^e et Bourbon au 3^e, accosté de deux H couronnés. Arg. Teston 9.75, pl. LXXIV. N° 9.

Demi-teston, aux mêmes types.

L'atelier de Nérac a frappé aussi des testons et des demi-testons ; Poey d'Avant en décrit plusieurs variétés avec les dates de 1575 et 1576 et publie aussi un quart de teston de 1576 qui était autrefois dans la collection Rousseau.

Poey d'Avant décrit encore comme des testons cinq variétés d'une pièce portant les bustes de Henri et de Marie, avec la date de 1577 et au Revers, l'écu écartelé de Navarre, Béarn et Bourbon, ou l'écu du doublé ducat que nous avons décrit sous le n° 1. Ces pièces en argent ont un poids moyen de 13 grammes 25 ; or, nous avons vu que les testons pèsent en moyenne 9.70. Les monnaies aux deux bustes ne peuvent donc être des testons.

Pièces de vingt sous ou francs.

Voyons maintenant les monnaies appelées francs.

Poey d'Avant en donne plusieurs variétés avec la tête de Henri II à l'avvers et au R/. l'écu mi-parti, au 1^{er} de Navarre, Albret, Foix, etc., et au 2^e à deux lis dont un engagé (pour Bourbon) ; ou bien au R/ une croix fleuronée cantonnée de quatre H couronnés ou non.

Des demi-francs existent aux mêmes types.

Ces francs pèsent en moyenne 13 gr. 90. On conviendra que les pièces aux deux bustes, mentionnées plus haut, sont plutôt des francs que des testons : le poids l'indique assez. L'appellation n'est pas indifférente ; car nous avons vu que les testons sous Jeanne d'Albret avaient cours pour douze sols tournois (1). Mais les francs ne sont pas autre chose que les pièces de vingt sols dont nous trouvons de nombreuses délivrances à partir de 1580. La différence de valeur des deux monnaies s'explique par la différence de poids : les testons sont à la taille de 25 pièces $\frac{1}{2}$, les francs à la taille de 17 pièces $\frac{1}{4}$ au marc, ce qui donne une moyenne de 9 gr. 60 et de 14 grammes. Le titre n'est pas le même non plus ; les testons sont à 10 deniers 18 grains (896 millièmes) et les pièces de 20 sous ou francs à 10 deniers ou 9 d. 23 gr. (833 ou 830 m.)

Pau, Morlaas et Saint Palay ont frappé des francs, mais nous croyons qu'il est très difficile de reconnaître les produits de chaque atelier. Nous savons bien, par les cahiers de délivrances que les pièces portaient le différent du maître de la monnaie, mais les renseignements sur ce différent nous font totalement défaut.

Nérac a frappé des pièces avec la croix fleuronnée ou l'écu à neuf quartiers au R/. avec la date de 1577. Poey d'Avant les donne comme des testons ; mais leur poids de 13 gr. 22 en fait plutôt des francs.

A partir de 1585, nous ne trouvons plus de délivrances de francs.

Pièces de 15 sols et quarts d'écus

En 1583, nous voyons paraître à Morlaas, les pièces de 15 sols qui sont au titre de 10 deniers 23 grains de fin (913 / 1000) et à la taille de 25 pièces $\frac{1}{3}$ au marc. Il nous paraît évident que ce nouveau numéraire se différencie des anciens testons plus par le nom que par le titre ou le poids. La pièce de 15 sols, à 913 / 1000, pèse 9 gr. 71 ; le teston, à 896 / 1000, pèse 9 gr. 60. La pièce de 15 sols avec un poids légèrement supérieur et un titre un peu meilleur vaut 3 sols de plus que le teston de Jeanne d'Albret. Cette différence de valeur ne doit pas tant être cherchée dans le titre et le poids que dans une élévation du cours des monnaies.

Poey d'Avant décrit un quart d'écu avec croix tortillée et fleurdelisée et au R/ l'écu de Navarre, Béarn et Bourbon avec la date de 1583. Ce

(1) Cette valeur a dû augmenter sous Henri II ; nous le disons plus bas. Mais le teston n'a jamais eu le poids et la valeur du franc.

quart d'écu pèse 9 gr. 54. Le poids correspond donc à peu de chose près au calcul que l'on peut faire d'après les données du document (1).

En 1584, à Saint-Palay, on appelle la nouvelle monnaie « *francs quart d'écus* » ou simplement « *francs*. » En 1589 et 1590, à Morlaas on la nomme « *francs*, » et en 1590, nous trouvons, aussi à Morlaas, des pièces de 15 sous ; et cependant ces pièces appelées « *francs* » sont au même titre et ont le même nombre de pièces au marc que les pièces de 15 sols. Pour ces raisons, nous ne croyons pas devoir faire une différence entre les deux noms. De même, en 1596, nous trouvons à Morlaas un registre de « *testons ou francs* » qui ont le titre et la taille des pièces de 15 sols. En 1601, à St-Palay, « *quart d'écus francs* » et *demi-francs*, toujours mêmes titre et taille. En 1616, à St-Palay, nous trouvons : « *francques et miegt francques* » sur le titre du registre et dans les délivrances : « *pièces de 16 sols et de 8 sols*. (Voir plus bas). En 1582, à St-Palay, les pièces de 20 sols sont nommées « *livres de la Basse-Navarre*. » On sait que sous l'ancienne monarchie française, livre et franc ont été longtemps synonymes.

Enfin, en 1601, des francs (de 15 sols car ils sont à la taille de 25 pièces $1/3$) sont nommés : « *Dines franxs* », par analogie aux testons de 1564 et 1573 qui sont appelés « *deniers testons* ».

Pièces de seize et de huit sous

Les francs quarts d'écu (et $1/2$ francs huitièmes d'écu, seulement à St-Palay) dont la fabrication eut lieu simultanément à Saint Palay (jusqu'en 1602), à Morlaas (jusqu'en 1603) et à Pau (jusqu'en 1604) sont remplacés en 1603 à St-Palay, en 1604 à Morlaas et en 1605 à Pau, par des pièces de 16 sous. D'après les documents que nous avons pu retrouver, Saint Palay est le seul atelier ayant frappé des pièces de huit sous.

Ces pièces de 16 et de 8 sols autrement dites quarts et huitièmes d'écu sont à deux types distincts. Le quart d'écu de Navarre porte l'écu de France-Navarre ; le huitième d'écu est au même type. Le quart d'écu de Béarn porte l'écu de France, Navarre et Béarn ; huitième d'écu au même type. La légende du revers est toujours : GRATIA. DEI. SVM. Q. SVM. avec de légères variantes. Nous avons déjà dit que l'atelier de St-Palay seul avait frappé des pièces de huit sous ; il faut donc considérer

(1) Pour faire nos calculs d'évaluation de poids moyen, nous avons supposé que le marc dont il est parlé dans nos documents était celui de Paris, de huit onces, valant 244 grammes 72.

les huitièmes d'écu de Béarn et ceux de Navarre comme sortant de la même monnaie.

Pièces de dix sous

Nous trouvons en 1595, à Morlaas, un cahier de délivrances de pièces de 10 sous au titre de 9 d. 23 gr. et à la taille de 34 pièces 1/2 au marc. D'après ces indications, ces pièces sont précisément la moitié des anciennes pièces de 20 sous.

Dans l'excellent ouvrage de M. H. Hoffmann, sur les monnaies royales françaises, nous trouvons un demi franc de Béarn : HENRICVS. III. D. G. FRANC. ET. NAVA. RE. BD en monogramme. Buste lauré et cuirassé ; dessous, une vache à gauche.

R/. + GRATIA. DEI. SVM. ID. QVOD. SVM. 1595. Croix formée de quatre fleurons avec H au centre.

Il existe un quart de franc aux mêmes types ; mais aucun document concernant sa fabrication n'est parvenu à notre connaissance.

Sous tournois ou douzains

Les sous tournois frappés à Morlaas de 1590 à 1593, et à St-Palay en 1590, sont évidemment des douzains ou pièces de 12 deniers. Ils sont au titre de 2 deniers 21 grains, ou 239 millièmes et à la taille de 105, 106, 107 ou 108 pièces au marc, ce qui donne pour chaque pièce un poids variant entre 2 gr. 265 et 2,311.

Poey d'Avant a décrit des douzains de 1587 et 1588, pour lesquels nous avons vainement cherché des cahiers de délivrances.

M. Hoffmann a décrit les douzains suivants ;

1. Douzain de Navarre ; Croix échancrée. R/ GRATIA. D. SVM. Q. SVM 1590, Ecu de France-Navarre ; dessus, B.
2. D. de Navarre. — Croix feuillue. 1595. R/ Ecu écartelé de France et Navarre.
3. Douzain de Béarn. Croix échancrée. R/. Ecu de France, Navarre et Béarn entre 2 H.

Pièces de six deniers

En 1589 et 1590, à Morlaas et St-Palay, délivrances de pièces de 6 deniers au titre de un denier onze grains ou 121 millièmes et à la taille de 72 sols au marc. Deux pièces de six deniers faisant un sol, nous trouvons qu'il doit y avoir 144 pièces de 6 deniers au marc et nous obtenons ainsi un poids de 1 gr. 699 par pièce de 6 d. Le sou ou douzain pesant une moyenne de 2 gr. 30, la pièce de 6 deniers peut peser 1 gr. 69, surtout si l'on tient compte de la différence de titre. Cette différence est même tellement forte qu'on en est un peu surpris car les sous sont à 239/1000 tandis que les pièces de 6 deniers n'ont que 121/1000 de fin.

Mais l'étonnement cesse dès qu'on lit le document (B. 3,100) de 1591, constatant que depuis les plaintes portées contre Bertrand de Lalande de Gayon, maître particulier des monnaies de Navarre et de Béarn « pour « raison des pièces de six deniers nouvellement fabriquées, les mauvaises « pièces ont été reprises et faites bonnes et qu'à présent le commun « peuple est satisfait. » Donné à Pau, le 3 juillet 1591. Signé : Catherine.

Cette pièce est signée par la sœur de Henri, le roi étant alors occupé dans le nord, au siège de Paris.

Nous croyons que ces pièces de 6 deniers n'ont pas été retrouvées.

Liards

Appelés indifféremment liards ou ardis. (1).

Morlaas (1562 à 1586) et St-Palay (1581 à 1586) ont frappé des liards.

Fait des plus curieux, nous constatons en 1586 l'existence de deux registres de la monnaie de St-Palay, l'un pour des liards à 69 sous de taille et l'autre pour des liards à 61 sous, commençant tous deux en juillet et finissant en décembre. A Morlaas la même année, même fait : un registre pour les liards à 68 sous et un autre pour ceux à 61 sous de taille, de janvier à décembre. Nous renonçons à donner l'explication de cette singularité.

Le liard valant trois deniers (2), quatre liards font un sol, nous avons donc 272 ou 276 liards au marc, si la taille est de 68 ou 69 sous au marc et nous obtenons pour chaque liard le poids de 0,859 ou de 0,887.

De 1565 à 1579, ils sont à deux deniers ou un denier 23 grains de fin (167 ou 163 millièmes) et à 65 sous de taille, ce qui donne 260 liards au marc et un poids moyen de 0,941. De 1579 à 1586, les liards sont à 1 d. 12 gr. (125/1000) et à 61 sous (244 liards) (3) ou à 68 sous ou 68 sous et demi, ou 68 sous et un liard ou 68 sous et 3 pièces (B. 935) de taille au marc. Cette dernière formule montre bien que nous sommes autorisé à multiplier par quatre le nombre de sous de taille pour obtenir le nombre de liards au marc.

(1) Liard vient de « li ardit. » Hardi viendrait de l'anglais *farthing* (le farthing étant aussi le quart du penny), par changement de *ing* en *in*, de *th* en *d*, en Angleterre ; de *in* en *ii* ou *y*, et de *P* en *H*, en Gascogne, farthing devient fardin, puis hardy. Exemples à l'appui de ces permutations. (Le Hardi et le liard, mémoire posthume d'Adrien de Longpérier ; Revue Numismatique, 1884, page 108.)

(2) Le Blanc, traité des monnoies, 1690, page 306.

(3) Cette taille se rapproche beaucoup de la taille des liards royaux fabriqués à Bourges en 1488 et à Montpellier en 1498, à 234 au marc, pages 12 et 45, des *Éléments d'Histoire des Ateliers monétaires* par F. de Sauley ; 1877.

Du reste, les poids de 0,887 et de 0,941 que nous trouvons par le calcul correspondent aux poids donnés par Poey d'Avant pour les liards dont voici la description :

1/ HENRI. II. D. G. REX. NAVAR. D. (ou DB) Monogramme couronné formé des lettres H et M ; au-dessous, une vache.

R/ G. D. SVM. ID. QVOD. SVM. Croix tortillée. Billon, liard, 0,87. Six variétés dont une de 0,92 (Et même l'exemplaire décrit par Poey d'Avant est fruste). Planche LXXVI, n^{os} 4, 5 et 6.

2/ HENRI. D. G. R. N. D. B. 1578. Dans le champ, H couronné ; au-dessous, une vache ; sous la vache une rosace ou une étoile.

R/ + G. D. SVM. ID. QD. SVM. Croix aux bras tortillés, cantonnée de quatre H couronnés. Trois variétés.

Bacquettes ou Vacquettes

Nous avons maintenant à parler d'une monnaie appelée bacquette ou vacquette dont nous avons de nombreuses délivrances de l'atelier de Morlaas, de 1562 à 1619.

Le titre de ces pièces, depuis 1567, est de 12 ou 11 grains. De 1581 à 1601 il est de 9 ou 8 grains (une fois de 7 grains) ; de 1613 à 1619, il varie de 8 à 5 grains, même dans une année. Ainsi, en 1613, à Morlaas, nous avons quatre délivrances et le titre varie de 8 grains (28 millièmes) à 5 grains (17 millièmes).

La taille est de 26 sous ou 26 sous 2 pièces (en 1571, B. 927) ou 26 sous 4 pièces (B. 943, 1591 ; et 3515, 1613) ou 25 sous 6 pièces (B. 3296, 1601) ou 26 sous et demi (B. 933) ou 25 sous et 8 pièces ou 25 sous et 10 pièces (B. 3515, 1613) ou enfin 25 sous et 12 pièces de taille au marc (B. 951, 1619 et 3537, 1614).

D'après M. Bascle de La Grèze (1), la bacquette était une monnaie de cuivre (2) frappée pour la première fois sous Gaston de Foix en 1465 et valant le quart du liard et par conséquent le seizième du sou.

Les variantes de taille que nous venons d'exposer prouvent à notre avis que la bacquette avait réellement cette valeur, car nous trouvons la taille de 25 sous et 12 pièces : cela signifie évidemment moins de 26 sous. Nous pouvons donc connaître le nombre de baquettes au marc et le poids de chaque pièce. Si la taille est de 26 sous, nous obtenons $26 \times 16 = 416$ et pour le poids de la bacquette 0 gramme 588.

(1) Mémoires de l'académie des sciences de Toulouse. Tirage à part en 1855.

(2) Plutôt de bas billon que de cuivre.

Voyons maintenant si nous pouvons reconnaître la baquette parmi les monnaies publiées.

D'abord nous devons dire qu'aucune monnaie de billon de Jeanne d'Albret n'a été retrouvée jusqu'à ce jour ; et cependant nous avons des cahiers de délivrances de baquettes pour les années 1567, 1568, 1569 et 1571 (1).

Mais, si nous n'avons pas trouvé de monnaies en billon, nous donnons, d'après Poey d'Avant, la description d'une jolie pièce en argent que nous considérons comme un essai de baquette :

IANNE. D. G. RE. vache à gauche ; au-dessus, un I couronné. A l'exergue : 1570. R/ GRATIA. B. Ecusson couronné. Argent ; douzième d'écu. Cabinet de France.

Poey d'Avant considère cette pièce comme un essai.

Ne trouvant pas de baquettes sous le règne de Jeanne d'Albret seule, nous avons cherché sous celui d'Antoine et de Jeanne, et voici des pièces qui nous paraissent indubitablement des baquettes.

1/ + ANT. ET. IOA. D : G. RR. NAV. D. B. Champ écartelé ; au 1^{er} canton, un A, au 4^e un I, aux 2^e et 3^e une vache.

R/ + GRA. D. SVMVS. QD. SVMVS. Croix dans un cercle à quatre lobes, avec des trèfles à chaque angle intérieur.

Argent. Douzième d'écu ou baquette, 0,54, pl. LXXIII, n° 15.

2/ Six variétés en billon et bas billon.

Poey d'Avant, qui appelle peut-être à tort la première pièce un douzième d'écu, dit que le nom de baquette ne peut s'appliquer à la monnaie décrite qui est en argent assez fin. Il ajoute ceci : « La baquette ne serait-elle pas plutôt la petite pièce à la vache couronnée que j'ai fait connaître sous le n° 1 de la planche LXX et que j'ai été assez heureux pour retrouver de presque tous les règnes, particulièrement en Béarn ? »

Nous accordons volontiers que la pièce à la vache couronnée, retrouvée pour les règnes de Gaston de Foix (1436), de François Phébus (1479), de Catherine (1483) et de Henri d'Albret (1516-1555) est une baquette. C'est même à cause de ces pièces dont le type principal est une vache couronnée que nous avons proposé plus haut de considérer comme un essai de baquette la pièce en argent de 1570.

(1) Le liard de Jeanne nous est également inconnu. Les exemples de monnaies non retrouvées sont encore nombreux. Ainsi, c'est seulement en 1880 qu'on a publié une obole de la monnaie arnaudine d'Agen si répandue au moyen âge, dans le midi de la France.

Mais les pièces précitées, que nous considérons, avec Poey d'Avant, comme des baquettes, n'empêchent point de regarder aussi comme des baquettes les pièces d'Antoine déjà décrites. Les types des monnaies ne sont pas immuables ; et, du reste, la pièce à la vache couronnée ne se retrouve pas sous le règne d'Antoine et de Jeanne. Il est logique de croire qu'elle est remplacée par la pièce au champ écartelé et cantonné de deux lettres et de deux vaches.

Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que nous avons six variétés, aux mêmes types, en billon et, dès lors, la nature du métal ne s'oppose plus à ce que nous appelions ces monnaies des baquettes.

La pièce d'argent est sans doute un essai.

En comparant ces baquettes avec des liards d'Antoine et de Jeanne, au monogramme de l'A et de l'I qui pèsent une moyenne de un gramme, et en tenant compte de la différence de titre et de poids, on admettra que les pièces proposées comme baquettes sont bien le quart des liards.

Nous ne retrouvons pas non plus les baquettes qui ont dû être frappées sous Henri II comme en font foi les délivrances de 1572 à 1586. Mais lorsque ce prince est devenu Henri IV de France, nous trouvons des monnaies de billon et l'essai d'or dont voici la description :

Rosace. HENRI. D. G. F. ET. NA. REX. DB en monogramme. Champ écartelé ; aux 1^{er} et 4^e une vache ; aux 2^e et 3^e une H couronnée

R/. Rosace. GRATIA. DEI. SVM. QD. SVM. Croix dans un quadrilobe avec trèfles aux angles saillants intérieurs. Or. Cabinet de France. P. d'A. pl. LXXVI, n° 1.

La même pièce en bas billon que P. d'Avant donne comme huitième d'écu est assez commune.

Dans son ouvrage sur les monnaies royales, M. H. Hoffmann décrit deux variétés de ces baquettes, mais elles portent : Henri 4.

On appelle souvent ces pièces « liards de Béarn dits vacquettes. » On a vu que la baquette est le quart du liard ; il s'ensuit que l'appellation de liard ne peut lui convenir.

Sous Louis XIII, nous voyons aussi des baquettes aux mêmes types que celles de Henri IV ; seulement les H. sont remplacés par des L.

Gros

M. Caron a publié une imitation du gros de Nesle avec une H couronnée, accostée de trois vaches et daté de 1587. Nous n'avons vu aucun document concernant la fabrication de cette intéressante monnaie.

Voici quelques indications complémentaires qui permettront de se rendre compte de l'organisation de la monnaie.

- B. 925. — Engagement pris par Auger de Lagarde, maître de la monnaie de Morlaas, de frapper les monnaies aux poids et titre convenus ; 30 septembre 1562.
- B. 926. — Publication de la mise en ferme des monnaies de Pau et de Morlaas. Offres faites par Auger de Lagarde, maître particulier des monnaies ; 1566.
- B. 930. — Proclamation de la ferme des monnaies de Pau ; 1573.
 - id. — Visite des coffres de la monnaie de Pau, par St-Martin et Loyard, maîtres des comptes ; 1573.
- B. 926. — Lettres patentes originales de Jeanne, reine de Navarre, qui réduisent le prix du bail des monnaies de Béarn, accordé à Auger de Lagarde ; en 1570.
- B. 928 et 932. — Comptes d'Auger de Lagarde.
- B. 941. — Compte de Roger de Vergez « vendador de las monedes de Béarn » ; 1587.
- B. 947 et 949. — Comptes de J. du Casso ; 1600 et 1609.
- B. 950 et 951. — Comptes du capitaine du Faur ; en 1612.
- B. 949. — Bail à ferme des monnaies de Navarre et de Béarn, en faveur de Jacques Ducassou ; en 1608.
- B. 936, 940 à 951. — Procédure des essais de monnaies de Navarre. Le dernier état daté de 1631.
- B. 945. — Nomination de Pierre de Day, garde de la m. de Morlaas ; 1599.
- B. 3295. — Jacques Du Casso, m. particulier des monnaies de Béarn, ordonne de payer à Jacosmo Vize et à Joan de Forcade, maître fondeur, la somme de cent livres pour « *lo gros angin de la monede.* » Signé : Bordenave, De Cassau et J. Forcade ; en 1601.
- B. 3625. — Reçu donné à Abel de Port trésorier de Béarn, des gages de Roger de Gassie, essayeur à la monnaie de Morlaas, pour l'année 1620, 120 livres par an.
 - id. — Autre, signé de Capdevieille, essayeur à la monnaie de Morlaas, 120 livres par an.
 - id. — Autre reçu, signé de Jacques de Noseilles, garde de la monnaie de Morlaas ; « 37 livres et demye pour le dernier quartier de ses gages ; en 1620. »

B. 3126. — La Chambre des comptes ordonne de payer à Guillaume Lamy, 300 livres pour frais d'essai des monnaies de Béarn et Navarre ; « fait a Pau le 22 octobre mil V^e nonante et dues. »

Relativement au droit seigneurial, voir B. 925 plusieurs pièces.

Quant à la boîte dont nous avons trouvé la mention dans chaque registre, nous la considérons comme une réserve dont l'usage ne nous est pas connu. Voir B. 2142 (1564) et surtout B. 3559 (1616).

Eschassetat (B. 925, 934 et 935) ou « eschassette de poix et loy » (B. 925) (1). Le grand dictionnaire de Bescherelle nous donne : « Echarseté s. f. défaut d'une pièce de monnaie trop légère ou qui n'a pas le titre voulu. »

C'est évidemment la dernière signification que l'on doit adopter pour expliquer le document B 934, en 1579. Il est dit que les ardots devaient être à 1 denier 12 grains et que le rapport de l'essayeur les a trouvés à 1 d. 11 gr. et « l'eschassetat d'ardits d'un graa per marc qui revient, a » rason de ung sou cinq d. pits per graa ; à la somme de quarante sept » livres detzoeyt s. nau. d. obs. pits. »

L'eschassetat a évidemment rapport au titre.

« Foiblaige ou Febladge. »

Dans les pièces B. 925 et 935, « eschassetat » désigne la faiblesse de titre et « foiblaige » la faiblesse de poids. Nous trouvons encore, en 1580 : « Febladge néant cum la tailhe sie estade trouvade segungz » l'ordonnance. » Febladge signifie donc certainement la faiblesse de poids.

La faiblesse de titre ou de poids ne paraît pas avoir motivé la refonte de monnaies de billon. Mais il n'en était pas de même pour les monnaies de valeur un peu élevée, car nous voyons qu'à Morlaas, en 1612, on fond « 25 marcs cisailles pièces de 16 sols », cisillées évidemment pour cause de faiblesse soit dans le titre soit dans le poids. (2).

Le même document (B. 950) nous montre que l'on mettait également à la fonte des monnaies étrangères.

Voici une pièce intéressante sur le change des monnaies : « De par le roy de Navarre. »

(1) Un édit du roi, en Décembre 1719, accorde un quart de remède sur les *echarettes* en faveur des directeurs.

(2) Depuis l'impression de ces lignes, nous avons fait de nouvelles recherches, notamment dans le dictionnaire de Furetière. Voici ce que dit ce dernier :

« Boeste. En terme de monnoyes se dit des petits coffres où l'on enferme les mon-

« A nos amez et feaulx conseillers, les gens de noz comptes à Pau,
» salut. Nous vous mandons et ordonnons passer et allouer en la mise et
» despence des comptes que rendra par devant vous de l'année présente
» nostre amé et féal conseiller et trésorier général de noz maison et
» finances M^r Julien Malet, la somme de cinq cents soixante sept livres
» treze sols tz. qu'il a payés en la ville de Bourdeaux pour le change de
» trente mil sept cens vingt cinq livres de monnoye forgée en nos paies
» souverains, que nous aurions envoyés de nostre ville de Nérac audict
» Bordeaux pour icelle convertir en or a cause que lad. monnoye n'a
» cours en ce royaume. Ce qui aurait esté fait partyr a ung soulz et
» quinze deniers pour escu laquelle somme nous auroit esté rapportée
» en or et mise es coffres de nos finances portez a n^{re} suith. Vous
» rapportant par led. Malet n^{re} p^{nt}. mandement seulement car tel est
» n^{re} plaisir/. Donné à St in paut (1) le XXVI^e jour de mars l'an mil cinq
» cens quatre vingtz deux. » Signé : Henry.

Il résulte de ce qui précède que la monnaie de Navarre n'avait pas cours en France en 1582 (B. 2564).

Nous terminons notre travail par une liste de personnages ayant occupé des charges d'officiers de la monnaie de Béarn, postérieurement à la date des derniers documents que nous avons publiés.

B. 3449. — Guillaume Lamy, graveur des monnaies en 1593, (était aussi maître de la monnaie de Pau, comme on a pu le voir).

B. 3699. — Jean Lamy, graveur des monnaies de Pau, en 1625.

3721. — Lamy, graveur des monnaies de Morlaas, en 1626.

« noyes qu'on a essayées, pour les envoyer à la cour des monnoyes et en faire un
« nouvel essai. Les boîtes se font par les gardes des monnoyes où ils doivent mettre
« sans choix de vingt pièces d'or une et de dix-huit marcs de pièces d'argent une
« autre qui servent d'échantillon pour les faire juger.

« *Echarseté*. t. des monnoyes. C'est la défectuosité d'une pièce de monnoye pour
« n'être ni du poids ni du titre requis. Le maître des monnoyes est tenu de payer au
« roi l'écharseté qui se trouve dans ses monnoyes suivant le jugement qui en est fait
« par la cour, comme prouve M. Poulain en son glossaire. Il y a deux sortes d'échar-
« seté, l'une dans les remèdes, l'autre en dehors : c'est cette dernière qui est punissable.

« *Foiblage*. t. de monnoye qui se dit quand chaque espèce n'est pas précisément
« du poids porté par l'ordonnance. Le foiblage de poids est de deux sortes : l'un dans
« le remède, l'autre hors de remède, quand il est plus grand que le remède permis. Il
« y a aussi un foiblage d'aloy, quand la monnaie n'est pas au titre requis.

Voir aussi pour ces termes, le dictionnaire de numismatique et de sigillographie religieuses, par Z..., formant le tome XXXII de l'Encyclopédie théologique, par l'abbé Migne.

(1) Personnellement, nous ignorons quelle est cette ville. En tout cas, il ne s'agit pas de Pau.

- B. 3746. — Richard Lamy, graveur des monnaies de Pau, en 1628.
3796. — Jean Lamy, graveur des monnaies à Pau, }
id. — Laforcade, garde de la monnaie de Morlaas, } en 1634.
id. — Lagarde, général des monnaies de Béarn, }
3834. — Richard Lamy, graveur des monnaies à Pau, en 1641.
3883. — id. id. id. en 1649.
3918. — Pierre Forcade, garde de la monnaie de Pau, }
id. — Pierre Casenave, essayeur gén. des m. de } en 1656.
id. Navarre et Béarn, }
id. Denis de Nozeilles, garde de la monnaie de Morlaas, }
3929. — Anne Duy, essayeur de la m. de Morlaas, en 1657.
3950. — Minvielle et Bertrand de Beaumont, graveurs de la
monnaie de Morlaas, en 1661.
3960. — D'Artigues, essayeur des m. de Béarn, en 1662.
B. 214. — Belloc, général des monnaies, en 1684.
224. — Loyard, graveur; Lacroix, général, en 1717.

Maintenant, il ne nous reste plus qu'à émettre un vœu : c'est que les lacunes qu'on a pu remarquer dans notre travail soient bientôt comblées. Quelques précieuses indications sur l'atelier de Nérac seraient surtout les bienvenues. Nous espérons que d'autres numismates se livreront aussi à des recherches afin d'obtenir des résultats féconds par l'étude comparée des monnaies et des documents qui les concernent, suivant ainsi l'exemple de F. de Sauley, le maître regretté.

Quant aux idées que nous avons eu occasion d'émettre au cours de notre commentaire, elles pourront paraître hardies et erronées. Si l'on veut bien nous faire l'honneur de les discuter, nous serons heureux de répondre aux objections ou d'en reconnaître la justesse.

Errare humanum est ; l'adage classique nous est connu, et nous ne verrons pas de honte à avouer que d'autres ont été plus logiques que nous.

Car nous estimons qu'il est utile pour la science que les erreurs des uns soient réfutées par les autres.

J.-ADRIEN BLANCHET.

BÉARN ET NAVARRE

JETONS DE LA FAMILLE

DE

HENRI II DE NAVARRE ⁽¹⁾

Au Congrès de Dax, en mai 1882, notre savant collègue, M. E. Taillebois, exprimait ses regrets en constatant que les jetons du Midi avaient été jusqu'alors complètement délaissés.

C'est pour combler en partie une lacune regrettable que nous présentons aujourd'hui ce travail sur les jetons de quelques personnages qui ont joué un rôle important dans l'histoire.

Ces jetons, appartenant aux membres de la famille de Henri II de Navarre, plus tard Henri IV de France, intéressent particulièrement la Navarre et le Béarn.

Avant de passer à la description de ces jetons dont un certain nombre sont inédits, nous croyons utile de rappeler en quelques mots l'histoire généalogique de la maison de Bourbon-Vendôme.

Charles de Bourbon (2), duc de Vendôme (3), pair de France, comte

(1) Ce prince est appelé ordinairement Henri II de Béarn, III de Navarre, IV de France. Nous lui donnons le titre de Henri II de Navarre pour une raison aussi simple que concluante. C'est que le plus grand nombre des monnaies de ce prince portent la légende : HENRICVS. II. D. G. REX. NAVARRE.

Tobiesen Duby (*Traité des monnaies des prélats et barons*, 1790) fait observer que c'est sans doute comme deuxième prince de la maison d'Albret. Car il est le troisième de celle de Navarre, si l'on ne met pas hors rang Henri I le Gros, mort en 1274.

Nous pensons que le titre donné au prince sur ses monnaies doit prévaloir, car il a fallu nécessairement une approbation complète pour que ce titre parût sur la monnaie de l'Etat.

(2) P. Anselme. *Histoire généalogique*, tome I.

(3) C'est en faveur de Charles que François I^{er} érigea le comté de Vendôme en duché, l'an 1515.

de Soissons, de Marle et de Conversan, vicomte de Meaux, seigneur d'Espernon, de Montdoubleau, de Condé, de Ham, de Gravelines, de Dunkerque, de la Roche, de Bohaim, de Beaufort et de Hesdin, châtelain de Lille, gouverneur de Paris et de l'Ile de France, prit, le 19 juillet 1519, le titre de Baron d'Espernon et de Blou. Il était né à Vendôme, le 2 juin 1489, et mourut à Amiens le 25 mars 1536. Il eut pour femme :

Françoise d'Alençon, veuve de François d'Orléans, duc de Longueville, et fille aînée de René, duc d'Alençon, et de Marguerite de Lorraine ; mariée à Châteaudun le 18 mai 1513, mourut dans son château de la Flèche, en Anjou, le 14 septembre 1530, à l'âge de 60 ans ; est enterrée près de son mari, dans l'église collégiale de St-Georges, à Vendôme.

Les baronies de Châteaugontier, La Flèche et Beaumont furent, en faveur de Françoise d'Alençon, érigées en duché sous le nom de Beaumont, par lettres données à Sainte-Menehould, en septembre 1543.

De ce mariage naquirent :

1. Louis de Bourbon, né à la Fère en 1514, mort en 1516.
2. Antoine de Bourbon, roi de Navarre.
3. François de Bourbon, comte d'Enghein, le vainqueur de Cérizolles (14 avril 1544), né à la Fère, le 23 septembre 1519, mort d'un accident au château de la Roche-Guyon, le 23 février 1545. Enterré à Vendôme. (Voir les Mém. de Blaise de Montluc.)
4. Louis, né à la Fère, en 1522, mort en 1525.
5. Charles (1), cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, légat d'Avignon, évêque de Beauvais, pair de France, etc., né à la Ferté-sous-Jouarre, en Brie, le 22 décembre 1523, mort le 9 mai 1590.
6. Jean de Bourbon, comte de Soissons et d'Enghein, duc d'Estouteville, baron de Nogent et de Baugé, etc., né à la Fère le 6 juillet 1528, tué d'un coup de pistolet à St-Quentin, le 10 août 1577 ; portait : écartelé aux 1 et 4 de Bourbon, aux 2 et 3 de France à la bordure besantée, qui est Alençon.

Il eut pour femme : Marie de Bourbon, duchesse d'Estouteville, comtesse de St-Paul, etc., fille de François de Bourbon, comte de St-Paul, et d'Adrienne, duchesse d'Estouteville. Marie portait aux 1 et 4 de Bourbon, aux 2 et 3 d'Estouteville (burelé d'argent et de gueules de dix pièces, au lion de sable brochant sur le tout, armé, lampassé et couronné d'or).

(1) C'est le roi de la Ligue ; il porta le nom de Charles X et frappa monnaie.

7. Louis de Bourbon, prince de Condé, pair de France, marquis de Conti, comte de Soissons, d'Anisy, de Valery, gouverneur de Picardie et des pays reconquis, né à Vendôme le 7 mai 1530 ; tué à Jarnac, le 13 mars 1569. Epousa Eléonore de Roye, née en 1535, morte à Condé le 23 juillet 1564. Elle portait de gueules à la bande d'argent.

8. Marie de Bourbon, née à la Fère, en 1515, morte à la Fère le 28 septembre 1538. Devait épouser Jacques Stuart V, d'Ecosse.

9. Marguerite de Bourbon, née à Nogent, mariée à François de Clèves, duc de Nevers. Morte en 1560.

10. Madeleine de Bourbon, née à la Fère, en 1520. Religieuse à Fontevrault, abbesse de Sainte-Croix de Poitiers.

11. Catherine, née au château de Deffaus en Bourbonnais, en 1525, abbesse de Notre Dame de Soissons, morte en 1594.

12. Renée de Bourbon, née à Saint-Germain en Laye en 1527, abbesse de Chelles, morte en 1583.

13. Eléonore de Bourbon, née au château du Louvre en 1532, abbesse de Fontevrault, morte en 1611.

Charles, duc de Vendôme, avait eu de Nicole de Board, de la ville de Gand, un fils naturel, Nicolas Charles de Bourbon de Board qui vivait en 1565.

Antoine de Bourbon.

Par la mort de Louis, Antoine devint l'aîné de cette nombreuse famille. Il porta d'abord le titre de duc de Vendôme puis celui de roi de Navarre, après avoir succédé à Henri, son beau-père, mort le 25 mai 1555. Ce roi était gouverneur et amiral de Guyenne depuis janvier 1528, et Antoine, fut pourvu de ces titres par lettres du 6 juin 1555.

Antoine, blessé à Rouen, mourut aux Andelys, le 17 Novembre 1562 (son épitaphe marque le 7 octobre). Son corps fut enterré à Vendôme dans l'église collégiale de St-Georges. (1)

On connaît sa liaison avec Louise de la Béraudière, demoiselle de Rouët, fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis.

Charles de Bourbon, plus tard archevêque de Rouen, naquit de cette liaison.

De Jeanne d'Albret, outre Henri et Catherine, Antoine eut deux autres fils : Henri, duc de Beaumont, né le 21 Septembre 1551 et mort au

(1) Sur la vie de ce prince, voyez De Thou, La Popelinière et autres. Consultez surtout : 1^o Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jehanne d'Albret, publiées pour la Société de l'Histoire de France par le Marquis de Rochembeau. 1 vol. in-8^o Paris 1877 et 2^o Antoine de Bourbon et Jehanne d'Albret. Intéressant travail de M. de Rochembeau, publié dans le tome XVII du Bulletin de la Société archéologique du Vendômois 1878.

château de la Flèche le 20 Août 1553. L'autre, Louis Charles de Bourbon, comte de Marle, né au château de Gaillon, en Normandie, le 19 Février (1552, vieux style) 1553, se tua en tombant d'une fenêtre par l'imprudence de sa nourrice. Antoine eut encore une autre fille dont le père Anselme et Claude Régis ne font pas mention (1).

Voici les jetons qui appartiennent à Antoine :

1/. RATIONEM REDDERE. 1550. Ecu couronné aux armes de Navarre, Béarn, Albret, Foix, Evreux, Armagnac-Rodez, Aragon, Castille et Léon et en cœur, Bigorre (2).

R/. ET RELIQUA SOLVERE. Ecu couronné, mi-parti au 1^{er} de Bourbon et au 2^e de Navarre, Albret, Foix, Evreux, Armagnac-Rodez, Aragon, Castille et Léon et Bigorre en cœur.

Argent. Cabinet de France.

2/. NO * SON * TALES * MYS * AMORES. Ecu couronné, mi-parti, au 1^{er}, écartelé de Navarre et Bourbon ; au 2^e, de Navarre, Albret, Béarn, Armagnac-Rodez, Evreux, Aragon, Castille et Léon, et Bigorre en cœur. Entre deux branches de feuillage entrelacées.

R/. * AD * CALCULOS * REVERTERE * 1555. Ecu couronné, écartelé de Navarre et Bourbon ; entouré du collier de Saint Michel.

Argent. Cab. de Fr.

3/. Le même que le précédent, avec la date de 1560. Cuivre. Cab. de Fr.

4/. Avers du précédent.

R/. ✕ EX * TOTO * PARS * EX * VERO * SIMILE. Dans un cartouche ovale, bordé intérieurement d'un grenetis, un cœur au centre, entre six croisettes posées 3, 2, 1. (*Gravé. N° 2.*) Argent. Cab. de Fr.

(1) Les frères Haag donnent comme date de sa naissance le 11 avril 1557. M. de Rochambeau, page 111 de ses « Lettres d'Antoine et de Jehanne » prouve qu'elle était née le 12 avril 1556. Elle mourut à l'âge de quatorze jours.

(2) Voici les armes d'Antoine de Bourbon :

Coupé de huit pièces, quatre en chef et quatre en pointe. Au 1 du chef, de gueules aux chaînes d'or posées en orle, en croix et en sautoir (Navarre). Au 2, de France à la bande de gueules (Bourbon). Au 3, écartelé, aux 1 et 4, de France, aux 2 et 3 de gueules qui est Albret. Au 4, d'or à quatre pals de gueules qui est Aragon. Au 5 (1 de la pointe), écartelé, aux 1 et 4 d'or à trois pals de gueules qui est Foix, aux 2 et 3 d'or à deux vaches de gueules accornées, accolées et clarinées d'azur, qui est Béarn. Au 6, écartelé, aux 1 et 4 d'argent au lion de gueules qui est Armagnac, aux 2 et 3 au lion léopardé d'or, armé et lampassé d'azur qui est Rodez. Au 7, semé de France à la bande composée d'argent et de gueules qui est Evreux. Au 8, d'or à quatre pals de gueules, flanqué au côté dextre de gueules au château sommé de trois tours d'or, pour Castille ; et au côté senestre, d'argent au lion de gueules, pour Léon. Sur le tout, d'or à deux lions passants de gueules, armés et lampassés d'azur, qui est Bigorre.

5/. ANTOINE. DVC. DE. VENDOSMOYS. Ecu de Bourbon, couronné et entouré du collier de Saint Michel.

R/. ✕ PER. DE. FRANCE. CONTE. DE. MARLE. S. Chien griffon ou loup, la gueule entr'ouverte, le poil hérissé, levant la patte droite de devant, la queue ramenée entre les deux pattes de derrière, sur une terrasse de gazon ; à gauche. (*Gravé. N° 1.*)

Argent ; Cab. de Fr.

6/. Le même que le précédent. Cuivre. Cab. de Fr.

7/. Variété avec MARLE. ET. S. Cuivre. Ancienne Coll. Legras.

La lettre S est vraisemblablement l'initiale de Soissons. Un jeton de Charles, père d'Antoine, porte à l'avvers : CHARLES. DVC. DE VENDOSMOYS. Ecu de Bourbon couronné, entouré du collier de Saint-Michel. Au revers : + PER. DE. FRANCE. CONTE. DE MARLE. ET. S. Croix fleuronnée et cantonnée des lettres FR liées (initiales du nom de Françoise, femme de Charles). Ce jeton se trouve dans la collection léguée par M. D'Afry de la Monnoye au musée de Cluny.

Jeanne d'Albret.

Jeanne d'Albret, reine de Navarre, princesse de Béarn, comtesse de Foix, etc. ; fille unique et héritière de Henri d'Albret et de Marguerite de Valois, née le 7 janvier 1528, elle fut mariée à Moulins, en Bourbonnais, le 20 octobre 1548. On sait qu'elle épousa Antoine de Bourbon, par inclination. Elle mourut à Paris, le 9 juin 1572, dans sa quarante-quatrième année ; empoisonnée, selon l'opinion de quelques auteurs. Elle est enterrée à Vendôme (1).

M. A. de Longpérier, à propos d'une savante étude sur le type de l'S barré, a déjà publié quelques jetons de Jeanne d'Albret, dans la revue numismatique, 1856, page 268. Nous indiquons ceux qu'il a étudiés.

1/. IANNE. P. LA. G. DE DIEV. ROYNE. D. NAVAR. Buste à droite.

R/. + GRATIA. DEI. SVM. ID. QVOD. SVM. 1563. Dans le champ, 2 S barrés et placés en sens opposé. Le champ diapré de rinceaux. Argent. Cab. de Fr. Rev. Num. 1856, pl. VIII, 1.

2/. Le même que le précédent. Cuivre. Cabinet de France.

3/. IEHANNE PAR LA G. D. DIEV. R^e D. NAVAR . . . Buste vieilli de Jeanne d'Albret, à droite.

R/. HASTA. LA. MVERTE. Dans le champ, un grand S barré.

Cuivre, Cab. de Fr. R. N. 1856, pl. VIII, 2.

(1) Pour la vie de cette princesse, voir De Thou, de Castelnau, d'Avila et Matthieu.

4/. Le même. Argent. Cab. de Fr.

5/. GRATIA. DEL. SVM. ID. QVOT (sic). SVM. 1562. Ecu écartelé de Navarre et de Bourbon, entouré du collier de St-Michel.

R/. ☒ VIAM. AVT. FACIET. AVT. INVENIET. rosace. Flamme sortant de toutes parts d'un rocher. (*Gravé. N° 3.*) Arg. Cab. de Fr.

6/. IANNE P. LA. G. DE. DIEV. ROYNE. D. NAVAR. Buste à droite.

R/. POVR LA. CHAM. DES. COMPTES. D. LA. FERE. Ecu en losange, mi-parti au 1^{er} de Navarre et Bourbon, au 2^e de Navarre, Albret, Foix, Béarn, Armagnac-Rodez, Evreux, Aragon, Castille et Léon et Bigorre en cœur ; entouré d'une cordelière. Au bas de l'écu, séparé par la pointe, la date 15-63. — Argent. Cab. de Fr.

7/. Le même que le précédent. Cuivre. Cab. Fr.

Le château de La Fère, en Picardie, fut sans doute la résidence favorite de la mère d'Antoine, car elle y mit au monde sept de ses enfants. La chambre des comptes de la Fère connaissait des affaires financières pour les fiefs de la reine situés dans le Nord de la France.

8/. R^e. D. SO. D. B. REGN. EN. RAISON ET. VERITE. Dans le champ, grand S barré et de chaque côté un I couronné.

R/. EN CRAMPE DE COMPTES DE BEARN. 1567. Ecu offrant une main qui tient une épée et de chaque côté une vache clarinée. Couronne royale fermée et fleurdelisée. Cuivre.

Publié par M. le Baron Chaudruc de Crazannes dans une lettre à M. A. de Longpérier ; Rev. Num. 1857, p. 174, vignette.

Ce jeton appartenait alors à M. Gustave du Bernard de Saget, collectionneur à Toulouse.

A propos de ce jeton, M. de Longpérier dit en note :

« La pièce que M. de Crazannes décrit ici nous donne à penser que la figure empruntée par Duby (Monn. des Barons, suppl. tab. IV, n° 13, p. 203) à l'ordonnance d'Anvers, de 1633, représente encore un jeton de Jeanne d'Albret. » Voici la description de ce jeton d'argent :

IOANA. DEL. G. REG. NAVAR. D. B. grand S. couronné (le dessinateur a oublié la barre ?) entre deux I couronnés.

R/. G. DEL. SVM. ID. QVOD. SVM. 1563. Ecu portant deux vaches, timbré d'une couronne fermée ; au-dessous, P (Pau).

Nous n'oserions affirmer que cette pièce soit un jeton ; car si le type de l'S est un type insolite pour une monnaie, d'autre part il est bien

certain que l'écu d'or à ce même type est une monnaie. Nous avons dit ailleurs ce que nous pensons de cette curieuse pièce. (1).

Nous n'avons trouvé dans les archives de Pau aucun renseignement relatif aux jetons de Jeanne ; mais nous croyons cependant qu'ils ont été frappés à la monnaie de Pau, par Maître Etienne Bergeron.

Henri de Bourbon,

Né le 13 Décembre 1553. (2).

1/. DIEV. EST. LA. FIN. DE. MON. COMPTES (sic). Chiffre composé d'un H au milieu duquel est posé un grand S fermé ; le tout entre deux branches de laurier ; au-dessus, une couronne royale.

R/. CEQ. SVIS P. LA GRACE. DE. DIEV. SVIS. 1565. Ecu parti, au 1^{er}, écartelé de Navarre et Bourbon ; au 2, de Navarre, Béarn, Albret, Foix, Armagnac-Rodez, Aragon, Castille et Léon, et Bigorre en cœur, timbré d'une couronne royale.

Argent. Cab. Fr. Revue Num. 1856, pl. VIII, 3.

Ce jeton que M. de Longpérier attribue avec raison à Henri de Bourbon, à cause de l'H, a été frappé évidemment d'après les ordres de la reine Jeanne et non d'après ceux de son fils qui n'avait alors que onze ans. Il est donc facile de s'expliquer pourquoi nous voyons apparaître le symbole favori de Jeanne, l'S fermé.

La devise que nous lisons à l'avvers de ce jeton se trouve aussi sur un jeton de Françoise d'Alençon, duchesse de Vendôme et de Beaumont, mère d'Antoine de Bourbon. En voici la description.

FRANCOYSE. D. DVCHES. DE. VEND. ET. BEAVM : fleuron. Ecu en losange couronné, entouré d'une cordelière, parti au 1 de Bourbon, au 2 de France, à la bordure besantée.

R/. Feuille. DIEV. EST. LA. FIN. DE. MON. COMPTE. Croix fleuronnée avec rosace au centre, cantonnée de quatre F.

Argent et Cuivre, Cab. Fr.

Françoise portait de France à la bordure de gueules chargée de huit besans d'argent, qui est Alençon.

Catherine de Bourbon,

Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, duchesse d'Albret, née

(1). L'Ecu d'or du cabinet de France que M. de Longpérier ne connaissait pas, porte un S non barré. Il est possible que le jeton de Duby fût à ce type. A propos de l'S barré, voir nos « Documents pour servir à l'histoire monétaire de la Navarre et du Béarn. »

(2). M. de Rochambeau pense avec Claude Régis que Henri IV naquit le 14 Décembre 1553 et non le 13, comme le disent le P. Anselme, Muret et les Frères Haag.

à Paris le 7 Février 1558, fut mariée le 30 Janvier 1599 à Henry de Lorraine, marquis de Pont à Mousson, duc de Bar (1). Elle mourut à Nancy, sans postérité, le 13 Février 1604 et est enterrée dans l'église de Vendôme. Le duc de Sully, dans ses mémoires, d'Avila, de Thou, Matthieu, et le cardinal d'Ossat, dans ses lettres, donnent d'intéressants détails sur la négociation des dispenses nécessaires pour ce mariage. Catherine était protestante zélée.

1/. CATHARINA REG. SOR. VNIC. NAVAR. PRINC. Dans le champ ; chiffre formé de quatre C qui s'entrecoupent, accompagnés de quatre S barrés.

R/. CATENIS. TANDEM. LILIA. GAVDENT. Ecu en losange, parti de France et de Navarre, entre deux branches de laurier et timbré d'une couronne ouverte.

Argent. Cab. Fr. Rev. Num. 1836. pl. VIII, 4.

La légende du revers, faisant allusion à l'union des lis de France et des chaînes de Navarre, nous pensons que ce jeton a pu être frappé au moment du sacre de Henri IV, en Février 1594. Le mot TANDEM, possède ici une juste valeur qui exprime combien était impatientement attendu ce grand fait historique. Henri est *enfin* roi de France.

2/. CATHERINE. SOEVR. VNICQVE. DV. ROY. Deux écus, l'un de Lorraine plein, l'autre écartelé de France et de Navarre, surmontés d'une couronne ouverte ; au-dessous un chiffre composé d'un H et de deux C.

R/. IMPERSVASIBILIS. Grand S barré, formé par un serpent dont la queue vient rejoindre la tête, surmonté d'une couronne ouverte, entre deux palmes qui se croisent derrière un cartel, servant de support au serpent, et sur lequel on lit : 1600.

Argent. Cab. Fr. Rev. Num. 1836, pl. VIII, n° 5.

M. de Longpérier suppose ingénieusement que la légende IMPERSVASIBILIS et la figure du serpent, symbole de prudence, font allusion à la résistance que Catherine opposait aux entreprises de ceux qui auraient voulu la faire abjurer la religion protestante. F. de Sauley (2) rapporte que cette princesse, soutenue dans sa foi religieuse par Duplessis-Mornay, répondait : « J'irai à la messe quand Mornay la dira. » C'est le 4 mai 1600 qu'eut lieu à Fontainebleau, la célèbre controverse théologique entre Duplessis-Mornay et du Perron, évêque d'Evreux.

(1) Il devint duc de Lorraine, en 1608.

(2) Recherches sur les m. des ducs héréditaires de Lorraine, 1841, in-4° p. 157.

Le chiffre composé de l'H d'Henri de Lorraine et des deux C croisés de Catherine est celui d'Henri II et de Catherine de Médicis.

Voici un autre jeton que M. de Longpérier n'a pas connu et qui, par son type, est susceptible d'être interprété de la même manière.

3/. CATHERI. SOEVR. VNICQVE. DV. ROY. Ecu en losange, parti de France et de Navarre, couronné et entouré d'une cordelière.

R/ IMPERSVASIBILIS. Dans un pré semé de fleurs, femme debout de face, tête nue, avec draperie au vent, jouant de la lyre. A terre, à sa droite, serpent replié en forme de S barré et avançant la tête. Au fond, un rocher avec des touffes d'herbe. A l'exergue : 1595. (*Gravé N° 4.*) Argent. Cab. Fr.

4/. L'avers est frappé avec le coin qui a servi pour le jeton décrit sous le numéro 2.

R/ ARDENS. EVEXIT. AD. AETHERA. VIRTVS. Champ semé de flammes, au milieu desquelles est placé un chiffre composé de deux C et d'un H. Argent. Cab. Fr. R. N. 1856 pl. VIII, 6.

5/. Le même que le précédent. Cuivre. Cab. Fr.

M. de Longpérier croit que la légende de ce jeton, empruntée à Virgile, *Enéide* VI, 130, se rapporte à la mort de Catherine.

Marguerite de Valois, femme de Henri II, roi de Navarre (1)

Marguerite de France, duchesse de Valois, fille puînée de Henri II, roi de France, et de Catherine de Médicis, mariée à Paris le 18 août 1572. Son mariage fut déclaré nul en 1599, par l'autorité de l'Eglise. Elle mourut à Paris, le 27 mars 1615 et fut enterrée à St-Denis. (Voir ses mémoires, ceux de M. de Sully et l'historien de Thou.)

1/. Rosace quadrilobée. CONSTRICTA HOC DISCORDIA VINCLO. Dans une ceinture enrichie de pierreries et bouclée, chiffre composé d'un H et d'une M, initiales des noms des deux époux.

R/. quadrilobe. VOBIS ANNUNCIO PACEM. Agneau pascal avec la bannière allant à gauche. A l'exergue, 1572. (*Gravé N° 5.*) Argent. Cab. Fr.

Ce jeton de mariage dont les légendes annoncent la paix fut frappé pour le 18 août 1572. On sait que, sanglante dérision, la Saint-Barthélemy éclata dans la nuit du 24, six jours plus tard !

(1) Le plus grand nombre des jetons de Marguerite de Valois appartiennent à la Navarre. Il n'en est pas de même pour Marie de Médicis. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons jugé à propos de ne pas donner la description des nombreux jetons de la seconde femme de Henri IV.

2/. MARG. R. DE. NA. FILLE — ET. SEVR. DE. ROY. Ecu parti, au 1, de Navarre, Albret, Evreux, Foix, Béarn, Armagnac-Rodez, Bourbon, Aragon, Castille et Léon, et en cœur, Bigorre ; au 2, de France ; entre deux palmes.

R/ quadrilobe. PIOS. ALTISSIMA. SVRGIT. IN. VSVS. Autel allumé, ombragé par un saule qui est à gauche ; dessous, 1574.

Cuivre. Cab. Fr.

3/ MARGARETA. DEI. GRA. REGI. NAVAR. Ecu du précédent, entre deux palmes.

R/ + PIOS rosace ALTISSIMA rosace SVRGIT rosace IN rosace VSVS. Autel allumé ; à droite, un palmier ; Dessous : 1575.

Argent. Cab. Fr.

4/. Le même que le précédent.

Cuivre. Cab. Fr.

5/ Le même avec 1577.

Cuivre. Cab. Fr.

6/ MARG. R. DE. NA^{RE} FILLE. ET SEVR. DE ROY. Ecu du n° 2, entre deux palmes.

R/. PIOS. ALTISSIMA. SVRGIT. IN. VSVS. Autel carré allumé, vu en perspective ; saule, à gauche. Dessous : 1586. (*Gravé. N° 6.*)

Argent. Cab. Fr.

7/. Le même que le précédent.

Cuivre. Cab. Fr.

8/. MANET. VLTIMA. COELO. Deux petites couronnes fermées ; au-dessus, une grande couronne fermée entourée d'une ceinture de nuages et surmontée de sept étoiles, posées 5 et 2.

R/. + A. DOMINO. FACTVM. EST. ISTVD. Grande M couronnée entre deux branches de laurier.

Cuivre. Cab. Fr.

Après le passage de Henri III, à Dijon (31 janvier 1575), les Etats de Bourgogne ordonnèrent de frapper un jeton portant trois couronnes et la devise : MANET. VLTIMA. COELO. Les deux couronnes posées à terre rappellent que Henri III est à la fois roi de France et de Pologne ; la troisième couronne, parmi les étoiles, est à conquérir (1).

La devise MANET, etc., se trouve également sur un jeton de François de Bourbon-Conti et de Louise Marie de Lorraine.

9/. HERBARV. VIRES. MVLTI. PROSVNT. 1576. Ecu ovale couronné, dans un cartouche, aux armes de France brisées d'un lambel ; entre deux branches de laurier ; dessous, une M onciale.

R/. Le même que celui du précédent.

Cuivre. Cab. Fr.

10/. FOVET ∴ EST ∴ DISCVTIT ∴. Deux écus de France couronnés,

(1) J. de Fontenay ; Manuel de l'amateur de jetons, p. 268. 1854, in-8.

entourés d'un collier de St-Michel ; entre les deux, une branche de laurier.

R/. Celui du numéro 8.

Cuivre. Cab. France.

Nous connaissons plusieurs jetons de François d'Alençon, le frère de Marguerite, qui portent, au revers, la légende FOVET. ET. DISCVTIT et comme type un soleil se levant à l'horizon d'une mer agitée, dans un ciel nuageux. Le type du soleil dispersant les nuages ne se retrouve pas sur le jeton de Marguerite, mais néanmoins nous croyons qu'il faut rétablir la légende FOVET. ET à la place de la leçon EST qui donnerait un sens peu naturel.

11/. PIETATE. ET. IVSTITIA (1). Entre deux colonnes couronnées, écu de France, ovale, couronné, entre deux branches de laurier. Dessous, sur deux petites branches de laurier, un chiffre composé de deux C entrelacés. A l'exergue : FRANCIE.

R/. Le même que celui du numéro 8.

Cuivre. Cab. Fr.

Ce jeton et le précédent nous paraissent, d'après leur style et leur fabrique, avoir été frappés à Nuremberg, qui, pendant des siècles, fut la grande patrie des jetoirs. C'est cette frappe étrangère qui explique la légende incorrecte du n° 10 et la présence sur le n° 11 du monogramme de Charles IX. Le jeton de Marguerite a été frappé d'un côté avec un coin de son frère. En effet, nous connaissons plusieurs jetons de ce roi avec la légende PIETATE. ET. IVSTITIA. La plupart, en cuivre, sortent des ateliers de Nuremberg.

Ce type des deux colonnes, avec l'écu de France et la couronne nous paraît signifier que la Piété et la Justice sont les soutiens de la royauté.

Après la description de ces jetons, il nous reste à faire connaître un document que nous avons trouvé dans les archives des Basses-Pyrénées, B, 3094. Le voici :

« La crampe de comptes »

« M. Ramond de Camo, pagador de las reparations... nous vous »
» ordonnons que vous balhetz et paguetz à M^r Guillaume Lamy la somme »
» de cinq cens livres tourn. à luy deguedas per haber feyt certan nom- »
» bre de gettons d'argent desqueaux Madame a feyt don à la pñde »
» crampe..... »

« Feyt a Pau lo XXIIII de Juny mille V^e nonante et ung »

Signé : Du PONT.

« Per la crampe » BORDENAVE.

(1) Selon M. de Fontenay, cette devise de Charles IX aurait été composée par le chancelier de l'Hospital.

Un reçu de Guillaume Lamy est joint à l'ordre précédent et mentionne en outre des jetons de cuivre.

« Jo Guillaume Lamy.. etc « la Some de cinq cens livres torn p. los
« getons dargent et de leton que jo ey feyt per los ssrs de la crampe.
« A Pau le xxiiii de Juny mil V^e nonante ung »

Signé : LAMY.

Nous penchons à croire que la princesse nommée ici Madame est plutôt Catherine que Marguerite. Car nous avons publié ailleurs (1) un document relatif à la fabrication des pièces de six deniers, daté du 3 Juillet 1591 et signé Catherine; et de cette pièce, il nous paraît résulter que la sœur du roi avait toute l'autorité d'une régente, pendant que Henri guerroyait dans le nord. Cette autorité revenait plutôt à la reine Marguerite; mais on comprend que les Etats de Jeanne d'Albret aient préféré le gouvernement d'une zélée protestante à celui d'une princesse étrangère et catholique (2).

Le graveur Guillaume Lamy a été maître de la monnaie de Pau de 1585 à 1590. Nous n'avons pas retrouvé les jetons en question.

Loin de nous la prétention de donner dans cette étude un relevé complet des jetons de la famille de Henri IV, car il est bien difficile d'examiner toutes les collections. Notre travail peut être considéré simplement comme la première partie d'un recueil que nous espérons continuer si le hasard favorise nos recherches, en nous faisant connaître d'autres pièces intéressantes.

C'est dire que nous témoignons d'avance notre gratitude à ceux qui voudront bien nous communiquer les renseignements ou les descriptions qui seront utiles à l'achèvement de notre modeste travail.

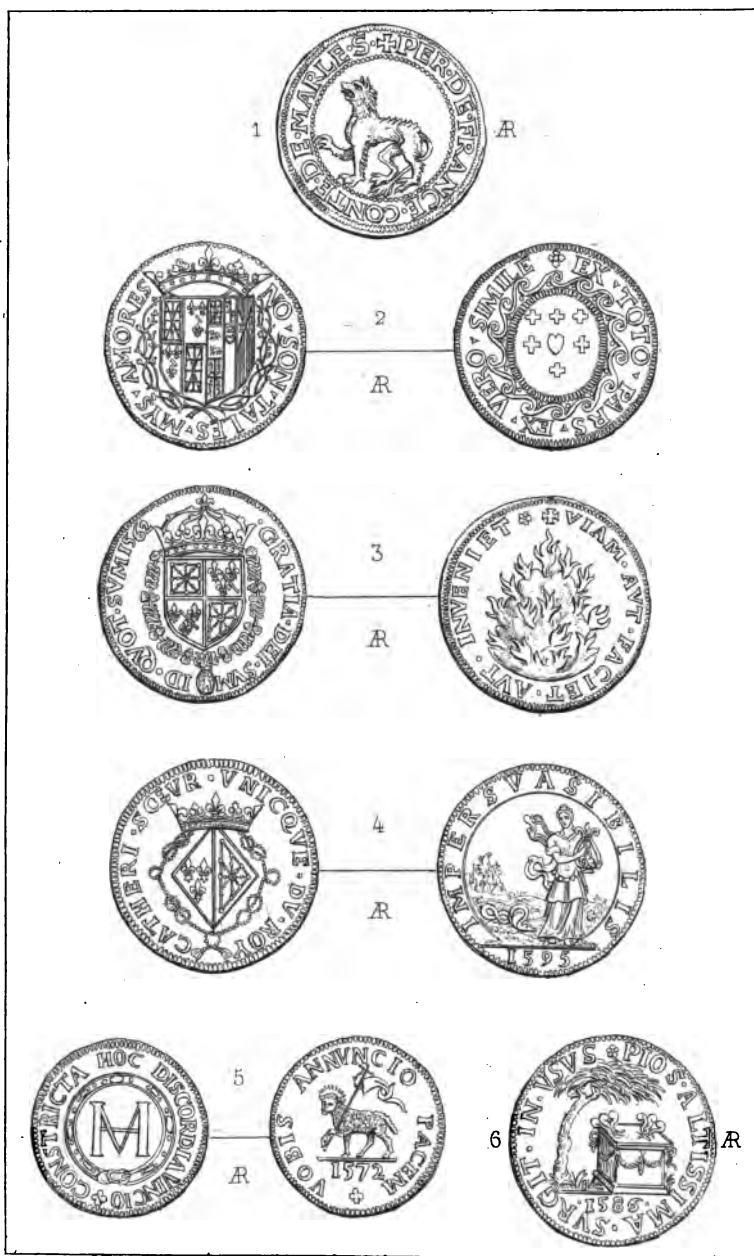
J.-ADRIEN BLANCHET.

(1) Documents pour servir à l'histoire monétaire de la Navarre et du Béarn.

(2) Du reste, Marguerite n'était pas en Béarn à cette époque. Elle resta dix-huit ans, de 1587 à 1605, au château d'Usson.

Voir Sainte Beuve, Causeries du Lundi (7 juin 1852).

JETONS DE NAVARRE ET DE BÉARN



L. Dardel sculp.

LES MINÉRAUX

QUI ACCOMPAGNENT L'OPHITE

DANS LA

RÉGION SUB-PYRÉNÉENNE OCCIDENTALE

Partout où l'ophite se montre au jour dans la région sub-Pyrénéenne, il est toujours accompagné d'un cortège minéralogique spécial qui est caractéristique de sa présence. Quelques-uns des éléments constitutants de ce cortège peuvent faire défaut ; il est rare qu'ils manquent tous à la fois. De sorte que l'on peut dire que toutes les fois qu'on se trouve en présence d'une masse ophitique, on est à peu près sûr de rencontrer dans le voisinage certains minéraux caractéristiques : eaux thermales ou sulfureuses, sel gemme, gypse, arragonite, quartz rubigineux, etc., et inversement, que les substances minérales précitées décèlent presque infailliblement la présence de l'ophite, soit dans le voisinage, soit en profondeur.

Une concomitance aussi constante a certainement lieu d'étonner et l'on est en droit de se demander si elle ne se relie pas plus ou moins directement au mode de formation de l'ophite, cette roche curieuse sur l'origine de laquelle tant d'opinions diverses et contradictoires ont été émises depuis Dietrich et Borda qui la considéraient comme basaltique et volcanique (1) jusqu'à certains géologues modernes qui ont voulu en faire une roche de sédiment.

Certes, cette question d'origine est loin d'être résolue ; nous n'avons pas la prétention de la trancher d'une façon définitive, mais nous voulons apporter à cette intéressante étude notre contingent de faits et d'observations résultant de l'étude attentive des substances minérales cristallisées

(1) Darcet, Cordier, Ramond, Palassou ont vivement combattu cette opinion.

au sein même de la roche ou dans des veinules et fissures de retrait qui se sont produites lors de sa formation. Car, nous avons remarqué tout d'abord que si certains minéraux se rencontrent en abondance dans presque tous les gisements ophitiques, d'autres, au contraire, semblent particuliers à chacun d'eux et ne se rencontrent nulle part ailleurs. Ainsi le fer oxydulé et le fer oligiste sont très-abondants partout, tandis que la *Hyalite* et le *Zircon* semblent être la caractéristique du Pouy d'Euze (Dax), la *Prehnite* celle de *Mouras* (Narrosse), les fers phosphatés celle de St-Pandelon, etc.

Ces faits et quelques autres beaucoup plus concluants que nous énumérerons tout au long quand nous aurons passé en revue tous les gisements de la contrée, ajoutent, nous ne le dissimulons pas, une grande somme de probabilités à l'opinion de ceux qui croient à l'origine hydro-thermale de l'ophite et voient dans l'éruption d'eaux thermales, plus ou moins minéralisées, non des phénomènes consécutifs de l'apparition de cette roche mais la condition primordiale de sa formation. Les partisans de la *volcanicité* et ceux du *sédimentarisme* auraient donc raison tous les deux.

Nous donnons, plus bas, une liste qui n'est malheureusement pas aussi complète que nous le désirerions, de tous les minéraux que nous avons jusqu'à présent rencontrés dans les différents gisements ophitiques de la région, surtout aux environs de Dax, ainsi qu'en quelques autres points qui nous étaient depuis longtemps connus. Notre projet est de les passer tous successivement en revue, et de signaler, au fur et à mesure que nous les rencontrerons, les particularités qui les distinguent.

Naturellement, cette liste comprendra tous les minéraux qui font cortège à l'ophite ou se trouvent dans son voisinage, enfin ceux que l'on rencontre directement sur l'ophite ou dans l'ophite même.

A. — *Minéraux qui accompagnent l'ophite ou se trouvent dans son voisinage.*

1° *Sel gemme*. — Forme des bancs d'une grande puissance à Dax, Salies, Oràas, Villefranque, etc., où ils sont l'objet d'importantes exploitations. A Dax, le sel gemme est ordinairement rougeâtre, mais on y trouve aussi la variété bleue, coloration dûe, croyons-nous, à des particules de matière très-divisées qui sont en suspension dans la

substance. On sait, d'après les observations de Tyndall, que la coloration bleue du ciel et des eaux de la mer, n'est pas due à une autre cause. A Villefranque, le sel gemme se montre en beaux cristaux cubiques, hyalins. A Salies, à Oràas, il n'arrive à la surface du sol qu'à l'état de dissolution saline que l'on fait évaporer pour obtenir le précieux produit.

2° *Gypse*. — Sulfate de chaux hydraté. Accompagne presque partout l'ophite.

3° *Anhydrite*. — Sulfate de chaux anhydre. A été trouvé à Dax à l'intérieur même du banc de sel gemme.

4° *Dolomie*. — Carbonate de chaux magnésien. Même remarque que pour le gypse.

5° *Pétrole*. — Nous ne l'avons rencontré qu'à St-Boës (B.-P.) où il imprègne les roches encaissantes de la source sulfureuse. On le voit aussi parfois surnager, à l'état de plaques huileuses sur les eaux du Gave au S. de St-Boës.

6° *Bitume*. — A été l'objet de très-importantes exploitations à Gaujacq et à Bastennes où il imprègne les sables pliocènes.

7° *Arragonite*. — Les beaux cristaux prismatiques de ce carbonate de chaux figurent dans toutes les collections minéralogiques. On ne connaissait guère que le gisement de Bastennes ; M. V. Lorrin en a découvert et signalé un nouveau à Couquet (Pouillon). Voir Bull. Soc. de Borda. 1876.

8° *Quartz hématoides*. — Signalés par de Borda à Bastennes et à Gaujacq où on les trouve en assez grande abondance, souvent même avec leur double pointement pyramidal. Nous nous sommes assurés, par des lavages, que ces quartz rubigineux se trouvent à l'état de cristaux microscopiques dans toutes les argiles bigarrées qui accompagnent l'ophite, argiles qui ne sont souvent elles-mêmes que de l'ophite décomposé.

9° *Eaux thermales*. — Se trouvent presque toujours au voisinage de l'ophite : Pouy d'Euze (Dax), Saubusse (bains de Jonannin), St-Pé de Lehen (source du Moulin), bains de Baure (près du gave de Pau), etc.

10° *Eaux sulfureuses*. — Dax, Tercis, Carresse, St-Boës, etc.

11° *Soufre*. — Ne se trouve à l'état natif, cristallisé et amorphe, qu'à St-Boës (B.-P.).

12° *Strontianite*. — Strontiane sulfatée. Ne se trouve également qu'à St-Boës.

13° *Pyrolusite*. — Bioxyde de manganèse. Nous avons rencontré ce minéral à l'état terreux, en filons à Gaujacq.

14° *Kaolin*. — Feldspath décomposé qui ne se rencontre qu'en poches ou nodules de peu d'importance. Principalement au Pouy d'Euze (Dax) à la base du gisement.

B. — *Minéraux que l'on trouve directement sur l'ophite ou dans l'ophite*

1° *Fer oligiste*. — Le fer oligiste est très commun dans tous les gisements ophitiques. On le trouve à peu près partout à l'état lamelleux, écailleux, même terreux comme à Bastennes et à Tercis (lande de Sausset).

2° *Fer oxydulé*. — Très-abondant aussi. Amorphe ou en cristaux octaédriques. Le barreau aimanté décèle sa présence dans tous les ophites décomposés.

3° *Pyrite martiale*. — Fer sulfuré jaune. Assez rare. Nous ne l'avons encore trouvé qu'à la carrière de Coustères (Salies-de-Béarn).

4° *Vivianite*. — Les fers phosphatés sont rares également ; jusqu'à présent, nous n'avons rencontré de Vivianite ou fer phosphaté bleu qu'à Ste-Marie-de-Gosse et à St-Pandelon (carrière Paul Serres).

5° *Cacoxène*. — Fer phosphaté jaune. Accompagne la Vivianite dans les mêmes gisements. Rare.

6° *Quartz*. — Est assez répandu partout sous sa forme cristalline habituelle qui dérive de la combinaison d'une pyramide hexagonale de $103^{\circ} \frac{1}{3}$ avec le prisme hexagonal.

7° *Phtanite*. — Nous désignons sous ce nom un quartzite verdâtre, translucide, à cassure cireuse, d'une très grande ténacité, contenant des cristaux d'asbeste. Assez rare ; forme des noyaux ou des veinules à la carrière de Coustères (Salies).

8° *Hyalite*. — Silice hydratée hyaline, mammelonée ou sous forme d'efflorescences blanchâtres, signalée pour la première fois dans nos gisements par M. le Professeur Van Kœnen, membre correspondant de la Société. Depuis, nous l'avons fréquemment rencontrée à l'état d'enduit recouvrant les boulets ophitiques du Pouy d'Euze (Dax).

9° *Pinite*. — Ne se trouve guère qu'à l'état amorphe et très-rarement sous forme de petits cristaux prismatiques hexagonaux, cannelés, d'un vert pistache. Pouy d'Euze.

10° *Zircons*. — En cristaux microscopiques à base carrée, surmontés d'un pointement pyramidal à quatre faces, légèrement striés longitudinalement. D'un rouge rubis foncé. Présentent cette particularité remarquable qu'ils perdent au feu leur couleur et leur transparence pour devenir noirs et opaques. Nous ne l'avons trouvé et encore que très-rarement dans des veines feldspathiques kaolinisées qui se trouvent à la base du gisement du Pouy d'Euze.

11° *Nacrite*. — En petites lamelles chatoyantes ou en cristaux minuscules extrêmement minces. Accompagne le *Zircon* et la *Pinite* dans le gisement déjà signalé du Pouy d'Euze.

12° *Epidote*. — N'est pas très-rare, mais se rencontre plus particulièrement à Ste-Marie-de-Gosse où il affecte la forme de cristaux capillaires.

13° *Talc*. — Forme des masses laminaires à St-Pandelon et dans la carrière de Coustères (Salies).

14° *Amiante*. — Se trouve en petites masses fibreuses d'un blanc verdâtre à Coustères (Salies-de-Béarn).

15° *Giobertite*. — Carbonate de magnésie. Cristallisé en rhomboèdres. N'a été rencontré qu'à Ste-Marie (Landes) et à Carresse (Basses-Pyrénées).

16° *Apatite*. — En prismes hexagonaux d'un rose pâle, le plus souvent sur des cristaux d'*hornblende*. Nous n'avons jusqu'à présent trouvé ce minéral que dans un pointement ophitique situé au S.-E. et à environ un kilomètre de la carrière de Coustères (Salies-de-Béarn).

17° *Prehnite*. — Nous devons à l'obligeance de M. Des Cloizeaux la détermination exacte de ce minéral que, tout d'abord, nous avions pris pour de la *stilbite*. L'étude cristallographique des échantillons récoltés par nous à Mouras (Narrosse) et envoyés au savant professeur de minéralogie au Muséum, lui démontra bien vite qu'il était en présence d'une variété inédite du genre. Nous transcrivons ici la lettre que M. le Pasteur Ch. Frossard, notre correspondant et notre ami, voulut bien nous envoyer à ce sujet :

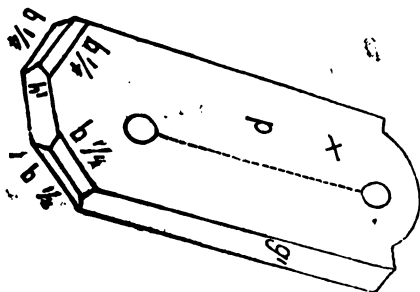
« Monsieur le Président,

« Vous avez eu la bonté de me faire un envoi de petits échantillons de minéraux provenant du gisement ophitique de Mouras (Narrosse), parmi lesquels se trouvaient des croûtes cristallines blanches intercalées dans de l'ophite verte à pâte non délitée. Vous y aviez vu avec raison une sorte de zéolite et vous en désiriez une détermination plus précise. Je n'ai pas cru pouvoir mieux faire que de soumettre vos

échantillons à M. Des Cloizeaux dont la bienveillance ne m'a jamais fait défaut.

« M. Des Cloizeaux a reconnu dans vos cristaux blancs de Narrosse les caractères optiques, cristallographiques et chimiques de la *Prehnite*.

Ces cristaux sont de la forme $h^1 g^1 p b^{1/4}$.



« La forme intermédiaire $b^{5/8}$ et $b^{1/8}$ (cités dans le Manuel de minéralogie de M. Des Cloizeaux, pages 431, 432) est nouvelle et rend votre trouvaille intéressante pour les cristallographes.

« Bissectrice aigue, positive, normale à P ; $2E = 127^\circ$ à 130° (rouge).

	Calculé	Observé
$p b^{1/4}$	$= 110^\circ 52'$	110° à 112°
$b^{1/4} b^{1/4}$ sur m	$= 138^\circ 16'$	$137^\circ 15'$ à $40'$
$b^{1/4} b^{1/4}$ avant	$= 106^\circ 7'$	105° à $106^\circ 30'$

« Facilement fusible en un verre blanc, bulleux, attaquable par l'acide chlorhydrique, en faisant gelée *après fusion*.

« La quantité d'eau dégagée dans le tube est très petite et éloigne, aussi bien que les caractères ci-dessus, l'idée de la *stilbite*.

« Telle est la substance de la réponse de M. Des Cloizeaux. Il serait désirable de trouver des cristaux plus volumineux sur lesquels les très petites faces se mesureraient plus facilement. On pourra alors constater avec une entière certitude si les faces nouvelles appartiennent bien à la forme $b^{1/4}$.

« J'ajoute que les échantillons dus à votre obligeance montrent la *Prehnite* en croûtes cristallines blanches ou blanc-sale, en veines fibreuses et en rosettes radiées. »

« Veuillez agréer, etc.

CH.-L. FROSSARD, P^r

(A Suivre).

J. THORE et H. DU BOUCHER.

MIMIZAN

NOTICE HISTORIQUE

CHAPITRE XIV

Les Plantagenets, Bertrand de Born et les seigneurs gascons. — Fors et privilèges de Mimizan. — Le droit d'épave

Aux anciens souverains de la Gascogne, les Plantagenets succédèrent dans la possession de notre pays. Par son mariage avec Henri II, Eléonore, fille du duc d'Aquitaine, porta ses immenses possessions aux comtes d'Anjou, qui devinrent bientôt rois de la Grande Bretagne. Mais Henri, qui vit ainsi grandir tout-à-coup sa puissance et sa fortune, ne tarda pas à éprouver les révoltes des seigneurs et des peuples gascons.

A cette époque vivait dans le Périgord un chevalier troubadour, seigneur d'Hautefort, vif, ardent, entreprenant, impatient du joug de l'Angleterre (1). Ses poésies, écrites avec des accents vigoureux dans la langue sonore des pays méridionaux, volaient de château en château, excitant contre Richard fils du roi d'Angleterre et prince de Guienne, des désirs d'indépendance et les colères des puissants seigneurs. Il s'appelait Bertrand de Born. Par son nom et peut-être aussi par son origine, il se rattache à notre pays de Born.

A son instigation, Bernard, comte d'Armagnac, Gaston, vicomte de Béarn, Pierre, vicomte de Dax, Centule, comte de Bigorre, Vésian, vicomte de Lomagne et Raymond-Robert, vicomte de Tartas se soulevèrent contre les Anglais. Mais la ligue fut vaincue et brisée (2).

A partir de ce moment presque un siècle s'écoule sans que nous puissions faire parler l'histoire de notre paroisse ou même du pays

(1) DORGAN. — Hist. des Landes, p. 194 et 403.

(2) DOMPNIER I. — 174. Divers.

circonvoisin; les documents nous font défaut. Et cependant c'est alors que Mimizan nous paraît arrivé à l'apogée de sa petite gloire provinciale. En ce moment les souverains semblent s'en occuper et lui délivrent, ou commencent à confirmer des Statuts qui renferment ses privilèges. Il ne reste que quelques articles de ces statuts, mais ils suffisent pour nous montrer que les Rois anglais attachaient une certaine importance à la ville et communauté de Mimizan.

Ces fors, coutumes, franchises, libertés, furent primitivement écrits en gascon, mais il ne nous a pas été possible d'en retrouver le texte original ni intégral. C'est pourquoi nous n'en reproduirons que les extraits français imprimés à Bordeaux, en 1831, dans le compte-rendu des travaux de la commission des documents historiques de la Gironde. On verra dans la mauvaise traduction de cette pièce qui doit contenir bien des lacunes les traces évidentes de la langue originale.

« Ce sont les ordonnances, fors et coutumes de la ville de Mimisan :

1° « Tout premièrement que toute personne qui soit clamant d'autre personne donne et laisse caution au seigneur qu'il aye bon droit et bonne raison selon le for et jugement de la bonne cour de Bourdeaulx et la bonne coustume de Mimisan et s'il estoit cause (sic) que icelui qui aurait este clamant cestoit clame a tort et n'avoit bon droict qu'il soit tenu payer les despens et mises que la partie accusée aura faict a la cognoissance et jugements des cours de Bourdeaulx et Mimisan. Et en outtre que le seigneur tienne en prison celui qui aura faict la fausse clameur et accusations jusques à ce qu'i ayt satisfait de payer la cognoissance des despens de la cour de Mimisan et a celui de qui aura este prins et accusé à tort et au seigneur ses droicts.

2° « Item que nous avons et tenons nos personnes, toutes nos terres hostels maysons et toutes nos autres causes nostre montaigne boscatges landes et rivières en nostre coste de la mer et les eaulx courans et non courans estangs et toutes choses et venaisons qui sont dedans nos limites en eaulx et en terres francs et quittes et exempts de toutes charges comme sont toutes manœuvres et toutes autres subsides pour quinze liuras de Morlanes que payons et avons acoustume payer par chascun en une fois pour et au nom de nostre seigneur le roi d'Angleterre et duc de Guyenne à l'abbé et couvent du monastère de Saint-Sever par certain parriage par eux faict et mays que en aucun temps horst (ost) ne chevauchée ni degune autre chose le commun ne les gens de Mimisan ne doibvent faire et ne ont faict à notre seigneur le roy

d'Angleterre et duc de Guyenne par nulle guerre qu'il aye heu ne aller hors nos dees et limites ne saillir de nostre territoire.

3^o « Item avons debvoir et usage toutes personnes de Mimisan que pouvons coustoyer et chercher la coste de la mer Ceyrien (Océan?) et de Mymisan au terrin de Buch et au bocau de Contis nostres terres de soleil levant jusques au jour clanx et s'il trouve avoir de pris la tierce partie est du Seigneur et les deux parties de celui qui la trouve, mays qu'il n'y ait aucun clamant qui soit de l'obéissance du roy nostre seigneur.

4^o « Item au trouveur de drap qui soit lié et en pièces entières a iceluy qui la trouve une robe du meilleur drap, et tout le plus est du seigneur.

5^o « Item toute robe cousue et faicte de tout drap dont robe puisse s'en faire est de celui qui la trouve.

6^o « Item toute chose..... thonneau vuyde, corde, train de toute fuste est du trouveur.

7^o « Item a le trouveur du thonneau de vin cinq sols ou le fust, lequel voudra, mays le trouveur en puisse boyre suffisamment et raisonnablement.

8^o « Item toute pièce de drap, commencée de couper est de celui qui la trouve.

9^o « Item si nef ou bateau ou coquet ou tout autre vaisseau se rompait ou tranchait à la corbe (sans doute coste) de la mer la fuste et les ferratures est de celui qui en pourra avoir.

10^o « Item dauphin créat et tout autre poisson est du trouveur, excepté curays(?) ou balene auquel le trouveur n'a sinon la barbe et un loupin de redont en tel lieu qu'il le voudra ; la tierce partie desquels droicts compete et appartient à l'œuvre de l'esglise Notre-Dame du dit Mimisan.

11^o « Item en oultre avons coustume et usage de défaire establissement croysser et amermer soubre toute manière de gens de Mimisan et de mettre prix aux choses et de mettre gaiges soubre iceulx et icelles qui ne les tiendront ne le seigneur qui nous doibt nos establissements et nos usaiges confirmer et sceller de son propre scel..... (sic).

12^o « Item avons coustume et usaige de faire jures et deutes qui soient tenus de suivre et mener les *créates* et négoces de la ville et gens de Mimisan et garder en tous nos territoires et en toutes choses qui mal facent et icelles gardes ont pouvoir de pignorer et sur icelles peigneures ont leurs gaiges setits.

13° « Item avons acoustume et usaige de faire apréciateurs soubre toutes manières de gens qui vendent du poisson à Mimisan.

14° « Item avons coustume et usaige que par nul cas que nulle personne de Mimisan face le seigneur ne le doibt traire ne mener hors de Mimisan pour mettre en prison ainçois doibt être absoult ou condempne par la cour de Mimisan en premier jugement.

15° « Item en oultre avons coustume et usaige que nulle personne de Mimisan par nul cas qu'elle fasse n'est tenu de soy mettre en queste de chose qui peut tourner a péril de son corps ne le seigneur ne doibt mettre par aucun cas en question de destresse.

16° « Item que nul homme ou femme puisse fermer (?) à clameur jusques à soixante-cinq sols et en toute chose qui ne soit criminelle ne doibt estre mys en prison ne en arrest car ainsi l'avons use et acoustume au temps passé.

17° « Item mays, avons for et coustume et usage franchise et liberté que toutes personnes de Mimisan peut vendre et aliéner sans apaiser le seigneur toutes les causes soit maysons hostels terres vignes rentes et autres choses sans ce que le seigneur ny a ne doibve avoir capsols vintges ni autre devoir car tous ainsi l'avons use et acoustume et sommes en possession et saisine.

18° « Item aussi avons for coustume et usaige que toute personne qui se veuille appeler du jugement de la court de Mimisan se puisse appeler en bonne court du château de Bourdeaulx et de toutes autres, par toutes autre uses et acoustumes de Gascoigne et nous avons nostre scel du commung de Mimisan.

19° « Item nous avons et tenons notre crit (l. crieur) qui cria nos vins et autres causes pour ce faire assavoir.

20° « Item en outre avons for coustume et usaige que toute personne qui sera passes par jugement de la court de Mimisan de quelque cas qu'il aye este accuse et absoult et quite pour tout le temps si appellation n'en a este faicte ne essuyvie ainsi qu'il doibt par coustume de Bourdeaulx.

21° « Item mays avons for, coustume et usaige franchise et sauveté devant les croix dudi lieu de Memisan que toute personne qui vienne par nul cas quil ayt fait fors de nos decs et limites que sil vient requerir sauvete les gens à la commune de Memisan lui doibvent donner et octroyer et le seigneur prévost ou bailli dudi lieu de Memisan les doivent octroyer et confirmer et qu'il demeure dedans la dite Sauveté...

(lacune) dedans lesdites croix et le seigneur ne autres personnes ne peult, ne doit arrester icellui ou icelle qui aura requis sauve son corps ni ses biens et causes.

22° « Item aussi avons for et coustume et usaige que toute personne qui suive à la landeur jugement de la court de Memisan parfait des appellation qu'il n'est tenu de paier gaige ni loy au seigneur Jaçoyt ce que la court de Bourdeaux cogneust et indict le contraire de la court de Memisan.

23° « Item plus pouvons et avons coustume de faire cot de vin que nulle personne qui soit étranger hors de lad. ville ne puisse mettre vin en ladite ville decs et limites d'icelle tant que en lad. ville y aura de vin marchant d'icelle qui sera vendu et sailly de ladite ville et des vins qui soient des voisin de ladite ville.

24° « Item pareillement avons use et coustume de faire cot de bled que nulle personne soit de lad. ville ou d'autre part ne tire hors ne puisse faire tirer hors lad. ville bled gros ou menu durant le terme dud. cot de nos decs et limites et terres de Memisan pour les temps qui nous est veu pour le profiet des habitans de lad. ville et de defaire et revocquer iceulx cots toutefois qu'il nous est veu de faire (sic).

25° « Et avons autres coustumes et usaiges, qui ne sont point escriptes lesquelles nous et nos ancestres, et predecesseurs avaient use et a coustume paysiblement. »

Qu'il nous soit permis de faire ici quelques remarques. Comme nous venons de le voir, le droit d'épave est accordé aux habitants de Mimizan à partir de l'article 3 jusqu'à l'article 10.

D'après l'article 3, celui qui, parcourant le rivage depuis le soleil levé jusqu'au soleil clos, trouve quelque objet, en a les deux tiers; l'autre tiers appartient au seigneur à moins qu'il n'y ait réclamation de la part d'un sujet du roi. En vertu de l'article 4, celui qui trouve une pièce entière de drap peut s'y tailler un habit; le reste appartient au seigneur. Par l'article 5 toute robe cousue appartient au trouveur. L'article 6 attribue à ce dernier toute chose, tonneau vuyde, corde, train de toute fuste (bois). L'article 7 lui abandonne le fut s'il trouve un tonneau plein de vin, mais avec la faculté de *boyre* suffisamment et raisonnablement. L'article 8 lui fait abandon de toute pièce de drap commencée. Enfin, en vertu de l'article 9, si nef bateau ou coquet ou tout autre vaisseau se rompait ou tranchait à la coste de la mer la fuste ou la ferrature est de celui qui en pourra avoir.

A propos de ce droit d'épave accordé par nos souverains, nous avons lu quelque part les réflexions suivantes : « Ce droit de sauveté figure « dans la plupart des coutumes écrites du littoral ; il y figure à côté du « droit de bris ou privilège de s'emparer des vaisseaux échoués à la « côte que s'attribuèrent fort longtemps en vrais pirates les habitants « du Marensin et des environs. On accourait au rivage, depuis Tartas, « disent les plus anciens, et ces droits étaient tellement passés dans « leurs mœurs, que nous avons eu souvent l'occasion d'entendre la « plupart de ces anciens exprimer leurs regrets et se plaindre vivement « d'une civilisation qui a osé toucher aux droits que Dieu donnait dans « l'enceinte des croix aux pirates et aux réfractaires contre nos « douaniers et nos gendarmes. » (1)

Lorsqu'il interrogeait ces anciens, l'auteur des lignes que nous venons de citer avait sans doute dans sa mémoire le souvenir de ces vers de la chanson :

Ah ! ah ! la belle histoire
Ah ! nous t'écoutons tous
Te croira qui voudra te croire
Allons, vieillard, divertis-nous !

Dans ce sombre tableau, ne vous semble-t-il pas voir, au premier coup de tonnerre venu de l'Occident, partir de Tartas vers S. Girons de Marensin et sans doute aussi de Pouillon vers Capbreton, de Sabres vers Mimizan et d'autres lieux encore, toujours vers le rivage de la mer, tous les réfractaires, tous les écumeurs, pour aller dévaliser, peut-être massacrer les malheureux naufragés ; puis, couverts des dépouilles d'autrui, se mettre à l'abri, au nom de Dieu, dans l'enceinte des croix ?

Or, nous savons, ce qu'il faut penser du droit de Sauveté. Il n'avait pas été établi pour permettre « aux pirates et aux réfractaires » d'exercer impunément leur criminelle industrie, bien au contraire. Le droit d'épave, nous l'avons vu au chapitre précédent, n'avait rien à démêler avec lui.

Quant à ce droit d'épave « les habitants du Marensin et des environs ne se l'étaient pas attribué » en vrais pirates » comme le veut bien dire l'auteur de la tirade indignée. Mais, ainsi qu'il le reconnaît lui-même deux lignes plus haut, « il figurait dans la plupart des coutumes

(1) SAUVETAT DE ST-GIRONS. — Comptes-rendus du Congrès scientifique de Dax 1882, page 234.

écrites des paroisses du littoral. » Ces coutumes écrites avaient été octroyées aux populations riveraines de l'Océan, par la puissance souveraine, par les ducs d'Aquitaine, par les rois d'Angleterre et avaient été plusieurs fois confirmées par les rois de France. La jouissance de ce droit d'épave abandonné, du moins en partie, par les souverains aux populations du littoral, n'appartient-il pas aujourd'hui à l'Etat qui recueille à son profit les épaves des inconnus ? Ce que l'Etat fait légitimement de nos jours, l'Etat, représenté par le Souverain, ne le pouvait-il faire au moyen-âge et ne pouvait-il transporter son droit aux populations riveraines ?

D'après nos statuts, art. 9, et ceux de quelques autres communautés, le *droit* d'épave consistait, non dans le droit de briser, démolir et piller les bâtiments tombés à la côte, mais dans l'autorisation de ramasser les débris provenant du naufrage. Les droits du naufragé, du moins quand ils étaient connus, paraissent avoir été sauvegardés. Les articles que nous avons cités ne contiennent aucune disposition qui leur soit contraire ; que l'on veuille consulter aussi le Statut de la vicomté de Marenne de l'année 1300, publié dans le *Bulletin de la Société de Borda* par M. le baron d'Olce. L'on y verra, depuis l'article 113 jusqu'à l'article 123, de quelles précautions était entouré le droit d'épave.

Mais, dira-t-on, il y avait des abus criants dans l'exercice de ce droit ! Sans doute. Mais de quoi n'abuse-t-on pas ? On abuse des choses les meilleures, faut-il donc les condamner pour cela ?

Du reste il n'est pas prouvé qu'on abusât d'une façon aussi criminelle et aussi généralement que le texte cité plus haut semble l'insinuer.

Par cette phrase « nous avons eu souvent l'occasion d'entendre la plupart de ces anciens exprimer leurs regrets et se plaindre vivement d'une civilisation qui a osé toucher aux droits que Dieu donnait dans l'enceinte des croix » voudrait-on faire croire que l'Eglise, organe de Dieu sur la terre autorisait de pareils abus ? Ce serait faire preuve d'une grande méconnaissance de l'Eglise et de ses lois. Toutes les fois qu'au nom de Dieu elle a pu faire entendre aux peuples sa voix d'une manière utile, elle n'a pas failli à son devoir. C'est grâce à ses efforts surtout que disparut la barbare coutume venue du monde païen, de piller ou massacrer les naufragés. Un grand évêque, Sidoine Apollinaire, disait déjà au V^e siècle : « Ne piscatores, lumine ostenso, fallant navigantes,

quasi aliquem in portum delaturi ». (1) Au XI^e siècle St-Grégoire VII, celui que dans un certain monde on appelle par mépris le moine Hildebrand et qui fut un des plus grands papes, portait dans son premier concile tenu à Rome en 1078, le décret suivant : « Une cruauté vraiment diabolique s'exerce contre les malheureux naufragés que la tempête jette sur les côtes. Ils se voient dépouillés par les riverains qui devraient au contraire leur prodiguer tous les secours et toutes les consolations d'une tendre et miséricordieuse charité. Renouvelant donc sur ce point les décrets de nos *prédécesseurs*, nous frappons d'excommunication tous ceux qui se rendraient coupables d'un pareil crime et enjoignons à quiconque se trouve à portée d'un naufragé de lui porter secours et de l'aider à mettre en sécurité sa personne et ses biens ». (2)

La bulle *In cœna Domini* dont la publication se faisait à Rome toutes les années depuis Boniface VIII jusqu'à Clément XIV, en 1773, excommunie les pirates, les corsaires et quiconque pille, dans quelque mer que ce soit, des navires naufragés que montaient des chrétiens (3).

Ces textes suffisent amplement pour montrer qu'il n'était pas possible à la fin du siècle dernier de se faire l'illusion de croire que Dieu pouvait autoriser la piraterie sur les naufragés. Encore une fois, nous croyons que ce droit d'épave ne se légitimait même aux yeux « des gens du Marensin et des environs » que lorsqu'il s'exerçait sur des épaves sans maîtres reconnus. Les comptes de la fabrique de N.-D. de Mimizan, témoignent qu'à plusieurs reprises il fut acheté à des naufragés des objets pour le service de l'église. « Plus payé à un capitaine anglois qui échoua à la côte des cordes pour servir aux cloches, cinq livres (4). « Plus acheté à un naufrage des cordes pour les cloches et usage de l'église, trese livres ». (5) Au mois de mars 1722, la communauté soutenait déjà depuis deux ans, par devant le duc de Berwick un procès au sujet « d'un porte-manteau que le sieur Dulaurens, capitaine invalide « prétendait lui avoir été volé sur la côte de la mer de Mimizan lorsqu'il échoua sur ladite côte il y a environ deux ans. » (6) Dans le mois de

(1) Sidonius Apollin. VIII Epist. 6.

(2) DARRASE. — Histoire de l'Eglise. XXII. 293.

(3) DARRAS-FÈVRE. — Histoire de l'Eglise. XXXI. 181.

(4) Comptes de la fabrique de N.-D. de Mimizan, année 1716.

(5) Ibid. année 1721.

(6) Etude de M. Deville, notaire à Mimizan.

décembre 1768 les sieurs Darricau, de Linxe, et Jacques Fezantieux, à St-Julien, négociants, vendent à Bernard Biregain de Pontenx, un certain nombre de quintaux de fer acheté par eux à MM. de l'Amirauté de Bayonne et provenant de vaisseaux naufragés à *Mimizan* et à *Contis* (1). Ces faits, et d'autres que nous pourrions alléguer montrent que le droit d'épave n'était plus exercé depuis longtemps ou qu'il l'était d'une tout autre manière qu'on ne veut bien nous le faire accroire.

Bien qu'il ne soit plus écrit dans nos usages et dans nos lois, bien qu'il soit aboli depuis longtemps et que l'Etat s'attribue toutes les épaves, il n'en est pas moins vrai qu'en notre siècle de civilisation « de douaniers et de gendarmes » il y a comme autrefois des maraudeurs sur nos côtes pour profiter les jours de tempête des épaves tombées sur le rivage qui sont à leur convenance. Il y en a même de temps en temps sur la terre ferme, et nous avons vu dernièrement en Belgique, malgré la troupe et la garde civique, des centaines de grévistes piller, brûler des usines, des châteaux et des couvents et menacer de mettre à mort les propriétaires (2). Lors du tremblement de terre de l'île d'Ischia en 1883, il y avait à Casamicciola des bandes de voleurs fouillant les ruines des maisons et s'emparant du bien des malheureuses victimes. Manque-t-il de bersaliers et de soldats en Italie pour défendre les propriétaires contre le pillage? (3) Un jour du mois de février 1884, un navire de Simla, venant de Sidney, chargé de vin, d'ale, d'eau-de-vie, fait naufrage au bas de la Tamise. Des centaines de personnes se jettent avec fureur sur les épaves et se gorgent comme des sauvages, quelques-uns jusqu'à en perdre la vie. Les environs de Londres, de New-Haven, Blace Rock, Seaford, Brighton, théâtre de ces orgies et de ce pillage, ne sont-ils pourtant pas civilisés, y manque-t-il de policemen « de gendarmes et de douaniers? » (4) Il est bien probable que ces pillards de Belgique, d'Italie, d'Angleterre et même ceux de France, si l'on veut, n'ont plus de croix de sauveté dans leur voisinage pour se mettre à l'abri de leur enceinte.

(1) Etude de M. Devielle, notaire à Mimizan.

(2) Grèves de Charleroy, mars 1886.

(3) *Fanfulla, Rassegna*, journaux italiens du 3 août 1883.

(4) *Univers*. 7 février 1884. Lettres de Londres.

CHAPITRE XV

Charte d'Edouard I^{er} en faveur des habitants de Mimizan. — Démêlés du roi avec le vicomte de Tartas. — Edouard abandonne au couvent de St-Sever certains droits qu'il a sur Mimizan. — Prieuré royal de Mimizan. — Eglise du Mont S. Michel de Blas. — Autre charte du roi en faveur de Mimizan.

Le moyen-âge fut pour Mimizan, et, pourrions-nous ajouter pour tout le littoral gascon depuis Soulac jusqu'à la Bidassoa, une ère de prospérité et d'autonomie communales qui n'ont fait que décliner jusqu'au XIX^e siècle. Nos coutumes et privilèges en font foi et nous le verrons encore.

En l'année 1273, Edouard I^{er} roi d'Angleterre, était en guerre avec Gaston le puissant vicomte de Béarn. Il dut faire appel à la générosité de ses bonnes villes de Guienne, car dans une charte en faveur des habitants de Mimizan datée de Lesperon (apud Destiram) la deuxième année de son règne, 15 décembre 1273, il déclare qu'ayant reçu un secours de cc livres des bourgeois de cette ville dans sa guerre contre Gaston de Béarn, ce don ne tirera pas à conséquence ; de plus, il les maintient dans l'exemption du service de l'Ost, en tant qu'ils en jouissent en vertu de leurs privilèges : (1)

« Edouard, par la grâce de Dieu roi d'Angleterre, seigneur d'Irlande et duc d'Aquitaine, à tous ceux qui ces présentes verront, Salut. Que tous nos sujets sachent qu'au temps où nous étions en guerre avec Gaston vicomte de Béarn, nous demandâmes, ainsi qu'aux habitants de tous les autres lieux de Gascogne, aux bourgeois et à la communauté de Mimizan de concourir à la formation de notre armée pour soutenir la guerre contre ledit Gaston. Mais eux, prétendant être exemptés de cette charge, nous accordèrent cependant de leur plein gré et avec bonne grâce un don de deux cents livres angevines. Aussi ne voulant point qu'à cause de cette libéralité, ils soient grevés dans l'avenir tant de notre fait que de nos successeurs, nous leur assurons que cette libre concession ne tirera pas à conséquence, pourvu toutefois que, par le droit ou la coutume, ils soient véritablement exemptés du service de l'Ost. En foi de quoi, nous leur avons fait délivrer ces lettres patentes.

(1) Privilèges de Mimizan.

A Lesperon (apud Destiram) le Xiiij décembre, la deuxième année de notre règne. » (1)

Décidément le moyen-âge tant conspué et si peu connu avait du bon pour les bourgeois de Mimizan et certainement aussi pour ceux de beaucoup d'autres lieux.

Avoir un privilège qui les exempte du service militaire et pouvoir le faire valoir en face d'un roi qui demande des soldats pour faire la guerre ; ne lui accorder en compensation de ce service et sans y être obligés qu'un don gratuit de deux cents livres, et, de plus, lui faire déclarer que ce don ne tirera pas à conséquence pour l'avenir, certes voilà des avantages qu'avec toute la civilisation moderne, la plus grande ville de France ne pourrait jamais obtenir.

A cette époque, du reste, l'impôt n'était que transitoire et ne faisait face qu'à certains besoins du moment. Quand la guerre venait à éclater entre les Anglais et les Français, le roi faisait un appel de fonds à son propre trésor, aux gens de son domaine royal, aux Etats, au clergé, à la noblesse et aux bourgeois. Ce fut seulement plus tard, à l'époque des premiers Valois et surtout sous Charles V, que les rois de France, à cause de leurs nombreux démêlés avec les rois d'Angleterre, établirent les impôts d'une manière permanente et régulière (2).

Pour les rois Anglais, tout n'était pas rose dans la possession de la Guienne. A peine un seigneur était-il dompté et ses petits domaines pacifiés, qu'un autre se levait arborant l'étendard de la révolte ou de l'indépendance.

Le vicomte de Tartas, Pierre, dont le père avait agrandi ses domaines de ceux de la vicomté de Dax par son mariage avec l'héritière de cette puissante maison, avait refusé, vers 1270, de payer quelques

(1) Ibid : « Eduardus Dei gratia rex Angliæ, dominus Hiberniæ et dux Aquitaniæ omnibus ad quos præsentis litteræ pervenerint salutem. Noverit Universitas vestra quod cum nos ad (lisez a) burgensibus et comunitem (lisez *communitate*) de Mimisano exercitum contra gasconem (lisez *Gastonem*) vice comitem Bearnens. sicut ab aliis locis Vastanis (lisez *Vasconia*) peteemus, ipsi se non teneri ad exercitum pretendentes nobis ad sustentationem guerræ quam contra dictum G. habuimus ducentas libras Andegalem. (lisez *Andegavenses*) ex mera sua liberalitate et gratia concesserunt. Nos itaque volentes (lisez *nolentes*) quod de dicta libertate (lisez *liberalitate*) debeant incommodum futuris temporibus reportare pro nobis et hæredibus ad consequentiam non trahat dum tamen ad exercitum (lisez ab *exercitu*) de jure vel de consuetudine immunes teneantur ; in cujus rei testimonium has nostras litteras fieri fecimus patentes. Datum apud Destiram xiiij decembris anno regni nostri secundo.

(2) VUITRY. — Régime financier de la France sous les trois premiers Valois. Etablissement de l'impôt. Dans la revue littéraire de l'*Univers*, mars 1883, p. 41.

redevances que le roi d'Angleterre prétendait avoir le droit de lever sur la vicomté de Dax. Il alléguait que le roi détenait une partie de cette vicomté. Il ne recula pas même en face de ce dernier et entra en lutte ouverte avec lui. Mais les forces étaient inégales et le vicomte s'étant vu enlever par les Anglais les biens et les rentes qu'il possédait en propre et d'autres qui appartenaient à sa femme dut se soumettre et faire un compromis avec Edouard. Le différend fut soumis à l'arbitrage du vicomte de Béarn que le roi traite de *féal* et *cher cousin*. Le compromis fut passé à Windsor le 6 mai 1271 ; mais la sentence, gardée en la connétablie de Bordeaux, porte la date de 1279. Elle adjugea à Pierre les biens dont sa femme avait été dépouillée, même le château d'Uza avec ses appartenances, la justice de Born, à la réserve de celle de Mimizan (1) avec le droit de posséder la côte de Biscarrosse et la montagne de Bias... le tout à titre de vicomté « en plen vescomtau et frumentau » en payant pour l'extinction de la redevance 6,000 sols morlas. Moyennant ce paiement lui et ses vasseaux demeurèrent déchargés de tous les arrérages et rentrèrent en possession de tous les biens saisis par suite de ce différend.

Après la mort de Pierre, les officiers du roi en Guienne trainèrent en longueur autant qu'ils purent l'exécution de cette sentence. Jean son fils voyant que toutes ses remontrances étaient venues échouer contre leur mauvais vouloir se mit de force en possession des biens adjugés à sa maison. Le connétable de Bordeaux, à qui le procédé du vicomte parut un attentat et un acte de rébellion contre l'autorité d'Edouard, vint l'assiéger avec des troupes anglaises dans le château d'Uza où Jean se défendit avec bravoure. Nous ne connaissons pas les suites de ce siège. mais il est à présumer qu'un accord intervint et que justice fut rendue au jeune vicomte. (2)

Jusqu'alors la communauté de Mimizan avait été obligée de payer aux rois d'Angleterre et avant eux probablement aux ducs d'Aquitaine, une redevance annuelle de quinze livres morlanes, moyennant quoi, dit le second article des Privilèges de la Ville « nous avons et tenons toutes nos personnes, toutes nos terres, maysons et nos autres causes, notre montaigne, bosctages, landes et rivières en notre coste de la mer et les

(1) Sans doute le roi l'avait gardée pour lui, comme seigneur haut justicier.

(2) Ducourneau. *Guienne histor. et monumentale*, art. Tartas. — Monlezun II p. 410.
— Surtout Dompnier, *chroniques de Dax* 1-199 Divers, années 1271-1279.

eaux courans et non courans estangs et toutes venaisons que sont dedans nos limites en eaulx et en terres francs et quittes et exemps de toutes charges comme sont toutes manœuvres et toutes autres subsides. » Or à partir de l'année 1270 cette somme de quinze liuras Morlanas, ne fut plus payée qu'à l'abbé et couvent du monastère de St-Sever « par chacun en une fois pour et au nom de leur Seigneur le roi d'Angleterre et duc de Guienne, par (en vertu de) certain paréage entre eux fait. » (1)

En vertu de ce paréage le couvent de St-Sever abandonne certains de ses droits et reçoit en compensation d'autres avantages entr'autres le don des dites XV livres morlanes. Arnault de Buis ou de Buch de Bogio, et Bertrand de Ladins commissaires délégués pour cette affaire par Roger de Leyburn lieutenant du roi d'Angleterre « an dat, dit l'acte de paréage, et autreiat, et bailhat et liurat au nom et en loc deu davandeit sire Roger au davandeit Abat et Combent et à lurs successors per l'autoritat deu dit poder dat a eds per escamphe de las causes sobredeidas, dadas et autreiadas au deit senhors rey et n'Audoart per los avandeit abat et combent per assi cun dessus es deit totas aqueras XV l. de Morlans de cens ab lors devers é us gatges et las senhories que i son nisi apartenen, lasquaues it dissoren que eran antianament degudas aus deits rei n'Audoart la jorn de la sent Johan Baptista en la saubetat et en la villa de Memisan per las gens habitans dens la saubetat de la villa de Memisan ; de las quaus XV l. de Morlans de cens li deit maïestre Arnaut de Buis et Bertrand de Ladins, en nom et en loc de l'avandeit sire Rogier de Leyburna, arreconogoren que an mes los davantdeits abat et combent en beraia et corporau possession ; et li avantdeit abat et combens que s'en son tengut a ben pagat per eds et per lurs successors. » Ce paréage eut lieu le 31 juillet 1270 sous le règne d'Henri III. P. de Banos segrestans, c'est-à-dire, Sacriste, de Mimizan fut un des témoins qui signèrent l'acte.

L'arrangement entre le roi d'Angleterre et l'abbé de S. Sever ne dut pas être définitivement terminé en 1270 ; car, Raymond Brun, Gaillard Lala et Raymond de la Maste, représentants du lieu et de la communauté de Mimisan comparaissent le 22 mars 1273 devant des commissaires royaux et reconnaissent sous la foi du serment qu'ils tiennent en fief du roi, la ville de Mimizan, toutes leurs possessions et celles de leurs

(1) Hist. du Monast. de St-Sever par Du Buisson II. — 402. — Paréage, acte qui donne à deux suzerains les mêmes droits par indivis ; parité de droits et de pouvoirs.

commettants, et lui doivent à raison de ce fief 300 sols Morlans (qui valent XV livres morlans) :

« Sachent tous que le dixième jour avant la fin de mars en l'année 1273, en présence de moi Bernard de Varette (Varetto), notaire public à Bordeaux et des témoins soussigné à ce tout spécialement appelés et mandés, Raymond Brun, Gaillard Lala, Raymond de la Maste procureurs du lieu et communauté de Mimissan, interrogés après avoir prêté serment, ont dit que tant eux-mêmes que les autres habitants de Mimissan tiennent en fief du seigneur, roi d'Angleterre et duc de Guienne la ville de Mimissan, savoir : leurs maisons, terres cultes et incultes, vignes et toutes autres choses appartenant à ladite ville, soit en dehors, soit au dedans... avec les padouens, eaux, nasses, côtes de la mer et toutes autres choses qu'ils possèdent dans ces lieux.

Pour ce ils doivent chaque annés au roi ou duc ccc sols morlans de cens payables à la fête de St-Jean Baptiste ou le lendemain : en vertu de ces ccc sols morlans les dits habitants de Mimissan sont affranchis »... (1)

L'acte est incomplet dans le manuscrit bien qu'il y soit reproduit deux fois.

Il y avait, autrefois, deux sortes d'abbayes et de prieurés : les uns royaux et les autres épiscopaux : les premiers fondés par les rois, restaurés, agrandis par eux, ou mis sous leur protection par ceux qui les avaient fondés. Les autres, appelés épiscopaux, avaient des évêques pour fondateurs. Ceux-là avaient reçu des faveurs de la part des rois, mais aussi étaient grévés de certaines charges, comme, par exemple, l'obligation pour l'abbé ou le prieur de suivre le roi à l'armée ou de s'y faire représenter par un écuyer ou un homme d'armes, ou plus tard, de supporter un impôt spécial appelé taxe de milice (2). De même que

(1) *Noverint universi quod decimâ die exitûs Martii, anno Domini millesimo cc' LXX' III' in præsentia mei Bernardi de Varetto, publici notarii burdigalensis et testium subscriptorum ad hoc specialiter vocatorum et rogatorum, Ramundus Bruny, Gualhardus Lala, Ramundus de la Masta, procuratores loci et communitatis de Mimissano, jurati et interrogati, dixerunt quod, tam ipsi quam ceteri homines de Mimissano tenent in feodum a domino rege Anglie et duce Aquitanie villam de Mimissano scilicet : domos, terras cultas et non cultas, vineas et cetera pertinentia ad dictam villam intus et extra... cum paduentibus, aquis, nassis et costa que ibi possident pro quibus debent facere regi sive duci et dare trecentos solidos morlanenses annui censûs in festo B. Johannis Baptiste vel in crastinum, in quibus ccc solidis sunt dicti homines francales de Mimissano.....*

(Notice sur un manus. de la Biblioth. de Wolfenbüttel par Martial et Jules Delpit. Paris 1851).

(2) DARRAS. — Histoire de l'Eglise XVI, 171. — Tomassin, Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise, VII tables.

l'abbaye de St-Sever, le prieuré de Mimizan appartenait à la première catégorie. Il avait dû être fondé par le duc de Gascogne, considéré comme souverain aux droits duquel nos rois avaient succédé. Ce qui l'indique suffisamment, c'est un hommage que l'abbé Garsias Arnaud fait au roi d'Angleterre le dimanche après la fête de S. Luc, l'année 1270 : « Pour le site et lieu de Mimizan l'abbé doit un servant d'armes et V sols d'esporle à nuance de seigneur (1). Et un autre texte extrait des Archives historiques de la Gironde : (2) « Le prieur de Mimissan possède le site du susdit prieuré et ses appartenances, la moitié de la dîme de Mimissan, de celle du Mont St-Michel de Biars et pour tout cela, il doit fournir un servant d'armes entretenu à ses frais et V sols desporle à nuance du roi mais non du prieur, en plus le serment et l'hommage.

Il est remarquable que dans cette pièce on qualifie la paroisse de Bias, de Mont St-Michel. Aurait-elle eu, au moyen-âge des liens d'affiliation ou des relations quelconques avec la fameuse abbaye du Mont-St-Michel en Normandie situé in periculo maris, comme Bias le fut au bord de l'Océan ? L'église actuelle de cette commune fut bâtie sur une légère éminence vers la fin du XVIII^e siècle. Celle qui l'avait précédée au Bourg Vieux était également sur une hauteur. Nous pourrions en dire autant de plusieurs églises de la contrée dédiées au chef de la milice céleste, particulièrement l'Eglise de St-Paul en Born, bâtie autrefois sous le vocable de l'Archange, celle de St-Michel en Marensin, etc. « L'abbaye de St-Michel en Normandie, dit l'abbé Cochet dans sa notice sur le Tréport, située sur une colline dont la mer baigne les pieds nous rappelle que ce fut toujours sur les hauteurs que le nom de S. Michel se plût à descendre sur la terre. (3) Ce prince de la milice céleste aime les rochers comme les guerriers aiment les tours. »

(1) Du Buisson. — Hist. du Monast. de St-Sever, II. 261 : « Pro situ et loco de Mimisano debet unum servientem de exercitu et quinque solidos de sporla in mutatione domini.

(2) Archiv. histor. de la Gironde V. 327 : « Prior de Mimissano (Mimizan).... tenet sitam prioratus predicti et pertinentiis (as)..... medietatem decime Mimissano mediatem decime de Monte Sti Michaelis de Biars. Et pro his debet facere unum hominem in exercitu, ad proprias expensas... V solidos sporle, in mutatione regis, non prioris cur juramentum et homagium. Nihil alienavit, tanmen intellexit quod predecessores sui aliqua aliena-verunt injustè que ipse conatur repetere.

(3) Voir sur cette prédilection de l'archange et de son culte : Veaugeois, Hist. et Antiquités de la ville de Laigle, p. 464. Gentleman's Magazine, décembre 1860 p. 628. Bulletin monumental XX, 305. — XXV, 597. La tendance signalée ici est générale en France, en Allemagne et en Angleterre. (Notice sur le Tréport par l'abbé Cochet, ch. II, p. 29).

Le 27 novembre 1288, toujours généreux envers la communauté de Mimizan, le roi d'Angleterre, pour se l'attacher, cède gratuitement aux bourgeois le bois appelé *La Montagne de Bias*, sous la redevance d'une lance d'esporle (1) à muance de seigneur. La charte de concession est datée de Bonnegarde où le roi se trouvait en ce moment :

« Edouard, roi d'Angleterre, seigneur d'Irlande et duc de Guienne, aux archevêques, évêques, abbés, ducs, comtes, barons, sénéchaux, vicomtes, prévôts, baillis et à tous nos fidèles sujets, salut : Sachez bien que par ces présentes nous avons concédé et donné aux bourgeois et habitants de notre ville de Mimizan, dans le diocèse de Bordeaux, notre bois appelé la *Montaigne de Bias* avec ses appartenances et dépendances. Ce bois que nous fîmes acher naguère, pour notre usage, à Vivien de St-Martin, nous l'abandonnons aux dits bourgeois et habitants et à leurs hoirs et successeurs pour le tenir de nous en notre qualité de duc de Guienne sous la redevance d'une lance d'esporle à muance du seigneur. Cette redevance sera acquittée par l'un des habitants de la ville au nom de tous entre les mains de notre bailli qui l'acceptera pour nous.

« C'est pourquoi voulons et mandons en notre nom et au nom de nos héritiers que lesdits bourgeois et habitants, leurs héritiers et successeurs à perpétuité tiennent et possèdent de nous et de nos hoirs le susdit bois avec ses attenances et dépendances à la charge d'une lance d'esporle à muance du seigneur, à payer à nous et à nos successeurs comme rois d'Angleterre et ducs de Guienne, comme il a été ci-dessus spécifié en présence des témoins bas-nommés : Vénérables Pères R. Bat. et Well évêque, notre chancelier, Henri de Lacy, comte de Lincoln, maître Guillaume de Rada de St-Martin le Grand de Londres et Raymond de Fenvars, doyen de l'église de St-Severin de Bordeaux, Jean de Bohun, Pierre de Chaumont, Jean de Havering, lieutenant de notre sénéchal de Gascogne, Richard Dubosc, Pierre (terri ?) Guimbert de Budestle et autres.

« Délivré de notre main dans notre bastide de Bonnegarde (27) novembre, l'an 17^e de notre règne. » (1288) (2).

(1) Sporle ou esporle « droit de rachat ou de relief, qui s'ouvrait quand un fief changeait de main : il consistait dans le revenu d'une année du fief que le seigneur recevait du vassal en nature ou en argent. — Hist. du Monast. de S. Sever par Du Buisson, II, p. 387.

(2) Statuts de Mimizan. Dans le compte-rendu de la commission des monuments histor. de la Gironde. 1851.

On le voit, les rois anglais aimaient à favoriser leurs sujets du continent et à les voir prospérer. C'était du reste le moyen de se les attacher. Ils abandonnent aux bourgeois de Mimizan la jouissance à perpétuité et même la propriété de vastes terrains qui sont devenus communaux. Cette montagne de Bias qu'Edouard I concède, doit être, nous l'avons déjà dit, cette série de dunes anciennes qui se trouvent à l'ouest du quartier actuel d'Estin, appelées encore de nos jours la *Montagne*. Elle était plus étendue autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui ; mais des dunes de nouvelle formation sont venues se superposer sur une grande partie de cette montagne et ont fait disparaître la forêt qui la couvrait et dont on trouve encore parfois les troncs desséchés dans les lettes profondes.

La seule condition sous laquelle Edouard fait cette concession consiste dans le don d'une lance d'esporle qu'un bourgeois de la ville doit au nom de tous faire à chaque changement de seigneur pour reconnaître son haut domaine : condition vraiment bien peu onéreuse (1).

(A Suivre).

L.-A. DÉPART,
Curé-doyen de Mimizan.

(1) Vivien de St-Martin, à qui le roi d'Angleterre achète la montagne de Bias pour la donner à notre communauté est, sans aucun doute, la tige de cette puissante famille de St-Martin qui tenait encore au commencement du XVII^e siècle les seigneuries de S.-Martin-de-Seignanx, d'Armantieu, Bias et autres lieux, ainsi que la baronnie de Capbreton et la vicomté de Biscarrosse.

RÉPONSE AUX OBSERVATIONS

PRÉSENTÉES PAR M. L'ABBÉ TAUZIN

RELATIVES AU MÉMOIRE AYANT POUR TITRE

OPPIDUM DES TARUSATES

Nous ne voulions pas répondre, malgré sa forme pleine de courtoisie, à l'article incomplet et erroné de M. l'abbé Tauzin, article inséré dans le deuxième trimestre, 1886, du *Bulletin de la Société de Borda*.

En effet, quand on présente des observations sur un mémoire traitant un point obscur de notre histoire ancienne ou moderne, il ne s'agit pas seulement de déclarer fausse la théorie du chroniqueur, il faut encore la remplacer par une autre qui ait pour elle quelque vraisemblance de vérité.

Notre contradicteur et ami agit tout différemment. Il démolit, chose facile, fait commun aux critiques, mais il ne reconstitue pas, œuvre souvent plus difficile. Il n'a nullement besoin alors, nous le comprenons, de suivre les *multiples méandres* d'une dissertation, ni de rechercher, pour les combattre, les arguments d'une thèse.

Quoi qu'il en soit, nous n'acceptons pas cette fin de ne rien constituer, ce parti-pris de ne rien mettre à la place de ce que l'on renverse, surtout à propos d'une question historique longuement étudiée, et développée dans le premier trimestre du *Bulletin de la Société de Borda*, ayant pour titre : *Oppidum des Tarusates*.

D'après le sage conseil de notre confrère, M. Taillebois, nous avons fait paraître ce mémoire, afin de provoquer des travaux de cette nature, pouvant un jour élucider cette question de Lieu (seconde bataille de Crassus), qui attend encore sa solution.

Les historiens du Sud-Ouest ont déjà publié d'importants travaux sur la conquête de l'Aquitaine par les Romains. Mais tout n'a pas encore été dit, encore moins accepté. Aussi espérons-nous que de la discussion

jaillira peut-être la lumière pour Crassus, comme elle s'est faite, il y a quelques années, à l'occasion du mariage de François I^{er}.

Et à propos de cette question de géographie historique, permettez-nous, à titre de comparaison, de la rappeler en quelques mots.

Quand, pour la désignation du lieu où se célébra le mariage de François I^{er}, dans les Landes, nous avons attaqué et repoussé comme fausse l'opinion de Favyn et de Scipion Dupleix affirmant que le mariage du roi avec la sœur de Charles-Quint, eut lieu dans une abbaye entre Captieux et Mont-de-Marsan : celle de Samazeuilh entre Captieux et Roquefort : celle de Dulamon au couvent des Clarisses de Mont-de-Marsan, et l'opinion d'autres historiens de la région, nous étions autorisé à indiquer *Beyries*, d'aucuns écrivent Bayries, par le récit d'un témoin oculaire, Sébastien Moreau qui le plaçait à *Verrières*, monastère appelé *Vérin* par Dupleix, et *Verrines*, dans le grand atlas de Robert, dénominations diverses désignant le même lieu.

Nous le pouvions encore, surtout par la légende inscrite au-dessus d'une porte de métairie du Fréchou, qui nous avait été signalée, il y a trente ans, par M. de Labadie d'Aydein, mort à l'âge de 90 ans. Dans son enfance, il se rappelait avoir lu ces mots :

Ici a couché le Roi de France.

La question était de rechercher ce roi, et une fois retrouvé, le problème était résolu. La *Revue de Gascogne* et la *Petite revue catholique d'Aire et de Dax* ont longuement traité, démontré le lieu et désigné l'abbaye où se célébra le mariage de François I^{er}.

Mais résumons en quelques mots seulement, et répondons rapidement à la double question attaquée et traitée dans notre mémoire. Car, si l'on n'y prend garde, ces questions d'ordinaire, prennent des développements très étendus, et sans convaincre personne, donnent lieu à des discussions qui ne finissent jamais, si une opinion n'est pas nettement formulée.

1° Aire est l'oppidum des Tarusates.

2° Aire fut le théâtre de la bataille décisive livrée par Crassus.

A. D'après l'aveu de l'abbé Tauzin, la première question est hors de doute.

L'antiquité et l'importance de l'oppidum des Tarusates, son nom remplacé par celui de *vicus-julii* qui, loin d'exclure la bataille rappelle la conquête, les monnaies datant du premier siècle trouvées sur son territoire, les médailles frappées pour perpétuer un brillant fait d'armes,

les 29 autels-votifs avec légende dont quelques-uns remontent au premier siècle, les ruines d'un temple de Mars : puis des colonnes d'ordre dorique et toscan, des chapiteaux de marbre romains, des restes d'aqueducs trouvés dans son périmètre, tout prouve l'importance de la cité, et proclame son titre d'Oppidum des Tarusates.

B. Pour la seconde question, nous ne voyons pas trop comment son affirmation pourrait exclure la première, puisque, comme le dit notre contradicteur, pour vaincre ses ennemis, le général romain devait d'abord les atteindre. C'est là une de ces vérités qui ne demande aucun commentaire.

Il ajoute qu'il faut admettre aussi que les Aquitains choisissaient des positions favorables pour former des camps fortifiés, à la manière des Romains.

Le premier fait est si vrai que, d'après César, et sans avoir pris ses grades à l'université de Salamanque, on sait que Crassus marcha sur les terres des Vocates et des Tarusates. Nous avons exposé avec quelques détails les faits relatifs à cette seconde bataille. Nous n'avons rien à ajouter à ce récit, et nous renvoyons le lecteur à notre mémoire du premier trimestre de la Société de Borda, 1886, pour montrer l'enchaînement des faits exposés.

Au contraire, certaines assertions de notre savant critique nous semblent bien hasardées.

Nous savons que les Aquitains empruntèrent, il est vrai, aux Romains l'art d'élever des camps fortifiés, et de construire ces camps sur le même modèle. Mais avaient-ils renoncé, pour cette raison, à les placer sur les hauteurs d'une certaine étendue, et à profiter des lieux naturels qui rendaient leurs positions redoutables ? Nous ne le pensons pas.

En outre, est-ce que les diverses peuplades de l'Aquitaine ne formèrent pas une ligue puissante entre elles, renforcée par les secours d'hommes venus de l'Espagne Citérieure, puisque le nombre de combattants fut porté à 50,000 hommes.

Enfin, huit ou dix mille Romains sont aux prises avec 50,000 ennemis. Comment les premiers pouvaient-ils en si petit nombre, envelopper l'ennemi, d'après César, si les Aquitains n'étaient pas concentrés sur un point relativement restreint ? César n'ajoute-t-il pas, puisqu'on nous renvoie à ses commentaires que, surpris, les soldats Aquitains se précipitaient du haut des remparts.

Nous n'avons jamais avancé, comme on nous le prête gratuitement

que les tucs, tucos, mothes, camps romains, que tous ces lieux plus ou moins fortifiés fussent l'ouvrage exclusif des Aquitains, voire de leurs habiles ingénieurs de l'époque, puisque la dénomination seule de *camp romain* exclut et ne comporte pas l'œuvre de l'Aquitain. Nous avons dit seulement que, quelques siècles plus tard, les habitants de notre région s'y réfugièrent avec leurs familles pour s'y défendre, et pour se mettre à couvert des invasions des Barbares.

En résumé, en rédigeant notre mémoire de l'*Oppidum des Tarusates*, nous avons voulu provoquer des recherches sur cette importante question, et faire connaître franchement notre opinion vraie ou fausse, afin d'amener une discussion sur cet intéressant sujet. Nous n'avons jamais eu la folle prétention, après tant d'auteurs distingués qui ont vainement cherché la solution de cette question, de trancher définitivement le problème de l'emplacement où se livra la bataille décisive qui soumit l'Aquitaine aux Romains. Ce qui le prouve, enfin, c'est que nous ajoutons dans notre travail, les paroles suivantes résumant toute notre pensée :

« Et si nous n'émettons qu'une erreur historique de plus, ajoutée à toutes celles qui ont déjà vu le jour sur ce point si obscur de notre histoire locale, nous nous consolons en pensant que le général Creuly et Alfred Jacobs ont soutenu que Luzech était Uxellodunum, quand tout prouve que c'est non Luzech, mais le Puy d'Ussolud. »

Cet aveu vaut bien le silence prudent de notre contradicteur qui ne tient pas encore à détacher de ses études *sur les origines Landaises*, les arguments qui militent en faveur de Miramont : en attendant leur publication, nous renvoyons le lecteur à notre mémoire.

Si, d'une part, M. Tauzin n'a pas fait encore la lumière dans notre esprit, et nous n'appelons qu'elle, soit par ses arguments portés contre l'*Oppidum des Tarusates*, soit surtout par l'absence de son opinion sur le lieu où se donna la seconde bataille de Crassus, nous avouons, d'autre part, que grâce à Rymer, il a donné la véritable étymologie de Geaune.

Nous avons bien lu dans un manuscrit *Geno* : mais qui aurait pu croire, excepté notre distingué directeur de la *Revue de Gascogne*, à des liens rattachant la riche et superbe ville de Gênes, avec un bourg perdu dans les Landes, aujourd'hui chef-lieu de canton.

D'après Rymer, cité par M. Tauzin, tout s'explique. La bastide de Geaune fut construite en 1318, en vertu d'une charte octroyée par

Antoine de Pessaigne de *Janua* ou *Genoa* (*Gênes*), marchand génois qu'Edward II avait nommé sénéchal de Guyenne, le 3 novembre 1317. Ce sénéchal avait donné à la nouvelle bastide le nom de sa patrie.

En l'absence de documents précis, nous étions tombé dans un véritable abîme philologique, en cherchant l'étymologie de cette bastide, dans la flore locale, ce qui était bien naturel.

Cependant deux localités des Landes, Grenade et Solférino, noms également empruntés à l'Espagne et à l'Italie, auraient dû nous ouvrir les yeux.

Pour réparer cette erreur étymologique qui ne sera pas la dernière, qu'il nous soit permis, en terminant, et afin de répondre à une question qui nous avait été posée par un membre de la Société de Borda, de parler d'une cité voisine des Landes, de Barcelonne-du-Gers, primitivement appelée la bastide de Cosset. Ce nom a été également emprunté à une superbe ville d'Espagne.

Dans le récit de l'intéressant voyage en Espagne du docteur Léon Dufour, notre célèbre entomologiste de Saint-Sever, décédé il y a quelques années, et dans son mémorial de 1780 à 1865, publié par ses deux fils, Albert et Gustave, nos confrères et amis, nous lisons que Barcelonne, colonie Carthaginoise, fût bâtie par Amilcar, père d'Annibal, et que son nom lui vient de la famille *Barca*, dont était issu l'illustre chef Carthaginois.

Feller ajoute qu'il approcha de ces plages avec neuf barques (*nona*), ce qui donna d'abord à la ville le nom de *Barcanona*.

D^r L. SORBETS.

BASILIQUE DE S^TE QUITTERIE

AU MAS D'AIRE

Par l'abbé CAZAURAN

Les recherches les plus actives ordonnées à Bordeaux n'ont pas encore amené la découverte de ce précieux dépôt. Que St-Antoine pieusement invoqué par les âmes ferventes qui liront ces pages, daigne bientôt nous faire retrouver le céleste trésor !...

Quelques moines du Mas donnèrent, au XVI^e siècle, le lamentable spectacle d'une honteuse apostasie en embrassant l'erreur calviniste. C'est sans doute en punition de ce crime que la vie parut depuis lors se retirer toujours davantage de l'antique abbaye de Sainte-Quitterie qui attendit un demi-siècle à peine pour recevoir une nouvelle destination.

Mgr Gilles Bontault, évêque d'Aire, la transforma, en effet, en Grand Séminaire diocésain. En 1645, il ne restait plus de l'ancien monastère qu'une petite chapelle où l'on pût célébrer les saints mystères, à l'abri des injures du temps. (1) De plus, les Religieux réduits au nombre de quatre, ne recevaient plus personne dans leur noviciat, de sorte que l'église du Mas dans laquelle le service divin se faisait d'une façon déplorable courait risque « de se trouver désertée par la mort des Moines. » « Ce qui est d'autant plus considérable, disent les lettres-patentes de fondation du Séminaire, que desdites ruines il reste encore dans ladite église le sépulchre miraculeux de ladite Ste-Quitterie, auquel les pèlerins arrivent journellement de toutes parts, laquelle dévotion s'augmenterait encore beaucoup s'il y avait dans ladite abbaye un Séminaire de douze ecclésiastiques estably, lesquels en desservant la dyte abbaye seraient institués à la doctrine de l'Eglise, etc. » (2)

Grand Séminaire. — Le Grand Séminaire d'Aire allait donc continuer la mission de l'Ordre de St-Benoît auprès du tombeau de Ste-Quitterie et veiller avec amour sur ce dépôt sacré.

(1) *Actes du Clergé de France*, 1646.

(2) *Revue de Gascogne*, T. III, p. 38.

On vient de le voir, l'abbaye du Mas, au dix-septième siècle, n'était plus qu'une pâle ombre d'elle-même. Les quatre titulaires conservés dans cette maison par les lettres royales de 1645, ne pouvaient plus vivre avec leurs revenus, car les paroisses qui leur payaient la dîme étaient réduites à la misère « par la mortalité des gens, l'inculture des terres et les guerres qui avaient enlevé leurs récoltes. »

Faisant droit à la réclamation de D. Peclaver, prieur du monastère, M. de Bezons, intendant de la Généralité de Guyenne supprima les quatre places monacales et trois offices claustraux dans l'abbaye du Mas. (13 octobre 1697.)

« Sept ans après la suppression définitive des charges monastiques, dit le docteur Sorbets, dans son excellent article sur *Ste-Quitterie*, Louis-Gaston Fleurian, alors évêque d'Aire, consumma l'union des bénéfices et charges au personnel du Séminaire. » (1)

Dès ce moment, il ne reste plus rien de l'antique abbaye du Mas (*antiquissimæ illius abbatie*), gardienne des reliques de *Ste-Quitterie*, rien, sinon quelques pans de mur de la basilique du XI^e et du XIV^e siècles épargnés par le fer et la flamme des envahisseurs.

Peu à peu l'église reprit son caractère religieux et le Grand Séminaire y célébra l'office divin.

Mgr Gilles Bontault, pour se conformer au vœu du saint Concile de Trente, avait voulu doter sa ville de cet établissement qui serait à la fois le continuateur de la mission de l'ordre de St-Benoît auprès de *Ste-Quitterie* et une riche pépinière de sujets bien préparés aux fonctions du ministère paroissial pour un diocèse « cy devant fort infecté d'hérésie, voisin du Béarn qu'il confine et où peu d'ecclésiastiques s'habituent (se fixent) s'ils ne sont originaires du pays. » (2)

Louis XIV accueillit favorablement son projet et l'approuva au mois d'août 1645 en supprimant la « mense conventuelle et offices claustraux. » Il unissait en même temps au Séminaire les revenus qui en dépendaient et dont les moines jouissaient, à la condition que le nouvel établissement « dirait les heures canoniales, servirait les fondations et fournirait pension suffisante aux quatre religieux de l'Abbaye. » Nous avons vu ce qui advint plus tard, lorsque, sous le gouvernement de Mgr L.-G.

(1) V. le *Gallia christiana*. — *Province d'Auch*, diocèse d'Aire.

(2) *Lettres-patentes de la fondation du Grand Séminaire d'Aire*, 1645.

Fleurian, le Séminaire fut mis en possession de tous les revenus de l'abbaye au commencement du dix-huit siècle (1704.)

Le Séminaire diocésain fut d'abord confié à des prêtres séculiers. Mais Mgr Gilbert de Montmorin, évêque d'Aire de 1723 à 1734, réforma le règlement de cette maison qu'il mit sous la direction des Prêtres de St-Sulpice. L'établissement acquit en peu de temps une importance considérable.

M. Daguerre, l'un des grands fondateurs d'œuvres ecclésiastiques dans le diocèse de Bayonne, ne crut pas pouvoir mieux assurer le succès du Petit Séminaire qu'il créait à Larressore, qu'en demandant à Mgr de Gaujac, évêque d'Aire, un professeur du Grand Séminaire d'Aire qui lui fut accordé. Il s'adressait de préférence à cette maison parce qu'il en avait connu l'excellent esprit à l'époque où il comptait lui-même parmi les Directeurs.

Plus tard, on voulut, comme à Bayonne, établir un Petit Séminaire dans la ville d'Aire. M. Daguerre fut consulté par Mgr de Gaujac qui lui conseilla de placer la direction du nouvel établissement sous l'autorité du Grand Séminaire où devait être pris le supérieur après le choix fait librement par les professeurs du Petit Séminaire consultés à cet effet.

Lorsque la Révolution éclata, M. l'abbé Jean-Jacques Lamarque, successeur de M. Petit, dans les dernières années de l'épiscopat de Mgr de Raygecourt, était supérieur du Grand Séminaire. Il refusa courageusement le serment schismatique imposé au clergé par la loi du 4 janvier 1791 et se retira dans sa famille muni de tous les pouvoirs spirituels que Mgr de Caux, chassé d'Aire par la Convention, lui laissa en partant pour l'exil. De St-Sever, M. Lamarque soutenait et dirigeait les efforts des champions de la foi.

Les biens insignifiants du Séminaire furent vendus *nationalement* le 18 mars 1793. Le 13 octobre suivant, on vit des *patriotes* zélés parcourir l'établissement abandonné pour y découvrir des objets suspects. Ils ne rencontrèrent que quelques vêtements ecclésiastiques en lambeaux et de la vaisselle d'étain destinée à l'usage de la communauté. Tout fut envoyé au département sous l'escorte de quatre citoyens payés pour cette glorieuse équipée !

L'état d'abandon du Séminaire fut tel pendant la période révolutionnaire, qu'on vit un pâtre de la montagne parquer son troupeau de chèvres dans le Réfectoire ! Les temps lamentables décrits par Sidoine Apollinaire semblaient être revenus ! Les murs tombaient faute de

réparation et d'entretien, l'herbe et les ronces se disputaient les promenades et les cours...

A l'époque du rétablissement du culte catholique en France, Aire perdit momentanément son évêque et le diocèse fut confié aux soins de Mgr Loyson, évêque de Bayonne chargé en même temps de l'administration du diocèse de Tarbes. Le Grand Séminaire du diocèse d'Aire s'installa dans l'ancien couvent des Ursulines, à Dax.

A l'approche de l'armée anglaise, commandée par Wellington, en 1814, les élèves quittèrent cet établissement mis à la disposition des autorités militaires et ils reçurent l'hospitalité, pendant une année entière, dans le château de Poyanne que les jésuites espagnols devaient acquérir quelques années plus tard.

Un personnage important de Dax, M. Dompnier, racheta généreusement les bâtiments du Séminaire et les rendit à l'autorité diocésaine, en 1820. L'évêque d'Aire s'y transportait quatre fois aux moins chaque année, afin de se rendre un compte rigoureux de l'état de la Maison et du progrès des Etudes. Mais le Grand Séminaire parut trop éloigné du siège épiscopal à Mgr Lannéluc. Il conçut donc le projet de fonder près de lui un vaste établissement destiné à remplacer celui de Dax. Le plan fut aussitôt dressé, les murs s'élevèrent rapidement, mais le prélat n'eut pas le bonheur d'assister au couronnement de son œuvre : il mourut le 30 juin 1836.

Au mois de novembre suivant, les vicaires capitulaires, durant la vacance du siège, se hâtèrent d'inaugurer le Grand Séminaire d'Aire, au vif mécontentement de la ville de Dax.

Les Pères de la Compagnie de Jésus chargés de l'administration du Séminaire depuis 1849, l'ont conservé jusqu'au temps de l'expulsion des religieux du sol français, en 1881. Les prêtres diocésains leur ont succédé à cette époque par la volonté de Mgr Delannoy dont la main visiblement conduite par Dieu a donné pour maîtres aux élèves du sanctuaire de son diocèse, une pléiade de professeurs d'élite guidés avec autant de zèle que de science par M. Baudéan, leur supérieur, ancien archiprêtre de St-Sever (Landes).

Petit Séminaire. — Le Grand Séminaire d'Aire appartient à l'histoire de Ste Quitterie, nous l'avons vu dans les lettres-patentes de Louis XIV. Il faut en dire autant du Petit Séminaire, né du Grand Séminaire, comme la branche naît du tronc de l'arbre qui la porte. Aussi ardent, aussi empressé que son aîné pour le culte de la vierge d'Aire, cet établissement

a sa place marquée dans cette étude. On nous pardonnera, nous l'espérons, de fournir quelques détails à son sujet. Et, comme il est impossible de toucher à cette question, sans parler du Collège d'Aire, nous ferons marcher de front le récit abrégé des développements de ces grandes écoles.

La ville d'Aire eut son Collège dès le milieu du seizième siècle. C'est, en effet, en 1558, que Jacques de St-Julien jeta les fondements de cette institution approuvée par lettres-patentes du roi Henri II, en décembre 1558.

Le collège fut bâti entre les deux villes d'Aire et du Mas dans le *camp de Gorre* ou de *Bégorre* devenu cimetière paroissial en 1769, lorsque la route d'Aire à Tarbes traversa l'ancien cimetière établi près du chevet de la Cathédrale. Prise et reprise quatre fois par les Catholiques et les Huguenots, au seizième siècle, cette maison disparut comme les autres établissements religieux sous la torche des incendiaires commandés par Mongommery. Le collège fut alors transféré à St-Sever.

Un arrêt du 14 janvier 1591, le ramena dans la ville épiscopale où il continua à être dirigé par des prêtres séculiers du diocèse d'Aire et d'ailleurs. Le Principal était nommé par l'Evêque, après avoir pris l'avis des magistrats de la ville.

Bernard de Sariac, évêque et seigneur d'Aire et de Ste-Quitterie, rassembla un jour le chapitre de sa cathédrale et les religieux du Mas pour leur faire part du dessein qu'il avait formé de fonder à Aire un Petit Séminaire qui serait comme la pépinière du clergé diocésain. Tous approuvèrent son projet et promirent « en faveurs desdits ecclésiastiques, séminaire et collège la renonciation du droit de dixme qu'ils pouvaient prétendre sur les terres qui, par la communauté desdites villes d'Aire et du Mas estoient accordées aux dits établissements. » (1) (5 juillet 1661.)

Les Religieux de M. Fonteneil, de Bordeaux, furent choisis comme régents du nouveau Séminaire qui eut M. Grimauld pour premier supérieur. Peu de temps après, M. Ducasse, chanoine théologal d'Aire, légua ses biens et sa maison en faveur du Séminaire naissant. Cette école fut pleine de vie et d'avenir tant que vécut Mgr de Sariac. Après la mort de ce Prélat (12 oct. 1672), les jurats d'Aire manifestèrent leur mécontentement sur la décadence du Collège transformé en Séminaire et la maison passa aux Lazaristes, héritiers de M. Fonteneil, de Bordeaux, ainsi que des maisons dirigées par ses collaborateurs.

(1) *Archives Nationales* (S. 6669). — *Revue de Gascogne*, T. T. VII. VIII. IX.

Sous Mgr de Montmorin, au dix-huitième siècle, le Collège-Séminaire bâti dans la plaine, au *camp de Bégorre*, fut abandonné aux Religieuses de la Visitation qui ne paraissent pas avoir pris possession de ces masures en désordre.

On décida alors de construire un *Séminaire à la ville du Mas*, disent les archives municipales d'Aire, en rappelant le traité passé le 3 déc. 1711, entre Mgr de Montmorin et les jurats de la ville d'Aire.

Les directeurs du petit Séminaire furent constitués en communauté par Mgr Gilbert de Montmorin dont ils reçurent des statuts autorisés par lettres patentes du 7 mai 1731.

Mgr de Gaujac, ancien missionnaire de Garaison, devenu évêque d'Aire, consacra tous ses soins à la bonne administration de son petit Séminaire « source permanente de l'évangile » dans son diocèse. Sur l'avis de M. Daguerre, nous l'avons dit précédemment, il plaça cet établissement sous la direction du Grand Séminaire en laissant toutefois aux professeurs le droit d'élire leur supérieur. Cette dépendance rendait nécessaire le voisinage des deux maisons. Voilà pourquoi le Prélat s'empressa de bâtir au Mas son école ecclésiastique, au nord de l'église de Ste-Quitterie. On entassa dans les fondements, pour la construire, ce qui restait de pierres du château d'Alaric déjà exploité à la façon d'une carrière pour le palais épiscopal et l'hospice d'Aire, sous Mgr Gilles Boutault.

Vers la fin de 1754, on put admirer sur le versant oriental de la côte du Mas le superbe Séminaire montrant au loin ses beaux murs et ses terrasses étagées. Les armes de Mgr de Gaujac furent gravées dans l'aire du fronton sculpté au-dessus de la porte principale. Elles ont disparu depuis.

Un arrêt du parlement de Navarre, en date du 21 juillet 1756, mit fin aux tracasseries suscitées par l'ingrate jurade d'Aire contre le bienfaisant Prélat qui laissa encore, en mourant, 12,000 fr. pour l'achèvement du Séminaire. Cette maison demeura florissante jusqu'à la Révolution. M. Lalanne en était supérieur à ce moment fatal. Sommé de quitter ce domicile, il déclara vouloir rester à son poste et être décidé à ne sortir que contrant par la force brutale.

Les délégués du département se montrèrent bientôt et osèrent porter une main sacrilège sur le digne supérieur qui se retira à Audignon, auprès de son frère, le curé d'Eyres.

Le mobilier et les effets du Petit Séminaire furent vendus à l'encan, le

18 mars 1793. On employa le mois suivant à faire un hôpital militaire de cette maison.

Quand la tourmente fut passée, les germes du Petit Séminaire repa-rurent sous une forme nouvelle, au commencement de ce siècle. *Le 30 floréal, au XI de la République* (21 oct. 1802), un décret de Bonaparte autorisa la commune d'Aire à établir une école secondaire dans les *bâtiments du ci-devant Séminaire*, c'est-à-dire dans l'ancien Grand Séminaire d'Aire ainsi que dans le Petit.

Le 15 prairial suivant (4 juin 1802), la ville vendit pour 14,700 fr. « de terrains agricoles » pour la réparation du *Collège*. Elle emprunta dans le même but, la somme de 96,000 fr. le 27 juin 1803, et le lendemain, 28 juin, le conseil municipal délibéra, à l'unanimité, qu'il nommait « pour directeur de l'école secondaire » M. Lalanne, ancien supérieur du Petit Séminaire.

Deux professeurs, sept élèves, tels furent les débuts du Collège qui s'ouvrit le premier avril 1804. Il y eut à la fin de l'année, trois profes-seurs et trente-sept élèves. Veut-on connaître le *dividende* à partager entre le personnel enseignant au bout du premier exercice ? Quarante-huit francs !...

Mais la population scolaire augmenta rapidement. Il y eut en 1806, soixante-cinq internes et une foule d'externes. Les premiers étaient logés dans l'ancien Petit Séminaire, au nord de l'église ; les classes se trouvaient au Grand Séminaire. Près de six cents élèves suivaient les cours du Collège en 1812 !

Le Mas avait l'aspect des Universités du moyen-âge.

Fidèle aux traditions du passé, le personnel du nouveau collège prêtait son concours aux cérémonies de l'église de Ste Quitterie et secondait de tout son pouvoir le clergé paroissial du Mas. La Providence disposa toutes choses de manière à rendre au Pèlerinage de la Sainte une communauté qui répondît encore mieux au vœu de Louis XIV qui avait donné au Séminaire diocésain le soin du sanctuaire du Mas.

Le Petit Séminaire était né du Grand, comme l'enfant naît de son père. C'est donc lui, en l'absence de son auteur qui devait plus spécialement continuer les anciennes traditions autour du tombeau de la Vierge, si jamais Dieu le faisait renaître de ses cendres. Or, ce jour heureux arriva.

Mgr Loyson, évêque de Bayonne, d'Aire et de Tarbes, visita sa ville épiscopale d'Aire au mois de novembre 1812. La bonne tenue du Collège

attira l'attention du Prélat qui félicita M. Lalanne sur le brillant état de sa maison et le nombre de ses élèves logés soit à l'ancienne abbaye autrefois transformée en Grand Séminaire, soit dans les bâtiments du Petit Séminaire de Mgr de Gaujac. Le Supérieur de l'Etablissement lui réservait une agréable surprise. M. Lalanne mit à la disposition du diocèse le Petit Séminaire avec deux cents élèves qui l'occupaient déjà.

L'école de Mgr de Gaujac était enfin rendue à la vie après une mort de vingt ans. Deux frères Destenabe (1) furent placés à sa tête, l'un comme supérieur et l'autre en qualité d'économe. Le Collège et le Séminaire seront désormais deux maisons parfaitement distinctes l'une de l'autre. Toutefois, le personnel de celui-ci n'étant pas encore suffisant, les cours du Collège demeureront communs à tous les élèves pendant quelques années. On se borna, en effet, à établir deux divisions dans chaque classe.

Cette situation existait encore en 1830. Ce fut à cette époque que la séparation complète des deux établissements s'accomplit pour toujours. Le Petit Séminaire devint un établissement de plein exercice en 1831. Deux ans après, le gouvernement de la Maison passa à M. Du Sault, curé de Cauna, qui eut pour successeur au mois de mai 1842, M. le baron de Capdeville, lorsqu'il eut accepté lui-même la direction du Grand Séminaire diocésain à Dax.

Il y avait dans le voisinage du Petit Séminaire une grande maison d'habitation longtemps mise au service des Jésuites expulsés du royaume d'Espagne. Elle avait autrefois appartenu à M. de Cadrieu, du Mas. M. de Capdeville en fit une succursale de son Séminaire. Entièrement rebâtie par M. Labarrère, supérieur depuis 1868, et auteur de la belle *Histoire de N.-D. de Buglose* (2), cette construction constitue aujourd'hui une superbe dépendance du Séminaire diocésain qui sait toujours conserver ses grandes et belles traditions de science et de vertu sous l'habile direction de M. Barrère, son supérieur actuel.

Collège. — Après la fondation du Petit Séminaire en 1812, le Collège d'Aire ne comptait plus que quatre cents élèves environ, mais ses cours étaient suivis par six cents étudiants. Cet établissement acquit en

(1) La famille Destenabe était originaire de Duhort, belle paroisse voisine d'Aire. Elle donna quatre prêtres distingués à l'église d'Aire.

(2) PARIS. — H. Vrayet de Surcy, rue de Sèvres, 19. — L'ouvrage fut approuvé par les vicaires capitulaires, le 20 août 1856.

France un prestige étonnant. Mgr de Frayssinous, grand-maître de l'Université ne craignit pas un jour de lui rendre cet éclatant hommage :

« Le Collège d'Aire est nombreux et florissant, il jouit d'une excellente réputation ; il a peuplé le pays de sujets remarquables. » (1)

M. l'abbé Lalanne (2), le saint restaurateur du Collège d'Aire en ce siècle, mourut à l'âge de 74 ans, le 31 janvier 1829. Ses élèves reconnaissants lui élevèrent plus tard, d'accord avec la ville d'Aire, un beau monument commémoratif dans la cour d'honneur de l'Etablissement (31 août 1852.)

La direction du Collège passa à M. l'abbé Lamarrigue, jeune prêtre, qui mourut à l'âge de trente-huit ans, le 4 septembre 1833. M. l'abbé Larrieu lui succéda : ce fut pendant son administration que la ville d'Aire fit don de son collège à Mgr Lanneluc. Le Prélat l'accepta et en laissa le gouvernement au même principal, mort en 1835. M. Larrieu fut remplacé par M. Duviella qui unit ainsi le titre de supérieur du Collège à celui de vicaire général jusqu'en 1858, époque où M. Coutin prit l'administration de la maison, transmise en 1864 à M. l'abbé Pancaut qui la remit, enfin, à M. l'abbé Dutech, mort, depuis, vicaire général de la Réunion. Sous le dernier supérieur, le collège n'était plus qu'une ombre de lui-même, une simple entreprise particulière fatalement vouée à la mort. Cette maison d'éducation ecclésiastique n'existe plus.

(1) On peut citer les noms suivants parmi les anciens élèves du Collège : général baron Durrieu, Victor Lefranc, Pascal Duprat, Mgr de Salinis Mgr Laurence, Mgr Hiraboure, Mgr Dours, etc., etc.

(2) L'abbé Pierre Lalanne, supérieur du Petit Séminaire d'Aire, ne doit pas être confondu avec M. Christophe Lalanne, son oncle, docteur en théologie, prêtre de St-Sulpice qui vint à Aire à la suite de Mgr Gilbert de Montmorin, évêque d'Aire de 1723 à 1734 et fut successivement supérieur du Grand Séminaire d'Aire, vicaire général, archidiacre de Chalosse, chanoine, etc. M. Pierre Lalanne, originaire d'Audignon (Landes), comme le précédent, naquit le 12 mars 1755. Après avoir pris ses grades en théologie à Toulouse, il professa la physique au Grand Séminaire d'Aire et fut nommé supérieur du Petit Séminaire à l'âge de 28 ans. En 1791, il dut rentrer dans sa famille où il fut saisi par les gendarmes de la République pour être conduit sur les pontons, à Rochefort, avec son frère, le curé d'Eyres. Tous deux échappèrent à la mort et revinrent à St-Sever en 1795. M. Pierre Lalanne donnait en apparence des leçons de littérature dans la famille de Laborde-Lassalle ; en réalité, il administrait la paroisse de St-Sever.

La municipalité d'Aire lui donna la direction du Collège en 1803, dans les circonstances que nous avons rapportées plus haut. On sait ce que devint cette Maison sous son administration. Avant la fondation du Collège, M. l'abbé Lalanne avait trouvé moyen de grouper à Aire quelques anciennes religieuses de St-Sever qui devinrent le noyau du couvent des Ursulines d'Aire. Ce saint prêtre sut allier ses devoirs de supérieur avec les exigences du canonat. A partir de 1727, vaincu par les années et les fatigues, il se rendait à cheval au chapitre et suivait sur sa monture les élèves à la promenade. Il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 31 janvier 1829, à l'âge de 74 ans.

Le célèbre Collège essaie timidement de reparaitre à cette heure avec des dehors tout laïques et la modeste enseigne d'*Ecole Industrielle, Agricole et Commerciale*.

Privé de tout secours de ce côté, le Pèlerinage de Ste-Quitterie toujours secondé par le Petit Séminaire, trouve un appui zélé dans le clergé paroissial du Mas, successeur des Moines auprès du tombeau de la Vierge.

Au dix-huitième siècle, l'église du Mas eut pour pasteur M. Barrière (1741 à 1770). Son successeur, M. Costedoat, né à Momuy, fit preuve d'un courage indomptable contre les envahisseurs du sanctuaire de Ste-Quitterie, en 1793. Aire, on le sait, avait montré peu d'enthousiasme pour les idées nouvelles. Au Mas, l'opposition prit un caractère encore plus accentué. Les paysans se constituèrent les défenseurs et les protecteurs de leur curé et de son vicaire, M. Lanavère. Le Directoire du département, voulant punir la ville du Mas de sa résistance, cassa le conseil administratif le 3 mars 1793 et nomma des commissaires capables d'agir avec plus de vigueur. L'église fut aussitôt pillée et fermée, mais le curé fut sauvé par l'affection de son peuple. De toutes parts, on prépara des abris secrets pour les proscrits de la Révolution et l'on cite en particulier la maison noble de Nozeille où l'abbé Costedoat se réfugia longtemps. Le sang-froid d'une jeune personne, raconte M. Jules Bonhomme, auquel nous empruntons la plupart de ces détails (1) le sauva plusieurs fois de l'échafaud.

Toujours au milieu de son peuple, pendant toute la durée de la Révolution, M. Costedoat avait repris son poste d'honneur auprès du tombeau de Ste-Quitterie, dès que le culte catholique fut officiellement restauré. Il concourut au rétablissement du Petit Séminaire, favorisa la création du couvent des Ursulines du Mas et il mourut, enfin, le 2 nov. 1807, après avoir gouverné sa paroisse pendant trente-sept ans.

M. l'abbé Lanavère, demeuré à ses côtés pendant le péril, ne le quitta pas au moment de la paix. Il fut son successeur en 1807 et mourut en 1822.

M. l'abbé Cassaigne administra la paroisse de Ste-Quitterie, après lui, jusqu'en 1853, époque où il fut nommé chanoine d'Aire et remplacé par M. Buros, précédemment curé de Sabres.

(1) V. *Revue de Gascogne*, T. VII, VIII, IX. — Le Petit Séminaire d'Aire. — Cette remarquable Etude nous a fourni le fond de ce travail déjà utilisé par M. l'abbé Lége dans son histoire des diocèses d'Aire et de Dax, pendant la Révolution.

L'église du Mas trouva dans chacun de ces prêtres des pasteurs vigilants et le tombeau de la Sainte de fervents protecteurs. Aucun cependant n'avait encore efficacement travaillé à rendre à la crypte du Mas son lustre des anciens jours. Cet honneur était réservé à M. Camy, curé actuel du Mas en qui Mgr Delannoy a rencontré un auxiliaire aussi intelligent que dévoué. Puisse l'éminent Prélat qui gouverne d'une main si sûre et si ferme le beau diocèse d'Aire, mettre à profit le généreux concours de ce vaillant travailleur et donner à la Province d'Auch un temple digne de la gloire de l'héroïne d'Aire !...

II^e PARTIE

BASILIQUE DE STE-QUITTERIE

Description monographique. — Extérieur, portall, chevet. — Intérieur.

— Abside et absidioles. — Crypte.

De bonne heure, nous le savons, les moines de St-Benoît s'établirent les gardiens dévoués des reliques de Ste-Quitterie. La grâce débordant toujours du sein de cette vierge féconde, deux enfants de prédilection, le Grand et le Petit Séminaires, sont venus lui demander plus tard, la force et la vie pour la transmettre à de nombreuses générations de prêtres distingués, d'éminents prélats, de magistrats intègres, de soldats renommés et d'illustres citoyens. Voyez ces deux maisons encore attachées aux flancs de l'église du Mas comme deux enfants bien nés demeurent amoureusement fixés sur le sein de leur mère ! Au point de vue de l'art, nous déplorons cet enlacement trop étroit (1) mais nous le comprenons sans peine : on étreint avec effusion dans ses bras une mère qu'on aime !...

D'autres enfants moins favorisés sont venus ensuite se grouper autour du tombeau de Ste-Quitterie pour lui former comme une guirlande

(1) Le Collège, ancien Grand Séminaire, et le Petit Séminaire sont en relation directe et immédiate avec l'église du Mas, au moyen de portes de communication établies au nord et au midi du transept.

d'honneur. Après le couvent de Ste-Ursule (1), placé à l'ouest de l'église, suivez du regard cette longue série de maisons qui s'étalent, brillantes et coquettes sur les deux flancs de la *Côte du Mas* (2). C'est ainsi qu'au moyen-âge chaque sanctuaire célèbre, chaque monastère devint un foyer de vie matérielle et intellectuelle, le centre d'un village ou le cœur d'une grande cité.

Le voisinage trop immédiat du Petit Séminaire, au nord, du Collège, au midi, ne permet pas au visiteur de saisir d'un coup d'œil l'ensemble extérieur de la basilique de Ste-Quitterie. Il est aisé, toutefois, d'en étudier les éléments essentiels. C'est ce que nous nous proposons de faire.

Extérieur. — La forme de l'église du Mas est régulière, à l'extérieur. Elle dessine une belle croix latine trilobée au sommet.

Bâtie sur le penchant de la *Côte du Mas* d'où le regard s'étend, au nord, sur un vaste horizon couvert d'innombrables maisons et des produits variés d'une riche culture, la basilique de Ste-Quitterie s'offre à l'archéologue comme un bizarre assemblage des styles les plus différents. L'architecture romano-byzantine y coudoie les procédés de la seconde période ogivale légèrement portée à tourner au flamboyant et l'ogive n'y craint pas de s'accoupler avec le plein-cintre le plus élémentaire, au clocher, par exemple, et sur plusieurs autres points. Cette alliance étrange aurait lieu de nous surprendre, si déjà l'histoire ne nous avait appris les viscissitudes de la vie de cet antique monument.

Tour et Portail. — Arrêtons-nous un instant, sur la place du Mas (3)

(1) La Révolution avait dispersé les religieuses Ursulines de St-Sever. M. Lalanne, ancien supérieur du Petit Séminaire d'Aire en réunit quatre au Mas, de 1797 à 1802. Elles donnèrent d'abord des leçons particulières à des enfants de bonne famille. Elles étaient installées en face de l'ancien Petit Séminaire dans une maison que l'Econome de cet établissement avait léguée à M. Lalanne. De 1801 à 1804, les quatre Religieuses reçurent des élèves externes qu'elles accompagnaient aux « offices dans l'église du Mas. Bientôt, les élèves du Collège envahirent la vieille basilique. Les Religieuses se firent bâtir une petite chapelle intérieure, gardèrent la clôture et reprirent leur saint habit. Le couvent d'Ursulines du Mas était ainsi fondé. »

(2) Au dix-huitième siècle, le Mas n'avait pas le même aspect que de nos jours. Il y avait un cimetière autour de l'église. Le peuple était enseveli au couchant, les prêtres au levant dans des tombes, les ducs de Gascogne dans les souterrains de l'église. (R. de G. T. XVIII. p. 223.)

« En 1747, on changea le route du Mas, pour la commodité des voyageurs (dit l'abbé Lahitère), depuis l'hôpital jusqu'à l'église de Ste-Quitterie. Elle fut piquetée (tracée) en 1746 au travers des vignes et jardins de M. de Cadrieu et autres. Les travaux durèrent un an et furent exécutés par les corvées. » (Ibid.)

(3) Cette place était encore cimetière au dix-huitième siècle. (V. la note 2 de la page 29.)

devant la Tour carrée de l'église. Elle est couronnée d'une toiture à quatre pans égaux sans grâce et sans élévation. Son seul aspect, son ensemble sévère nous rappellent ces tours massives inachevées du quatorzième siècle qui n'ont jamais reçu leur complément nécessaire, une belle flèche octogone élancée avec crosses végétales aux arêtes saillantes et finial épanoui au sommet.

La tour est divisée en cinq étages de hauteur inégale, au moyen de modestes corniches saillantes. L'étage supérieur, dominé par la flèche à quatre eaux ne présente qu'une fenêtre cintrée sans ornement à chacune de ses faces et s'abrite sous une corniche en ressaut dont les modillons sont remplacés par des lignes de tuiles concaves, simulant trois séries de corbelets d'inégale saillie.

Des colonnettes d'un beau galbe, à base attique et à chapiteau ouvragé, se montrent avec grâce aux quatre angles des deux étages suivants munis aux quatre faces de triplets parfois aveuglés avec arc en mitre reposant sur le tailloir de chapiteaux sculptés soutenus par le fût de superbes colonnettes à base torique.

Le symbolisme de ces fenêtres est bien connu dans les églises du treizième et du quatorzième siècles ; il représentait la Trinité. La *Trinité* dans l'*Unité* est exprimée dans certains monuments par une archivolt établie autour des trois ouvertures. Ce détail manque à l'église du Mas.

Le quatrième étage de la tour, en partant du sommet, ne mérite aucune mention particulière, puisqu'il ne présente pas la moindre trace d'ornementation qui puisse la recommander à notre attention. Bornons-nous à le signaler en faisant observer qu'il est bâti, comme les autres, en brique plate ordinaire. Passons ensuite au cinquième étage qui abrite le porche extérieur de la basilique. Ici, la brique a fait place à une belle et bonne pierre du pays.

La tour est solidement établie au centre de la façade occidentale de l'édifice soutenue en avant, par deux grands contreforts.

Au nord et au midi, la ligne du sommet des combles se repliant en équerre, à l'ouest, part des angles et vient se dresser contre les flancs du clocher comme pour y déterminer un gable triangulaire. A l'angle nord-ouest de la façade, remarquez une saillie à pans coupés. C'est la tour de l'escalier. Nous la retrouverons bientôt.

Porche-Portail. — Une large arcade ogivale nous permet d'embrasser d'un seul coup d'œil le magnifique ensemble du porche extérieur de

l'église voûté en briques et couvert d'ornements variés. Il est divisé en cinq pans coupés et constitue à lui seul un monument complet devant un monument plus vaste. Riches statues, moulures délicates, fleurs, feuillage, dentelles, rien ne manque à ce brillant musée chrétien où se retrouvent avec une rare perfection les ornements répandus ailleurs sur les portails gothiques du douzième et du treizième siècles. Observons-le, en passant, le portail du Mas demeure, suivant la pratique générale des siècles précédents, la partie privilégiée des sculpteurs et des peintres. Les pierres du linteau, du tympan et des voussures disparaissent comme par enchantement sous une multitude de dessins empruntés à la flore murale, au dogme chrétien ou à l'imagination des ouvriers.

Le pan terminal de porche, plus large que les autres, est divisé, à la base, en deux larges baies rectangulaires ou portes à linteau droit reposant aux angles sur un *cavet* historié simulant une console ornée à la face antérieure d'une sorte de *télamon* ou *atlante* (1) accroupi à tournure monacale. Celui de gauche, dans la baie septentrionale porte la main droite à son capuce et tient les yeux fixés sur un livre ouvert sur ses genoux.

Les arêtes vives des angles extérieurs des piédroits du portail et du linteau ont disparu sous une riche guirlande de feuilles ouvragées d'une grande finesse d'exécution, qui se déroulent autour des deux portes déterminées par un superbe trumeau. Ce pilier en pierre présente à sa face occidentale, un beau piédestal octogone engagé sur lequel on voit se dresser une colonne de marbre de Caune ou de Sarrancolin, peut-être, qui sert d'appui à un chapiteau ouvragé. Voyez ces trois feuilles épanouies aux faces principales et considérez aux angles les deux grotesques personnages qui surmontent le tore de l'astragale pour remplacer la crosse épanouie si fréquemment placée dans la corbeille des chapiteaux des siècles antérieurs.

Quoique très simple, cette disposition se ressent un peu de la recherche maniérée des artistes du quatorzième siècle. L'un des personnages, celui de gauche est assis et paraît tenir sur ses genoux un livre ouvert. L'absence de la tête ne permet pas de bien distinguer

(1) Les *télamons* ou *atlantes* gracieusement drapés dans leurs vêtements supportaient comme les cariatides sur leurs têtes l'entablement de l'ordre qu'ils décoraient. (*Cours Elém. d'Architecture* par l'abbé Mallet, p. 32.)

son action. L'autre, établi sur des jambes déliées, à droite, porte à ses lèvres un instrument qu'il serait difficile de déterminer, vu l'état de dégradation du relief.

L'abaque du chapiteau servit jadis de piédestal à une belle statue de St-Pierre, patron primitif de l'église du Mas. Le chef de l'apôtre s'abritait sous un dais octogonal ciselé avec goût qui paraît en ressaut en avant d'un linteau du portail. Des pendentifs ouvragés à leur base soutiennent les arcs rectilignes de gablets couronnés de fleurons épanouis avec trèfles à lobes lancéolés à l'intrados. Les frontons sont séparés par des tours octogonales crénelées affectant la forme de pyramidions tronqués. L'intrados du couvre-chef offre l'aspect d'une voûte ogivale dont les arêtes saillantes soutenues par les pendentifs aboutissent à un claveau central.

Le symbolisme des portes de nos vieilles cathédrales et basiliques du moyen-âge n'est un mystère pour personne. Chaque pierre prêchait une vérité à la foule attirée dans le temple par les splendeurs des fêtes religieuses. Les pages les plus émouvantes de la Bible trouvaient place sous le porche chrétien où l'artiste déployait toute sa verve et la saisissante éloquence de son ciseau en souvenir de la parole tombée des lèvres du Sauveur qui dit un jour en indiquant du geste et du regard le portique du temple : JE SUIS LA PORTE. Ici, c'est le *Jugement dernier*, la *Résurrection des morts*, le *Pèsement des âmes*, la *Séparation des Bons et des Méchants*, là, c'est la parabole des vierges folles et des vierges sages, ailleurs, c'est la chute originelle. Nous en avons précédemment fait la remarque, le peuple aimait à lire dans ces livres de pierre savamment tracés le prix de la vertu, le châtiment du vice : c'était pour lui un perpétuel encouragement au bien. Tout, à l'entrée du temple, lui rappelait ses fins et ses devoirs.

Le porche du Mas est vraiment remarquable à ce point de vue.

St-Pierre armé des clés mystiques se tenait en avant du portail comme à l'entrée du ciel représenté par la basilique dans laquelle on pénètre par une double baie, emblème de deux natures en Jésus-Christ, dans l'unité de personne. Ces deux ouvertures ne s'abritent-elles pas, en effet, sous le même arc ogival au centre et autour duquel nous allons admirer la merveilleuse synthèse du dogme catholique ?

Dès que le style ogival a reçu son entier développement, à partir du milieu du treizième siècle, le Christ cesse généralement de se montrer au milieu des symboles des quatre évangélistes. Lorsqu'il préside au

jugement dernier, il paraît, sur la plupart des portails. au quatorzième comme au treizième siècles, les deux mains élevées et ayant à ses côtés des anges à genoux, la sainte Vierge et saint Jean également agenouillés. Tous implorent la miséricorde du Souverain Juge. C'est ce qui a lieu au Mas d'Aire.

Ici, comme à l'église de *La Couture*, du Mans, probablement bâtie vers le milieu du treizième siècle, on voit le Christ assis, les mains élevées entre sa divine mère et le disciple bien-aimé, l'un et l'autre à genoux. A droite et à gauche de ce groupe, affreusement mutilé par le marteau des Calvinistes et des bandits de 1793, deux anges à genoux aussi et tenant dans leurs mains les instruments brisés de la Passion, unissent leurs prières aux supplications de Marie et du *Disciple que Jésus aimait*, en faveur des coupables. Cette disposition est à peu près la même que celle du portail de *Notre-Dame* de Paris, avec cette différence cependant que les anges placés debout et près du Sauveur au Portail de la capitale, sont à Aire comme au Mans, à genoux, derrière la Sainte Vierge et S. Jean de taille plus réduite.

Au Mas d'Aire, la tête du Sauveur assis sur son trône, s'abritait autrefois sous le dais sculpté au point de jonction des deux arcs de la nervure centrale des voussures qui se déroulent autour de la scène du *jugement dernier*. Cet émouvant bas-relief domine deux larges frises à peu près égales sculptées sur le linteau du portail. Au centre de la frise inférieure, au-dessus du dais couronnant le trumeau des deux baies inférieures, on aperçoit des anges occupés à repousser vigoureusement les malheureuses victimes des vengeances célestes. Six damnés en robe longue et reliés ensemble par une corde qui enlace leur col marchent, à gauche, le front baissé vers la gueule béante d'un dragon fantastique. Le monstre, l'œil en feu, écrase sous ses dents acérées un réprouvé dont la tête paraît encore dans la bouche du hideux animal, tandis que sa main crispée s'accroche à la chevelure d'un autre réprouvé gisant nu sur le sol et prêt à devenir la proie du dragon infernal. A droite du dais, les damnés dépouillés de tout vêtement et saisis d'un visible désespoir, sont plongés dans les flots bouillants de deux vastes chaudières géminées sous lesquelles s'élèvent les flammes dévorantes de l'Enfer. Dans l'angle méridional de cet épouvantable tableau, un malheureux damné s'arrache les cheveux et semble répéter, à la vue du supplice qui l'attend, l'éternel conséquent : *Ergo erravimus !*

L'Âme demeure saisie au spectacle déchirant de tant de malheureux subitement touchés d'un repentir tardif. Comme la vue des châtimens célestes ainsi étalés aux regards de tous, devait frapper l'imagination des fidèles, en entrant dans le temple ! Quoi de plus capable de réveiller la foi endormie et d'allumer dans le cœur le salutaire remords ?

Si le pécheur voulait connaître ensuite la cause de tant de maux, il lui suffisait d'élever un peu plus le regard. Il y a là, en effet, sur la seconde frise du portail du Mas, écrite en lettres éloquentes, l'histoire lamentable de la chute originelle de nos premiers parents. Elle contient toute une page inédite, ce nous semble, de la sculpture du quatorzième siècle.

Laissant de côté les vieilles traditions de l'Ecole, l'artiste va donner une nouvelle forme au symbolisme du dogme antique du péché d'Adam et d'Eve et de ses terribles suites.

Au centre du tableau, Adam et Eve, modestement couverts d'une longue robe, symbole de leur pureté avant la désobéissance, sont représentés à droite et à gauche d'un arbre figurant le Paradis terrestre. Dieu se montre à droite de cette première scène, précédé d'Adam et d'Eve encore vêtus et la main gauche appliquée sur l'*Arbre de la Science du Bien et du Mal*. Il leur défend d'en cueillir les fruits. Plus loin, l'arbre fatal se dresse entre nos premiers parents. Adam est à gauche, et Eve à droite, la main déjà appliquée sur le funeste fruit qu'un horrible serpent à tête de chien, déguisé dans le feuillage, lui conseille de manger. L'un et l'autre portent encore leur robe d'innocence, mais le péché ne tarde pas à produire ses amères conséquences. Le bandeau de la candeur tombe des yeux des criminels. Aussi, regardez-les, honteux de leur nudité, à peine protégés par la feuille biblique dans la scène qui se déroule à gauche du panneau central rappelant les temps heureux de leur état primitif !...

Néanmoins, tout n'est pas perdu pour les coupables. Un personnage — le fils de Dieu sans doute — paraît au milieu d'eux les bras en croix, symbole du salut, et tenant à chaque main une large robe, emblème de la grâce que le Sauveur doit rendre un jour à l'humanité malheureuse et pénitente. Cette manière originale d'exprimer l'auguste mystère de la Rédemption promise à nos premiers parents après leur faute, est probablement unique dans l'histoire de l'architecture chrétienne du moyen-âge. Aussi sommes-nous heureux de la signaler aux savants et d'attirer l'attention des archéologues sur cet intéressant sujet.

En attendant que l'heure de la délivrance sonne dans l'avenir, l'homme vivra dépouillé de la grâce sur la terre et ennemi de Dieu. Voilà pourquoi l'archange ailé chasse devant lui les coupables, dans la scène terminale de gauche du portail du Mas et les pousse sans vêtements, c'est-à-dire privés de la grâce, loin du séjour fortuné où Dieu les avait établis rois de la création.

La plupart des têtes des divers personnages sont malheureusement tombées sous les coups insensés des Huguenots et des révolutionnaires qui n'ont pas épargné davantage les bas-reliefs des ravissantes voussures qui les encadrent.

Le Christ est la Porte ou l'Alpha, mais il est aussi l'Oméga, c'est-à-dire le terme final vers lequel tendent ici-bas toutes choses. Il est l'objet des désirs du monde criminel avide de salut, le Sauveur prêché par les Apôtres et la récompense des élus dans le ciel. Admirez sur le portail du Mas la manière heureuse avec laquelle le sculpteur traduit ces dogmes sublimes et tout divins !

Etablies sur la partie terminale du large stylobate qui s'étend autour de la base du porche, trois séries de colonnettes feuillagées groupées avec art, suivant le goût du quatorzième siècle et affectant la forme tantôt torique, tantôt légèrement elliptique avec *arête mousse* montent pour s'unir au-dessus du tympan du portail et s'harmoniser en arcs ogivaux du plus brillant effet. Nous sommes en présence d'une magnifique série d'arcs concentriques et décroissants qui simulent la perspective fuyante d'une voûte d'église au fond de laquelle tous les éléments vont converger vers le Christ juge et sauveur.

Trois belles voussures ornées de niches feintes donnent asile à de longues lignes de personnages représentant les trois phases principales de l'Eglise de Dieu : l'époque de la Promesse et de l'attente du Messie — période des Prophètes ; — le temps de l'Accomplissement — période de la prédication de l'évangile par les Apôtres ; — et, enfin, la Consommation dans la gloire ou le Ciel.

La voussure extérieure, précédée d'une délicieuse guirlande de feuilles variées finement ciselées, présente quatorze personnages, sept de chaque côté, placés à des distances symétriques. Ce sont les Prophètes : on les reconnaît aux *phylactères* fermés ou déroulés qu'ils portent dans leurs mains.

Douze personnages nimbés, six à droite et six à gauche, habitent les niches voutées en ogive de la deuxième voussure. Les attributs placés

dans leurs mains les font distinguer sans peine, malgré les mutilations qui les déparent. Ce sont les douze apôtres, hérauts de l'Évangile, chargés d'annoncer au monde la grande nouvelle du salut.

Enfin, la troisième voussure, séparée de la précédente par une guirlande feuillagée d'une finesse remarquable, contient dix anges ailés qui semblent monter pour planer autour de la tête du Sauveur et lui répéter l'éternel *Hosanna* ! Le marteau de la Révolution s'est appesanti sur bien des détails de cet imposant tableau, mais l'ensemble est encore admirable.

La ligne de division ou plutôt de jonction des arcs simulant la perspective fuyante, au sommet, est ornée de trois dais à double face avec pendants sous lesquels s'abritent les personnages supérieurs de la triple rangée de voussures. D'ailleurs, une habile disposition du sculpteur a donné pour couvre-chef voûté à chaque statuette le socle à pendentif qui soutient la figure suivante.

Qui pourrait considérer d'un œil indifférent ces trente-six personnages ainsi disposés en couronne autour du Sauveur placé au centre du tympan et vers lequel se portent leurs regards ?

Un tel chef-d'œuvre de sculpture ne pouvait rester isolé : de riches panneaux sont venus l'encadrer de toutes parts. Les autres pans coupés du porche sont, en effet, couverts de deux magnifiques séries d'arcatures ogivales séparées par une corniche saillante horizontale et reposant, à la base inférieure, sur un soubassement en ressaut. Un acte de vandalisme inconscient a fait disparaître les arcatures inférieures du pan coupé de gauche et de droite, en entrant sous le porche, pour leur substituer une triviale porte à linteau droit, aussi dépourvue de bon goût que d'utilité pratique. On demeure stupéfait à la vue de ce mépris irréfléchi des œuvres de nos pères. Au nom du ciel, que nos Evêques daignent protéger les monuments des âges de foi contre les mauvais traitements de l'ignorance !...

Aux angles nord-ouest et sud-ouest des deux premiers pans coupés du porche, voyez ces élégantes colonnettes à chapiteaux feuillagés veuves des beaux gablets trilobés qui les paraient jadis. Elles semblent maudire encore la main qui arracha de leurs sommets la dentelle de pierre dont elles étaient fières.

Plus heureuses, les colonnettes des deux pans coupés suivants s'offrent à nous avec leur riche parure et leurs séduisants atours. Leur *ordre* est complet : le piédestal classique soutient la base attique de leur fût

dominé par un chapiteau à feuillage délicatement ciselé. Celui-ci supporte à son tour les arcs elliptiques à *arête mousse* d'élégants frontons qu'on voit s'épanouir à l'intrados pour dessiner dans le tympan un arc ogival trilobé adossé au mur et soutenu par le chapiteau ouvragé de petites colonnettes toriques disposées à droite et à gauche des colonnettes principales avec lesquelles elles forment des faisceaux qui divisent chaque pan coupé en trois arcatures égales.

La disposition générale des arcatures est la même à droite et à gauche. Cependant, — il est bon de le noter, — les gablets méridionaux sont séparés les uns des autres par des branches chargées de feuilles et de fruits, suivant le goût des artistes du quatorzième siècle. Un vilain masque à face humaine s'étale, à droite, entre deux rameaux *feuillagés*.

On admire une disposition analogue dans la deuxième série d'arcatures à triplets sculptées dans les quatre premiers pans coupés du porche au-dessus de la corniche horizontale qui s'étend sur les triplets inférieurs à ogive. Des colonnettes sveltes et dégagées s'élèvent sur leur base torique pour soutenir au-dessus d'une astragale circulaire la corbeille d'un élégant chapiteau dont le tailloir octogonal sert de support aux nervures d'arcs semi-circulaires trilobés à l'intrados. Les lobes arrondis qui se montrent dans ces douze tympan rappellent la liberté d'allures des architectes de la première période ogivale. Ce mélange d'ogive et de romano-byzantin n'est pas sans exemple au quatorzième siècle et il s'explique d'autant mieux ici, que les auteurs de l'église gothique du Mas avaient sous les yeux des restes admirables de l'architecture du onzième ou du douzième siècle.

Les deux splendides séries d'arcatures en applique du porche, se prolongent à l'extérieur et couvrent toute la base de la façade occidentale de l'église, sans excepter les contreforts. Les sculpteurs semblent avoir voulu déguiser cette partie du monument sous la riche dentelle de pierre sortie de leur ciseau. Remarquons, toutefois, une différence notable entre la deuxième série d'arcatures de l'intérieur du porche et de la façade de l'église. Ici, aux contreforts et dans les parties adjacentes, la colonnette disparaît entièrement, à la ligne supérieure, et l'arc ogival trilobé s'appuie toujours sur des modillons historiés présentant presque partout des figures humaines de types fort divers. (1)

(1) Les deux contreforts qui précèdent et encadrent le porche à l'extérieur, n'ont que deux arcatures à la face antérieure. Les côtés nord et sud en ont trois. Entre le contrefort méridional du porche et celui de l'angle sud de l'église, il y a cinq arcatures. On en compte quatre seulement dans l'espace compris entre le contrefort du nord du porche et la tourelle établie à l'angle nord-ouest de l'édifice.

Les trésors de la sculpture ne suffisaient pas pour orner le superbe panorama biblique que nous venons de contempler dans le porche du Mas. La peinture a joint ses ornements aux brillants produits du ciseau et des fresques ont fait disparaître sous leurs vives couleurs la voûte laissée libre par les broderies de pierre répandues sur les murs. Malheureusement, les sujets peints sont aujourd'hui méconnaissables, à cause des injures du temps et des sacrilèges profanations de l'impiété. Quelques traits épargnés par l'humidité et le vandalisme se montrent encore ça et là avec des restes de couleurs appliquées sur les personnages polychromés des voussures du tympan du portail. Le dessin paraît correct dans les rares lignes que l'œil peut saisir, mais le coloris manque de tons brillants. C'était un peu le défaut des peintures du quatorzième siècle où dominaient toujours « le gris, le gris-vert, le vert clair et le rose clair. »

Rien ne saurait nous retenir plus longtemps sous le porche du Mas, que nous venons d'examiner. Poursuivons donc notre étude en longeant le mur septentrional de la basilique de Sainte-Quitterie. Mais avant de franchir la belle arcade ogivale par laquelle nous sommes entrés, n'oublions pas de remarquer les grandes dimensions de ses deux arcs soutenus par le large chapiteau ouvragé de deux sortes de pilastres dont les angles intérieurs et extérieurs présentent deux colonnettes inégales avec arête mousse et chapiteau feuillagé sur lequel reposent des arcs toriques en ogive.

Côté septentrional — Le mur septentrional de l'église du Mas n'offre aucun caractère bien remarquable, au point de vue de l'architecture. Il se recommande néanmoins à l'attention de l'archéologue par certains détails bizarres qu'il est bon de mentionner.

L'église primitive du Mas était romane. Elle appartenait à la période secondaire du style romano-byzantin. Il est probable que l'édifice gothique du quatorzième siècle fut purement et simplement rebâti sur le plan général du monument précédent et qu'on se contenta de greffer ses murs sur les murs anciens, partout où on le put commodément. Ce qui nous incline à le penser, c'est la différence frappante de l'appareil dans cette construction. La pierre de moyen appareil figure dans une grande partie du mur jusqu'au tiers à peu près de l'espace compris entre le second et le troisième contreforts. Tout le reste, même le transept, est bâti en brique plate cuite, jusqu'à la naissance de l'absi-

diolo du nord. De plus, deux fenêtres cintrées d'inégales dimensions se montrent entre les premiers contreforts.

Trois énormes éperons en pierre et en brique (pierre à la base, brique au-dessus) dépourvus des ornements qui les parent d'ordinaire au quatorzième siècle, tels que pinacles, pyramidions, aiguilles à crosses végétales, etc., soutiennent solidement le mur septentrional jusqu'à la hauteur du comble actuel. L'absence de moulure à larmier et d'amortissement au sommet de ces piliers saillants nous fait croire que les murs eurent autrefois une hauteur plus considérable. Dans tous les cas, la forme spéciale de ces contreforts appliqués contre l'édifice dont ils atteignent les combles est un argument en faveur de l'opinion que nous formulerons plus loin touchant la voûte unique de l'église ogivale. Les contreforts des simples collatéraux ne s'élevaient jamais à ces hauteurs.

Deux larges baies gothiques sans meneaux ni tympan trilobé sont établies, l'une entre le second et le troisième contreforts, l'autre dans le voisinage du transept.

Quelle a pu être la destination des fenêtres étroites à arc surbaissé et aveuglées maintenant que l'œil découvre entre les trois contreforts du nord ? Sauf erreur, ces baies nous paraissent avoir eu pour but d'éclairer la nef dans un temps où les fenêtres inférieures disparaissaient sans doute sous des constructions adossées au mur septentrional.

Le transept présente une magnifique fenêtre ogivale qui sera décrite à l'intérieur. Il suffit de la signaler ici avec le modeste appendice qui relie le Petit Séminaire à l'église au moyen d'une passerelle établie dans le bâtiment construit au-dessus d'un chemin étroit, parallèle à l'édifice.

Revenons maintenant sur nos pas et pénétrons dans la cour d'honneur du Collège. Passons à côté de l'obélisque en marbre blanc dressé par des élèves reconnaissants à un maître dévoué et saluons la mémoire toujours bénie de l'abbé Lalanne dont nous avons brièvement retracé la vie dans la seconde note de la page 29 de cette Etude.

Côté méridional. — De hautes constructions adossées au mur méridional de l'église empêchent tout examen de ce côté. Au sud-ouest, ce sont des salles de classe. Plus loin, ces parasites constructions se transforment en sacristie et, se retournant bientôt à angle droit, elles forment du nord au sud, un vaste bâtiment par-dessus lequel on distingue un pan de mur en petit appareil du transept méridional.

Un couloir ménagé à l'angle nord-est de la cour d'honneur nous conduit ensuite sur les magnifiques terrasses du Collège et nous permet

d'étudier, en tournant à gauche, vers le nord, le chevet de la basilique de Ste-Quitterie.

Chevet extérieur. — Un mur fort modeste muni d'une porte centrale sépare la promenade supérieure du Collège d'un petit espace rectangulaire de terrain vague compris entre le Collège et le Petit Séminaire. Celui-ci peut, de son côté, pénétrer dans cet enclos. A l'ouest, le chevet de l'église bâti en grand appareil de belle dimension, se dresse devant nous avec ses trois grands lobes de l'abside et des hémicycles qui l'encadrent au nord et au midi.

Le sol que nous foulons est une terre transportée dont les couches ont longtemps dérobé aux regards des visiteurs la base du chevet de l'église du Mas sous lequel s'abrite la crypte miraculeuse de Ste-Quitterie. Des travaux récents ont rendu à la lumière les trois petites baies romanes jadis aveuglées du pieux sanctuaire dans lequel nous entrerons bientôt pour y vénérer les reliques de la sainte Aturine.

L'architecture romane primitive n'avait pour contreforts que de simples pilastres, plutôt destinés à orner qu'à consolider l'édifice. Les quatre éperons saillants qui se dressent le long du mur de l'abside du Mas nous diraient seuls, à défaut d'autres arguments, que cette construction est une œuvre du onzième au douzième siècle. Leur ordonnance est des plus simples. Point de colonnes engagées aux angles, point d'ornement au-dessous de la corniche. Ce sont de larges pilastres saillants, auxquels le monument emprunte en même temps une sobre élégance et une solidité durable. Au-dessus de leur sommet, apparaît un mur moins ancien que celui qu'ils protègent. Ses divers éléments font contraste avec l'appareil correct et régulier du reste de l'abside.

Les absidioles, ornées de leur côté de pilastres saillants, portent (celle du midi surtout), des traces plus manifestes du fanatisme protestant du seizième siècle. Celle du nord se dérobe en partie sous un revêtement de grossière maçonnerie et le mur oriental du transept du midi présente dans ses assises régulières de briques plates cuites des caractères évidents d'un vandalisme sacrilège. Mais détournons nos regards attristés de ces murs encore souillés du contact de la main des hérétiques, et, marchant au nord, entrons, par la porte qui nous en sépare, dans les terrasses du Petit Séminaire. Un magnifique panorama se déroule aussitôt sous nos yeux. A l'est, les sommets boisés du *Portugal*, les fertiles jardins, les gras pâturages et les vignes renommées d'un riche vallon captivent un instant notre attention, tandis que vers le nord, la

luxuriante plaine de l'Adour nous offre les attraits du paysage le plus imposant et le plus animé. Que de souvenirs se pressent pêle mêle dans notre esprit à la vue de ce spectacle !

Le canon de l'Europe coalisée (1) semble encore retentir à notre oreille, ici, sur les coteaux voisins, là-bas sur les rives du fleuve. Nous croyons entendre les hurlements des bandes calvinistes montant à l'assaut de l'abbaye bénédictine et de l'église du Mas et le bruit lointain des légions de César s'agitant dans la vallée, nous ramène à l'époque douloureuse où nos ancêtres perdaient la liberté. Mais quittons vite ces profanes tableaux et reprenons le chemin de la basilique. Il est temps d'y pénétrer.

I N T É R I E U R

L'église du Mas ayant presque entièrement disparu dans un incendie au treizième siècle, on adopta pour le nouvel édifice reconstruit sur les ruines du premier, les procédés architectoniques déjà inaugurés dans le nord et le nord-ouest de la France durant le cours du douzième siècle. La basilique du Mas fut donc bâtie dans le style ogival qui paraît s'être développé chez nous sous la triple influence des conceptions de nos artistes indigènes, des souvenirs romains et du goût oriental qui avait pénétré en occident. L'architecture romane, — la remarque en a été faite — régna souvent encore à côté de l'ogive, même lorsque le triomphe de

(1) Après la bataille d'Orthez, livrée le 27 février 1814, le maréchal Soult passant par Sault de Navailles et Grenade, s'établit à Aire pour disputer le passage du fleuve à Wellington (1^{er} mars 1814). Dès le lendemain matin, 2 mars, les Français campés à l'ouest de la ville d'Aire sur les hauteurs de *La Tucole de Mireloup*, de La Clavère, etc., sont attaqués par les Anglais qui s'emparent d'une batterie française établie au point de jonction des routes du Mas et de Sainte-Quitterie. Dans l'après-midi, les Anglais étaient maîtres du Mas et de la ville d'Aire. Pendant le combat, les élèves du Séminaire et du Collège se tenaient cachés dans les caves et la crypte du Mas.

« Cependant, raconte M. Jules Bonhomme (R. de G. T. VIII, p. 333), un jeune rhétoricien du Collège, était parvenu à monter dans le clocher du Mas et de là, il aurait contemplé la bataille. Il se nommait Antoine de Salinis. Doué d'une facilité de style remarquable, il écrivit avec l'enthousiasme de ses quinze ans, un récit de l'action qui charma ses professeurs et ses camarades accoutumés de sa part à des triomphes littéraires. Sa mère qui habitait Morlas, inquiète sur le sort de son fils, se hâta d'envoyer un domestique à Aire. M. Lalanne pour rassurer M^{me} de Salinis se contenta de lui adresser la narration applaudie de son fils et d'y joindre une courte lettre indiquant la direction prise par l'armée anglaise. Le serviteur fut arrêté comme un espion et ramené au général en chef à Aire. M. Lalanne et son élève durent comparaître, car il n'était question de rien moins que de fusiller les auteurs du rapport suspect. Les notables de la ville intervinrent et gagnèrent aisément auprès du vainqueur la cause du Supérieur et de son élève qui devait être plus tard l'illustre archevêque d'Auch. »

l'arc en tiers-point parut décisif dans le cours du treizième et du quatorzième siècles. Le Midi ne paraît guère avoir admis exclusivement les nouveaux procédés d'architecture avant cette dernière date. Aussi, n'est-il pas rare au quatorzième siècle, de voir le cintre et l'ogive se mêler sans scrupule dans le même monument. Sans parler du chevet de l'église du Mas providentiellement sauvé de l'incendie du treizième siècle, ne voyez-vous pas ici, en dehors des sculptures du porche signalées ailleurs, des baies cintrées se dessiner aux premières travées de l'ouest?... Si nous ne nous trompons, ces fenêtres semi-circulaires ont appartenu à l'église romane du onzième siècle. Les architectes du Mas conservent un tel goût pour les anciens procédés qu'ils s'appliquent à respecter tout ce qui survit du monument primitif et ne craignent pas de le laisser subsister à côté des produits de l'art ogival qui envahit alors nos contrées, après avoir couvert de mille chefs-d'œuvres la partie septentrionale de l'Europe et de la France au douzième et au treizième siècles (1).

Sans rien affirmer d'une manière absolue, il nous semble que l'église gothique du Mas n'eut qu'une seule nef abritée sous une voûte hardie. Si le lecteur regardait comme téméraire une telle opinion, à cause des larges dimensions de l'édifice, il nous serait aisé de lui citer des exemples empruntés à notre Province d'Auch qui établiraient d'une manière péremptoire, à Condom, par exemple, que l'habileté des architectes durant le règne de l'ogive se fit surtout remarquer dans ce genre de constructions. Les artistes jonglaient pour ainsi dire avec les rochers destinés aux arcs doubleaux ou aux nervures des voûtes. Leur grande préoccupation semble consister alors, comme plus tard, lorsqu'ils jetteront dans l'espace les prodigieux pendentifs de la troisième période ogivale, à porter de constants défis aux règles de l'équilibre et aux lois de la pesanteur.

Les puissants contreforts échelonnés contre les murs extérieurs de l'église du Mas suffisaient, du reste, à contrebalancer la force de poussée d'une voûte qui dut se distinguer, comme celles de cette époque, par son élancement et sa légèreté. Chose étrange ! Il ne paraît pas vestige

(1) Il paraît évident à M. de Caumont que l'ogive fut usitée dès la première moitié du douzième siècle dans la France occidentale. Cet auteur regarde comme impossible de faire remonter moins loin quelques parties de l'église de Chartres et plusieurs autres édifices dans lesquels l'ogive domine. (*Hist. de l'Archit. Relig.*, p. 307.) — (MALLET, p. 315-316.)

entre les fenêtres, des colonnes ou des consoles engagées, ordinairement employées pour recevoir la base des nervures de la voûte en croisée d'ogive, aussi bien que des arcs doubleaux et des formerets. Une main mal inspirée aurait-elle voulu effacer le souvenir de ces ornements, comme elle s'est efforcée de le faire à l'entrée de l'abside, lorsque, pour établir dans le chœur des stalles à haut dossier, elle a follement abattu la base des colonnes de l'arc triomphal ?

Nous posons la question, sans pouvoir la résoudre. Mais nous ne serions pas surpris d'apprendre qu'on a retrouvé la trace des colonnes lorsqu'un jour, à la voix du Prélat qui gouverne le diocèse d'Aire, on verra tomber ces immenses couches superposées de mortiers de tout âge et d'affreux badigeon qui affligent tous les murs de la basilique du Mas du nord au midi et de l'est à l'ouest. Qu'un bras puissant fasse tomber aussi cette double série de piliers agrestes, ces voûtes feintes des trois nefs et du transept, afin qu'on puisse voir reparaître aux yeux émerveillés des visiteurs, l'Eglise de Ste-Quitterie avec ses larges proportions du quatorzième siècle et la céleste *Rose* de son style ogival. Elle existe cette fleur majestueuse de l'architecture gothique, on peut en admirer encore les brillantes corolles.

Pour la voir avec nous, gravissez les girones usés de pierre et de bois, de l'escalier en hélice déguisé dans la tourelle au nord-ouest du porche, marchez prudemment à travers le dédale des montants de la *forêt* (charpente) et arrivez à l'intertransept. La *Rose* nous apparaît aussitôt. Malgré les coups barbares qui ont fait tomber plusieurs de ses gracieux pétales, considérez les harmonieuses proportions de la merveilleuse fleur épanouie au milieu du fronton triangulaire dominant l'arc triomphal du Sanctuaire ! Voyez, ses rayons s'allongent pour former plus haut des arcs trilobés et décrire d'élégants dessins autour d'un *Oculus* central. « Admirable symbole ! dirons-nous avec M. l'abbé Bourrassé. Le cercle, c'est l'éternité au sein de laquelle Dieu se repose. Les esprits bienheureux, les Prophètes, les martyrs, les saints, toute la création gravite en chantant des hymnes vers ce mystérieux centre de toutes choses. » (1) Tout cela ne se voit plus au Mas, mais il est aisé de l'y faire revivre, en peuplant les pétales, les lobes et les autres dessins de la *Rose* mutilée, de peintures sur verre, qu'on admire d'ordinaire sur cette fleur gothique.

Jetez maintenant, par la pensée, des arcs doubleaux élançés aux

(1) *Archéologie chrétienne*, p. 231.

points d'intersection marqués à l'extérieur par les contreforts. Divisez ces voûtes partielles en quatre voutains au moyen d'arcs en ogive qui, montant des quatre angles, vont aboutir à la clé de voûte. Disposez des nervures de même espèce aux deux bras du transept et vous aurez, en rasant les trois nefs actuelles, l'église de Ste-Quitterie telle qu'elle fut probablement au quatorzième siècle.

Au moment de descendre des combles, n'oublions pas de visiter les compartiments supérieurs de la tour du clocher et savourons un instant les charmes du ravissant panorama qui se déroule à nos regards, vers le nord, dans le vaste bassin de l'Adour. Ne soyons pas surpris surtout des nombreuses ouvertures pratiquées aux quatre faces du beffroi. L'architecture du quatorzième siècle prodigua ce genre de décoration. Les murs devenaient des dentelles percées à jour sous l'habile main du sculpteur inspiré. Malheureusement, la tour du Mas, à l'exemple de la plupart des tours des grandes églises de cette époque, demeura inachevée. Voilà pourquoi nous ne voyons pas à son sommet une de ces flèches octogones ouvragées, comme on en rencontre tant durant la deuxième période ogivale. Remarquons, en passant, que la tour est isolée de l'escalier qui y conduit. Cette disposition adoptée dans la pensée de ne pas nuire à l'harmonie du Porche, se retrouve ailleurs dans plusieurs églises du moyen-âge, mais rarement l'escalier se dérobe aux regards d'une façon plus heureuse qu'au Mas où la porte d'entrée se déguise avec goût dans l'angle nord-ouest de l'un des porches intérieurs, celui du nord.

Porches intérieurs — Le premier, dans lequel nous entrons, en quittant l'escalier, s'abrite comme le second placé au midi du portail, sous une belle voûte en croisée d'ogive du meilleur style, abstraction faite, bien entendu, de la maigreur caractéristique des moulures du quatorzième siècle. Quatre nervures toriques réunies, au sommet, à une clé de voûte circulaire, viennent reposer leur base, aux quatre angles, sur le tailloir de chapiteaux finement fouillés et chargés des produits de la flore murale du quatorzième siècle, alternant avec les figures grimaçantes qu'on rencontre si souvent à la même époque. Ce mélange se montre au midi surtout. Les chapiteaux couronnent d'élégantes colonnettes à base attique flanquées à chaque angle, de deux colonnettes d'un diamètre plus petit qui s'élèvent à leur tour pour unir leurs corbeilles à celles de leur compagne du milieu et se développer ensuite contre les parois latérales sous la forme d'un tore décrivant un

arc ogival, désigné sous le nom de *formeret*. Une baie cintrée éclaire chaque porche intérieur au nord et au midi.

L'aire des porches s'élève d'un mètre cinquante centimètres environ au-dessus du sol actuel des nefs dont nous sommes séparés par quatre degrés en pierre disposés du nord au midi, suivant des lignes droites.

Pour entrer dans les nefs, on passe, par les deux porches, sous une superbe arcade ogivale reposant aux angles sur les chapiteaux historiés et feuillagés de colonnettes élancées réunies en faisceau, mais masquées comme tout le reste de l'édifice, par une couche épaisse d'horrible badigeon.

Grande nef. — Lagrande nef⁽¹⁾ dans laquelle nous descendons après avoir franchi quatre gradins en pierre, n'offre aucun intérêt. Six piliers carrés à arête mousse, disposés trois à trois suivant deux lignes parallèles, la divisent en quatre travées, en comprenant dans ce nombre celle de l'intertranssept. Des arcades cintrées ouvrant sur les bas-côtés s'élèvent au-dessus des entrecolonnements et une voûte surbaissée en plâtre prend naissance au-dessus d'une longue moulure en saillie tracée au-dessus des arcades.

Une modeste chaire occupe la face méridionale du troisième pilier à gauche. A droite, le côté septentrional du troisième pilier présente à la vénération des fidèles une toile peinte encadrée représentant le *Sauveur attaché à la croix*.

N.-D. du Perpétuel Secours, accueille les hommages des âmes pieuses devant une image (style grec) appendue à la face occidentale du même pilier.

Bas-côté gauche. — Des pilastres en plâtre adossés au mur du nord et faisant face aux piliers de la grande nef reçoivent sur une moulure saillante la retombée d'une voûte en plâtre qui domine les trois travées de ce collatéral éclairé par trois baies, l'une cintrée (c'est celle de l'ouest), et les deux autres ogivales.

Bas-côté droit. — La disposition de ce collatéral ne diffère pas de celle du bas-côté précédent. Il faut noter seulement que les baies gothiques de la deuxième et de la troisième travées, à l'est, sont aveuglées par le malencontreux voisinage des bâtiments adossés au mur méridional de la cour du Collège.

Transsept. — Cette partie si intéressante de nos belles églises

(1) Elle a 26 m. 08 de longueur.

romanes et gothiques n'a pas de caractère dans la basilique du Mas. Des voûtes informes en plâtre, aussi complètement dépourvues de style que de bon goût, étalent leurs compartiments irréguliers au-dessus des bras de la croisée et de l'intertranssept. Que nous sommes loin de l'époque fortunée où les grandes lignes du transsept s'harmonisaient avec les trois absides romano-byzantines du chevet et demandaient un éclat particulier aux baies ogivales qui les inondaient d'une abondante lumière !

La fenêtre du fond du transsept au midi a disparu. Elle fut autrefois remplacée par une large ouverture gothique placée à l'est au-dessus de l'absidiole méridionale.

Seule, la baie gothique du transsept du nord a trouvé grâce devant le bras impitoyable qui s'est appesanti sur notre monument. Contemplons-la avec un religieux respect, car son ampleur, la largeur de son tympan et ses brillants dessins nous redisent l'éclat de cet ornement, devenu l'objet des soins particuliers des artistes de la deuxième période ogivale. C'est le style rayonnant dans toute sa pureté ! Divisée en trois panneaux à sommet trilobé, elle nous présente ses deux meneaux épanouis en gracieux dessins dans le tympan de son ogive. Les trois trèfles encadrés au milieu des délicates ciselures de la fenêtre seraient une date, à défaut d'autres indications plus sûres. Ils ont tous les caractères du quatorzième siècle.

Si, revenant au centre de l'intertranssept, nous tournons nos regards vers l'orient, nous sommes frappés du défaut total d'harmonie entre le sol des nefs et celui des absidioles, au milieu desquelles se présente l'aire légèrement surélevée de la grande abside. D'où vient cette étonnante différence de niveau ? Les constructeurs de l'église du quatorzième siècle auraient-ils méconnu les règles de l'art, au point de sacrifier l'unité de l'église ? Non, évidemment. Voici la solution probable de ce problème étrange.

Le transsept de l'église du Mas se développe sur les voûtes en pierre de la crypte de Ste-Quitterie et des deux bras du transsept qui l'accompagnent au nord et au midi. Or, les voûtes cryptales correspondant aux deux bras de la croisée supérieure, sont manifestement de date moderne. Leur structure, leur étendue démesurée, sont en complet désaccord avec le monument qu'elles entourent. Jamais un habile architecte ne se fût arrêté à la pensée de les construire.

Lorsque l'église ogivale du Mas s'éleva au quatorzième siècle, sur les

ruines de l'église romane consumée par les flammes, les voûtes, maintenant bâties en avant des absidioles, n'existaient donc pas encore et l'aire de la nouvelle basilique atteignait à peu près le niveau de celle des chapelles absidales. Des gradins symétriquement disposés à la partie antérieure du sanctuaire correspondant à la crypte proprement dite donnaient accès dans le chœur et deux larges baies pratiquées à droite et à gauche de cet escalier monumental ouvraient librement sur l'église souterraine, où l'on descendait, selon toute apparence, par une double série de marches en pierre.

Le plan de l'église du Mas est alors d'une parfaite régularité et nous avons ainsi une vraie croix latine. La nef unique de l'église forme la hampe, les deux bras sont au transept et l'abside trilobée constitue le *chevet* un peu surélevé. Les fenêtres de l'édifice, trop basses aujourd'hui, se trouvent par là même portées à leur véritable hauteur, en admettant, bien entendu, la suppression des voûtes postiches actuelles.

L'église romano-byzantine du onzième siècle, dut présenter le même aspect général, avec cette différence toutefois, qu'elle eut sans doute trois nefs correspondant aux trois absides du chevet, comme on le voit dans une foule d'églises de cette période. (1)

Grâce à la surélévation du Sanctuaire au-dessus du sol de la nef, la basilique du Mas était conforme au plan adopté pour les églises romanes de quelque importance jusqu'au treizième siècle, en vertu duquel le *presbyterium* ou la place réservée au clergé réuni pour les pratiques religieuses de la liturgie sacrée, se trouvait ménagée dans l'hémicycle. Le chœur du Mas répondait admirablement au vœu du pape Eugène II qui prescrit dans un canon du concile tenu à Rome, en 826, (canon 32) que « les prêtres et les autres clercs de service dans les cérémonies religieuses apparaissent aux fidèles en lieu distinct et d'une manière plus propre à l'édification. » Le même canon interdisait aux laïques l'accès du *presbyterium*, (chœur) pendant les saints mystères, afin que les offices pussent y être célébrés avec la liberté et la révérence convenables. La disposition du chevet de Ste-Quitterie, satisfaisait parfaitement à ce vœu du concile.

L'idée seule de donner plus d'étendue à la crypte et de réaliser quelque économie mal entendue dans la restauration de l'édifice démoli par les Huguenots au seizième siècle, a pu provoquer la mauvaise

(1) Nous connaissons dans le diocèse d'Auch plusieurs églises romanes de cette époque qui présentent les mêmes caractères que celle du Mas. Elles ont trois nefs. Telles sont, entre autres, les églises de *Flaran* (Valence) et de *Lialores* (Condom). •

inspiration de masquer les absidioles et de porter le niveau de l'église à la hauteur de celui du chevet. Nous déplorons ce contre-sens qui disparaîtra, nous en avons le ferme espoir, le jour où des ressources suffisantes permettront de rendre à la basilique du Mas son ordonnance primitive, avec son antique splendeur.

Deux modestes autels (style Renaissance), se dressent à droite et à gauche de l'entrée du chevet, (1) avec retable et contre-retable doré et sculpté. Celui de gauche, est sous le vocable du *Sacré-Cœur*; celui de droite est consacré à la T. S. Vierge. Un *cancel* (grille) en fer, sépare l'aire de ces chapelles de celle de l'église.

Chevet. — Entre ces deux autels, et à une grande hauteur, se montre, à l'entrée du Chevet, une belle arcade romane formant l'arc triomphal. L'abside nous apparaît avec ses deux éléments essentiels : la *tribune* ou *presbyterium* placée au fond de l'hémicycle, où se tenait l'officiant, entouré des prêtres assistants et le *chœur* proprement dit, c'est-à-dire cette partie privilégiée qui, dans la basilique ancienne, était toujours réservée aux chantes et aux clercs de tout ordre. L'autel avait sa place marquée entre le *chœur* et le *presbyterium* ou la *tribune*. Les deux arcs cintrés qui divisent en deux parties distinctes la voûte en berceau du chevet dont le fond s'arrondit en cul-de-four pour rappeler la *conque* ancienne, ces deux arcs, disons-nous, sont soutenus à l'entrée du chœur et à la ligne de séparation de la coupole et de l'avant-coupole par des colonnes engagées. Les chapiteaux de ces colonnes, en apparence à peine épannelés, mais badigeonnés à saturation, cachent probablement leur magnifique corbeille ouvragée sous une couche épaisse d'impur mortier. Mais peut-être les a-t-on déjà mutilés !...

Les vandales qui les ont ainsi défigurés n'auront-ils pas cédé à la sacrilège tentation d'y porter leur marteau criminel, comme ils l'ont fait au fût de ces colonnes que vous voyez à l'entrée du chevet, s'amortir en biseau au-dessus des panneaux en bois sculpté de la double série de stalles canoniales, élevées contre les deux murs latéraux de l'abside ?

Qu'une main puissante fasse tomber bientôt ce blanc rideau de badigeon infligé aux murs du sanctuaire; qu'on enlève tous les ornements modernes, et, soudain, nous verrons reparaitre à nos yeux émerveillés le magnifique ensemble du chevet du onzième siècle ! Neuf

(1) Le pan de mur contre lequel s'élèvent ces autels, correspond à des *sacrarium* (petites sacristies), établies entre les murs de l'abside et des absidioles. Ces salles rectangulaires, voûtées en berceau et longtemps demeurées sans emploi, dominent des appartements de même dimension, que nous retrouverons dans l'étude des chapelles absidales.

arcatures (1), onze peut-être, se montreront sûrement autour de l'hémicycle ou dans l'avant-coupole avec leurs chapiteaux historiés et leurs colonnes géminées, dominant un large stylobate en saillie. Les fleurons, les palmettes, les rinceaux et les entrelacs ne pareront-ils pas les chanfreins des abaques ?

Qui sait même si des fresques ravissantes ne viendront pas nous rappeler quelque drame chrétien des premiers âges de la foi ? C'est en grattant le mur méridional de la belle église de Villeneuve-de-Marsan, que M. Lugat, curé-doyen de cette ville, a fait revivre pour les arts une curieuse page de peinture du moyen-âge : le supplice de Ste-Catherine.

Si nos vœux pouvaient être entendus, l'autel du chevet du Mas quitterait la place qu'il occupe, bien à tort, pour se dresser sous l'arc triomphal de la coupole. Là, sur un beau piédestal adossé au contreretable dégagé de tous ses ornements de la Renaissance, il présenterait aux hommages des fidèles la statue en marbre blanc de Ste-Quitterie, due au ciseau d'artistes italiens du dernier siècle.

La Sainte agenouillée sur un rocher porte son regard au ciel et, tendant la main droite en avant, tandis que sa main gauche repose sur sa poitrine, elle semble offrir à Dieu son sacrifice. Le contreretable qui l'encadre en ce moment sous l'architrave semi-circulaire soutenue par le tailloir des chapiteaux composites de deux belles colonnes en marbre de Caune, disparaîtrait dans ce remaniement avec les anges et les chérubins chargés de couronner la vierge et de lui offrir la palme du martyr. Ainsi, l'ancien hémicycle reprendrait sa grâce primitive. Le chœur éclairé par les trois belles fenêtres romanes à large ébrasement qui le décorent, sortirait alors de son deuil trop prolongé et nous admirerions avec ses sobres ornements, l'harmonie du chevet du moyen-âge.

La richesse cachée, peut-être partiellement anéantie, de l'abside du Mas, nous est indiquée dans les décorations de l'absidiole du nord, où nous allons pénétrer. En dirigeant nos pas de ce côté portons encore un regard vers la voûte de l'intertranssept et regrettons de ne pas y rencontrer les arcs élancés de l'église gothique du quatorzième siècle, avec la rose épanouie du mur pignon du sanctuaire, ou tout au moins, la coupole sphérique de l'église romano-byzantine du onzième siècle. (*A suivre*).

(1) Le nombre des places ou arcatures du *presbyterium* était ordinairement impair. On en comptait cinq, sept, neuf et quelquefois onze, comme à St-Paul-lès-Dax, par exemple, ou à Valcabrière (H.-P.) *L'Ancien du Sanctuaire* ou le Pontife occupait celle du fond.

BASILIQUE DE S^{TE} QUITTERIE

AU MAS D'AIRE

Par l'abbé CAZAURAN

Absidiole du Nord. — Rien de navrant, il y a quelques mois à peine, comme l'aspect blanchi de ce petit musée de sculpture romane dont nous sommes séparés par un escalier en pierre bâti sur le flanc oriental de la voûte cryptale du nord ! Grâce à Mgr Delannoy qui destine cette chapelle aux reliques et au culte de S. PHILIBERT, le badigeon est tombé sous la main vengeresse des ouvriers chargés de rendre à ce gracieux monument sa véritable physionomie des temps anciens. L'absidiole a la forme d'un hémicycle. Trois baies romanes — celle du midi est de date très récente — éclairent vivement son enceinte abritée sous une voûte en cul-de-four et ornée, à l'ouest, sous l'arc triomphal, de deux colonnes engagées surmontées de chapiteaux probablement ouvragés autrefois, mais affreusement mutilés depuis, et masqués par une couche de mortier. L'autel très simple, adossé au mur oriental est moderne. Il n'offre aucun intérêt au point de vue de l'art. Mais en retour les sept arcatures égales assises sur un stylobate en ressaut rappelant les *consessus* des grands chœurs, et déterminées autour de l'hémicycle au moyen de colonnes géminées à base torique et à chapiteau historié, fournissent un fécond sujet d'études à l'archéologue attentif. C'est, nous semble-t-il, le onzième siècle dans toute sa beauté.

Les craintes chimériques de l'an *Mille*, (1) si funestes à l'architecture de la période primordiale romano-byzantine, ne hantent plus l'esprit du sculpteur du Mas, on le voit aisément. Son imagination se donne libre carrière dans tous les cas. Elle crée comme un monde nouveau que son ciseau presque en délire peuple d'une flore et d'une faune fantastiques.

Le plan architectural lui-même revêt un cachet d'originalité spéciale. Examinez la disposition des sept arcatures de la chapelle que nous étudions ! La première, la troisième, la cinquième et la septième présentent un arc roman d'assez grande dimension soutenu par des

(1) La fin du monde annoncée pour l'an 1000 effraya tous les esprits au déclin du dixième siècle. Le peuple plongé dans une morne stupeur négligeait même de restaurer les édifices religieux. Tout prit un autre aspect lorsqu'on eut franchi la date fatale.

colonnettes à chapiteaux historiés. La seconde, la quatrième et la sixième, munies de larges baies romanes sont flanquées, au contraire, de colonnettes très sveltes combinées avec les précédentes, mais d'une hauteur plus considérable. Leur chapiteau dominé par une triple assise de pierre en encorbellement n'a pour tout ornement qu'une élégante broderie avec laquelle s'harmonise une frise dentelée établie horizontalement dans ces trois pans de l'édicule.

Quelle différence avec les chapiteaux des autres colonnettes !

Considérez ces chapiteaux à la corbeille chargée de plantes exotiques. Voyez ces galons disposés en gracieux enroulements. Quelle verve dans ces oiseaux bizarres, dans ces personnages symboliques sculptés ! Ici, le chanfrein disparaît sous une broderie dont les entrelacs s'allongent, se dilatent horizontalement autour de l'édifice pour remplacer, à hauteur de chapiteau, la corniche en échiquier si commune dans les églises romano-byzantines. Là, sur l'arête à gorge du stylobate d'énormes oves rompent la monotonie des lignes circulaires. Partout nous admirons la luxuriante fécondité de l'art étonné qui renaît à la vie, après avoir redouté les horreurs du trépas.

Une large ouverture donnant accès dans le croisillon septentrional de la crypte se dessine au sud-ouest de l'absidiole. La porte que nous apercevons ensuite dans la seconde arcature à droite, ouvre sur une sorte de *sacrarium* (sacristie) primitif abrité sous une voûte en berceau et éclairée, à l'est, par une barbacane (meurtrière). Ce local se trouve établi dans l'épaisseur des murs qui séparent la grande abside de l'hémicycle du nord. Au lieu de l'*arca thesauri*, ou *arca sacrarii* (sorte de coffre-fort) où l'on tenait les vases et les objets plus précieux, ce sont des chaînes de fer scellées dans le mur méridional que nous apercevons !... La pierre usée par ces puissants anneaux violemment agités en tous sens fait rêver tout d'abord de l'*Inquisition* et de ses supplices imaginaires. Pour un peu, le spectre des victimes du célèbre tribunal se présenterait à l'imagination troublée qui croit entendre sortir la fatale sentence de la bouche des juges rangés en demi-cercle dans le prétoire voisin figuré par l'abside du nord !...

Rassurons-nous bien vite.

Ces fers n'ont jamais servi au châtimement des coupables. L'Eglise, dans sa maternelle sollicitude les destinait aux seules victimes de Satan, aux malheureux privés de l'usage de la raison, dont les familles en larmes venaient implorer la protection de la Vierge du Mas. De combien de

miracles ces murs furent témoins ! Que de fois on vit ces lourdes chaînes tomber des pieds et des mains de ceux que Ste-Quitterie avait résolu de sauver ! Faut-il rappeler des prodiges accomplis en ce lieu ? Il suffit d'ouvrir les Bollandistes (Edit. Palmé, T. XVIII, p. 175) au 22 mai. Là se présente une longue nomenclature de procès-verbaux qui témoignent de la puissance de Ste-Quitterie pour rendre la lucidité aux esprits en démence (1). Citons quelques exemples :

1624. — 19 avril. — Guérison de Catherine des Dalchaux, de la paroisse d'Yzosse, près de Dax, âgée de 15 ans, maladie cérébrale. — 24 mai. — Molié, maréchal-ferrant de Cazaubon (Gers), âgé de 27 ans. Folie furieuse. — 16 juin. — Bartholde des Coubiers du Vignau, 12 ou 13 ans. Aliénation mentale. — 16 juin. — Pierre Nercaïn, de Grenade, 32 ans. Folie.

1625. — 7 mai. — Jeanne de Paramis, 40 ans. Folie. — 14 juin. — Bernard de la Barrière, de St-Macaire (Gironde), 32 ans. Folie furieuse. — 18 septembre. — Peyroton de Peccassi, du diocèse de Lescar, 25 ans. Folie furieuse.

1626. — 5 février. — Bertrine de Pison de Mongu (Monget ?) (Basses-Pyrénées), 60 ans. Folie. — 24 mars. — Jean de Therse de Lagny (Lacqui ?), menuisier. Folie. — 11 septembre. — Jean de Novau, de St-Cricq-Villeneuve, 28 ans. Folie.

1627. — 4 octobre. — Antoine de Bédora, prêtre.

1634. — 19 février. — Noble Charles de Cambis de Preignac (Gironde). Démence. — 18 mai. — Vincent Labamu, de Dax, laboureur. Démence. — 20 mai. — Catherine de Labac, de Bascons, 30 ans. Folie (2).

Bénissons Dieu des prodiges accomplis en ce lieu par son humble servante et quittons promptement ce triste séjour où nous percevons encore comme un écho des hurlements et des blasphèmes des démoniaques et des fous avant leur miraculeuse délivrance.

Absidiole du midi. — Au flanc méridional de la grande abside, nous rencontrons un second hémicycle de même forme et de mêmes dimensions que le précédent. L'ordonnance générale de cette chapelle ne diffère pas de celle de l'absidiole du nord. A l'entrée, deux colonnes engagées à chapiteau grossièrement blanchi, servent de support à un

(1) Ces procès-verbaux n'embrassent qu'une période de 10 ans, de 1624 à 1634. Il est fâcheux qu'on n'ait pas publié un plus grand nombre de miracles, c'était facile au dix-septième siècle (V. Bolland, T. XVIII, p. 175).

(2) V. *Sainte-Quitterie du Mas et sa crypte* (p. 11) par M. l'abbé Dudon.

bel arc triomphal roman. Deux baies romanes à grande ébrasure éclairent la chapelle ornée, à l'est, d'un très modeste autel moderne.

En descendant dans l'hémicycle, on est frappé de la complète nudité de cet édifice dans lequel on s'attendait à retrouver tous les ornements de celui du nord, tels que chapiteaux historiés, arcatures, colonnettes géminées, entrelacs et corniches, etc. Y aurait-il trop de hardiesse à penser que ces murs blancs dérobent à nos yeux des chefs-d'œuvres de sculpture mutilés ? Serait-il téméraire de croire qu'une recherche intelligente pratiquée dans les parois de l'absidiole rendrait à la lumière des ornements trop longtemps soustraits à notre étude, malgré les impies dégradations que durent leur infliger les Calvinistes du seizième siècle ? Qu'on fouille ces murailles, qu'on sonde les chapiteaux de l'arc triomphal, et, si nos conjectures sont exactes, on sera agréablement surpris des précieuses révélations d'investigations aussi faciles que peu coûteuses !

Comme à l'hémicycle du nord, nous rencontrons au sud-ouest du mur septentrional une porte à linteau droit qui conduit dans une étroite *custode* (sacristie) voûtée en berceau et bâtie en moyen appareil dans l'épaisseur des murs de séparation de l'absidiole et de l'abside. La lumière entre dans cette salle transformée en chambre de débarras par une barbacane pratiquée à l'est. En quittant ce réduit, où l'on chercherait en vain des traces de l'ancien mobilier, tournons un peu à droite et franchissons le seuil de la porte occidentale qui nous conduit, enfin, dans l'église souterraine qu'il est temps de parcourir.

CRYPTE

Quelle pénible impression nous éprouvons d'abord à l'aspect singulier de ces longs *tunnels* abrités sous une voûte surbaissée en moyen appareil correspondant aux deux bras du transept supérieur ! N'a-t-on pas destiné ces catacombes à des sépultures privilégiées pendant les derniers siècles ? On le croirait, au souvenir des ossements qu'on a, dit-on, retirés de ces sombres souterrains. L'exhaussement du niveau de l'église du Mas, à une époque difficile à préciser, mais certainement postérieure au passage des huguenots en 1569, a dû donner naissance à ces bizarres appendices qui devront disparaître, si la basilique de Ste-Quitterie revient jamais à ses beaux jours du onzième ou du treizième siècle. Traversons rapidement ces noirs souterrains, afin d'examiner, la lampe à la main, la partie vraiment intéressante de

la crypte de Sainte-Quitterie. Elle est séparée des deux transsepts par un mur couronné de créneaux en pierre décrivant une galerie à angle droit en face des deux escaliers en pierre par lesquels on descend dans le sanctuaire primitif, maintenant débarrassé d'un immense amas de terres qui l'avaient envahi.

La crypte proprement dite se compose d'un caveau rectangulaire dominé par une large voûte de cloître dont les arêtes vives aboutissent à une clé centrale circulaire sur laquelle on a gravé les armes de Mgr Delannoy (1), juste récompense du zèle infatigable de l'auguste Prélat pour le culte de la Vierge du Mas. Des murs modernes crénelés se dressent à nos côtés au nord et au midi, une fontaine d'eau vive coule sans cesse vers le milieu de la chapelle, mais un peu en dehors de l'axe de la crypte, au sud. Si nous tournons nos regards vers l'ouest, nous distinguons à la lueur du flambeau combinée avec les rayons qui nous arrivent discrètement du dehors par l'abside, le splendide sarcophage de la Sainte abrité sous un bel *arcosolium*. Divers tombeaux s'échelonnent au nord et au midi de la fontaine et, à l'est, nous apercevons une belle arcade remane ouvrant sur une chapelle absidale ornée d'un autel primitif. « Touchant spectacle du christianisme naissant : un autel, un baptistère et des tombeaux ! »

Ce n'est qu'avec un religieux respect que nous foulons les dalles en pierre (2) étendues sous nos pieds. Nous marchons sur une terre probablement arrosée par le sang des martyrs, à l'aurore du christianisme en Aquitaine. N'est-ce pas ici, dans une grotte mystérieuse dérobée aux regards des *profanes*, que les premiers chrétiens de la vieille *Adura* ou *Vicus-Julii* vinrent chercher un asile dans les entrailles de cette colline du Mas, église primordiale de la ville d'Aire, comme les catacombes furent le premier sanctuaire de Rome ? N'est-ce pas là que reposèrent les cendres des premiers apôtres de l'Adour ? N'est-ce pas, enfin, au milieu de quelques-unes de ces tombes couchées çà et là que Quitterie allait offrir à Dieu son innonce baptismale et le parfum de sa prière avant d'y venir à son tour déposer ses précieuses reliques ?

(1) Les armes de Mgr l'Evêque d'Aire se blasonnent ainsi qu'il suit : Parti à senestre de gueules à la croix de St-André d'or, à dextre de sinople à une ancre d'or, au chef d'azur chargé de l'image de N. D. de la Treille d'argent et pour légende : HAEC EST SPES NOSTRA. (V. l'intéressant article du D^r Sorbets : *Les Armes de NN. SS. Delannoy et Soulé*. — R. de Gascogne. T. XVIII, p. 105.)

(2) Des fouilles pratiquées dans la crypte par ordre de Mgr Delannoy ont fait retrouver le pavé primitif. Deux dalles portent sur l'une de leurs faces des feuilles de laurier, ce semble, sculptées à plat et alternées. (V. *Ste-Quitterie Gasconne*. — Conclusion.)

Nous l'ignorons, mais tout nous dit que cette grotte est un lieu saint. Elle nous paraît être le berceau de la foi des peuples *aturains*. Plus tard, lorsque la persécution se calma, les chrétiens auront bâti une enceinte sacrée autour de cette caverne transformée en église vers le septième siècle au moins, car au siècle suivant, les Religieux de S. Benoît sont déjà groupés autour du tombeau de Sainte Quitterie (1). L'édifice actuel n'est point de cette époque : il porte tous les caractères du onzième siècle environ et appartient par conséquent à l'architecture de la seconde période romane. Etudions un à un ses divers éléments : la *Fontaine* ou *Baptistère*, — le sarcophage de Ste-Quitterie et son *arcosolium*; — les Tombeaux de la crypte ; — l'église absidale et son autel.

I^o. — Le Baptistère. — Le Jourdain fut, sans contredit, le baptistère le plus ancien. Depuis, les rivières de tous les pays du monde, les fontaines, les plus petits cours d'eau servirent aux apôtres à conférer le sacrement de la régénération. Philippe baptisa l'eunuque de la reine de Candale dans la première fontaine placée à sa portée. A Rome, les chrétiens étaient baptisés dans le Tibre.

Plusieurs catacombes de Rome avaient leurs *batistères*. Boldetti en a signalé quelques-uns. On voyait ces piscines saintes dans une foule de cryptes, telles que celles de Pontien, du Vatican, de St-Alexandre. La crypte d'Aire eut aussi sa piscine et c'est probablement dans les eaux abondantes qui coulent encore au Mas que, durant les cinq ou six premiers siècles, les évêques de *Vico-Julius* administrèrent le baptême à leurs néophytes. On sait qu'il n'y eut, en effet, au début, même à Rome qu'un baptistère par diocèse ou ville épiscopale, car l'administration de ce sacrement était réservée au Prélat. C'est au sixième siècle seulement, dit M. l'abbé Martigny, que des baptistères commencèrent à être concédés aux paroisses rurales, ainsi qu'il ressort des conciles d'Auxerre (An. 577, can. XVIII) et de Meaux (can. XLIII.)

Cette considération rend le baptistère du Mas profondément vénérable et mille fois digne des soins pieux dont Mgr Delannoy ne cesse de l'entourer.

La forme de la piscine est rectangulaire. Son niveau extérieur est à fleur de terre. Trois degrés en pierre très usés permettaient jusqu'ici d'y descendre par le côté de l'est. C'était, d'abord, pour l'administration du baptême par immersion, sans doute, et, ensuite, pour y puiser de

(1) *Glanage de Larcher* au G. S. d'Aire.

l'eau que les fidèles emportaient dans leurs maisons avec un saint respect. Une balustrade en pierre ciselée à jour, en interdit désormais l'accès. Mais un vase mobile à double bec adapté à une tige en bois, sert à fournir aux pèlerins toute l'eau qu'ils désirent. L'ordre et la propreté du sanctuaire sont garantis par là à l'occasion des grands concours de fidèles. Des canaux habilement ménagés sous des dalles en pierre amènent dans la piscine une eau pure sans cesse renouvelée grâce à des conduits secondaires qui, placés au sommet du réservoir rejettent au-dehors le trop-plein du bassin dont la profondeur est d'environ un mètre quarante centimètres.

Inutile d'essayer de rapporter tous les prodiges de grâce opérés dans les siècles par l'eau bénie de cette fontaine *miraculeuse*. Nous disons *miraculeuse* ; ce qualificatif n'a rien d'exagéré. Sans parler des guérisons nombreuses obtenues dans la crypte ou ailleurs, est-ce que les Bollandistes (T. XVIII, p. 176) ne nous apprennent pas un phénomène merveilleux qu'ils tenaient eux-mêmes d'un témoin oculaire et qui s'opérait au vu et au su de tout le monde, à la fin du dix-septième siècle ? M. l'abbé Dudon le raconte dans sa brochure de *Ste-Quitterie du Mas*, (p. 29). « La veille de la fête de Ste-Quitterie, vers trois heures du soir, lorsque l'on commençait à chanter les premières vêpres l'eau de la fontaine s'élevait et montait progressivement d'au moins un pied. Le lendemain, à la fin des deuxièmees vêpres, elle décroissait de même et revenait à son niveau ordinaire. » Dieu se plaît souvent à révéler ainsi la gloire de ses saints et c'est en vain que l'impie voudrait essayer de nier les miracles. Le prodige annuel, visible, palpable du sang de Saint Janvier qui, le jour de sa fête, se liquéfie et entre en ébullition dans le vase qui le renferme, à Naples, est là, de nos jours encore, pour convaincre les plus incrédules de la possibilité de tels faits, rares de nos jours, c'est vrai, mais très communs aux époques de foi. Le miracle était même si ordinaire dans ces temps fortunés que le peuple familiarisé avec le surnaturel multipliait parfois à son gré les prodiges célestes et prenait en certains cas pour des phénomènes divins des faits de l'ordre purement naturel. Est-ce à une de ces pieuses exagérations qu'il faudrait attribuer l'*apparition soudaine de trois tombeaux en marbre dans la crypte du Mas* ? C'est possible.

Les sarcophages de la Crypte. — « Aux confins d'Aire, dit Crégoire de Tours, cité par M. l'abbé Dudon, (1) trois prêtres n'ayant

(1) *Sainte Quitterie du Mas et sa crypte*, (page 26).

ensemble aucune affinité que celle de l'amour divin, ont été ensevelis au même lieu ; à leurs tombeaux juxtaposés s'opèrent chaque jour de nombreux miracles. Un nouveau prodige vient de s'ajouter à ceux qui avaient déjà porté au loin leur réputation. Le sol du sanctuaire où ils sont placés, formé d'un béton extrêmement dur, s'est ouvert et l'on a vu successivement émerger les pierres sépulcrales. Aujourd'hui le premier tombeau est entièrement dégagé ; le second est encore à moitié enfoui : le troisième ne laisse apercevoir que son couvercle. » Si, dans ce passage, S. Grégoire a voulu parler de la crypte du Mas, ce ne sont plus trois tombeaux qu'elle renferme. Nous y en trouvons quatre, un au midi du baptistère, trois au nord. Des travaux de déblai récemment opérés, nous l'avons déjà dit, ont mis en évidence ces beaux *loculi* en marbre de diverses grandeurs qui reposent, actuellement, non sur une couche de *béton*, mais bien sur les belles dalles de pierre du souterrain. Loin de repousser l'assertion de Saint Grégoire de Tours, nous l'admettons comme possible et même comme probable, mais nous ne pensons pas que les trois sarcophages placés au nord de la piscine du Mas soient ceux que l'historien sacré avait en vue.

Il y a eu au Mas des tombeaux contenant des corps saints, c'est hors de doute. Pierre Duval parlant de l'église de Ste-Quitterie dit, en effet, que cet édifice « est l'un des plus beaux de Guienne, enrichi de *divers corps saints* et d'une fontaine miraculeuse fréquentée par nombre de personnes à cause de sa vertu sur ceux qui ont le sens égaré ». (1) De son côté, l'abbé Mirassou, chanoine théologal de la cathédrale d'Aire, écrivant le 22 septembre 1753, au Prieur des Capucins de Nogaro, lui décrit la crypte du Mas et mentionne « plusieurs tombeaux aux environs de celui de sainte Quitterie qu'il croit être ceux des compagnes de la sainte qui l'accompagnaient toujours depuis qu'elle avait quitté la maison de son père ».

Mais il est également certain que d'illustres personnages, non réputés comme saints, ont eu leur sépulture autour du sarcophage de la sainte du Mas. Le chanoine Lahitère (2), après avoir dit que les ducs de Gascogne étaient ensevelis au Mas, ajoute à la page 94 de son manuscrit que « Guillaume Sanche mourut le 22 décembre 984, laissant de sa femme Urraque deux fils nommés Bernard et Sanche et qu'il était frère

(1) *Description de l'Evêché d'Aire* (Edition de 1651).

(2) V. Bulletin, 2^e trimestre 1886, page 96.

de Garcie , comte d'Agen. *Les trois sont enterrés près du tombeau de sainte Quitterie, du côté du nord ».*

Les trois tombes en marbre établies encore à cette heure au côté septentrional de la crypte sont conformes à cette description. Elles sont de grandeur inégale et paraissent avoir été destinées à des personnes d'âges différents. Bernard et Sanche, fils de Guillaume Sanche étaient jeunes sans doute, à l'époque de leur mort.

Il paraît donc hors de conteste que les trois tombeaux de la crypte ne sont pas ceux dont parle St-Grégoire, à moins d'admettre — ce qui est infiniment peu probable, — que ces sarcophages sont devenus tour à tour l'asile de trois saints et des ducs de Gascogne.

Une commission chargée de faire la visite de ces sépultures, en 1874, ne rencontra qu'un os de fémur dans le plus grand ; les deux autres étaient vides. Le quatrième tombeau qui se trouve seul au midi du baptistère, fut aussi examiné à la même époque : « on n'y trouva qu'un crâne entouré d'ossements de petits sujets. »

Quel malheur à jamais irréparable pour notre histoire provinciale ! Les Révolutions ont jeté le désordre dans la crypte sacrée du Mas où de vaillants chevaliers, défenseurs de l'Eglise, se reposaient à côté des premiers hérauts de l'Evangile à Aire, de Ste-Quitterie, et peut-être aussi des Edentius, des Géronce et autres illustres martyrs. Toutefois, si la tombe de ces derniers n'est pas facile à reconnaître, celle de Sainte-Quitterie nous apparaît dans toute sa splendeur, à l'ouest de la crypte.

III. — Le Sarcophage de Sainte-Quitterie. — Le tombeau de Ste-Quitterie repose aujourd'hui. comme à l'époque de la reconstruction de l'église du Mas, sur des dés composés, paraît-il, d'un mélange de brique pilée et de chaux, soutenus par un large soubassement de peu d'élévation. L'examen attentif de ce sarcophage en marbre blanc nous inclinerait à penser avec MM. Pédegert et Sorbets (1) qu'il est de la fin du quatrième siècle, si le P. Garrucci, venu de Rome à Aire pour étudier ce monument, ne l'attribuait au cinquième siècle. Mais il s'attache une telle autorité au nom de l'éminent archéologue qu'il serait téméraire de contredire son enseignement. En nous rangeant à son avis, du moins nous sera-t-il permis de penser que le tombeau n'est pas de la fin du cinquième siècle.

(1) V. dans la *Revue de Gascogne*, le *Tombeau de Ste-Quitterie* par M. Pédegert, et *Sainte-Quitterie, ancienne abbaye bénédictine* par M. Sorbets.

La date du martyre de Sainte-Quitterie est nettement marquée dans des manuscrits cités par les Bollandistes. « Sainte-Quitterie, y est-il dit, souffrit le martyre le 11 des kalendes de juin, l'an du Seigneur 471. » Les célèbres hagiographes citent ensuite (T. XVIII, p. 174) un autre ouvrage français où se lisent ces mots : « Là s'achèvent les combats de l'illustre vierge Sainte-Quitterie, qui eut la tête tranchée le 11 des kalendes de juin, l'an de grâce 478. »

La différence n'est pas grande entre les deux dates. C'est donc vers la fin du cinquième siècle que *Quitterie confessa le Christ*. Or, est-il admissible que dans un pays où le sang chrétien coule de toutes parts, on puisse songer à honorer l'héroïne du Mas par un superbe monument public comme celui dont nous parlons ? Ce n'est que plus tard, pensons-nous, peut-être dans le courant du sixième siècle, que la piété des fidèles aura voulu donner aux reliques de la vierge le tombeau vraiment royal que nous avons sous les yeux. Eh ! bien, hâtons-nous de le dire, ce tombeau ne nous paraît présenter aucun des caractères distinctifs de la sculpture de cette période de déclin pour l'art.

Le coup de ciseau est net, les personnages ne manquent pas d'élasticité, leurs membres sont harmonieux et le vêtement laisse admirer une ampleur pleine d'aisance rehaussée par une grâce parfaite. Il nous semble reconnaître à ces traits le cachet particulier du temps qui suivit les beaux jours de l'empire chrétien de Constantin.

A part ces deux masques antiques au front ailé des angles de la frise, (Soleil et Lune ?) qui paraissent rappeler la fuite précipitée du paganisme devant la *Vérité Nouvelle*, voyez comme tous les sujets traités aux trois façades principales du sarcophage retracent avec une sorte de profusion de bon aloi les grandes scènes bibliques de l'*Ancien* et du *Nouveau-Testament*.

On dirait que le ciseau de l'artiste, longtemps comprimé par des édits de proscription, a hâte de profiter des premières lueurs de la liberté chrétienne pour étaler au grand jour des souvenirs refoulés durant trois siècles dans l'ombre des Catacombes ! La vie déborde de toutes parts !

Le Bon Pasteur, portant sur ses épaules, la brebis égarée, se montre au milieu de trois personnages qui symbolisent, sans doute, la Foi à gauche, et, à droite, la Charité qui se penche affectueusement sur le front rayonnant de jeunesse d'un enfant vêtu du *peplum* romain, image de l'Espérance. Daniel, les bras étendus, chante, plus loin, les louanges de Dieu dans la *fosse aux Lions* et le Sauveur, touchant de la main

droite Lazare couvert d'un suaire retenu par de larges bandelettes, semble dire à son ami : *Veni foras*. Le tombeau entr'ouvert de l'ami de Jésus se dresse à l'angle méridional du panneau qu'il termine. A l'extrémité opposée, la scène de la création du premier homme précède la chute originelle de nos premiers parents.

Dans la frise, ornée d'un cartouche rectangulaire à son centre, Abraham, prêt à frapper son fils, retient le glaive en entendant la voix de l'ange et aperçoit le bélier à sa droite. Le *Paralytique* de l'Evangile, marche d'un pas alerte, dans la scène suivante et laisse paraître la tête au-dessus du grabat qu'il porte sur ses épaules. Un monstre marin vomit Jonas, à la droite du cartel central et le jeune Tobie termine la série des bas-reliefs. Son bras droit plonge dans la gueule du poisson redressé qui s'élançait pour le dévorer.

Les sculptures plates des parois latérales représentent, au sud, Jonas jeté à la mer, et, au nord, le prophète de Ninive étendu sous l'arbre mystérieux auquel St-Jérôme et St-Augustin demandèrent jadis tant d'éloquentes pages.

Au-dessus du sarcophage se développe l'arc roman d'un bel *arcosolium* en pierre précédé de deux pilastres qui soutiennent sur leurs chapiteaux sans ornements une architrave avec frise et entablement surmontée d'un gable triangulaire. Cette vaste retraite cintrée d'une profondeur de cinquante centimètres environ est du meilleur goût ainsi que les pilastres dont les sommets servent d'appui aux deux arcades du nord et du midi de la crypte.

Les peintures murales de l'*arcosolium* avaient complètement disparu sous l'action incessante de l'humidité de la crypte semi-circulaire. Elles sont maintenant remplacées par un tableau en céramique émaillée sorti des ateliers de la *faïencerie de Sarreguemines*, à Paris. Ce tableau qui « allie la richesse du coloris et le modelé de la céramique à la variété des tons de la mosaïque » représente le martyr de Ste-Quitterie.

Encadrée par une brillante bordure qui suit les contours de l'*arcosolium* et s'arrête à la hauteur du tombeau, la Sainte décapitée et entourée d'un nimbe présente sur ses mains revêtues d'une riche étoffe, son auguste chef couronné, dont les yeux grands ouverts fixent l'orient et donnent au visage une saisissante expression. A droite et à gauche du nimbe tracé à la place de la tête, on voit se dérouler, suivant deux

lignes verticales et parallèles, les lettres détachées des mots SANCTA QVITTERIA.

L'ange de la *Virginité* tenant dans la main gauche un cartel orné du mot *Virginitas*, tandis que sa main droite porte un beau lys (emblème de la pureté) s'avance d'un pas agile vers la Sainte. Il paraît s'éloigner d'une ville dessinée dans le lointain avec cette inscription : *Tolosa* (1). A droite, l'ange du *Martyre* semble sortir d'une ville gallo-romaine désignée par le mot *Atura* (Aire). Sa main droite porte un cartel présentant l'épigraphie *Martyrium* et sa main gauche tient en avant une superbe palme (?)

Le chrisme du Sauveur se dessine au sommet de l'*arcosolium* et au centre d'une bande émaillée ayant en exergue, à gauche, les mots SANCTA QVITTERIA et à droite, l'invocation ORA PRO NOBIS.

Au milieu de l'intrados de l'*arcosolium*, beau médaillon encadré dans une garniture émaillée et orné d'une magnifique colombe aux ailes déployées qui tient une palme dans son bec et plane au-dessus de la Vierge-martyre.

Evidemment, l'habile auteur de la peinture, familiarisé avec les moindres détails des richesses artistiques des catacombes de Rome, s'est inspiré pour son tableau de la légende si connue de Ste-Quitterie qui nous montre la Vierge du Mas mise à mort près du palais d'Alaric et prenant son chef dans ses mains pour venir le déposer dans le sanctuaire vénéré qui eut la gloire de le posséder si longtemps. Tel n'est cependant pas l'unique aspect sous lequel on la représente.

S'il faut en croire l'abbé Mirassou, chanoine d'Aire, il n'y eut pas autrefois d'image de Ste-Quitterie peinte sur son tombeau, mais il existait dans l'église du Mas une grande toile où était dépeint le martyr de la Vierge d'Aire. « On y représente le bourreau qui tient un sabre ensanglanté, dit le théologal du chapitre d'Aire, et près de là on représente la sainte décollée (décapitée) portant sa tête entre ses mains, une palme à côté et une couronne qui est la couronne du martyr. Dans un autre tableau elle est représentée au milieu, sans être décollée (décapitée) sous la figure d'une jeune fille, ayant à ses deux côtés deux personnes folles ou furieuses liées et attachées à deux poteaux. » On nous assure

(1) La question de l'origine de la Sainte est loin d'être tranchée. La présence du mot *Tolosa* sur la peinture de la crypte ne sera-t-elle pas une cause d'erreur dans l'avenir ? C'est un peu tard ; mais s'il nous était permis d'exprimer un vœu, nous désirerions que cette indication prématurée disparût du tableau.

que ces toiles sont perdues pour l'art et l'archéologie. Qu'on nous permette, du moins, d'en signaler une troisième heureusement conservée avec un religieux respect dans la modeste église de Lannemaignan (1) canton de Cazaubon (Gers).

Autrefois, le concours des fidèles était immense dans l'église de cette paroisse, d'abord, et puis à la *fontaine de Ste-Quitterie*, le jour de la fête de la Sainte du Mas d'Aire. Cette fontaine (2) bâtie sur le flanc méridional d'une petite colline dominant un délicieux vallon, au midi de l'église, attire encore beaucoup de fidèles, surtout le jour de Ste-Quitterie. On y vient alors un peu de partout et il n'est pas rare d'entendre parler de guérisons merveilleuses opérées par la salutaire influence de la source miraculeuse.

La population de Lannemaignan était si profondément attachée à sa patronne secondaire, Ste-Quitterie, qu'en 1845, elle obtint de M. l'abbé Pandellé, son pasteur, que la Vierge d'Aire devint patronne principale de la paroisse et fût substituée à St-Jean-Baptiste, titulaire de l'église. La concession du saint curé est-elle irréprochable au point de vue liturgique ? Il est difficile de le dire, mais il est sûr que depuis cette époque, la fête de Ste-Quitterie est la grande fête paroissiale. Les pèlerins y viennent de plusieurs lieues à la ronde et les malades de tout ordre y sont guéris, surtout ceux qui souffrent de la tête.

Dans l'église, une toile peinte disposée dans un cadre en bois au-dessus de l'autel de la chapelle du nord, représente le martyr de sainte Quitterie.

La scène se passe en rase campagne, en avant d'une cité qui se dessine dans l'angle méridional du tableau. Sainte Quitterie simplement vêtue de la *palla* blanche sur laquelle s'étend un manteau bleu, paraît décapitée ; le sol est inondé de sang. Elle porte son chef virginal sur la main gauche à hauteur de poitrine et sa main droite abaissée soutient un rameau vert, symbole de son martyre. La sainte paraît vouloir diriger ses pas, au midi, vers un arbre desséché qui étale ses arides rameaux en avant de la ville simulée dans le lointain. Un soldat gallo-romain, les pieds couverts de bandelettes comme ceux de sainte Quitterie, vêtu d'une courte chlamide et nu-tête est à la droite de la vierge, dans

(1) V. notre *Pouillé du Diocèse d'Aire*, p. 79.

(2) Elle se trouve dans un petit pli de terrain voisin d'un bois qui fait partie du domaine de M. Gabriel Dibos. M. de Comale, de Tachousin, en était, autrefois, propriétaire.

l'attitude d'un guerrier qui vient de se servir de son arme. Son bras droit abaissé porte le glaive dont il a frappé son auguste victime, mais il paraît saisi d'horreur au spectacle d'une Vierge maîtresse de la mort elle-même. Aussi, pour ne plus voir cette scène qui l'épouvante, il prend dans sa main gauche un pan de sa toge bouclée à la façon romaine sur son épaule droite et cherche à se voiler la face.

Ce tableau et l'autel qu'il domine n'occupent cette place que depuis cinquante ans environ. Ils appartenaient l'un et l'autre à l'ancienne église de Tachousin, (1) maintenant détruite, d'où ils passèrent, par les soins de M. Pandellé, à Lannemaignan, dans la chapelle septentrionale dédiée à sainte Quitterie (2).

IV. — L'abside et le tombeau de saint Désiré. (?) — Dans les premiers siècles de l'Eglise, dit M. Bourrassé, on célébrait les mystères exclusivement sur les tombeaux des chrétiens morts vaillamment pour la défense de la foi. Au moyen-âge on conserva cette pieuse tradition et voilà pourquoi nous voyons les fidèles élever de toutes parts des églises en l'honneur de Dieu sous l'invocation d'un martyr. Primitivement, on déposait les reliques du saint dans un caveau creusé sous l'autel et ce caveau portait le nom de *Confession* ou de *Martyrium*. A partir de la deuxième période romano-byzantine, les cryptes anciennes prirent de grandes proportions et constituèrent de véritables églises souterraines. Ce fut le cas pour le Mas.

Vers le onzième siècle, la crypte de Ste Quitterie devenue sans doute insuffisante pour la foule des pèlerins, prit les dimensions d'un sanctuaire spacieux qui nous a été conservé sans modification essentielle. Un grand arc roman établi dans le mur oriental de la crypte donne accès dans l'abside dont le sol sans pavé s'élève de trente centimètres environ au-dessus de celui du sanctuaire que nous quittons. Un second arc roman divise la chapelle absidale en deux parties distinctes qui sont : l'hémicycle proprement dit voûté en cul-de-four ou en forme de conque et l'avant-coupoie voûtée en berceau et munie à sa partie inférieure, aux parois méridionale et septentrionale d'une banquette en pierre.

A l'entrée de l'hémicycle faiblement éclairé par trois étroites baies

(1) L'église de Tachousin, annexe de Lannemaignan, était sous le vocable de sainte Quitterie.

(2) V. le *Pouillé du Diocèse d'Aire*, p. 79. — Paris, Maisonneuve, éditeur.

romanes, nous voyons se dresser devant nous un autel primitif formant un massif de maçonnerie sans ornement d'aucune sorte, si nous exceptons l'encadrement à moulure saillante qui le domine au-dessus du tombeau. La table de l'autel brisée a disparu depuis la restauration de la crypte, mais on voit encore au centre de la partie évidée au-dessus du tombeau, le *lectulus* (cavité communiquant avec une ouverture latérale placée à l'orient) destiné à recevoir les reliques sur lesquelles on célébrait les saints mystères.

Les travaux de dégagement exécutés dans l'abside nous permettent de contempler l'autel dans sa position du onzième siècle. Il repose sur une plate-forme séparée par deux marches en pierre du sol de l'abside surélevé lui-même de quelques centimètres au-dessus de l'aire de l'avant-coupoles dont il demeure séparé par un gradin en pierre.

Un énorme sarcophage vide, attire nos regards au sud-est de l'autel primitif que nous venons d'examiner. Quel personnage fut enseveli dans cette tombe ? L'histoire ne le dit pas ; mais on peut présumer qu'elle fut l'asile de la dépouille sacrée de l'un des saints vénérés dans la crypte du Mas. Le peuple l'appelle le *Tombeau de S. Désiré*. On ignore la cause de cette désignation.

Les mères placent leurs enfants rachitiques dans cette auge, et, les soutenant par les bras ou avec des lisières, elles les exercent à la marche, lorsque leurs membres engourdis, presque paralysés par la maladie n'ont pas pu prendre leur développement normal. Divers prodiges sont venus, dit-on, récompenser la foi naïve, l'humble confiance de ces femmes pieuses.

L'abside de la crypte est un morceau achevé d'architecture romane autant par l'ensemble si simple et si parfaitement harmonieux de ses lignes que par la grâce de son ordonnance. Rien ne fut négligé, du reste, pour lui donner tout l'éclat dont elle était susceptible.

La peinture déjà en honneur dans les grands monuments religieux, aux portails, aux arcatures, fut prodiguée à la voûte de l'hémicycle souterrain du Mas, au quatorzième siècle probablement, c'est-à-dire vers le temps où le porche lui-même recevait les riches décorations polychromes que nous avons dû simplement signaler ailleurs, parce qu'il était impossible de les décrire. Plus heureux ici, il nous est permis, malgré les ravages du temps et les altérations causées par l'humidité, de mentionner divers sujets encore apparents du côté de l'Évangile, quoique à peine ébauchés.

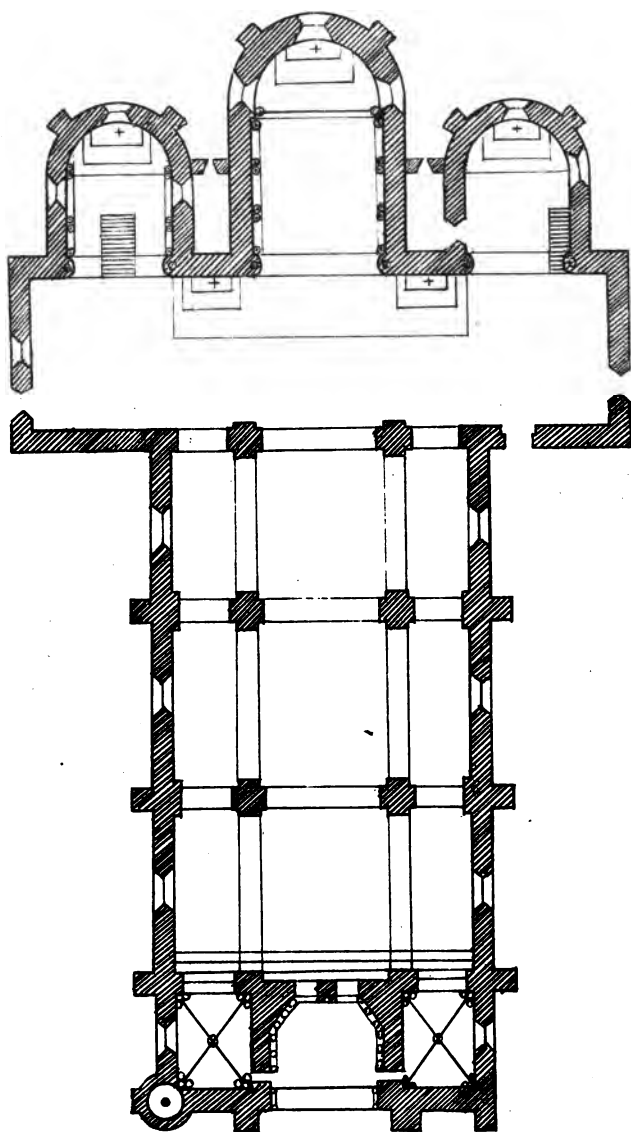
Il y avait sur cette voûte deux séries de fresques. Tout a disparu au midi ; pas un trait n'a échappé à l'action de l'eau, trop longtemps croupissante sur les amas de terre entassés sur ce point comme dans la crypte, peut-être par la piété des fidèles désireux de soustraire, pendant une révolution, ce précieux trésor aux profanations de l'impiété. Mais plus loin, voyez la scène de l'*Annonciation*, la *Nativité du Sauveur* (1), l'*Adoration des Rois Mages*. *Jésus est présenté au Temple* dans le sujet suivant, et, enfin c'est le *Recouvrement du Sauveur*, à l'âge de *douze ans, au milieu des Docteurs de la Loi*.

Une longue guirlande d'écussons encadre ces tableaux polychromes. Le baron de Marquessac, dit M. l'abbé Dudon (*Sainte-Quitterie du Mas*, p. 16) a relevé les blasons suivants dans ce panorama héraldique : « D'Arpajon, 1355 ; — de Lautrec, 1258 ; — de Lautar, 1305 ; — d'Astarac, 1296 ; — de Raymond-Roger, comte de Foix, 1241 ; — de Raymond d'Alfare, 1246 ; — de Castelbon, 1240 ; — de Comings, 1219. »

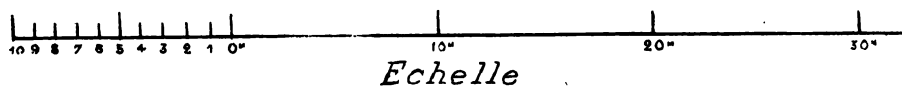
La peinture avait rivalisé, comme on le voit, avec l'architecture et la sculpture pour célébrer la gloire de l'héroïne du Mas dans cette église miraculeuse d'où nous sortons, enfin, après avoir adressé une dernière fois nos hommages pieux à la Sainte dont les reliques sont déposées dans la crédence voisine du tombeau. Le chrisme du Sauveur orne la porte du précieux reliquaire creusé dans le mur méridional de la crypte.

Le goût dépravé de la Réforme avait voué à l'oubli les beaux ornements que nous venons d'admirer. Heureusement pour les arts, le diocèse d'Aire a pour premier Pasteur un Pontife qui sait unir la science de l'archéologue à l'amour le plus filial pour la Vierge-Martyre. Grâce à son zèle infatigable, la crypte du Mas vient de sortir des ténèbres et Sainte-Quitterie a repris possession de son antique sanctuaire. Désormais son nom plus béni que jamais volera de bouche en bouche, porté au loin par les puissants échos des fêtes mémorables naguère célébrées par d'innombrables foules dans la vieille *Adura* (Aire). Daigne maintenant la puissante héroïne du Mas rendre à son temple son ancienne splendeur !..

(1) La Sainte Vierge paraît couchée après l'enfantement. Le réalisme de cette scène divine, constitue une véritable hérésie sous le pinceau de l'artiste. La *Vierge très pure* conserva toujours son intégrité et le Fils de Dieu sortit de son sein comme un rayon de soleil sort, sans le violer, d'un cristal qu'il traverse.



BASILIQUE DU MAS



BASILIQUE DE S^{TE} QUITTERIE

AU MAS D'AIRE

POST-SCRIPTUM

« Qu'une main puissante fasse tomber bientôt ce blanc rideau de badigeon infligé aux murs du sanctuaire du Mas, disions-nous dans le *Bulletin de la Société de Borda*, publié vers le milieu du mois de septembre 1886 ; qu'on enlève tous les ornements modernes, et soudain, nous verrons reparaitre à nos yeux émerveillés le magnifique ensemble du chevet du onzième siècle ! Neuf arcatures, onze peut-être, se montreront sûrement autour de l'émicycle ou dans l'avant-coupoie avec leurs chapiteaux historiés et leurs colonnes géminées, dominant un large stylobate en saillie. Les fleurons, les palmettes, les rinceaux et les entrelacs ne pareront-ils pas le chanfrein des abaqués ? »

Le *Bulletin* avait paru depuis quelques jours, lorsque des ordres ont été donnés pour faire arracher de leur place usurpée les boiseries de l'avant-coupoie de l'église du Mas. Or, l'enlèvement des stalles a pleinement justifié toutes nos prévisions. La description anticipée de l'abside qu'on vient de relire, est fidèle de tout point. Nos craintes mêmes touchant la mutilation de certains ornements se trouvent vérifiées. Les ignorants introducteurs de ces boiseries inutiles ont affreusement déparé les chefs-d'œuvres de sculpture du *chœur* afin de mieux fixer contre les murs les hauts-dossiers de leur vulgaires stalles.

Jusqu'à présent, on n'a mis à découvert que les six premières arcatures. Qu'on poursuive l'œuvre de réparation tardive si heureusement commencée depuis peu, et nous admirerons sans délai, les restes maltraités des cinq arcatures qui s'obstinent encore à se dérober à nos regards, sous le revêtement grossier du fond de la *tribune*. Nous disons : *les restes maltraités des cinq arcatures*, car il est manifeste pour l'œil le moins exercé que les larges ébrasements ménagés dans les boiseries du nord et du midi ne doivent leur disposition qu'à la destruction presque totale, en certains points, des principaux éléments des arcatures romanes.

A qui faut-il imputer ces sauvages traitements? Est-ce aux protestants du seizième siècle? Nous le voudrions pour l'honneur de ceux qui présidèrent à la restauration de l'église du Mas, au dix-huitième siècle; mais, hélas! nous craignons que ces actes de vandalisme ne soient l'œuvre exclusive de ces derniers.

Dans tous les cas, nous pouvons prévoir les pénibles regrets qu'inspireront ces sacrilèges barbaries aux archéologues de tous les pays dont la basilique du Mas recevra désormais la visite. Bornant là nos plaintes légitimes, passons maintenant à l'étude de la belle série d'arcatures qu'on vient de découvrir. La place naturelle de ces notes, serait à la page 41 de notre monographie. On nous pardonnera de les publier ici sous forme de *Post-SCRIPTUM*, en considérant que la dernière feuille de la brochure était déjà tirée au moment des récentes fouilles pratiquées au Mas.

ARCATURES DU CHŒUR

On en compte six : trois au nord, trois au midi. Elles sont déterminées, partout, au moyen de six colonnes mono-cylindriques d'un galbe vraiment remarquable. Quatre de chaque côté (au centre), sont géminées deux à deux. Celles des angles seules n'eurent jamais de compagne.

La base attique de ces colonnes en pierre repose, comme nous l'avions pressenti, sur un large stylobate saillant qui se développe autour du chevet de la basilique. Son aspect manque de grâce en ce moment, à cause de l'exhaussement de l'aire du *chœur*. Il retrouvera toute son harmonie dès qu'on fera reparaitre le sol primitif de l'abside.

Deux portes à linteau droit, pratiquées mal à propos dans la troisième arcature de gauche et de droite, en des points peu symétriques, donnaient jadis accès dans les *sacrarium* (sacristies) déjà signalés, entre les murs de l'abside et des absidioles. Elles sont actuellement murées et nous faisons des vœux sincères pour qu'elles disparaissent à jamais. Leur place est au mur occidental des sacristies inter-absidales. Il faudrait débarrasser cette partie du monument des autels modernes qui l'ont envahie bien à tort.

La disposition des six arcatures est identique, au nord et au midi. Une corniche évidée en larmier, s'étendant des colonnes de l'arc triomphal à celles du *chœur*, et autrefois couverte de fleurons non épanouis (sortes

de têtes de clou) aujourd'hui disparus, domine les six arcs romans qui les composent et autour desquels on distingue aisément les traces, les restes mêmes, en certains points, de splendides archivoltas (1) établies au-dessus de ces cintres romano-byzantins.

Quelle pureté dans les moulures toriques, dans les gorges ornées de *têtes de clou* ou de fleurons non épanouis, qui forment les arcs extérieurs des cintres ! Au-dessus, profondément ciselée, c'est une large frise semi-circulaire à plusieurs rangs de *tores rompus* présentant l'aspect d'un large et long ruban en échiquier. L'intrados de chaque arc, offre la même disposition. Mais le principal intérêt des arcatures n'est pas là. Cherchons-le dans les chapiteaux historiés des colonnes et sur le chanfrein de leurs tailloirs.

Ce dernier élément des chapiteaux, si souvent secondaire ailleurs, prend, au Mas, une importance capitale, malgré les horribles dégradations des temps passés. La vigoureuse et féconde inspiration des artistes du onzième siècle (du douzième au plus tard), lui a donné les séduisants dehors d'une brillante broderie dont les galons et les rubans enchevêtrés disparaissent, çà et là, pour céder le pas à des produits étranges d'une faune fantastique ou à de bizarres types de têtes humaines.

C'est surtout sur la corbeille des chapiteaux que se montre, dans sa luxuriante variété, l'incomparable fécondité des auteurs de ces merveilles de sculpture. Quelle richesse de style dans tous ces chefs-d'œuvre d'ornementation ! Admirez l'aisance et l'ampleur de ces inimitables dessins, de ces dentelles à jour. Voyez cette profusion de sujets de toute sorte empruntés à un règne végétal et à un règne animal conçus par la délirante imagination d'artistes qui, ne pouvant plus se contenter d'imiter les produits infinis de la nature, veulent créer, ce semble, une flore et une faune nouvelles !

Il serait facile de rétablir ces archivoltas. Mais si le travail doit s'accomplir, c'est sur pierre qu'il est essentiel de l'exécuter. Les colonnes engagées qui supportent l'arc triomphal de l'abside et celles qui séparent le chœur de l'avant-coupe doivent être complétées de la même manière, si l'on veut effacer la trace des mauvais traitements qui les privent de la partie inférieure de leur fût.

« Il ne paraît pas vestige (dans les nefs) des colonnes destinées à recevoir la retombée des nervures ogivales de la voûte, » écrivons nous plus haut, p. 45. Mieux vaut dire que si l'on purifie de leur badigeon les pilastres des murs du nord et du midi on retrouvera probablement la trace des colonnes semi-cylindriques qui décoraient leur face antérieure. N'existe-t-il pas même quelque reste de cet ornement au sommet de ces pilastres partiellement dérobés aux regards des visiteurs, par les voûtes en plâtre des nefs latérales ?

Après avoir jeté un rapide coup-d'œil sur ce magnifique ensemble de chapiteaux historiés, étudions les principaux détails qui les distinguent.

I^o Chapiteaux du Nord. — Le premier, très mutilé, se fait remarquer par les élégantes bandelettes enroulées autour d'un monstre au-dessus duquel s'arrondit avec grâce, une belle volute. Le chapiteau suivant (double) disparaît entièrement du côté du sud-ouest, sous un brillant réseau d'entrelacs symétriques, tandis que sa partie orientale présente, à l'angle extérieur, un personnage dégradé autour duquel paraissent les anneaux de hideux serpents. Deux autres personnages fantastiques à pied d'oiseau, se dressent à droite et à gauche de cette malheureuse victime des vengeances célestes qui paraît subir le châtimement parfois infligé aux coupables, dans la mythologie païenne. Considérez les deux personnages du côté occidental du troisième chapiteau (double) et remarquez avec quel art deux des oiseaux fabuleux qui se dessinent auprès d'eux viennent enlacer leurs queues écaillées au fond du bas-relief pour se contourner ensuite élégamment et s'entrebecqueter de manière à décrire avec leurs têtes la volute extérieure du chapiteau. Le côté opposé prend un aspect bien différent.

Ici, des oiseaux imaginaires dressés sur leurs pieds se détachent au milieu des mailles de riches entrelacs, à travers lesquelles ils dégagent leur tête pour becqueter, à l'angle, une grappe de raisin disposée en volute.

Autre encore est le caractère du chapiteau suivant. Au midi, un personnage mutilé paraît *à cheval* sur un animal fantastique, marchant de l'est à l'ouest vers un autre personnage qui se tient debout, à l'ouest, portant une large épée à grand pommeau dans la main droite. Sa main gauche soutient un livre.

Les dégradations subies par ce bas-relief ne permettent pas d'en saisir le symbolisme. Il faut, d'ailleurs, que tout l'ensemble des arcatures de l'abside soit définitivement mis à jour, avant de songer à l'interprétation de ce sujet probablement emprunté à la bible ou à la fable antique.

II^o Chapiteaux du Midi. — Le premier est à peu près classique. De larges feuilles d'acante couvrent de toutes parts sa gracieuse corbeille. Dans le chapiteau suivant (double) des oiseaux fantastiques se combinent avec des quadrupèdes fabuleux et se redressent fièrement aux angles pour y décrire, avec leur tête, des volutes étranges.

Quatre lions couvrent la base du quatrième chapiteau (double) au-dessus de l'astragale. Les deux du nord sont *affrontés* et marchent l'un vers l'autre. Les deux autres se dirigent en sens inverse du côté de l'est et de l'ouest. Par suite de cette combinaison aussi ingénieuse qu'originale les quatre personnages montés *à reculons* sur l'échine de ces quadrupèdes inclinent aisément leur tête vers les deux angles extérieurs où leur figure grimaçante décrit de bizarres volutes.

Quatre personnages, maintenant mutilés, ornaient le chapiteau suivant. Il sera difficile de les identifier, s'ils sont historiques, jusqu'au moment où les arcatures du fond de l'abside encore déguisées sous leur masque de planche, fourniront aux érudits de nouvelles et sérieuses données.

Nous appelons ce moment de tous nos vœux. Nous souhaitons aussi de toute l'ardeur de notre âme qu'une main généreuse ouvre largement ses trésors aux restaurateurs de l'église du Mas, afin que la glorieuse basilique de Ste Quitterie retrouve sans tarder sa primitive harmonie, son ordonnance des anciens jours !...

L'Abbé CAZAURAN.

MIMIZAN

NOTICE HISTORIQUE

CHAPITRE XVI

Jonglerie de Mimizan. — Faveurs royales à des particuliers. W. R. de Monos. — Amanieu de Pujo. — Les du Hasar. — Analh de Podensac obtient l'autorisation d'établir un moulin sur l'étang ou ailleurs. — Yolande de Solier, vicomtesse de Fronsac et les paroisses du Born. — Edouard II demande des fonds pour sa guerre d'Ecosse. — La terre et la prévôté de Mimizan passent en différentes mains. — Charte du prince noir. — Concession par les rois anglais de fiefs dont ils n'ont plus la libre disposition.

La communauté de Mimizan ne fut pas seule à jouir aux XIII^e et XIV^e siècles des faveurs des rois d'Angleterre. Les simples particuliers, soit pour services rendus, soit pour d'autres motifs, partagèrent la bienveillance royale et furent aussi l'objet de leur générosité. La concession suivante d'un fief qui nous paraît assez singulier, faite à un chevalier ou bourgeois, nous en donne un exemple.

Willem Raymond de Monos, dans l'enquête du 22 mars 1273, reconnaît au nombre des fiefs qu'il tient du roi d'Angleterre la *jonglerie* de Mimizan, c'est-à-dire, d'après MM. Martial et Jules Delpit, le droit de percevoir certaines redevances sur les jongleurs qui passaient dans cette ville. Raymond de Monos tient du roi le quart de ces redevances payées par les jongleurs, et, pour cela, il doit à son seigneur le roi, le serment, l'hommage et un épervier de cens au jour de la fête de

l'Assomption de la Sainte Vierge ; et s'il ne peut se procurer l'épervier, il doit, pour le roi, remettre au viguier de Mimizan dix livres de cire (1).

Cette ville, disent encore MM. Delpit, devait être alors assez riche, peuplée et visitée par de nombreux étrangers, puisque non seulement elle pouvait payer au roi une rente de 300 sous d'or, mais encore que les redevances dues par les jongleurs qui la traversaient avaient été jugées assez considérables pour être données en fief. On peut ajouter à cette observation que l'institution dont ce texte porte la trace avait de grands développements au XIII^e siècle dans le Midi, puisque un lieu comme Mimizan l'avait vue s'établir dans son sein et y prospérer.

En 1884, nous avons adressé à la *Revue de Gascogne* une double question pour savoir en quoi pouvait consister un fief établi sur une jonglerie et s'il y en avait eu autrefois ailleurs qu'à Mimizan. L'analyse du manuscrit de Wolfenbüttel, par MM. Delpit, répond à la première question et le glossaire de Ducange nous édifie sur la seconde. (2)

D'après un texte mutilé tiré des Archives historiques de la Gironde (3) le même Guilhem Raymond de Monos *debet ollam, habet unam ollam*, doit un *pot au feu* (?) possède un pot au feu. (?) Que peuvent bien signifier ces expressions. Doit-il quelque repas, quelque réception à son suzerain ?

C'est vraisemblablement en cette même année 1273 et le 22 mars que le prieur de Mimizan fait sa reconnaissance dans laquelle il se reconnaît redevable envers le roi d'un servant d'armes. (4)

Vers le même temps, (1273) un chevalier du nom d'Amanieu de Pujo ou du Puyau, Amaneus de Podio, est viguier de Mimizan et en remplit la charge. A ce titre, il doit au roi le serment de foi et l'hommage et 300 sols d'esporle. Il tient encore en fief la Mothe de Mirepeis dans la

(1) Item, decimâ die exitus Martii.... W. R. de Monos cum suis parciariis... tenet omnes terras. Item tenet *joglariam* de Mimissano et quartam partem deveriorum que dantur ibidem (a) jocularibus et pro his debet juramentum, homagium, unum esperverium census, in festo assumptionis B. Marie, vel si esperverium habere non posset debet dare X libras sere et hoc dare vigerio de Memissano. — Notice sur un manuscrit de la Bibliothèque de Wolfenbüttel par MM. Delpit.

(2) Glossaire de Ducange, aux mots Juglatores, Jocularitas,

(3) Willelmus Remundus de Monos, cum sui partionarii tenent omnes terras... apud Mimisano ; exceptis duobus.

Item tenet ab eo quod de talibus Barriosta, sive curru, ollam debet, habet unam ollam. — Archiv. histor. de la Gir. V. 311.

(4) Voir ch. XV, page 201, notes 1 et 2.

paroisse de Ste-Eulalie et la terre d'Arbenhac (sans aucun doute d'Aubignac) le Vignac (1).

Jean, Gérard et Pierre du Hasar, paroissiens de St-Michel de Bias, possèdent les droits et redevances (deveria) sur la terre (boeria) de Marsimale et la maison bâtie sur son fonds. Ils doivent payer au prévôt du baillage de Mimizan XIV deniers de cens en monnaie bordelaise à chaque fête de Saint-Martin d'hiver. (2)

La famille du Hasa qui jouissait en 1273 d'une certaine notoriété dans le pays existait encore au XVII^e siècle à Bias où elle possédait depuis le moyen-âge une terre noble due à la munificence royale. Cette terre fut plus tard appelée du *Magistère*. Cette famille s'est perpétuée jusqu'à nos derniers temps.

L'enquête de 1273, se faisant encore le 6 avril au nom du roi d'Angleterre, mentionne toujours pour notre pays, Arnaud de Lasperon, de la paroisse de Bias en Born. Tant pour lui que pour Pierre, Bernard et Vital de Lashedias frères, dont il est le procureur, il répond qu'ils sont sujets du roi et tiennent de lui tout ce qu'ils ont dans la paroisse, moins quelques terres qu'ils tiennent de ceux d'Artiguemeire. Chaque maison doit payer au bailli de Mimizan à la fête de Saint-Martin d'hiver, la rente de V sols. (3)

La neuvième année de son règne, c'est-à-dire le 25 juillet 1284, Edouard I accorde à Pierre Arnalh de Podensac, l'autorisation de faire construire sur l'étang de Mimizan, ou ailleurs, entre l'étang et la mer, un moulin avec autant de meules qu'il voudra. Le roi a reçu de bons et loyaux services de son cher et fidèle Pierre et il veut l'en récompenser

(1) Amanens de Podio, miles, vigerius de Mimissano... tenet vigeriam de Mimissano pro qua debet facere juramentum, homagium et ccc solidos monete Burdigalensis de sporla. Tenet... montam (motam?) de Mirapeis in Parrochia Sancte Eulalie... etc. terram d'Arbenhac,... etc., etc. Arch. Histor. de la Gir. V. 313.

(2) Johannes de Hasar pro se et Geraldo deu Hasar et Pedro deu Hasar, parrochiani Sancti Michaelis de Bias... tenent omnia jura, deveria..., pro boeria de Marsimale et domo sita desuper... etc... et hoc cum XIV denarios monete Burgalensis census, in festo Beati Martini hyemalis... preposito ballivie de Mimissano... Archiv. hist. de la Gir. V. 328.

(3) Arnaldus de Lasperon de parochia de Bios in Borno pro se et Petro, Bernardo et pro Vitali de Lashedias fratribus, quorum est procurator, dixit quod ipsi sunt immediate dicti regis et tenent omnia que habent in dicta parochia; exceptis quibusdam terris quas tenet ab illis d'Artigameira... qualibet domus debet... ballivo de Mimissano V solidos census in festo Beati Martini hyemalis... nihil habent in allodium nisi terras predictas fra.cales... jus coram ballivo predicto. — Arch. histor. de la Gironde V. 328 — 6 Avril 1273.

lui et successeurs. Il lui accorde donc tous les droits inhérents à un semblable établissement, sur la prise et l'écoulement des eaux, sur la maison et tous les autres objets nécessaires à l'établissement et au maintien dudit moulin, à la condition de reconnaître qu'il l'a reçu et le tient du roi et de ses successeurs en emphytéose, qu'il paiera annuellement en monnaie de cours une rente de 10 sols, à la fête de Noël et acquittera ses autres impôts accoutumés entre les mains du gouverneur du château de Bordeaux et de son lieutenant. (1)

L'impression que nous laissent toutes ces concessions de franchises, de coutumes, de fiefs accordés aux XIII^e siècle par les rois anglais aux populations des villes et à quelques particuliers est que ces monarques voulaient s'attacher fortement ces provinces et les retenir sous leur sceptre. Ils semblaient, dès cette époque, pressentir la lutte longue et sanglante qu'allaient se livrer deux peuples rivaux pour la possession de nos contrées. Aussi leurs faveurs, loin de diminuer, paraissaient-elles prendre plus d'extension encore aux siècles suivants.

Dans un acte d'accord passé à Westminster le 20 avril 1314 entre le procureur du roi d'Angleterre d'une part et celui d'Yolande de Solier, ou Soleirau (de Solerio) comtesse de Fronsac et dame de Belin, d'autre part, le roi concède à cette dernière le *Merum et mixtum imperium*, la mère et mixte impère, c'est-à-dire, d'après M. Dompnier, I. 141, le droit entier et le droit souverain partagé, sur un certain nombre de lieux. Il accorde ces droits spécialement sur tous les territoires de Born qui sont énumérés de la manière suivante : Uza, Mézos, le Vignacq, St-Julien, Aureilhan, Biscarosse, Bias, les lieux appelés *Fodias* et *Stagiarium*, Pontenx, Parentis, *Vyssera*, Sainte-Eulalie, Sanguinet et Saint-Paul. Yolande a les mêmes droits sur les naufrages, les baleines et autres

(1) Rex omnibus ad quos... Salutem. « Noveritis quod pro bono et laudabili servicio quod dilectus et fidelis noster Petrus Anah de Podenzack, nobis impendit, concedimus pro nobis et heredibus nostris quantum in nobis est, eidem Pedro, pro se et heredibus et successoribus suis, recipienti, quod possit construere et facere construere ad opus suum in stagno nostro Mimisani, vel extra ipsum stagnum ubi magis sibi viderit expedire, in terra nostra, inter dictum stagnum et mare, unum molendinum, cum tot rotis quod voluerit, et omnibus juribus et pertinentiis in receptione aque et decursu, in domo et aliis ad dictum molendinum necessariis et utilibus, habendum et tenendum a nobis et heredibus nostris in emphitesim immediate, cum decem solidis monete currentis per annum in festo nativitatis Domini et aliis juribus debitis et consuetis solvendis et reddendis castellano nostro Burdigalensi vel ejus locum tenenti. In cujus... etc. — Datum apud Copeford vicisimo quinto die julii anno nono. — Arch. hist. de la Gir. VI. 155.

épaves qui tomberont sur les côtes de Biscarrosse et de Saint-Julien ou de Sart. (1)

Dans cette énumération, Mimizan, bien que faisant partie du Born est passé sous silence. Pourquoi? C'est que les droits accordés à la vicomtesse de Fronsac avaient été déjà concédés et appartenaient aux bourgeois de Mimizan d'une manière irrévocable et sont consignés dans leurs privilèges.

Vers ce même temps, le roi d'Angleterre Edouard II était en train de perdre l'Ecosse que son père avait conquise. Plusieurs fois vaincu, il dut faire appel à toutes les ressources de son royaume et même à la bonne volonté des seigneurs et des villes d'outre-mer. Comme plusieurs villes et communautés de nos Landes, Mimizan ne fut pas oublié dans cet appel de fonds. Pendant que Dax accordait au monarque anglais cent onze livres tournoises, plus une obligation de cent vingt livres que le roi lui devait, que Sordes en octroyait cinquante, Hastings quarante, la terre de Marensin trois cent cinquante, La Bouheyre cent, Mimizan en accordait soixante. (2)

Nous avons vu au chapitre précédent que le roi d'Angleterre réconcilié avec le vicomte de Tartas lui avait rendu le château d'Uza, les justices de Born et Mimizan qui lui avaient été confisqués. Au XIV^e siècle, le 11 février 1338, Edouard III, qui se proclame roi de France, confère à un chevalier du nom d'Arnaud de Durfort la terre de Born avec les lieux d'Herbefaverie (La Bouheyre) et de Mimizan (3) et le 20 avril la *prévôté* de Born, d'Herbe Favere (Labouheyre) et de Mimizan passe entre les mains d'Arnaud Garsias de Gout ou de Goth qui devait être de

(1) Catalogue des rôles gascons 1 p. 46 n° 105 : « Confirmatio compositionis factæ inter procuratorem regis Angliæ ex parte unâ et procuratorem Dominæ Yolendis de Solerio (Solier) vicecomitis Frontiaci dominæ de Belin, ex alterâ, super merum et mixtum imperium in Casto-Vico (Castet-Viague) ac tota vicinali de Uzar (Uza) et in omnibus territoriis de Born, in parochiis de Messos (Mézos) de Aubignaco (le Vignac) de *Sancto Juliano*, de *Aurelhano*, de *Biscarrosse*, de *Bias* et in loco appellato *Fodias* et *Stagiarum*, de *Pontenas* (Pontenx) *Parentias* (Parentis) *Vyssera* de *Sancta Eulalia*, *Sanguineto* et de *Sancto Paulo* (St-Paul-en-Born) necnon super naufragium, balenam et alia emergentia ad costas maris de Biscarrosse et de Sancto Juliano seu de Sart. » — Teste rege apud Westminster XX^o die aprilis MCCCXIV.

(2) Rymer. Acta et fædere. — Monlezun. His. de Gasc. III. 152.

(3) Rôles gascons I p. 90. N° 35. Anno Domini 1338, 11 februarii : « Rex concessit Arnaldo de Duroforti militi terram de Born, cum loco de Herbefaverie et loco de Mimissan. »

la famille du pape Gascon Clément V (1). La prévôté était-elle distincte de la possession de la terre, ou celle-ci était-elle partagée entre Arnaud de Durfort et Garcias de Gout, c'est ce qu'il ne nous est pas facile d'élucider..

Trois ans après, les prévôtés de Born, Mimizan et Labouheyre sont, avec beaucoup d'autres localités de nos Landes le sujet d'un hommage rendu au roi d'Angleterre par Bernard Ezi d'Albret, dont le frère puîné, Guitard était vicomte de Tartas (2).

En 1352 Edouard III confirme Arnaud de Durfort dans la possession d'Herbefaverie et de Mimizan déjà concédés en 1338 et ajoute à ses précédentes donations la concession du péage de St-Macaire et autres lieux. Mais il paraît, d'après le texte de la concession que ces lieux n'étaient plus sous la domination du roi, car la charte s'exprime ainsi : ces droits seront accordés « lorsque les juridictionibus ibidem ei restitutæ fuerint. La phrase n'est pas d'une latinité irréprochable, mais elle se comprend clairement. Le roi de France et d'Angleterre presque toujours en lutte, l'un pour rejeter l'Anglais dans son île, l'autre pour conserver en France ses possessions sans cesse attaquées, avait recommencé les hostilités. Edouard III, ayant pris le titre de roi de France (1341), écrivait aux communautés une lettre dans laquelle il revendiquait ce titre à son profit et leur promettait de ne rien changer à leurs coutumes, franchises et libertés, même de les confirmer par de nouvelles lettres patentes, leur demandant leur appui pour défendre ses droits. La communauté et les consuls ou jurats de Mimizan ne furent pas plus oubliés dans l'envoi de cette lettre que ceux des autres villes de Gascogne (4). Ils étaient riverains de l'Océan, c'était pour les rois de la Grande Bretagne une raison de plus de chercher à se les rendre favorables.

(1) Rôles gascons I p. 89 n° 24 : « Pro Arnaldo Garsià de Gout habendo preposituram de Borne de Herbe-Favere (Labouheyre) et de Mimissano. » Teste rege apud Westminster xx^a die aprilis 1338.

(2) Rôles gascons I p. 108 n° 27 VII^a die octobris 1341 : « De homagio Bernardi Ezii domini de Lebretto regi facto de locis et castris de Lebretto... necnon de viceconnitatu Tartassii scilicet de locis et castris de Tartas Milhano, Claro Monte, de Gamarde... et de præposituris de Born, de *Mimissano* de loco d'Herbefaviere. »

(3) Rôles gascons I p. 128 n° 16. Data VII^a septembris 1352 : « Pro Arnalda de Duroforti habendo pedagium sancti Macharil quousque terra vocata la Bourne cum loco de Memysan. ad terrâ de Gossâ et de Seynas... cum juris dictionibus ibidem ei restitute fuerint.

(4) Rymer. Acta et fœdera t. II pars IV^a p. 77. — Monlezun, Hist. de Gas. III 244-245.

Le 20 mars de l'année 1365, le prince Noir, fils du roi d'Angleterre, délivre de St-Macaire, en sa qualité de prince de Guienne et au nom d'Edouard son père, une charte en faveur des bourgeois de Mimizan. Par cet acte il les maintient dans leurs droits déjà anciennement reconnus, sous la redevance d'un cens annuel de XV livres morlanes et les garantit contre les vexations de baillis royaux en retour d'un don qu'ils ont fait au prince *pour sa guerre* (sans doute la guerre de Castille contre Henri Transtamare.)

Voici, traduite du latin, la teneur de ce document : « Edouard fils, premier né et héritier de l'illustre roi d'Angleterre, à son sénéchal, à ses fidèles vassaux et sujets de Gascogne, salut : Sachez bien que nous voulons et accordons tant en notre nom qu'au nom de nos successeurs à nos loyaux (probis) hommes de Mimizan desquels nous recevons annuellement un cens de quinze livres morlanes qu'eux et leurs successeurs soient maintenus en possession de leurs bons usages et coutumes ou libertés observés et approuvés pour leur territoire aussi longtemps qu'ils seront maintenus dans ses droits, et qu'aucune injure et vexation ne leur vienne de la part de nos baillis. En outre, nous voulons que le don qu'ils nous firent pour nous venir en aide dans notre dernière guerre ne soit point pour eux, dans l'avenir, un prétexte à vexations.

En foi de quoi nous leur avons fait délivrer ces lettres patentes. Donné à Saint-Macaire le 20 mars, 39^e année du règne de notre père. (1365) (1)

Après ce document une longue période de soixante ans de silence s'étend sur l'histoire de notre paroisse à une époque pourtant des plus agitées pour notre contrée. Les monuments écrits ont dû être anéantis ou perdus au milieu des vicissitudes de toute sorte qu'elle a subies dans la suite. Il faut arriver à l'année 1425 pour trouver une mention quelconque de son nom.

Les faveurs qui avaient été accordées dès les années 1338 et 1352 à

(1) Eduardus illustris regis Angliæ primogenitus et heræ senescallo suo (sic) universis fidelibus et subdictis suis in Vasconia salutem. Sicatus (lisez sciatis) quod volumus et concedimus pro nobis et successoribus nostris probis hominibus nostris de Mimisano qui dant nobis de sensu (lisez censu) annuo quindecim libras morlanorum ipsi et eorum successores deducantur (sic) et teneantur secundum bonos usus et consuetudines seu libertates observatas et approbatas in ipsa terra et quandiu passi (lisez jussi) fuerunt stare juri per bajulos nostros non inferatur eis injuria seu gravamen. Nolumus insuper quod occasione doni quod nuper nobis fecerunt in subsidium militiæ nostræ eis in posterum prejudicium generetur. In cujus rei testimonium has litteras nostra fieri fecimus patentes. Datum apud sanctum Marcarium XX^o Martii anno regni Domini regis patris nostri XXXIV^o (1365). — Statuts de Mimizan, dans le compte-rendu des monuments et documents historiques de la Gironde 1849-1850, imprimé en 1851, page 49.

Arnaud de Durfort passent en effet en l'année 1425 sur la tête de Bertrand de Montferrand, mais toujours avec la clause *cum* (terræ) *plenariè fuerint sibi restitutæ*, lorsque ces terres de Born, d'Herbefaverie, de Mimizan et autres lui auront été rendues : c'est-à-dire que les rois anglais donnaient en apanage à leurs chevaliers des choses qui n'étaient pas en leur possession. (1)

Nous ne comprenons pas comment, à cette époque où la puissance anglaise était arrivée dans nos provinces à son apogée, alors que le malheureux Charles VI était en démente depuis le commencement de son règne, que son fils le Dauphin était par dérision appelé le roi de Bourges et que le monarque insulaire avait le titre et presque la réalité de roi de France, nous ne comprenons pas comment ce dernier n'était pas capable de se faire restituer par ceux qu'il prétendait les tenir injustement, des droits, des possessions, des juridictions dont il investissait ses barons.

Peut-être les d'Albret, entrés par un mariage dans la famille royale de France pendant le règne de Charles V et dès lors devenus ennemis acharnés des anglais, avaient-ils pu, malgré les désastres d'Azincourt (1415) mettre leurs possessions à l'abri des griffes du léopard. Nous savons, sans doute, que Charles I^{er} d'Albret, connétable de France, mourut en brave dans cette funeste bataille, mais nous savons aussi que son fils Charles II vicomte de Tartas recueillit l'héritage de ses possessions et combattit vaillamment toute sa vie contre les Anglais.

L'année 1435, Henri VI roi d'Angleterre confirme Jean Triptost dans la possession d'un grand nombre de fiefs en Guienne et Gascogne parmi lesquels nous voyons figurer Mimizan et le pays de Born (2). Dix ans plus tard, il mande au sénéchal de Guienne, au connétable de Bordeaux que le mineur J. Triptost, fils et héritier des fiefs terres, domaines, châteaux que son père possédait dans les Landes... se plaint d'être dépouillé violemment d'une partie de ses biens situés dans les seigneuries

(1) Rôles gascons I p. 209 Die XXV^e Julii 1425 : « De confirmatione pro Bertrando domino de Montferrand, de pedagio sancti Macarii habendo, quousque terra vocata de Born cum loco de Herbefauri et loco de Memysan ac terra de Gossa et de Seignas..... plenariè fuerint sibi restitutæ ».

(2) Rôles gascons I p. 217 n^o 20 anno Domini 1435 : « De confirmatione pro Johanne Tiptost, milite de terris dominis et fortalitiis de Gosse... Marensyne, Born, Memysan... Sabres, Erbefavera. Die XI^a Julii 1435.

de Gosse, Seignanx, Marensin, Born, *Mimisan*, etc. En conséquence les officiers du roi devront remettre le plaignant en possession de ce qui lui a été enlevé. (1)

De plus en plus s'affaiblit l'Anglais, surtout à partir du rôle glorieux que l'immortelle Jeanne d'Arc joue pour la délivrance d'Orléans et le sacre du roi de France à Reims. Malgré son mandement le roi d'Angleterre ne fait pas rentrer son protégé dans ses possessions désormais perdues.

C'est que les d'Albret sont tenaces. Ils deviennent pour l'avenir contre l'envahisseur étranger le soutien fidèle de ce trône de France que leurs descendants occuperont un jour.

En 1441, les Anglais assiègent depuis sept mois la ville de Tartas qui appartient au sire d'Albret. Ils sont sur le point de s'en rendre maîtres. Mais le roi de France avec une brillante armée vient en faire lever le siège. Il chasse l'ennemi trois fois séculaire, s'empare de St-Sever, Dax et autres villes du midi. Il affermit à tel point sa puissance dans nos contrées, que quelques années après, en 1450, le roi d'Angleterre donnant à Jean comte de Worchester les domaines de Born et de Mimisan, ne lui octroie plus que des droits illusoires des domaines en révolte dont il faudrait faire la conquête. (2)

L'année 1451 ou 1452, après la reddition de Dax, Bayonne et Bordeaux, vit le dernier des insulaires qui avaient occupé notre pays pendant trois siècles, avec des fortunes diverses, disparaître pour toujours.

Après le départ des Anglais, le fils du roi de France Charles, duc de Guienne, frère de Louis XI, puis ce dernier confirment nos franchises et privilèges ; Charles VIII à son tour, après leur avoir donné sa confirmation datée de Bayonne le 9 avril 1489 (3) les étend sur certains points, il

(1) Archives histor. de la Gironde t. XVI. 17 Juillet 1445 : « Cum nobilis vir Johannes nuper dominus de Triptost miles defunctus, de certis baroniis et fortalitiis in Landes (sic) Burdegalensibus, infra ducatum nostrum Aquitanie existentibus videlicet : in Baroniis et dominiis de Gosse et Seynax, Marampne, Maresyne, *Born. Memysan*, cum rebellibus eorundem, etc.

(2) Rôles gascons I p. : « Pro Johanne, comite Wigornie (Worchaster) habendodominia de Born, Memysan, cum rebellionibus eorundem... et alia quam cito dominia ista conquesta fuerint. — Teste rege die XII^o Oct. 1450.

(3) Resterait à savoir si Charles VIII était à Bayonne à cette date.

abandonne même aux habitants de Mimizan la portion d'épaves tombées depuis quelque temps à la mer et revenant au roi qui était le seigneur, portion dont ils s'étaient emparés contre le droit. (1)

L.-A. DÉPART,
Curé-Doyen de Mimizan.

(1) Fors et coutumes de Mimizan, dans le compte-rendu cité plus haut.

A PROPOS DES DROITS DE BRIS ET DE SAUVETÉ

Dans sa notice sur Mimizan, M. l'abbé Départ trouve plaisant de faire maugréer quelques vieux habitants de St-Girons, contre une civilisation qui abolit les droits de Sauveté, que Dieu donnait dans l'enceinte des croix, aux pirates de la contrée.

Comme cette phrase est tirée de mon mémoire de 1882 sur les *Sauvetats*, je m'empresse de déclarer que je n'ai rien à retrancher de ma phrase, pourvu qu'on n'y cherche pas ce qu'elle n'exprime point ; et je remercie M. l'abbé Départ de me fournir avec ses *ordonnances, fors*, etc., ce qui lui manquait pour en confirmer le sens ; avec l'art. 9 surtout, livrant à *qui en pouvait avoir, les bateaux et les vaisseaux rompus à la côte, avec leurs fustes et ferratures*.

En cherchant dans les droits octroyés et les coutumes écrites des Paroisses, l'origine des actes de piraterie que j'avais relevés, je n'ai certes rien dit de contraire aux documents susdits ; et il faut bien avouer aussi, quand on les a lus, qu'il serait assez difficile d'expliquer la modération des usagers du droit de *bris* courant à l'envi sur leur butin, et comment ils pouvaient s'y prendre, pour s'emparer des fustes et ferratures, sans *briser* ou *démolir*, sans mettre au *pillage* ces malheureuses épaves sous les yeux parfois de ceux qui les avaient perdues et qu'on déposédait. On peut bien protester contre l'usage de ces pratiques sauvages ; mais il n'a cessé au fait, que lorsqu'on a suffisamment multiplié les postes des douaniers ; et si j'ai qualifié ces actes comme je l'ai fait et comme je le fais encore, je n'en suis pas ma foi plus indigné que M. l'abbé Départ, quand il qualifie les pillards de Belgique, d'Italie ou d'Angleterre, dont il condamne les actes sauvages, et qui au surplus, ne justifient en rien, la coutume, chez les populations du Golfe de Gascogne tout entier, de s'emparer des dépouilles d'autrui.

Je vois bien dans l'art. 9 précité et ceux qui l'accompagnent, comment étaient entièrement abandonnées certaines épaves à ceux qui les trouvaient ou comment ceux-ci étaient tenus d'en faire une part aux Seigneurs. Mais, ceux qui s'associent pour marauder, ont bien des règles pour procéder au partage du butin ; et ces règles n'ont jamais légitimé leurs exploits. Aussi, ne puis-je accepter sans les plus formelles

réserves, la comparaison établie, pour légitimer ce qui s'est passé au moyen-âge, entre le rôle des Seigneurs, réglant le droit de *bris* pour eux et leurs vasseaux, et le rôle de l'Etat actuel. Les anciens souverains s'étaient arrogé un droit absolu et fort arbitraire, à mon humble avis ; tandis que le législateur n'a jamais attribué un pareil droit à l'Etat moderne, qui recueille pour les remettre à qui elles appartiennent, toute sorte d'épaves, et qui est tenu de rendre à chacun, comme un simple particulier, de faire rendre au besoin à chacun ce qu'il a fortuitement perdu. Non, une pareille comparaison n'est pas exacte.

Je comprends que par charité, M. le Curé-Doyen de Mimizan défende les sentiments des populations qui l'entourent, et même ceux de leurs ancêtres, mais ce que je comprends moins, c'est que poursuivant sa boutade, comme il dit, il me reproche en faisant jaser quelques vieillards contre les douaniers et les gendarmes qui suppriment impitoyablement un droit très ancien pour eux et qu'ils considéraient dans leur naïveté comme un droit divin ou sacré, d'avoir mis en cause, est-ce possible ? l'Eglise et son esprit.

Peut-être aurais-je encouru ce reproche si j'avais à propos d'épaves, rapporté par exemple, le sermon prêté à un vieux curé d'une commune qui faisait partie du canton du St-Esprit — quand nous avions le St-Esprit — dans lequel il exhortait ses paroissiens à changer une conduite, qui avait si visiblement irrité le Seigneur, qu'il ne leur envoyait plus de vaisseaux échoués à la côte : j'ai dit prêté, bien que tenant le récit d'un ancien magistrat, j'ai tout droit de le croire vrai ; mais je n'ai rien dit de semblable pour mériter tant de sévérité ; et si je ne tiens pas à insister davantage sur ce fait, c'est que les généralisations qu'on en pourrait tirer, ne sont pas de mon goût.

Chaque âge a ses mœurs et ses lois ; je ne vois pas quel intérêt peut avoir la vérité historique, à faire les gens auxquels on les rapporte, meilleurs ou plus mauvais qu'ils sont réellement. L'histoire n'est pas un roman. Je ne l'ai pas oublié et je puis l'affirmer à M. l'abbé Départ : je n'ai jamais songé à m'indigner en constatant ces transitions, ces transformations, pas plus qu'en constatant en géologie, les passages d'une forme à une autre, ou l'accomplissement de lois de cet ordre, et contre lesquelles, ni lui ni moi, ne pouvons pas grand chose.

LÉON MARTRES.

Castandet, 1^{er} Octobre 1886.

CHAPITEAUX ROMANS HISTORIÉS

Découverts dans le chœur de la basilique de Sainte-Quitterie
AU MAS-D'AIRE (LANDES)

Dans sa belle étude sur la basilique de Sainte-Quitterie au Mas-d'Aire, publiée par le bulletin du 3^e trimestre (Société de Borda), M. l'abbé Cazauran dit, page 241 :

« Les Vandales n'auront-ils pas cédé à la sacrilège tentation de
« porter leur marteau criminel sur les chapiteaux de l'abside, comme
« ils l'ont fait au fût de ces colonnes que vous voyez à l'entrée du
« chevet, s'amortir en biseau au-dessus des panneaux en bois sculpté
« de la double série de stalles canoniales, élevées contre les deux
« murs latéraux de l'abside ?

Qu'une main puissante fasse tomber bientôt ce blanc rideau de
« badigeon infligé aux murs du sanctuaire : qu'on enlève tous les
« ornements modernes et surtout les boiseries, et soudain nous verrons
« reparaître à nos yeux émerveillés le magnifique ensemble du chevet
« du onzième siècle.

Ces vœux ont été exaucés. Monseigneur Delannoy, qu'aucun obstacle ne rebute pour rendre à l'ancienne Cathédrale d'Aire sa première splendeur, a fait enlever les boiseries du chœur. On savait, depuis quinze ans, que derrière les stalles se cachaient des arcatures et des chapiteaux historiés. Aujourd'hui ces sculptures sur pierre sont mises à découvert, et elles produisent, quoique mutilées, le plus gracieux effet. Elles appartiennent à la période secondaire de l'art roman qui comprenait la fin du X^e siècle et le XI^e tout entier.

Dès que les boiseries ont été abattues, nous nous sommes trouvés là, d'instinct, plusieurs membres de la Société de Borda : MM. Dudon, directeur au grand Séminaire, Lugat et Légé. Nous avons pu ainsi échanger quelques idées, et désirer leur complète restauration.

Mgr Delannoy a déjà réparé la crypte, c'est-à-dire la voûte, posé la céramique représentant le martyr de sainte Quitterie, la clôture en pierre du baptistère, de la fontaine, des terrasses et des tombeaux ainsi que l'autel roman primitif qui se trouve en face du célèbre sarcophage

de la sainte ! aujourd'hui on travaille activement à la chapelle romane qui doit recevoir les reliques de saint Philibert ou Filibert, dont le lieu de la naissance a été l'objet de mémoires intéressants.

Voici un rapide aperçu archéologique des chapiteaux historiés dans leur état actuel. Après leur complète restauration, leur description définitive trouvera naturellement place, à la suite du mémoire relatif à la basilique de Sainte Quitterie, que publie dans ce moment, le *Bulletin de la Société de Borda*.

En entrant dans le chœur, on aperçoit à gauche ainsi qu'à droite, trois arcatures placées en regard les unes des autres, enrichies de billettes, d'oves et d'entrelacs. Les moulures sont délicatement fouillées : d'une manière générale, les chapiteaux historiés produisent le plus bel effet, les uns ornés de végétaux, les autres de personnages et d'animaux, de différentes formes et dans diverses postures.

Ces arcatures sont limitées par deux colonnes simples, tandis qu'au centre, on observe avec des chapiteaux réunis deux à deux, les colonnes également accouplées.

A gauche, la première colonne offre une simple ornementation végétale.

Les deux suivantes accouplées ont des chapiteaux composés de deux personnages et d'animaux hideux, fantastiques, qui sont la représentation de vices.

En général, les hommes représentent les vices, tandis que les femmes sont l'attribut des vertus.

A côté de ces colonnes centrales, il en est deux autres géminées qui ont des chapiteaux reproduisant la même scène.

La colonne limite, la plus voisine de l'autel, offre à l'observateur un sujet malheureusement presque détruit par le marteau des protestants 1569, et très frèquent sur les chapiteaux de la période de l'art roman (XI^e siècle); *c'est la fuite en Egypte*.

En tête marche un personnage tenant de la main gauche le livre des Evangiles, et de la droite l'épée haute, comme s'il voulait protéger la fuite des émigrants.

A droite, en entrant au chœur et contre le mur latéral de l'abside, se trouve la reproduction des trois arcatures avec la même richesse d'ornementation des arcades : oves, billettes, entrelacs, et les mêmes colonnes limites et centrales.

La première a son chapiteau composé de feuilles d'acanthé.

Les deux premières centrales accouplées, offrent des animaux apocalyptiques ayant une signification symbolique.

Les deux autres présentent l'image de deux chevaux montés par des personnages qui, placés à reculons, ne sont que la représentation des vices ou de la bestialité.

Enfin la dernière colonne, près de l'autel, a un chapiteau reproduisant la scène de la *visitation*. Marie et Elisabeth s'embrassent en présence de deux autres personnages.

Cette scène était très commune sur les chapiteaux de la période secondaire de l'époque romane.

Deux petites ouvertures destinées à recevoir des portes et murées, s'ouvrent entre les deux dernières colonnes, près de l'autel.

Telle est l'idée générale de cette double arcature romane. Il en existe probablement d'autres au-dessus plus petites que les premières. Quand les réparations seront achevées, leur description plus complète fera connaître le mérite de ces œuvres d'art, malheureusement mutilées pendant les guerres de religion du XVI^e siècle, et pendant la tourmente des Vandales de 93, l'une des dates les plus funestes de l'histoire.

D^r SORBETS.

POUILLÉ DU DIOCÈSE D'AIRE

Nous voulons profiter de l'occasion que nous fournit ce supplément à notre travail sur *Ste-Quitterie du Mas* pour jeter un coup d'œil rétrospectif sur le *Pouillé du diocèse d'Aire*. Mais avant, nous tenons à déclarer que nous serons profondément reconnaissant à tous ceux qui nous feront l'honneur de nous signaler les erreurs de détail qui auraient pu nous échapper dans un travail de ce genre. La vérité historique avant tout !

Toutes les communications qui nous seront adressées seront utilisées dans une seconde édition de notre ouvrage, que va rendre indispensable le rapide écoulement de la première.

« La fondation de l'abbaye de *Pontaut*, mentionnée dans le *Pouillé*, disons-nous, page 5, fut l'œuvre d'Antoine, évêque d'Aire, qui obtint une colonie de *religieux Prémontrés* de l'abbé de Joui. » C'est de *religieux Cisterciens* qu'il faut lire, comme c'est abondamment établi à la page 125, soit dans le texte, soit dans la note.

Nous avons reproduit à la page 54 du *Pouillé*, le récit de la mort de Henri de Navailles, seigneur de Peyre, d'Arbus, etc., qui serait tombé sous les coups de Lizier, à Hagetmau. M. Communay (*Les Huguenots dans le Béarn et la Navarre*, p. 59, note) réfute cette assertion répétée par divers historiens et il affirme « que ce fait est inexact. » Henri de Navailles assistait, en effet, au mariage de sa fille unique avec le baron de Méritens-Lagor, dans la ville d'Auch, le 1^{er} janvier 1573, c'est-à-dire plusieurs années après les massacres de Hagetmau par les protestants. (Archives des Basses-Pyrénées, E. 1489.)

Une erreur typographique nous a fait donner 2793 habitants à la petite ville de St-Justin. C'est 1607 qu'il faut lire. (*Pouillé*, page 101.)

En signalant (p. 70, note 1) les anciennes *Chroniques de Mont-de-Marsan* trouvées, dit-on, en 1810, dans l'épaisseur d'un mur, nous avons volontairement négligé de mentionner les longs débats auxquels ces documents donnèrent lieu dans ces derniers temps. Pourrait-on raisonnablement nous en faire un reproche ? Nous ne le pensons pas, vu le désaccord qui existe à ce sujet entre les savants et dont nous tenions à ne pas parler. Pour donner satisfaction à ceux qui pourraient trouver à redire à ce silence, voici l'état de la question.

M. Dessales, secrétaire des archives de France étudia les *Chartes de Mont-de-Marsan* avec un soin remarquable et déclara hautement qu'il croyait à leur authenticité. MM. Dulamon et Le Camus se prononcèrent dans le même sens en 1850, époque de la publication de ces documents, que M. H. L. Bordier déclara apocryphes dans l'*Athœneum français* du 18 février et du 18 avril 1854. *La Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* se prononça dans le sens de ce dernier.

M. Soubiran, maire de Mont-de-Marsan, MM. Pascal Duprat et V.-A. Malte-Brun combattirent, au contraire, les conclusions de M. Bordier et proclamèrent l'authenticité des *Chartes*. Cette opinion fut aussi celle de M. Ch. Louandre, dans les *Etudes en Province*.

M. Bladé, abordant à son tour l'étude des *Chartes de Mont-de-Marsan*, en 1861, dans son travail sur *Pierre de Lobaner*, s'efforça d'établir le caractère apocryphe des textes landais. Sa thèse rencontra des défenseurs ardents. Pour notre part, nous croyons que, si les *Chartes* ne sont pas absolument apocryphes, elles présentent, du moins, des caractères manifestes d'interpolation. N'aurions-nous pas là des textes remaniés pour les besoins d'une cause? A d'autres de juger!

Dans la *note 2* de la page 80 du *Pouillé*, nous posons une interrogation, au sujet de l'étymologie de MONGUILLEM (1) qui est traduit par *Mons Guillelmi* dans la plupart des documents, et nous demandons d'où peut venir une telle appellation à une bastide élevée au milieu d'une plaine?

Nous pensons être à même de fournir aujourd'hui la réponse à cette question, car nous avons sous les yeux le texte des *Coutumes de Montégut*, confirmées par Guillaume de Toulouse, sénéchal des Landes le 20 février 1320.

Il ressort de cet acte que Guillaume de Montégut jeta les fondements de Monguillem et de Montégut, vers le même temps, peut-être la même année, c'est-à-dire en 1319, date certaine de la fondation de Monguillem.

Or, on sait que, très souvent, les bastides dans le moyen âge

(1) Monguillem se trouvait dans l'archiprêtré de Mauléon. « La baronnie de Mauléon passa à la famille d'Armagnac vers l'année 1480 » avons-nous dit, (p. 78, note 1) dans le *Pouillé*. Lisez : *La baronnie de Mauléon passa de la famille d'Armagnac dans celle de Jean de Lescun, dit le bâtard d'Armagnac, le 18 janvier 1454 (V. st.) 1455*. Ce jour-là, en effet, d'après un titre de la collection Doat, (184) dans le château vicomtal de Lectoure, Jean, comte d'Armagnac céda à Jean de Lescun, la baronnie de Mauléon qui comprenait Mauléon, Montclar, Labastide et Marguestand, plus le lieu de Cazaubon avec les paroisses de St-Christophe et de Ste-Fauste : le tout, en paiement d'une somme que Jean de Lescun, dit le bâtard d'Armagnac avait avancée au comte d'Armagnac pour le rachat des quatre chatellenies du Rouergue.

« prirent ou reçurent les noms mêmes des officiers qui avaient présidé à leur création : telles Arthés, Beaumarchés, Hastings, Libourne, Marciac, Montfaucon, Rabastens, Solomiac, Trie, etc. » Nul doute que le nom de *Montégut* ne vienne à cette petite ville du nom de son fondateur, Guillaume de Montégut. Et ce Sénéchal des Landes pour le roi d'Angleterre ayant aussi contribué à la fondation de Monguillem, au même moment, aura voulu donner à cette ville son nom de baptême *Guillem* ou *Guillaume*, comme il avait donné son nom patronymique à *Las Bordes*, nom primitif de Montégut avant l'érection de la bastide.

Il ne faut donc pas voir dans les mots *Monguillem* et *Montégut* une toponymie due à l'état physique des lieux — ce serait un non-sens — mais bien des désignations conventionnelles qui procédèrent simplement du choix du Sénéchal du roi d'Angleterre dans les Landes.

CAZAURAN

Archiviste du Grand Séminaire d'Auch.

LES MONOGRAMMES

DU

CHATEAU DE CANDALE

à DOAZIT (Landes)

MESSIEURS,

Il y a environ trois ans, M. Ozanne, alors ingénieur à Condom, soumit à la Société de Borda un dessin reproduisant les neuf monogrammes gravés sur les cartouches qui sont placés au-dessus du premier étage du château de Candale, à Doazit (Landes), et en demanda l'explication à la Société, en faisant observer que ce château avait appartenu à la famille de Foix Candale et aux de Belzunce.

Un de nos membres se chargea de cette recherche, mais ne réussit pas à donner la traduction de ces monogrammes. M. Ozanne ayant dernièrement réclamé la solution du problème, je voulus essayer de le résoudre et je viens aujourd'hui vous donner le résultat de mes recherches.

En m'aidant de la généalogie de la maison de Foix telle que la donne M. de Cauna dans son ouvrage sur : « *Le Clergé et la Noblesse des Lannes en 1789*, » je suis arrivé à lire entièrement les neuf monogrammes. La lecture de six d'entr'eux — les plus intéressants — est certaine et complète. Trois seulement peuvent offrir quelques doutes.

Après avoir terminé le déchiffrement, en suivant le dessin de M. Ozanne, j'ai voulu voir le château pour me rendre compte de quelques points qui me semblaient obscurs. Cette visite m'a permis de rectifier certains détails et me fournit aujourd'hui l'occasion de remercier les propriétaires du château de Candale, Madame Broca-Perras, Madame Lacaze et Monsieur et Madame Lacaze jeune du gracieux accueil

qu'ils me firent ainsi qu'aux deux personnes de ma famille qui m'accompagnaient.

Le château de Candale, ainsi nommé parce qu'il a été bâti par la famille de Foix Candale à laquelle il a appartenu pendant plusieurs siècles, a été édifié au XVI^e siècle, ainsi que l'indique son aspect. C'est un beau château de style Henri IV à quatre façades avec tourelles, situé dans une très belle position, sur une hauteur, en face du bourg pittoresque de Doazit, dont il fut le château seigneurial.

La façade principale, qui ne regarde pas Doazit, se compose d'un corps de bâtiment ayant au premier étage trois fenêtres, et de deux ailes en retour d'équerre ayant chacune une fenêtre de face au premier étage. Je ne parle que des fenêtres du premier étage parce que ce sont les seules qui m'intéressent.

Les trois fenêtres du corps principal, les deux fenêtres de face des ailes, et la fenêtre du premier étage de la façade latérale de l'aile droite, sont ornées de cartouches placés au-dessus des fenêtres et contenant les monogrammes qu'il s'agissait de déchiffrer (1).

Je vais commencer par la façade principale, c'est-à-dire par les six monogrammes numérotés 3-4, 5-6 et 7-8. Je les lis ainsi :

3. 4. 5. 6. 7. 8.

JEANNE DE BELSIEP DAME DE DOVASIT

Or, Jeanne de Belsier ou de Belcier, fille d'Antoine de Belcier et d'Anne de Lubersac, était la femme de Jacques de Foix Candale, baron de Doazit et du Lau, qui l'épousa le 6 juillet 1566. Jacques de Foix Candale mourut le 9 juillet 1595, en laissant plusieurs enfants dont l'aîné fut Sarran de Foix Candale, baron de Doazit.

La conséquence de cette lecture, c'est que le château ne fut bâti qu'après la mort de Jacques de Foix Candale, soit donc après 1595,

(1) Voir à la planche ci-contre le fac-simile de la fenêtre n° 3-4, et la reproduction des neuf monogrammes, dessinés par M. Ozanne. Ces monogrammes sont numérotés dans l'ordre où ils sont placés, savoir : n° 1, fenêtre sur la façade latérale de l'aile droite ; n° 2, fenêtre de face de l'aile droite ; nos 3 et 4, première fenêtre de la façade principale, en partant de l'aile droite ; nos 5 et 6, deuxième fenêtre de la façade principale ; nos 7 et 8, troisième fenêtre de la façade principale ; n° 9, fenêtre de face de l'aile gauche.

NOTA. — Les monogrammes 3-4, 5-6 et 7-8 sont groupés deux par deux au-dessus des trois fenêtres de la façade principale, chacun dans un cartouche, à raison de deux cartouches, l'un au bout de l'autre, par chaque fenêtre. Au contraire, les monogrammes 1, 2 et 9 sont chacun séparément dans un seul cartouche, chacun au-dessus d'une fenêtre.

puisque les cartouches de la façade principale portent à la place d'honneur le nom et la qualité de *Jeanne de Belsier, dame de Douazit*. Ce ne pouvait être qu'en qualité de veuve de Jacques de Foix, seigneur de Doazit, que Jeanne de Belsier mettait son nom sur le château seigneurial de Doazit. Peut-être aussi la baronne douairière de Doazit était-elle à cette époque tutrice de son fils, Sarrahan ?

Si Jacques de Foix eut vécu lors de la construction du château, c'est son nom et non celui de sa femme, et sa qualité de seigneur de Doazit qui eussent été gravés sur la façade du château.

Mais la veuve de Jacques de Foix Candale n'oublia pas l'illustre famille dans laquelle elle était entrée et de laquelle relevait la terre de Doazit. En effet, en décomposant les deux monogrammes qui se trouvent dans les cartouches 2 et 9, placés au-dessus des fenêtres de face des deux ailes, je retrouve toutes les lettres nécessaires pour reconstituer le nom de Jacques de Foix Candale : I. D. FOIX C. Jeanne de Belsier voulut que le château, commencé peut-être du vivant de son mari, portât son nom.

Voici comment je décompose ce monogramme : I(*acques*) se trouve dans le premier cercle du monogramme n° 2, et le divise en deux parties ; à droite : D(*e*) et à gauche C(*andale*). F est placé en travers des deux cercles ; c'est un F de fantaisie, couché et dont chaque jambage ou barre est terminé par des crochets ; O est le second cercle, traversé par I ; X peut se prendre à volonté dans l'un ou l'autre des deux cercles.

Le cartouche n° 9 est pareil sauf deux barres qui terminent le monogramme à droite et à gauche. Je n'ai pu trouver à ces barres qu'une explication ; j'ai pensé que c'était une fantaisie du graveur qui avait voulu indiquer ainsi la fin de l'inscription.

Le monogramme n° 1 est placé en dehors des autres, sur la façade latérale ; il a donc un sens séparé. Ce sens me paraît évidemment religieux. La chatelaine de Doazit aura voulu placer son château sous le patronage de ses saints préférés : S. M. et S. A. (le 2° S retourné s'applique évidemment à l'A qui le précède.

Pour le premier nom, on a le choix entre S(*anctus*) M(*artinus*), patron de l'église de Mus, voisine du château qui est dans sa paroisse, et S(*ancta* (*Maria*), patronne de Doazit.

Pour le second, je propose de choisir entre S(*ancta*) A(*nna*), patronne

d'Anne de Lubersac (qui était la mère de Jeanne de Belsier) et *S(anctus) A(ntonius)*, patron d'Antoine de Belsier (père de Jeanne.)

Quels que soient les noms que l'on adopte, il est certain que ce sont deux des saints patrons du château . St-Martin et St-Antoine ou Ste-Marie et Ste-Anne.

Il reste à expliquer les S barrés qui se répètent dans chaque cartouche et encadrent chaque monogramme. Je les considère comme l'initiale de Sarran de Foix Candale répétée partout comme motif décoratif. Il était du reste naturel que le jeune seigneur de Doazit eut son nom près de celui de ses parents.

Enfin dans les cartouches n° 4 et 7, le monogramme DE est répété. Comme ce monogramme seul eut tenu peu de place et n'eut pas garni suffisamment le cartouche, l'artiste aura voulu, en répétant le monogramme à rebours, remplir la place vide et mettre ainsi ce cartouche plus en harmonie avec les autres.

On sait quelle fantaisie règne dans les monogrammes pour lesquels il n'existe aucune règle précise ; aussi ne doit-on pas s'étonner qu'il y en ait un peu dans ceux du château de Candale.

En résumé, je lis ainsi les neuf monogrammes :

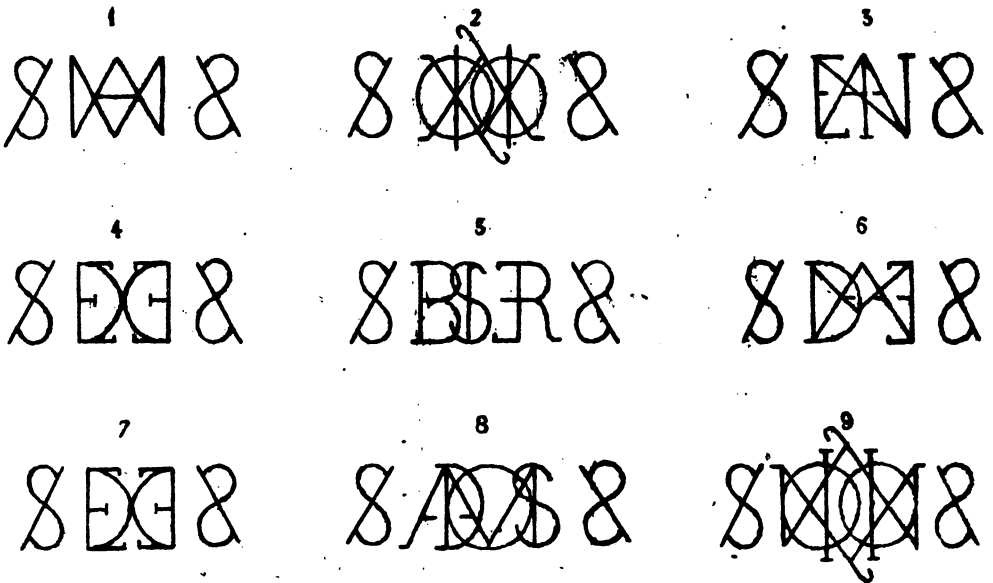
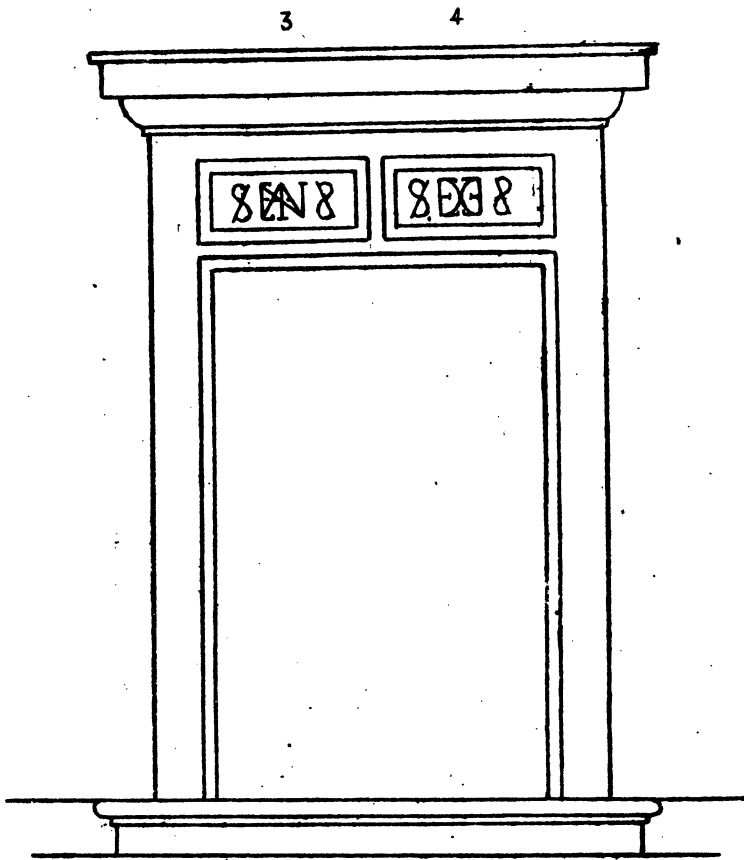
- | | | | | | |
|--|---------------------------------------|----|----|----|----|
| 1. | 2. | | | | |
| <i>S(anctus) M(artinus), S(ancta) A(nna).</i> | <i>I(acques) D(e) FOIX C(andale).</i> | | | | |
| ou | | | | | |
| <i>S(ancta) M(aria), S(anctus) A(ntonius).</i> | | | | | |
| 3. | 4. | 5. | 6. | 7. | 8. |
| IEANNE DE BELSIEP DAME DE DOVASIT. | | | | | |
| 9. | | | | | |
| <i>I(acques) D(e) FOIX C(andale).</i> | | | | | |

et l'initiale de *S(arran) de Foix Candale* répétée sur les huit derniers cartouches.

Si quelques doutes peuvent s'élever sur la lecture des monogrammes 1, 2 et 9 et sur celle des S barrés, en tout cas les six monogrammes 3 à 8 sont indiscutables et nous donnent à eux seuls l'histoire du château. C'est là le point essentiel.

Dax, le 20 octobre 1886.

EMILE TAILLEBOIS.



MONOGRAMMES DU CHÂTEAU DE CANDALE

EXPOSÉ

DE

L'HYDROLOGIE ET DE LA CLIMATOLOGIE DE DAX

Par M. le Docteur Ch. LAVIELLE

Médecin de l'Etablissement Thermal des Baignots

CONFÉRENCE

*Faite au Théâtre de Dax le 6 Octobre 1886, devant le « CONGRÈS
INTERNATIONAL D'HYDROLOGIE ET DE CLIMATOLOGIE DE BIARRITZ »*

MESDAMES,
MESSIEURS,

Avant d'aborder l'examen des questions qui doivent faire l'objet de cette conférence, je tiens moi aussi, au nom du corps médical de Dax et de la population dacquoise, à souhaiter la bienvenue aux membres du Congrès d'Hydrologie qui vient étudier sur place les ressources de notre station.

La ville de Dax gardera longtemps le souvenir de cette réunion de savants français et étrangers, parmi lesquels je suis heureux de saluer les représentants les plus autorisés de l'Hydrologie, et tout particulièrement l'éminent président du Congrès, M. le docteur Durand-Fardel, auquel cette science doit ses plus sérieux progrès.

Dans une telle assemblée, mon rôle serait de me taire et d'écouter, rôle bien préférable pour moi au périlleux honneur qui m'appelle à exposer devant vous les ressources thermales de la station.

Si je n'ai pas décliné cette tâche, permettez-moi, Messieurs, de réclamer votre indulgence et de compter sur votre complète bienveillance.

L'honneur de faire cette conférence revenait de droit au médecin-inspecteur des eaux. Nul, mieux que notre regretté confrère, le docteur Albert Saintorens, n'eût pu s'en acquitter. Hélas !!! trop tôt enlevé à la

science et à l'affection de ses amis, il n'a point été remplacé : ses rares qualités devaient rendre difficile le choix du successeur.

Laissez-moi, Messieurs, payer ici à sa mémoire le juste tribut de sentiments et de regrets que partagent — je le sais, — tous ceux qui l'ont approché et connu.

De tous les pays que la nature a gratifiés du bienfait des eaux minérales, il n'en est peut-être aucun dans lequel elle l'ait répandu avec plus de profusion et de libéralité que dans notre région. Il n'en est pas qui présente un assortiment de sources plus variées, soit par leur composition chimique, soit par leur température ou leurs vertus médicatrices.

Nulle part, on ne rencontrera un système hydrologique aussi complet dans un rayon aussi restreint.

Les Eaux hyperthermales, sulfatées mixtes.

Les Boues végéto-minérales.

Les Eaux sulfurées calciques.

Les Eaux mères — dans notre station.

Les Eaux chlorurées-sulfurées de Tercis.

Les sulfurées calciques, sulfhydratées-sulphydriques de Gamarde.

Les chlorurées-sodiques de Pouillon.

Les sulfatées mixtes et les boues de Préchacq se trouvent réunies dans l'espace de quelques kilomètres, sous un climat exceptionnel, uniformément sédatif en hiver, et tempéré en été par la nature du sol et par le voisinage de l'Océan.

Leur situation dans la plaine, sur le bord d'un fleuve navigable, dans une vallée riante et fertile, sous un ciel étranger aux rigueurs de l'hiver, devait naturellement y attirer et fixer une nombreuse population.

En effet, aussi loin que permettent de remonter la tradition et l'histoire, nous trouvons les preuves incontestables de l'importance de la station. La domination romaine y a laissé des traces vivantes — témoins éloquents du développement qui lui fut donné sous les César — et que commandaient les vertus salutaires de ses eaux et les circonstances extérieures exceptionnellement favorables à leur usage.

Les nombreuses inscriptions découvertes dans la maçonnerie des remparts et dans diverses fouilles, les médailles, le grand nombre de camps retranchés et de postes fortifiés qui existent dans un rayon de quelques kilomètres autour de la ville, et les travaux que les conquérants firent dans la cité des Tarbelles, prouvent l'importance que la ville avait acquise.

Les Romains, en effet, y bâtirent des bains en marbre (*solia marmorea, Romanæ magnificentiæ vestigia*) qui avoisinaient la Fontaine chaude. On a également découvert des mosaïques et des substructions, vestiges de thermes et de villas de cette époque.

Mais le monument le plus remarquable laissé à Dax par l'occupation romaine est, sans contredit, la magnifique enceinte qui existait encore presque intacte, il y a quelques années, et que le développement croissant de la ville a forcé, depuis, à démolir dans sa plus grande partie. Rien ne prouve mieux, en effet, l'importance que les conquérants attachaient à la ville que le soin qu'ils avaient pris de l'entourer de murailles, suivant leur coutume de fortifier les points à la conservation desquels ils avaient intérêt.

Cette ville, si favorablement appréciée par les Romains n'a pas dégénéré. A la place des Thermes Impériaux dont nous parle l'histoire, vous avez pu voir de vastes établissements qui offrent aux baigneurs, avec un confort des plus complets, l'installation la plus appropriée pour l'application des agents hydro-minéraux de la station.

Malgré le vif désir que j'aurais de parler successivement de toutes les richesses thermales de la région et de faire ressortir les variétés des ressources hydrologiques dont elle dispose, je dois me borner à signaler exclusivement celles dont notre ville est dotée.

Les sources qui ont donné leur nom à la ville sont très nombreuses, et aussi remarquables par leur hyperthermalité que par l'abondance de leur débit. Ainsi que je viens de le dire, leur mérite était déjà apprécié des Romains, et, s'il en fallait une nouvelle preuve, je la trouverais dans un passage de Pline (1), passage que sa longueur ne me permet pas de vous citer.

Situées sur la rive gauche de l'Adour, et sur une ligne sensiblement parallèle au fleuve, les sources émergent sur plusieurs points d'une fracture provoquée par l'un des derniers accidents du soulèvement pyrénéen : la direction de cette fissure allant du N.-E. au S.-O.

On voit, sur l'escarpement couronné par la tour de Borda — Borda, dont nous ne pouvons prononcer le nom sans un sentiment de légitime orgueil — l'affleurement de la roche ophitique qui se prolonge en s'affaissant vers la ville. Les dénivellations intérieures qu'a déterminées

(1) L. XXXI. C. XXXII.

ce puissant mouvement, murent le cours des eaux profondes et les forcent à remonter à la surface du sol, chargées des principes minéraux auxquelles elles doivent une partie de leurs propriétés.

Aux points extrêmes de cette faille, au N.-E. se trouve Préchacq, où l'on rencontre des eaux et des boues thermales semblables aux nôtres, tandis qu'au S.-O, Saubusse, avec ses eaux sulfatées mixtes, constitue le point terminus de la ligne.

Préchacq se trouvant sur la rive gauche, et Saubusse sur la rive droite de l'Adour, le fleuve passe en écharpe sur la fracture d'où émergent les sources : on constate, en effet, au milieu de ses eaux, des points nombreux où la température s'élève, et où une sorte d'ébullition gazeuse révèle une source chaude.

Dax se trouve donc situé au milieu de la ligne, car au-delà des deux stations précitées, on ne rencontre aucune autre source thermale exploitée.

L'origine de ces eaux est évidemment la même, et elles proviennent assurément d'une nappe souterraine commune : elles sourdent d'une roche dolomitique, recouverte directement par des alluvions quaternaires ; leurs griffons se trouvent de 4 à 10 mètres de profondeur.

Quant à leur température, elle varie de 50° à 60° centigrades. Ces différences dans la thermalité trouvent leur explication, ou dans le manque absolu ou dans la défectuosité du captage qui expose les griffons aux infiltrations du voisinage : d'où abaissement de la température native qu'on retrouve toujours identique, à la condition de descendre assez profondément dans le sol, Limpides, incolores, inodores, elles sont sans saveur ni odeur bien définies ; onctueuses au toucher, leur réaction est franchement alcaline.

Par leur composition chimique, elles appartiennent à la classe des Eaux sulfatées mixtes (calcico-sodico-magnésiennes), au même titre que Néris, Plombières, Chaudesaignes, Aix (en Provence), Ussat, Evaux, Evian, etc., etc.

Plusieurs analyses ont été faites. M. Hector Serres, le premier, ce modeste savant aux persévérantes recherches et au zèle infatigable duquel la station doit la majeure part de sa notoriété, a étudié la composition de nos eaux. Après lui, MM. Landry, Filhol, ont également fait des analyses des différentes sources.

Je me bornerai à vous lire celle de la Fontaine Chaude étudiée par le docteur Garrigou, secrétaire général du Congrès.

Etant donnée l'origine commune de nos eaux, elle pourra vous servir d'analyse-type, et s'appliquer à toutes les sources de la station.

Température. 64° centigr.

Densité à 15°. 1000,9530

Résidu sec au bain marie. . . .	1 gr. 0218
Résidu calciné	0 gr. 9648
Résidu sulfaté totalement . . .	1 0880
Substances calculées en sulfates	1 0907
Silice	0 0340
Acide carbonique.	Très net.
Acide sulfurique	0 gr. 3451
Acide phosphorique	Traces
Chlore.	0 gr. 1610
Brôme.	Très net
Iode	Traces
Chaux.	0 gr. 1782
Strontiane-Baryte.	Très nettes
Soude-Potasse-Lithine	8 gr. 1979
Magnésie	0 0568
Allumine.	Traces faibles
Fer et zinc.	Très sensibles
Cobalt et Nickel.	Nets
Cuivre et Plomb	Nets
Arsenic	Très sensibles

Le fluor, le rubidium ont également été signalés par différents auteurs dans la composition de nos eaux.

Voici, en nous dirigeant de l'E. à l'O. quelles sont les principales sources exploitées que nous rencontrons.

1° La source du Roth (propriété de l'Etablissement des Thermes).

2° Les sources St-Pierre (aux demoiselles Lauquet).

3° La Fontaine de la Néhe ou Fontaine Chaude (propriété de la ville dont elle est le plus étonnant et le plus bel ornement), ainsi que plusieurs sources tributaires de celle-ci, et alimentant les bains Lavigne, Lacouture, Auguste César, etc., etc.

4° Les sources des Thermes Romains.

Les sources du Bastion et de Ste-Marguerite (appartenant à l'Etablissement des Thermes.)

6° Les sources du Port.

7° Le Trou des Pauvres (concédé aux Thermes).

8° Les sources Sérís.

9° La Demi-Lune (concédée à l'Etablissement des Baignots).

Et enfin, les sources du Manège et du Pavillon qui alimentent aussi ce dernier établissement.

Telles sont, Messieurs, les sources exploitées dans la station. Elles ont les mêmes caractères chimiques, les mêmes propriétés thérapeutiques, et à part une différence de quelques degrés à l'échelle thermométrique, différence dont j'ai donné plus haut l'explication, elles sont exactement similaires.

Je tiens à appeler votre attention sur leur débit. — En effet, il est peu, je dirai même il n'est pas de station qui puisse disposer d'une aussi grande quantité d'eau thermale. — Vous en aurez la preuve, quand vous saurez que toutes les sources réunies donnent, en moyenne, de 18 à 20 millions de litres par vingt-quatre heures !

Cette abondance me paraît un fait très digne de remarque : car, le cas échéant, elle pourrait permettre des utilisations industrielles et médicales, et notamment, parmi ces dernières, la balnéation en piscines, à l'exemple de Louèche et de Nérís, dont les résultats cliniques me font regretter le peu d'extension donné à ce procédé, dans la mise en œuvre actuelle des ressources thermales de notre ville.

En revanche, nos établissements appliquent avec succès le traitement par les étuves naturelles ; ce sont de vastes chambres bâties sur les sources mêmes, et qui reçoivent directement sous leurs voûtes les vapeurs abondantes qui se dégagent des griffons.

Je ne puis clore cette partie de mon travail relative aux sources, sans vous parler des algues qui les peuplent — je le dois d'autant moins que, comme vous le verrez plus loin, ces conferves font partie constitutive des Boues.

La présence des algues dans nos eaux fut indiquée pour la première fois, en 1742, par le physicien de Secondat, sous le nom de *Fucus thermalis* ; il signala la même variété à Bagnères et à Bath.

Mais les moyens de recherches et d'observations minutieuses n'étant pas à cette époque, aussi perfectionnés qu'ils le sont aujourd'hui, on comprendra que cette étude sur la flore thermale fut très superficielle et absolument incomplète.

C'est à M. Jules Thore, notre compatriote et le savant continuateur des œuvres de son grand-père, que revient l'honneur d'avoir jeté un

jour nouveau sur l'organisation et la vie de nos conferves thermales. Nous savons par lui que le feutrage vert appelé par son aïeul *Tremella*, *Anabaina thermalis* et *Oscillaria Grateloupi* par Bory, contient un grand nombre d'espèces différentes dont plusieurs n'ont peut-être pas été décrites. Il a également rencontré dans la Fontaine-Chaude un mucus tout particulier ressemblant à la Barégine, et renfermant comme elle des myriades d'être organisés visibles au microscope : bâtonnets, bactéridies, vibrions, monades, etc., etc.

Il a enfin reconnu la présence de quelques rares diatomées, de l'espèce des navicules.

Poursuivant ses recherches, M. Thore est arrivé à démontrer, que dans les sources d'une température supérieure à 50° centigrades, et notamment dans la Fontaine-Chaude, il existe cinq espèces d'algues — différentes de celles qu'on trouve dans les eaux d'une température inférieure à 50°.

En outre, comparant au microscope les conferves de Nérès et celles de Dax, il a conclu à leur identité absolue.

Je regrette que le temps ne me permette pas de citer la très intéressante description de toutes les formes observées par M. Thore, mais j'ai hâte d'arriver à l'élément le plus actif de notre station : aux boues qui donnent surtout à la ville sa notoriété hydrologique.

Voici comment s'expriment, à leur sujet, les docteurs P. Delmas et L. Larauza, dans leur « *Etude comparative sur les stations de Boues minérales françaises et allemandes* » :

« Les boues minérales forment à Dax des gisements d'une épaisseur et d'une étendue considérables. Ils sont formés, depuis des siècles, par les dépôts limoneux de l'Adour, rivière à débordements très fréquents. Ces limons sont déposés sur les griffons même des sources minérales ; ces dernières, en les traversant, leur abandonnent une partie de leur sédiment. En outre, sous l'influence des rayons solaires, il se développe au sein de l'eau minérale, une abondante végétation cryptogamique de conferves, appartenant à divers genres, notamment aux sulfuraires. »

Nos boues sont donc constituées par deux éléments essentiels.

1° Le limon adourien, déposé sur les sources à l'époque des inondations.

2° Le limon végétal, formé par les algues qui naissent, vivent et meu-

rent dans l'eau thermale et s'y succèdent avec une abondance et une rapidité surprenantes.

Ajoutons à ces deux facteurs la grande quantité de sels de chaux, de soude, de magnésie que l'eau thermale abandonne à la boue, ainsi que les réactions et les décompositions incessantes qui naissent du contact du limon fluvial et des algues mortes, et nous aurons, d'une manière générale, en tenant compte de son hyperthermalité, les éléments d'action de cet agent.

Séchées à une température de 100°, jusqu'à ce qu'elles aient cessé de perdre de leur poids, lisons-nous dans la même notice, nos boues, analysées par M. Guyot-Dannecy, pharmacien en chef des hôpitaux de Bordeaux, ont donné les résultats suivants :

Silice	796 gr. 51	
Alumine.	76	21
Proto-sulfure de fer	29	31
Oxyde de fer	24	68
Magnésie	16	32
Chlorure de sodium.	1	29
Matière organique combustible	50	97
Iode	4	71
Brôme.		
Potasse, très sensible		
Perte		
Boues séchées	1000 grammes.	

Nos boues sont gluantes, très onctueuses au toucher, tachant fortement le linge, et même le corrodant ; leur couleur noirâtre vient de ce que les sulfates contenus dans l'eau mis au contact des matières organiques se transforment en sulfures. Leur odeur *sui generis* rappelle de loin celle de l'acide sulfhydrique.

Quant à leur température, elle est, à peu de choses près, celle des sources thermales sur lesquelles elles gisent.

On l'a dit avec raison : nos boues sont uniques en Europe ; elles n'ont d'analogues que celles de Préchacq, notre station voisine. Veuillez me permettre de vous faire ressortir cette originalité.

Les Boues utilisées dans les stations thermales sont, vous le savez, divisées en deux catégories.

1° Les Boues végétales.

2° Les Boues minérales.

La base des boues, dites végétales (employées en applications topiques à Bourbon-Lancy, Bourbonne-les-Bains, Néris, etc., etc.), est constituée par les dépôts confervoïdes recueillis dans les conduites et dans les bassins collecteurs ou de réfrigération.

Ce sont des masses verdâtres, gélatiniformes, emprisonnant dans leur trame des corpuscules cristallins, au frottement desquels doivent être attribués les effets curatifs qu'on obtient par leur emploi.

Mais, comme on l'imagine aisément, la quantité de ce limon est trop peu considérable pour que son usage puisse être généralisé et constituer une pratique habituelle.

Quant aux stations à boues minérales, elles diffèrent tellement, tant au point de vue de l'élément même de la boue qu'à celui du mode usité pour son emploi, qu'il est impossible de les réunir dans une même catégorie.

Les unes sont thermales — d'autres, athermales, sont réchauffées artificiellement au moment de leur application.

Dans certaines stations, la boue est constituée par des mottes marécageuses, extraites pendant l'automne et qu'on laisse sécher pendant l'hiver. Broyées et réduites en un fin terreau, elles sont, au cours de la saison balnéaire, mélangées à l'eau minérale.

Dans d'autres, le limon minéral est un élément sablonneux, maigre, rude à la peau, et dont l'emploi peut être assimilé aux bains de sable mouillé.

Enfin, dans quelques autres, l'agent balnéaire est constitué par de véritables tourbières marécageuses traversées par l'eau thermale.

Vous le voyez, Messieurs, par cet exposé succinct, les boues de Dax sont essentiellement originales par les bases même de leur composition qui sont d'une part un élément limoneux d'origine fluviatile, et d'autre part un élément réellement végétal constitué par des algues dont la reproduction est incessante.

Grasses, gélatineuses, très onctueuses, elles se distinguent encore par leur hyperthermalité qui n'est pas, je l'estime, un de leurs attributs les moins importants.

Je regrette de ne pouvoir m'étendre plus longuement : une étude sur les caractères différentiels de nos boues et de celles qui sont exploitées dans les autres stations aurait présenté un réel intérêt. La tâche m'eût

été facile, en m'appuyant sur les travaux de mes distingués confrères, les docteurs Delmas, Larauza et Barthe de Sandfort, mais l'heure me presse, et je ne veux pas abuser de votre attention.

A côté des sources que je viens d'indiquer, il convient de rappeler l'existence des eaux sulfurées-calciques froides, utilisées en boisson et gargarismes dans deux établissements de la Ville dont ils sont la propriété. Analogues aux eaux de Pierrefonds et d'Enghien, elles constituent, par leur composition chimique, leur fixité et leurs propriétés, un adjuvant précieux de la cure thermale au profit d'un bon nombre de malades qui fréquentent la station.

En outre des boues et des eaux thermales et sulfureuses, la ville dispose encore d'un précieux agent thérapeutique que je ne saurais passer sous silence : je veux parler des Eaux-mères bromo-iodurées résultant de l'exploitation du sel gemme.

La découverte du gîte salifère, dont vous avez pu voir un des puits sur la place St-Pierre, étant due à un simple hasard, mérite d'être signalée. Un de nos compatriotes, M. Lorrin, dans l'espoir de trouver des sources d'eau chaude, s'était mis à pratiquer des sondages ; arrivé à une trentaine de mètres de profondeur, il rencontra le banc de sel.

La direction du gîte, la constitution de la roche, la composition géologique des terrains, tout prouve que notre banc n'est que l'extrémité septentrionale du gisement qui minéralise au sud les sources de Salies-de-Béarn.

Nos Eaux-mères ont une très grande densité ; elles sont onctueuses au toucher, inodores.

Leur couleur est fauve ou brunâtre, leur saveur, âcre et amère. Il est regrettable qu'aucune analyse n'en ait encore été faite.

Elles sont utilisées en bains dans les établissements de la ville.

Je n'ai plus, Messieurs, qu'à vous parler rapidement des caractères de notre climat.

C'est à M. le docteur Raillard (d'Ozourt), que revient le mérite d'avoir le premier attiré l'attention sur les avantages climatiques de la station, par un intéressant mémoire inséré dans les « Annales de la Société d'Hydrologie. »

Après lui, M. le docteur Bourretère, avec une persévérance à laquelle je suis heureux de rendre hommage, s'est livré à des observations très suivies sur la météorologie de la ville. C'est dans les matériaux lentement

et patiemment amassés par mes deux confrères que je puiserai les quelques considérations générales que je vais vous exposer.

Situé au centre d'un triangle formé par Arcachon, Pau et Biarritz, à la limite de la forêt de pins maritimes qui, sur une profondeur moyenne de trente kilomètres, couvre et protège le littoral — bâti, de plus, sur une vaste nappe d'eau chaude qui n'est qu'à quelques mètres de profondeur, Dax, participe sous le rapport du climat, aux avantages des stations qui l'entourent, tout en conservant sa physionomie particulière.

Celle-ci se caractérise par un altitude de quelques mètres à peine (18 mètres environ au-dessus du niveau de la mer) par une température très égale, élevée, à l'abri des grands froids et des chaleurs excessives, par la rareté de la neige, et des pluies et des vents.

Voici quelles sont les moyennes déduites de treize années d'observation (de 1886 à 1867 — de 1872 à 1882) :

Hygromètre	Baromètre	Thermomètre	Pluie (en millimètres)
83.56	760.80	14.3	111.32

En outre, au siècle dernier, et par conséquent à une époque où l'on ne pouvait songer à accommoder l'interprétation des chiffres aux besoins de la cause, le physicien de Borda recueillit des observations qui sont consignées dans le mémoire du docteur Raillard.

En voici le résultat pour les différentes saisons — de 1781 à 1784.

Sauf une légère différence qui s'explique par ce fait que Borda observait sur une colline distante de un kilomètre environ de la Ville, et par conséquent en dehors de la portée d'action des sources thermales, ces moyennes concordent avec celles que l'on obtient aujourd'hui :

Année entière	Hiver	Printemps	Été	Automne
14 1/10	7.2	13.2	20.9	13.4

La moyenne de la pression barométrique actuelle est 760 ; elle était de 763 dans les observations de Borda.

Le nombre de jours de pluie observé par lui fut en moyenne de 124 ; il est de 106 à l'époque actuelle.

Les vents dominants aujourd'hui, comme alors, sont ceux qui soufflent de l'ouest et du sud-ouest.

La moyenne hygrométrique annuelle est, vous l'avez vu, très élevée ; elle donne 85, chiffre qui s'explique par la fréquence des vents

équatoriaux et surtout par l'immense dégagement de vapeurs que donnent les sources hyperthermales.

Peut-être aussi serait-on autorisé à admettre que ce dégagement de vapeurs est influencé par le voisinage du Gulf-Stream dont l'un des points d'origine se trouve au fond du Golfe de Gascogne, ainsi que l'ont démontré les recherches spéciales du capitaine Maury ?

Quoique des observations suivies n'aient pas été prises, on est autorisé à croire que la moyenne ozonométrique est aussi très élevée, et cette quantité d'ozone atmosphérique trouve son explication bien légitime, d'une part dans le peu d'éloignement de la mer, et d'autre part dans les émanations résineuses des vastes ferêts de pins qui entourent la station.

Je termine par la lecture des moyennes thermiques obtenues pendant les treize années d'observation ; je crois utile de le faire, car j'estime que ce sont surtout ces moyennes qui intéressent le médecin. Outre qu'elles indiquent la façon générale dont se répartit la chaleur, elles lui permettent de connaître la formule thermologique de la saison pendant laquelle le malade va habiter la station.

S A I S O N S	HYGROMÈTRE	BAROMÈTRE	THERMOMÈTRE	Pluie (en millim.)	BROUILLARDS
—	—	—	—	—	—
Hiver.	87.133	764.23	8.33 1/2	4996	7
Printemps . . .	82.42	761.49	15.59 1/2	2195	2
Été.	80.07	760.93	20.95	1527	1
Automne	83.11	760.79	12.36 1/2	2470	10

En résumé, il résulte des observations recueillies jusqu'à ce jour, que notre climat est caractérisé par une température hivernale élevée, douce, égale et uniforme, un air chaud et humide, la prédominance des vents d'ouest et de sud-ouest.

En rappelant ces avantages climatiques, je n'entends pas en réclamer le monopole pour notre Ville. D'autres stations, notamment Pau, Arcachon, Biarritz, concourent avec elle à assurer, dans des conditions analogues, le traitement salubre des malades qui les fréquentent. Comment en serait-il autrement, quand l'étude des conditions générales que j'ai analysées et qui s'appliquent à chacune d'elles suffit pour indiquer que la similitude des causes doit nécessairement engendrer la similitude des effets.

Si l'entraînement vers Dax est moins intense que vers ces trois villes, c'est surtout au défaut de publicité, de traités spéciaux sur la station, à son obscurité relative qu'il convient d'attribuer ce résultat.

Peut-être aussi faut-il tenir compte des habitudes locales des Dacquois, non encore façonnés à la réception des étrangers, à l'installation de logements confortables et suffisants pour les malades qui préfèrent le calme d'une maison particulière à la vie toujours plus agitée des établissements.

D'autres, au contraire, ne manqueraient pas d'être attirés par des spectacles permanents, par des distractions plus nombreuses, dont l'absence impose, sous ce rapport, à notre ville une certaine infériorité.

Voilà, Messieurs, les ressources que Dax peut offrir aujourd'hui, ressources que je n'ai pas la prétention d'avoir inventées, car elles ont été exposées avant moi par les auteurs qui se sont occupés de la question : MM. Hector Serres, les docteurs Delmas, Larauza, Raillard (d'Ozourt), Barthe de Sandfort, Mora, dont je n'ai eu qu'à résumer les constatations, laissant au confrère qui parlera après moi l'étude du mode d'action et des effets de ces agents.

En terminant, j'insisterai sur ce fait qu'il n'existe en France, en dehors du groupe de Dax, que deux stations de boues : Saint-Amand et Barbotan. La première est, par sa situation au nord et la rigueur de son climat, inaccessible aux malades une partie de l'année : Barbotan, dont les eaux n'ont qu'une température de 30° environ, insuffisante pour les effets qu'on doit attendre de ce genre de médication.

Dax, au contraire, grâce à son climat, peut être visité en toute saison, et offre aux malades une multiplicité de ressources qu'ils ne trouveront point ailleurs.

Sans doute, il y a encore bien des améliorations à réaliser, bien des modifications à apporter à l'état de choses actuel. Mais l'élan est donné. La municipalité va faire commencer d'importants travaux ; l'initiative privée lui succèdera, et je ne doute pas, que, grâce à ces efforts combinés, cette ville qui nous est chère arrive rapidement à reconquérir parmi les stations thermales du Sud-Ouest le rang qu'elle avait sous la domination romaine, et auquel sa situation topographique, ses richesses thermales et ses conditions climatériques lui donnent un si légitime droit.

Telles sont, Messieurs, nos ressources d'aujourd'hui ; telles sont nos espérances de demain.

Pardonnez-moi de les avoir peut-être un peu trop longuement exposées devant vous, et permettez-moi de vous remercier de votre bienveillante attention.

Je regrette que le programme des excursions ne permette pas aux membres du Congrès un plus long séjour dans notre ville ; ils auraient pu se rendre compte des richesses variées de la région, richesses que j'ai rapidement indiquées, et que nous aurions eu à cœur de leur faire directement apprécier. — Ce ne sera, je l'espère qu'un retard.

Aujourd'hui la série des Congrès d'Hydrologie est ouverte. Le Sud-Ouest attirera certainement encore les investigations ou les études des Congrès à venir.

Aussi, Messieurs, vous dis-je : Non pas adieu ; mais au revoir !!!

EXPOSÉ GÉNÉRAL

DE LA

THÉRAPEUTIQUE DE DAX

Par M. le Docteur BARTHE de SANDFORT

Ancien médecin de la Marine, médecin consultant aux Thermes de Dax

CONFÉRENCE

*Faite au Théâtre de Dax, le 6 Octobre 1886, devant le « CONGRÈS
INTERNATIONAL D'HYDROLOGIE ET DE CLIMATOLOGIE DE BIARRITZ »*

MESDAMES,
MESSIEURS,

De l'examen physico-chimique qui vient de vous être si clairement présenté par mon honorable confrère, vous avez certainement déjà déduit les conséquences pratiques que la thérapeutique moderne a dû en tirer. Aussi, serai-je le plus concis possible dans l'énumération des maladies justiciables de notre station. La plupart d'entre vous par leur haute compétence scientifique, par leurs travaux spéciaux en hydrologie et climatologie sont bien plus aptes que moi à juger de la valeur de nos richesses naturelles et à déterminer les lois qui doivent diriger leur utilisation. Je fais donc appel à toute votre indulgence pour pardonner la hardiesse d'une entreprise qui n'a d'autre mérite qu'une entière sincérité et une consciencieuse étude des travaux antérieurs.

Le point le plus remarquable, la caractéristique qui seule suffirait à placer Dax au premier rang parmi les stations similaires, vous l'avez déjà deviné, Messieurs, c'est la variété des ressources minérales qu'elle offre au médecin. De là, résulte naturellement cette diversité dans les affections tributaires de nos eaux et de nos boues qui échappe au reproche trop souvent adressé aux hydropathes d'une généralisation nosologique exagérée.

Trois agents d'une nature bien différente et cependant d'une impor-

tance égale doivent fixer l'attention sur un centre hydrologique et climatologique particulièrement intéressant pour ceux qui ont le souci du développement de ces sciences toutes modernes, dont le Congrès actuel est la plus éclatante affirmation. Ce sont, en résumant le tableau qui vient de vous être présenté par M. le Dr Lavielle :

1° Les *Boues* et les *Eaux Minérales* sulfatées-mixtes-hyperthermales, qui ont établi l'antique réputation de la station depuis Pline jusqu'à Dufau, le savant praticien du siècle dernier qui a ouvert la voie aux travaux contemporains.

2° Les *Eaux salées* et les *Eaux-Mères* dont la découverte relativement récente a créé une spécialisation thérapeutique absolument nouvelle par leur association avec les bains de Boues.

3° Enfin le *Climat* dont les qualités sédatives scientifiquement démontrées plus haut exercent une influence capitale sur les *Affections de la poitrine* et sur certaines modalités du *Nervosisme*. Grâce à ce facteur si important comme l'a établi le Dr Raillard (d'Ozourt), notre station peut soutenir avantageusement la comparaison avec les stations climatiques du Sud-Est telles que Cannes et Menton d'une part et avec Amélie-les-Bains d'autre part quoique présentant avec ces dernières des différences qu'il sera essentiel de faire ressortir.

La voix populaire depuis des siècles en associant au nom de notre cité un appellatif caractéristique, a consacré irrévocablement la spécialisation thérapeutique la plus connue de nos richesses hydrologiques. Dax-les-Boues a été et sera toujours la station par excellence des rhumatisants. Tandis que l'Autriche d'un côté, de l'autre l'Italie célèbrent à l'envi les mérites de Franzensbad et d'Acqui, nous ne devons pas perdre de vue que la station française rivale possède sur celles-ci, en dehors même de la composition physique de son limon vé géto-minéral, une supériorité qui ne saurait échapper à aucun médecin, celle d'un chauffage régulier, constant, naturel, par la circulation de l'Eau minérale hyperthermale.

Tandis que dans la station allemande que nous venons de citer le bain *d'eau boueuse* est le résultat de manipulations plus ou moins savantes, tandis qu'en Italie la vase schisteuse est transportée plus ou moins loin, à Dax le malade se plonge dans une épaisse couche de Limon constamment traversé par un courant d'Eau Minérale qui le réchauffe et maintient sa minéralisation ; comme on le voit, nulle part la nature ne fut plus respectée ni plus scientifiquement utilisée.

L'abondance intarissable de nos sources a dû certainement vous frapper dans la visite que vous venez de faire ; leur haute thermalité n'est pas moins remarquable ; de ces deux qualités résulte une conséquence pratique qui a fait la fortune de certaines stations, c'est l'extension possible à l'infini des *fumigations générales* ou *partielles*. Les rhumatisants retirent des bains d'étuves, ou des applications localisées à un membre de si grands bienfaits, que l'on a créé dans les stations, où la thermalité peu élevée des eaux ne prêtait pas aux vapeurs une tension suffisante pour alimenter ces sortes d'appareils, on a créé, dis-je, des étuves artificielles en pulvérisant l'eau minérale. Que ne devons-nous donc attendre ici, où les vapeurs s'échappent à profusion des mille fissures du sol, et peuvent alimenter d'immenses vaporariums naturels tels que l'antique Rome ne pût en rêver.

A l'action de ces vapeurs naturelles vient s'ajouter l'effet des douches minérales consécutives qui produisent, suivant la température prescrite et suivant qu'elles sont générales ou partielles, des phénomènes d'excitation, de dérivation, de régression ou de sédation dont il serait superflu de signaler les effets aux membres du Congrès.

Ces actions excitantes, dérivatives et sédatives produites par les Etuves suivant les indications de l'état pathologique contre lequel elles sont employées, le *Bain minéral* permet de les reproduire suivant la température à laquelle il est prescrit. Cependant il faut avouer que nos Eaux sulfatées calciques ou mixtes, classées encore par des auteurs parmi les indéterminées, du genre Nériss, Wilbad, Teplitz, Ragatz et Pleffer sont plus souvent utilisées d'après les formules de ces dernières stations pour obtenir des effets sédatifs. Si l'on voulait agir par une vive excitation extérieure, il faudrait employer le bain à 42° et 44°, températures qui ne sont pas facilement supportées sans faire courir des risques de congestions fort graves. C'est alors qu'apparaît une des plus étranges et en même temps des plus précieuses propriétés de nos boues, *cette faculté admirable d'être supportées à un degré très élevé sans aucun phénomène objectif dangereux*, et même sans qu'aucun symptôme subjectif de la part du patient oblige à interrompre l'opération avant le temps prescrit qui est de 15 à 20' ; pour la plupart des bains à 43 ou 44°. Il est évident qu'en dehors de l'action topique particulière résultant de la constitution des boues, ces effets qui ne sauraient être constatés dans aucune des stations similaires doivent être attribués à la disposition des piscines dont la *surface liquide peut être maintenue à*

une température de 35 à 36° tandis que la partie inférieure du corps est plongée dans un limon très chaud dont la capacité calorique est bien supérieure à celle de l'eau.

Ces précieuses propriétés physiques ont permis d'obtenir, sans danger, des congestions momentanées soit de l'enveloppe cutanée, soit de certains groupes musculaires, suivies d'un réveil de la vitalité interstitielle produisant ou la régression des produits morbides, ou la régularisation de l'influx nerveux et de la circulation dans les vaisseaux capillaires.

L'action de contact de la boue soit en bain général soit en application localisée à un segment du corps est double. D'abord l'effet spécial insaisissable à l'analyse produit par ce condensateur puissant des principes de l'eau, par ce topique rendu vivant grâce aux conferves ; puis, suivant la comparaison très juste de notre confrère le Dr Mora, aux animaux que l'on enduit de poix, retard du mouvement sudorifique qui se localise à la tête, et constitue la soupape de sûreté. De là la nécessité quand la turgescence du système glandulaire est obtenue de faire sortir le malade du bain pour favoriser la transpiration.

C'est par cette voie que se produira l'élimination des éléments acides en excès, l'exagération de la sécrétion cutanée due à l'hyperthermalité de nos bains divers emportant avec elle une partie de ces matériaux solides pathologiques auxquels est dû cet état si complexe qui constitue la *Goutte*. On voit par conséquent comment s'explique l'extension donnée à notre clinique thermale qui parcourt toutes les étapes depuis la maladie accidentelle produite par un refroidissement brusque jusqu'à ces altérations constitutionnelles profondes dont l'analyse exacte est activement cherchée dans les relations entre l'excès des déchets de la nutrition, la gêne dans leur combustion ou leur élimination et les symptômes morbides qu'ils provoquent.

Sous l'influence de la boue, il se produit parfois des éruptions du fourmillement des crampes, dues à l'état fluxionnaire de la peau, et qui disparaissent le plus souvent très vite, après avoir ainsi révélé le travail extrêmement actif qui s'opère dans la nutrition interstitielle, c'est-à-dire dans la vitalité des parties.

Ces considérations élémentaires et générales expliquent aussi par un mécanisme analogue, le réveil des douleurs accusées par la plupart des malades dès le début de leur traitement et qui souvent les effraie sans

raison. En général même ces symptômes sont d'un heureux augure pour le pronostic de la saison.

La fameuse M^{lle} de Montpensier nous a tracé dans une de ses lettres une peinture très saisissante de ces phénomènes particuliers à nos bains.

« Il y a, écrit-elle à propos de sa visite à Dax, des boues que l'on disait fortifier les bras et les jambes où on avait quelque mal, si on les mettait dedans et, après les avoir sortis, il fallait les laver avec cette eau. J'en envoyai chercher pour mettre sur un bras qui m'avait fait mal après la chute de dessus un cheval qui m'avait aussi fait prendre une entorse au pied. *Comme il y avait longtemps que je ne m'en sentais plus* je fis le remède plutôt pour l'essayer que par nécessité : au lieu de me trouver soulagée ou plutôt fortifiée, le lendemain je ne pouvais ni marcher ni m'aider de mon bras, qui se pela aussi bien que mon pied, et l'un et l'autre devinrent comme si j'avais des érisipèles. L'on se moqua fort de moi de m'être fait malade par la crainte de le devenir. »

Michelet aussi nous a laissé l'analyse poétique de ses sensations personnelles pendant les *Illutions* qu'il subit à Acqui en 1845.

« Le 19 juin je fus enseveli mais à mi-corps seulement. Je reçus la première application du limon noir, onctueux, et qui pourtant ne salit guère, n'étant au fond que du sable. Une autre baignoire de marbre à côté vous reçoit après et vous lave en un instant.

« Le 20 juin la terre m'envahit plus haut jusqu'à l'estomac, me couvrit presque entièrement. Je me vis tout entier fort bien moulé dans ce vêtement. Déguisement étrange. Rien cependant qui doive étonner fort. Notre berceau, la terre où naquit notre race, n'est-elle pas aussi un berceau pour renaître.

« Je ne sentis d'abord qu'un bien-être indistinct, état voisin du rêve. Après plusieurs épreuves, j'y démêlai des états successifs qui différaient entre eux.

« Au premier quart d'heure, quiétude. La pensée libre encore, s'examinait. Je revins sur moi-même, mon mal, son origine. Dans le second quart d'heure, la puissance de la nature augmentait. L'idée disparaissait dans mon absorption profonde. La seule idée qui me restait, c'était *Terra mater*. Je la sentais très bien, caressante, compatissante, rechauffant son enfant blessé. L'identification devenait complète entre nous. Je ne me distinguais plus d'elle.

« A ce point qu'au dernier quart d'heure, ce qu'elle ne couvrait pas, ce

qui me restait libre du visage, m'était importun. Le corps enseveli était heureux et c'était moi. On aurait dit échange de nature. J'étais terre et elle était homme, elle avait pris pour elle mon infirmité, mon péché. Moi en devenant Terre j'en avais pris la vie, la chaleur, la jeunesse.

J'étais renouvelé. Sorti, j'avais sur moi je ne sais quelle lueur onctueuse, *certain élément organique à part des minéraux et dont on ignore la nature donne l'effet d'un contact animé*, d'avoir communiqué avec l'âme invisible et l'heureuse chaleur qui la communique à son tour. (MICHELET, *La Montagne*, p. 112).

Nous laisserons à deux médecins étrangers à notre station le soin d'établir les indications vraiment médicales des boues, et je n'en doute pas, mes distingués confrères MM. Bourretère, Delmas, Larauza, Lavielle, Mora, Raillard, qui ont étudié à divers points de vue les richesses hydrologiques de Dax m'approuveront d'échapper ainsi au soupçon d'un plaidoyer trop personnel pour notre station.

« M. Boshan divise ainsi qu'il suit les affections tributaires de cet agent
« si particulier qu'il occupe une place exceptionnelle dans l'arsenal de
« l'Hydrologie.

« Les boues, dit-il, sont spécialement applicables aux maladies que
« voici :

« 1° Affections où le phénomène prédominant est l'atonie de l'appareil
« cutané ;

« 2° Affections oligaimiques ou hydrémiques avec diminution des
« éléments coagulables du sang ;

« 3° Dyscrasies dans lesquelles les anomalies des fonctions végétatives
« sont la conséquence de l'état de faiblesse des organes : ainsi Scrofule,
« Rachitisme, Arthritisme atonique ;

« 4° Les affections nerveuses spasmodiques ou paralytiques ou uni-
« quement caractérisées par la douleur.

« Mais c'est encore à titre de topiques résolutifs que les boues paraissent
« rendre des services réels.

« Il faut placer en tête de leurs applications les arthrites chroniques,
« très diverses par leur origine beaucoup plus rapprochées dans leurs
« résultats qu'embrasse le terme générique de rhumatisme.

« M. Charpentier a présenté d'une manière très complète les sujets
« multipliés de leurs applications. Celles-ci sont indiquées dans les états
« morbides que l'inflammation rhumatismale détermine dans les muscles
« de la vie de relation, les aponévroses, les tendons et leurs coulisses et

» aussi dans les parties molles qui environnent les articulations ou celles
« situées dans leur intérieur, d'où résultent l'épaississement des ligaments, l'altération des cartilages et des os eux-mêmes; les épanchements
« de nature diverse dans la capsule synoviale, etc.; la faiblesse, la
« paralysie, l'atrophie des muscles d'où résultent la difformité des
« articulations et la vicieuse direction des membres, les maladies
« articulaires, suites d'entorses, de coups, d'affections scrofuleuses, les
« fausses ankyloses, les suites de luxations ou de fractures, les plaies
« calleuses, fistuleuses, surtout celles produites par les armes à feu, les
« engorgements du tissu cellulaire.

« Il ne faut pas toujours voir une contre-indication dans l'existence de
« lésions articulaires ou osseuses définitives et absolument irrémédiables
« parce que celles-ci sont toujours accompagnées d'altérations moins
« avancées et qui ont à subir encore des actions résolutives et reconstitutives. (Durand Fardel. Traité des Eaux Minérales.)

Ainsi en résumant les applications de cette gamme thérapeutique, nous voyons que le *Rhumatisme articulaire ou musculaire simple* peut être traité par les douches et les bains minéraux, les bains de boues (de 39° à 41°) et les étuves. S'il est nécessaire d'agir plus profondément sur l'organisme, en vue d'attaquer la *chronicité* ou des altérations particulièrement rebelles telles que l'hydarthrose par exemple, on augmentera la température du bain de boues dans des proportions inconnues ailleurs (de 41° à 44°), ou on s'adressera à ces *Applications locales de boues* dont l'usage tend à se généraliser de plus en plus pour tous les cas où l'état du cœur, la pusillanimité nerveuse des malades, le siège des douleurs (cou, épaule, hanche), l'état général imposent par des conditions toutes particulières l'obligation de modifier nos formules balnéaires générales.

Enfin dans le Rhumatisme accompagné de manifestations goutteuses atténuées, trait d'union entre le rhumatisme simple et la diathèse arthritique confirmée, on emploie le bain de boues à températures modérées (38°-40°) dont on peut prolonger la durée sans crainte de poussée congestive grâce aux dispositions signalées plus haut.

Si le *Lymphatisme*, la *Scrofule*, l'*Anémie*, impriment aux manifestations rhumatismales leurs stigmates redoutables, l'association des Eaux de nos Salines aux moyens précédents sera d'un puissant secours. Où trouver une formule plus énergiquement spoliative et

tonique à la fois que celle du bain de boues à 41° par exemple suivi du bain minéral additionné de 45 à 90 litres d'Eaux-Mères ?

L'hyperthermalité et l'action topique propres aux boues minéro-végétales, mettent l'organisme dans un état de turgescence qui le rend particulièrement apte à subir l'influence du bain salé. Pour mieux préciser ma pensée je dirai que les effets de celui-ci se trouvent en quelque sorte dynamisés.

Dans les arthrites anciennes, dans les vieilles entorses, chez des sujets éminemment lymphatiques, ce double traitement déploie toute sa puissance. Il n'est pas rare chez les femmes, chez les enfants, surtout de voir en très peu de temps se produire des métamorphoses complètes ; des ankyloses, des rétractions disparaissent rapidement ; des articulations privées de mouvements depuis de longs mois, par suite du relâchement des ligaments périarticulaires, recouvrent leur jeu complet ; contre les hyarthroses surtout cette association de moyens naturels a donné les résultats les plus heureux.

Dans certains cas où le Rhumatisme généralisé avait réduit les malades à un état de cachexie manifeste, le bain d'eau minérale additionné d'Eaux Mères, succédant immédiatement au bain de boues a une puissance reconstituante vraiment merveilleuse. Dans les arthrites nettement localisées l'application d'une large carapace de boues à très haute température, prolongée pendant une heure et au-delà est suivie soit d'un bain partiel dans lequel la proportion des Eaux Mères est plus considérable, soit de l'enveloppement de l'article dans des compresses soumises à une irrigation prolongée avec le mélange salin.

Que ne peut-on attendre de ces agents, prudemment manœuvrés dans une autre série d'affections sur lesquelles d'intéressantes observations recueillies par le D^r Mora nous semblent dignes de votre attention.

Nous inspirant des travaux du professeur Sayre de New-York qui conseille dans la *Paralysie infantile* les bains à haute température, nous avons poursuivi par les bains ou les applications des boues la rénovation des fibres striées des muscles atteints soit dans les *paralysies* avec ou sans pied bot, soit dans les *parésies musculaires* compliquant des pieds équins. L'arrêt graduellement obtenu dans le travail de la dégénérescence graisseuse sous l'effort congestif répété de nos boues et l'action des eaux salées, s'est affirmée rapidement par une augmentation du volume du membre et le rétablissement des mouvements. De cet effet de nos traitements thermaux sur les *Atrophies*, on peut rapprocher les

résultats favorables accusés dans les inerties musculaires avec ou sans déformation des articles voisins, consécutives aux *Fractures* et aux *Entorses*.

Parmi les désordres produits par l'action de l'humidité et du froid, nous avons examiné jusqu'à présent le Rhumatisme articulaire ou musculaire simple, subaigu ou chronique entaché de diathèse goutteuse ; malheureusement les mêmes causes météorologiques peuvent agir sur le système nerveux et donner naissance à des *Névralgies* qui suivant qu'elles sont franchement aiguës ou qu'elles se rattachent à une diathèse, seront soumises avec diverses précautions aux moyens que nous venons d'examiner.

Mais entre la *Névropathie diathésique* ou *accidentelle*, et le *Névrosisme* avec ses douleurs erratiques, mal définies, il existe des états vagues auxquels nos eaux s'adressent plus particulièrement. Et nul n'a mieux précisé cette action si remarquable que l'éminent président de notre Congrès, M. le D^r Durand-Fardel.

« Elles se prêtent, dit-il dans un livre que vous connaissez tous, car il est le *vade mecum* de l'hydrologue, aux états irritables qui, en dépit d'indications réelles ne permettent pas l'application d'eaux, autrement minéralisées ; elles calment et régularisent les troubles nerveux..... Elles sont essentiellement sédatives de l'innervation..... cette action n'est jamais affaiblissante ni hyposthénisante, elle est toujours jusqu'à un certain point reconstituante. »

Des *Névroses* aux *Affections utérines*, il n'y a qu'un pas, mais pour ne pas abuser de votre patience, je me contenterai de rappeler que d'une part Gallard conseille Dax au même titre que Plombières et Nérès lorsque les phénomènes inflammatoires sont encore très accusés, et que d'autre part nos salines nous mettent sur le même rang que Salies-de-Béarn et Salins-du-Jura, dans le cas où une excitation tonique est nécessaire.

En présence de cette quantité prodigieuse d'eau minérale hyperthermale on ne s'étonnera pas que Dax à l'imitation de Loesche, de Bagnères-de-Bigorre et de Ragatz offre toutes les ressources de la *balnéation prolongée en piscine à eau courante* contre certaines manifestations herpétiques et arthritiques, et contre certains états d'impuissance motrice où le massage sous l'eau, les mouvements volontaires ou communiqués sont particulièrement nécessaires. Vous avez deviné, Messieurs, que j'hésite à prononcer le mot de *Paralysie*, permettez-moi de n'employer

que celui de *Parésie*. Car si dans les paralysies d'origine rhumatismale on a constaté des résultats certains, si dans quelques autres d'origine nerveuse Dax a aidé l'œuvre réparatrice du temps qui aurait réussi plus lentement, nous devons avouer que dans les cas de lésions nerveuses intéressant des départements importants, elles n'ont exercé qu'une simple action sédative générale apportant un soulagement éphémère au malade. Si cette dernière note est peu consolante, du moins nos eaux sulfatées et salines ainsi que nos boues ont un effet indiscutable dans les cas de *Contractures*, *Rétractions tendineuses*, *Ankyloses*, *Traumatismes anciens* ; enfin dans certaines affections bien déterminées des *voies genito-urinaires*.

Avec cette dernière classe de maladies nous sommes amenés à dire un mot de l'emploi de l'eau de Dax en boisson : administrée à doses thérapeutiques (de 2 à 8 verres) elle donne généralement lieu à l'un des phénomènes suivants :

Où il se produit de l'intolérance qui se révèle par des effets laxatifs, ou la tolérance des voies digestives s'établit d'emblée et l'effort de l'eau se porte sur l'appareil rénal, d'où résulte une diurèse, qui, par un balayage dont M. le professeur Bouchard a donné l'explication physiologique, facilite le départ des déchets organiques. Car dans une clinique aussi variée le praticien peut avoir quelque doute sur la signification exacte de certains accidents, l'eau de Dax sera dans ces cas la pierre de touche par l'élimination des produits uratés accusant une diathèse confirmée.

Cette action sur le rein nous la voyons souvent se produire du côté de la vésicule biliaire, mais à la condition que la lithiase hépatique soit liée à l'arthritisme. Enfin, encore un mot sur l'usage interne dans les troubles de l'estomac. Mais ici les réserves sont encore plus formelles, car bien que nos eaux soient alcalines, ce caractère est trop léger pour que nous ayons le droit d'attribuer à cette propriété les résultats obtenus. Aussi n'est-ce pas contre les dyspepsies acides flatulentes qu'elle s'emploie, mais on en conseille l'usage aux organes digestifs fatigués, paresseux, et cette eau à priori indigeste facilitant le travail de désassimilation, active le travail nutritif, d'où action tonique aidée par la sédation des accidents érétiques pour lesquels le malade avait été envoyé à Dax.

Après un aussi fastidieux voyage au milieu de théories et de laideurs médicales indignes de vous, Mesdames, je rougis de faire appel encore à votre patience pour quelques instants, mais le but de notre réunion et

les intérêts de notre beau pays exigent que nous ne passions pas sous silence sa climatologie si remarquable. Heureusement pour vous, la nature a tout fait pour rendre le sujet le moins aride possible, nous tâcherons de ne pas le gâter par des longueurs.

Si l'on considère attentivement la position géographique et les moyennes météorologiques dont le Dr Lavielle a très bien fait ressortir les avantages, l'importance de notre station au point de vue des hivernants et de tous ceux dont la poitrine et la gorge exigent un climat sédatif devient évidente. Rappelons surtout la faculté exceptionnelle pour les malades de pouvoir, pendant les mois les plus rigoureux et où ils voient leurs souffrances exaspérées continuer tous les traitements que l'automne les a condamnés à interrompre en les chassant des stations sulfatées ou chlorurées sodiques ordinaires. Rappelons-nous que les phthisiques dont l'éréthisme ne peut supporter les climats trop secs du Sud-Est trouveront à Dax outre les effets sédatifs d'une atmosphère particulière, les bienfaits *du Humage* sur les sources et des *Pulvérisations* soit avec l'eau sulfatée calcique, soit avec l'eau de Gamarde, cette sulfureuse chlorurée, si riche et si puissante dans ses effets.

Entourée de pins, reposant sur une immense nappe chaude dont les vapeurs lui constituent une atmosphère unique en son genre, elle participe aux avantages météorologiques de ses voisines. D'une part, le Dr Garraud, de Laval, dont la santé profondément ébranlée ne se rétablit qu'à Dax après des tentatives aussi pénibles que vaines en Algérie et à Pau, d'autre part, Salles-Girons, Labat, Péry, tous les médecins qui ont étudié la station sont unanimes pour affirmer l'égalité de notre climat, son influence sédatif et l'action tonique de nos richesses hydrologiques dans certains cas. Cette opinion, le Dr Ferrand, l'éminent médecin de l'hôpital Laennec l'a consacrée de tout le poids de son autorité en pareille matière quand il dit :

« Une question aussi délicate à juger est celle du séjour dans le Midi pendant l'hiver. L'intérêt qu'il y a pour le sujet en imminence de phthisie à éviter les accidents respiratoires explique suffisamment l'avantage qu'il y a pour lui à passer l'hiver dans une température constante et dans une atmosphère qui lui permette un exercice quotidien enfin dans un milieu suffisamment doux et aéré. Les stations préférables en ce cas sont celles que l'on peut appeler stations moyennes ou

tempérées. C'est à Dax, à Menton et à Alger que ces sujets passeront l'hiver avec le plus de profit. »

Dans la *phthisie aiguë*, tout le monde sait quelle importance capitale prend la « *diète respiratoire* », et combien il faut éviter avec soin les climats secs et brûlants qui activent les combustions et excitent les organes respiratoires déjà surmenés. Aussi devra-t-on suivant le conseil du médecin de l'Hôpital Laennec rechercher les milieux chauds et légèrement humides. « L'hiver, dit-il, sera passé avec avantage dans une station du Midi telle que Pau, Dax, Madère, Pise, de préférence aux villes de la Rivière, de Gênes, et même à Alger. »

L'éminent spécialiste conseille même la création, à l'aide de pulvérisation, d'une atmosphère artificiellement humide dans la chambre de ces malades quand le temps est quelque peu sec et aride. Or à Dax la nature maintient constamment un état hygrométrique élevé grâce aux vapeurs de la Fontaine Chaude qui se répandent sur la ville.

Pour les scrofuleux excitables, nerveux ou sanguins, le Dr Ferrand conseille les eaux arsenicales ; Dax, dit-il, peut en être rapproché aussi, quoique ses eaux ne soient guère arsenicales. Ces dernières eaux sont chaudes ; elles conviennent aux scrofuleux, pâles et mous, mais irritables et susceptibles d'éréthisme nerveux et vasculaire. Dans la phthisie scrofuleuse avec lésions étendues, ramollissement multiple, fièvre, diarrhée, cachexie, le malade doit être soustrait aux accidents de la température. *Un séjour dans le Midi ne sera utile que si le malade peut s'y installer confortablement et pour un long temps. Pau, Menton, Dax* seront alors les stations à choisir. »

Ai-je besoin d'insister sur un point que les D^{rs} Delmas, Bourretère, Larauza, Raillard et ces jours-ci encore M. H. Léon ont mis admirablement en lumière ? Combien le mot de ce dernier est juste, parlant de cette *Pharmacie Climatologique* du S.-O, constituée par nos diverses stations hivernales. Chacun de ces climats n'est qu'un élément de celle-ci utilisable en temps et lieu, ayant son application indiquée suivant l'état du malade. Dax est un de ces médicaments atmosphériques, rentrant dans cette formule générale avec ses qualités propres.

Parvenu à la fin d'une tâche fort au-dessus de mes forces, je le sens bien, Mesdames et Messieurs, malgré mon désir d'être aussi bref que possible, j'ai abusé de votre bienveillante attention. Peut-être cependant jugerez-vous, comme moi, qu'il était difficile d'exposer plus rapidement les ressources d'une station qui, la première sur la route du Congrès,

possède l'avantage assez rare d'offrir un intérêt égal aux yeux des deux grandes sections de l'illustre compagnie que nous recevons aujourd'hui.

Pour Dax, cet honneur entraîne avec lui deux grands privilèges :

En premier lieu la certitude d'être une des plus frappantes démonstrations des rapports intimes qui existent entre l'Hydrologie et la Climatologie et par suite de l'importance de l'œuvre à laquelle notre éminent président et ses collaborateurs infatigables ont su imprimer une si grande vitalité.

En second lieu, la conviction bien précieuse pour nous de ne jamais voir notre station inspirer quelque ombrage ni à ses sœurs des Pyrénées, grâce à sa *spécialisation Climatérique*, ni à ses voisines les plus proches dans la région du Sud-Ouest, grâce à sa *spécialisation Hydrologique*. Aussi, personne mieux que Dax n'appréciera l'importance scientifique et la haute portée humanitaire de votre visite, personne n'en gardera plus longtemps le souvenir, personne ne vous aura plus de gratitude de vos efforts et de votre dévouement pour la Climatologie et l'Hydrologie.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUS DANS LES BULLETINS DE L'ANNÉE 1886

Sommaire du 1^{er} trimestre

- Liste des Membres de la Société de Borda au 1^{er} avril 1886. — P. v.
Sociétés savantes avec lesquelles la Société de Borda échange son Bulletin. — P. xiv.
Publications reçues par la Société de Borda. — P. xvii.
Service fait par la Société de Borda. — P. xvii.
Composition du Bureau de la Société. — P. xviii.
Procès-verbaux des séances. — P. xix-xxxvi.
L'ABBÉ CAZAURAN. — Pouillé du diocèse d'Aire. — P. 1-29.
LÉON MARTRES. — Un mot encore sur le sable des Landes. — P. 31-34.
D^r L. SORBETS. — Oppidum des Tarusates et Camp Romain. — P. 35-45.
EMILE TAILLEBOIS. — La Fontaine d'Or, découverte à Pontenx-les-Forges (Landes) de 45 pièces en or et de 4116 pièces en argent de la période Anglo-Française. — P. 47-65.

Sommaire du 2^e trimestre

- Procès-verbaux des séances. — P. xxxvii-lvi.
EMILE TAILLEBOIS. — Découverte d'une Cachette de 5,395 deniers et oboles morlans au nom de Centulle, à Gondrin (Gers). — P. 67-71.
J. THORE. — Analyse de poussière cosmique tombée à Dax dans la nuit du 27 au 28 novembre 1885. — P. 73-74.
EMILE TAILLEBOIS. — Inscriptions antiques du Musée de Tarbes. — P. 75-82.
L'ABBÉ CAZAURAN. — Basilique de Ste-Quitterie au Mas-d'Aire. — P. 83-98.
J. THORE, J.-E. DUFOURCET. — L'Exploitation du sel gemme, au puits Saint-Pierre. — P. 99-105.
C. TAUZIN. — Observations sur un article du D^r Léon Sorbets. Oppidum des Tarusates et Camp Romain. — P. 107-112.
ANTOINE D'ABBADIE. — Lettre de M. A. d'Abbadie à M. le Président de la Société de Borda. — P. 113-114.
ANTOINE D'ABBADIE. — Réponse de M. A. d'Abbadie à une lettre de M. du Boucher. — P. 115.

- L'ABBÉ CAZAURAN. — Mariagemorganatique du duc de Lavalette. — P. 117-129.
J.-ADRIEN BLANCHET. — Documents pour servir à l'histoire monétaire de
la Navarre et du Béarn de 1562 à 1629. — P. 131-167.

Sommaire du 3^e trimestre

- Procès-verbaux des séances. — P. LVII-LXVIII.
J.-ADRIEN BLANCHET. — Béarn et Navarre. Jetons de la famille de Henri I.
de Navarre. — P. 169-180.
J. THORE et H. DU BOUCHER. — Les Minéraux qui accompagnent l'ophite
dans la région sub-pyrénéenne occidentale. — P. 181-186.
L.-A. DÉPART. — Mimizan. Notice historique. — P. 187-203.
D^r L. SORBETS. — Réponse aux observations présentées par M. l'abbé
Tauzin relatives au mémoire ayant pour titre Oppidum des
Tarusates. — P. 205-210.
L'ABBÉ CAZAURAN. — Basilique de Ste-Quitterie au Mas-d'Aire. — P. 211-242.

Sommaire du 4^e trimestre

- Procès-verbaux des séances. — P. LXIX-LXXXVI.
L'ABBÉ CAZAURAN. — Basilique de Ste Quitterie au Mas-d'Aire. — P. 243-258.
L'ABBÉ CAZAURAN. — Basilique de Ste-Quitterie au Mas-d'Aire (Post
Scriptum). — P. 259-263.
L.-A. DÉPART. — Mimizan. Notice historique. — P. 265-274.
LÉON MARTRES. — A propos des droits de bris et de Sauveté. — P. 275-276.
D^r SORBETS. — Chapiteaux romans historiés découverts dans le chœur
de la basilique de Ste-Quitterie au Mas-d'Aire (Landes). — P. 277-278.
L'ABBÉ CAZAURAN. — Pouillé du diocèse d'Aire. — P. 281-283.
EMILE TAILLEBOIS. — Les Monogrammes du château de Candale à Doazit
(Landes). — P. 285-288.
D^r CHARLES LAVIELLE. — Exposé de l'Hydrologie et de la Climatologie de
Dax. — P. 289-302.
D^r BARTHE DE SANDFORT. — Exposé général de la thérapeutique de Dax
— P. 303-315.
-

117-120.
aire de

Henri II

l'ophite
6.

i. l'abbé
lum des

.211-242.

.243-258.
re (Post-

P. 275-276.
le char

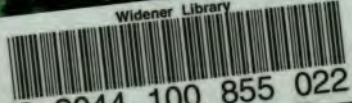
-P. 277-278.

e à Dou

tologie

e de Du

Widener Library



3 2044 100 855 022